

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY**

---

CALL No. **705** **Syr**  
**Vol. 19**

D.G A. 79.





# SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE





# SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL  
ET D'ARCHÉOLOGIE

34286

publiée sous le patronage  
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

TOME XIX

Avec de nombreuses figures et 41 planches hors texte.



705  
Syr

Ref 913.005  
Syr

PARIS  
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER  
12, RUE VAVIN (VI)

1938

CENTRAL ARCHIOLOGICAL  
LIBRARY, NEW YORK

Acc. No. 34206  
Date 10.6.58  
Call No. 705/548

## LES FOUILLES DE MARI

### QUATRIÈME CAMPAGNE (HIVER 1936-37)

PAR

ANDRÉ PARROT

La quatrième campagne menée par l'expédition du Musée du Louvre à Tell Hariri (Mari), commença à la fin décembre (30 décembre 1936) et dura trois mois et demi, y compris la dizaine de jours consacrés aux travaux divers qui accompagnaient la fermeture d'un chantier. Après l'accident qui, au printemps 1936, avait causé la mort de nos deux regrettés collaborateurs, MM. Bianquis et François, et blessé deux autres membres de la Mission, MM. Malta et Payen, celle-ci se trouva complètement renouvelée. Trois architectes furent attachés à l'expédition, élèves ou anciens élèves de l'École des Beaux-Arts : MM. Raymond Cans, Raymond Duru et Jean Lauffray, le premier chargé tout particulièrement du travail photographique. Tous trois se mirent immédiatement à une tâche entièrement nouvelle pour eux et, par leur zèle, réussirent à assurer à la recherche et aux observations scientifiques, la continuité indispensable qui semblait à jamais compromise par la disparition brutale des collaborateurs fidèles des trois premières campagnes à Mari et par le départ de M. Payen.

Une fois de plus, les concours extérieurs ne nous ont pas manqué et nous avons pu bénéficier, cette année encore, des multiples ressources de l'armée française du Levant, grâce à l'appui toujours renouvelé du général Huntziger, commandant supérieur, et à la présence aux territoires de l'Euphrate du général Jacquot, dont les officiers à Abou-Kémal, le capitaine Déangeli et le lieutenant Schneider, sont de parfaits collaborateurs pour la Mission. Assurant la liaison avec les divers organismes, M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités, ne nous a pas ménagé un concours dont nous ne saurions trop souligner l'importance, au moment où, la Syrie s'acheminant vers l'indépendance totale, nos Missions se trouveront, par la force des choses, privées de moyens



d'action qui nous étaient des plus précieux, sinon indispensables. Je songe, par exemple, aux magnifiques clichés de la 39<sup>e</sup> escadre aérienne que le commandant Duhart a fait exécuter par les soins de la 5<sup>e</sup> escadrille et qui constituent, pour nous, une documentation de tout premier ordre. J'exprime aussi toute ma gratitude à M. Maurice Bérard, Président général de la Banque de Syrie et du Grand Liban, qui a donné à ses agences de l'intérieur de la Syrie, des instructions qui ont assuré à la Mission, isolée dans une région sans grandes ressources, un ravitaillement constant, et je tiens à remercier ici M. Gehamy à Deir et le capitaine Maurisset à Alep, qui s'occupèrent tout spécialement de cette question, simplifiée aussi par les diverses autorisations du général Huntziger.

La Mission comptant cette année trois architectes, il a été possible de poursuivre les recherches sur deux chantiers, d'en ouvrir un troisième et de mener un sondage aux environs de Mari. M. Lauffray fut attaché au premier (temple d'Ishtar), puis au troisième, surveillant entre temps avec M. Matta le sondage d'Abou-Hassan. M. Duru fut chargé des relevés au Palais (deuxième chantier), dont le dégagement fut poursuivi sans pouvoir encore être achevé avec cette campagne. Temple d'Ishtar et Palais représentent des monuments repérés depuis 1934 ou 1935. Du troisième chantier ouvert en mars 1937, les promesses sont grandes, puisqu'une majestueuse ziggurat s'annonce, avec ses installations cultuelles quasi intactes et quelques échantillons d'objets précieux, excellents indices d'avenir. Tels sont les divers secteurs de recherches dont je voudrais maintenant résumer brièvement les principaux résultats.

#### LE TEMPLE D'ISHTAR

Découvert en 1934 <sup>(1)</sup>, le sanctuaire, riche des ex-voto multipliés au pied de la déesse, fut étudié attentivement depuis trois ans. Les observations de cette campagne (fig. 1 et pl. I) confirment rigoureusement nos précédentes conclusions <sup>(2)</sup>. Quatre sanctuaires furent construits sur le même emplacement, le dernier et plus récent, détruit par Hammurabi (vers 2000 av. J. -C.), ayant succédé

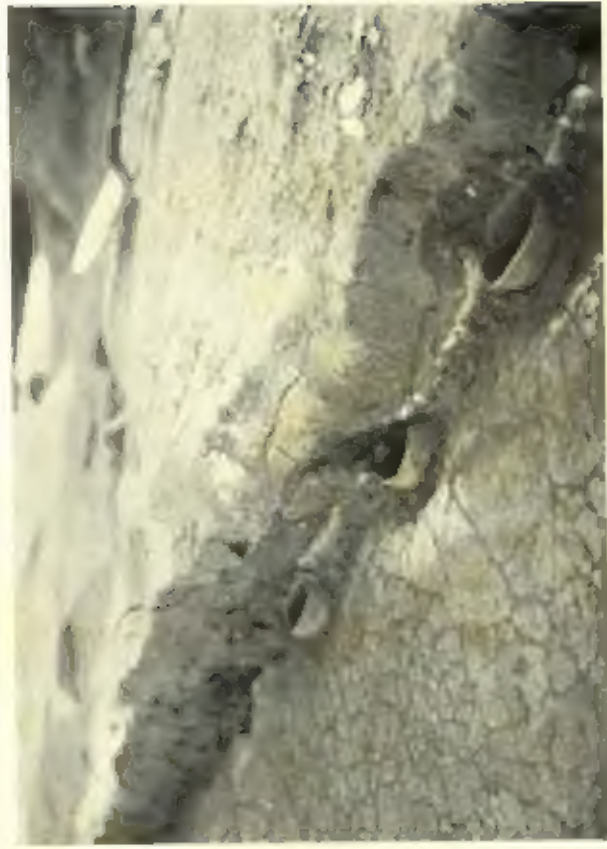
<sup>(1)</sup> *Syria*, XVI, p. 12-22.

<sup>(2)</sup> *Syria*, XVII, p. 3, 7; XVIII, p. 55-61. Résumé chronologique, dans *Mari*, p. 231.





1. Cour du temple *e*; à droite, les colonnes. Sous la cour, apparaît la couverture du tombeau 300.



2. « Barcasses » de la cour du temple *e*.



3. Clou de fondation *en situ*. De chaque côté, tablettes de lapis-lazuli et de gypse.



4. Constructions du niveau *e*.



a un temple *a*) devasté par Eannadu, roi de Tello (vers 2850), recouvrant lui-même deux installations plus anciennes (*b* et *c*). Un cinquième temple, plus petit (*d*), à quelque vingt mètres à l'est, atteste le culte d'Ishtar à Mari, dès la fin de l'époque de Djemdet-Nasr ou en tout cas, aux premiers jours de la période *early dynastic*. C'est ce que la fouille récente semble impliquer et voici pourquoi.

En faisant sauter le temple *c*<sup>1</sup>, nous constatons que le sol de sa cour



Fig. 4. Fouilles au temple d'Ishtar

ouverte, que l'on traversait pour pénétrer dans la *cella*, était fait de quatre et peut-être même de cinq niveaux en plâtre, attestant des refections successives, marquées par le rite connu par la *cella* 17 en particulier, de l'enfouissement de multiples « barcasses »<sup>2</sup> : deux au niveau 3, sept au niveau 1. Barcasses en relation évidente avec un rite de libation, car le plâtre est usé et crevassé de multiples rigoles par où s'écoulait le trop-plein des eaux répandues. C'est à ce sanctuaire *c* qu'appartiennent sans doute quatre nouveaux gros clous de fondation, en cuivre, en deux pièces : recueillis dans la fondation des murs de

<sup>1</sup> *Syria*, XVIII, p. 35.

<sup>2</sup> Quelques échantillons de ces barcasses *Syria*, XVII, p. 4. Le P. VINCIGAT, *R. B.*, 1931, p. 449, fait un rapprochement avec certaines

représentations de cylindres d'Uruk, à propos de Heisatcu Kienafande aus dem archaischen Tempelschichten in Uruk

la *cella* 17 et identiques à ceux des fondations de la *cella* 18 (niveau *a*), associés comme de coutume à deux petites tablettes amipgraphes (lapis-lazuli et gypse), parfois à trois (lapis, gypse, argent), mais sans ossements<sup>(1)</sup>.

La cour du temple *c* ayant été démontée, il apparut très nettement que le sanctuaire avait été élevé sur une zone creusée peu avant pour abriter des tombeaux monumentaux. Deux étaient apparus au printemps 1936, que nous avions



FIG. 2 — Tombeau 300, vu de l'intérieur.  
A droite, dépôt de jarres.

alors déblayés et qui n'avaient abandonné que peu de chose, étant violés de fond en comble<sup>(2)</sup>. Un troisième (n° 300) (pl. I, 1-11, 1, 2 et fig. 2), signalé en fin de campagne, précisément en bordure de la cour *c*, fut dégagé en janvier 1937. De même type que les précédents<sup>(3)</sup>, mais isolé et non jumelé, construit en belles dalles de gypse, disposées en encorbellement (hauteur intérieure : 1 m. 60, longueur : 6 m. 60), lui aussi violé (de grands trous dans la couverture ne laissent aucune illusion), mais non entièrement pillé, il allait nous laisser un mobilier funéraire suffisamment précieux et abondant (1425-1490), pour nous permettre des rapprochements qui semblent convaincants et qui aident à préciser la chronologie des divers sanctuaires.

Outre des bronzes (miroir, gobelets, coupes (fig. 3), grand vase à libation avec bec<sup>(4)</sup> s'attachant au haut de la panse, aiguère, hache à tranchant en forme de croissant<sup>(5)</sup>), une céramique en grande partie intacte (pl. II) peut être classée

<sup>(1)</sup> Pour ce genre de clous de fondation, Syria XVI, p. 128 et fig. 11; XVII, p. 62.

<sup>(2)</sup> Syria XVII, p. 60 et pl. VII, 2.

<sup>(3)</sup> Même procédé de construction qu'à Ur (1-1 Woolley, *The Excavations*, II, pl. 61, b, mais sans enduit intérieur).

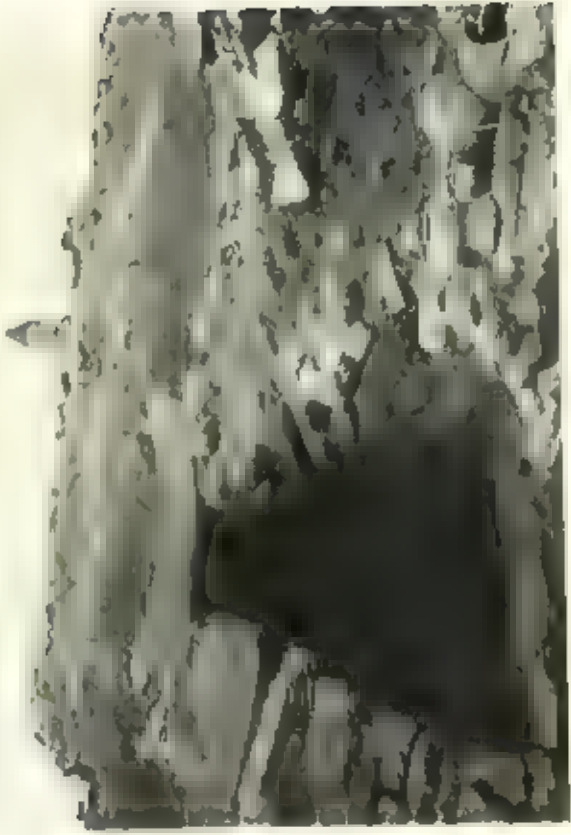
<sup>(4)</sup> Le vase de Mari diffère de ceux du cimetière d'Ur (Woolley, *op. cit.*, p. 171, a; 172

a; 173, a), se rapprochant plutôt du type bien documenté par les reliefs Nippur, Lagash, Ur. Il est plus élancé que celui de Khafaje (Frankfort, *OIC*, 19, p. 42 fig. 36).

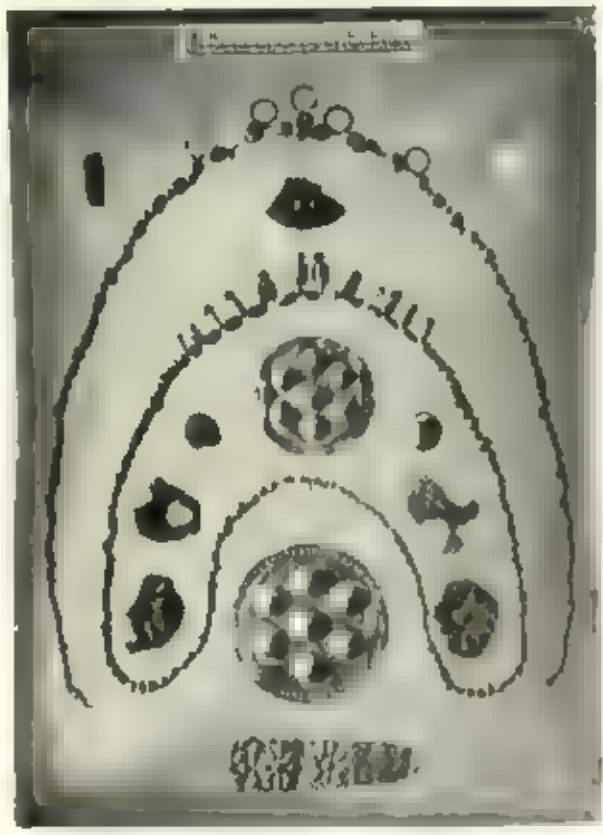
<sup>(5)</sup> Hache de même type à Ur (Woolley, *op. cit.*, pl. 224, A, 13, à Kish, Lagash, *Excavations at Kish*, I, pl. XIX, 1



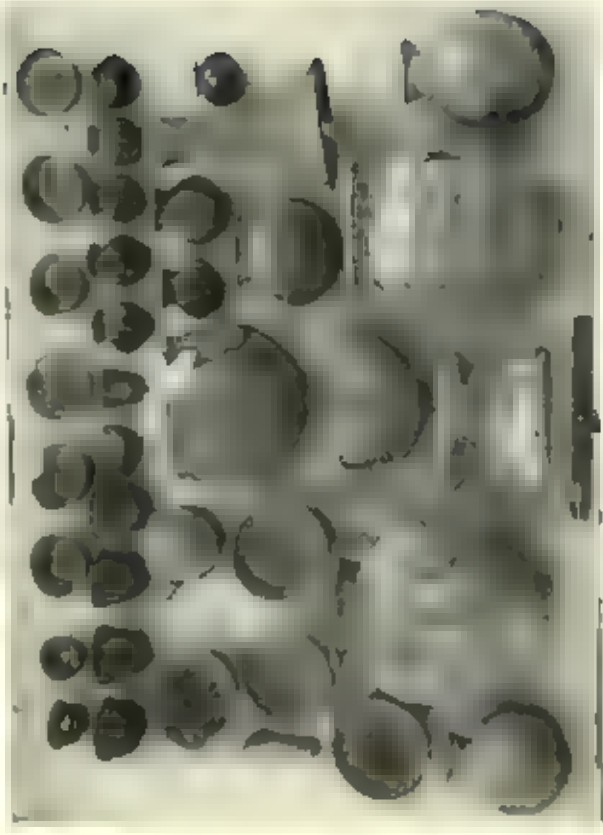
Grands bœufes de pierre sous le niveau.  
A l'ent. bœufes 14 et 15. A gauche tombeau 200



Entrée du tombeau 200. A droite corniche sous le tombeau



Bœufes et argent et l'ap. azadi. La tombe 200



Caractères du tombeau 200. Les bœufes et l'ap. azadi





en trois groupes bien distincts : un lot de pièces en pâte très fine, lustrée, d'une couleur chaumais et de petit module, gobelets et petites jarres à fond arrondi ; quelques récipients de facture très commune, tasses, cuelles profondes, jarre à bec, support ; enfin, deux grandes jarres décorées de peinture polychrome (noir et rouge-orange) sur fond crème (1436-1437). Autant qu'on peut en juger avant un nettoyage achevé, le décor est à la fois géométrique

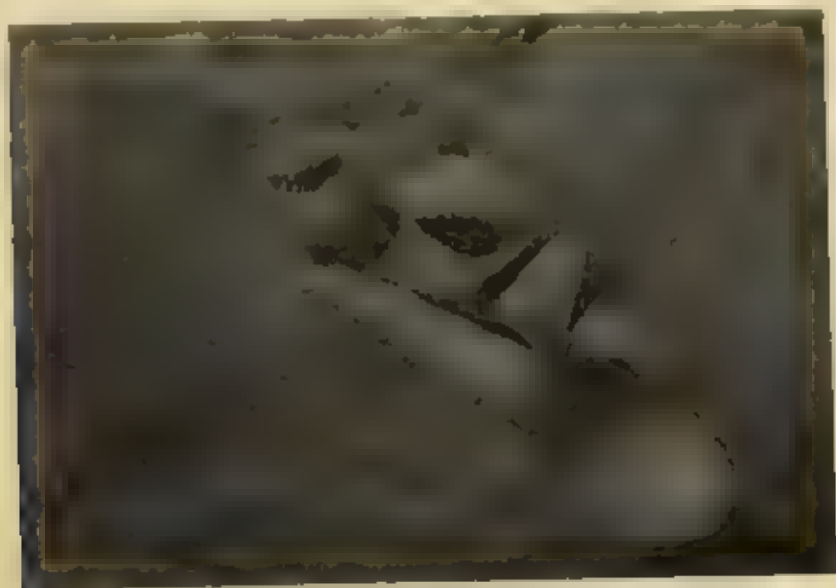


Fig. 2. Bronzes du tombeau 300, *in situ*

(bandes horizontales et verticales, triangles et hachures) et naturaliste (animaux schématisés, disposés dans les niches). Sur chaque pièce, on retrouve, d'une part, cette technique qui caractérise la céramique appelée « scarlet ware »<sup>1)</sup>, où le dessin est fait d'un solide trait noir, l'intérieur ainsi délimité étant teinté d'orange (peut-être un rouge avant passé), mais aussi ces triangles noirs hachurés dans des zones bordées de bandes rouges. Enfin, non moins important, ce détail qui, en évoluant, deviendra l'anse plate incisée et pastillée

<sup>1)</sup> S. SAUD, *British Museum Quarterly*, VIII (1933-34), 38-41, pl. VIII ; FRANKFORT, *OIC*, 20, p. 64, rapproche les documents qu'il a recueillis à Tell Asmar, Khafaje, et note que l'époque qu'ils illustrent « is more closely

allied to the Early Dynastic than to the Jemdet Nasr period » On peut aussi bien retourner la proposition de toute façon cette conclusion appuie singulièrement les dates que nous avons toujours données.

cimetière A de Kish, Mari, temple presargonique *a*) et qui n'est encore ici qu'un croc qui jaillit d'un seul côté, au haut de la panse, et se recourbe vers le rebord du vase qu'il n'atteint pas (1437). Or c'est, ajoutée à la décoration polychrome, un trait, d'origine utilitaire, qui évoque immédiatement, aussi bien certaines pièces de Tell Asmar, de Khafajeque de Tépé Ali Abad<sup>1</sup>, et qui appartiennent, cela semble lesormais bien démontré, à la période qui chevauche la fin de Djemdet-Nasr et le début des temps « early dynastic ». Ce que n'infirment pas les bijoux recueillis dans le même tombeau 300 : pectoraux circulaires en or, avec sept excroissances au repoussé (1425-1426), frontal en or, avec rosaces au repoussé, débris de pectoraux identiques en argent, perles et anneaux en or, perles rondes ou plates en lapis-lazuli (pl. 1, 3).

Les grands tombeaux de pierre antérieurs, nous le précisons, au temple *c* et de peu postérieurs au petit sanctuaire *d* et à la maison à quelque vingt mètres de lui et au même niveau), étaient certainement la « demeure éternelle » de très grands personnages, peut-être les rois de la dynastie post-diluvienne des anciennes listes royales, et dont les noms ne concordent pas jusqu'ici avec les documents archéologiques. Tout, aussi bien dans l'architecture, qui n'a pas reculé devant l'utilisation d'énormes dalles, que dans le mobilier funéraire (bronze, or, argent), suggère de riches et puissants propriétaires. Il y a plus dans le tombeau 300, alors que nous faisons l'inventaire des objets déposés à l'intention des défunts dont nous nous étonnions de ne pas rencontrer les corps, nous remarquons un crâne sérieusement écrasé par la terre d'infiltration étonnamment compacte, dont le dégagement ne laisse pas de présenter un très vif intérêt. Il apparut bientôt qu'il s'agissait de la tête d'un supplicié. En effet, deux longues épingles de bronze, encore *in situ*, étaient dans la disposition suivante : l'une était enfoncée dans le gosier, l'autre dans la nuque ou elle avait dû en passant par le bulbe rachidien, provoquer la mort immédiate. Quelques côtes étaient proches du crâne, mais rien d'autre du corps n'avait subsisté.

<sup>1</sup> FRANKFORT, *OIC.* 20, pl. IV, 8, 9, vases du « second archaic shrine » du temple d'Abu à Asmar, de la période « early dynastic I », et à Khafaje, fin de la période de Djemdet Nasr (céramique peinte ou non) et début de « early

dynastic period » (seulement sur des vases du type « scarlet ware », d'après *OIC.* 20, p. 62, et une communication de Frankfort) ; DÉLÉGATION EN PRusse, *Mémoires*, VIII, p. 144, et un exemplaire non peint, p. 137, fig. 276.



Clichés de la 3<sup>o</sup> Escadre aérienne  
3<sup>e</sup> Escadrille, 6 avril 1937

PALAIS DE MARI ET ZIGGURAT.





Il semble qu'on ait là les restes d'un individu sacrifié vivant, dans une sépulture royale. Rite de vengeance ou d'accompagnement, on ne sait, mais nous voyons plutôt ici, en regard au genre de mort, qui diffère si nettement des constatations faites à Lc, l'exécution punitive dans la tombe d'un royal défunt, d'un de ses ennemis. La scène étant donnée le matériel utilisé ne dut pas manquer d'un certain relief.

Avec ces grands tombeaux de pierre, c'est toute une période nouvelle qui apparaît à Mari, antérieurement au temple *c* qui n'a pas dû être construit longtemps après eux, et cette période, caractérisée par d'aussi monumentales sépultures — fussent-elles celles de grands personnages — et par un mobilier funéraire dont les épaves dénotent un luxe évident, apparaît avoir été déjà brillante. Or ceci n'étonne pas quand, fouillant plus profond dans le même secteur, et après avoir déblayé l'installation du niveau *d* qui révèle des qualités indéniables de construction et d'exécution <sup>1</sup>, on arrive sur des constructions aux fondations de pierres (niveau *e*), très soigneusement dressées (pl. I, 4) et dont l'ampleur et l'allure générale contrastent singulièrement avec les installations infiniment plus modestes, en briques crues, qui ont suivi dans le temps (sanctuaires *d*, *e*, *b*, *a*).

Que ces constructions en pierre soient antérieures aux trois grands tombeaux de ce secteur, c'est ce qui apparaît immédiatement, car les sépultures les ont non seulement éventrées, mais elles ont été dressées en prélevant sur elles un matériau tout trouvé et à proximité immédiate. On voit encore maintenant que les solides alignements ont servi de carrière facile. Alignements constituant d'inébranlables fondations, avec leurs dalles de gypse disposées par lits, jointoyées à la terre et dont la hauteur étonnerait (à un endroit sondé, 1 m. 80), si on ne trouvait pour l'expliquer, ce dessein évident de préserver le bâtiment du travail de sape des eaux d'infiltration ou des surprises des crues renouvelées d'un fleuve tout proche et souvent hors de son lit. Sur ses larges assises, on construit des murs plus étroits, en briques séchées au soleil, les seuils des portes étant en dalles de gypse. Peu de ces murs a subsisté, tout à la fois mis à mal par les tombeaux et par les maisons du niveau *d*, dont le plan et l'orientation diffèrent totalement.

<sup>1</sup> *Syria*, XVIII, p. 60.

Les assises de cette architecture imposante (temple ou palais ?) débordent hors du secteur de fouille — ce qui obligera à élargir encore le chantier vers l'est et vers le nord. Elles reposent sur un sol compact, ou les traces de vie sont abondantes (lits ou poches de cendres). Si un seul sondage peut être concluant, le sol vierge apparaîtrait à quelque trois mètres sous le niveau du sol des habitations et habitations que nous croyons pouvoir dater de l'époque de Djendel Nise. Ce serait la période la plus ancienne que nous ayons jusqu'ici atteinte à Mari, bien que des lessons du type Tell Halaf, en petit nombre d'ailleurs, semblent des indices d'une civilisation plus lointaine, que l'on pourrait bien retrouver à Mari, non pas en profondeur, mais à l'extérieur du site, en une zone rapidement désertée. Cette période semble refléter une activité aux réalisations hardies, soignées et nécessitant des moyens puissants. On le constate particulièrement en bordure occidentale de la zone explorée, où un énorme radier, épais de plus de 2 mètres, large de 10 et long de 10, dont la destination nous échappe encore, atteste tout au moins que les gens de Mari du IV<sup>e</sup> millénaire ne menageaient déjà ni l'effort ni le temps.

#### LE PALAIS

Quel que soit l'intérêt présenté par la fouille du temple d'Ishtar, le gros effort de la campagne fut cette année porté sur le chantier du Palais<sup>1</sup>, avec l'espoir d'en finir avec son dégagement. Fin mars 1936, nous avions dégagé 138 chambres ou cours — en avril 1937, 229 chambres ou cours sont blayées, mais une partie importante des monuments — vraisemblablement le quart — est encore sous terre — mais on peut envisager qu'une prochaine saison en viendra à bout (fig. 4). Ce que nous connaissons actuellement recouvre déjà plus de 2 hectares, et il apparaît que même avec un dégagement achevé, l'essentiel est pourtant acquis, puisqu'il ne semble pas que l'on doive rencontrer désormais autre chose que des magasins qui furent nettement bloqués dans l'aire méridionale du Palais. Quoi qu'il en soit, l'ensemble constitue dès à présent une masse architecturale avec une documentation aussi abondante que variée (pl. III et IV).

<sup>1</sup> *Syria*, XVII, p. 44 et sq., XVIII, p. 65 et sq.

- MARI -  
LE PALAIS AVR 1937  
20M



Plans de MM. Fournier  
et D. en





Après la découverte, les années précédentes, des grandes cours, centre de la vie religieuse et administrative de l'État, des appartements royaux et des logements des fonctionnaires de la « maison civile et militaire » du roi de Mari, des écoles annexées au Palais et d'une partie des communs, un point restait encore obscur : de quel côté trouverait-on la porte de la résidence et même, en regard d'une violente érosion, serait-elle conservée ? Il y a deux ans,



FIG. 1. — Les divers chantiers de Mari. 1, temple d'Ishtar; 2, quartier présargonitique; 3, Palais; 4, temple aux lions; 5, quartier assyrien; 6, ziggurat.

(Photo de l'Armée militaire du Levant. — Escadrille de la 39<sup>e</sup> escadre aérienne.)

nous avions cru devoir la chercher en direction de l'est, à cause du couloir 68<sup>th</sup> (fig. 5). L'an passé, le développement de la fouille, avec la succession des grandes cours (106, 144) et le système des couloirs de communication en chicanes (ainsi 112-144) l'aurait encore confirmée, mais déjà nous pressentions qu'il faudrait plutôt l'attendre au nord<sup>(1)</sup>. Ceci s'est trouvé rapidement démontré et un complexe en parfait état de conservation — alors même que les murs ne soient pas debout sur 5 mètres de hauteur comme dans les zones centrales — est apparu, nous révélant un très bel accès à la demeure royale (pl. V).

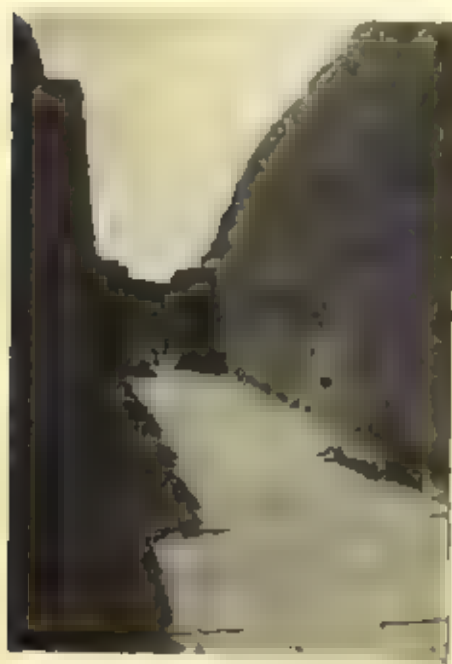
<sup>(1)</sup> *Syria*, XVII, p. 22.

SYRIA. — XIX.

<sup>(2)</sup> *Syria*, XVIII, p. 13.



Précédé d'une rampe en dalles de pierres, en assemblage irrégulier, on large portail (8 m. 10) qu'encadrent deux tours en légère projection, avec un perron de deux marches en beaux blocs de gypse, constitue une entrée monumentale de grande allure. Le passage resserré (2 m. 70), carrelé de briques



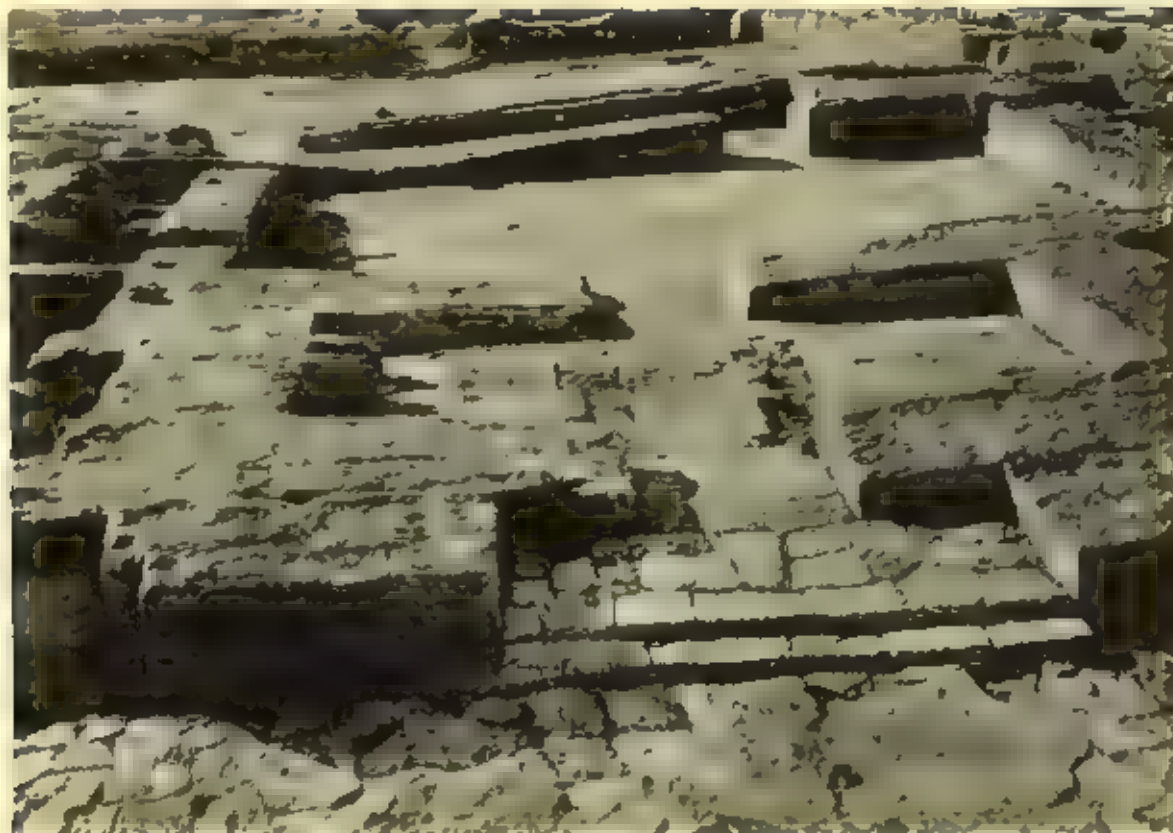
Palais de M. H. 11 68

cuites, était fermé intérieurement par une porte à double vantail. Deux crapaudines étaient encore *in situ*, au fond d'un coffrage en briques cuites<sup>10</sup>, taillées dans une belle diorite. L'une d'elles avait sa face supérieure lissée et préparée pour recevoir une inscription de vingt lignes, mais malheureusement n'avait été inscrite que sur deux. On lit : E-nim d. Da-gan, roi... A côté de ces deux pierres de seuil, des ossements d'animaux

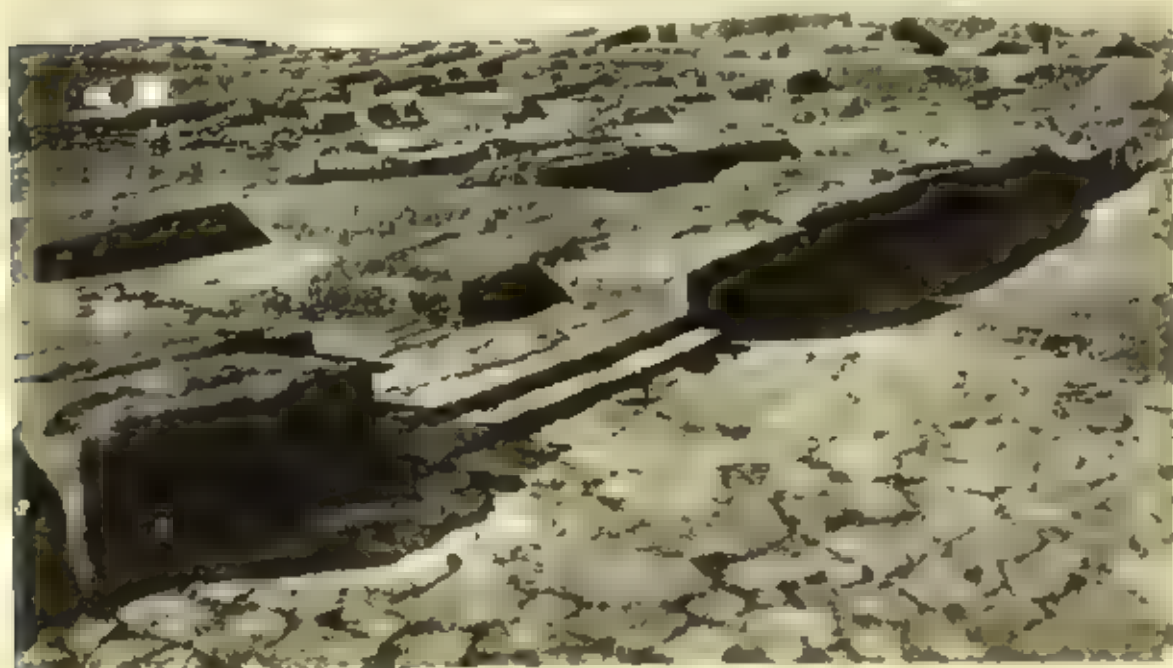
On se trouvait alors dans un vestibule (156), carrelé, avec, semble-t-il, à main gauche, la guérite d'une sentinelle. Puis on passait par une trouée dans l'axe du portail, dans une avant-cour (154), de forme trapézoïdale, soigneusement car-

relée elle aussi et dessinée à une échelle préparant très habilement la transition. Nettement dégagée, une large baie, ouvrant sur un couloir spacieux (152), en clucane et au sol de terre battue, baie fermée, côté couloir, par une porte à double vantail (crapaudines *in situ*, apépigraphes, avec des ossements d'animaux (fig. 6) et de petits objets plus ou moins fragmentaires), assurait la communication avec l'intérieur. Les visiteurs s'avançaient ainsi, par une voie vraiment royale, entre deux murs épais, vers l'éblouissement de la lumière, ruisselant à flots sur les façades et le carrelage de la cour (131), la plus grande du Palais. Ils débouchaient presque en face de la salle d'audience (132), caractérisée par un escalier semi-circulaire, décorée de peintures, où

<sup>10</sup> En plus petit même disposition dans le temple d'Ischtar. *FRANKE ET AL.*, *OIC* 20, fig. 65



1. - La porte du Palais, vue du Nord



2. - La même porte vue du N. E.  
Dans le fond, appartements royaux autour de la cour 31.

PALAIS DE MARI



le roi donnait ses réceptions (fig. 7). Facilement défendus (deux portes, deux passages, un couloir en chicane), ces accès avec leurs transitions bien calculées pour suggérer tout à la fois une idée de puissance, de richesse et de mystère, apportent un complément de tout premier ordre, au plan jusqu'ici connu, et prouvent une fois de plus que la porte dite « latérale » est parfaitement mésopotamienne<sup>10</sup>.

Tout le complexe d'habitations à l'est de la porte et formant l'angle nord-est du Palais, risque fort d'avoir été réservé aux voyageurs étrangers, aux courriers dont le nombre, à en juger par les milliers de lettres reçues par le seul roi Zimrilim, fut certainement imposant, en un mot à tous ceux à qui il convenait d'offrir le gîte et la nourriture en même temps que les installations d'hydrothérapie qui ne font pas défaut, nous l'avons vu précédemment, dans le Palais de Mari<sup>11</sup>. Ce quartier auquel on avait accès de l'avant-cour (154), par un petit vestibule (159) était groupé autour d'une cour intérieure (160) et les hôtes disposaient de chambres (164, 165, etc.), de douches (158), de cuisines (167), les plus parfaitement intactes que nous ayons trouvées jusqu'ici<sup>12</sup>, avec cinq foyers latéraux correspondant à cinq larges trous de muraille. Enfin, une salle de bains (153) doublée d'un petit « vestiaire », avait été aménagée presque à l'entrée de la grande cour, à la disposition des gens attendus par le roi et desirux



FIG. 6. — Crapaudine *in situ* (porte 154-152).

<sup>10</sup> Il y a maintenant surabondance d'exemples. Parmi les plus récents, la grande porte du temple d'Ischali, FRAKROFT, *OIC*, 20, p. 78-77 ; celle de Gîg-Par-Kin, à Ur, Woolley, *Antiquaries Journal*, oct. 1926, pl. XLIV, à une date plus basse, Babylone, où ce n'est plus qu'une caractéristique banale d'architec-

ture, Ussak, *Babylon*, pl. 11, 12, 14, 15, etc. Mais dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire, le parti est fixé, de la basse Mésopotamie (Ur) au Moyen-Euphrate (Mari).

<sup>11</sup> Syria, XVII, p. 17 et pl. III, 2.

<sup>12</sup> Les mêmes retrouvées, cour. 70, Syria, XVIII, p. 67, et pl. VII, 3.

de se présenter absolument impeccables. A moins, ce qui à la réflexion apparaît plus plausible, qu'il ne s'agisse de l'appartement d'un fonctionnaire chargé d'introduire les visiteurs admis aux audiences et bien placé à cet endroit pour surveiller les allées et venues aux alentours de la pièce 132 et « régler le mouvement ». Car il apparaît que la cour 131 pouvait parfaitement être « neutralisée » et que lors des cérémonies célébrées avec un grand concours de peuple, dans le vaste espace [106] face au *pal am* (64), la foule pouvait



Fig. 7. Grande cour 131 du Palais, vue du Nord. A gauche, porte de la salle de bains (153).

gagner ses emplacements par la porte ouest de la cour 134 et une zone très remuante, sans doute aux temps assyriens, arrivant ainsi à la porte nord de 106, sans avoir dérangé en quoi que ce soit le roi donnant audience, cour 134.

Car, à mesure que le dégagement du Palais progresse, on se rend mieux compte des aménagements qui, s'ils ont eu pour but de donner une impression de grandiose et de majesté, ont songé en même temps à assurer au roi la sécurité la plus grande et aussi, s'il le désirait, une véritable indépendance de mouvements. Bien plus, la possibilité d'une intimité de gestes et de vie, tous biens précieux pour un homme obligé, de par ses fonctions, à être presque perpétuellement « en représentation ». Nous remarquons cela, dès la première campagne, en dégagant les appartements royaux, bien isolés, dans un angle du



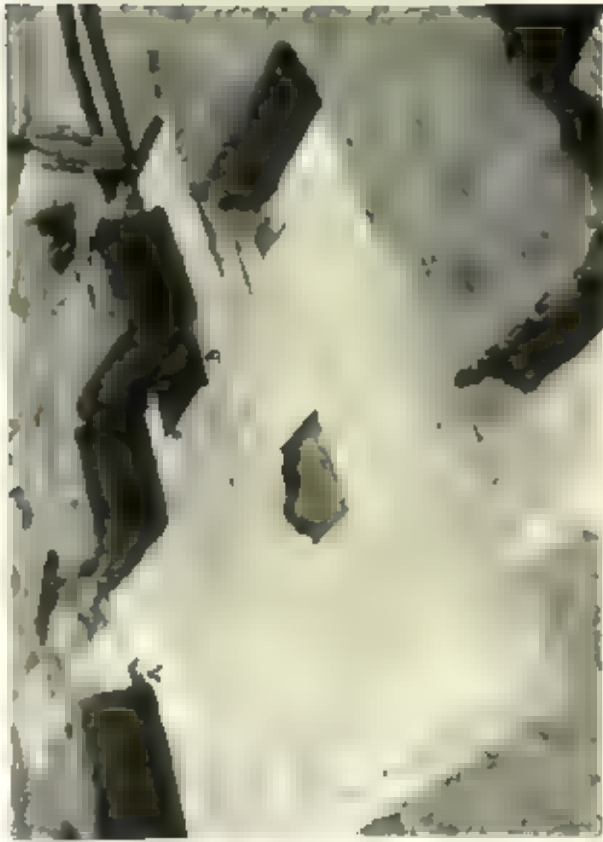


Fig. 1. A group of small holes in the ceiling. A small hole in the ceiling.



Fig. 2. A group of small holes in the ceiling. A small hole in the ceiling.



Fig. 3. A group of small holes in the ceiling. A small hole in the ceiling.

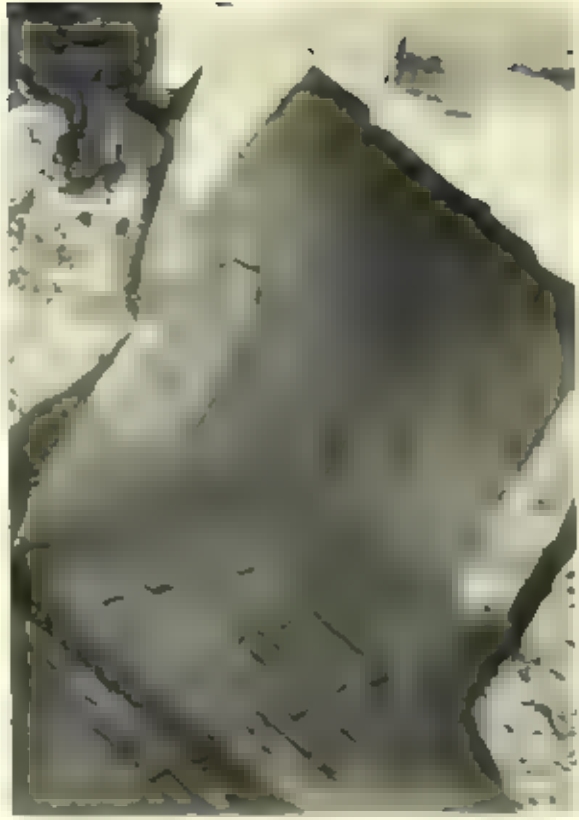


Fig. 4. A group of small holes in the ceiling. A small hole in the ceiling.



monument avec une succession de couloirs et de corridors si bien étudiée, que le roi pouvait littéralement sans être vu, gagner son trône (65) après avoir quitté sa chambre (46), distante de 80 mètres. Même constatation avec la découverte, au cours de la dernière saison, d'un petit sanctuaire privé (149-150). On y arrivait par une sorte de voie processionnelle (fig. 8) d'une montée progressive, de l'angle sud-est de la cour 131, par une succession d'escaliers et de paliers en enfilade (144-147). D'une cour ouverte (148), bien dallée, on passait dans le sanctuaire qui était sans nul doute un des plus vénérés du Palais, à en juger par sa construction soignée, le raffinement de certains détails (cachette de fondation, crapaudine) et les objets précieux ramassés alentour (pl. VI).

Outre la cour, ce petit sanctuaire devait vraisemblablement à Ishar (d'après le texte d'I-di-ilum) se composer essentiellement de deux chambres, où nous verrions volontiers une anticipation de ce que l'on trouvera plus tard en Israël avec le *hékhal* (הֶכְלָל) et le *debir* (דְּבִיר), lieu saint et lieu très saint, séparés l'un de l'autre non pas par un rideau comme au



Fig. 8. — Voie processionnelle vers le petit sanctuaire du Palais.

temple de Jérusalem, mais par une porte de bois, richement sculptée et incrustée de lamelles d'os, découpées en longues bandes et fixées par des clous de bronze. Le *debir* se signale par un *podium* bas (h = 0 m. 40), placé en angle et revêtu de plâtre (pl. VI, 2). Le *hékhal* est caractérisé par un dallage de carreaux cuits et lissés (ce qui ne se rencontre presque jamais ailleurs), par une *crapaudine*, qui est avec son coffre de pierre un véritable chef-d'œuvre d'assemblage en six morceaux, enfin par une cachette de fondation (à l'angle de la porte 149-148), construite partie en briques, partie en blocs de gypse plats et incurvés, surcroît de travail dont on ne comprend pas l'utilité. Cette cachette, retrouvée violée, était certainement remplie d'objets précieux, d'où proviennent trois

épaves ramassées tout près. Il faut déplorer que l'érosion ait fait disparaître toute la zone méridionale, contiguë à ce petit sanctuaire, en particulier deux pièces (209, 210) en étroite relation avec lui, que l'on ne peut que soupçonner mais non délimiter avec précision.

Pour en avoir fini avec l'architecture, disons que nous croyons avoir dégagé



FIG. 9. — Mur extérieur du Palais : les deux états de la construction

la totalité des faces nord et est du Palais. Si la première présente un tracé rectiligne mais avec quelques décrochements, la seconde est d'une tout autre allure. D'abord droite, elle s'incurve de telle façon que l'angle sud-est est arrondi et que toute cette zone qu'il va falloir étudier de près, semble caractérisée par une muraille double, renforcée extérieurement de pilastres et ménageant intérieurement un long couloir destiné à assurer une communication entre les quartiers orientaux du Palais et l'extérieur, en l'espèce la région toute proche du sanctuaire privé où la fouille vient de révéler une ziggurat. Tout le secteur présente des traces nombreuses de remaniements, en particulier de multiples portes bouchées (pièce 198), de petits murets élevés après

coup (199, 200), mais il fut un temps où l'on passait facilement du Palais à la ziggurat, sans qu'il fût nécessaire de faire le long détour par le grand portail

(157). Autres preuves de remaniements à l'angle nord-est, où une sorte d'annexe avec portail de plain-pied, sans perron ni escalier, suggère l'idée d'un garage pour les chars. Mais il faudra étendre les recherches de ce côté afin de mieux saisir ces agencements dont nous n'avons encore que des amorces. Tout ceci atteste, d'ailleurs, des restaurations ou compléments hâtifs, que viennent confirmer les deux états (fig. 9) du mur extérieur sud-est : le premier, inférieur, où la brique et l'appareillage sont une œuvre impeccable de fabrication et d'exécution ; le deuxième, supérieur, où l'on voit, par contraste, un matériau moins

soigne, dispose correctement, certes, mais sans cette perfection antérieure et on tout denote une hâte évidente à relever une enceinte qui fut particulièrement endommagée. Et nous avons là une preuve de plus de la double destruction de la ville et du Palais, l'une en l'an 33 de Hammurabi, l'autre en l'an 35. Nous l'avions déjà remarqué, avec les traces superposées sur les murs d'un double incendie <sup>1</sup>. Avec ses deux états, l'enceinte extérieure nous apporte une confirmation tout aussi nette des deux assauts conduits par le roi de Babylone <sup>(2)</sup>, un peu après 2000 avant J.-C., contre la ville et capitale du Moyen Euphrate.

#### LES DOCUMENTS RECHERCHÉS DANS LE PALAIS

Cette année, nous avons à nouveau une très importante moisson épigraphique : 6 à 8.000 tablettes recueillies en trois lots importants concentrés en des pièces distinctes. D'abord, dans deux véritables « placards », non soupçonnés l'an passé, dans la pièce aux archives <sup>(3)</sup> (115) ; puis dans une chambre (133) en bordure de la cour 131, enfin à proximité de cuisines (215-216-217) dont le dégagement n'a pu être achevé faute de temps. Outre ces trois lots, des tablettes isolées furent ramassées un peu partout, épaves abandonnées par les pillards, comme objets de non-valeur, au moment de la destruction du Palais.

Trois textes sont gravés sur pierre. Il y a d'abord celui de la crapaudine (1572) signalée à la porte, avec deux cases au nom du roi Enim Dagan (fig. 10). Ce roi était jusqu'ici inconnu et l'on ne sait trop où le placer. Serait-ce le premier constructeur du Palais ? Mais alors, comment expliquer qu'une pierre préparée avec vingt cases n'ait été gravée que sur deux : de plus, que les successeurs, si jaloux sans doute de leurs prérogatives, aient laissé *in situ* et à l'entrée même de leur Palais, un document qui ne les concernait pas et

<sup>(1)</sup> *Syria*, XVII, p. 30.

<sup>(2)</sup> *Reallexikon der Assyriologie*, II, 190, 181. Nous avons beaucoup mieux, après les travaux de la 5<sup>e</sup> campagne (décembre 1937).

<sup>(3)</sup> M. Dossin, qui a déjà lu plus d'un millier de tablettes, a fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une communication sur ces archives, CRA. 1937, p. 12-20.

Voir aussi l'étude plus détaillée qu'il donne dans un prochain numéro de *Syria*. La publication de ces archives commencera incessamment, les fac-similés dans la collection du Musée du Louvre, la transcription et traduction dans une série de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales de l'Université de Bruxelles.



qui rappelait l'œuvre d'un homme qu'il n'était peut être pas très indiqué de perpétuer à cet emplacement ? Serait-ce au contraire un rescapé de la destruction — un homme revenu sur les ruines après la chute de Zinrilim, et enfouissant en cet endroit cette pierre et son nom, suivi du titre royal, en déli, mais n'ajoutant rien d'autre, pouvant difficilement en dire plus, dans une situation aussi risquée. Il est difficile de choisir, mais j'inclinerais assez vers la deuxième hypothèse, et Enim Dagan serait un prétendant rotuleux, sans royaume ni cou-

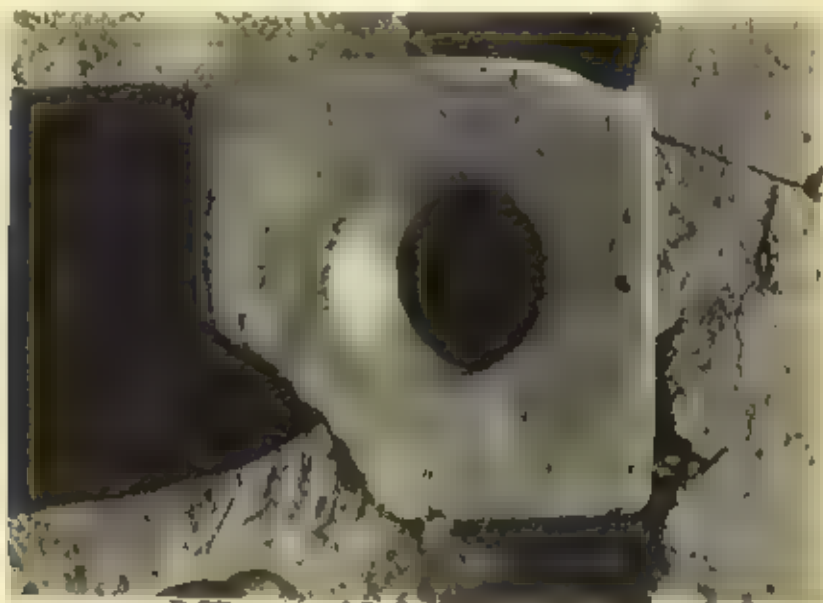


FIG. 10. — Crapeauine au nom d'Enim Dagan, à la grande porte du Palais de Mari

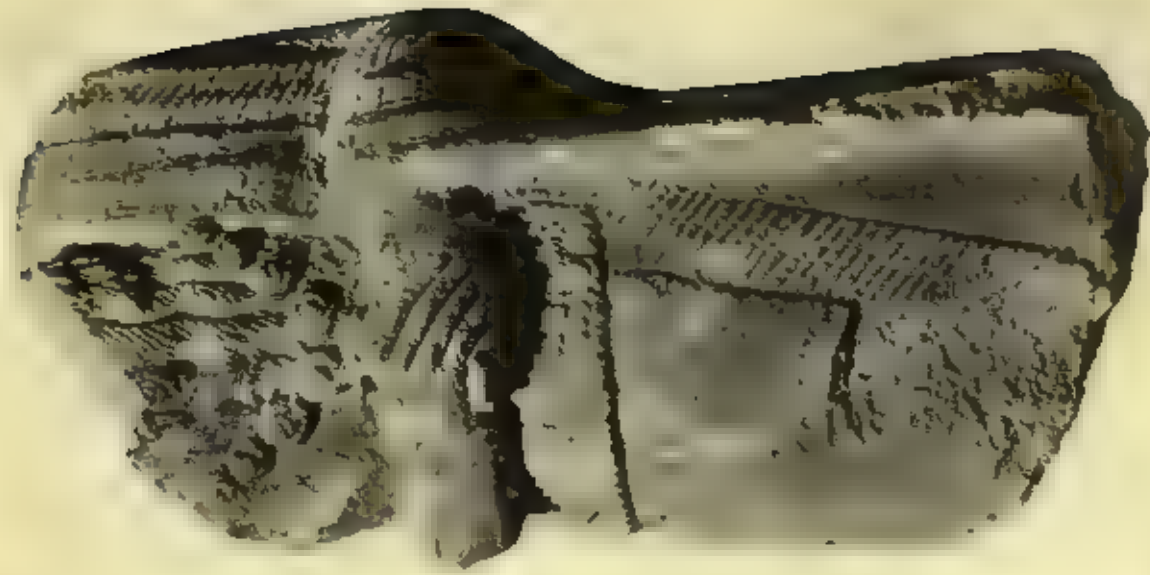
ronne. On remarque d'ailleurs, sur la pierre, que du titre dont il se pare, seul le début est amorcé, comme si — au dernier moment, devant la brutalité des faits, il avait reculé.

Le deuxième texte est inscrit sur une petite statuette (pl. VII, 2) malheureusement acéphale (1389), représentant un personnage à magnifique barbe calamistrée, s'enroulant partie à droite, partie à gauche, les mains jointes dans le geste classique et portant un costume drapé et décoré de franges, dont la coupe rappelle assez celle du palest *Ishtup-ilum*<sup>1</sup> et aussi celle des statues (n° 7813, 7814) de Stamboul. Cette sculpture avait particulièrement souffert outre la

<sup>1</sup> *Syria*, XVII, p. 24 et pl. VII



1 Petite statue d'Idram. Trouvée non loin de l'entrée du sanctuaire, à l'entrée de la porte 2.0



2 Statuette de Lasegari dédiée à Anouit. Trouvée dans la case (B) du sanctuaire (49) du Palais



cassure au cou, des méfais de l'incendie qui la fit éclater en quatre morceaux, retrouvés dans un mélange de cendres et de briques cassées, au milieu de la cachette de fondation du petit sanctuaire (149). L'inscription est gravée, du haut de l'épaule au bas de la robe, sur le revers du vêtement. M. Thureau-Dangin la lit ainsi : Lu as-ga-an, fils de Às-ma-li-en, ab-nu me-ni-en, sa statue à Anoun[il] <sup>(1)</sup>. C'est à Ishlar, sous sa forme guerrière <sup>(2)</sup>, qu'est vouée cette statuette par un individu dont le nom et le nom de son père indiquent une origine étrangère. La troisième ligne reste énigmatique. Le type de l'écriture et surtout la mode attestée par le vêtement, nous incitent à dater ce petit monument du temps d'Ishtar-illum, postérieur à la lignée Tûra-Dagan. Pazur-Ishtar <sup>(3)</sup>, en compagnie desquels nous plaçons un nouveau roi de Mari, celui précisément que nous fait connaître le troisième texte.

Celui-ci était grave au bas d'un vêtement appartenant à une petite statue (M. 1349), fragment recueilli aux premières minutes du travail (pièce 148) au début de la campagne 1936-1937. Voici la traduction que donne M. Thureau-Dangin, de cette inscription, gravée sur dix colonnes : « Ish-illum, šakhar-nakku de Mari, à Ishlar (ou Innana), sa statue, a voué. Celui qui cette inscription ferait disparaître, que Ishlar (ou Innana) sa race supprime <sup>(4)</sup> ». Le haut du corps fut heureusement retrouvé non loin de là sur le dallage du passage 148-240 au cours de la même campagne, mais la tête manque et eu égard aux petites dimensions de l'objet, on peut craindre qu'elle ait été emportée loin de Mari, comme trophée de guerre, par un des participants à l'expédition. On ne saurait trop le déplore, car cette sculpture est d'un travail remarquable et d'une élégance de lignes que nous avons déjà signalés l'an passé sur la statue de la déesse aux eaux jaillissantes, comme sur la plaquette de la déesse respirant le parfum d'une fleur <sup>(5)</sup> (pl. VII, 4).

<sup>(1)</sup> RA, XXXIV, 4. Un sanctuaire d'Anounit est connu à Mari, d'après des tablettes lues par M. Dossin.

<sup>(2)</sup> B. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, II, p. 27. Anunnito était la déesse protectrice de la ville d'Agadé.

<sup>(3)</sup> Toute cette succession, que nous indiquons, Mari p. 23, reste difficile à établir avec certitude. Nous nous proposons d'y revenir ailleurs, surtout après l'étude de Tu

Dasen, RA, XXXIV, p. 135, qui apporte de nouveaux et très importants éléments.

<sup>(4)</sup> RA, XXXIV, 4. La malédiction est à rapprocher de formules plus développées inscrites sur d'autres documents et venant de Mari : la statue dite de Pazur-Ishtar. ESSÉN NASSOURI, AJO III, p. 109-111. le dieu de Ishdualim roi de Mari. THUREAU-DANGIN, RA, XXXIII, p. 52. Notre Mari, p. 260.

<sup>(5)</sup> Syria, XVIII, p. 77-80 et pl. XIII, XIV.

Cette petite statue sans tête, pieds et coude droit cassés et manquant (hauteur 0 m. 41), est une réduction de la grande statue de Stamboul, dite de Puzur-Ishtar dont elle se rapproche à la fois par le costume très riche et par la taille d'une barbe très soignée<sup>1</sup>. Le prince est représenté dans l'attitude classique, debout, mains jointes (celles-ci ont d'ailleurs été aussi mutilées) et il porte un costume luxueux, modelant les hanches et s'évasant vers le bas. Contrairement à l'habitude, cette longue robe, peut-être d'un seul tenant, mais faite de deux pièces cousues, couvrait toute la poitrine le bras droit seul étant dégagé<sup>2</sup>. Le vêtement, du type dit à « châle frange » étant serré à la taille par une ceinture plate et drapé dans une harmonie de festons agrémentés de glands ronds, les franges du châle retombant à droite étant nouées par groupes de quatre<sup>3</sup>. Le décolleté est en pointe et s'incurve sur le devant de la poitrine, il est en léger arrondi dans le dos. La poitrine, les omoplates, l'évidement dorsal sont très exactement modelés et le siège est beaucoup moins accentué que sur d'autres statues similaires<sup>4</sup>. Une barbe magnifiquement tressée et taillée tombe sur la poitrine nue, en huit boucles de longueurs décroissantes, enroulées symétriquement, partie à droite, partie à gauche<sup>5</sup>. Ce nouveau roi de Mari est donc à rapprocher de Puzur-Ishtar et des dynastes de cette série. On peut donc dater ce monument d'un des derniers siècles du III<sup>e</sup> millénaire et vraisemblablement des temps de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur.

D'un style tout aussi parfait, quoique différent, une très belle tête (pl. VIII), en albâtre (1371), absolument intacte (hauteur 0 m. 20), appartenant à une grande statue, fut ramassée à moins d'un mètre, sur une marche de l'escalier (148-210) de la cour du petit sanctuaire (fig. 11). L'identification, par suite de la finesse des traits, ne laissa pas d'abord d'être difficile<sup>6</sup>. Le personnage est, en effet, les lèvres rases et toute sa tête enveloppée d'une étoffe est serrée

(1) Kasan Nassouhi, *AFO*, III, p. 409-411; Ungew., *Sumerische und Akkadische Kunst*, fig. 94; *Babylon*, pl. 39, donne un cliché qui rend parfaitement le « volume » de la statue.

(2) Ce n'est pas la seule différence avec les statues de Stamboul où le côté droit (épaule, poitrine) est nu.

(3) Même détail sur les statues de Stamboul.

(4) Celle d'Ishtar-Ilum (M. 800) ou de Lâsân (M. 1380).

(5) Dix boucles sur les deux statues de Stamboul, mais un enroulement absolument identique.

(6) A ma connaissance, il n'y a rien de semblable dans l'art dit « suméro-akkadien ». Rapprochement avec certains personnages du « sarcophage d'Alexandre » ou, plus près de nous, avec certains *gizans* de nos tombeaux médiévaux.





Tête d'albâtre d'un guerrier, trouvée sur l'escalier 148-150.  
PALAIS DE MARI.



sur le front par un double bandeau qui passe très bas sur la nuque, cependant qu'une sorte de mentonnière couvre les oreilles et enserre le menton qui s'en trouve raccourci. L'expression est tout à la fois rendue par les yeux, en relief dans le creux, les pommettes saillantes et une petite bouche, aux lèvres droites, légèrement pincées. Le front est fuyant, mais pas tout à fait dans le prolongement du nez droit et allongé, aux narines écartées. La coiffure est, au

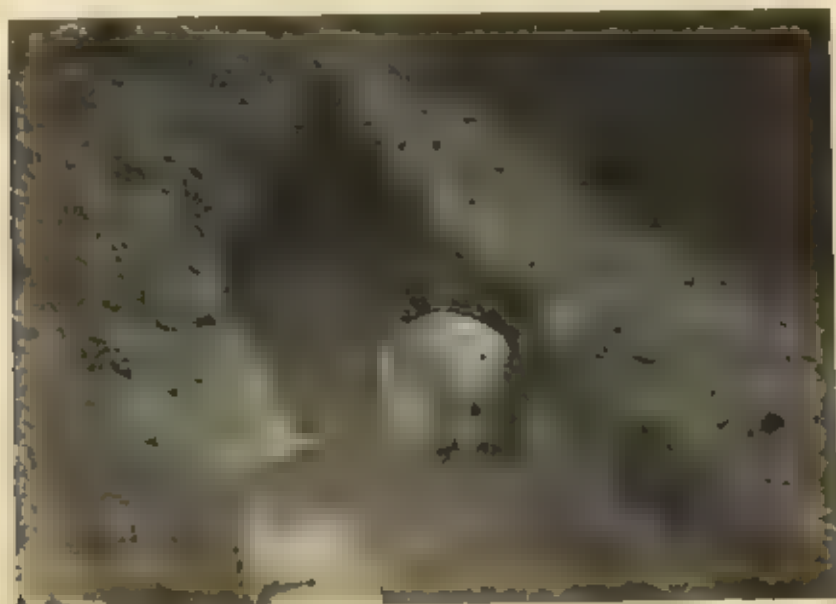


FIG. 11. — La tête d'albatre (n. 371), *in situ*.

premier abord, insolite, et la date même de cette sculpture pourrait paraître sujet à contestation si nous n'avions la chance de posséder à Mari, un élément de comparaison qui lève tous les doutes. Appartenant à la grande composition décorant la pierre de réception (132) du Palais, un fragment fut en effet recueilli, où l'on retrouve un individu atteint par trois fleches, dont la coiffure à mentonnière est absolument identique à celle de la tête d'albatre que nous étudions<sup>(1)</sup>. La peinture étant datée très exactement des temps qui précédèrent la deuxième prise de Mari (au 35 de Hammurabi)<sup>(2)</sup>, la sculpture pourrait sans

<sup>(1)</sup> SYRIEN. XVIII p. 350 et pl. XLII, 2, dans notre article *Les Peintures du Palais de Mari*.

<sup>(2)</sup> Elle ne peut, en effet, avoir échappé à la

première destruction du Palais (au 33 de Hammurabi), attestée archéologiquement aussi bien que scripturairement.

difficile être placée à la même époque, et l'on peut retenir les environs de l'an 2000, pour ce document dont le complément nous a jusqu'ici échappé.

Si les deux statuettes précédentes ont pu avoir été déposées dans la cachette de fondation d'une des chambres (149) du petit sanctuaire royal, dédié à



Fig. 2. — Motif jet de la tombe assyrienne „B”

Ishtar, d'où les pillards les sortirent et les mutilèrent (au 3<sup>e</sup> de Hammurabi), la grande statue d'albâtre, représentant un personnage important en tenue de combat (si l'on rapproche la silhouette de la peinture), a dû être dressée, non loin et peut-être dans la même chambre (149). Cependant il est étonnant que le corps, pourtant assez lourd, n'ait pas été retrouvé aux abords immédiats, fouilles au cours de la saison. Il semble difficile qu'on l'ait emmené « en captivité » et qu'on l'ait ainsi, malgré des précédents, préféré à la tête. On pourrait alors se demander si un roi de Mari, peut-être Zimridin, n'aurait pas ramené d'une de ses campagnes, en trophée de guerre,

la tête d'albâtre, arrachée par lui à une grande statue, tête qu'il aurait déposée dans la cachette de fondation de son sanctuaire, en hommage à Ishtar. Car ces cachettes sont toutes à Mari de dimensions impressionnantes (à la porte nord de la cour 106, 1 m. 57 × 0 m. 93 × 1 m. 25, à la porte nord de la cour 141, 1 m. 20 × 1 m. 20 × 1 m. 18, dans le sanctuaire privé 149, 0 m. 93 × 0 m. 69 × 1 m. 02), ce qui semble impliquer qu'on avait prévu leur enrichissement progressif, en étroite relation avec les succès remportés

grâce aux faveurs divines. Et alors, le guerrier de la peinture 132 serait un ennemi, percé de flèches, souvenir d'une des victoires de Zimrilim. Il y a là deux hypothèses à envisager, et il semble difficile de faire actuellement un choix, avec nos seules informations que l'avenir (reprise de la fouille, déchiffrement des archives) devrait pourtant rapidement compléter.

Terminons cette revue des principaux documents recueillis cette année dans le Palais, en signalant qu'entre un fragment de stèle (1416 avec reliefs sur les deux faces et quelques cylindres <sup>(1)</sup>, de nouvelles tombes assyriennes, creusées dans les éboulis, ont donné des mobiliers (fig. 12) rappelant ceux recueillis précédemment et dont les plus belles pièces sont encore des frites : bonbonnières, masque de jeune homme 1364 <sup>(2)</sup>. Quelques scarabées s'y ajoutent, qui confirment les échanges commerciaux avec l'Égée et les rives du Nil, sans compter les relations existant avec la région du Haut-Tigre par la voie du Habur <sup>(3)</sup>.

#### LE CHANTIER DE LA ZIGGARAT

En dégagant par l'extérieur l'enceinte orientale du Palais, et devant la difficulté du déblayement, notre attention fut spécialement attirée par d'énormes éboulis dont les lits d'effondrement suggéraient la proximité immédiate d'une nouvelle et monumentale construction. De proche en proche, nous nous trouvions entraînés vers le sud-est, en direction du point culminant du tell (14 m. 55) où un sondage avait reconnu, dès décembre 1933, une masse entièrement construite en briques crues <sup>(4)</sup>. Malgré l'érosion, nous avions immédiatement soupçonné qu'en cet emplacement se trouvait un ziggurat <sup>(5)</sup>. Notre

<sup>(1)</sup> Un très beau (M. 1400), avec le nom de Idi-ilum, abakkouak de Mari, celui dont nous avons retrouvé la statue), à qui, selon l'usage avaisé de M. Dossin, il est venu par Idi-Dagan, un « voyant » de la cour de Mari. Nous développerons ceci ultérieurement, avec la note de M. Dossin.

<sup>(2)</sup> *Syria*, XVIII, pl. XIV, 3 et 4; XV, 1.

<sup>(3)</sup> Pour l'Égée, voir notre étude sur les *Peintures du Palais de Mari*, *Syria*, XVIII, p. 353, et R. Dussaud, dans *Syria*, XVIII, p. 234.

DUMASQUE, *Revue archéol.*, 1936, II, p. 80-91, 1937, I, p. 244. Pour la région du Habur, le compte rendu que nous avons donné de la publication de MALLOWAN, sur *Chagar Bazar*, dans *AfO* et une prochaine note dans *Syria*.

<sup>(4)</sup> *Syria*, XVI, p. 5, 10.

<sup>(5)</sup> *Mari*, p. 61, *Syria*, XVIII, p. 65. La hauteur (14 m. 55) ne saurait être une objection. Le ziggurat d'Anu à Urak n'a que 12 mètres de haut, JORDAN, *Dritter vorläufiger Bericht*, p. 26.



hypothèse vient de se vérifier complètement, grâce aux travaux de ce printemps 1937. Le monument dont le dégagement n'est que commencé semble avoir été dressé sur une énorme terrasse en briques crues, reposant elle-même sur un socle débordant, dont nous ne connaissons encore que l'arcle sud et la motte environ de la face ouest. Il nous manque encore

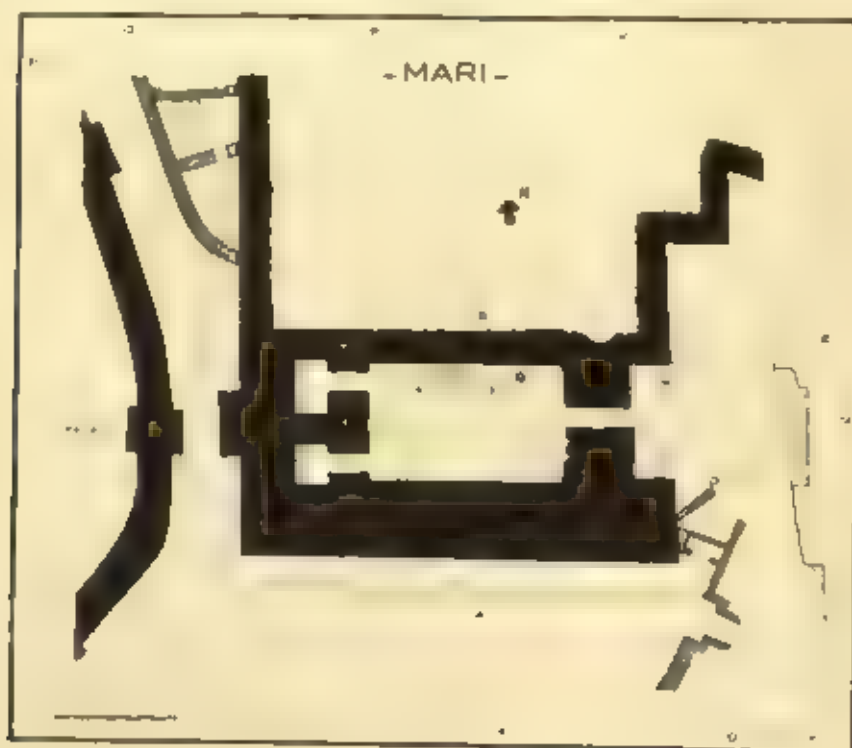


FIG. 13. — Le temple aux lions, ziggurat de Mari

complètement la face nord, alors que la face est, déjà sérieusement délavée, nous montre que du côté de l'orient la terrasse s'élargissait en une véritable esplanade, venant buter contre la masse oblique de la montagne artificielle. Jusqu'ici rien que de très normal, mais la documentation s'enrichit d'une découverte : la ziggurat avait été creusée à flanc de pente, pour abriter un temple, qui diffère ainsi aussi bien du type « Hochtempel » que des sanctuaires inférieurs, adossés à la tour<sup>1)</sup>. Sauf erreur, le temple de Mari (fig. 13 et pl. IX),

<sup>1)</sup> Un *Hochtempel* à Uruk, au sommet de la ziggurat d'Anu, JORDAN, *op. cit.*, p. 31

et pl. 8 et des temples inférieurs, au pied de la grande ziggurat du temple d'Ur-Nammu.



1 Temple vu de l'Est De part et d'autre de l'entrée  
installations sacrificielles



3 Intérieur du temple Les lits (4 et 5) adossés à la Ziggurat  
A droite la porte du sanctuaire



2 Intérieur du temple Dans le fond lit (3)  
De part et d'autre, portes des sanctuaires



4 Installation sacrificielle le Sud), à l'extérieur du temple  
Sous les creuses se voient les trous d'encastrement des poteaux sacrés



dans la simplicité même de ses lignes, est d'un plan inédit<sup>1</sup> et fort heureux, en très bel état de conservation. Il s'ouvre à l'est, sur l'esplanade avec laquelle il communique de plain-pied par une porte percée dans l'axe, profonde de plus de 5 mètres, mais large de moins de 1 m. 50. La porte franchie (le côté gauche du passage semble avoir été décoré de tronc de palmiers, on se trouve dans un sanctuaire oblong, orienté sensiblement est-ouest, creusé sur sa paroi du fond, de deux petites sacristies qui en aient une sorte de lit-autel (3 m. 24 x 1 m. 15 x 1 m. 13)<sup>2</sup> en briques crues, ornementé par devant, de plaques en légère saillie [3]. A main droite, deux lits semblables [4 et 5], adossés à la paroi oblique de taille plus grande mais d'ornementation identique<sup>3</sup>. Un quatrième lit était disposé enfin à l'angle sud-est, dont il ne reste qu'une partie<sup>4</sup>, par suite de reconstruction. J'ai dit lits plutôt qu'autels, car l'autel est plutôt détaché de la muraille, et on retrouve toutes les installations sacrificielles à l'extérieur<sup>5</sup> et je vois dans ces lits l'emplacement de ces rites bien connus d'herogamie, dont Herodote particulièrement s'est fait l'écho<sup>6</sup> et que Mari viendrait une fois encore documenter archéologiquement<sup>7</sup>.

JORDAN, *op. cit.*, p. 31 et pl. 14, 15; NOLDEKE et REINER, *Verzierungen aus Mari*, pl. 1.

<sup>1</sup> Le « temple blanc » de la ziggurat d'Assur est essentiellement une grande salle longue (18 m. 70 x 4 m. 85) sur laquelle donnent de petites chambres. Les deux temples adossés à la ziggurat d'Ur-Nammu sont essentiellement composés d'une *vorhalle* et d'une *cella*, avec niche cultuelle dans l'axe des deux portes.

<sup>2</sup> Le « lit de Marduk » à Babylone était long de huit coudées et large de quatre, *Reallexikon der Assyriologie*, art. Bell, p. 22.

<sup>3</sup> C'est un trait d'architecture attesté par ailleurs. Ainsi par exemple, à Ur (époque de Larsa), *Antiquaries Journal*, XI (1931), pl. XLIV, 1; à Uruk (couche IV), NOLDEKE, *Verzierungen aus Mari*, pl. 2, b, où les creux sont couverts d'une mosaïque de coques, pl. 10, a.

<sup>4</sup> A Uruk, les autels sont à l'extérieur, en relation avec la *vorhalle*. JORDAN, *Deutsche Forschung (Ausgrabungen... in Uruk*, 1930-

1931), p. 8 et fig. 1; *Drifter Bericht*, p. 32.

<sup>5</sup> HERODOTE, I, 181 : « Dans la dernière tour, il y a un grand temple, et dans le temple, se dresse un grand lit, richement garni, et à côté une table d'or. Mais aucune image n'est érigée, personne n'y passe la nuit, et ce n'est une femme du pays, que le dieu a choisie lui-même entre toutes. C'est ce que racontent les Chaldéens qui sont là les prêtres de ce dieu. » Le texte dans URUWA, *Babylon*, p. 326; SAYNA, *Antiquités syriennes*, Syria, XIV, p. 261.

<sup>6</sup> Le rite du *hierogamos* est documenté diversement, qu'il s'agisse de l'union dieu-déesse, dieu-prêtresse, déesse-prêtre. On peut citer de nombreux textes de Gudea qui semblent s'y rapporter : *Cyl. B.*, XIV, 31; XVI, 19. La scène représentée sur un cylindre d'Assur, FRANKFORT, *OIC*, 17, p. 48, fig. 48; Iraq, I, pl. 1, b et p. 8 et sans doute sur des figurines-plaquettes de l'époque de Larsa, ainsi Tello, n° 349 (encore inédite). Sans équivoque sur

Les offrandes cultuelles sont certainement à situer à l'extérieur, sur l'esplanade, de part et d'autre de la porte du temple. On y trouve, symétriquement disposés, et encore *in situ*, de grands blocs de pierre, creusés de larges cupules et de trous rectangulaires, sans doute trous d'encastrement des poteaux sauteurs (*qasawat*). A proximité immédiate, des sortes de tables en matériaux assez hétéroclites : pierres, briques cuites et bitume (fig. 14). Enfin, émer-



FIG. 14. — Installations sacrificielles à l'extérieur du temple aux blocs.

geant du sol de l'esplanade qui est en terre battue, des dalles de gypse, sensiblement carrées, indiqueraient peut-être le lieu d'immolation des victimes, dont les ossements furent retrouvés à quelques pas, dans une cuve en terre cuite, décorée d'une élégante torsade.

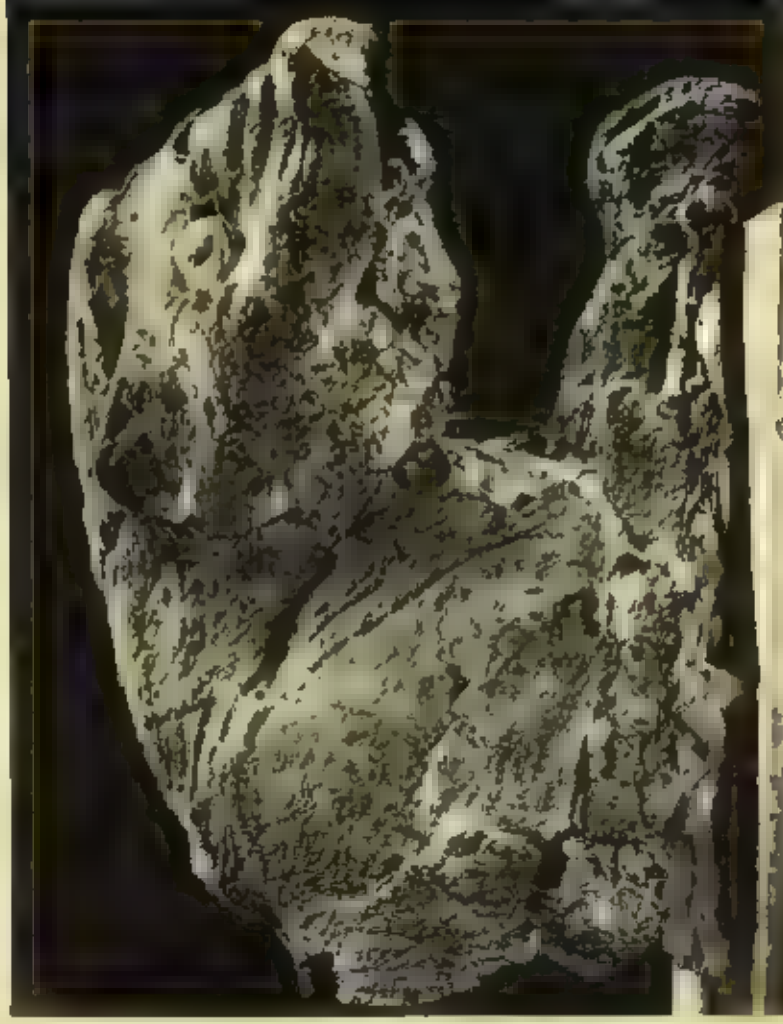
des figurines de plomb d'Assur, W. ANDERSON, *Die jüngeren Ishtar-Tempel in Assur*, p. 103 et pl. 45, 46, avec la représentation du pilier-autel où le rite s'accomplit. Ce qui vient confirmer la documentation architecturale des temples babyloniens (Nimrod dans le Kasr, Ninuria dans le Merkes à Babylone, Ann-Antum à Uruk, W. ANDERSON, *op. cit.*, p. 103) et celle du sanctuaire de Mari. Comme

le fait remarquer E. SERRAO, *Syria*, XIV, p. 362, le rituel de liti divin se retrouve à Palmyre, dans le Hauran, en Palestine. Voir aussi, à propos d'un texte de Ras Shamra, G. GUNDOG, *BASOR.* 65, p. 30. Pour la mention de la « chambre de repos » par Gudea, GARNOTILLAC, *Fouilles de Tellah*, II, p. 15, et aussi *HRB.* 1930, II, p. 129, 1933, II, p. 41, note 1.





Lion 1500.



Lion 1501

TEMPLE DE LA ZIGURAT



Ce sanctuaire semble avoir été restauré au moins une fois, comme on le voit grâce à diverses constatations et en particulier grâce à trois puits qui, ayant défoncé le sol en briques crues (leur appareillage, difficile à discerner, est très visible après les pluies) ont fait apparaître dans le sous-sol un enchevêtrement de trous de poutres, permettant de reconnaître un plafond qui s'est effondré au milieu du sanctuaire, peut-être au moment de la première prise de Mari par les Babyloniens. Après quoi le sanctuaire fut restauré et l'on établit un nouveau sol sur les débris du plafond antérieur.

Le temple, avec le passage profond de son unique entrée, devait être un lieu plein d'obscurité, donc de mystère, ce qui convient aux rites qui s'y déroulaient, et l'on semble avoir pris les précautions les plus diverses pour décourager les imposteurs. Des animaux menaçants assu-



FIG. 15. — Un des lions, en cours de dégagement.

raient en effet une garde vigilante et sans doute plus que symbolique. Déjà, des yeux énormes recueillis dans ces parages, au cours de notre tout premier sondage à Mari, en décembre 1933, nous avions conclu à la présence d'animaux aux yeux de pierre incrustés<sup>(1)</sup>. Les trouvailles de 1937 le confirment, puisque nous avons eu la chance de dégager deux lions de bronze, à peu près *in situ*, et qui gardaient précisément l'intérieur de la porte du sanctuaire que nous avons décrit (pl. X et fig. 15).

Deux lions à l'intérieur, côte à côte, encastrés sans doute à la muraille (on l'a vu sur le plan), la corne tournée vers le passage, gueule menaçante<sup>(2)</sup>. Sur une

<sup>(1)</sup> Syria, XVI, p. 5.

<sup>(2)</sup> Il est intéressant de rappeler que c'est de la cella du temple d'Ishtar, au pied de la siggurat d'Ur-Nammu, à Uruk, que provient la petite

Syria. — XIX.

lionne d'argile, en marche et remarquable de mouvement. JONAS, *Dritter Bericht*, p. 34 et pl. 24.

âme de bois, sculptée très complètement, l'artisan avait plaqué ses feuilles de bronze, puis les avait martelées avec le plus grand soin, les assemblant partiellement avec des clous de bronze. Tout cela donnait à l'œuvre la silhouette impressive d'un animal aux aguets, les pattes prêtes à la détente et la gueule ouverte pour déchirer à belles dents le visiteur malintentionné ou indésirable. Deux yeux de pierre en calcure blanc, la pupille en schiste gris blouté, achevaient de procurer au fauve une vie étonnante. Les artistes de Mari, excellents sculpteurs, étaient donc aussi de remarquables animaliers<sup>(1)</sup>. Et ce n'est pas la première fois que nous soulignons ce don indéniable d'observation — la nature qui donne à l'art du Moyen-Euphrate cette allure si particulière. On savait aussi, grâce aux lectures faites par M. Dossin, le roi Zimri-lim très amateur de vrais lions<sup>(2)</sup>. Le temple de la ziggurat nous montre que le souverain non seulement les collectionnait, mais les faisait représenter en grande série. C'est à cette date que nous nous arrêtons en effet pour le dernier état du sanctuaire qui est apparu sur la pente de la ziggurat de Mari<sup>(3)</sup>. Il n'est pas étonnant que ces monuments soient entourés de constructions postérieures (assyriennes, neo-babyloniennes et même sassanides) et le relief antique ne sera retrouvé qu'après l'évacuation de tous ces monuments (habitations et sépultures). Alors seulement, on comprendra l'agencement du complexe qui apparaît et qui vraisemblablement fait partie d'un vaste ensemble, ou nous ne serions pas étonné de retrouver dans les couches profondes de nouveaux sanctuaires présargoniques<sup>(4)</sup>, au

(1) Il faut comparer les lions de Mari avec ceux plus anciens d'el Obeid (bitume plaqué de cuivre), plus endommagés aussi (Hull et Woolley, *Ur Excavations*, I, *Al-'Ubaid*, p. 20 sq. et pl. X). Mari avait déjà donné un spécimen remarquable de cet art animalier, *Syria*, XVII, p. 28, maquette très expressive des animaux grandeur nature, retrouvée deux ans après, au sanctuaire de la ziggurat. Les lions de Mari ne sauraient être négligés désormais quand on cherchera le prototype des lions bitumés, dont les plus récents connus sont ceux trouvés par Mc Ewan à Tell Tairat, *AJA*, 1937, p. 8-16.

(2) *Syria*, 1938, 2.

(3) Outre les indices architecturaux, il y a

diverses petites trouvailles qui suggèrent l'époque du Palais : fragments de décoration en éléments vernissés, fragment d'une grande statue inscrite, petite statue en forme de dalle (*Syria*, XVI, p. 6 et pl. XXI, 3), ces deux éléments recueillis en 1933, au niveau de l'esplanade et à peu de distance du chantier de 1937.

(4) De notre premier sondage, en décembre 1933, étaient sortis des morceaux de sculpture (fragments de kaunakén, pieds d'un homme en marche), absolument identiques à ce que nous devrions ramasser quelques jours plus tard dans le temple présargonique d'Ishtar, *Syria*, XVI, p. 6.

pied d'une ziggurat plus ancienne que celle qui apparaît actuellement et dont nous n'avons pas encore la voie d'accès.

## SONDAGE A ABOU-HASSAN

La richesse des données onomastiques fournies par le début du déchiffrement des tablettes nous incitant à rechercher sur le terrain, des traces d'installations contemporaines du Palais de Mari et dans les environs immédiats de la ville. Depuis plusieurs années, un certain nombre de tells avaient été par nous visités et l'un d'eux, par sa masse abrupte, au bord du fleuve et sur la rive gauche de l'Euphrate (fig. 16), nous intéressait particulièrement. Tell Abou-Hassan <sup>(1)</sup> est à quelque 11 km. au nord de tell Hariri et il apparaissait opportun d'y tenter un sondage, en égard à son développement (265 m. × 125 m. environ) et à sa hauteur (25 m. <sup>(2)</sup>). La recherche menée sur un chantier de 20 m. × 10 m. fut surveillée par MM. Lantfray et Matla et dura du 22 février au 6 mars 1937. Sans fournir d'objets très précieux, elle fut néanmoins particulièrement importante, en nous révélant sur le même site une superposition d'installations répondant à 8 niveaux bien établis.

Les niveaux 1-3 ont abandonné des maisons de construction très soignée, dont l'ornementation aussi bien que la céramique rappellent étroitement ce qui est sorti de Dura. On voit ainsi, une entrée de maison, avec vestibule à banquettes et sols en plâtre, un escalier pour monter à l'étage supérieur. Dans les éboulis, des éléments de linteaux, corniches en gypse, bandeaux en stuc avec un décor de palmettes.

Avec le niveau 4, des maisons nouvelles dont le plan diffère quelque peu. Les verres irisés, les poteries vernissées disparaissent. Au niveau 5, maisons dont le plan est très voisin : quelques monnaies, une baignoire en céramique avec décor en relief et croix gammées. On a toujours la rue, signalée dès le niveau 1. Changement très net au niveau 6, où la rue disparaît, mais le temps dont nous disposons s'avancant, nous fûmes obligés de réduire la superficie du chantier, qui devint plus exigü. Au niveau 7 (de 6 à 7 m. de profondeur)

<sup>(1)</sup> Il fut visité en 1925 par ASSAULT, *BASOR*, 21, p. 11, qui fut lui aussi impressionné par l'abrupt du tell.



une céramique nouvelle apparaît, ou nous retrouvons des formes neolabyloniennes, puis (niveau 8) assyriennes, et enfin presque en même temps, des fragments identiques à certains du Palais de Mari, donc contemporains de la 1<sup>re</sup> dynastie de Babylone (8 m. de profondeur). La fouille fut alors arrêtée, mais il apparaît certain que les origines de la ville remontent plus avant dans le temps <sup>(1)</sup>. Peut-on l'identifier avec une des cités connues par les textes? C'est



FIG. 16. — Tell Abou Hassan vu du nord. À droite, l'Euphrate

peut-être la Zaitba d'Ammien Marcellin <sup>(2)</sup>, la Supra assyrienne <sup>(3)</sup>. Il n'est pas possible de savoir encore le nom qu'elle portait au temps de Zimrilim,

<sup>(1)</sup> ALBRIGHT, *op. cit.*, p. 19, signale avoir ramassé de la céramique « Early Bronze (Copper) Age ». J'avoue que des tessons d'aussi haute époque m'ont jusqu'ici échappé, mais même si tout le tell n'est pas artificiel, son élévation comparée à la profondeur de notre sondage suggère des installations antérieures à la 1<sup>re</sup> dynastie babylonnienne. Des tessons d'époque présargonique ont été recueillis par nous, sur les pentes du tell Hamadi, en face d'Abou-Hassan et sur la rive droite de l'Euphrate. Une carte dans *Mari*, p. 40.

<sup>(2)</sup> Zaitba, d'où Ammien Marcellin voyait le tombeau de Gord en III, Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 456. Deux tells, en amont d'Abou-Hassan, rive gauche du fleuve, pourraient aussi convenir pour Zaitba, ce sont Teknabi et Tell Seneb. Bagnia de la liste de Ptolémée, « qu'on ne sait où placer » (Dussaud, *op. cit.*, p. 457), pourrait être à Hamadi.

<sup>(3)</sup> ALBRIGHT, *BASOR*, 24, p. 49

mais si proche de Mari, elle fut certainement, bien que sur la rive gauche et peut-être encore plus pour cette raison, sous le contrôle de la capitale du Moyen-Euphrate, dont les rois prirent le plus vif intérêt, on le sait maintenant, à tout ce qui se passait dans la région du Tigre <sup>(1)</sup>.

..

Tels sont les résultats d'ensemble de cette 4<sup>e</sup> campagne à Mari. Le butin épigraphique, architectural, monumental, s'est donc encore accru à la suite des travaux de l'hiver 1936-37. Alors que le temple d'Ishtar sera bientôt fouillé jusqu'au sol vierge, que le Palais qui recouvre déjà plus de deux hectares devrait être vraisemblablement achevé quant à son développement de surface tout au moins, avec la prochaine campagne, le chantier de la ziggurat s'annonce intrinèquement prometteur, car il doit révéler des sanctuaires nouveaux, sans parler de l'exploration qui se continue en Europe, avec le déchiffrement des milliers de textes sortis de la bibliothèque royale. Les hommes de Mari, de si près de nous, alors que nous pouvons fouler les dallages de leurs maisons et de leur palais, n'auront sans doute plus guère de secrets pour nous, quand les archives seront entièrement déponillées et qu'avec elles et grâce à elles, apparaîtra l'histoire non seulement d'une capitale et de ses souverains, mais celle du monde mésopotamien à la fin du III<sup>e</sup> millénaire.

ANDRÉ PARROT.

25 septembre 1937.

(1) Ainsi que le montre une correspondance échangée entre Šamīl-Adad I<sup>er</sup>, Išme-Dagan I<sup>er</sup>, rois d'Assyrie, et un certain Iasmah-Adad de Mari, signalée par Doesein qui l'a retrouvée dans les archives de Mari. Sur cette correspondance, THUREAU-DANGIN, *RA*, XXXIV p. 135-139.

Des jarres recueillies dans la chambre 161,

rappellent par leur galbe et leur décoration des vases de Tell Billa (*Beaumont, The Pottery of Tell Billa*, pl. LIX, 4) et de Chagar Bazar (*Mallowan, The Excavations at Tell Chagar Bazar*, fig. 17, n° 11). Voir à ce sujet notre note *Mari-Chagar Bazar*, dans un prochain numéro de *Syria*.

## DE QUELQUES PROBLÈMES QUE SOULÈVENT LES DÉCOUVERTES DE TELL ATCHANA

PAR

CLAUDE F. A. SCHAEFFER

Sir Leonard Woolley est, certes, l'un des archéologues les plus heureux de notre époque. Ayant cessé ses recherches dans les sables mésopotamiens après avoir déterré les trésors d'Ur, le voilà de retour en Syrie septentrionale, où il tente de trouver la trace des relations commerciales et autres qui ont pu exister entre la côte asiatique et la Grèce minoenne.<sup>(1)</sup>

Parmi les vestiges céramiques recueillis au Tchatal Huyuk, par la mission de l'Oriental Institute de Chicago sous la direction de M. C. W. Mc Ewan<sup>(2)</sup>, Sir Leonard avait remarqué deux fragments de vase peint qui lui paraissaient présenter des *definite Minoan connections*<sup>(3)</sup>. Cette observation, jointe à des considérations géographiques, décida l'éminent fouilleur à porter ses investigations dans la région de la plaine d'Amk et la basse vallée de l'Oronte. L'un des sites examinés, à l'embouchure de l'Oronte, appelé Mina (le port), n'a révélé aucune trace minoenne ni mycénienne. L'endroit, par contre, était riche en vestiges grecs depuis le neuvième siècle jusqu'au temps d'Alexandre<sup>(4)</sup>. L'autre site, le tell Atchana, en face du tell Tarnat, à 25 kilomètres environ au N.-E. d'Antioche, ayant fourni des fragments d'une céramique peinte analogue à celle de Tchatal Huyuk, Sir Leonard reporta sa principale activité dans la plaine d'Amk. Il vient de terminer une première campagne à Atchana dont il expose les principaux résultats dans le *Times* et dans un article de l'*Illustrated*

(1) Le programme de ces recherches a été exposé dans un article du *Times* du 8 février 1936 : *Ancient Syria. Influence on Art of Europe*. Sir L. Woolley's Expedition.

(2) C. W. Mc Ewan, *The Syrian Expedition of the University of Chicago*, dans *American Journal of Arch.*, XII, 1937, 1, p. 8 et 10, col. VI du tableau de R. J. Braidwood.

(3) L. Woolley, *Tel Atchana*, dans *Journal of Hellenic Studies*, vol. LVI, 1936, p. 125. Cf. dans cet article les remarques de A. J. Evans, *Some Notes on the Tel Atchana Pottery*, 1. o., p. 133.

(4) Sir Leonard Woolley, *Excavations near Antioch in 1936*, dans *The Antiquaries Journal*, XVII, 1937, 1, p. 1.

*London News* <sup>(1)</sup>. Ce sont ces deux articles que nous resumons ici après une visite sur les lieux en compagnie de M. René Dussaud et de M. Henri Seyrig, au mois de mai 1937 <sup>(2)</sup>.

Dans la partie du tell actuellement fouillée, environ 1.700 m<sup>2</sup> sur 4 mètres de profondeur, les couches superficielles contiennent des tombes à incinération dont les plus récentes, comparables à celles découvertes récemment à Hama par M. H. Ingholt, datent des xii<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles. Elles marquent l'époque finale du site qui semble avoir été abandonné ensuite, probablement au bénéfice du tell Taynat qui, en face d'Atchana, contient les vestiges des époques complémentaires <sup>(3)</sup>.

Sous ce niveau final qu'il exclut de son schéma stratigraphique, Sir Leonard trouva quatre niveaux d'habitation.

Le premier niveau a compté des couches superficielles contenant les tombes à incinération précédemment citées lui a livré les ruines de grandes maisons privées recelant de la céramique mycénienne tardive des xiv<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles. A ce niveau sont attribuées également plusieurs tablettes cunéiformes recueillies dans la couche superficielle (*upper soil*). Parmi elles il y a plusieurs lexiques, ainsi qu'une lettre apparemment d'un roi de l'époque d'Akhenaton, ce qui fait espérer le voisinage d'une bibliothèque ou d'archives.

Le niveau II d'Atchana est daté par Sir Leonard d'après la céramique mycénienne et chypriote des xv<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècles. On y a mis à découvert une rue bordée des deux côtés de vastes maisons construites avec soin en briques couvertes d'un enduit blanc. Elles butent contre une enceinte composée de deux murs également en briques dont celui de l'intérieur a cinq mètres et celui de l'extérieur, posé sur un rempart de terre, trois mètres d'épaisseur. D'après des impressions de caractères hiéroglyphiques recueillis dans les maisons, Sir Leonard est disposé à croire que les habitants d'Atchana II sont d'origine syrienne avec mélange d'éléments hittites.

C'est dans ce deuxième niveau que la céramique peinte, dont la découverte

<sup>(1)</sup> 1500 B. C. A Mansion of the Hittite Discoveries in the Amk Plain by Sir LEONARD WOOLLEY. *The Times* du 11 juin 1937. — *New clues to Hittite History in Syria* dans *illustrated London News*, 9 octobre 1937.

<sup>(2)</sup> Nous tenons à remercier Sir Leonard et Lady Woolley de leur aimable accueil à Atchana.

<sup>(3)</sup> Cf. la remarque de Sir Leonard Woolley, dans *J.H.S.*, LVI, 1936, p. 126.

avait attiré l'attention sur ce site est particulièrement commune. Les fouilleurs ont constaté que la plupart des fragments se trouvaient dans les rues. Il est probable qu'ils y sont parvenus lors d'un réaménagement du site. Atchana II, à en juger d'après les nombreuses traces d'incendie, ayant été victime d'une catastrophe. A cette occasion les usagers de la poterie d'Atchana ont été expulsés ou anéantis, les niveaux supérieurs n'ayant livré aucun fragment de cette céramique *in situ*.

Le niveau III d'Atchana contenant la même céramique peinte ainsi que de nombreux vestiges chypriotes est par trop détruit *to be of much interest*, dit Sir Leonard. Mais il ne manque pas de tirer de sa présence une conclusion importante pour la chronologie du site. Étant donné que sa formation a dû exiger un certain laps de temps, Sir Leonard recule la date du niveau IV immédiatement sous-jacent au *xvi<sup>e</sup>* siècle.



FIG. 1 — Fragment de la poterie peinte d'Atchana (d'après Sir LEONARD WOOLLEY *Journ. Hell. Stud.*, 1911, 1-36)

C'est ce niveau IV d'Atchana qui a fourni les documents les plus importants, notamment les ruines d'un vaste bâtiment élevé en murs de briques revêtus à la base de plaques en basalte et renforcés intérieurement par un chaînage de poutres. L'entrée formant vestibule était flanquée de deux colonnes en bois posées sur des bases circulaires également en basalte et précédée d'un escalier. L'une des chambres aux murs revêtus d'un enduit blanc, rouge et bleu, contenait à côté de quelques fragments de vases peints d'assez nombreux vases chypriotes du type *basing ware*, à base annulaire, ainsi qu'une de ces gracieuses boîtes à fard en ivoire, de style égyptien, en forme de canard retournant la tête. Dans une autre pièce furent recueillis deux ustensiles de cuite en terre cuite ayant la forme d'un bras humain terminé par une main tenant une petite coupe. Enfin, toujours dans le niveau IV, reposaient plusieurs fragments de grandes tablettes écrites en cuneiformes. Le système n'est pas précisé, mais autant que nous sachions, il n'est pas

alphabétique comme à Ras Shamra. Ces fragments font partie d'un traité d'alliance entre Nejme-dash, roi d'Alalah (Alalah = Atchana ? et le « roi des tribus des Hurri ».

..

Les bâtiments du niveau IV seraient, d'après Sir Leonard, de pur style hittite : *every detail of their architecture is reproduced in later Hittite buildings, and their pottery leaves no doubt upon the point*. Voici les conclusions qu'il tire de cette constatation et que nous traduisons ici pour nos lecteurs : « Il a été généralement admis que la prise d'Alep par Tuthalia II vers 1420 marqua le commencement de la domination hittite en Syrie du Nord. La prise de Babylone par les Hittites à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a été considérée comme un simple fait sans conséquences durables. Maintenant nous trouvons les Hittites installés en Syrie septentrionale bien avant le XV<sup>e</sup> siècle, et il est bien possible que ce fut là un des résultats de la conquête de Babylone. Les allusions fréquentes que fait l'Ancien Testament à des Hittites avant venu en Syrie et en Palestine du temps des Patriarches souvent traitées comme des anachronismes, pourraient ainsi se révéler être historiquement exactes. »

Il faut avouer que ces conclusions, dont l'importance ne chappe à personne, reposent sur des bases fragiles. Elles ont pour point de départ, d'une part, l'attribution à l'architecture hittite du grand bâtiment au V<sup>e</sup> stibade ainsi que les indices céramiques, d'autre part la datation au XV<sup>e</sup> siècle du niveau d'Atchana IV. Avant de se prononcer sur l'architecture du grand bâtiment, il faut évidemment attendre l'achèvement du dégagement. La qualification, des maintenant, de hittite est pour le moins prématurée. D'ailleurs, d'après une remarque de Sir Leonard lui-même, son plan et sa construction rappellerait « à la fois le palais de Chosse et certaines constructions assyriennes. Quant à la céramique, elle ne peut certainement pas servir d'argument pour l'existence d'un milieu hittite à Atchana IV. Ni la belle poterie peinte, ni les nombreux vases chypriotes et mycéniens, ni les gobelets à bandes parallèles peints attribués à des potiers locaux n'ont le moindre rapport avec les Hittites. En fait de poterie typiquement anatolienne, Atchana n'a rien fourni jusqu'ici. Les relations du site avec l'Asie Mineure sont à présent attestées seulement par quelques rares impressions de sceaux hittites déjà mentionnées » *one or two* ». L'ailleurs poste



rieures au grand bâtiment, puisque Sir Leonard les attribue à Alchana II. Enfin, en ce qui concerne la date du niveau IV, le fouilleur le plus expérimenté, au début de l'exploration d'un nouveau site, est en droit d'exiger qu'une certaine marge soit accordée à ses propositions chronologiques. La possibilité ne nous semble donc pas exclue qu'une partie des couches du niveau IV d'Alchana descendent à *xv*<sup>e</sup> siècle, en particulier celles ayant livré la *base-rim ware* chypriote (ainsi que la hante à bord oranthomorphe). En effet, des ivores absolument analogues ont été trouvés à Ras Shamra<sup>(1)</sup>, à la base de notre

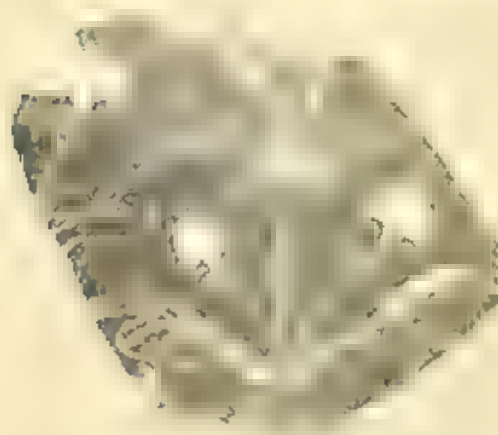


FIG. 2. — Poterie peinte d'Alchana (cf. fig. 1).

dans la vallée d'El Ghonte antérieur à l'Indhah II. D'un autre côté, plus de deux siècles les séparent Alchana IV de l'époque de la première apparition des Hittites à Alep et leur rival sur Babylone à la fin du *xix*<sup>e</sup> siècle.

Un autre enseignement qu'on peut tirer de cette première campagne d'Alchana concerne la poterie peinte du site. Caractérisée par ses motifs floraux ou animaux habituellement tracés en crème ou blanc sur fond rouge ou noir et l'étonnante présence des parois de certains vases, cette poterie avait d'abord été considérée comme apparentée à la céramique en terre du Moyen-Orient III quoique d'origine syrienne et descendant probablement aux *xviii*-*xvi*<sup>e</sup> siècles. Sa position stratigraphique maintenant connue oblige à réduire davantage son

premier niveau, associés à la même céramique chypriote parmi laquelle ne manquaient pas non plus ces objets rituels<sup>(2)</sup> en forme de bras humain. Or, les mêmes types céramiques ont été trouvés en Égypte dans des tombes du temps de Thoutmes II et des Aménophis II à IV.

Il nous semble donc que ni la provenance ni la date des matériaux jusqu'ici retirés du niveau IV d'Alchana ne permettent de conclure à une installation massive des Hittites

(1) Cf. notre rapport préliminaire sur la troisième campagne de fouilles à Ras Shamra, dans *Syria*, III, 1932, pl. VIII.

(2) Connus nous à Chypre, cf. en dernier lieu E. GÖRANSTAD, etc., *The Swedish Cyprus Expedition*, I, pl. CXLIX, 18.

ancienneté et de fixer la principale époque de son utilisation entre le xvi<sup>e</sup> et le xiv<sup>e</sup> siècle. Cela exclut évidemment la possibilité de faire dériver cette céramique de la poterie cretoise du Minoen moyen. Force est de chercher son origine ailleurs, en Asie — comme le proposaient déjà les fouilleurs américains du Tehalal Hüyük — ainsi que Sir Leonard Woolley et Sir Arthur Evans <sup>2</sup> qui insistent sur la frappante analogie avec la céramique de la Haute-Djézirah (Nuzi, Tell Billa, Assur). M. Mallowan vient de constater sa présence aussi sur le Tell Brak, dans la région du Khabour supérieur.

Les nombreux travaux consacrés par MM. Spenser <sup>3</sup>, Dassaud <sup>4</sup>, et d'autres à cette branche de céramique de la Haute-Mésopotamie ont démontré, d'une part, ses rapports avec la poterie peinte du IV<sup>e</sup> millénaire (Arpachiyah, *Buhterumak* de tell Hlaf, Ras Shamra, IV<sup>e</sup> niveau) et, de l'autre, sa renaissance en Assyrie au dernier millénaire avant notre ère. M. Spenser, suivi par MM. Mc Ewan et Braidwood, l'attribue aux Khurrites. On pourrait ainsi admettre que cette céramique fut apportée à Atchana par l'expansion des peuples de la Haute-Mésopotamie qui aux xvi<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles, sous la conduite des Mitanniens, contrecarraient l'installation hittite dans la Syrie septentrionale. Il convient d'insister ici sur le fait qu'au Sud, au delà de Djebel Akra, les sites explorés ou sondés sur le littoral syrien comme le tell du Nahr Arab <sup>5</sup>, Ras Shamra, le tell Soukas <sup>6</sup>, le Qalaat er Roasse <sup>7</sup> n'ont livré le moindre fragment de la céramique peinte, si abondante à Atchana. Si les usagers de cette poterie étaient des Khurrites, ceux-ci n'auraient pas pénétré dans le pays d'Elgarit et les régions avoisantes. Or nous savons par le dictionnaire bilingue et



FIG. 3. — Poterie peinte d'Atchana (cf. fig. 1).

<sup>1</sup> *Amer. Journal of Arch.* XLII, 1937, p. 13, col. VI.

<sup>2</sup> *J. H. S.*, LVI, 1936, p. 434-434.

<sup>3</sup> E. A. SPENSER, *The Pottery of Tell Billa*, dans *The Museum Journal*, XXIII, 3, p. 253.

<sup>4</sup> R. D. DASSAUD, *CHES Syria*, XII, 1934, p. 299. XVI, 1935, p. 388.

<sup>5</sup> SCHAUVER, dans *Syria*, 1933, p. 426.

<sup>6</sup> Sondages exécutés par M. Émile Fournier en 1934, non encore publiés.

<sup>7</sup> Sondages d'E. Fournier en 1935 non encore publiés et recollés et surfacés par le comte Charlot de Brailles et nous (*cf. Syria*, 1935, p. 471).

les listes, le moins propres de Ras Shamra, qu'une partie de la population d'Elgarit parlait une langue apparentée au khurrite. D'autre part, le traité de l'anneau trouvé à Alchana confirme que les tribus des Khurri opéraient dans la Syrie du Nord. L'attribution de la céramique peinte d'Alchana reste donc subordonnée à la solution du problème khurrito-mittannien dont on ne pourra venir à bout qu'en l'aide de nouveaux documents. Cependant un fait est acquis : des maintenant, la céramique peinte d'Alchana marque une poussée vers la Méditerranée d'éléments asiatiques en provenance de la vallée supérieure de l'Euphrate, ayant choisi tout naturellement la vieille route d'invasion et de commerce par Alep et la basse vallée de l'Oronte.

Reste à expliquer la forte empreinte égéenne qu'on a relevée dans le style du décor peint de la céramique d'Alchana. Les potiers de ce site lors de leur installation en bordure de la région côtière de Syrie vont être soumis à des contacts avec la civilisation égéo-mycénienne, ce qui a certainement contribué à affiner leur technique. Ce processus, les découvertes de Ras Shamra l'ont démontré pour maints produits des arts totémiques asiatiques. On lera, à Alchana, notamment, l'état du motif que l'on croit être celui de la double hache sur l'un des tessons de vases trouvés par Sir Leonard cel. le croquis, fig. 1 ci-jointe d'après *Journal of Hittite Studies*, LVI, pl. VI. Il est vrai que ce symbole popularisé par les trouvailles de Cnossos était en faveur aussi, et bien plus anciennement, dès le quatrième millénaire, chez les populations proto-historiques de la Haute-Mésopotamie comme une belle découverte de M. Mallowan l'a démontré<sup>67</sup>. Comme c'est là, précisément, le centre de diffusion de la céramique peinte trouvée à Alchana, il n'est pas interdit de se demander si le motif en question ne pourrait pas, le voir directement du prototype asiatique dont dépendant, en définitive, d'ailleurs aussi, comme l'avait déjà reconnu Sir Arthur Evans, le même symbole tant vu dans le palais de Minos. Cependant les amulettes en forme de double hache d'Arpachyah et du Tell Chaker Bazar sont séparées dans le temps du symbole analogue sur les vases d'Alchana par plus de deux millénaires et demi. Dans l'état actuel de nos connaissances, il paraît donc plus probable que les potiers d'Alchana avaient emprunté le motif en question de la céramique égéenne répandue en Syrie dès le Minoen moyen II, comme l'ont

(<sup>67</sup>) M. E. L. MALLOWAN, *Excavations at Tell Arpachyah*, dans *Iraq*, 1933, p. 95, figure 31.

Du même, *The Excavations at Tell Chagar Bazar*, dans *Iraq*, III, 1936, p. 34 et fig. 7, 4.

prouvé les découvertes de Ras Shamra <sup>(1)</sup>. Ainsi, un motif d'origine asiatique semble avoir été popularisé en Syrie par l'intermédiaire du commerce crétois.

Un phénomène semblable nous paraît s'être produit pour le motif du papyrus stylisé d'origine égyptienne <sup>(2)</sup>. Quoique le commerce de la vallée du Nil l'eût importé directement en Syrie, comme certaines découvertes de Ras Shamra l'attestent <sup>(3)</sup>, ce fut probablement encore à l'imitation de la peinture céramique égéenne, ou d'ébait devenu un véritable « leitmotif », que le papyrus a été introduit dans le décor de la poterie d'Atchana. On voit par quels détours les emprunts dans les arts anciens se sont parfois opérés. Il est évident que pour certains autres motifs d'origines asiatiques, tels que celui des oiseaux aquatiques ou celui des bouquets accostant l'arbre sacré, les potiers d'Atchana n'avaient pas besoin de recourir à l'intermédiaire égéen.

En terminant ces remarques destinées à mettre en évidence la portée des nouvelles découvertes de sir Leonard Woolley à Atchana, nous voudrions relever un parallèle entre celle et celle de Ras Shamra. À l'égard, la céramique chypriote et mycénienne à partir du <sup>vi</sup><sup>e</sup> et surtout au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle faisant concurrence à la poterie cananéenne au point de l'évincer presque du site, sauf évidemment pour les types de la céramique commune. À Atchana, à la même époque, la même céramique chypriote et mycénienne supplantait la poterie peinte asiatique au décor influencée par l'égeen et se substituait à elle. Le massif du Djebel Akra et la chaîne des Ansaries, comme de nos jours encore, constituaient donc une limite ethnique. Ras Shamra-Elgarit était le point extrême atteint dans la direction du Nord par l'élément sémitique des Cananéens ou Proto-phéniciens, tandis qu'Atchana se révèle être une étape sur la route qu'ont suivie les éléments mésopotamiens dans leur avance vers le bassin de la Méditerranée. C'est aux uns comme aux autres que les tenaces commerçants égéens, mycéniens et chypriotes vont disputer les marchés sur la côte et la possession même des ports avec les territoires avoisinants.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER.

<sup>(1)</sup> Cf. notre rapport préliminaire de la 8<sup>e</sup> campagne, dans *Syria*, XVIII, 1931, p. 144.

<sup>(2)</sup> Le papyrus n'est pas inconnu en Syrie; il pousse dans les marais du Ghâb ou bordure de l'Euphrate supérieur. Cependant l'art syrien ne semble jamais avoir montré une préférence

pour la figuration de ce décoratif herbe.

<sup>(3)</sup> Ainsi les plaquettes en or montrant la déesse nue à coiffure bathorienne tenant dans chaque main une tige de papyrus, cf. notre rapport préliminaire de la première campagne, dans *Syria*, X, 1929, pl. LIV.

# REMARQUES SUR LA PHONÉTIQUE DE RAS SHAMRA

PAR  
A. GUERINOT

## 1. — Généralités

L'alphabet de Ras Shamra comprend 29 signes, qui expriment seulement 27 articulations, car l'occlusive laryngale sourde requiert 3 signes, selon le timbre dont elle est accompagnée: 'a, 2' ou 'e et 'w

Ces 27 sons se répartissent de la façon suivante

	Laryngales	Vélaires	Palatales	Prépalatales (Choriquantes)	Dentales		Interdentales		Labiales
					Simples	Emphatiques	Simples	Emphatiques	
Occlusives	Sourdes 	q	k		l	ط			p
	Sonores 		g		d				b
Spirantes.	Sourdes 	h		ح ڤ ڤا	s ڤ ڤا	ش			
	Sonores 	e			r		ط ڤا ڤا ڤا		
Nasales					n				m
Liquides.					l r				
Semi-voyelles.			y						w

C'est donc avec l'alphabet arabe, comprenant 28 signes, que l'alphabet de Ras Shamra a le plus de ressemblance : il ne possède pas la spirante vélaire sonore ġ (ġ) ni l'interdentale sonore d (ɗ), mais il a en plus la chuintante s, très voisine de š

## 2 — Les spirantes vélaires.

I. — La spirante velaire sourde *k* (arabe ح) est en général ferme. Pourtant on la voit quelquefois passer à la laryngale correspondante *h* (ح), par exemple dans :

Ras Shamra.	Arabe.	Hébreu.
<i>k b r</i> associer	خبر	חבר Her
<i>k m r</i> nom d'une mesure	خمر	חמר



II. — La spirante velaire sonore *q* (ع), au contraire, est en voie de disparition à Ras Shamra. Elle y devient laryngale sonore *'* (ع), comme le montrent des exemples tels que ceux-ci :

Ras Shamra. <sup>a</sup>	Arabe.	Ras Shamra.	Arabe.
<i>h ' q</i> chercher	عما	<i>t m</i> jeune homme	علام
<i>h ' r</i> brûler	عمر avec un suffixe	<i>r b</i> être	عرب l'ennemi, entrer
<i>d ' q</i> marcher?	دخض l'attaquer	<i>' r p</i> hello	عُرْفَة galerie
<i>n p '</i> et	نعع et نفع	<i>t q</i> offre	نعما d'offrir ou cadeau

Ce traitement *q* > *'* caractérise l'éthiopien, l'hébreu et l'araméen.

Pourtant, un mot tel que *علام* « jeune homme, serviteur » se rencontre encore sous cette forme (*q t m*), dans plus d'un texte de Ras Shamra, ce qui prouve que le passage de *q* à *'* n'est pas un fait absolument accompli.

## 3 — Les chuintantes

L'alphabet de Ras Shamra possède deux chuintantes : *s* exprimé par  et *š* figuré par .

I. — L'articulation *s* appartient au semitique primitif. Ras Shamra, ainsi que l'hébreu (ש), l'a conservée intacte, tandis que l'arabe l'a transformée en *š* (ش). C'est cette équivalence que fournissent les exemples suivants :



Ras Shamra.	Hébreu.	Arabe.
k š d	כָּשַׁד pr.	كَشَد mordre
' š h l	עֵשֶׁב herbe עֵשְׂבִית st. st.	عُشْب herbe
š r '	שָׂרַע	شَرَعَ ordonner
š r q	שָׂרַק être rouge	شَرِق rougir, briller

Un mot cependant fait dissonance : c'est *šd* « poitrine », qui devrait s'écrire *ād*, car il correspond à hébreu שֶׁד et à arabe نَد. D'où il est permis de supposer que, à Ras Shamra, *š* se rapprochait de «

II — La chuintante *s*, plus fréquente que la prece lente, est également à Ras Shamra une persistance du sémitique primitif. Il en va de même avec l'hébreu ש. Au contraire, l'arabe fournit, comme correspondant à *s*, la spirante dentale *s* (س). Les témoignages abondent, citons entre autres :

Ras Shamra.	Hébreu.	Arabe.	Ras Shamra.	Hébreu.	Arabe.
š m š alnq	חֲמֹשׁ	خَمْس	š l m être bien portant	שָׁלֵם	سَلِمَ
š p š amo	נֶפֶשׁ	نَفْس	š m nom	שֵׁם	إِسْم
q d š salut	קָדַשׁ	قَدَس	š m ' calendrier	שָׁמַע	سَمِعَ
r ' s tête	רִאשׁ	رَأْس	s n l a venir	שָׁנָה est	سَنَة
š ' l demander	שָׁאַל	سَأَلَ	š l q holre	שָׁחָה	سَخَى-ش. (saxa) (saxa)
š b ' sept	שֶׁבַע	سَبْع	š š ' neuf	שָׁבַע	تَع

Parfois, cependant, à Ras Shamra *s* exprime le sémitique *s* (hébreu ש, arabe ش) :

Ras Shamra.	Hébreu.	Arabe.	Ras Shamra.	Hébreu.	Arabe.
š š r chair	בָּשָׂר	بَشَر	š š r dix	עָשָׂר	عَشْر
š š r annoncer de bonnes nouvelles	בָּשַׂר	بָּשַׂר	š r q étendue	פָּרַשׁ	فَرَش
m š m élever	נָשָׂא	نَشَأَ	š m š se réjouir	שָׂמַח	سَمَح

Ces exemples, ajoutés à celui de *sd* du paragraphe précédent, montrent bien que les deux chuintantes *š* et *s* étaient rapprochées jusqu'à se confondre en plus d'un cas. Mais il reste établi que, par la façon de traiter ces deux sons du sémitique primitif, la phonétique de Ras Shamra s'accorde avec l'hébreu, tandis que l'arabe suit une autre voie.

#### 4. — Les interdentales.

1. — L'interdentale sourde *t* du sémitique primitif s'exprime à Ras Shamra par le signe  $\text{𐤌}$  et y est traitée de deux manières :

1. D'une part, elle est purement et simplement maintenue, comme en arabe (ث). Exemples :

Ras Shamra.	Arabe.	Cf. Hébreu.	Ras Shamra.	Arabe.	Cf. Hébreu.
<i>* t t t *</i> n l'écriture	أَنْتَى	אֲנִי	<i>t a b</i> raser et retourner	زَبْ	שִׁב
<i>h d t</i> être nouveau	حَدَثَ	חדש	<i>t t t</i> trois	ثَلَاث	שָׁלוֹשׁ
<i>y r t</i> prendre possession	وَرِثَ	ירש	<i>t m</i> là	تَمَّ	שָׁם
<i>y t b</i> s'asseoir	وَتَبَّ	ישב	<i>t m n</i> huit	ثَمَانٍ	שְׁמֹנֶה
<i>t b t</i> briser	نَسَرَ	שבב	<i>t t</i> courir	نَوَّرَ	שָׁרַר

2. D'autre part, *t* sémitique primitif devient *s* — c'est le traitement de l'accadien et de l'hébreu (ש). Les rares exemples suivants en sont la preuve :

Ras Shamra.	Hébreu.	Cf. Arabe.
<i>š m r</i>	שמר veiller, protéger (cf. acc. <i>šumûru</i> )	ثَمَلُ dont il faut rapprocher سَمَر veiller
<i>š ' r (t)</i>	שָׁרַר diviser	تָשַׁר
<i>š q t</i> peser	שָׁקַל être lourd	ثَقُلَ

On surprend donc ici la langue de Ras Shamra en voie d'évolution — tout en  
SYRIA. — XIX.

maintenant  $\xi$  primitif, elle subit l'influence de l'accadien et de l'hébreu, qui l'incitent à transformer  $\xi$  en  $\tilde{\xi}$ .

II — L'interdentale sonore  $d$  du sémitique primitif s'est maintenue en arabe  $\text{ذ}$ , en éthiopien, en accadien et en hébreu : elle est passée à la spirante dentale sonore  $z$ . A Ras Shamra, elle est devenue l'occlusive dentale sonore  $d$ , ce qui est spécifiquement le traitement de l'araméen.

Ras Shamra.	Arabe.	Hébreu.	Araméen.
$^h d k$ alors	إِذَاكَ	cf. דָּא	דִּיךְ
$d$ pr. dém.	ذَا	דָּא	דִּיךְ fm.
$d b h$ sacrifier	ذَبَحَ	זָבַח	דִּבַּח
$d w b$ couler	ذَابَ	זָבַח	דִּיב
$d k r$ mâle	ذَكَרَ	זָכָר	דִּכָּר
$d q n$ barbe	ذَقَنَ	דָּקַן	דִּקְנָא syr. d'qan
$^h d b$ s'en aller, laisser	عَزَبَ	זָבַח	"

### — Les interdentales emphatiques.

I — Il est, dans l'alphabet de Ras Shamra, un signe dont la détermination a présenté des difficultés : c'est  $\text{𐎧}$ . Au début, on ne lui trouva aucune correspondance exacte dans quelque autre alphabet sémitique. Puis M. Virolleaud lui attribua la valeur  $q$  (*Syria*, t. XIV, 1933, p. 129) et *Laqende phénicienne de Danet*, 1936, p. 67-77) tandis que M. Ed. Dhorme le considérait comme un succédané de  $^h$  (*Syria*, t. XIV, p. 240). Enfin MM. J. A. Montgomery et Z. S. Harris (*The Ras Shamra Mythological texts*, 1931) le laissent en ore *ind. termin.*

1 — Or ce signe apparaît comme exprimant une interdentale emphatique sonore de nuance spéciale, qu'on peut noter par  $z$ . Une triple série d'exemples permet d'en déterminer le caractère.

Dans la majorité des cas,  $\text{z}$  correspond à ع arabe, qui est en effet son équivalent exact :

Ras Shamra.	Arabe.	Ras Shamra.	Arabe.
$m \text{ z } y$ aller, venir	مَضَى passer	$\text{z } r$ cf. ? صَر nuire	
$\text{z } d y$ "	cf. ? صَدَى se fâcher, être en colère	$r \text{ z } l$ cf. ? رَحَى casser	
$\text{z } n h$ "	cf. ? صَنَب planter		

Dans d'autres cas, il représente l'arabe ط, emphatique de  $\text{t}$ , soit :

Ras Shamra.	Arabe.	Hébreu.
$n \text{ z } r$ observer ?	نَظَرَ observer	נצח
$z \text{ t } m$ "	طَلِمَ être obscur	צלח
$\text{z } m$ avoir fait	طَمَى "	נצח

Enfin, une fois au moins, il équivaut à ع arabe, c'est-à-dire à la spirante vélaire sonore :

Ras Shamra : $r \text{ z } b$ avoir faim	arabe : رَغِبَ désirer, être avide, cf. éthiopien <i>r'habat</i> , avoir faim hébreu צָרָה.
--	---

Ce dernier exemple est précieux. Il convient d'y voir un phénomène phonétique analogue à celui que M. Brockelmann (*Précis de linguistique sémitique*, § 58) signale en araméen ancien, l'interdentale emphatique sonore du sémitique primitif passant à la spirante vélaire sonore, avant de subir d'autres transformations. Ras Shamra  $r\text{-}b$  serait donc plus ancien que arabe  $r\text{gh}$ . De toute façon, ce vocable permet de saisir l'articulation exacte exprimée par  $\text{z}$ . C'est une sorte de  $\text{z}$  participant à la fois de l'interdentale et de la vélaire : un  $\text{z}$  vélarisé. C'est proprement le ع des grammairiens arabes. (Voir G.-S. COLIS, *Notes de dialectologie arabe*, dans *Hesperis*, t. X, 1940, p. 94-92.)

2 Mais ce  $\text{z}$ , de prononciation difficile, est instable. Il passe quelquefois,

a Ras Shamra, a l'interdentale emphatique sonore pure  $z$  exprimée par le signe  $\text{𐤌}$ . C'est le cas, par exemple, dans :

Ras Shamra.	Arabe.	Hébreu.
$h \approx r$ cour (résidence)	حَامِيَّة	חצר
$q \approx b$ "	قَصَب	קצב

3 D'ailleurs ce n'est là qu'une étape de transition, et d'ordinaire  $z$  se transforme en la dentale emphatique sourde  $\text{ס}$  (ص.  $s$ ), qui représente son point d'aboutissement.

Ras Shamra.	Arabe.	Ras Shamra.	Arabe.
$a \approx r \approx y$ terra	أَرْض	$q \approx b \approx n$ armée	ضَبَا
$b \approx p \approx t$ dieler ?	بَضَعَ	$q \approx b \approx t$ "	ضَبَطَ tenir
$m \approx h \approx y$ frapper	مَضَضَ agiter, secouer	$q \approx b \approx t$ doigt	ضَبَعَ bras
$m \approx s \approx h$ "	مَضَعَ traiter	$a \approx h \approx r$ compagnie	ضَمَرَ retenir, rassembler
$t \approx p$ arbre, bois	عَضَ tronc d'arbre	$p \approx h \approx q$ rire	ضَحِكَ
$p \approx r \approx q$ briser	قَرَعَ tailler	$q \approx m \approx d$ iler	ضَمَدَ retentir
$q \approx n \approx h$ troupeau	سَانَ pl. bœufs ovins		

II — L'interdentale emphatique sonore pure  $z$  (ط) est plus constante. Elle se maintient, par exemple, dans

Ras Shamra.	Arabe.	Hébreu.
$t \approx m$ fort, puissant	عَظِيم	עצום
$z \approx l \approx d$ toit	ظَلَّ couvrir, donner de l'ombre	צל
$z \approx l \approx m$ obscur, noir	ظَلِمَ	צלם
$z \approx r$ sur	ظَهَرَ le dessus	

Mais on la voit se transformer également en *g* dans :

: / sanner, résonner      سَلَّ      سَلَّ

De sorte qu'en définitive les deux interdentales emphatiques sonores de Ras Shamra tendent à s'absorber en la dentale emphatique sourde. Il s'agit donc d'un processus analogue à celui de l'accadien, de l'hébreu et de l'araméen.

## 6. — Conclusions.

De ces remarques phonétiques, on peut, à ce qu'il semble, dégager quelques conclusions intéressantes :

La langue de Ras Shamra est une langue d'origine arabeque. Elle n'est pas très éloignée du semitique primitif. Toutefois, elle s'en écarte un peu plus que l'arabe, et selon des modes différents.

C'est une langue en voie d'évolution. Elle tend à réduire ses articulations d'une façon analogue à celle des dialectes semitiques du Nord.

$h > f$        $s > x$        $t > s$        $z > x$        $z > f$

Primitivement au nombre de 27, les sons de la langue de Ras Shamra se réduisent ainsi à 22. Du groupe arabeque, cette langue passe au phénicien ou à l'araméen, les deux seuls parlers qui ne comptent que 22 articulations.

Voilà tout ce que fournit la phonétique.

Mais l'alternative, phénicien ou araméen, peut être résolue par ailleurs par le vocabulaire et le contenu des textes.

Or, le vocabulaire de Ras Shamra contient des mots qui ont été conservés par Sanchoniathon. D'autre part, les textes publiés jusqu'ici rappellent des légendes mythologiques et des relations historiques qui appartiennent au monde phénicien.

La langue de Ras Shamra est donc celle que parlaient les Phéniciens avant l'époque des inscriptions classiques : c'est le *proto-phénicien*, ou *phénicien archaïque*.

Grâce aux découvertes de Ras Shamra, on peut se figurer la migration des Phéniciens. Au témoignage d'Hérodote (VII, 89) ils se disaient eux-mêmes



originaires des bords de la mer Érythrée. C'était une région arabe. De là, ils sont montés vers le nord, à travers le désert, en se rapprochant de l'Assyro-Babylonie à laquelle ils ont emprunté à la fois des vocables et leur alphabet cunéiforme. Enfin, ils sont parvenus au pays de Canaan et à la côte syrienne. Leur langue reflète ce parcours.

Mais il reste un problème capital — celui de savoir quel est le scribe ingénieux qui, à peu près à l'époque où un alphabet cunéiforme était en usage à Ras Shamra, a créé parallèlement l'alphabet phénicien classique, et sous quelles influences il a agi.

A. GUÉAISOT.

# LE MONUMENT DE HERMEL

PAR

PAUL PERDRIZET

## I

« Me voici à la Ferté-sous-Jouarre ». Le moment est parfait pour voyager. On a achevé la moisson, on batit ça et là de ces grandes meules qui ressemblent, quand elles sont à moitié faites, à ces pyramides éventrées qu'on rencontre en Syrie <sup>(1)</sup>... »

Quand Victor Hugo notait sur son carnet cette impression de voyage, il devait encore avoir sa prodigieuse mémoire toute garnie, non pas de visions directes d'Orient, puisqu'il n'est jamais allé là-bas, mais de souvenirs des livres illustres qu'il avait feuilletés quand il composait *Les Orientales*. Le *Voyage de la Syrie*, il est vrai (par DE LA BORD) paraissait à ce moment-là, en 1837-1838. Mais il n'y est pas question du monument de Hermel, ni, d'une façon générale, des grands tombeaux pyramidaux de Syrie. Je crois que Victor Hugo avait quelque idée de ceux-ci par les planches de Cassas et qu'il connaissait les ruines de Syrie par les éditions françaises du *Baalbek* et du *Palmire* de Wood et Dawkins et par les extraits que VOYNEY <sup>(2)</sup> avait donnés des publications monumentales des deux Anglais.

Du reste, Victor Hugo, pour se représenter la Syrie et les pays bibliques, était inconsciemment, sous des impressions reçues en France. Quand il écrit, dans *Booz endormi* :

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les sèves.  
Près des meules qu'on eût prises pour des décombres,  
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres...

<sup>(1)</sup> Victor Hugo, *Le Rhin*, lettre 4, datée d'Annet (1838). Pour les pyramides antiques et les édifices de plan carré à couverture pyramidale ayant existé en Syrie, je me contenterai de renvoyer au *Voyage pittoresque de la Syrie*, par Cassas, à la *Syrie Générale* de VOYNEY, et à la *Maison de Phénicie* de REYNAUD.

sont reproduites, p. 177, des médailles de byblos représentant un temple (de Venus ?) d'Adonis. Dans la cour d'aspecl s'élevait un grand édifice pyramidal le tombeau d'Adonis.

<sup>(2)</sup> *Voyage en Égypte et en Syrie*, pendant les années 1831-1832, t. II.

il décrit, sans s'en douter, la moisson telle que, du haut de sa diligence, quand il litait vers le Rhin, en compagnie de Juliette Drouot, il voyait nos paysans de la Brie la faire. Car les moissonneurs en Syrie ne ramassent pas les gerbes en meules — ils battent le blé sitôt coupe au moyen de rouleaux de pierre ou de traineaux garais par-dessous de silex tranchants, s'il y a beaucoup à battre, ou, si la récolte est minime, avec une baguette comme on le voit faire dans la Bible à Ruth la Moabite pour les épis qu'elle avait glanés <sup>1</sup>. Les méthodes agricoles ne sont pas les mêmes en Syrie qu'à la Ferté-sous-Jouarre.

## II

Ce passage du *Rhin* m'est venu à la mémoire chaque fois que j'ai vu, à 40 km. au Nord de Baalbek, le monument d'Hermel, dont les *Annales* <sup>2</sup> donnent des descriptions si fautivees et si sommaires. Je l'ai revu deux fois, en 1896 et en 1925, avant la splendide restauration dont il a été l'objet de la part du Service des Antiquités de Syrie. J'avais, en 1897, dans une communication à l'Institut le correspondant Hellénique <sup>3</sup>, exposé mes vues sur cet édifice singulier. Je le demande la permission d'y revenir. *Des dix-dixet* M. Henri Seyrig a fait photographier pour moi les quatre faces du monument après restauration. À ces photographies, il a bien voulu joindre, ainsi que son adjoint, M. Daniel Schlumberger, de précises et intéressantes remarques, dont je les prie tous deux d'accepter mes sincères remerciements.

Le monument d'Hermel apparaît de loin tel un grand et robuste clocher, au sein de la Caée-Syrie tout en haut d'une colline rocheuse, stérile et nue, de calcaire gris et de noir basalte — hauteur (sans la *crepis*) environ 20 mètres. Les chercheurs de trésors, à la suite peut-être de tremblements de terre qui avaient fortement fissuré l'une des faces de l'édifice, avaient commencé de le démolir

<sup>1</sup> *Ruth*, II, 4<sup>r</sup> : *quæ colligens erigit eam dens et exculcitra.*

— BARNETT, *Palestine and Syria*, 1898, p. 106. — *Annales*, Syrie-Palestine 1932, p. 100.

et Dessau, *Topographie de la Syrie*, p. 307.

(<sup>2</sup>) *Syria*, 1932, p. 297.

<sup>3</sup> *ib. H.* 1897, p. 117. On l'appelle dans le pays Qamouât el Hermel, c'est-à-dire de Her-

mel Hermel ou Harmel étant à une lieue de là, aux pieds du Liban, un gros bourg métonah, de 6 à 7 000 habitants. On assure que depuis la Qamouât el Hermel, on peut par temps clair distinguer le toit et la forteresse de Home. Ainsi, le regard du Sampsigerame d'Éphèse allant jusqu'à cet édifice qui marque la limite meridionale de sa principauté.



Monument de Hama, après restauration



par l'angle Sud-Ouest. Ces pillards se sont vite arrêtés, quand ils eurent reconnu que l'édifice était bâti en massif, et qu'ils perdaient leur peine. L'endroit étant absolument désert et loin de tout village, de tout lieu de culte, de tout cimetière, notre monument a eu la chance de ne pas servir de carrière de blocs tout taillés. Construit par assises isodromiques en blocs fournis par les affleurements du voisinage, il se compose d'une pyramide <sup>(1)</sup> quadrangulaire coiffant un cube qui repose sur une « crépis » à quatre marches, hautes chacune de 0 m. 37. Ces marches sont en basalte, dont la couleur noire fait avec les autres assises le même effet de contraste coloré, qu'aux Propylées d'Athènes l'assise supérieure du stylobate, qui est en marbre bleu sombre de l'Hymette, avec le reste de l'édifice, qui est en blanc pentelique. La partie inférieure de la tour cubique de Hermel a des pilastres ioniques, mais seulement aux angles <sup>(2)</sup>; la partie supérieure a quatre pilastres par face, autant qu'en ont, à Nîmes, les faces de la tour hexagonale connue sous le nom de « Tour Migne » (fig. 1).



FIG. 1. — La tour Migne, à Nîmes.

Les deux parties ou étages du cube de Hermel sont surmontées d'un entablement ionique composé d'une corniche et d'une architrave (pl. XI). En dessous de l'assise immédiatement sous l'architrave, le mur de la partie inférieure, sur les trois assises (n° 2, 3 et 4), à compter de la dite architrave, est

(1) D'après REZAK (*Musée en Phénicie*, p. 110), le nom de *Hermel* viendrait peut-être d'un mot arabe signifiant « pyramide ». Cette étymologie n'est pas admise par les arabisants.

(2) La tour carrée du tombeau pyramidal d'Émilie (Cassas, I, I, pl. 21-22) avait deux ordres composés de six pilastres, ceux du bas doriques, ceux du haut ioniens.



orne d'un grand relief non encadré — hauteur totale 1 m. 40 environ; saillie du relief, environ 8 à 10 centimètres. Ce relief a la particularité d'être, non pas à la grecque, taillé dans une suite de plaques verticales, mais *bâti* — c'est le même procédé qui a été employé à Babylone à la porte d'Ichtar<sup>(4)</sup>.

Voici quelques mesures que M. HENRI SEYMOUR a fait prendre à ma demande par son service d'architecture : hauteur totale de la pyramide : 12 m. 14; hauteur de l'étage inférieur : 7 m. 80; hauteur de la frise sculptée : 1 m. 40;



FIG. 2. — Le monstre Sirduch, Babylone, porte d'Ichtar, d'après Kuldoway

le bas de la frise est à 4 m. 23 au-dessus du bas de l'ordre inférieur.

Faut-il penser qu'un motif surmontât la pointe de la pyramide d'Hermel ? On a proposé d'y restituer, au moins graphiquement, un aigle — l'aigle qui, selon les théologiens de Hierapolis, allait chercher dans le soleil la parcelle de son, origine de l'âme individuelle, et qui, après la mort, allait l'y reporter —

l'aigle des apothéoses. Mais de cette pierre pointue, rien n'a été retrouvé : et à Hermel, en Emèse, nous sommes, ce semble, dans un autre climat religieux qu'à Hierapolis-Menbadj. D'ailleurs, la destination funéraire ou religieuse, cultuelle, de notre monument n'est, comme on va voir, nullement démontrée.

En effet, on n'a jamais signalé — et je n'ai pas constaté — aux abords de cet

(4) Non encadré, ceci dit à l'encontre du dessin, sur ce point inexact, de LUGNAN dans la *Mission de Phénicie*, p. 118.

(5) Figure 2, qui reproduit la figure 12 sur nicht emallierte Sirduch) de KULDOWAY *Das Wieder ersehende Babylon* (Leipzig 1913, Harichs, 1913). Le tombeau de Souda est Souda capite — la tête et l'oreille — sur la con-

verture pyramidale (Vogel, *Syrie Centrale*, 1, pl. 4, d'au notre fig. 1) offre de ce procédé un autre exemple. L'édifice, à six colonnes engagées par face, est de style dorique. Sur les axes 1, 3, 4 — en dessous de l'arc trièbre, sont figurés en relief des armes cufraques, boucliers ovales (macédoniens), lamelliers plus petits (pelles), casques, etc.

édifice singulier, de vestige de terrasse, le tracé de degrés, d'endroit aplani qui aurait été aménagé pour recevoir un autel, où l'on aurait pu assister à un sacrifice, participer à des danses, à un rite quelconque de commémoration. Car, pour entrer dans l'édifice, il n'y fallait pas songer : comme la monade de Leibniz, le monument de Hermel, l'été en plein soleil sans porte et fenêtres.

Cet énigmatique édifice a piqué la curiosité de nombreux voyageurs. On trouvera les références anciennes dans la *Mission de Phénicie*, p. 149 et 852. Il

y faut ajouter quelques indications plus récentes :

MISS GRANTHORPE BELL, *Syria, the desert and the south*, récit

d'un voyage fait en 1908 ;

OPPENHEIM, *Byzant. Zeitung*, XIV (1905), pl. IV, fig. 49

MICHEL ALOUY, *History of Haulbek* (1920), p. 32 ;

RODENWALDE, *Jahrb. des arch. Inst.*, VI (1930), p. 180 ;

DESSAUD, *Topogr.*, p. 407.



FIG. 3. — Le tombeau de Sada. D'après Vouët, *Syrie Cont'*, pl. I.

Renan n'avait pas vu notre monument, mais il

en avait deviné l'intérêt et avait envoyé Lockroy le dessiner. Lockroy en avait rapporté l'impression que cet édifice, dont certains s'exagèrent l'antiquité, ne devait pas dater d'une époque aussi reculée que les obélisques funéraires d'Amrit, sentiment que Renan partageait tout à fait, ce qui ne l'a pas empêché d'insister entre les graffiti modernes que des bergers des environs<sup>(1)</sup> ont tracés à la pointe du couteau sur le bas de notre monument, et les inscriptions latines de Hanath, en rapprochement<sup>(2)</sup> qui nous surprend aujourd'hui. Quant au dessin et à la description de Lockroy, ils étaient assez inexacts ; la creux serait formée de cinq marches et il y aurait entre les blocs des traces

<sup>(1)</sup> Peut-être y aurait-il à comparer ces étranges graffiti avec les marques (*ibram*) que les Arabes emploient pour leurs bêtes. En tout cas, il ne semble pas que les signes tracés

sur les assises inférieures du monument de Hermel se rattachent à un système connu d'écriture.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, p. 852 et le texte de notre phot. XII, 2.

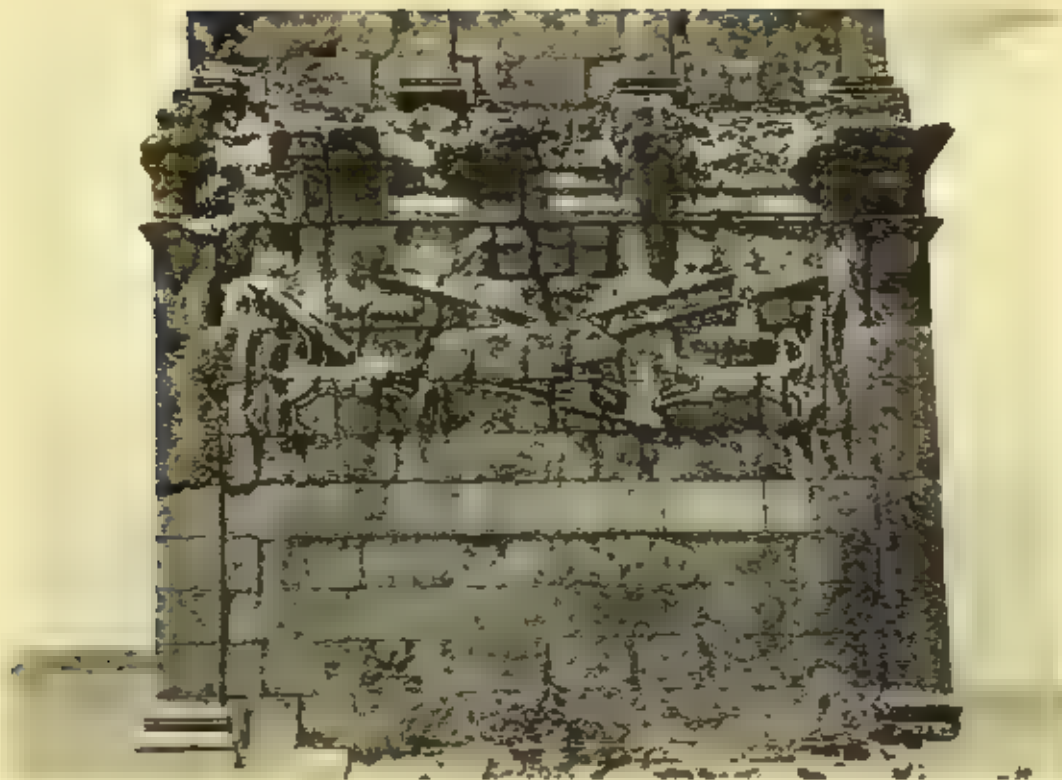
de ciment. Des blocs si lourds se tiraient d'une si faible liaison. Ce que Lockroy a cru être des traces de ciment doit être le résultat des seismes, qui auront érasé, brisé et réduit en poudre les bords des blocs.

## III

Passons à la description des reliefs. Le mieux conserve est celui de l'Est (pl. XII, 1), qui a résisté à peu près aux seismes et aux *razzias* pa. Les tremblements de terre ont descellé les blocs sur deux lignes verticales, l'une au milieu de la face l'autre le long du pilastre gauche. Les pillards, à cause de la valeur que cette plaque de métal avait pour eux, ont soigneusement enlevé le *titulus* dont il ne reste que le creux rectangulaire ou il était encasté. Indice d'époque, ce « *titulus* » n'avait pas, à la mode gréco-romaine, d'oreillettes, il était fait simplement d'un rectangle. La perte de cette inscription encastée nous privera à jamais de savoir exactement le nom du prince qui avait dédié le monument, les motifs et les circonstances de la dédicace. Mais revenons à notre relief, qui, vu la place qu'il occupe (sur la face au *titulus*, tournée au levant) est évidemment le plus important des quatre. *ΕΙΣΑΓΟΝΤΕΣ ΜΕΛΑ*, du monument. C'est du reste par cette face que le visiteur aborde la tour de Hermel : c'est elle qui le renseigne d'abord. Nous sommes en présence d'une chasse — mais d'une chasse sans les chasseurs, ceux-ci n'étant représentés que par l'arc, chiens et leurs engins. A Hermel, en plein pays araméen, chez des Semites, on avait apparemment une certaine répugnance à figurer la forme humaine — sinon tous les Semites, du moins les Juifs n'accordaient pas à l'art, on le sait, de recommencer l'œuvre qu'avait réalisée le divin Plasmateur, le sixième jour, dans le jardin d'Eden <sup>(1)</sup>. Du reste, tout invisibles qu'ils soient,

(1) Cette répugnance à représenter la forme humaine ne semble pas avoir existé chez tous les Semites, au moins chez les païens du désert et chez les demi-Semites de Houra et de Palmyre, plus ou moins mêlés d'éléments grecs et iraniens. M. Fr. Camont, qui ne trouve pas cette répugnance chez tous les Semites, mais seulement chez les Juifs, se demande si les scènes de chasse de l'édifice de

Hermel, où les chasseurs ne sont représentés que par leurs épées lancés vers la bête, par leurs arcs, carquois et autres engins, ne seraient pas à expliquer par des croyances et des rites communiels comme ceux que Tacite (*Ann.*, XII, 43) signale dans le pays transmésopotamien entre Arbèles et Hecatompyles (Isapahan) *Gotarzas, apud montem cui nomen Samlatas, vota dis loci suscipiebat, precipua*



1 - Face Est.



2 - Face Nord

RELIEFS DU MONUMENT DE HERMEI



les chasseurs du sanglier semblent être présents car c'est leurs mains qui ont lancé les quatre solides épieux dont le sanglier est le but. A droite et à gauche, deux arcs et leurs carquois : le sculpteur a soigneusement figuré la courroie par laquelle on portait le carquois derrière l'épaule, les plumes qui garnissaient le bas des flèches, le couvercle qui mettait les flèches à l'abri. Le carquois, vu sa forme allongée, était peut-être en métal. Je ne sais comment expliquer trois autres sortes d'engins figures sur cette face ou sur les trois autres : une sorte de *mappa*<sup>(1)</sup>, des « mandrins » autour desquels semble enroulée une corde — une espèce de panier ou de « nasse » conique, qu'on devait pouvoir porter horizontalement par une anse verticale demi-circulaire : opposées à cette poignée, semblent pendre et flotter quatre ou cinq houppettes.

La face nord (pl. XII) évoque la vie sauvage des cervides. S'agit-il du cerf de saint Hubert, *cervus elaphus*, all. *Edelhirsch*, ou du daim, *cervus dama*, all. *Damhirsch* gr.  $\alpha\pi\alpha\iota$ <sup>(2)</sup> Comme actuellement il n'y a pas de cerfs en Syrie et qu'il y a encore des daims dans le Taurus, où cet animal paraît avoir été vénéré dans l'antiquité<sup>(3)</sup>, un observateur sagace, M. Henri Seyrig, a pensé que sur le monument de Hermel étaient figures deux daims<sup>(4)</sup>. Il croyait reconnaître la ramure

*estagis e stercentis* : Sandon — *per tempore stela, per quodam munit macedon et templum jurta equos odorantibus venatui distant* : equi, ubi pharetras felle onustas accipere, per autem pugl, nocte demum — *in via pharetras, et ubi cum anhelitu rediunt, cursum deos qui ad us per pervenerit, nocturno visu demonstrat, reperitur turque fuisse passim ferat*. L'influence de l'Iénn sur la Syrie du Nord paraît avoir été profonde : restes de l'*apudana* de Sklou, cavaliers et conducteurs de chars, statuettes du *ix<sup>e</sup>* siècle en terre cuite, dont la Syrie du N. a fourni de nombreux exemplaires, *napéon* dont la note apportée par les Achéménides, gardée par les rois Parthes, subsiste au temps des premiers Omeyyades (fouilles de D. Schlumberger à Qour-el-Heir), autant d'indices qui autorisent à rapprocher le folklore iranien de celui de la Syrie du Nord.

(1) Sur la *mappa*, serviette ou plus généralement étoffe pliée, avec laquelle l'empereur ou son délégué (le consul) donnait le signal dans

les jeux du cirque, cf. *Act. des Antiq.*, art. *Carus*, p. 1198, et *Mappa* p. 1594. Je ne crois, d'ailleurs, pas qu'à Hermel, il s'agisse d'une *mappa* de cette sorte, et que les chasses représentées soient des *venationes* spectaculaires, d'amphithéâtre ou de *zapédarion*.

(2) De  $\alpha\pi\alpha\iota$  dérive le nom de l'île *Iperodévroz* (auj. Marmaria), de même que du nom allemand *Damhirsch* dérive le nom de la petite ville alsacienne de Dambach. Encore aujourd'hui, la forêt de Sölsental près de Dambach, nourrit de nombreux daims. Pour le daim dans l'antiquité, cf. *P. W.*, sub. v. *Hirsch*, col. 1942.

(3) La dame de Doliché était figurée debout sur l'échine d'un daim.

(4) *Syria*, 1933, p. 169, n. 1. M. Sureau écrit : « Le daim n'existe plus en Syrie. Mais comme il existe beaucoup de bois de daims chez les habitants d'Alep, sa disparition doit être récente. » Les bois de daims conservés à Alep doivent provenir du Taurus ; ils ne prouvent pas qu'il y ait eu des daims en Sy-



plate, terminée en palettes, qui est caractéristique du daim, tandis que la ramure du cerf est de section arrondie et a des andouillers plus prononcés. A mon avis, l'état de notre relief ne permet pas de s'en fier aux ramures. Quant aux proportions des cervides de Hermel à leur allure générale, je n'y reconnais pas les caractéristiques du daim, quadrupède plus massif, plus trapu, plus lourd que le cerf — aussi les veneurs ne reconnaissent pas dans le daim une bête très noble, tandis qu'ils ont consacré au patron de leur confrérie, saint Hubert de l'Ardenne, le cerf dix cors, l'une des plus belles bêtes de la création, avec son corps élancé, élégant et fort, avec son port de tête si noble, avec la magnifique parure de sa ramure. De même, la Diane antique — et, par suite, son homonyme de la Renaissance, Diane de Poitiers<sup>11</sup>, s'est vu attribuer pour bête familière non pas le daim mais le cerf — de même, plusieurs saints bretons, dont on trouvera la liste dans CAMMA<sup>12</sup>.

Ni la biche, ni la daine ne portaient cornes. Le sculpteur de Hermel n'a donc pas représenté une couple, une paire d'adultes, le mâle debout, passant, la femelle couchée. D'autre part, on sait que le dix cors vit solitaire. Pour expliquer que le sculpteur de Hermel ait figuré deux cerfs adultes, semblant vivre fraternellement côte à côte, j'avais imaginé que notre sculpteur — suivant une façon de faire de l'art enfantin, primitif, archaïque, avait représenté le même animal deux fois, dans deux actions consécutives. Cette convention archaïque tend aux exégètes de l'iconographie des pieges ou certains sont parfois tombés, par exemple Ruskin dans son interprétation de la fresque de l'Arca de Padoue, où Giotto a représenté le sacrifice de Joachim : le « maleakh » (מלאך) de Jahvé y est figuré deux fois, une fois au premier plan, donnant à Joachim l'ordre d'offrir un sacrifice à l'Éternel, puis, à l'arrière-plan, remontant vers le ciel dans la flamme qui s'élève de l'autel : *cumque ascenderet flamma altaris in caelum, angelus Domini pariter in flamma ascendit* (Juges, XII, 20). On

rie. M. Rode, assistant du laboratoire de mammologie au Muséum spécialiste des cervidés, est d'avis, d'après l'examen des cornes, que ceux dont nous parlons représentent des chevreuils. Mais, outre qu'il n'y a pas de chevreuils dans la Syrie du nord et que rien n'indique qu'il y en ait jamais eu, il me semble que nos deux quadrupèdes seraient des chevreuils bien grands.

<sup>11</sup> Se rappeler le chef-d'œuvre de JEAN GOUSSON, qui d'Anet a finalement passé au Musée du Louvre.

<sup>12</sup> Sur les saints qui ont le cerf pour caractéristique, cf. CAMMA, I, p. 182. Ajouter, en Bretagne, saint Pérec, saint Péroec (DOMINIKRAMAROV, *Les Saints Bretons*, Brest, 1933, pl. à la p. 13).

pourrait citer bien d'autres exemples de cette convention <sup>1</sup>. Je me bornerai à rappeler le tableau de Thierry Bouts <sup>2</sup>, qui représente Moïse en adoration devant le buisson ardent : à l'arrière-plan, on voit Moïse assis, se déchaussant, loin du buisson : *et Dominus* : « *Ne appropries, inquit, huc : solus cultum tuum de pedibus tuis locus enim, in quo stas, terra sancta est* (Exode, III, 5). C'était cher, pour bien loin la bonne explication : les naturalistes et, avant eux, les chasseurs nous l'ont fournie <sup>3</sup>. Oui, le cerf adulte, et surtout le vieux dix cors, vit solitaire une partie de l'année, mais il est toujours accompagné d'un autre mâle, plus jeune et plus faible, d'un véritable adjudant qui le garde, le *Hebensch*, comme l'appellent les forestiers allemands. À la saison du rut (de septembre à novembre, selon l'altitude et la température), le vieux cerf renvoie son compagnon et recherche les femelles : c'est alors à celles-ci que revient le soin de garder le vieux mâle.

## IV

Le relief N, présente une particularité que nous retrouverons sur une autre face : le sol sur lequel se trouvent les cerfs est figuré par une barre en relief. Sous le cerf couché, la barre fait un angle obtus et remonte, comme si le sculpteur avait songé à une bête de la montagne, couchée sur un terrain en pente. Les opieux des chasseurs sont (au moins six sur sept) croisés deux par deux, l'un dans le carquois, les « mandrins » avec leur corde enroulée, les « masses » avec leurs pignons, sont soigneusement représentés.

Je passe aux faces O. et S, sur l'angle commun desquelles <sup>4</sup> ont porté principalement les tentatives des *ἀποκαταστήσειν* et conséquemment la restauration

<sup>1</sup>) P. KRONIXER, *La Peinture religieuse en Italie jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> s.* (Nancy, 1905), p. 40.

<sup>2</sup>) SYLVESTRE REINACH, *Répertoire de peintures*, I, 5.

<sup>3</sup>) Qu'on me permette de remercier M. le docteur BODOLEIN OSTENHAGEN (de Mulhouse), qui l'a trouvée immédiatement et m'a communiqué le n° du 19 mai 1933 de la *Deutsch-Jäger Zeitung*, dont l'illustration ne laisse aucun

doute sur l'explication proposée. Je n'ai rien trouvé sur la question dans le bel article de M. JEAN BENOIST, *L'appel des cerfs* (*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> novembre 1935). Cet article, comme étude analogue publiée antérieurement par FR. DE CLOUET, semble avoir donné lieu à toutes sortes de controverses dans les revues spéciales (*Le Saint-Hubert*, 1933-1936, art. de M. DE MINOLAY).

<sup>4</sup>) *Syria*, 1932, pl. LVIII bis.

récente (les parties restaurées aisément reconnaissables par la couleur plus blanche du matériau).

De la face Sud (pl. XIII, 1), il ne subsiste que la moitié droite, où l'on voit s'enfuir une gazelle poursuivie par un chien. On remarquera, au-dessus de ce chien, un objet demi-circulaire (peut être un linge, *mappa*, ou un paquet de cordes sans doute, un engin de chasse dont le rôle reste à définir et le nom à retrouver.

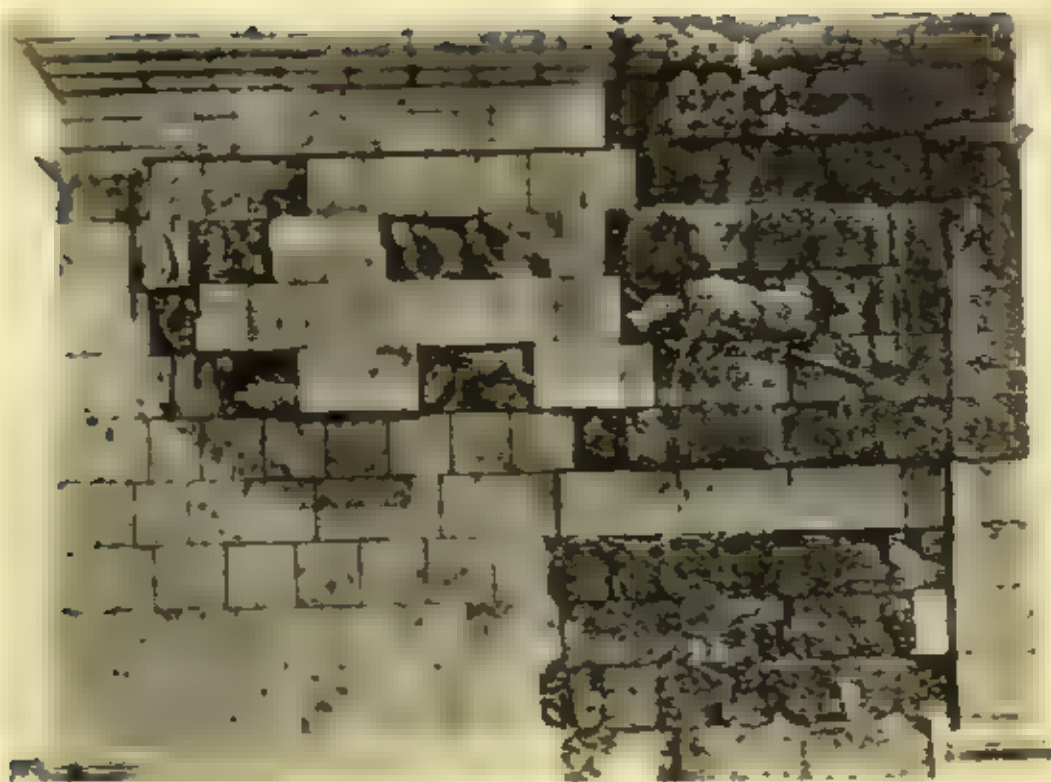
Sur la face Ouest (pl. XIII, 2) on distingue, parmi les engins ordinaires (épées, arcs et carquois, « mandrins » et « masses »), une famille de grosses bêtes : une ourse avec ses deux oursons, l'un devant sa mère, l'autre derrière ; celui de derrière se lèche l'une des pattes de devant dans laquelle, sans doute, une épave est entrée. L'autre ourson, debout sur les pattes de derrière, exécute devant sa mère une danse assez plaisante. Les trois animaux sont posés, comme le cerf de la face Nord, sur une barre en relief qui indique le terrain.

## V

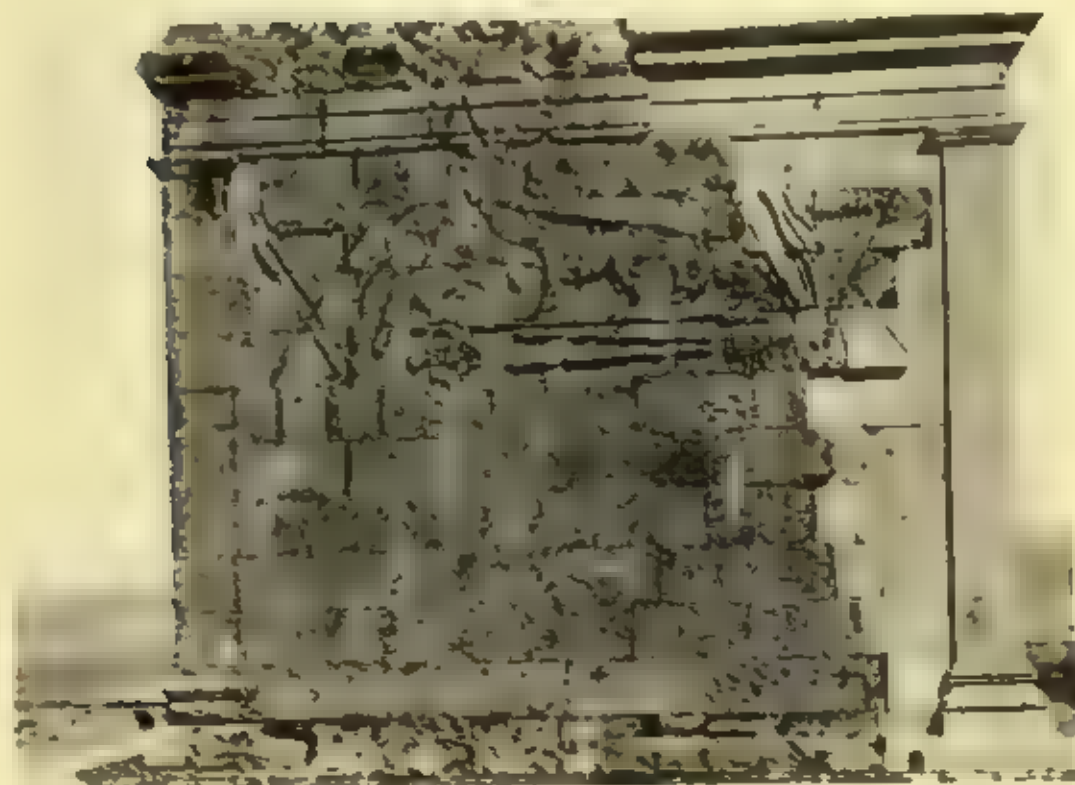
Quelle signification ces reliefs donnent-ils au monument de Hermel ? Quelle était la destination de celui-ci ? En 1897, j'avais parlé, après beaucoup d'autres, du monument *funéraire* de Hermel ; je pense, aujourd'hui, que j'avais tort de croire à la destination *funéraire* de cet édifice. J'étais alusé par ce que Sir Charles Newton <sup>1</sup> avait dit à propos du mausolée d'Halicarnasse sur le sens funéraire des édifices pyramidaux de l'antiquité. Assurément, les pyramides de l'ancien empire égyptien sont des édifices funéraires. Mais, la pyramide, chez les Syriens <sup>2</sup>, prend un sens solaire — peut-être à cause de la pointe dorée qui la terminait, plutôt peut-être à cause de l'etymologie (*pyramis*, « *pyr* », les mercenaires grecs au service des rois d'Égypte ayant assez irrévérencieusement comparé les tombes de Chefred et de Cheops aux gâteaux de pâte que les Grecs offraient à leurs dieux et à leurs morts, et dont on a retrouvé par centaines dans les temples et les tombeaux grecs, des imitations de substitution en terre cuite <sup>3</sup>). De même, le mot *ἀγνῆς* a désigné d'abord les aiguilles

<sup>1</sup> *A History of Discoveries at Halicarnassus*  
*Carls and Branchdale, Londres, 1862-63.*

SEIGNEUR, *De us Syria* (Leprieu, 1660), p. 12.  
<sup>2</sup> Fouilles de Delphes, V, p. 199, *The Argive*



1 - Face Sud



2. - Face Ouest.

RELIEFS DU MONUMENT DE HIRMEI.



ou broches à faire rôtir des morceaux de viande : ce n'est que par une métaphore assez peu respectueuse qu'il a été employé par des soldats grecs pour désigner ces grandes pierres levées qui précédaient et signalaient la porte extérieure du sanctuaire égyptien<sup>1</sup>. De même, les Grecs établis en Égypte, et d'abord, je presume, les mercenaires grecs au service du Pharaon ont, par antiphrase derisoire, donné le nom du minuscule monneau à l'autruche, le plus grand des oiseaux (*ostrichos, ostrionachos*). De même encore, ils ont appliqué au terrible saurien du Nil le nom de *λεωδελος*, qui, en grec, désignait et désigne encore<sup>(2)</sup> l'innocent lézard.

J'étais abusé aussi par les discussions et comparaisons dont le monument de Hermel fut l'objet à l'Académie des Inscriptions quand Renan en eut parlé de la part de Héron de Villefosse qui en rapprocha les monuments funéraires pyramidaux trouvés en Égypte<sup>3</sup> et en pays punique, le monument funéraire d'Akhou<sup>4</sup>, le monument des Raten<sup>(5)</sup>, le tombeau de Flavius Maximus, préfet de la III<sup>e</sup> légion Auguste<sup>6</sup> etc. En réalité, rien ne prouve le caractère funéraire du monument de Hermel. On pouvait croire, avant les travaux dirigés par l'architecte Anus pour le service des Antiquités, que le monument renfermait à l'intérieur, ou par-dessous une chambre funéraire à laquelle on aurait accédé par un couloir dont l'entrée aurait pu être assez loin du monument lui-même, comme c'est le cas, par exemple, à la pyramide de Mendouan<sup>(7)</sup>. Mais on n'a jamais rien trouvé de tel : en sorte que rien ne nous autorise à considérer le monument comme funéraire : malgré sa forme, ce ne devait être ni un tombeau, ni un cenotaphe, ni un mausolée.

La pyramide est, pour nous, une forme architecturale qui évoque inévitablement les choses funéraires. Cette association d'idées ne s'est imposée à nous que par l'emploi funéraire que les architectes égyptiens de l'Antien Empire

*Hermann*, II, p. 30. Pour la cornue minuscule : de πρὸς τῇ, ὅστις μοῖ, πρὸς τῇ, & παρὰ τῇ, cf. Joux Beunier, *L'entrée de la philosophie grecque*, p. 23 de la traduction française (Paris, Payot, 1919).

<sup>(1)</sup> Maspero, *L'archéologie égyptienne*, p. 101-102.

<sup>(2)</sup> Je me rappelle l'avoir entendu employer, le plus sérieusement du monde par nos ouvriers à Délos, pour désigner les innombrables

lacs lézards bleus et verts qui pullulaient sur les ruines et se chauffent au soleil.

<sup>(3)</sup> Maspero, *Arch. ég.*, p. 141 fig. 130-1 du même. Carte du site & un plan du Châp. p. 122 fig. 8.

<sup>(4)</sup> *Rev. africaine*, p. 418.

*Re. archéol.* 1849 p. 28.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, 1850, p. 186.

Maspero, *L'archéologie égyptienne* p. 15, fig. 129.



ont fait de la pyramide ; au vrai, la pyramide a été d'abord un édifice d'éternité, une masse qui bravait les seismes et les efforts des hommes. Un édifice carré à toit pyramidal peut parfaitement n'avoir eu pour les Anciens aucun sens funéraire. Tel est, croyons-nous le cas de ces tours carrées à couverture pyramidale, de la Syrie hellénistique et romaine ; ce sont des monuments destinés à éterniser un souvenir. Aussi les trouve-t-on, comme celui de Hermel, élevés toujours dans un endroit bien en vue.

## VI

Dira-t-on en effet, en faisant état de sa position, en haut du seuil rocheux qui sépare la Syrie ouverte (Emèse) de la Syrie creuse (Beka, Ba'albek), qu'il avait été erige pour servir de borne à l'Emésène du côté du Sud ? Les souverains orientaux aimaient assez, en effet, à donner à leurs états des bornes monumentales, et autant que possible manovrables. On se rappelle les bornes dont Thout-Akh-Amon avait pourvu le domaine du Disque. Pour la principauté d'Emèse, voici qu'une autre borne, inscrite celle-ci (encore inédite), vient d'être trouvée, dans les belles fouilles de M. Daniel Schlumberger, non loin de son ancien emplacement, à Qaer el-Hur, réemployée par les Omeyyades. Si l'on tient compte également du casque d'argent à visière, trouvé naguère à Hama dans une nécropole antique près de la gare, on voit que peu à peu ce pays de l'Emésène, si peu connu jusqu'ici, et où les ruines mêmes semblent avoir péri<sup>22</sup>, entre dans l'actualité et fournit son contingent de belles découvertes archéologiques.

Mais, que l'édifice de Hermel ait été construit pour marquer du côté du Midi la limite de l'état des Sampsigerames, c'est là une hypothèse qui ne rend pas compte des sculptures qui le décorent sur ses quatre faces. Les sculptures ont toutes rapport aux grosses bêtes dont le pays, dans l'antiquité, et sans doute jusqu'à l'invention des armes à feu portatives, devait être peuplé en bien plus grande abondance qu'aujourd'hui. Le monument de Hermel en

<sup>22</sup> En 1896, j'avais encore vu, près d'Emèse, les vestiges du grand tombeau pyramidal de

<sup>23</sup> Caesar dont Cassas (*Itinéraire pal.* t. I, pl. 21-

23) a donné des dessins. En 1925, j'ai appris que cette ruine avait disparu.

figure quatre sortes : le sanglier, le cerf, la gazelle et l'ours. Remarquons d'abord que le lion n'y paraît pas, quoique « le seigneur à la grosse tête » soit de tradition dans l'art oriental. Mais justement les sculptures de notre monument n'ont pas le caractère traditionaliste, elles ne sentent pas la copie, le poncif, elles sont inspirées de très près par la réalité immédiate, par ce que le sculpteur voyait autour de lui, et qu'il a su rendre avec un souci curieux du détail vrai (par ex. la danse d'un des oursons et la façon dont son frère se lèche une patte endolorie, ou encore, la charge rectiligne du sanglier, la défense recourbée de la terrible bête). Le sculpteur de Hermel n'a représenté que des animaux qu'il avait vraiment vus et dont il était, si l'on peut dire, le compatriote. Il n'y a pas de lions en Syrie, les plus grands félins qu'on y trouve sont des léopards et des lynx, et encore faut-il les chercher au Nord, dans les fourrés de l'Amk, à l'Est d'Antioche.

## VII

Par contre, notre sculpteur, tout Semite qu'il était, n'a pas craint de consacrer une des faces, et la plus en vue, *to anpanet\*2004 usso*, de son monument à la chasse au porc sauvage, au sanglier, à l'animal impur et abhorré aujourd'hui — de tous les descendants de Sem. C'est peut-être qu'autrefois il n'en était pas de même chez tous les Semites, ou que l'Émésène n'était pas habitée par de purs Semites. L'interdiction qui chez ces peuples pèse sur le *khanzer* — sauvage ou domestique — ne devait donc pas encore s'être imposée absolument dans toute la Syrie. Les documents qui nous sont parvenus de la légende d'Adams témoignent d'un certain changement.

Aujourd'hui, les Semites, qu'ils soient musulmans ou juifs, ont le sanglier en abomination. Ils ne le chassent plus comme ne fit jadis le bel Adams, des bandes de sangliers errent en paix, par exemple, dans les fourrés qui, au pied de la falaise de Doura, remplissent le lit de l'Euphrate. Des chasseurs de la colonie archéologique qui travaille là-bas, ayant tue dans les îles de l'Euphrate un de ces sangliers, ne parvinrent pas à persuader aux indigènes de leur escorte de le rapporter à Doura, et furent contraints de le déposer eux-mêmes sur place, puis d'en emporter les meilleurs morceaux dans la peau d'un bœuf.

Une hache empruntée pour le dépeçage fut aussitôt lavée dans l'Euphrate, avec des soins infinis, par les bergers qui l'avaient prêté. Un gendarme — chrétien — ayant mangé de la bête, fut longtemps tenu à l'écart par ses camarades, comme un pestiféré. Et les participants du Congrès archéologique qui s'est tenu en Syrie en 1926 n'ont pas oublié, arrivés à Baalbek devant la frise du temple de Bacchus, ou d'Atargatis, d'avoir cherché en vain l'image du porc là où ils croyaient retrouver une représentation du *suoretaurile*.

De la même époque à peu près que cette sculpture de Baalbek, date le fameux relief de Ghineh, découvert en 1857 par les Pères Jésuites du collège de Ghazir et correctement expliqué depuis par Renan <sup>1</sup>. A Ghineh, sur les hauteurs qui séparent le bassin du Nahr-Ibrahim de celui du Nahr-Maahinit-leu, nous sommes dans le domaine propre d'Adonis. Entre Ghineh et la mer, *en arapésiaj azzer-rou Adzouza* <sup>2</sup>, se dresse le Djebel Mousa, tout hérissé de forêts et encore aujourd'hui peuplé de bêtes fauves <sup>3</sup>. Le sculpteur du relief de Ghineh a représenté un homme qui reçoit, l'épée en arrêt, l'attaque d'un ours formidable, la conformation des pattes, la tête sans crinière, le poel, et, plus que tout, la façon dont la monstrueuse bête attaque, debout comme un homme sur ses pieds de derrière, autant de traits caractéristiques qui ne peuvent convenir qu'à un ours. Ainsi en ont jugé tous les voyageurs qu'une idée préconçue n'empêchait pas de voir le relief tel qu'il est. Sans s'embarrasser des auteurs anciens, ne se contentant qu'à la chose vue, Barres écrit : « Adonis qui lutte contre un ours » <sup>4</sup>. Le *Guide bleu*, ne voulant pas se compromettre, assure que « le relief de Ghineh représente la lutte d'Adonis contre le sanglier ou contre un ours » <sup>5</sup>. M. Daniel Schlumberger, qui est allé à Ghineh, m'assure qu'il s'agit d'un ours, indubitablement. A Byblos <sup>6</sup>, M. Dunand <sup>7</sup>

<sup>1</sup> *Mis.*, p. 292, pl. XXXVIII.

<sup>2</sup> BOZOMAKK, *Hid. eccl.*, II, 5. Cf. *Mis.*, p. 308, et FRAZER, *Adonis*, trad. franç., p. 90 et 241.

<sup>3</sup> *Mis.*, p. 293.

<sup>4</sup> *Une enquête au pays du Levant*, I, p. 80, et FRAZER (*Adonis*, tr. fr., p. 239) : « Renan semble ne pas douter que la bête qui, sur le relief de Ghineh, attaque Adonis, soit un ours ». Sur le monument, voir JENNINGS, *The Old Testament in the Light of the Old Orient*,

1900, p. 90, et BAUDISSIN, *Adonis und Eranan*, p. 78.

<sup>5</sup> *Syrie-Palestine*, p. 38.

<sup>6</sup> Je ne sais où RENAN (*Mis.*, p. 293) a vu que le tombeau d'Adonis passait pour être à Aphaca ou à Byblos. Le *De Deu Syria*, ch. vi et vii, auquel renvoie RENAN, ne dit rien de tel. Mais on mentait à Aphaca de Byblos, et Aphaca, administrativement, faisait sans doute partie du territoire de Byblos.

<sup>7</sup> *Syria*, 1928, pl. XLVIII, 2, p. 196. Il y

n trouvé une pierre, malheureusement usée du haut, sur laquelle serait tracé, d'une façon maladroite et en plus petit, un groupe analogue à celui de Ghineh (fig. à la p. suiv.). Il est regrettable que sur la photo publiée par M. Dunand on ne distingue littéralement rien. Mais M. Dunand est très affirmatif. A Byblos aussi, on pensait, vers l'an 200 de notre ère, que le bel Adonis était mort, non pas, comme un autre Méléagre, déconçu par un sanglier monstrueux, mais étouffé par un ours et déchuré par les terribles griffes qui sont les armes des ours<sup>(1)</sup>. Si la légende nous parle d'un sanglier, c'est qu'elle remonte à l'époque hellénistique, qu'elle a été racontée par des poètes grecs<sup>(2)</sup> sous l'influence du mythe de Calydon, et qu'à cette époque la race porcine, sauvage ou domestique, n'était pas encore si abominée des Sémites qu'elle l'est aujourd'hui. L'interdiction qui pèse sur le porc chez les Sémites a donc été en augmentant<sup>(3)</sup>. Quand Silius Italicus nous dit que les prêtres de l'Hercule gaditain (un dieu d'origine sémitique, le Melkart phénicien) avaient pour mission, entre autres, d'écarter du temple toutes créatures impures, les pores et les femmes<sup>(4)</sup>, en somme il dit que ces prêtres évitaient un contact impur. Ne pas manger de cochon est une interdiction plus précise, donc peut-être plus récente que de ne pas toucher le corps d'un porc. Je crains volontiers que l'interdiction de manger du porc, ou plus généralement, d'avoir rapport avec cet animal, est allée en s'accroissant. Au reste, Philon de Byblos ne dit pas qu'Adonis, ou le dieu qui correspond à Adonis<sup>(5)</sup>, était mort par le fait d'un sanglier, mais en combat-

revient dans le premier volume, à paraître bientôt, de ses *Fouilles de Byblos*.

<sup>(1)</sup> *Armatosque ungibus urso* (Ovide, *Métam.*, X, 540)

<sup>(2)</sup> On peut admettre que les poèmes écrits sur la mort d'Adonis par les poètes grecs subventionnés par les Séleucides sont en quelque sorte représentés pour nous par les vers qu'Ovide a consacrés à la célèbre légende dans le dixième livre des *Métamorphoses*.

<sup>(3)</sup> Porphyre, de *Abstinencia*, I, 14, 3<sup>e</sup> éd., Nauok, p. 97, dit que les Phéniciens s'abstenaient de manger des porcs, n'en sacrifiaient et n'en élevaient. BACHISSE (Adonis und Eschma, p. 147) dit que les Phéniciens et les Araméens considéraient le porc comme un

animal impur, qu'au contraire, les Assyriens et les Babyloniens n'avaient aucun préjugé contre cet animal. En Babylonie, le sanglier était consacré au dieu Ninib, adversaire de Tinnouz Adonis.

<sup>(4)</sup> SILIUS ITALICUS, III, 23-24: *femineos prohibent grassus, ac limine cunctis seligeros arceat urso*. Cf. P. W., s. v. Gudea, 447.

<sup>(5)</sup> Il l'appelle Eloun, à la phénicienne, et à la grecque Hypsistos (le Très-Haut). Mais ces appellations cachent le nom véritable Adonis. Adon Théocrite, *Syrac.*, 149, 1<sup>er</sup> pt. (Adon égypte), lat. *Dominaus*. Cf. RICHES, dans les *Mém. de l'Ac. des Ins.*, XXIII, 2, p. 323.

tant des bêtes sauvages, *ἡ τῶν θηρίων φύσις* <sup>(1)</sup>. Philon ne précise pas de quelles bêtes fauves il s'agit : apparemment c'est que la tradition, sur ce point, au moins du temps de Philon, présentait des variantes. En effet, il semble bien que la variante suivant laquelle Adonis aurait péri sous le houlour d'un sanglier monstrueux, existait déjà dans la mythologie phénicienne la plus ancienne, telle qu'elle nous apparaît dans les textes de Ras Shamra <sup>2</sup>. Ils ne parlent pas nommément d'Adonis, mais de Mot, qui est le prototype d'Adonis : comme Adonis, Mot est l'esprit ou la force de la moisson, il est le guerrier et le champion de El, il meurt sous les coups d'un sanglier qui fait partie

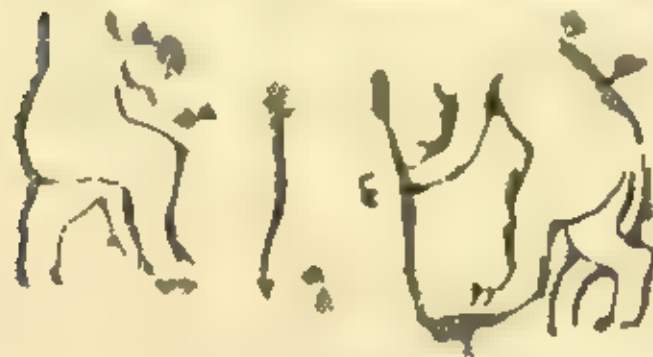


FIG. 4. — Le graffito de Byblos.

des adversaires de El, du groupe d'Arès, et qui symbolise la mauvaise saison, *hiems iniquum*, dit Macrobe <sup>(3)</sup>. Dans les textes de Ras Shamra, le sanglier fait partie de la suite de Ahyan, fils de Baal-Hadad : quand, par suite du triomphe de Mot,

Baal est relegué sous terre, il rappelle autour de lui, par l'entremise d'Ahyan, les êtres et les objets qui sont à lui et lui sont chers, ses nuées, ses pluies, son grand vent, son vase d'où jaillissent les eaux, ses huit Calures <sup>4</sup>, dont son fils Ahyan, et les huit sangliers de ceux-ci. Ainsi, les Phéniciens, pour raconter que le bel Adonis était mort sous le houlour d'un sanglier, n'avaient pas attendu que les poètes grecs hellénistiques leur eussent appris le mythe de Méléagre et du sanglier de Calydon.

Je n'ai pas vu le *graffito* de Byblos, mais d'après les documents que M. Dunand a bien voulu m'envoyer et me permettre d'utiliser ici le calque reproduit ci-dessus et une photographie de l'original, trop peu claire pour

<sup>(1)</sup> *F. H. G.*, III, 567, § 12.

<sup>(2)</sup> Le résumé ci-dessus d'après HASSARD, *Revue de l'hist. des religions* 1932, I, p. 208. Lire du même *La poésie phénicienne et son rythme* dans la *Revue de Paris*, 1933,

1<sup>er</sup> septembre, p. 213.

<sup>(3)</sup> *Saturn.*, I, 21, p. 418 KESSENBARDT.

<sup>(4)</sup> *Putcos de Byblos* *F. H. G.*, III, p. 567. Cf. les monnaies de Byblos où paraissent les huit Calures.



être publiée), je crois que c'est à tort qu'on a fait intervenir ce document si médiocrement probant dans la controverse à laquelle a donné lieu le relief de Ghineh. Comme sur le relief de Ghineh, Adonis sur le graffite de Byblos combat, sous les yeux d'Aphrodite trépanant, une bête monstrueuse, dressée sur les pattes de derrière. Mais cette bête, étant donné la longueur de sa queue, qui au bout s'élargit, comme si elle était terminée, telle la queue du lion, par une touffe de poils, n'est certainement pas un ours. Alors, un lion ? Mais pourquoi ne serait-ce pas, au lieu d'une bête réelle, une bête imaginaire, un *monstrum*, honneur par en haut, honneur par en bas ? De telles représentations étaient, on le sait, familières à l'iconographie religieuse du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., au moins à l'iconographie religieuse de la Crète et, plus tard, de Mycènes et de l'archaïsme ionien ; le culte s'en inspirait pour les sacerdoces, les mascarades rituelles et les danses. Pourquoi les hiérophantes d'Adonis au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, n'auraient-ils pas, dans leurs mystères et leurs mascarades sacrées, remplacé le sanglier devenu de plus en plus odieux à des Semites, par des types non moins terribles, mais à certains égards moins choquants ?

## VIII

Si le monument de Hermel n'est pas funéraire, on doit, pour l'expliquer, tenir compte, d'une part de sa situation, d'autre part des sujets qui le décorent. Il est placé certainement sur une frontière, sur celle qui séparait du pays de Babel, de la Syrie creuse (Coelé-Syrie, la Syrie ouverte qui s'étend vers Babel et Homs. A Homs, l'Éphèse des Anciens, régnaient, aux temps dont semble bien dater notre monument, à la fin de la période hellénistique et aux premiers siècles de l'Empire, des prêtres-rous : cette dynastie de l'Enésène qui, au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, devait, événement si étrange, introduire dans Rome le culte de son bœuf, la fameuse pierre noire tombée du ciel (comme le fameux aéroclithe d'Élisheim, tombé le 7 novembre 1492, qui a fait l'objet d'un poème latin de Seb. Brandt)<sup>(1)</sup> et les rites syriens les plus surprenants<sup>(2)</sup>, avait un domaine qui s'étendait des sables de la Palmy-

(1) AD. JOANNES, *Hindralre général de la France, Vosges et Ardennes*, Paris, Hachette,

1864, p. 174.

(2) LAMPRIOR *Belogabale* Cf. IKAN-BÉVILLE,



née aux sommets les plus escarpés du Liban, jusqu'à la haute vallée consacrée au culte du Seigneur, de cet *adon* qui est devenu l'Adonis de la légende grecque. Les Semites n'aimaient pas, de peur des magiciens, désigner leurs dieux de noms trop précis : le prêtre-roi d'Émèse servait *El*, autrement dit Dieu, le Dieu de la montagne (*gebél*). Elagabal, dont les Grecs, par une de ces paréonymologies audacieuses qui leur servaient à se retrouver partout, à ramener tout à eux, avaient fait une forme de leur Hélios (Heliogabal). Grands chasseurs, à la mode des monarques orientaux, les dynastes d'Émèse pouvaient chasser quatre sortes de grosses bêtes (*enfa*, celles-là mêmes qu'on voit figurées sur les quatre faces du monument de Hermel : les gazelles, qu'ils poursuivaient dans le désert, au Nord et à l'Est de leur capitale ; les sangliers, qui abondaient, je suppose, dans les roseaux du lac de Homs ; les cerfs (ou les daims) et les ours qu'ils ne devaient trouver, surtout les ours, que dans les régions les plus élevées du Liban, quand ils allaient y adorer, à Aphiaca, leur Tres-Haut (*Hypsistos*), qualification qu'il faut prendre à la rigueur, et qui a servi d'abord pour désigner tous ces dieux que les Semites vénéraient sur les hauts lieux.

Nous ne savons pas grand chose des prêtres-rois de l'Émésène, sauf leur accession à l'Empire au début du III<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux avait fait élever, aux portes de sa capitale, soit pour lui seul, soit à la plus grande gloire de sa famille, un monument du même type que celui de Hermel : c'est le grand tombeau à deux étages, plan carré et couverture pyramidale que Cassas dessina à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>21</sup>, que je vis en ruines en 1896, et dont j'ai pu constater en 1925 que même les ruines avaient péri. Charles Waddington en avait copié l'inscription, dont il a donné un commentaire où se trouve ce qu'on peut savoir et conjecturer de plus sûr concernant l'Émésène et ses prêtres-rois, les Sampsigéramès <sup>22</sup>. Le pays avait à peu près l'étendue d'une moitié d'un de nos

*La religion à Rome sous les Sévères* (Paris 1896), p. 251, et Fa. LUMONT, *Les Religions orientales dans le paganisme romain* (Paris, 1925), 4<sup>e</sup> édition, p. 106.

<sup>21</sup> Nous rappelions tantôt qu'on a récemment retrouvé à Qasr-el-Her une borne qui délimitait la Palmyrène et l'Émésène.

<sup>22</sup> Pl. 2: 23 bis Cf. REAN, *Mus.*, p. 309-310.

<sup>23</sup> WADDINGTON n° 2564-2567-2570, et l'article *Emesa* dans PAUL-WISSOWA, Cf. REAN, *Mus.*, p. 310. MARQUANT *Revue de la Statistique*, I 403. Le nom des Sampsigéramès entre dans l'histoire avec Ciceron, qui dans ses lettres à Atticus II, 14, 16, 17, 23, cf. BOUCHÉ-LATREUILLE, *Hist. des Sévères*, p. 427, 445 en sifflant Pompée évidemment, Ciceron trouvait

départements, sans en avoir, bien sur, la population. La partie Est et Nord-Est était occupée par les sables. Quant à la dynastie des Sampsigerames, elle s'était haussée à la royauté à la fin de la période hellénistique — c'est à cette époque aussi, au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, que font penser l'architecture et la sculpture du monument de Hermel.

## IX

*L'architecture.* En effet, c'est à la fin de la période hellénistique que semble s'être répandu le monument de plan carré à couverture en pyramide quadrangulaire. Nous ne la trouvons pas seulement en Syrie, mais dans l'Afrique du Nord et jusqu'en Gaule (cf. *supra*, fig. 1).

*La sculpture.* La sculpture aussi, par la précision un peu sèche de son exécution comme par la sobriété de sa composition, semble indiquer une date plus haute que la période impériale. Nulle part ne paraissent les défauts caractéristiques de l'art impérial, plus accentués dans les provinces qu'à Rome : l'enflure et l'odieux *fa presto*. L'œuvre date d'un temps où dure encore l'antique usage de la sculpture faite de parallélépipèdes construits à la façon des jeux de cubes de nos enfants, ou le relief qui s'élève uniformément au-dessus du fond, en saillie de huit à dix millimètres, contre lequel une planche pourrait s'appliquer exactement (la face Est, chassé au sanglier) et Nord (des cervidés à la pâture ou au repos dans leur remise) sont à cet égard particulièrement caractéristiques.

Pour la date approximative de notre monument, je prierai le lecteur d'accorder une importance spéciale à la face Nord, celle qui montre deux cervidés dans leur remise, l'un couché (c'est le dix cors, le vieux mâle), l'autre qui broute, debout, l'oreille et le nez aux aguets (c'est le *Behrersch*, le garde du corps qui veille sur l'autre). Il faut reconnaître que ce type de cerf ou de dam broutant est d'une étonnante beauté — tant on devine de force gracieuse chez la noble bête. Il apparaît dans la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, pour des raisons religieuses qui seraient à rechercher, sur les stèles d'or et

à ce nom oriental quelque chose de fastueux et soit dit sans jeu de mots, de pompeux, qui

ne messeyait pas au personnage auquel il s'appliquait comme sobriquet

les magnifiques tétradrachmes de Mithridate VI Eupator, roi du Pont<sup>13</sup>. C'est justement l'époque à laquelle, avant d'avoir pensé à ces monnaies, nous avions le sentiment qu'il fallait rapporter le monument de Hermel : édifice de la fin de la période hellénistique, où rien ne dénote l'époque impériale.

Au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, auquel nous croyons qu'on peut, approximativement, rapporter notre monument, la Syrie, et particulièrement l'*hinterland* (dont faisait partie l'Emèse), ne devaient pas encore être hellénisées bien profondément. C'est une importante mais difficile question que celle de l'hel-



FIG. 5-7. — Tétradrachme (fig. 5 et 7) et drachme (fig. 6) de Mithridate le Grand.

lénisme en Syrie : jusqu'à quel point a-t-il pénétré, quelles ont été les limites de cette pénétration géographique et ses phases principales ? Autant de questions que le petit nombre des monuments conservés et la difficulté de les interpréter obligeront sans doute longtemps, et peut-être toujours, à laisser sans réponse. Mais une conclusion me paraît résulter de l'étude attentive de l'épigraphique monument de Hermel : c'est que l'art du temps de l'Empire, que nous connais-

<sup>13</sup> G. F. HILL, *A Handbook of Greek and Roman Coins*, pl. X, 3, p. 253 : tétradrachme daté de ΒΚΣ (221 d'une ère royale du Pont : 6-75 av. J.-C.). Le tétradrachme que garde à l'obélisque le M. Jean Baudou nous reproduisons ci-dessus, et qui appartient au Catinel de France est daté de ΑΛΣ 231 de l'ère assyrienne (83-89 av. J.-C.). Quant aux tétradrachmes ils proviennent de l'atelier de Pergame. Cf. sur ces monnaies pontiques au type

du cerf paissant, le *Recueil des monnaies gr. d'Asie Mineure*, de Lh. Walconer, E. Bancel et Th. Reinach, t. I 2<sup>e</sup> ed., 1925. Pont et Paphlagonie. Les monnaies d'Épaise au type de la proème de cerf (E. Bancel, *Traité des monnaies gr. et rom.*, 2<sup>e</sup> p., II, p. 1090 sq.) datent du 1<sup>er</sup> siècle et représentent tout autre chose que le cerf broutant des monnaies de Mithridate et du monument de Hermel.

sous en Syrie admirablement, par des monuments capitaux comme nombre et comme témoignage, ceux de Palmyre et de Baalbek, a été précédé, jusqu'à la fin de la période hellénistique, aux temps de la décomposition de l'empire des Séleucides, par un art local, ou se sont accusés les instincts permanents de la race ou des races, plus fortement qu'ils ne leurent depuis, sous les empereurs de Rome. L'étude du monument funéraire de Souda nous paraît conduire à une conclusion analogue. Essayons de grouper le fuseau, de démêler et de rapprocher tous ces caractères locaux, propres à la terre et à ses habitants.

L'architecture d'abord.

Évidemment, l'édifice de Hermel est à deux étages, il présente deux ordres ioniques superposés. Cela est grec; mais cette superposition d'un haut *mastaba* à une pyramide quadrangulaire<sup>1</sup>, cela n'est pas grec.

N'est pas grecque non plus, comme nous l'avons déjà remarqué, cette façon de construire une frise en trois assises isodomoniques superposées, au lieu de la tailler dans des dalles dressées de champ.

N'est pas grecque encore l'aversion dont cette frise semble témoigner pour la représentation de l'être humain. La face au sanglier, la face aux gazelles, représentent des chasses où l'on voit tout, hors les chasseurs. La face de l'ourse et de ses deux oursons, la face des cerfs ou des daims nous montrent aussi des scènes faites pour intéresser des veneurs, mais aucun chasseur curieux n'y assiste. Les cervides, les deux oursons et leur mère sont seuls, nul être humain ne les trouble dans leur solitude dans la vaste montagne où ils ont trouvé un lieu de quiétude. Ainsi, le monument de Hermel qui, au premier coup d'œil, pouvait paraître grec, apparaît, quand on y regarde de plus près, comme un monument oriental plaqué d'hellénisme, et un monument oriental qui a conservé plusieurs habitudes et conventions antérieures à la diffusion de l'hellénisme en pays syrien, lui convient-on de figurer le sol par une barre en relief. L'aversion pour la représentation de la figure humaine. Aversion que nous ne songeons d'ailleurs pas à exagérer : même les Juifs, a

<sup>1</sup> MASPERO *L'Archéologie égyptienne*, p. 139. *Guide du Musée du Caire*, p. 323. Nombre de grands ou de petits tombeaux de ce type pyramide quadrangulaire sur *mastaba* carré à Hermopolis Magna, dans la nécropole gréco-

romaine qui s'étend au sud de la tombe de Pélésiris, et aussi les édifices caractéristiques par ex. la tombe du « Mor, qui sentait bon » *Me, innes Bahr*, I, II, p. 149, pl. II sont du second et de notre âge.

Doura, n'ont pas hésité à faire peindre sur les murs intérieurs de leur synagogue l'édifiante histoire d'Esther, et l'on a recueilli, provenant des populations païennes de la Syrie, plus d'un relief en pierre dure, plus d'une statuette en terre cuite représentant des divinités à forme humaine, des soldats en char ou à cheval, des idoles ou des personnages montés sur chameau ou sur dromadaire. Mais même en tenant compte de toutes ces remarques, il n'en reste pas moins que le vif élément syrien n'avait pas pour la représentation de la forme et de la figure humaines le goût invincible, la propension dominante que l'on constate chez les Grecs et les Latins des l'aube de leur civilisation. C'est un paradoxe d'érudits très savants que d'essayer d'effacer toute différence entre les races favorisées qui semblent avoir reçu le don et l'amour de la plastique en très particulier et caractéristique héritage, et les peuples sémitiques à l'un desquels son législateur a édicté cette règle : « Tu ne feras pas d'image taillée. »

### X

La même conclusion s'impose si l'on considère les sujets représentés. Qu'ils représentent, comme dans le cas du sanglier ou des gazelles, la chasse à la grosse bête, ou, comme sur les faces de l'ourse et des cervidés, le repos de grands *beaux*, chaque fois c'est l'idée de la chasse que ces sculptures imposent, et, malgré que les chasseurs ne soient pas figures, c'est l'idée des chasseurs, ou, comme nous sommes en Orient, c'est l'idée du roi qui, pour le plus grand bien de ses sujets, c'est l'idée du Dieu qui, pour le plus grand bien de ses adorateurs, les débarrassent des grosses bêtes. De toute façon le monument de Hermel fait songer à de grandes chasses, évoque l'idée de chasseurs illustres.

Depuis les temps les plus récents, depuis l'époque très antique du roi Minos de Crète, l'art grec, à la suite et à l'exemple de l'art oriental, de l'art pharaonique — Ramsès III à Médinet Habou <sup>(1)</sup> — puis de l'art babylonien et assyrien, s'est complu à représenter des scènes de chasse. Dans certains cas, c'était pure imitation des monuments traditionnels de l'antique Orient. Les lions et lions de l'art mycénien ne prouvent pas qu'il y eût des lions dans le pays de Mycènes, pas plus que, par exemple, le lion taurophage qui ser-

(1) MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, II, p. 469.



vait d'épissime aux monnaies et aux portes <sup>(1)</sup> d'Acanthe ne prouve, malgré Herodote <sup>(2)</sup>, qu'il y en eût en Chalcidique quand Xerxès traversa ce pays avec sa grande armée.

Mais en Flohe, à Calydon l'énorme sanglier que chassèrent Méléagre, Atalante et les héros grecs, avait plus de réalité. Les accidents mortels auxquels les chasses à la grosse bête, surtout celles au sanglier, donnaient lieu n'étaient que trop fréquents. Car on est trop porté à oublier le courage et la force qu'il fallait pour affronter, les yeux dans les yeux, sans autre arme que l'épieu, un ours, un sanglier, et même un cerf. Ce n'était pas l'exercice inoffensif que les tueurs de *futu-fu* pratiquent aux environs de Marseille, ou les invites des chasses présidentielles à Rambouillet, ni, pas davantage, pour emprunter une comparaison à l'antiquité, la fameuse chasse au lièvre dans les garrigues de l'Attique, où l'on ne risquait que des coups de soleil et qu'une grande soif. Pour les anciens, la chasse aux grosses bêtes était la meilleure préparation à la guerre <sup>(3)</sup>. Il fallait y déployer les mêmes vertus que sur le champ de bataille. On y combattait à l'arme blanche des adversaires terribles. Le corps à corps avec un ours qui, dresse sur ses pattes de derrière, essayait de ceinturer son adversaire avec les deux autres, l'attente de la charge d'un vieux solitaire, cerf ou sanglier, exigeaient autant de force physique et morale, autant de promptitude de coup d'œil que le combat avec les Barbares les plus robustes et les plus aguerris. L'invention de la poudre, l'emploi des armes à feu portatives, ont changé tout cela. Mais dans l'antiquité, la grande chasse était fertile en vaillances, elle donnait de la force d'âme, du courage. C'est pourquoi,

<sup>(1)</sup> Cat. sommaire (des sculptures antiques du Louvre), n° 837. Mais ce marbre, qui semble être celui qu'un dessin de Constantin (*Voyage dans la Macédoine*, pl. II) reproduit de façon plutôt fantaisiste, provient-il vraiment d'Acanthe ? Pour ma part, je le croirais volontiers : les fouilles de Thasos ont appris que les portes de ces grandes colonnes ioniennes de la côte de Thrace étaient souvent décorées de reliefs à sens religieux. Mais pour ce qui est de l'attribution à Acanthe du relief au lion taurophage, il y a doute.

<sup>(2)</sup> VII, 425. De l'assertion d'Hérodote, sur les lions qui attaquaient, en Mygdonie, les

chameaux du train des équipages de Xerxès, il ne faudrait pas conclure que le lion se trouvât à demeure en Macédoine : ces lions venaient peut-être de loin, de Babylone apparemment, ils suivaient l'armée de Xerxès pour se repaître des corps d'hommes et d'animaux qu'elle semait sur son chemin. Cf. l'article *Léon*, par STREIN, dans P. W., XIV, 970.

<sup>(3)</sup> *Iam vero immanes et feras belluas nascimur venando, ut et venamus ille, et exercemus in venando ad similitudinem bellicae disciplinae* (CICÉRON, *De natura Deorum*, I, II, ch. LXIV). Cf. HORACE, *Sat.*, II, 2, 40-41.



sur la fameuse mosaïque d'Antioche le médaillon central de la *Μεγιστοφυα* de la Force de l'âme courageuse est entouré des chasseurs les plus illustres de la Fable, Meleagre, Alceus, Actéon, Hippolyte, Narcisse, Tiresias. Sur d'innombrables sarcophages grecs et gréco-romains, des scènes de chasse, des épisodes empruntés à la vie des chasseurs illustres, sont représentés, non sans que la famille du mort et que le sculpteur n'aient songé à la chasse comme école de vaillance.

## XI

Sur l'une des faces du sarcophage d'Alexandre <sup>3)</sup> — ou du roi de Sidon, Abdolonyme <sup>4)</sup> — une chasse au cerf fait pendant à une chasse au lion. Sur le médaillon d'or de Tarse <sup>5)</sup>, nous voyons une faible copie du groupe de Delphes où Lysippe avait représenté Alexandre chassant le lion. Ces représentations ne sont pas grecques fondamentalement, car si elles ont des Grecs pour auteurs et pour personnages, elles sont orientales quant à leur esprit. Alexandre, devenant par la conquête de l'empire achéménide un souverain oriental, se fait représenter comme un monarque d'Orient, manifestant sa vertu, c'est-à-dire son courage *μεγιστοφυα* dans une grande chasse. C'est ce que bien longtemps après lui, continuèrent à faire les souverains parthes, sassanides et persans. C'est ce que devaient faire, avec un faste moindre, proportionné à des moyens beaucoup plus humbles, mais avec une égale conviction, les roitelets de l'Émésène. Peut-être ceux-ci ne chassaient-ils pas toujours en terrain libre, dans la montagne, la plaine ou le désert, peut-être poursuivaient-ils, sans grandes fatigues, les grosses bêtes dans leurs parcs *παρκοὶ*, <sup>6)</sup> qui en Syrie ont dû précéder les parcs des Omeyyades, comme celui de Qasr-el Haur, et leur servir, plus ou moins directement, de modèles. Justement, le lieu-dit

<sup>3)</sup> Collignon, *Sculpt. gr.*, II, p. 607, pl. VIII.

<sup>4)</sup> Hypothèse de STONICZKA, *Jahrbuch des archæol. Inst.*, 1894, p. 343.

<sup>5)</sup> Collignon, *op. l.*, II, fig. 249.

<sup>6)</sup> *Journal of Hellenic Studies (Venalia Alexandri)*, 1899, p. 23.

<sup>7)</sup> Cf. ERMANN, *Zur Datierung der Sassani-*

*ischen Jagdschalen*, dans le *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, 1936. Ce travail, richement illustré, complète la grande publication de SMITH et LESLIE de monnaie, entrée depuis celle-ci à l'Ermitage, antérieurement publiée par OLSKI et TREVEN, *Argentaria Sassanide*, 1 gr album, Pétersbourg, 1901.

*Τριπύρες* (les *Trois Pices*)<sup>(1)</sup> se trouve entre Hermel et Homs. De la chasse dans un *Thiergarten* à la chasse dans l'arène de l'amphithéâtre, telle que l'ont pratiquée certains empereurs de Rome, il n'y a pas loin. Les chefs d'Etat, en se mêlant de chasses, ont involontairement beaucoup contribué à la faire descendre de plusieurs échelons dans l'ordre de l'héroïsme, et, finalement, à la discréditer.

Y ayant que le monument de Hermel n'a rien de funéraire, n'est ni un tombeau ni un mausolée, et qu'il est, d'autre part, décoré exclusivement de représentations faisant songer à la chasse, faut-il dire qu'il a été élevé pour commémorer le souvenir de telle ou telle chasse remarquable? C'est possible, mais ce n'est pas sûr et il n'est guère scientifique de vouloir deviner des causes accidentelles, imaginer les circonstances particulières. Il vaut mieux souligner, en finissant, ce que nous avons déjà dit de l'endroit où, géographiquement se trouve Hermel, au pied des plus hautes cimes du Liban, où le Sampsigérane alluit, comme prêtre, sacrificateur au Très Haut, au Dieu du djebel (Elagabal) et comme chasseur, forcer, pour en débarrasser son peuple et pour remplir une fonction millénaire, les grosses bêtes dont la montagne, en ce temps-là, regorgeait. Le monument de Hermel nous semble donc un mémorial, destiné, dans un emplacement bien en vue, sur la frontière, au pied des plus hautes régions du Liban, de la sainte contrée du beau sire Adonis, à rappeler les vaillantes cynétiques des souverains de l'Émésène et la reconnaissance que leur avait value la destruction des grosses bêtes. Mémorial ou sont, je crois, également sensibles, et la vaine ostentatoire de ces petits souverains<sup>(2)</sup> et l'adulation courtisanesque des sujets. Par ce double caractère, cet édifice de magnificence est bien dans le vieil esprit de l'immuable Orient, sur lequel, en Syrie, l'hellénisme n'a été qu'un placage passager.

PAUL PERDRIZET.

(1) *Rep. archéol.*, 1898, I.

(2) Je ne suis si je puis faire connaître l'impression que j'ai d'eux, ils d'abord *scitatis antipathia*, ressembler quelque peu aux princes

picules allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle, eux aussi entichés de noblesse et dont la principale distraction était la chasse, plaisir par excellence des seigneurs et des souverains.

## TADMOREA

(suite) <sup>(1)</sup>

PAR

J. CANTINEAU

Pendant les années 1935 et 1936, notre connaissance du palmyrénien a continué à s'étendre et à se préciser.

De nouveaux textes ont été mis au jour. En ce qui concerne la ville même de Palmyre, les deux faits importants ont été d'abord le début du déblaiement de l'édifice dit *Agora* plan Gannef, n° 18, commencé par M. R. AMY en 1935, la partie déblayée est située le long d'un mur de Justinien, mais à l'intérieur de l'édifice, quoiqu'elle soit de surface minime, elle a fourni plusieurs inscriptions intéressantes, cela fait bien augurer de la suite du déblaiement. — Ensuite, la fouille de l'hypogée de Yarith dans la nécropole Ouest ou Vallée des Fontaines (publiée par MM. R. AMY et H. SEIGNE *Recherches dans la nécropole de Palmyre, Syria* 1936, p. 225-260), a, elle aussi, fourni quelques textes. D'autres inscriptions ont été découvertes pendant la démolition des maisons de l'ancien village qui restaient encore debout. — Enfin les recherches de MM. INGHOLT et SCHULLENBERGER, dans le H. Sé'ar ont fourni des textes intéressants, non encore édités.

Pendant ces deux années, les publications relatives à l'épigraphie palmyrénienne ont été presque plus importantes que les découvertes. Quatre séries de textes ont vu le jour. Dans *Berytus* II, sous le titre *Excavated tombs from Palmyra*, M. H. INGHOLT a commencé à éditer les inscriptions funéraires si importantes qu'il a découvertes dans la nécropole Sud-Ouest en 1924 et 1925. De son côté, M. DU MESSIL ou BISSON publiait dans la *Revue des Etudes sémitiques*, 1936, le début d'un *Inventaire des inscriptions palmyrénienes de Doura-Europos*. De mon côté, j'ai publié, en 1936, un certain nombre de textes recueillis sous le titre de *Tadmorea* (*Syria* 1936, p. 267-282 et 346-355) et j'ai pu éditer dans le fascicule 8 de l'*Inventaire des Inscriptions de Palmyre* la presque-totalité des inscriptions funéraires se trouvant au Dépôt des Antiquités.

A côté de ces publications de textes, trois ouvrages théoriques ont vu le jour. L'ouvrage de F. ROSENTHAL, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung innerhalb des Aramaischen* (Leipzig 1936), ma propre *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, Le Caire, 1935, et enfin l'étude de W. GOLDMANN, *Die palmyrenischen Personennamen*, Leipzig, 1935.

Après avoir édité les principaux textes découverts, je dirai plus loin quelques mots de ces diverses publications.

<sup>(1)</sup> Voir *Syria*, 1933, p. 160-202; 1936, p. 267-282 et 346-355.

## 28° STATUES DE MARCUS ULPUS YARBAI.

Marcus Ulpus Yarbai, fils de Hairan, petit-fils d'Abgar, est déjà un personnage fort connu. L'inscription bilingue C 3928, sur une base trouvée dans le cimetière arabe, mentionne une statue qui a été élevée à Marcus Ulpus Yarbai en août 157 par les membres de la caravane qui revenait de Spasinou Kharax, Zabal'athu fils de Zabelala étant chef de la caravane. L'inscription bilingue C 3916, découverte par Ponsstern dans l'Agora, mentionne qu'une statue a été élevée à Marcus Ulpus Yarbai en mars 157 par Hairan, fils de Yarbai, petit-fils de Taimé, et par Habibi, fils de Yarbai, petit-fils de Hairan, des Bruc Annobath, et par les commerçants qui sont montés avec eux de Khomana, bourg de Mésopotamie (restitue CLERMONT-GANNEAU dans le texte grec). L'inscription palmyrénienne CaA9 que j'ai découverte en décembre 1928 dans l'Agora, reproduit exactement le texte palmyrénien de l'inscription C 3909. L'inscription bilingue CaA8, découverte également en 1928 dans l'Agora, mentionne qu'une statue a été élevée en 157-158 à Marcus Ulpus Yarbai, par Belsar, fils de Yarbai, petit-fils de Taimé, son ami.

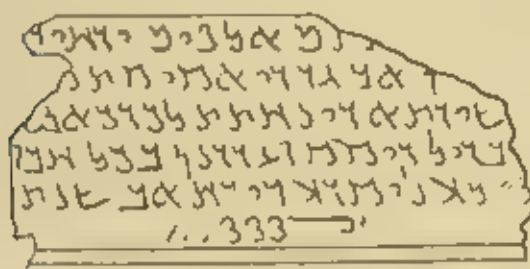
Voici trois nouvelles inscriptions, dédiées à des statues élevées à Marcus Ulpus Yarbai, ce qui porte à sept le nombre des textes le concernant. C'est là un fait extrêmement remarquable. Sorakhu, fils de Hairan, et sa famille n'avaient que cinq statues dans la colonnade transversale. Malkha Hasas paraît n'avoir eu lui aussi que cinq statues dans le portique sud du péribole du sanctuaire de Bel. Septimius Worod lui-même, le célèbre *arqapet* de Palmyre, semble n'avoir eu que six statues dans la grande colonnade. Le chiffre de sept statues est donc quelque chose d'exceptionnel. Cela prouve que Marcus Ulpus Yarbai, grâce à ses fonctions de chef de caravane, jouissant d'une extraordinaire popularité.

a. Parmi ces nouveaux textes, le premier a été découvert dans l'Agora, au cours des déblayements de R. Amy, à l'automne 1915, il est gravé sur une console de colonne qui se trouve maintenant au Depot des Antiquités sous le numéro A 624. Elle porte de face un texte grec de 6 lignes dont la première est détruite, dimensions : hauteur, 0 m. 21, largeur, 0 m. 4, hauteur des lettres, 2 cm. 3.



Ce texte très simple n'appelle guère de remarques. On notera seulement  $\text{צב} \text{אסמסמא}$  avec interversion des deux noms, et  $\text{צב}$ , faute de graveur pour  $\text{צבי}$ .

b) Une autre console de colonne a été découverte dans les déblaiements de l'Agora. Elle se trouve maintenant au Depot des Antiquités, sous le numéro A 603. Elle porte, de face, une inscription palmyrénienne de 6 lignes. Ses dimensions sont : hauteur, 0 m. 17 — longueur, 0 m. 37 — hauteur des caractères : 2 cm.

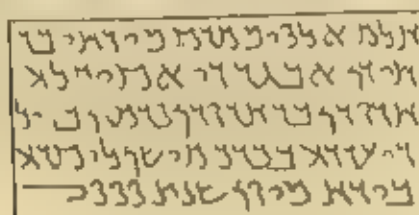


- |    |                            |
|----|----------------------------|
| 1. | עלם בור[קם אלפים ידחי בור] |
| 2. | היה אבנר די אקיסת ירה,     |
| 3. | שייחא די נחתת לברנא        |
| 4. | בדיר די קם תדיין בכל צבי   |
| 5. | ברה דיקית בירה אב שנת      |
| 6. | [CCC,CLX v. l.]            |

\* [Statue de Marcus Eliphus Eudon, fils (de Haura)p (fils de) Abou, que l'on a élevée la carmone qui est descendue vers Kharakh parce qu'il s'est tenu à sa tête et qu'il l'a eue en toute chose, pour l'honneur, au mois de Ab de l'année 467 (août 1100).]

L'emploi de  $\text{צב}$  dans le sens de *se tenir à la tête de* est bien attesté par les inscriptions *Inv.* IX, 6a<sub>1</sub>, 13<sub>1</sub> et 14<sub>1</sub> (précisées par  $\text{בדשקן}$ );  $\text{צדין}$  est une graphie défective pour  $\text{צדיק}$ , IX, 14<sub>1</sub>.

c) La troisième console de colonne a été découverte en démolissant le quartier de l'ancien village, dit Nqre, et est du Temple de Bel (voir mon *Recherche arabe de Palmyre*, II, pp. 116 et 116 bis) dans la maison d'un nommé Mhammad el Farā. Elle se trouve actuellement au Depot des Antiquités sous le numéro A 401. Elle porte de face un texte palmyrénien de 5 lignes. Ses dimensions sont : hauteur 0 m. 14, longueur 0 m. 28 — hauteur des lettres : 1 cm. 8.



- |    |                           |
|----|---------------------------|
| 1. | עלם אלפים מיקם ידחי בור   |
| 2. | היה אבנר די אבים ירה      |
| 3. | הדיין בור הדיין פיסין בור |
| 4. | די עזרה במדך מוסקן דיקיה  |
| 5. | ברה סין שנת LXX           |



« Statue d'Ulpus Marcus Yarbha, fils de Hawân, fils de) Abgar, que lui a élevée Haddadân fils de Haddadân Firmân parce qu'il l'a aidé dans Kharakh Maïsân, pour l'honorer, au mois de Siwân de l'an 470 (juin 159) ».

On notera l'interversion, le nom et du prénom latins de notre personnage : *Ulpus Marcus*, au lieu de *Marcus Ulpus*.

Le *Haddadân*, fils de *Haddadân Firmân*, ne serait-il pas l'oncle et le père de *Yarbabô* et de *Tridib*, qui ont offert de leurs deniers les six vantaux de bronze d'ore du temple de Bel, et à qui le Sénat et le Peuple ont fait élever des statues dans les prophétes du temple, en 175 ? On notera, en effet, que *'Awda* est fils de *Haddadân* fils de *Yarbabô* fils de *Haddadân*, fils de *Zabshôô* fils de *Haddadân Firmân* : *Jac. IX, 2* = *Corpus* 3914.

Le texte semble dire que *Ulpus Marcus Yarbha* a rendu quelque service à *Haddadân* dans *Kharakh Maïsân* ; cette ville est très probablement la même que *Spasinou Kharax* ; l'écriture de *La Mes* ne c. de la *Chamaene* peut donc passer pour et être comparée *Weissbach*, dans *Pattay-Weissowa Real-Encycl.*, s. v.

## 20<sup>e</sup> STATUE D'AGGAR FILS DE PATROKLE.

Les déblaiements et l'entretien du sanctuaire de Bel ont mis au jour dans la région du parape nord du peribole (près de la colonne dont la console porte l'inscription *Jac. IX, 7*, une base de statue sur laquelle est gravée une inscription bilingue : cinq lignes le grec, cinq lignes le palmyrénien. Les dimensions de l'inscription sont : hauteur 0 m. 29, longueur 0 m. 44, hauteur des caractères : grec 2 cm., palmyrénien 1 cm. 8.

ΗΒΟΤΑΗ ΑΒΓΑΡΟΝ ΠΑΤΡΟΚΛΟΥ  
ΤΟΤ ΚΑΙ ΑΣΤΟΤΡΓΑΤΟΤ ΛΕΚΕΙΣ ΟΤ  
ΑΓΑΘΟΝ ΠΟΛΕΙΤΗΝ ΚΑΙ ΕΤΝΟΤΗ  
ΠΡΟΣΤΗΝΙΔΙΑΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΤΗ ΗΣ  
ΧΑΡΝΕΤΟΥΤΣ ΕΥΤ ΔΥΣΤΡΟ-

ܠܒܘܬܐܝܗ ܐܒܓܪܐܢ ܡܬܪܐܟܠܐ  
ܬܘܬ ܕܐܝܬܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ  
ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ  
ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ  
ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ  
ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ

1. Η ΒΟΤΑΗ ΑΒΓΑΡΟΝ ΠΑΤΡΟΚΛΟΥ
2. ΤΟΤ ΚΑΙ ΑΣΤΟΤΡΓΑΤΟΤ ΛΕΚΕΙΣ ΟΤ
3. ΑΓΑΘΟΝ ΠΟΛΕΙΤΗΝ ΚΑΙ ΕΤΝΟΤΗ
4. ΠΡΟΣΤΗΝΙΔΙΑΝ ΠΑΤΡΙΔΑ ΤΗ ΗΣ
5. ΧΑΡΝΕΤΟΥΤΣ ΕΥΤ ΔΥΣΤΡΟ-

1. ܠܒܘܬܐܝܗ ܐܒܓܪܐܢ ܡܬܪܐܟܠܐ
2. ܬܘܬ ܕܐܝܬܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ
3. ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ
4. ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ
5. ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ

CCCLXXXXX ܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ ܕܐܬܪܐ



détruite, et le début, qui subsiste, reproduisant à peu près exactement la partie grecque.

« . . . a Mahkân, fils de Moqimâ, fils de Haurân, fils de Bara n, homme pieux, patriote et zélé; pour l'honorer, l'an 43 [71] (125-126) »



Fait remarquable, ce texte ne fait aucune mention du dieu. Il faut sans doute en conclure que même la partie grecque est mutilée, et qu'une ligne gravée sur le bandeau supérieur a disparu; elle portait probablement « 'H *βουλή*, ou bien « 'H *βουλή* καὶ ὁ δῆμος, puisque l'édicant a paru assez important au rédacteur du texte pour être cité le premier, avant celui du personnage honoré d'une statue — à rebours de l'usage courant.

Le nom propre בר נ' n'était, à ma connaissance, pas attesté jusqu'ici, mais on connaît un nom propre ברנ

### 31° UN POSEIDON PALMYRÉNIEN.

A la fin d'octobre 1931, un terrible orage s'abattit sur Palmyre; le wadi Šrešr (qui traverse les ruines et longe la partie méridionale de l'ancien village) se mit à couler abondamment, détruisant plusieurs murs de jardins. Par une coïncidence qui n'aurait pas toujours de frapper les Anciens, ces murs poséologiquement s'appelaient aussi au jour d'aujourd'hui, ornés de volutes ioniennes, jadis dédiés à Poséidon. Il se trouve maintenant au Depot des Antiquités, sous le numéro A 622. L'inscription est bilingue : 7 lignes de palmyrénien, 1 ligne de grec. Les dimensions sont : hauteur 0 m. 17; longueur 0 m. 36; hauteur des caractères : palmyrénien 1 cm. 5; grec 1 cm. 8.

ברנאמרן שאלון  
דנאמרן ברנאמרן  
נענאמרן ברנאמרן  
נענאמרן ברנאמרן  
נענאמרן ברנאמרן  
נענאמרן ברנאמרן  
נענאמרן ברנאמרן

ΠΟΣΕΙΔΩΝΙ ΘΕΩ

1. ביה סין שנת 43  
2. אב יב סין ברנאמרן  
3. אב יב סין ברנאמרן  
4. אב יב סין ברנאמרן  
5. אב יב סין ברנאמרן  
6. אב יב סין ברנאמרן  
7. אב יב סין ברנאמרן

Ποσειδώνι Θεῷ

Palmyrénien : « Au mois de Siwân de l'An 356 (juin 39), Moqlan fils de Kolouba, fils de Zabdiyêl [qui] est surnommé Bar Zaidan, de la tribu des B'ne [Uadl]îbat a consacré ces deux autels à 'LQWND', dieu bon. »

Grec : « Au dieu Poseidon. »

Je restitue בִּלְעִזַּי à cause du ך. Les B'ne Uadlîbat étaient surtout connus jusqu'ici par l'inscription *Inv.* IX, 15 = *Corpus* 3947, de 108 ap. J.-C.

Le dieu LQWND et Poseidon paraissent bien n'être qu'un seul et même personnage, considéré non comme dieu marin, mais comme dieu des eaux et des rverses abluviennes. Mais on ne voit pas l'origine le son no n palmyrénien.

### 32. LE DIEU BOL'ASTAR

Un dieu *Bol'astar* בִּלְעִזַּי elad apparut sur l'inscription du premier *Tabernaculum* : CaC 41<sub>b</sub> ; la tessere publiée dans *Tadmorea* 14 avait fourni un nom très voisin : בִּלְעִזַּי. Voici un nouveau texte qui atteste d'une façon indubitable l'existence de ce dieu Bol'astar.



C'est un fragment architravé, découvert à l'intérieur du temple de Bt, dans les fondations de l'autel des sacrifices. Il est maintenant au Depot des Antiquités, sous le numéro A 429. Il porte 3 lignes de palmyrénien en écriture archaïque. Ses dimensions sont : longueur 0 m. 58, hauteur 0 m. 14, hauteur des caractères 2 cm. 7.

בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי  
בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי  
בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי בִּלְעִזַּי

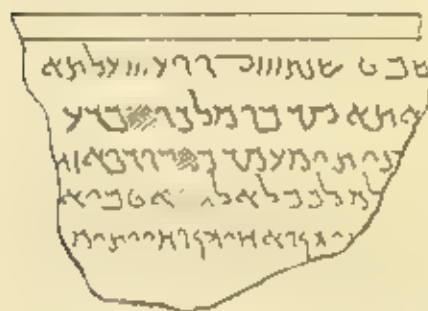
1. (ע) יתא דר די עב י סוכו בר היין  
2. (בר ע גרין) יבילעסתר אירא  
3. (ער הייד) יחיי בניהו יאר י די

« Cet autel a été fait par Malakhu fils de Harân, fils de Oyatâ, à Bol'astar le dieu, pour son salut, celui de ses fils et de ses frères. »

On ne pourrait faire que des hypothèses invérifiables sur la nature de ce dieu Bôl'astar.

### 33<sup>e</sup> AUTEL A 'AGLIBOL ET A MALAKHIBEL.

La démolition des maisons de l'ancien village, dans le quartier de Nqere (voir ci-dessus, p. 75) a mis au jour la partie antérieure d'un autel — maintenant au Depot des Antiquités sous le numéro A 847. Elle porte une inscription palmyrénienne de cinq lignes assez sérieusement mutilée. Ses dimensions sont longueur 0 m. 31, hauteur 0 m. 22, la hauteur moyenne des caractères est de 4 cm. 8.



- |   |  |
|---|--|
| 1 | ביתחן שבוש שנת סססלסלסל עלתא           |
| 2 | דל אלתא קרבי ביתי יז, בדעלסל           |
| 3 | בני חיסעסלסל ביתא דנ, יז               |
| 4 | לעלבייל ירסלסלסל אלתא סביא             |
| 5 | על חיתן יחיי בליתן דחיתן יחיי חיסלסלסל |
| 6 | אבותחן                                 |

\* [Au mois de, *Sbat* 318 (février 37) cet autel... a été offert par Malikka et Zabd'athel... fils de Tannu'amed, fils de Bar'phai Zay[eg. à 'Aglibol et, à Malakhbel, les deux boys, pour leur salut, celui de leurs enfants et de leurs frères, et pour le salut de Tannu ['amed leur père]. \*

Le début de la deuxième ligne est délicat à restituer, à cause de la finale *xxx* : il s'agit peut-être d'une partie de l'autel ou d'un accessoire du culte : on comparera *Tadmora* 47.

Le nom propre *סססלסל* est bien connu, notamment par *Compos* 3904 et *CaC* 7 = *Inv.* IX, 46.

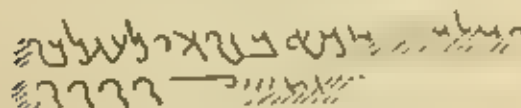
Au contraire, la restitution du nom *אלתא* ne s'appuie que sur le petit texte de *Repertoire* 44.

'Aglibol et Malakhbel étant fréquemment associés, la restitution du nom du premier, appelée par le pluriel *אלתא סביא*, est très probable.

## 34° BAS-RELIEF VOTIF EN L'HONNEUR DE 'AGLIBÔL.

Coin inférieur gauche d'un bas-relief brisé, trouvé pendant la démolition des maisons de l'ancien village, dans le quartier de Nqère (voir ci-dessus, p. 75), plus précisément dans la maison d'un nommé Šafi 'Amar. Il se trouve maintenant au Dépôt des Antiquités, sous le numéro A 415. On distingue encore le bas du corps d'un homme vêtu d'une robe drapée et de pantalons à la perse, qui posait sans doute une offrande dans la flamme d'un autel qu'on voit à côté de lui. Sur la base de ce morceau de sculpture courait une inscription palmyrénienne de deux lignes, dont seule la fin subsiste. Ce qui reste de l'inscription mesure 0 m. 30 de long et 0 m. 06 de large. Les caractères ont 1 cm. 8 de haut.



	יבלי חבשא בנותי לזמלכין CCCLXXX שנת	1 2
---	--	--------

Traduction « ... . BL... M', ses fils, et Aglibol , , l'an 38. »

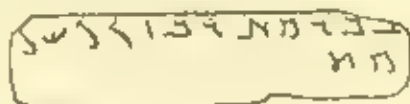
Ce bas-relief votif représentait sans doute le dédicat apportant son offrande au dieu 'Aglibôl. Je ne pense pas qu'il y ait place pour plusieurs signes d'unité à la fin de la date : le bas-relief serait donc de 68-70 de notre ère.

## 35° STATUE VOTIVE DE ŠALMAT.

Au Dépôt des Antiquités, sous le n° 123, se trouve la base d'une petite statuette, de provenance inconnue. On voit encore deux pieds et le bas d'une longue robe féminine. Une inscription palmyrénienne de deux lignes, en écriture demi-cursive, est gravée sur la base : elle mesure 0 m. 22 de long et



0 m. 05 de haut ; ses caractères, de dimension variable, ont de 0 cm. 5 à 1 cm. 5 de hauteur.



1. עבד מדיבון לשל-  
2. מ-ם

Si court soit-il, ce texte n'est pas sans intérêt. le nom du dedicant, מדיבון, n'est pas attesté ailleurs et son étymologie n'est pas claire. La divinité secondaire *SLMT* est déjà connue par l'inscription d'un autel que j'ai publiée sous le n° lat. 14 (*Syria*, 1931, p. 135) et qui était dédié à *SLMT* et à son frère, *général bon et rémunérateur*. J'ai cru alors, sans raison bien sérieuse, qu'il s'agissait d'une dédicace funéraire. Comparer M. MESSIL DE RISSON, *Inventaire*, p. XXIX, n° 2.

JEAN CANTINEAU.

(A suivre.)

## BIBLIOGRAPHIE

HENRI FRANKFORT. — *Progress of the Work of the Oriental Institute in Iraq, 1934-1935, Fifth Preliminary Report of the Iraq Expedition, The University of Chicago Press, 1935.*

Au cours de sa cinquième saison de fouilles dans la région de la Diyala, H. Frankfort a poursuivi les recherches entreprises, depuis 1930, à Tell Asmar et Khafaje, et élargi sa prospection en attaquant le nouveau site d'Ischali, qui n'est qu'à trois milles de Khafaje. Le temple qu'il y a découvert et qui a grande allure, indique assez l'importance de la ville repérée, qui était évidemment sous l'étroite dépendance des rois d'Isinounna.

Malgré tout, les préoccupations de Frankfort sont, une fois encore, tournées vers une meilleure compréhension de la période *early dynastic* et il lui consacre les deux tiers de son rapport, 8 planches de documents, une table chronologique, sans parler d'une abondante illustration. Grâce à six séries parallèles, fournies par Asmar et Khafaje, nous voyons, bien établie, la suite stratigraphique qui unit Djemdet Nasr à Agadé et, divisée en trois sections, la période *early dynastic*. Pas de dates, mais une séquence rigoureuse et des parallèles établis avec d'autres

sites : Kish, Lagash, Ur, Assur, Fara, Warka et la dernière venue dans l'horizon archéologique, Mari.

La durée de cette période est difficile à préciser. A Asmar, elle est représentée par dix mètres de décombres, à l'emplacement du temple d'Abu : au fond l'*earliest shrine* (temple à formes sinuées, cella avec autel, contre la paroi de fond) qui appartient à l'époque de Djemdet Nasr ; au sommet, la reconstruction du *single-shrine temple*, aux temps agadéens. La section de la période *early dynastic* proche d'Agadé (E. D. III) est divisée en deux sous-sections, E. D. III b (Cimetière A ; Lagash, Urnashke ; Ur, tombes royales et 1<sup>re</sup> dyn.) et E. D. III a (Assur II/G ; Fara ; Kish, Palais A et Mari). Cette subdivision semble bien légitimée, et la position de Mari ne soulève aucune objection, comme un *terminus ad quem* tout au moins, car nous allons le voir, Mari remonte bien avant aussi dans cette séquence.

La section *Early Dynastic II* est la plus brillamment représentée. A Asmar, c'est le lot des statues trouvées dans le *square temple* (OIC, 19) et ce sont des cylindres ; à Mari, ce sera le temple d'Ishtar b, avec des têtes viriles, des céramiques incrustées de triangles de coquille, lapis-lazuli (à Khafaje, vases de pierre, décorés

ainsi) et des cylindres dont un est de la même famille que celui (p. 42, fig. 32, kb. V, 1) dont Frankfort dit qu'il est typique de l'*Early Dynastic II*. A cette même section, appartient peut-être encore le temple d'Ishtar c à Mari, à moins qu'il ne faille le placer à la fin de *Early Dynastic I*.

des bois noirs que Frankfort signale (p. 56), peuvent être rapprochés des pièces de céramique noire, retrouvées par nous, mais étrangères aux espèces communes à Mari. En conclusion, la période *Early Dynastic*, avec ses trois sections, est *intégralement* représentée à Mari et la séquence établie par Frankfort se trouve confirmée

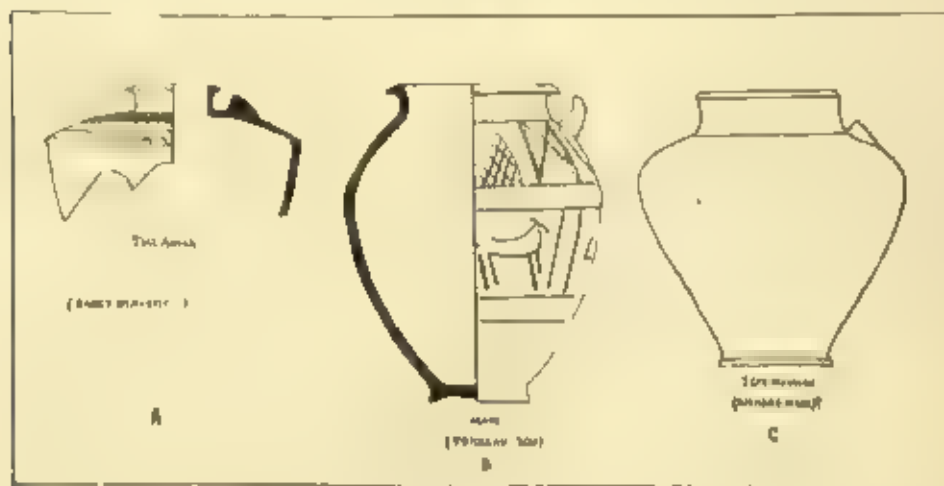


FIG. 1. — Céramique de Tell Amari, Mari et Tépé Moussian  
(A, décor incisé; B, décor peint; C, sans décor.)

Car de cette dernière section, nous avons désormais à Mari des répondants certains. En effet, dans un tombeau (300) postérieur au temple d'Ishtar d et du peu antérieur au temple c, nous avons recueilli deux vases bien caractéristiques, du groupe « scarlet ware », avec peinture polychrome, rouge-orange et noir, placée après cuisson et peu adhérente. Avec aussi un croc, sur l'épaule, qui rappelle immédiatement des exemplaires *Early Dynastic I* (pl. IV, 8 et 9), à rapprocher d'une jarre de type identique provenant de Tépé Ali-Abad et datée jusqu'ici de l'époque de Dj. Nasr (fig. 1). Nous croyons aussi que

par nos travaux sur le seul emplacement du temple d'Ishtar. On peut se demander si d'aussi évidentes ressemblances, attestant l'homogénéité d'une civilisation couvrant des centaines de milles, n'apporteraient pas encore les arguments de Ungnad (cf. les comptes rendus de Dus-saud, *Syria*, XVIII, 113; de Vaux, *Revue Biblique*, 1937, 471) qui affirme que ni les Sémites, ni les Sumériens ne sont les créateurs de la civilisation mésopotamienne. Et cette zone, mouvante certes, n'est plus tout à fait, après les récentes découvertes, une terre inconnue, et la synthèse que donne Frankfort dans ce

cinquième rapport, si rigoureusement étayée, y projette une nouvelle et très précieuse lumière.

Il nous reste peu de place pour signaler toute l'importance du complexe religieux dégagé à Ishchali, avec ses trois sanctuaires réunis dans la même enceinte. On ne sera pas étonné de trouver des analogies avec Mari : ainsi le sanctuaire N.-E., avec une « Breitraum » cella précédée d'une longue cour et, au Palais de Mari, les pièces 65-66 ; la porte de l'ante-cella du sanctuaire ouest (fig. 65, dont l'architecture rappelle en plus petit, celle de la grande porte Nord du Palais de Mari. La figurine (fig. 67) représentant la déesse Inanna-Kititum, nous suggère un rapprochement avec des plaquettes, encore inédites, de Larsa. De même celles du dieu armé dans un sarcophage (fig. 69), sont d'une famille bien documentée (notre *Refrigerium*, p. 49) et bien datées. La pièce la plus artistique est le fragment d'un vase en « bituminous stone », avec en relief la silhouette d'un mouton aux yeux incrustés, qui rappelle un vase de Susse.

Enfin, le rapport se termine par quelques pages sur le chantier de Khorasabad dont M. Loud vient d'inaugurer la publication définitive. L'Oriental Institute a quitté à son tour l'Iraq, au printemps 1937, non sans y avoir, sur ses chantiers d'Asmar, de Khafaje, d'Agrab, d'Ishchali et de Khorasabad, obtenu des résultats de premier ordre, dont les rapports préliminaires, rapides et détaillés — ce qui devrait être de règle dans toutes les Missions — ont, dès à présent, permis d'entrevoir l'exceptionnelle richesse.

ABDÉ PARROT.

FRANCIS W. GALPIN. — *The Music of the Sumerians and their immediate successors the Babylonians and Assyrians*. Un vol. in 4° de 110 pages et 12 planches. Cambridge University Press, 1937.

Les instruments de musique reproduits en nature ou sur les bas-reliefs, les cylindres, les terres-cuites, etc., provenant des fouilles exécutées en Mésopotamie, ont fait le sujet d'observations et de déductions que M. Galpin groupe dans son travail minutieusement documenté. Au cours des III<sup>e</sup>, II<sup>e</sup> et I<sup>re</sup> millénaires avant J.-C., les Sumériens faisaient usage de nombreux instruments : tambours, flûtes, trompes, harpes et luths qui accompagnaient soit les hymnes du temple et les libations des prêtres, soit les scènes de la vie pastorale et les danses. Des tablettes relatent qu'à Lagash et à Eridou, les trompes sonnent dans le temple lors des cérémonies rituelles ; Gudea recommande au chef de ses musiciens de faire jouer de la flûte et d'employer la lyre ; le tambour rythmait le chant des psalmistes, mais il devait aussi attirer l'attention des dieux. Ebeling a publié une liste de chants, sorte de catalogue d'une bibliothèque musicale du 12<sup>e</sup> ou 11<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Nous ne pouvons nous représenter l'effet mélodieux de la musique et des chants sumériens, leur mesure et leur composition étant totalement différentes de nos conceptions modernes. Leurs poèmes sont-ils de la prose rythmée comme les premiers hymnes byzantins ? Sur la tablette d'Ashur reproduite dans cet ouvrage, Sachs crut voir des indications mélodiques dans les groupes de signes cunéiformes répétés à la gauche du texte

de l'hymne sur la création de l'homme. Mais certains archéologues ont réfuté cette opinion. Comme le constate M. Galpin, bien des questions restent à élucider sur ce sujet; mais on ne peut douter de la place importante qu'occupait la musique dans la vie des Sumériens, des Babyloniens et des Assyriens.

M. D. B.

GEORG EISSER et JULIUS LEWY. — *Die Altassyrischen Rechtsurkunden vom Kültepe*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> parties avec index général. Un vol. in-8<sup>o</sup> de iv et 220 pages. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1935.

Ce volume achève la publication avec traduction et commentaire de 344 documents de caractère juridique qu'ont livrés les trouvailles de Kültepe, l'ancienne Kanish. On voit la maîtrise de M. Julius Lewy dans le déchiffrement de ces tablettes en vieux assyrien. Le savant assyriologue a montré que les commerçants de Kanish, tout en acceptant la juridiction d'Assour, sont en grande partie des Amorréens, de ce groupe ouest-sémitique qui, depuis le xiii<sup>e</sup> siècle, avait submergé la Babylonie.

Le commentaire explique juridiquement les opérations que relatent les diverses tablettes et dont le sens n'apparaît pas toujours nettement à la simple lecture. Il y a là de gros mouvements de métal d'Anatolie vers Assour, tandis qu'on exporte en Anatolie des étoffes et du plomb.

L'exposé des particularités de la langue de ces tablettes, annoncé dans la préface est remis à plus tard; mais on donne une liste des mots et des termes techniques qui sont expliqués dans les

notes. Un index groupe les noms de personne, de lieu, de dieux et de mois commentés dans les notes. Signalons la mention d'Alep, du pays de Shamai et de Palmyre.

R. D.

GIUSEPPE FURLANI. — *La Religione degli Hittiti* (Storia delle Religioni, XIII). Un vol. in-16 de xx et 431 pages. Bologne, Nicola Zanichelli, 1936.

L'excellente collection dirigée par le professeur Raffaele Pettazzoni s'accroît d'un précieux volume sur la religion des Hittites. M. G. Furlani a déjà beaucoup écrit sur ce peuple, qui a joué un rôle éminent au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. C'est la première fois qu'on consacre un volume entier à la religion, non seulement d'après les monuments, mais aussi d'après les textes en hittite cunéiforme dont la publication est aujourd'hui très avancée et que M. Götze avait déjà utilisés à cet effet dans *Kleinasiens*, p. 122-138.

Le terme de « hittite » a fini par être attribué à des populations fort diverses, d'où chez les auteurs modernes d'irréductibles confusions. M. G. Furlani rendra donc service en distinguant nettement 1<sup>o</sup> les Khatti primitifs, d'Asie Mineure et de langue non aryenne, malheureusement très mal connus; 2<sup>o</sup> les Hittites de langue aryenne, immigrés en Asie Mineure et fondateurs d'un grand empire; 3<sup>o</sup> les Hittites de Syrie, de langues diverses et de civilisation très composite, mais qui continuent en quelque manière la civilisation traditionnelle de l'empire hittite pendant près de cinq siècles après l'écroulement de l'empire hittite (1200).

Au point de vue religieux, il ne faut



pas perdre de vue que l'empire hittite fut lui-même un conglomérat de peuples, de langues et de cultes divers, et que le syncrétisme opéré par les rois hittites a uni des éléments khalti primitifs, hittites, luvites, khurrites, sans compter une forte influence sumérienne et accadienne — on peut ajouter égyptienne par le canal des Phéniciens et Syriens. Le seul critère, selon M. Furlani, qui permette de distinguer la nationalité des divinités est la langue. On peut y ajouter les représentations figurées. A vrai dire, les cylindres dont on suit l'état devront subir une révision complète fondée principalement sur les découvertes de Ras Shamra.

Une grosse difficulté tient à ce que les Hittites ont adopté, dans leur écriture, les idéogrammes sumériens et accadiens pour noter les divinités. Ainsi, la divinité représentée par l'idéogramme *ISTAR* avait un nom hittite; mais nous l'ignorons. Ainsi encore, l'idéogramme *IM* recouvre à la fois le Adad mésopotamien et une divinité hittite. Cette dernière semble être Zušhapanas, tandis que le même signe chez les Khurrites désigne Tešup. Par contre, les divinités secondaires, qui ont moins subi l'attraction mésopotamienne, ont leur nom écrit en caractères syllabiques.

Le panthéon impérial des Hittites constitue une famille. Le dieu de la tempête — qu'on ne sait comment nommer d'après l'idéogramme *IM* — a pour épouse la déesse solaire d'Arinna. Ces deux grands dieux se font face sur la bas-relief de Yazili-Kaya. Le dieu apparaît encore en relief sur la porte de Boghaz-Keni. Ces grands dieux ont pour fils les dieux de la tempête de Nerik et de Zipalanda, pour fille la déesse Mezullaš, et

pour neveu Zinlubiš. Le dieu de la tempête a une sœur du nom de Leiwanis et deux autres fils, le Soleil et Telipinuš, qui a épousé Hatipinus. Le dieu de la tempête a pour animaux sacrés les deux laureaux Šeriš et Hurriš.

La déesse d'Arinna paraît être la grande déesse locale, reine du ciel et de la terre; elle a pour pendant, dans le pays khurrite, la déesse Khepit. Telipinuš, fils du dieu de la tempête — ce dernier répond au Tešub des khurrites — est rapproché du Tamouz babylonien. Il rappelle aussi le mythe d'Atiyan; mais si les circonstances du mythe naturaliste sont pareilles, les récits eux-mêmes divergent nettement. Cependant, il y aura lieu d'examiner si un folklore commun et très ancien n'est pas à la source de tel ou tel récit, notamment celui qui met aux prises le dieu de la tempête avec le serpent Illuyankaš, qui répond au Lotan ou Leviathan des textes de Ras Shamra. M. Furlani rapproche, d'une part, le combat de Zeus et de Typhon, de l'autre la lutte de Marduk contre Tiamat.

Relevons encore que dans le panthéon luvite le dieu Šantiš (Sandan) correspond au Tešub khurrite et la déesse Kupapa à la Kybèle des Grecs.

Le savant assyriologue étudie toutes les manifestations religieuses comme les fêtes, la prière, le sacrifice, le péché, etc., et aussi la mantique où il lui apparaît, comme à M. Alfred Bonassier, que les Hittites l'ont transmise ainsi que l'astrologie des pays mésopotamiens jusqu'en Occident.

Très étudié, ce volume, qui repose sur une utilisation minutieuse des textes, se recommande à tous les travailleurs.

R. D.



SIR AUREL STEIN. — *Archaeological Reconnaissance in North-Western India and South Eastern Iran*. Un vol. in-4° de xx et 267 pages avec 34 planches, 88 gravures, 18 plans et 4 cartes. Londres, Macmillan, 1937.

La mission dont Sir Aurel Stein rend compte ici en détail a été entreprise aux frais de l'Université de Harvard et du British Museum. L'illustre explorateur a déjà donné un aperçu de ses trouvailles que M. Contenau a analysé ici même en détail. Nous n'y reviendrons pas, mais nous signalerons que la documentation graphique est ici plus complète. Sont particulièrement réussies les planches en couleurs, fragments de céramique musulmane vernissée (pl. IV et XXI), les vases d'époque chalcolithique, particulièrement ceux de la nécropole de Khurab, pl. XIII XIV,

R. D.

VLADIMIR DUMITRESCU. — *L'art préhistorique en Roumanie*. Une brochure in-8° de 32 pages et 24 planches. Bucarest, 1937.

Le directeur du Musée National des Antiquités de Bucarest vient de donner sous ce titre une excellente vue générale du développement de l'art dans l'ancienne Dacie jusqu'à l'occupation romaine.

Les produits de l'époque néolithique sont célèbres, notamment la céramique de Cucuteni qui s'étale, d'après l'auteur, d'environ 2500 à 1500 avant notre ère. Les influences égéennes y sont très fortes. L'âge du bronze, réduit de 1900 à 900 av. J.-C., montre une utilisation ingénieuse du métal avec influence de l'Europe centrale. Mais c'est l'art scythe

(700-300 av. J.-C.) qui a fourni les plus riches monuments. Cet apport iranien-tourano-mongol inaugure un art nouveau qui, avec le décor animal, utilise à profusion l'or et l'argent. Par contre, M. Dumitrescu considère que la nature nomade de cette population l'a naturellement détournée d'une industrie céramique notable. Des produits de l'art scythe que conserve le musée de Bucarest<sup>(1)</sup>, nous ne citerons que l'étonnissant casque en or de Poam-Prahova portant sur les couves-joues une scène de sacrifices et sur le paranaque des aîgles ailés et des griffons.

Vingt-quatre planches bien exécutées illustrent très utilement les descriptions de l'auteur qu'on doit remercier d'avoir tracé ce tableau d'ensemble.

R. D.

HANS BAUER. — *Der Ursprung des Alphabets (Der Alte Orient, 30, 1-2)*. Une brochure in-8° de 45 pages et 13 planches. Leipzig, Hinrichs, 1937.

Cette étude posthume du savant sémitisant, éditée par les soins du professeur Otto Eissfeldt, était déjà prête à paraître en 1935. Hans Bauer l'avait retenue dans l'attente de la publication des deux tablettes de bronze trouvées par M. Dunand à Byblos et annoncées par lui au congrès des Orientalistes de Rome. Cet exposé d'une question aussi importante et difficile que l'origine de l'alphabet est présenté de main de maître, aussi est-il à espérer qu'il contribuera à redresser bien des opinions erronées qui ont cours

(1) Voir aussi la pièce étudiée par M. Rosentzweig dans *Syria*, 1931, p. 52-53, pl. XXIII.

sur ce sujet. Relevons avec satisfaction que Hans Bauer place au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle l'inscription d'Ahiram. Mais, de ce que les princes phéniciens du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle correspondaient entre eux en accadien, doit-on conclure qu'à cette époque l'alphabet phénicien du type d'Ahiram n'était pas connu? Nous ne le croyons pas, car nous voyons les scribes de Ras Shamra continuer à se servir de l'accadien bien qu'à la même époque l'écriture alphabétique cunéiforme d'Ugarit fût d'usage courant.

Hans Bauer distingue justement, ce sur quoi nous avons insisté depuis longtemps, entre la décomposition de la parole en sons simples, ce qu'il appelle la forme interne de l'écriture, et l'invention même des caractères ou forme externe. Il n'y a aucun doute que la forme interne de nature consonantique ne soit d'origine égyptienne et que les Phéniciens en ont adopté le principe à l'école des Égyptiens. En passant à l'écarte, à la suite de Sethe, le système acrophonique, dont on a fait, à tort, un principe aussi bien de l'écriture égyptienne que de l'alphabet phénicien, il est évident que, pour ce dernier, la forme des lettres n'a aucun rapport avec l'image évoquée par le nom qu'elles portent<sup>(1)</sup>. Cette observation des plus justes suffirait à ruiner tout le système sur lequel repose le prétendu déchiffrement de l'écriture sinaïtique.

On a longtemps cherché à déduire de l'écriture hiéroglyphique ou même hiéroglyphique, la forme des caractères alphabétiques phéniciens. Nous avons montré, il

y a longtemps, en quoi la démonstration la plus réputée, celle d'E. de Rougé, était illusoire<sup>(2)</sup>: comme on dispose pour les comparer à chaque lettre phénicienne de plusieurs signes égyptiens, on en trouve toujours un qui se rapproche de la lettre en question et c'est naturellement celui qu'on choisit pour déterminer l'origine; mais ce choix arbitraire n'a aucune valeur probante. D'autre part, Rougé n'avait à sa disposition que les caractères de l'inscription d'Ahmounazar et il se trouve que son système est bien moins satisfaisant quand on l'applique à l'alphabet du sarcophage d'Ahiram.

On a cru résoudre ces difficultés grâce à l'écriture sinaïtique, qui aurait fourni l'étape intermédiaire entre l'écriture hiéroglyphique égyptienne et l'alphabet phénicien. On sait que des vestiges de cette écriture se sont rencontrés non seulement au Sinaï, mais aussi à Tell Duweir, l'ancienne Lakish. Malheureusement, les rapprochements, qui ont été proposés entre caractères sinaïtiques et lettres phéniciennes, ne présentent aucune sécurité parce qu'en réalité on n'est certain d'aucune des valeurs attribuées aux caractères sinaïtiques. Hans Bauer conteste le déchiffrement, qui on admet généralement et repousse l'idée que l'alphabet phénicien puisse être tiré de l'écriture sinaïtique. C'est également notre avis. D'ailleurs, Hans Bauer observe que, si la théorie de l'origine sinaïtique a pénétré et domine dans les encyclopédies et manuels allemands, les savants français s'y sont généralement refusés, *mit Recht*, ajoute-t-il (p. 27). Les planches III-V offrent au lecteur

(1) La meilleure tentative contraire est celle de LIEBERMANN, *Die Namen der Alphabetschrift in den Epigr.*, II, p. 125 et suiv.

(2) *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2<sup>e</sup> éd., p. 433 et suiv.

le moyen de juger l'arbitraire des rapprochements proposés.

Nous nous réjouissons aussi de voir le regretté sémitisant et épigraphiste conclure que la forme même des signes de l'alphabet phénicien est inventée de toutes pièces (*willkürlich geschaffen*). Nous avons insisté de notre côté sur le fait que les combinaisons, qui sont à l'origine de l'alphabet phénicien, sont trop exactement réglées et cohérentes pour ne pas être systématiques. Nous en dirons autant au sujet de l'alphabet de Ras Shamra. Tout au plus, Hans Bauer accepte-t-il la possibilité de quelques emprunts aux alphabets voisins, ce qui se vérifierait si certains caractères de l'écriture pseudo-hiéroglyphique de Byblos avaient conservé dans le nouvel alphabet leur valeur propre.

La question des rapports entre le cunéiforme alphabétique de Ras Shamra et l'alphabet phénicien classique est posée, mais non résolue, et c'est certainement un des points que Hans Bauer aurait repris si le temps lui avait été donné de publier lui-même son travail. Si l'on reconnaît que la langue des textes mythiques de Ras Shamra représente un état ancien du phénicien classique, ou si l'on veut de l'hébreu, on doit admettre que le cunéiforme alphabétique de Ras Shamra remonte à une époque plus ancienne que l'alphabet phénicien classique (\*). En ne notant plus nombre de consonnes, parce qu'on ne les distinguait plus dans la prononciation (comme *ghain*, *ha*, etc.), l'alphabet classique marque l'aboutissement de l'évolution phonétique,

(\*) Nous entendons dans son état à l'époque d'Aliram; mais il a pu connaître un état plus ancien.

déjà sensible à Ras Shamra (\*), subie par le proto-phénicien après qu'il fut transplanté du Sud palestinien, sa patrie d'origine, à Tyr, à Sidon et à Byblos, c'est-à-dire au contact d'une population qui éprouvait de la difficulté à s'assimiler la prononciation complexe des gens du sud. Un phénomène semblable s'est opéré dans la même région côtière lors de l'introduction de la langue arabe. Il est vraisemblable, d'ailleurs, que le Négéb et la côte philistine conserveront plus longtemps que Sidon et Byblos la phonétique de l'ancien parler. Ce n'est pas une hypothèse gratuite, car encore à l'époque de Néhémie la région d'Asludod se distinguait par son parler propre (\*\*).

R. D.

HANS H. VON DER OYEN. — *Ancient Oriental Seals in the Collection of Mrs Agnes Baldwin Brett* (*The University of Chicago Oriental Institute Publications*, vol. XXXVII), 76 pages, 20 figures, 12 planches, Chicago, 1936.

Après avoir examiné et publié le matériel glynnique d'Alisbar et les cylindres de la collection Newell (*OIP*, XXII), l'auteur était bien armé pour classer les 166 cachets et cylindres de la collection Brett, auxquels il consacre un catalogue dont la présentation typographique mérite l'éloge.

L'auteur s'est trouvé aux prises avec de grandes difficultés pour l'attribution de certains de ces monuments tous dépourvus d'indication de provenance. Aussi, parmi les vingt groupes que comporte sa

(\*) Voir ci-dessus l'article de M. A. Guérinot.

(\*\*) *Néhémie*, XIII, 24.

classification, plusieurs restent flottants ou délibérément indécis. C'est en particulier le cas du groupe n° 86 à 102 appelé tantôt « Hittite » (Cappadocien), tantôt « Hittite » (Cypriot ou North Syrian) ou « Hittite » tout court.

D'une façon générale trop de cylindres ont été attribués à la glyptique hittite ou à son influence. Il ne faut pas perdre de vue que le cylindre, en somme, est resté étranger aux Hittites qui lui préféraient le cachet. Mais c'est le terme « Hittite » (Cypriot) qui nous paraît le plus malencontreux. Que veut-il dire? Est-ce que l'auteur envisage une action de la glyptique hittite sur celle de Chypre? Mais en cet art les graveurs hittites n'ont pu faire école pour la simple raison qu'ils sont eux-mêmes restés élèves. D'autre part, l'influence dans le sens inverse est également inadmissible, puisque l'île n'a produit que peu de cylindres comme nous aurons l'occasion de le démontrer ailleurs. Elle en a surtout importé. La rareté des cylindres dans les nécropoles chypriotes, par ailleurs si prodigieusement riches, est un fait dont on n'a pas suffisamment tenu compte. Ainsi parmi les dix numéros attribués à ce groupe (93, 97, 98, 100, 102 à 107) aucun n'est hittite et un seul, peut-être, est d'origine chypriote.

Le cylindre avec figuration de char n° 28 est-il vraiment « archaïque Sumérien »? Par comparaison avec des pièces de style approchant nous l'aurions daté de la seconde moitié du II<sup>e</sup> millénaire.

Nous admettons que les pièces des séries « Suméro-Akkadien » et « Babylonien » ont toutes été soigneusement examinées en ce qui concerne l'authenticité. La maîtrise des faussaires est

devenue un redoutable danger pour les collectionneurs.

Peu de dates ont été avancées, ce dont nous félicitons l'auteur. Avec un matériel sans état civil, des méprises auraient été inévitables. Fort précieuses sont les *Notes* où l'auteur énumère les caractéristiques iconographiques et discute l'interprétation des scènes figurées. Un groupement des inscriptions, une liste des noms propres, une bibliographie assez complète et un index général facilitent l'utilisation de ce recueil, qui se présente ainsi comme un excellent instrument de travail.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER

ELMOR A. LESLIE. — *Old Testament Religion, in the light of its Canaanite Background*. Un vol. in-8° de 289 pages. New-York, The Abingdon Press, 1936.

Professeur d'hébreu et de littérature de l'A. T. à la Boston University School of Theology depuis 1921, ayant voyagé en Orient et très au courant des trouvailles récentes, l'auteur a cherché à adapter l'histoire traditionnelle d'Israël aux découvertes archéologiques qui se multiplient dans le Proche-Orient depuis la guerre. C'est ce que souligne le sous-titre.

M. Leslie accepte que, primitivement, la civilisation des Phéniciens et celle des Palestiniens ne constituaient qu'une seule et même civilisation, dite cananéenne, sur laquelle les textes de Ras Shamra projettent une vive lumière, notamment en ce qui concerne les divinités<sup>(1)</sup> et le

(1) Le dieu Bethel, hypostase qui alterne avec El, ne doit pas être confondu avec Ba'al (Baal), bien que le laureau les ait repré-



culte qui est nettement naturiste. D'après M. Leslie, la religion israélite se serait dégagée de ce fonds commun en deux étapes, celle des patriarches, puis celle de Moïse. Il admet le rapprochement entre Hébreu et Khabiru, terme qui, primitivement, ne serait pas une désignation de race, mais un groupement de sémites nomades. Peu à peu cependant, le vocable de Khabiru prit un certain caractère ethnique. Nomades piliards, ils s'engageaient comme mercenaires au service de tous les peuples en guerre. A vrai dire, on discerne mal l'application de cette définition aux patriarches.

La date de Moïse est déclarée ne pouvoir être antérieure au *xiii<sup>e</sup>* siècle à cause des découvertes de M. Nelson Glueck en Moab et en Edom, qui démontreraient qu'avant cette date il n'y avait ni Moabites ni Edomites en ces régions. Nous regrettons que ces précisions céramiques ne puissent tenir contre le fait qu'il est question d'Edom dans le poème de Keret, au *xiv<sup>e</sup>* siècle av. J.-C., comme d'un royaume important.

M. Leslie tient la Pâque pour une fête essentiellement nomade, mais il ajoute que son origine remonte aux temps pré-cananéens. C'était la principale fête des Qénites et le savant exégète américain tire d'Exode, xviii, 12, qu'elle fut introduite en Israël par Yethro. La cérémonie qui, primitivement, n'avait aucun lien avec l'Exode, était nocturne parce qu'en rapport avec la lune et même consacrée à une divinité lunaire. Un des actes

sentés l'un et l'autre; cf. *Syria*, 1936, p. 294 où l'on distingue la nature des deux lauriers de Jérusalem. — P. 27, l'étymologie donnée d'Atargatis « mother of Attis » est une vieille erreur longue qu'il faut se résoudre à écarter

caractéristiques ayant donné son nom à la fête, était la danse accompagnant le sacrifice. Les rites, notamment celui de l'aspersion de sang à la porte de la tente, avaient pour objet de protéger des esprits malins, d'assurer la fécondité des troupeaux et la fertilité des champs. Ce point de départ prit un développement considérable.

L'auteur arrête son exposé après le grand mouvement prophétique qui fonde définitivement la religion d'Israël.

R. D.

A. VINCENT. — *La religion des Judéo-Araméens d'Éléphantine*. Un vol. in-4° de 723 pages. Paris, Gauthier, 1937.

Les colons de l'île de Ieb dont nous possédons les papyrus judéo-araméens datant du *v<sup>e</sup>* siècle avant J.-C., sont-ils des représentants authentiques du mosaïsme, comme le croit M. Loisy? Offrent-ils un reflet de l'état religieux qui était celui des masses populaires en Palestine, au temps où ils quittèrent leur pays, comme le pense M. Lods? Ces colons sont-ils des Samaritains avant la lettre, comme l'avance M. Van Hoonacker? Au contraire, les Juifs d'Éléphantine sont-ils demeurés, en religion, au point où l'on en était en Judée avant la réforme de Josias? Cette opinion du P. Lagrange, M. A. Vincent l'adopte, mais il propose d'utiliser les papyrus d'Éléphantine pour mieux comprendre l'Ancien Testament.

Le fait que rien dans ces documents ne permet d'attribuer à ces Judéo-Araméens une connaissance quelconque du Deutéronome permet de penser que leur départ est antérieur à la découverte de ce livre (622/621); ce départ pourrait être lié

soit à l'invasion scythe, soit à la persécution de Josias contre le sanctuaire de Béthel, ce qui le date de 630 à 621 environ. C'est qu'en effet, Béthel, à cette époque, ne conserve plus « intacts les souvenirs d'un yahwisme authentique ». « Le schisme de Jéroboam y avait implanté toutes les pratiques justement condamnées par les tenants de la vraie tradition. Un taureau y représentait le Dieu du Sinaï et le dieu Béthel y était honoré en même temps que Yahweh ». Ceci expliquerait au mieux le caractère disparate de la religion de la colonie d'Éléphantine.

Yahweh, sous le nom de Yahô, qui appartient au vieux fonds sémitique, est adoré à Éléphantine; il y est qualifié de « dieu des armées », célestes bien entendu, de « dieu du ciel ».

Or, cette expression ne pouvait que plaire aux Achéménides qui voyaient en Ahoura-Mazda le dieu du ciel, alors que les gens d'Éléphantine en préférant le vocable pensaient à Yahweh. Dans le temple, la colonie pratiquait les sacrifices mentionnés dans la Bible: l'holocauste, le sacrifice de communion, l'oblation pacifique, la libation et l'offrande de l'encens, mais Yahô « n'était pas le seul bénéficiaire des libations et la déesse Anat, d'autres divinités encore, y participaient dans une mesure plus ou moins large ». Enfin, par une lettre de Hananiah, nous voyons la colonie autorisée à célébrer la Pâque, mais il lui est prescrit de le faire à huis clos; il ne faut pas oublier qu'à côté des Juifs immolant l'agneau se trouvaient les adorateurs du dieu-bélier Hnôûb, dont les susceptibilités étaient vives. De la sorte, à « une Pâque et des Azymes à l'état archaïque,

sans organisation spéciale », Hananiah ajoute « toutes les pratiques liturgiques et rituelles en usage à Jérusalem en 419 av. J.-C. ».

Le temple de Yahô devait être du type sémitique primitif, enceinte sacrée à ciel ouvert où l'autel s'érige devant une stèle placée ou non dans une chapelle, et l'étude des textes établit de grandes ressemblances entre les prêtres d'Éléphantine et les prêtres des hauts lieux Israélites; la prière semble aller de pair avec cette conception, « elle ne monte pas très haut » et se borne à demander les biens terrestres. Mais d'autres dieux que Yahô étaient l'objet du culte des Judéo-Araméens d'Éléphantine: Béthel, dont la connaissance est attestée par un certain nombre de noms théophores; Haraumbéthel, dont le nom se compose de celui de Haram (qui a donné son nom au sommet de l'Hermon); Anat, personnification du principe féminin de fertilité et de fécondité; elle devint la parèdre de Yahô; encore Ashim-Eshmoun, l'équivalent du grand dieu assyrien, dieu des sommets, de l'orage, mais aussi de la pluie bienfaisante, dieu qui personnifie la force vitale de la nature. Lui aussi est adoré à Éléphantine, et cette contamination du culte de Yahô est celle que l'on pouvait attendre; les divinités du type Anat et du grand dieu forment le fonds ancestral de la religion de Canaan contre qui Yahweh dut combattre de tout temps. En somme, comme le remarque si justement, M. A. Vincent, « les Judéo-Araméens d'Éléphantine se placent à mi-chemin entre la loi et l'idolâtrie ».

On saura gré à M. A. Vincent d'avoir si nettement distingué, au cours de son enquête minutieuse, entre ce qui appar-



lient à la religion mosaïque et ce qui est des anciens cultes de l'Asie Occidentale. Dans cet exposé si convaincant et si clair, que complète un important index, rien n'est négligé, et nous avons ainsi un tableau complet non seulement de la religion de la colonie judéo-araméenne d'Éléphantine, mais des compromis que pouvait amener la rencontre du culte du passé avec le culte de l'avenir.

G. COHENAT.

ZELLEN S. HARRIS. — *A Grammar of the Phoenician Language*. Un vol. in-8° de xi et 172 pages. New Haven, American Oriental Society, 1936.

Il est assez surprenant qu'on n'ait pas songé à publier une grammaire de la langue phénicienne depuis l'ouvrage resté classique de Paul Schröder, *Die phönizische Sprache* (1899). Il faut croire qu'il y a à cela quelque difficulté, dont la principale est l'extrême extension de la langue phénicienne, d'une part, et le matériel si non rare, du moins peu varié, presque uniquement fourni par des textes lapidaires.

Le mérite de M. Z. S. Harris n'en est que plus grand. Il a donné une grammaire sobre et claire dans laquelle il a dominé une documentation fort étendue.

M. Harris est très prudent pour délimiter les rapports du phénicien avec les dialectes avoisinants, trop prudent peut-être, car on sera surpris de lire qu'on manque d'une documentation suffisamment étendue pour fixer exactement les rapports du phénicien avec le langage de Ras Shamra (Ugarit). La grammaire est suivie d'un glossaire de la langue phénicienne qui rendra de grands services, car celui du *Handbuch* de Lindburski est quelque peu

dépassé par les découvertes faites depuis 1898, c'est-à-dire près de quarante ans. En résumé : instrument de travail indispensable.

R. D.

J. W. CROWFOOT. — *Churches at Bosra and Samaria-Sebaste* (British School of Archaeology in Jerusalem, supplém. paper 4, 1937). Un vol. in-8° de viii et 39 pages avec 18 planches. Londres, British School, 1937.

Successivement Rey, le marquis de Vogüé et le professeur H. G. Butler se sont attachés à retrouver les éléments architectoniques de la cathédrale de Bosra, beau monument qu'une inscription publiée par Waddington (*Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 1013) déclarait avoir été érigé entre septembre 312 et mars 313 par l'archevêque Julianus en l'honneur des martyrs Sergius, Bacchus et Leontius. La découverte par Butler d'un pilier, qui avait échappé à ses prédécesseurs, entraîna une restitution nouvelle que discutèrent MM. Hertzfeld et Crowfoot (\*). Ce dernier déterminait une filiation architecturale très nette : Église du Saint-Sépulcre (327-335 de notre ère), Chapelle de l'Ascension au mont des Oliviers (avant 378), Cathédrale de Bosra (513), enfin Qoubbet es-Sakhsa (688-691). La filiation subsistera, même s'il faut biffer de cette liste la cathédrale de Bosra, comme viennent de l'établir les fouilles de l'École anglaise à Jérusalem.

M. Crowfoot, qui les a dirigées et qui en publie les résultats, a démontré que Butler s'était mépris ; son fameux pilier n'a jamais existé. Ceci prouve qu'on ne

(\*) Voir *Syria*, VI (1925) p. 377 et suiv.

saurait se fier à des sondages et que, même pour des monuments qui rentrent dans des séries connues comme les églises chrétiennes, il faut se livrer à une véritable fouille ou dégagement complet. Le même accident est survenu, on le sait, à l'église de Bethléem.

Le plan définitivement établi de la cathédrale de Bosra est d'un type connu en Syrie, notamment par les récentes découvertes faites à Apamée et à Djérash. Il n'a rien de spécialement romain ou byzantin et il ne se rattache pas non plus à l'ancien Orient; le style en est dérivé de l'architecture classique comme elle était en honneur à la fin de l'Empire dans les grandes cités orientales. H. D.

LOUIS HALPHEN. — *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes du XI<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> éd., in-8°, 447 pp. avec 2 cartes. Paris, Alcan, 1936.

La deuxième édition des « Barbares » a paru en 1930: ce court délai est une marque évidente du succès d'un livre, où le lecteur trouve sous la forme la plus claire, la plus méthodique, la plus intelligente, l'histoire générale de l'Europe et du Proche-Orient depuis le IV<sup>e</sup> jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle: une période où les événements graves se pressent pour préparer un monde nouveau. Les chapitres sur le monde byzantin et musulman, qui nous intéressent spécialement ici, sont excellents: les faits y prennent leur vraie importance et une phrase précise met chacun à son rang d'avenir. On y voit, par exemple, la dynastie syrienne des Oméyades avec son bédouinisme, que les califes s'efforcent d'encadrer dans l'ordre byzantin; en l'absence de toute tradition

constitutionnelle le calife s'appuie sur les clans des tribus où il a pris femme, et, sous les Merwanides, sur les grands groupements tribaux qui se dressent furieusement l'un contre l'autre et dont les haines rendent précaires les essais d'apaisement tentés par les derniers califes; ceux-ci, d'ailleurs, sont incapables de conduire une politique délicate, où il eût fallu la souple énergie de Mouwiya.

C'est une idée d'avenir que l'on voit naître (p. 225, celle de l'unité morale du monde musulman. Il convient d'en atténuer la force en rappelant les dissidences intellectuelles qui contribuent, au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle, à expliquer la décadence rapide de l'Empire: les zindiqs plus ou moins manichéens, les Chutes avec leurs extrémistes faiseurs de ruines, les Carmates; les Mo'azilites, dont les controverses nécessaires descendent dans la rue sous des formes moins nobles et troublent l'État des *kharijites* encore épars en flots actifs, sont tous des éléments de dissociation du bel ensemble de l'Islam.

Cette 3<sup>e</sup> édition contient un supplément qui conduit la bibliographie jusqu'en 1936; M. Halphen y assigne à chacun sa place, d'une appréciation nette et juste. — Elle paraît peu de temps après *le Monde Byzantin et Musulman* de Ch. Diehl et G. Marçais. Ce n'est point ici l'occasion de dire le grand mérite de cet ouvrage, où est magistralement contée l'histoire des deux civilisations qui ont hérité les premières de l'hellénisme. Le livre de M. Halphen garde, sur le leur et à plus forte raison sur le mien, entre autres supériorités, celle d'encadrer les faits musulmans dans un plus vaste ensemble et de préparer ainsi de fécondes réflexions.

GILBERT DENOYRÈS

ALBERT DE BOUCHEMAN — Une petite cité caravanière : Suhné (Institut français de Damas, *Doc. d'Études Orient.*). Un vol. in-4° de 118 pages et 11 pl. Damas et Paris, Leroux, s. d.

Cette monographie très complète d'une bourgade, à l'est-nord-est de Palmyre, dont le rayonnement est assez inattendu, nous fait connaître son matériel, social, politique et économique. Le vocabulaire de « caravanière », qui a dû sa fortune à M. Rostovtzeff, lui convient parfaitement ou tout au moins lui convenait, car son activité est fort réduite. L'intérêt de l'étude que nous présentons est, à notre point de vue, de faciliter la compréhension des choses antiques. Car avec de moindres moyens et un moindre succès, c'est à l'image de Palmyre antique que Suhné a essaimé sur les routes qui rayonnent autour d'elle, ainsi sur la route Tayyibé et-Kôm et Raqqa pour atteindre l'Euphrate, à Deir-az-Zor autre accès à un passage de l'Euphrate, à Sfiré et à Alep, grand centre commercial. Ses colonies urbaines sont constituées par des commerçants caravanières et des chameeliers. Les deux tiers des Soukhniotes sont chameeliers, mais nombre d'entre eux sont également commerçants et même marchands de bétail à Hama, Alep et Deir-az-Zor.

Il n'est pas surprenant de trouver des analogies très précises avec l'antiquité. Quand Palmyre prit son indépendance, elle le fit, semble-t-il, au regard des princes de l'Émèse et quand elle disparut, les gens de Homs reprirent leur autorité dans le désert. À l'époque turque (p. 20), c'est le pacha de Homs qui, plus ou moins directement, garde pouvoir sur Suhné.

Parmi les coutumes touchant à la toilette, relevons un nouvel exemple (p. 27) de cheveux en nattes portés par les jeunes gens <sup>(1)</sup>. Le tatouage est très en faveur chez les femmes qui conservent le vieux rite de deuil de se couper les cheveux. Cheveux et ongles sont d'habitudes soigneusement enterrés. On reconnaît là des survivances de très vieilles pratiques. Signalons encore que les fouilles clandestines sur les sites antiques constituent une des activités des Soukhniotes.

R. D.

*Orientalistische Literaturzeitung*, juillet 1937. — Comptes rendus : F. Bula-vand, *L'énigme étrusque* (K. Olzscha conclut qu'il n'y a pas que l'étrusque qui soit une énigme, car cet ouvrage en est une autre); R. Jastin, *Textes économiques sumériens de la II<sup>e</sup> dynastie d'Ur* (P. Koschaker); M. Hulan, *Contrats de l'époque séleucide conservés au Musée du Louvre* (M. San Nicolò).

*Idem*, août-sept. 1937. — Kurt Gallig, *Ayrušetht und Tempelbau* (sur Eudras, v. 3, 9 et vi, 3) Comptes rendus: F. Brunet, *Oeuvres médicales d'Alexandre de Tralles*, II (Max Meyerhof). Selon Lloyd, *Mesopotamia, Excavation on Sumerian sites* (S. Langdon). Hans Bauer, *Die Alphabetischen Keilschrifttexte von Ras Schamra* (J. Friedrich. Voir le n° d'octobre on ce qui concerne la mention de Tanit dans les textes de Ras Shamra) Z. Mayani, *L'arbre sacré et le rite de l'altiance chez les anciens Sémites* (O. Eissfeldt). Zellig S. Harris, *A Grammar of the*

<sup>(1)</sup> Voir l'application à des terres entées antiques, dans *Artibus Asiae*, VII (1937), p. 197-198.

*Phœnician Language* (C. Brockelmann).  
J. Hackin, *Recherches archéologiques au col de Khair khaneh, près de Kaboul* (V. Christman).

Idem, octobre 1937. — P. Moriggi, *Ueber weitere Indusstiegel aus Vorderasien*, ajoute quelques éléments, passés inaperçus, aux cachets avec inscriptions de l'Indus, trouvés en Mésopotamie. Otto Eissfeldt, *'Anat oder Taut ?* expose, à propos du compte rendu, signalé ci-dessus, de J. Friedrich, sur l'ouvrage posthume de Hans Bauer, l'état de la question. On n'est, jusqu'ici, nullement autorisé à faire état d'une mention de Taut dans les textes de Ras Shamra. D. Talbot Rice, *Byzantine Art* (F. Dölger). G. Paoanor, *La première domination perse en Égypte* (Hans Bonnet). Watelin et Langdon, *Excavations at Kish* (A. Moortgat). Henri Charles, *Le Christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien* (R. Strothmann). Fr. Sarre, *Der Kiosk von Konin* (Fr. Tasschner).

Idem, novembre 1937. — R. Meyer, *Der Ring des Polykrates, Mt 17, 27 und die rabbinische Ueberlieferung*. Theodor H. Gaster, *Notes on Ras Shamra Texts*, III, apporte sa contribution à diverses difficultés textuelles. Signalons son rapprochement de *pdr* avec le sumérien *badara* « double linche », passé en phénicien par l'intermédiaire de l'assyrien *paturru*. Dans le stèle B de Dagon *bmrh* est rapproché de façon assez suggestive de l'assyrien *m u h h u r u*, « offrande propitiatoire ». Comptes rendus : R. J. Forbes, *Bitumen and Petroleum in Antiquity* (E. Forrer). A. Falkenstein, *Archaische Texte aus Uruk* (S. Langdon).

Idem, décembre 1937. — O. Eissfeldt, *Ras Shamra und das Alte Testament* (c. r. de R. Dussaud, *les Découvertes de Ras Shamra (Ugarit et l'Ancien Testament)*. Le recenseur formule trois objections principales à la thèse générale. 1° Trop grande confiance dans l'identification des toponymes; 2° Il hésite à accepter que le dieu El soit primitivement le dieu propre des Phéniciens tandis qu'ils auraient emprunté Ba'al (Hadad) lors de leur poussée vers le nord. M. Eissfeldt maintient sa localisation de Ba'al Saphon au Casius; 3° Il écarte tout rapprochement entre le Terach de Ras Shamra et le père d'Abraham. Comptes rendus : G. Roder, *Ägyptische Bronzwerke* (Fr. W. Feh von Bissing formule quelques critiques techniques : la statue du roi Phiope est bien en cuivre sans étain; les bronzes doivent être débarrassés de la couche épaisse d'incrustation calcaire qui les recouvre parfois). A. Götz, *Hethiter, Churriter und Assyrer* (Fr. Schachermeyr n'accepte complètement ni la thèse de Götz sur la venue tardive des Churrites (entre 1850 et 1750) ni celle d'Ungnad qui les considère, sous le nom de Subaréens, comme la plus ancienne population de Mésopotamie. Le recenseur termine par une remarque concernant les tombes de type égéen (Isopata) d'Ugarit et y voit un témoignage du problématique empire de Khian, d'après une hypothèse mal établie d'Eduard Meyer et, cependant, généralement acceptée). Jean Sauvaget, *Esquisse d'une histoire de la ville de Damas* (K. Wulzinger voudrait qu'il soit vérifié si le noyau de la ville pré-grecque est bien à l'emplacement où il avait supputé l'existence d'un théâtre antique). S. Mazloum, *l'Ancienne canalisation d'eau d'Alep*



(B. Hartmann). Sir Aurel Stein, *An archaeological tour in the ancient Persis* (Frlh. von Soden).

### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

The term *nsh*. RS. 818 + 38201 (*Syria*, XVIII, 130 f.). — Among the temple-officers listed in this text is *nsh* (Obv. II, 8). M. Virolleaud inclines to identify this with the Assyrian *nisakku*, i. e. the priest responsible for pouring libations.

I would venture to propose an alternative interpretation, based on the proximity of *nsh* to *hré bhm* (Rev. I, 2). The latter term clearly denotes « artisan (smith, or mason) of the chapels ».

Now, in Isaiah 40, 10 we read distinctly הָרָשָׁה נֶסֶךְ הַחֶסֶד whilst ib. 44, 10 there occur the words : מִי־יֵצֵר מֶלֶךְ יִפְסֵל נֶסֶךְ הַחֶרֶשִׁים... This suggests that *nsh* means here the « smelter » of metals, in association with the *hré*, or « artisan ». For the word *נסך* in this sense, cp. *CIS* I. 67, 4 : נֶסֶךְ בִּרְזִל and ib. 327 ff. : נֶסֶךְ הַחֶרֶץ. That the usage is indeed early is shewn by the Hebrew word מִסְכָּה from the same root.

The juxtaposition of *nsh* and *hré* is even more strikingly illustrated by a late Punic inscription from Thugga, now in the British Museum (Cooke, *North Semitic Inscriptions*, n° 52). There (lines 7-8) we read clearly :

הַחֶרֶשֶׁם שֶׁרֶם מִסְכָּה. נַבְבִּין וְנַבְבִּין. אִשִּׁי  
וְנַבְבִּין שֶׁבִירָלִי שֶׁפֶסֶת בֶּן בִּלְלִי וְפִסִּי (1) בֶּן בְּבִי

It is also to be remarked in this connection that in the Ras Shamra text II AB,

(1) Cf. *Ppn*, *Syria*, XVIII, 174, line 67

l. 26-9 the god Kušir-w-Hasis, elsewhere styled *hré*, is made responsible for smelting metals in the service of the sanctuary

From the fact that *hré bhm* recurs in the RS. text, *Syria*, XVIII, 164, side by side with *khnm* and *qdm*, it is plain that these artisans were maintained as regular members of the temple-staff. This is further illustrated by the well-known list of temple-officers from Kition, *CIS*, I, 86 (Cooke, n° 20 A), for mention is there made (A 13) of הַחֶרֶשֶׁם אִשִּׁי פַעֲלֵי אֶשְׁתֵּת אֲבִין (1).  
בְּבִת מִכָּה...

THOMAS H. GASTER

London.

### Tête de bronze provenant d'Arabie. —

S. M. le roi d'Angleterre a reçu en présent du Sultan du Yémen une belle tête de bronze, de grandeur un peu plus petite que nature (haut. : 0 m. 22) qui est publiée par M. Hinks dans *The British Museum Quarterly*, XI, 4, sept. 1937, planches XL et XLI. Le type s'inspire de l'art hellénistique ; mais l'œil marqué par un creux était rempli d'une pâte colorée ; les points enfoncés dans le creux renforçaient l'adhérence de la pâte.

M. Hinks attire justement l'attention sur les boucles de la chevelure. Les boucles calamistrées étaient en faveur en Syrie à l'époque hellénistique et se conservent, par exemple, dans le type de Jupiter héliopolitain. Cependant l'arrangement des cheveux, derrière la nuque, nous place dans un milieu où de hauts personnages ne craignaient pas de porter

(1) In that list, by the way, אִשִּׁי אֶדֶם of A 6, if rightly read, might perhaps be explained from LUCIAN, *De Syria Dea*, § 42 - ἄλλοι δὲ (sc. ἱερεῖς) πυρραποὶ καλεῖντο

de longs cheveux. Le savant éditeur rappelle les effigies des monnaies nabatéennes et himyarites.

Nous inclinons à attribuer au milieu nabatéen cette tête dont la provenance exacte est inconnue. Dans ce cas, la date proposée de 50 à 150 ap. J.-C. paraîtra un peu basse. La mode des cheveux calamistrés remonte plus haut sur les monnaies nabatéennes ; elle cesse à la fin du règne d'Arélas IV, vers 40 de notre ère. Il ne s'agit pas d'un roi, car la tête ne porte pas le diadème. Peut-être est-ce un dieu ou un prêtre.

Cette pièce remarquable, notamment par l'expression du profil, incitera à penser que le beau casque à visage récemment trouvé à Homs (Émèse) et que M. Seyrig doit publier, est aussi de fabrication syrienne, copié sur un modèle hellénistique.

R. D.

#### Glosses palmyréennes.

par le R. P. JOZAS.

##### I

בֵּית עֵלְמָה, sépulture.

Des mots d'origine religieuse, du jour où ils passent dans l'usage commun, peuvent perdre en partie ou même entièrement leur sens premier ou étymologique. Ainsi le fr. *cimetière* n'évoque plus chez personne l'idée de « lieu où l'on dort » (*κοιμητήριον*) ; c'est pour tout le monde un champ clos renfermant un certain nombre de tombes. En palmyrénien בֵּית עֵלְמָה « maison ou demeure d'éternité » est un terme d'origine religieuse, devenu très usuel, et, parce que très usuel, il avait perdu sa valeur première, malgré sa transparence étymolo-

gique. Une inscription bilingue éditée par J. CAZEMIAN (*Rev. Bibl.*, 1930, p. 523, n° 1 = *Inventaire des inscript. de Palmyre*, VII, 5) est particulièrement instructive à cet égard. Chose assez rare, le texte grec et le texte palmyrénien se correspondent ici assez exactement <sup>(1)</sup> : Το νεκρῶν τεταγμένα εἰσὶν ἐν μαρτυρίᾳ αὐτῶν καὶ υἱῶν καὶ ἑγγύων εἰς τὸν αἰῶνα ; קברא דנה בח עולם בנא תיסיצו... ללה ולבנתי ולבני בנתי די עולם. Μνημεῖον et קברא sont, à Palmyre, les mots les plus usuels pour « tombeau ». Les deux mots suivants νεκρῶν et בֵּית עֵלְמָה précisent qu'il s'agit d'une « sépulture (familiale) ». Εἰς τὸν αἰῶνα et בֵּית עֵלְמָה די se rapportent naturellement aux mots précédents ἑγγύων et posteris in *tempiternum*, et לבני בנתי et filijs filiorum *tempiterni tempora*. Nous traduirions donc le texte palmyrénien : « Ce tombeau, sépulture, (1°) a bâti Taimarsu... pour lui, pour ses fils et pour les fils de ses fils des siècles (futurs)... » L'idée d'« éternité » n'est en réalité exprimée qu'une fois dans cette courte inscription, puisque בֵּית עֵלְמָה n'est, pratiquement, que l'équivalent de νεκρῶν.

En araméen juif בֵּית עֵלְמָה a aussi le sens de « Grab » et de « Friedhof <sup>(2)</sup> », et en syriaque celui de *sepulcrum* <sup>(3)</sup>.

Dans les inscriptions de Palmyre il n'y a pas plus de raison pour traduire « maison d'éternité » qu'en araméen juif ou en syriaque. On peut même dire

<sup>(1)</sup> Ici et dans la suite nous nous contentons de citer les mots de l'inscription qui nous intéressent.

<sup>(2)</sup> DALMAN, *Aram.-neuhebr. Wörterbuch*, II, v. עֵלְמָה

<sup>(3)</sup> BROCKELMANN, *Lexicon syriacum*, II, v. בֵּית, p. 70 b. Par nécessité typographique nous employons pour le syriaque les caractères araméens



que, dans certains cas, cette traduction serait choquante, par exemple, dans CANTINEAU, *Inventaire*, IV, 13 : *בְּעֵרְתָּ דְּנָה דִּי חַרְרָא חֲפֵר רַבְנָא וְצִבְתָּ* que je traduirais : « Cette crypte de sépulture (= crypte sépulcrale), (l') a creusée, bâtie et ornée, Julius Arelus Hermès... »<sup>(1)</sup>. L'inscription IV, 7 b. porte : *דְּכִרְנָא דְּנָה דִּי חַרְרָא בְּתָא עֲלֵמָא בְּנָא יִסְלֵכָא*... c'est-à-dire : « Ce mémorial (= tombeau), qui est un (monument d') honneur<sup>(2)</sup> de sépulture, (l') a bâti lamliku »... ». Ici le texte grec s'est inspiré du sens de *עֲלֵמָא*. *Μνηστεῖον αἰώνιον τέρας* : « Ce tombeau (monument d') honneur éternel... ». Dans l'inscription IV, 22, au même texte palmyrénien correspond, dans le grec : *Τὸ καίωμα τοῦτοῦ ἑτέρου αἰώνιος τειχίη*... « Ce tombeau est un (monument d') honneur éternel »<sup>(3)</sup>... »

En somme *בְּתָא עֲלֵמָא*, à Palmyre, semble être un terme noble pour « sépulture » : ce n'est qu'un synonyme de *בְּקִבְרָתָא* (IV, 23) et de *בְּתָא קְבִירָא* (VIII, B, 61) Si le terme évoque encore une certaine idée de perpétuité, c'est que la sépulture est réservée à la famille à perpétuité. Il est même possible que *בְּתָא עֲלֵמָא* soit devenu un pur équivalent de *בְּקִירָא*, comme dans l'inscription (très mutilée, il est vrai) VIII B, 74, où *בְּתָא עֲלֵמָא*, en tête, doit être sujet de la phrase : « [Ce] tombeau... ». Peut-être ce tombeau n'est-il pas celui d'une famille, mais d'un individu.

<sup>(1)</sup> CANTINEAU traduit en omettant *דִּי* : « Cet hypogée, maison d'éternité, a été creusé, bâti... »

<sup>(2)</sup> Pour ce sens de *יְקָרָא*, voir plus bas.

<sup>(3)</sup> CANTINEAU : « Ce monument, honorable maison d'éternité »

<sup>(4)</sup> Pour ce sens de *יְקָרָא* voir plus bas *יְקָרָא*

## II

*יְקָרָא*, au sens de « monument d'honneur ».

Le substantif palmyrénien *יְקָרָא* (*iqdrā*) a d'abord le sens abstrait d'« honneur » et répond au grec *τιμή*. Qu'il suffise de citer cette inscription bilingue d'une statue honorifique : CANTINEAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, V, 1 *לְיְקָרָא שְׂרִירָא* « en l'honneur de Soraike ». Dans l'inscription grecque correspondante on a *τιμῆς ἱεραίας, honoris causa*. Dans IX, 11, le palmyrénien porte *אֲקִיבָא דְּנָה עֲלֵמָא דְּנָה לְיְקָרָא* « ils lui ont élevé cette statue en son honneur » et le grec *ἐνὶ τῇ benevolentias causa*.

Comme souvent, dans nos langues, les mots signifiant « honneur », *τιμή* s'emploie aussi au sens concret « un honneur » rendu à quelqu'un, « ce qui constitue une marque d'honneur », « ce qui est honorifique ou honorable », par exemple une dignité, une charge, une fête, un sacrifice (qui est un « honneur » pour la divinité). Nous trouvons *τιμή* employé ainsi avec un sens concret « marque, signe ou monument d'honneur » dans une inscription bilingue (*ibid.*, IV, 22 : *Τὸ καίωμα τοῦτοῦ ἑτέρου αἰώνιος τειχίη* [דְּכִרְנָא] *דְּנָה דִּי חַרְרָא בְּתָא עֲלֵמָא* : « Ce [mémorial<sup>(1)</sup>] qui est un (monument) d'honneur de sépulture<sup>(2)</sup> ». A la fin de l'inscription, *יְקָרָא* et *τιμή* ont naturellement la même valeur concrète<sup>(3)</sup> : « (a bâti) en (= comme) son

<sup>(1)</sup> Nous employons ici ce mot au sens de monument commémoratif, pour rendre le sens étymologique de *דְּכִרְנָא*. En réalité, le mot palmyrénien est en des mots usuels pour « tombeau ».

<sup>(2)</sup> Pour ce sens réel de *בְּתָא עֲלֵמָא* voir ci-dessus.

<sup>(3)</sup> Il n'est pas impossible que *τιμή* ait ici

(monument d') honneur..., etc. » et non « en son propre honneur... » :  $\eta\eta\eta\eta$ , etc  $\tau\epsilon\mu\eta\nu$   $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$ . A la lumière de cette inscription nous interprétons de façon semblable l'inscription VII, 8 a : « a bâti... pour lui-même, pour ses fils et pour ses frères, comme leur (monument d') honneur éternel »  $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$ , etc  $\tau\epsilon\mu\eta\nu$   $\alpha\iota\omega\alpha\iota\alpha\lambda\alpha\nu$ . (Voir encore VIII B, 61  $\eta\eta\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota$  ; VIII, B, 55  $\alpha\iota[\omega\alpha\iota\alpha\lambda\alpha\nu\tau\epsilon\mu\eta\nu]$  « comme (monument d') honneur éternel ».

Mais pour « un honneur » au sens concret, le mot  $\gamma\epsilon\mu\alpha\varsigma$  est beaucoup plus usuel et en même temps beaucoup plus clair, car on ne l'emploie pas pour le sens abstrait d'un honneur ». C'est le mot qu'on a dans l'inscription bilingue, IV, 8 b :  $\text{Μνημα εν αιωνιον γεμας οικοδομησαν}$  [ $\lambda\acute{\epsilon}\mu\lambda\iota\mu\alpha\varsigma$   $M\eta\mu\acute{\epsilon}\mu\alpha\omega$ ...], « lamliku, fils de Moqînu... a bâti ce tombeau (monument d') honneur éternel... », «  $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$  ». A la fin de l'inscription  $\eta\eta\eta\eta$  est naturellement employé dans le même sens (comme dans IV, 22) :  $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$  « (a bâti) comme son (monument d') honneur et comme la (monument d') honneur de ses fils et des fils de ses fils à jamais », c'est-à-dire, en langage simple : « pour (être) son sépulcre et le sépulcre de ses fils... », ou plus simplement, à la manière grecque, etc  $\tau\epsilon$   $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$   $\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$ .

sabi l'influence de  $\eta\eta\eta\eta$ . En tout cas  $\gamma\epsilon\mu\alpha\varsigma$  serait plus indiqué.

(4) On pourrait peut-être considérer  $\alpha\iota\omega\alpha\iota\alpha\lambda\alpha\nu$   $\gamma\epsilon\mu\alpha\varsigma$  comme un second accusatif : « a bâti ce tombeau comme (monument d') honneur éternel ». Le texte palmyrénien invite à y voir plutôt une apposition. Comparer l'inscription VII, 4.  $\text{Τὸ μνημαίον εἰς αἰῶνα ταῖς ἡγίας}$  : « a bâti ce tombeau en (= comme) sépulture éternelle ».

L'inscription IV, 8 a a étant qu'un raccourci de 8 b,  $\eta\eta\eta\eta$  devra être interprété de même : « (a bâti) pour lui, pour ses fils et pour les fils de ses fils, comme leur (monument d') honneur à jamais. » On a une finale semblable dans IV, 19.

L'inscription bilingue IV, 7 a présente une construction nouvelle :  $\text{Τὸ σπηλαιον καὶ τὸ ἐπὶ τούτῳ μνημαίον ὁικοδομησαν Ἰεθεῖθλος}$  (suivant neuf mots)  $\tau\omega$   $\pi\alpha\tau\epsilon\rho\iota$   $\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$   $\eta\eta\eta\eta$  (suivant quelques mots)  $\alpha\iota\omega\alpha\iota\alpha\lambda\alpha\nu$   $\gamma\epsilon\mu\alpha\varsigma$ . Ici  $\gamma\epsilon\mu\alpha\varsigma$ , très éloigné de  $\mu\eta\mu\acute{\epsilon}\mu\alpha\omega$ , est bien plutôt un second accusatif qu'une apposition, et cette interprétation est appuyée par le texte palmyrénien. Nous traduisons donc : « Cette crypte et le tombeau au-dessus (les) a bâtis ledit bel... pour Thiniha, son père, et pour Maîan, sa mère... et pour... comme (monument d') honneur éternel. » On interprétera assez naturellement : « comme leur (monument d') honneur éternel ». Mais le palmyrénien a  $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$  « comme son (monument d') honneur éternel ». Ce point de vue est justifié par le fait qu'il n'a pas construit le tombeau pour lui-même, comme c'est le cas ordinaire, mais pour les siens. Le tombeau mérite donc d'être regardé comme un monument qui honore particulièrement le généreux fondateur.

Dans l'inscription bilingue IV, 3, le texte grec n'a rien qui corresponde aux derniers mots du palmyrénien  $\eta\eta\eta\eta$   $\alpha\omega\epsilon\lambda\epsilon\gamma\iota\tau\iota\eta\eta\eta\eta$ . Nous traduisons : « Ce tombeau et la crypte (les) ont bâtis Sabi, Nebuzabad, etc..., pour eux et pour leurs fils, comme leur (monument d') honneur de sépulture. » La finale de l'inscription IV, 3 est semblable.

Ces textes nous semblent décisifs pour le sens concret de  $\eta\eta\eta\eta$  « signe, marque.

monument d'honneur » dans les inscriptions funéraires.

Psychologiquement, ce sens est bien préférable au sens abstrait d'« honneur ». Il est plutôt choquant qu'un homme dise qu'il a bâti un tombeau « pour son propre honneur », même quand il y associe l'honneur des siens. Quant à ceux-ci, il est assez vain de songer directement à leur honneur éternel. Dans sa descendance proche ou lointaine, il y aura bien des individus obscurs, sans parler des enfants. Ce que le fondateur a envisagé directement ce n'est pas son propre honneur ni l'honneur de ses descendants, mais bien le tombeau qui constitue une chose honorable, un monument d'honneur pour lui et pour les siens « à jamais ».

L'inscription bilingue VIII B, 39, présente quelques particularités intéressantes, notamment dans la correspondance des prépositions en grec et en palmyrénien : Τὸ μνημεῖον ἀνασδόκησαν... *ἔτι τὸν, ὡς ἐστὶν ἀντίον ἐκ τοῦ πατρὸς καὶ μητρὸς ἀντίον καὶ ἐγγονῶν* *בְּיָמֵינוּ בְּיָמֵינוּ* *עַל מַנְחָה לְיָמֵינוּ לְיָמֵינוּ*. Comme il ressort de la comparaison avec le texte palmyrénien, *ἔτι* « pour », à côté de *ἐκ*, a la nuance méliorative « en l'honneur de »<sup>(1)</sup>. Dans le texte palmyrénien *בְּיָמֵינוּ*, à côté du *בְּיָמֵינוּ*, a la même nuance : « en l'honneur de » ; en conséquence nous traduirons le palmyrénien : « Ce tombeau (l') ont bâti Bôlahé, Moqimai, etc., en l'honneur de leurs parents »<sup>(2)</sup>, comme

leur (monument d') honneur, pour [eux, pour leurs fils et pour les fils de leurs fils ]

Je traduirais de même l'inscription palmyrénienne VIII B, 58 : « Ce tombeau, sépulture (familiale), (l') ont bâti, de leur bourse, Aurelius Nûrai, etc..., fils de Maqqai... comme (monument d') honneur de Maqqai leur père, pour [eux, pour leurs fils, etc...]. »

En somme, la petite difficulté que soulève l'emploi de *μνημ.* tient au fait que ce mot a un sens plus étendu que le mot français *honneur* : il couvre le sens plus usuel de *τιμή* « honneur » et un sens moins usuel « signe, marque, monument d'honneur », lequel est plus ordinairement exprimé par *τάφος*. Ce qui fait une difficulté pour nous n'en faisait évidemment aucune pour les Palmyréniens. Du reste, on trouvera facilement dans diverses langues des exemples de mots signifiant « honneur », employés pour désigner des choses concrètes. Ainsi dans le dialecte le plus voisin du palmyrénien, à savoir l'édesménien, *ἄνθος ἄνθος*, littéralement *honor mortis* désigne un « mausolée » dans un texte de la *Bibliotheca Orientalis*, II, 389, cité dans le *Thesaurus* de PATER SMITH, p. 1625.

(A suivre.) PAUL JOUON, S. J.

**L'établissement des Poseidonianthes bérytiens à Délos.** — A propos de la belle publication des textes de Délos que dirige M. Pierre Roussel, M. Charles Picard (*C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1936, p. 238-240, repris dans *Revue archéologique*, 1936, II, p. 188-198), a commenté le décret connu seulement en 1934, grâce à M. Tod, bien qu'il ait été transporté dès

(1) Cf. BAILEY, *Dictionnaire grec*, II, 4 p. 737, col. 3, milieu.

(2) Les *γονεῖς* sont plutôt les parents (les père et mère) que les ancêtres (= *ἐγγόνες*). La formule honorifique employée pour les parents n'implique pas, je crois, que le tombeau n'est pas destiné à recevoir leurs corps.

1840 à Cairness House, en Écosse. Ce décret, qui éclaire les rapports de la Société des Poseidonias tes bértyiens, installés à Délos, avec Rome et les banquiers latins, est rapproché par M. Picard du plan de l'établissement même, véritable *fondank*, dont le texte nouvellement connu mentionne l'*oikos*, l'*aulé*, le sanctuaire et ses *pré-portiques*. Personne mieux que le savant auteur de la publication de ces ruines <sup>(1)</sup> ne pouvait faire la synthèse de tous les renseignements d'ordre si divers maintenant acquis.

Le décret de Cairness House n'a été gravé au cours de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, probablement entre 140 et 100. Il est antérieur à l'aménagement d'une quatrième cella consacrée à la déesse Rome, mais les libéralités du banquier romain M. Minatius, fils de Sextus, ont dû préparer ce renouveau.

« Les Poseidonias tes s'étaient endettés en construisant à Délos. Vers la fin de leurs travaux — assez avancés — ils se trouvèrent gênés, dit le texte, et, pour l'achèvement de l'*oikos*, et pour le remboursement des prêts employés là. » Le banquier romain M. Minatius favorisa l'Association et ses dieux. Il convia aussi tous les marchands bértyiens installés à Délos à un sacrifice de communion, offert à leurs dieux en l'honneur du synode. M. Picard montre que l'*oikos* auquel sont destinés les fonds du banquier romain est le *téménos*. On peut conjecturer que *oikos* ici traduit le sémitique *baïl*, en tant que demeure réservée aux dieux.

L'Association des Poseidonias tes accorde au banquier romain la place qu'il

voudra choisir dans l'*aulé* pour y ériger sa propre statue. L'*aulé* est la cour nord-ouest qui ne communique que par trois portes avec le sanctuaire proprement dit. Il est spécifié que la statue du mécène ne pourra pas être dressée dans les sanctuaires, ni dans les pré-portiques. Dans le sanctuaire même on n'accorde qu'une image peinte. Cette distinction entre la valeur cultuelle de la statue et celle de l'image peinte est intéressante à relever. Elle tient, évidemment, au peu d'usage chez les Sémites de la statue honorifique. La ronde bosse, en Phénicie, était presque toujours réservée aux dieux ou aux souverains ; il n'en allait pas du même du relief ou de la peinture. Nous nous expliquons par là qu'à un moment donné pour sacrifier au goût du jour et à la propagande, on ait été amené à introduire des figures en mosaïques ou peintes jusque dans les synagogues juives.

M. Picard maintient la date d'environ 110-100 pour la réfection du sanctuaire qui fit place à une quatrième cella, celle de la déesse Rome.

Il ne semble pas, d'après le savant archéologue, que l'Association ait beaucoup prolongé sa prospérité après cette date ; elle dut être peu à peu absorbée par les Romains qui la protégeaient avec une générosité certainement intéressée.

R. D.

Le P. H. Lammen (1862-1937). — La mort du P. Lammen, qui est le terme de longues souffrances vaillamment supportées, met en deuil les lettres arabes. Veau de Gand dès sa quatorzième année pour terminer ses études à Beyrouth, entre dans la Compagnie de Jésus en 1878, le P. Lammen s'adonna tout d'abord à

<sup>(1)</sup> *Exploration archéologique de Délos*, I, VI (1934).



l'étude de la langue arabe qu'il enseigna pendant quelques années à l'Université Saint-Joseph, et à laquelle il consacra depuis 1898 dans le *Machriq* une série d'articles intéressants.

En 1902, il fut chargé de l'enseignement de l'histoire des Arabes, et ce fut à l'étude des anciens habitants de l'Arabie, de Mohammed, des premiers califes et des califes oméyades qu'il consacra désormais son admirable activité. Une connaissance profonde de la langue arabe, une lecture immense, une imagination très vive qui incitait le P. Lammens à construire avec la poussière des faits de grands édifices, lui permirent d'écrire en moins de trente ans des ouvrages considérables. S'il y a quelques réserves à faire sur les conclusions que l'auteur a parfois tirées des documents, on se laissant entraîner par l'ardeur de sa critique, on sait que nul ne peut toucher à l'histoire des anciens Arabes, ni à celle du premier siècle de l'hégire, sans rencontrer un travail du P. Lammens, sur lequel il doit réfléchir.

Bien que le P. Lammens ne fût pas spécialement archéologue, il a apporté sa contribution à l'histoire du *limes* syrien et des monuments de la Syrie, surtout à celle des châteaux oméyades. Les découvertes à Qasr 'Amra, à Mchatta, à Rasafa apportaient des preuves tangibles aux renseignements fournis par les historiens

arabes, dans des pages excellentes. Le P. L. avait insisté sur le dégoût que les Oméyades avaient eu bientôt de Damas, antique cité qu'ils n'osaient pourtant se décider à remplacer par une capitale nouvelle qui eût été leur œuvre; il avait montré qu'ils avaient tous pour les plaisirs de la vie bédouine et particulièrement pour ceux de la chasse, un goût très vif qu'ils devaient à leurs mères, filles de chefs bédouins, plus encore qu'à leurs ancêtres coréichites, citoyens pour lesquels les grandes randonnées commerciales à travers le désert étaient en somme une expédition. Le P. Lammens a peint de la façon la plus heureuse le milieu social et littéraire qui, dans l'entourage des califes, a brillamment continué la civilisation antéislamique, en un temps où les populations vaincues préparaient leur conversion et la transformation de la culture musulmane. Les fouilles actuelles de Qasr el Khir ont éveillé ses dernières curiosités, que son mal ne lui a point permis de formuler pour nous.

Il faut saluer avec respect le départ d'un homme qui a consacré sa vie d'érudit à la recherche de la vérité avec une passion désintéressée, si ardente que, parfois, elle le lui a fait dépasser. Il a eu une noble vie, une belle mort et il laisse un riche héritage.

GAL DE PROY-DEMONBYNES

*Le Gérant : Georges ORT-GRUTNER.*

# LES ARCHIVES EPISTOLAIRES DU PALAIS DE MARI <sup>1</sup>

PAB

GEORGES DOSSIN

Depuis l'hiver 1933-1934, chaque année, M. André Parrot conduit à Tell Mari, le site de l'ancienne Mari, des fouilles dont les résultats s'avèrent d'ores et déjà d'une grande importance pour notre connaissance de l'Orient ancien<sup>(2)</sup>. Au cours de ses travaux, il a notamment dégagé un vaste palais demeure dans un état de conservation remarquable. Les dimensions de cette construction sont telles qu'après la quatrième campagne de fouilles (hiver 1936-1937) le déblaiement complet n'a pu encore être achevé. A ce jour, près de 230 chambres ou cours ont déjà été dénombrées, mais il semble qu'elles représentent seulement les deux tiers de la superficie totale du palais. M. Parrot y a recueilli une riche moisson de documents intéressant l'histoire de l'art, l'archéologie et l'épigraphie ; cette dernière a été particulièrement favorisée. Il a retrouvé, en effet, dans différentes pièces, quantité de tablettes cunéiformes, dont il évalue actuellement le nombre à plus de 20 000 <sup>(3)</sup>.

La nature et l'âge de ces documents ont été établis par M. Thureau-Dargatzis, qui les soumit à un examen rapide et sûr <sup>(4)</sup>. Les tablettes constituaient les archives du palais et comprenaient les textes de comptabilité, des contrats, des textes divinatoires et des lettres. Le type d'écriture permettant de les dater du temps de la première dynastie babylonienne (pl. XVI, 2 et 3) et l'inscription simultanée de Hammurapi et de Zimridum, dernier roi de Mari, apportait une nouvelle précision à cette date. Les archives du Palais de Mari remontaient donc aux environs de 2000 avant J.-C.

La publication en a été confiée à plusieurs assyriologues qui travaillent

(1) M. A. Parrot a bien voulu pourvoir à l'illustration du présent article ; je le remercie vivement de son obligeance.

(2) Cf. *Syria*, XVI (1935), p. 4 ss. ; XVII (1936), p. 4 ss. ; XVIII (1937), p. 54 ss. ; XIX

*SYRIA*, XVIII.

(1938), p. 1 et ss.

(3) Cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1937, p. 227.

(4) Cf. *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936), p. 170 ss.



actuellement à leur déchiffrement sous l'éminente direction de M. Thureau-Dangin. De toutes les chambres qui ont livré des tablettes, une place à part doit être faite à la chambre qui porte le n° 115 (fig. 1, pl. XIV, 1). C'est dans cette salle que fut retrouvée la plus riche collection de textes et cette collection se composait en majeure partie de lettres<sup>(1)</sup>. M. Charles-F. Jean et moi-même sommes occupés à leur déchiffrement. À la séance du 15 janvier 1937,

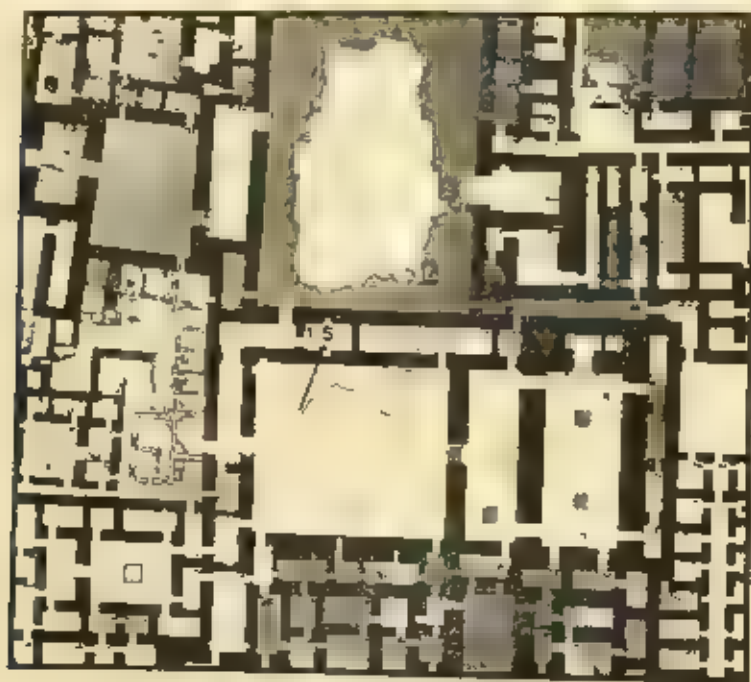


FIG. 1. — Palais de Mari. — la salle des archives (115).

j'ai lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une communication sur les premiers résultats du travail — on en trouvera un résumé dans les *Comptes rendus*, 1937, pp. 12-20<sup>(2)</sup>. Je me propose de reprendre ici cette communication, mais en l'ayant des citations de textes nécessaires et en l'augmentant de faits nouveaux acquis depuis le 15 janvier 1937<sup>(3)</sup>.

<sup>(1)</sup> On y trouve également quelques textes de comptabilité. A mentionner aussi la copie d'une inscription bilingue qui, à la vérité, fort malade, de Sami Adad I<sup>er</sup> et en rituel en langue araméenne.

<sup>(2)</sup> Voir aussi G. CONTREAU, *Revue archéolo-*

*gique*, 1937, I, p. 169.

<sup>(3)</sup> M. Charles-F. Jean m'a obligeamment communiqué une série de constatations qu'il a faites à propos de son lot et qui sont venues ou confirmer ou compléter mes données. Je lui en suis le meilleur gré.

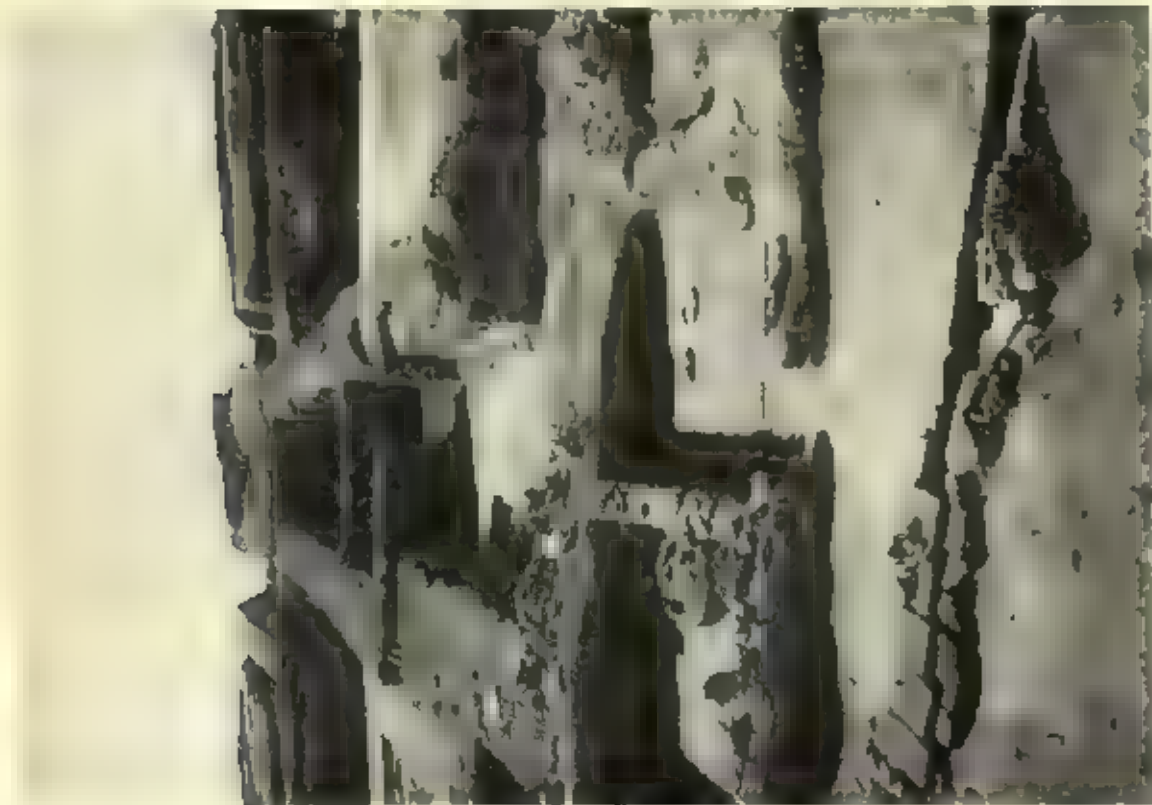


Fig. 1. The site of the ancient city of Hama, Syria. (1) - view of the site.

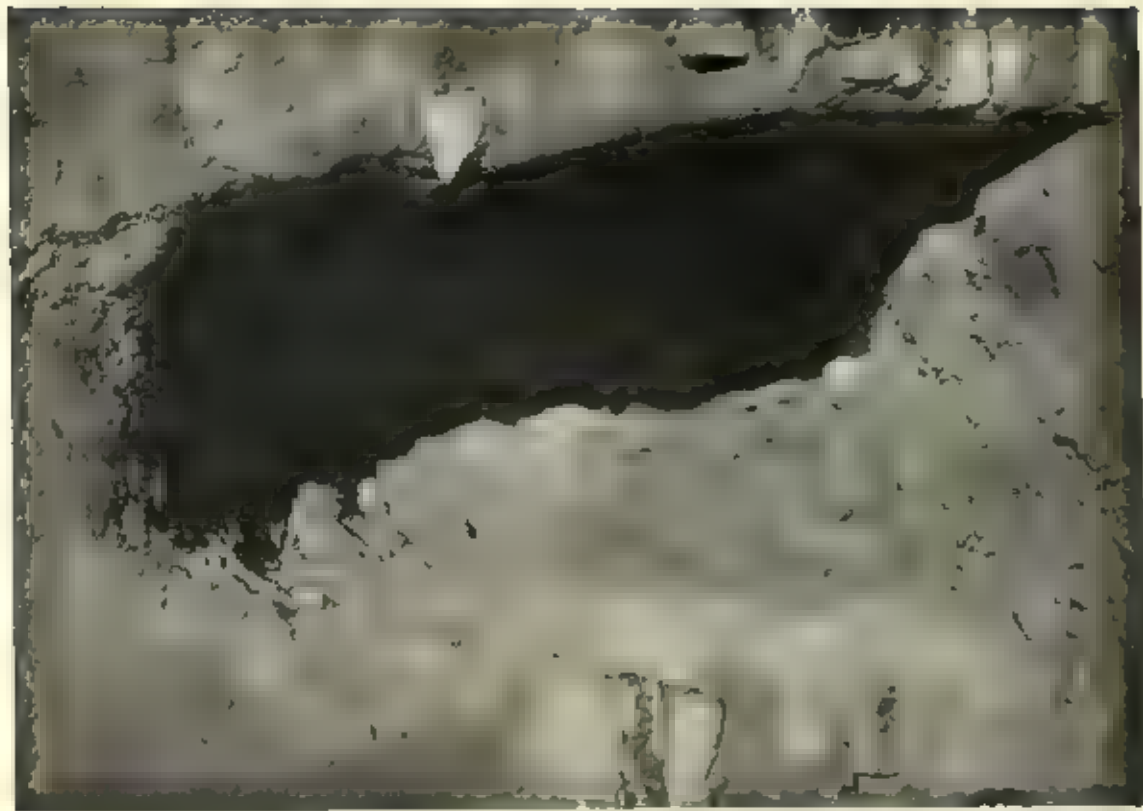


Fig. 2. The site of the ancient city of Hama, Syria. (2) - view of the site.



Le format et les dimensions des tablettes sont très variables. Les plus petites, carrées, mesurent 3 cm. de côté et les plus grandes, rectangulaires, atteignent 15 cm. de longueur sur 10 cm. de largeur. La plupart des documents comportent de 20 à 30 lignes, certains dépassaient la centaine. Il importe de remarquer que l'état de conservation des tablettes est en raison inverse de leurs dimensions, les plus petites étant demeurées intactes, les plus grandes ayant été endommagées ou mises en pièces (pl. XV, 1 à 3). L'avenir dira si, parmi les nombreux fragments, il s'en trouve qui puissent être rapportés et reconstituer la tablette originale en tout ou en partie. Pour l'instant, il faut bien constater que les destructeurs du palais se sont acharnés à mettre en pièces les archives, qui paraissent avoir été classées par « paniers » et par année<sup>1</sup>, et que, seules, les tablettes de petit format ont échappé à leurs coups.

La littérature cunéiforme possède une inportante collection de lettres de la première dynastie babylonienne qui sont en majeure partie des lettres privées. Elles ont été écrites souvent dans une cursive rapide et parfois relâchée et il n'est pas rare d'y relever des fautes telles que omissions de signes, de mots et même de lignes entières, dittographies, erreurs de signes, corrections. Rien de pareil dans nos textes, qui sont, au contraire, d'une écriture nette et sûre; les fautes y sont rares. On se rend compte, en les déchiffrant, qu'ils ont été écrits par des scribes de chancellerie choisis parmi les meilleurs « calames » du moment. Si les lamines et le temps ne les avaient endommagées, certaines tablettes pourraient passer pour des modèles de calligraphie cunéiforme. Notons aussi que chaque scribe possède son type d'écriture personnel, sa « main », et que cet indice épigraphique interviendra éventuellement lors d'un essai de regroupement des fragments.

Le syllabaire cunéiforme utilisé dans les archives épistolaires de Mari ne s'écarte guère de celui des lettres de la première dynastie babylonienne. On rencontre seulement le signe BE employé avec la valeur *ûs*, le signe AB avec la

<sup>1</sup> J'ai retrouvé, en effet, dans mon lot deux petites tablettes, de forme carrée, percées à la base de deux trous, qui avaient servi au passage du fil d'attache (pl. XV, 4 et 5). Elles portaient chacune sur la face la mention

*pa-an = GI PISANU pa-pa-a-tim sa ma-ar-di  
sa Zi-im-ra-him* « panier de lettres des ser-  
viteurs de Zimrilim » et, au revers, la men-  
tion d'un mois de jour et de la 32<sup>e</sup> année de  
Hammurapi. MI *uqum* les deux ans.

valeur *is*, *iz* ou même *is*, le signe I Š avec la valeur *is*, le signe P avec les valeurs *qi*, *qu* et peut-être *qu* comme dans le syllabaire des lettres d'El Amarna.

La langue accadienne dans la quelle les lettres sont rédigées ne présente que de légères particularités dialectales. Le vocabulaire ne diffère pas essentiellement de celui des lettres de la première dynastie babylonienne. C'est à peine si on y relève quelques mots de caractère semitique occidental, tels que *basarum* « par » « moutons » (cf. hébreu בָּשָׂר), *hanquum* « plaine, vallée », (cf. hébreu הַנָּחַל, *almûum* « veuve » (cf. hébreu יָתוּם). Le mot *sâbum* « homme, soldat » apparaît souvent au génitif sing. sous la forme *sa-bu-tim*, qui suppose un nominatif \**sub'um* (cf. hébreu מַרְבֵּי).

Dans les lettres de teneur politique, on retrouve fréquemment l'expression *hagari qatûum*. Les deux termes qui la composent sont absents du vocabulaire accadien, mais ils figurent l'un et l'autre dans le vocabulaire hébreu. Le verbe *qatûum* correspond à קָטַף « tuer » et le substantif *hagari um*, que le *û* terminalif *mer um* « âne » désigne comme un animal de l'espèce asine, n'est autre que l'hébreu קָרִי « anan ». Le terme *hagari um* est le plus souvent écrit <sup>1</sup> *ha-a-ra-um* (pl. <sup>2</sup> *ha-a-ra-um* avec ou sans déterminatif, mais la variante <sup>3</sup> *a-ra-um* en précise la lecture, et elle confirme en même temps le rapprochement avec l'hébreu קָרִי. L'expression <sup>4</sup> *hagari qatûum* « tuer les anans » désigne le sacrifice qui accompagnait et consacrait les serments d'alliance, comme il ressort des deux passages suivants.

(16) *as-pu-ar-tim as-m-tim a-na Bi-na-lstar* / *as-pu-ar* 'Bi-na-lstar *ke-im* / *epu-ul* | *am-ma-a-mi d-di Qar-ni-li-im* | <sup>5</sup> *ha-a-ra-am ay-tu-ul à am-ne-is adûm* <sup>6</sup>,  
(20) *a-na-ku a-na Qar-ni-li-im ki-im ay-bi* | *am-ma a-na-ku-ma sum-ma a-na Zi-mi-ri-te-im* / *a-am-ne-ne-te su-tu-qa-ul-la-ul* | *a-na ku-a-na be-el a-wa-ti-ka a-ta-ar*.

« J'ai envoyé ce message à Bina-lstar. Bina-lstar m'a répondu comme il suit : « J'ai tué l'anon avec Qarnilim et par le nom des dieux voici ce que j'ai déclaré à Qarnilim : si tu peches contre Zimrilim et ses armées, je me tournerai du côté de ton adversaire. »

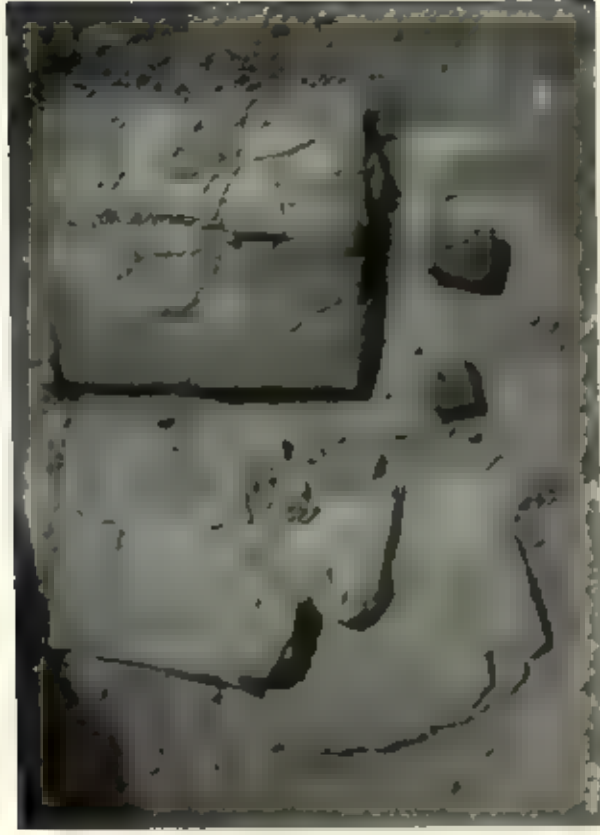
<sup>1</sup> Plusieurs d'entre elles ont déjà été relevées par M. THUREAU-DANGUIN dans les notes qui accompagnent la lettre publiée par lui dans la *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936), p. 174 ss. Voir aussi les articles de Ch.-F. JEAN, *La langue des lettres de Mari*, dans *Revue des*

*études sémitiques*, 1937, fasc. 3, p. 97 ss. ; *Mélapophonie l'am > l'em dans les lettres de Mari*, dans *Revue d'assyriologie*, XXXIV (1937), p. 162 ss.

<sup>2</sup> L'accadien possède seulement la forme féminine *almattum*.



1. Tablettes en argile, nord-ouest, du site 44.



2. Tablettes en argile, sud-est, du site 44.



3. Fragment de tablettes en argile.



4. Fragments de tablettes en argile, sud-est, du site 44.





Dans une lettre qu'il envoie à Zimridum, son maître, Bannoim lui recommande de veiller sur sa sécurité au cours du voyage qu'il compte entreprendre. Il lui donne notamment le conseil que voici :

21, à a-na a[h -bi-e l-da-ma ra-a-z<sup>1</sup> a [A-du-ra] " Adad su-pa ur-ma | a-na se-  
a ka te-[a] t-ti-ka-na-ma , ha-a-ra-am ša sa-ti-mi-im qū-ta-ul ma it-ti sa-na i-sa-ri-  
is du-b[a-a]h | arit<sup>2</sup> i sa-na-ti i-na qū-te-ki sa be-at | 22, a-na a-bi-ka i-na ha-at-  
gi-ša-nu sa-ak-na-at | mārī<sup>3</sup> šī-šp-ri-ku a-na pē-er A-du-na<sup>4</sup> Adad lu ka-ša-am | pa-  
na-na-am la-ah-du-ti-im i-na-ma a-na ma-tim ša-a-ti i-la-ku | a-na ab-bi-e l-da-ma-  
ra-a-z qū-ša-tim i-qū-es-ma | na-wa-ša ša-ql-ma-at mi-im-ma ša-ar-tum à qū-ta-ul-  
tum te-ul ib-ba-si | 30) ma-an na-at ta qū-tum sa a-bi-ka e-pa-us

« Écris donc aux « Peres » d'Idamaraz et à Adūna-Adad pour qu'ils viennent vers toi. Tue ensuite l'amon Iahharce et entretiens-toi avec eux d'une manière satisfaisante. Prends ces gens dans la main. (25) car les campements (?) sont situés sur leur territoire. Que les messagers soient régulièrement (envoyés) à Adūna-Adad<sup>5</sup>. Auparavant, Iahharum, quand il se rendit dans ce pays, fit des cadeaux aux « Peres » d'Idamaraz. Aussi ses campements (?) furent-ils tranquilles. Il n'y eut ni révolte ni fuite. (30) Maintenant, à ton tour, suis l'exemple de ton père »<sup>(1)</sup>.

Parmi les termes qui reflètent une influence semitique occidentale plus accrue encore, il faut signaler celui de *dāwadum*, qui est évidemment identique pour la forme, au nom du grand roi d'Israël דָּוִד, mais qui apparaît dans les archives de Mari comme nom commun. Il est fréquemment fait allusion dans les lettres et dans les noms d'années de règne de Zimridum au meurtre du *dāwadum* de telle tribu, de telle ville ou de tel pays. Une année de Zimridum est appelée l'« année où Zimridum a tue le *dāwadum* des Benjaminites » et leurs rois » (MU Zi-im-ri-ti-im da-ri-da-am ša Bēn-u-am na<sup>6</sup> à sar-rām<sup>7</sup> sa-nu i-du-ku). Une autre année du même règne est datée du meurtre du *dāwadum* d'Elam (MU Zi-im-ri-ti-im da-wi-da-am ša E-la-am-tim i-du-ku), une autre encore du meurtre du *dāwadum* de la ville d'Eluhat (MU Zi-im-ri-ti-im da-ri-da-am sa

<sup>1</sup> Sur ce rite du sacrifice qui consacre un serment ou une alliance, et qui a été connu de l'Orient ancien autant qu'il l'Antiquité classique voir en dernier lieu E. Dhorme, *La religion des Hébreux nomades* (Bruxelles 1937, pp. 217-219).

<sup>6</sup> Au sujet de cette tribu, voir provisoirement plus loin p. 117. Dans une étude publiée aux *Mélanges offerts à M. René Dussaud* intitulée *Benjaminites dans les textes de Mari* nous avons rassemblé la documentation de nos lettres relatives à cette tribu.

*E-lu-uk-tim i-du-ha*). Le roi Qaradum, dont le nom apparaît maintes fois dans la correspondance, « s'est revolté et a tué le *dāwūm* » (*ba-ar-tam i-pu-ús ma da-ri-da-am i-du-uk*). Les Benjaminites sont en guerre avec Zimrilim, mais celui-ci « sur l'ordre de Dagan et de Ilormer a tué le *dāwūm* de ses ennemis et il a réduit leurs villes en *tells* et en terres arables » (*[i]-na qi-bi-it 'Da-gan a '[i]-[i]ur-me-er be-li da-ri-da-am ša nu-ak-ri-su i-du-uk-ma a-la-m-su-šu a-na ti-h-im à ka-ar-mi-im a-te-er*). Dans une autre lettre, il est fait allusion aux *nuskenū* des bords de l'Euphrate qui sont allés au pays d'Idamaraz « aux jours du *dāwūm* de Mubatum » (*i-na-ma<sup>1</sup> du-ri-di-im ša Mu-ha-tim<sup>2</sup>*). D'après ces différents passages, le terme *dāwūm* semble avoir désigné le « chef suprême », une sorte de « grand cheikh » de tribu, le maître d'un pays ou d'une ville.

Aussi bien est-il surprenant de relever si peu d'influences étrangères dans l'accadien de cette correspondance écrite en pays amurrite par des princes ou des fonctionnaires amurrites. Cette absence d'influences étrangères profondes sur la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire montre à quel point l'accadien s'affirmait déjà, aux temps de Hammurapi et de Zimrilim, la grande langue de communication entre les multiples pays de la Mésopotamie. On trouve dans les archives du Palais de Mari des lettres qui sont envoyées de Babylone, du pays d'Esnumak, des petits royaumes échelonnés le long des montagnes du Zagros, d'Assyrie, des villes de la Mésopotamie du Nord, de la région de Carkemis et du Haut-Euphrate, sans compter celles qui viennent des villes du royaume de Mari. Les tablettes cappadociennes attestent qu'au cœur même de l'Asie Mineure l'accadien était la langue des affaires, les archives épistolaires de Mari témoignent, de leur côté, que, dès la même époque, un demi-millénaire avant les temps d'el-Amarna et de Boghaz-keui, l'accadien s'était déjà imposé dans toute la Mésopotamie et les pays voisins comme la langue diplomatique par excellence.

La plupart des lettres portent la suscription *a-na be-ti-ia* « A mon seigneur », ou plus rarement *a-na be-ti-ia Zi-im-ri-i-im* « A mon seigneur, Zimrilim » ou encore *a-na Zi-im-ri-i-im* « A Zimrilim », si l'expéditeur est un roi ou un membre de sa famille<sup>3</sup>. La catégorie la mieux représentée des correspondants

<sup>1</sup> Noter ici l'emploi de la conjonction *šumma* « quand » avec le sens de la préposition originelle : *ša dmi* « aux jours de ».

<sup>2</sup> Cf. THUREAU-DANGU, *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936), p. 70 n.

du roi est celle de ses « serviteurs ». Voici les noms de ceux qui reviennent le plus souvent :

*As-ku-du-am, Ba-ah-di-hi-am, Da-di-ha-du-un, Ha-hi-ha-du-un, Ia-ki-am-<sup>1</sup> Adad, I-ba-al-pi-il, I-tir-ás<sup>(2)</sup>-du, Kr-ib-ri-<sup>3</sup> Da-gan, Lu-na-su-ú-am, La-u-am, Me-ep-tu-ú-am, Ma-k-ti-am-ni-sim, Sa-am-me-e-tar, Su-mu-ha-du-á, Zu-ka-ra-hu-am-mu-u, Zi-m-ri-<sup>4</sup> Adad.*

Moins fréquents sont les noms de :

*As-mi-at, Ba-an-na-am, Ha-ab-du-ma-lik, Ha-am-ma-mu-am, Ha-am-mi-sa-pi-ix, Ha-am-mi-is-ta-mar, Ia-am-zi-de<sup>5</sup> Da-gan, Ia-mi-am-<sup>6</sup> Da-gan, Ia-ás-ma-ah-<sup>7</sup> Adad, I-ba-al-<sup>8</sup> Adad, I-ba-al-il, I-din-na-tum, Is-hi-<sup>9</sup> Adad, Su-am-hu-ra-pi, Št-id-ql-E-bu-uth.*

Les correspondants, qui se désignent comme les « serviteurs » du roi, peuvent être des gouverneurs, des ambassadeurs, de hauts fonctionnaires du palais ou même des princes vassaux. On relève quelques rares lettres de Hammurapi, roi de Babylone, et l'une d'un certain *A-ris-se-mi*, qui régnait dans une région située au delà du Tigre du côté du pays des *Lulla* (*Lullubu*). Zamrimu reçoit également des lettres de ses « fils », *L-kar-<sup>10</sup> Adad, Da-di-ha-du-un, Ia-ah-di-hi-am, Tu-ru-am-na-at-ki*, de sa sœur *Ve-qi-ha-tum*, de plusieurs femmes : *Ši-ib-tum, <sup>11</sup> Adad-du-ri, I-mi-ib-šar-ri.*

Le roi n'est cependant pas l'unique destinataire des lettres. Certains hauts personnages de la cour, entre autres, *Su-na-uh-ra-hu-lu-u* et *Ba-ah-di-hi-am*, reçoivent, eux aussi, des messages, le second est même en relations avec le roi Hammurapi, qui lui adresse des « tablettes ». Les fonctionnaires du roi correspondent aussi entre eux, ainsi que l'attestent plusieurs documents. Il faut s'attendre à découvrir dans les archives des lettres que le correspondant du roi a reçues de certains personnages et qu'il envoie au Palais. Il est maintes fois fait allusion à ces envois de tablettes. Voici, par exemple, ce qu'écrit *Ha-am-mi-is-ta-mar* à son « seigneur » :

(š) *ka-bi-lam<sup>12</sup> me-er-hu-am | (a) á d mi-rum<sup>13</sup> ša-pi-ri } wardu<sup>14</sup> me<sup>15</sup> kaša e-le-nu-am<sup>16</sup> | [tu<sup>17</sup> p-pa-tum a-na se-ri-ia á-sa-bi-lu-nim | u a-nu-am-ma tu<sup>18</sup> p-pa-tum*

<sup>1</sup> Pour la lecture *as* et non *is* voir W. F. Albright, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 57 oct. 1937 p. 27, note 3.

<sup>12</sup> Noter l'emploi de cet adjectif pour désigner la Haute Mésopotamie. Mot à mot : « De ce qui est dans (la partie) supérieure ».

šū-na-ti | [a]k-nu kam-ma a-na se-er be-li-ia | (10) us-ti bi-lum a-na te-ē-em | tap-pa-tim šū-na-ti be-li-ma-di-is-ti qu'ut ma-ta-ta te-ē-em tap-pa-tim si-na-ti | te-ē-em kar-ku-ma-is ( 1 B<sup>1</sup> ) (15) be-li-ti sa-ah-ma, {a-na te-ē-em Za-al-ma-gi-tim be-lī-ma-di-is-ti-qu'ut-ma a-sa-si-tu-lim-ti-is 1 B<sup>2</sup> te-al-ma }.

« Kiblum, le *meekum* ») et Amirum, le juge des serviteurs du Haut-Pays, m'ont fait porter des tablettes. Or ça j'y ai scellé ces tablettes (10), et je les ai fait porter à mon seigneur. Que mon seigneur prete grande attention à la teneur de ces tablettes et parmi les nouvelles de ces tablettes (15) qu'il mette à part celles qui concernent l'arkennis. Que mon maître prete aussi grande attention aux nouvelles qui concernent le pays des Zalmagani et qu'il prenne les décisions nécessaires... »

Parmi les noms de destinataires, on trouve celui de *Iu-as-ma-ah-Adad*. Des lettres lui sont adressées par son père, 'Samsi' Adad, par son frère, *Is-me-Da-qan*, et par ses « serviteurs ». Dans une étude qu'il vient de consacrer à ce personnage<sup>1</sup>, M. Thureau-Dangin a établi que ce Iasmah-Adad, le dedicant de la statue « Labane », avait regné à Mari entre Ishdunim et Zimrilim et qu'il y avait été installé comme une sorte de vice-roi par son père Samsi Adad le puissant roi d'Assyrie. J'ai trouvé depuis, trois passages de lettres qui confirment cette nouvelle donnée chronologique.

Voici d'abord un témoignage formel de sa royauté. En parlant de Iasmah-Adad, les gens de l'arche *arītu* <sup>2</sup> *la-ri-ah* déclarent :

ut-lu-ma-(u-m) Iu-as-ma-ah-Adad sar-ru-m be-el-mi sar-ru-m sa-mi-tim a-ul-mi-di

« A part Iasmah-Adad, le roi, notre seigneur, nous ne connaissons pas d'autre roi. »

Il est probable que le roi Ishdunim, père de Zimrilim, avait perit de la main de ses « serviteurs »<sup>3</sup> — en tout cas, il laissait des filles en bas âge, qui étaient devenues la propriété de Samsi Adad — comme on le voit par une lettre, malheureusement lacuneuse — que celui-ci adresse à son fils, Iasmah-Adad à Mari : <sup>4</sup> *ma-rāt-ut-lu-ma* <sup>5</sup> *la-ah-du-ut-ti-im sa-ad-di-na-kum* <sup>6</sup> *ma-rātum si-na-ri-ta-lu-ē* « Les filles de Ishdunim que je t'avais données ont grandi ». On dit même dans la ville de Sagaratim qu'« elles sont devenues femmes » : *si-na-ri-tu-m-ni-sa*,<sup>7</sup> et Samsi Adad suggère de les amener à Subat-Enhil, sa resi-

<sup>1</sup>) *Revue d'assyriologie*, XXXIV (1931), p. 134 ss.

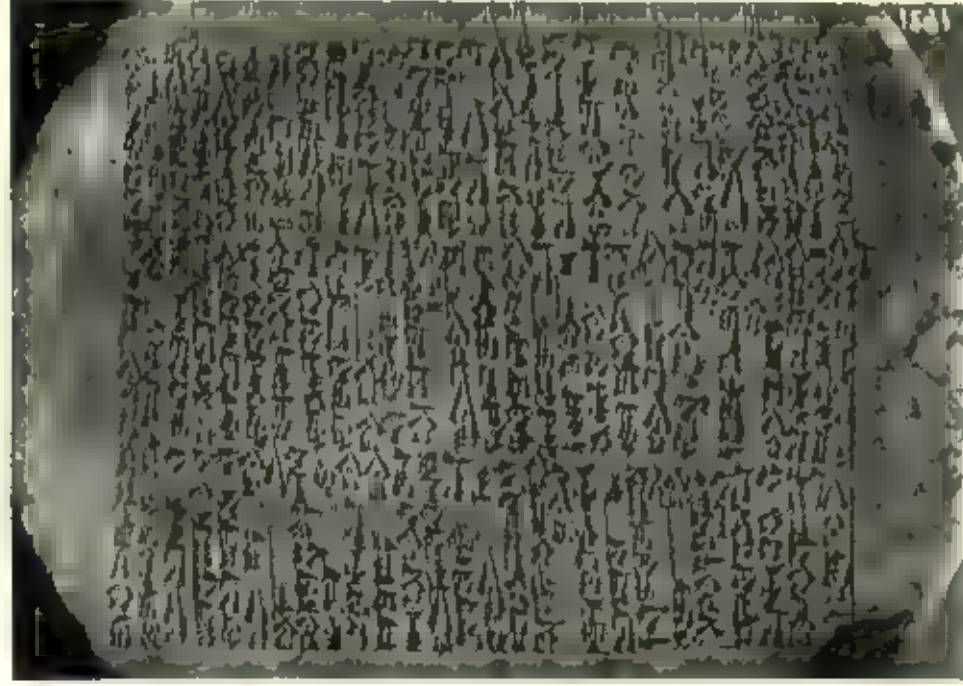
<sup>2</sup>) *Ibid.*, p. 137.



2. Brique estampée de l'oued Zin el-Am



4. Tablettes de rognon (tablette de papyrus de 7 millim)



1. Texte du disque de babylunien - pect. de Zentrulim





dence, « pour qu'on leur fasse apprendre le chant » *na ru-tum li-sa-hi zu* [*s i-n[a ti* .

Nous apprenons par une autre lettre adressée « À mon père Zuarilim » que celui-ci a dû lutter pour reconquérir son trône : [*i-n*] *a-mi-na qa-at a-bi-in a l[am Ma-ri<sup>1</sup> ik-sa-ad*] « Maintenant la main de mon père a reconquis la ville de Mari ». Et plus loin : *a-bi a-mi-ab-sa ik [sa]-ul-met a-na "kussu bit a-bi-sa i-ru-ab à a-n i-ku a-di-at a-na "kussu sa a-bi-in à ul e-ia-ab* « Mon père a été victorieux de ses ennemis et il est (re) monté sur le trône de la maison de son père, tandis que moi je ne suis pas encore (re) monté sur le trône de mon père ». Les ennemis auxquels ce passage fait allusion sont sans doute les Assyriens, dont le puissant roi, Samsi-Adad, avait réussi à établir sa domination sur le Moyen-Euphrate en installant à Mari un de ses fils, Iasmah-Adad. Le frère de ses fils, celui qui devait lui succéder sur le trône d'Assyrie, Isme-Dagan, gouverne à Ekallatum, et c'est de cette ville qu'il envoie à son frère Iasmah-Adad des messages retrouvés dans les archives. Cette seconde correspondance royale présente donc un grand intérêt en raison des données nouvelles qu'elle projette à la fois sur l'histoire de l'ancienne Assyrie et du royaume de Mari. Sans compter qu'elle ouvre le débat relatif à la chronologie de Hammurapi et de ses contemporains et qu'elle pose à nouveau le problème essentiel de la valeur historique des listes royales assyriennes et des listes chronologiques en général <sup>(2)</sup>.

Le contenu des lettres présente la plus grande variété. Il intéresse autant l'histoire politique et diplomatique de la Mésopotamie ancienne que les multiples aspects de la vie du royaume et du palais de Mari. L'attention du déchiffreur est tout d'abord retenue par l'abondance de la documentation que cette correspondance nous livre sur la géographie de la moyenne et de la haute Mésopotamie. On sait que notre connaissance de ces régions est demeurée jusqu'à présent à l'état embryonnaire pour le temps de Hammurapi et de Zuarilim. Or, il n'est pour ainsi dire pas de lettre qui ne contienne un nom géographique : nom de ville, de pays ou de peuple. Nous avons relevé actuellement plus de 200 noms nouveaux de pays et de villes. Il va de soi que cette importante documentation soulève de multiples problèmes de localisation et

(1) *Ibid.*, p. 187.

(2) Cf. W. F. ALBRICHT, *Bulletin of the Ame-*

*rican Schools of Oriental Research*, n° 63 (févr. 1938), p. 18 ss.

d'identification de sites, dont la solution dependra d'une etude attentive des contextes et de la carte (fig. 2).



FIG. 2. - Mari et quelques-unes des villes mentionnées dans les archives.

Nous pouvons cependant déjà repérer la position approximative de plusieurs noms de villes nouveaux. Sur le Moyen-Euphrate (pl. XVII, 1), entre *Harab* et *Mari*, on trouve, outre *Hîr* et *Harbîr*, déjà connus, *Mulbatân*, *Agâbl*,



1. L'Euphrate en aval de Mari. Sur la rive droite, Abou-kennat.



2. Terqa ('Ashkrah). Le Tell vu de la rive gauche de l'Euphrate.



*Harat*, entre *Mari* et *Terqa*<sup>1)</sup> (pl. XVII, 2), *Zurabum*, *Samânum*, *Ham Mulab*, *Mislûn*, *Sapum*, *Hisputa*, *Humarân*, *Humur*, au delà de *Terqa*, on rencontre la ville importante de *Sagarâtum*, puis, plus au nord, un autre grand centre *Qattanû*. C'est dans la région de *Sagarâtum* et de *Qattanum* qu'il lui faut probablement chercher *Dûr Ishdunum* et *Dûr-lasmah-Adad*.

Zimrilim reçoit de nombreux messages de la Mésopotamie du Nord, ou il commande à ses vassaux ou à ses gouverneurs. Aussi y trouve-t-on la mention de nombreuses villes : *Harrân*, *Etahut*, *Sudâ*, *Kabat*, *Nakur*, *Tushup*, *Urgis*, *Asnukham*, *Hurru*, *Asluk k i*, *Hon surû*, *Ahund*, *Karand*, *Samah*, *Sarazim*, *Zulphah*, *Sand*, *Qatard*, *Numbâ*.

Le pays d'Assyrie est représenté par les villes de *Ninre* (*Ni-nu-ra-sû*<sup>2)</sup> de *Šabat-Ealil*<sup>3)</sup>, d'Assur, d'*Ekallâtum*. Puis, en descendant la vallée du Tigre, on rencontre *Baahûl*, *Andarûq*, *Tukris*, *Šabat-Sû*, *Atapha*, *Narruqum*, *Qar-sûrû*, *Mambasum*, *Sutalum*, *Dûr Dûdusa*, *Esunak*, *Bêr* et *Suse*.

Si nous nous tournons vers la Babylonie, nous trouverons les rois de *Babylone*, *Barsapa*, *Kiz*, *Sappa* et *Larsa*. Et si nous ajoutons à cette liste ceux de *Carbenu*, de *Hubûh*<sup>4)</sup>, de *Uqurû* et de *Kanû* (*ka-ni-sû*<sup>5)</sup>), il apparaîtra que l'in-

<sup>1)</sup> La voyelle de la première syllabe paraît être *e*, à en juger par la graphie *Te-er-qa*, lue dans un de nos textes de Mari.

<sup>2)</sup> *Šabat-Ealil* est peut-être un autre nom de la ville d'Assur; cf. *Revue d'assyriologie*, XXXIV (1937), p. 135.

<sup>3)</sup> La ville est mentionnée à plusieurs reprises dans nos lettres sous la forme *Ha-la-abû* (var. *Ha-la-bû*). Il s'agit bien de l'important centre politique et religieux de la Syrie du Nord, Alep. On y monte, en effet, en venant de Mari (*i-nu-ma a-na Ha-la-abû i-la-û*) et le chemin qui y conduit passe par le pays de Carkémiš. Dans une lettre adressée à un de ses serviteurs, Kihlum, Zimrilim fait allusion à un voyage qu'il a fait à Alep et décrit : « Autefois, lorsque je montai à Alep, au sujet des renseignements relatifs à la plaine de Carkémiš, il y a eu confirmation » (*i-na pa-ni-tim i-nu-ma a-na Ha-la-abû e-lu-û ai-iam te-a-em na-wi-e-lu in Kar-ka-mi-iš*) (*ik-lu-lu*). D'autres personnages importants,

tel le roi de Qatanum, se rendent à Alep (*iar Qa-la-nim* | *a-na Ha-la-abû i-la-ham*). A la vérité, le but de ces voyages est religieux : le culte du « dieu Adad, seigneur d'Alep » (*Adad be-el Ha-la-abû*) était déjà célèbre pour ses oracles aux temps de Zimrilim : « Selon l'ordre de mon seigneur », écrit un fonctionnaire à Zimrilim, « au mois de je me suis rendu à Alep et [j'ai fait prendre] les présages à Alep » (*ak-ki-ma i-wa-ur-ti be-lu-la* | (3) *warah i-bi-lu* | | *a-na Ha-la-bû*) | *a* | *i-i* | *ka-ma* | *le-re-lum* | *na* | *Ha-la-bû* | *ir-ep-i* |). Aussi bien, Zimrilim a-t-il témoigné de la vénération qu'il portait au dieu d'Alep en lui dédiant sa statue, comme en témoigne le nom d'une de ses années de règne : *MU Zi-im-ri-it-im* | *salam-in a-na Adad* | *Ha-la-abû* | *ir-ep-i* |). « L'année où Zimrilim a dédié sa statue au dieu Adad de Alep ». Nous savons par les archives de Boghaz-Kéui que le culte du grand dieu d'Alep a pui d'une grande faveur au II<sup>e</sup> millénaire et, aux temps assy-



teret géographique des archives épistolaires de Mari déborda les frontières mêmes de la Mésopotamie (fig. 2).

Comme noms de pays, nous relevons ceux de *Insan*, de *Sutu*, de *Mulqum*, de *Iamthal* et de *Idamaraz*, déjà connus, mais pas tous encore localisés avec précision. Le pays le *Zabmaqum* est à chercher dans la Mésopotamie du nord, ceux de *Iamthal* et le *Inan* sur le Haut-Euphrate, celui de *Iabluqa* dans la région de *Hit* et de *Upuqum*, tandis que les pays de *Kurda* et de *Qatanum* étaient situés, semble-t-il, dans la Mésopotamie centrale (région du *Habur*)<sup>(1)</sup>.

Ces pays et ces villes sont aux mains de rois ou de gouverneurs, dont les titres nous révèlent les noms pour beaucoup d'entre eux. C'est ainsi qu'à *Ierqi*, *ka-še-re'* *Da qan* est gouverneur, à *Sagarâtum*, *la-ki-am* "Adad occupe la même fonction. *Is-ko'* *Idad* est roi de *Qatanum*, *Ha-am-mu-ra-pi* est roi de *Kurda*, *Is* <sup>2</sup> *še-ta-ki-am* règne à *Hurrân*, *Si-ab-ku-na* "Idad à *Sutu* et *Su-uk-ra* " *Te-su-ab* à *Iabluqum*. Le dépouillement et l'état de des archives permettront de dresser une liste imposante des princes et des fonctionnaires qui ont administré les grandes villes de la Mésopotamie aux alentours de l'an 2000 avant J.-C.

Ces villes et leurs chefs représentent l'élément sédentaire de la population, mais il a toujours existé sur les confins de la Mésopotamie un élément nomade ou demi-sédentaire. La correspondance du Palais de Mari met bien en lumière le conflit perpétuel qui met aux prises le sédentaire, qui possède, et le nomade ou le montagnard, qui n'a rien et desire posséder. Les textes caniformes nous avaient déjà livré les noms des *Sutu* (tribus nomade qui vivait le long de l'Euphrate dans la région de *Hit* et de *Upuqum*). À l'Est du Tigre, les populations montagnardes des *Quta*, des *Turukka* et des *Kakma* représentent une menace dangereuse pour les habitants de la vallée. Dans la Mésopotamie du Nord et sur le Moyen-Euphrate, les villes doivent compter avec les *Haburu*, les *Habba*, les *Bené-mu-mu-na* et les *Bené-Si-im-a-al* <sup>2</sup>. Les deux dernières tribus paraissent

riens, le roi Salmanassar III (859-824) se croyait encore une fois obligé de s'arrêter à Alep et d'y offrir des sacrifices à la puissante divinité du lieu. Cf. DuRoi, *Syria*, VIII (1927), p. 31-41, THOMAS-DARQIS, *Syria*, XII (1931), p. 365.

(1) Cf. W. F. ALBRITTON, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, n° 67 oct. 1937, p. 27.

(2) Voir ci-dessous, p. 411, note 1.

(3) Les *Bené* (= TUR-MÊS) - *la-mi-a(a)* sont désignés comme les « enfants du Sud », par opposition aux *Bené-Si-im-a-al*, qui sont les « enfants du Nord ». Il s'agit là de tribus de souche sémitique occidentale, comme l'indiquent les éléments *iamin(a)* = hébreu יָמִין et *sim'al* = hébreu שִׁמְעוֹן. Le royaume de *Sam'al* (שַׁמְעוֹן),

avoir joué un rôle important à cette époque, à en juger par les fréquentes mentions qu'en font les lettres.

Si les archives épistolaires du Palais de Mari accroissent considérablement nos connaissances de la géographie de la Mésopotamie ancienne, elles fournissent en même temps une documentation nouvelle non moins riche sur son histoire politique, histoire sur laquelle nous ne possédons que de rares renseignements. Les relations que Zimrilim entretenait avec son puissant voisin de Babylone, Hammurapi, nous apparaissent sous un jour entièrement nouveau. M. Thureau-Dangin a déjà publié dans la *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936), p. 171 ss., une lettre extrêmement vivante, qui nous renseigne sur la nature de ces relations. Elle est adressée à Zimrilim par son ambassadeur auprès de Hammurapi : Ibal-pi-el. Aussi bien les archives ont-elles conservé des lettres adressées par Hammurapi lui-même à la cour de Mari, soit à Zimrilim, soit à certains de ses hauts fonctionnaires. De plus, on trouve des mentions très fréquentes du grand roi de Babylone dans les lettres et l'on se rend compte qu'il occupait la première place dans le jeu politique de l'époque. Le fait est d'ailleurs attesté dans un passage très précieux pour nous d'une lettre malheureusement incomplète, où sont énumérés, par ordre d'importance, les monarques contemporains de Zimrilim. Iur-Asdu écrit, en effet, dans un rapport qu'il adresse à son maître :

(22) a ar- s]um sa be-ll a na sar-ra-ne<sup>me</sup> is-pot-ra-am um-ma-ma a-na ni-ql Istar al-ka-nim | sar-ra-ne<sup>me</sup> a-ma-da-ar-ma-ne-eh<sup>me</sup> à pa-hi ir-ma a-wa-ta-a ki-im ag-ba-sú-ma-šá-im | um-ma a-na-ku-ma á-ul i-ba-aš-ši sar-ra-ne<sup>me</sup> á a-na ra-ma-ni-šá-ma da-an-na 23) wa-ar-ki Ha-am-ma-ra-pi awil Rib-di<sup>me</sup> 10 15 sar-ra-ne<sup>me</sup> i-la-ku wa-ar-ki Ri-em-["S m awil La-ar-sa<sup>me</sup> qa-tam-ma wa-ar-ki I-ba-al-pi-el awil Is-sa-nu-na<sup>me</sup> qa-tam-ma | wa-ar-ki 1 ma ut pi-il awil Qu-ta-nu-ma<sup>me</sup> qa-tam-ma ar[a-a]r-ki Ia-re-im-ti-im awil Ia-am-h[a-a]d<sup>me</sup> 20 sar-ra-ne<sup>me</sup> i-la-ku...

« Au sujet de ce que mon seigneur a écrit aux rois en ces termes : « Rendez-vous au sacrifice d'Istar », j'ai rassemblé les rois à Sarmaneh et je les ai saisis de l'affaire en leur disant ceci : « Il n'y a pas un roi, qui, à lui tout seul soit (réellement) puissant » 25, 10 (ou) 15 rois suivront Hammurapi, le roi de Babylone, autant Rim-Sin, le roi de Larsa, autant Ibal-pi-el, le roi de

connu par les inscriptions phéniciennes de Soudjiril et par les inscriptions cunéiformes,

est donc très probablement le royaume du « Nord »

Estunak, autant Amûl-pl-el, le roi de Qatannu, 20 rois suivront Iarimluu, le roi de lamhad... ».

Une autre lettre d'un correspondant de Zimrilim nous révèle le texte d'une sorte d'alliance défensive que Rim-Sin propose à Hammurapi.

A-na be-hi-[a] | qí-bi-[ma | um-ma Ia-re-um-<sup>1</sup> Adad ?] | sa-ul Tu a'-e-li-ma-a-tum [ ] | (3) a warda<sup>23</sup> ]-bu [ Ha-am-mu-ra-pi | sa-is-tu [a]na<sup>24</sup> ma-da-tum | a-na Ma-aš-ka-an-ša-pl-ir ša-ap-ra | a-di-ni ū-ul i-ta-ra-nam 'Ri-im-<sup>25</sup> Sin a-na ze-er Ha-am-mu-ra-pl | (10) ki-a-am is-pa-ra-am um-ma-a-mi | sa-bi i-na ma-ti-ia pa-hi-ir | a sa-bu-um i-na ma-ti-ka | lu ū pa-hi-ir | [s am-na<sup>26</sup> na-krum a-na se-ri-ka] , (15) pa-na-n is-ta-ak-ka-nam | sa-bi a<sup>27</sup> MĀ-TI R HĀ i-ka-as-sa-da-ak-ka | [š] in-ma<sup>28</sup> na-krum a-na ze-ri-ia pa-nam ū-ta-ak-nam | pa-bu-ka ū<sup>29</sup> MĀ-TI R HĀ-ka | (20) i-ak-ša-da-am-ni | an-mi-tam Ri-im<sup>30</sup> Sin a-na Ha-am-mu-ra-pl | is-pa-ra-am a-di-ni pa-bu-ša-nu | ū-ul in-ne-mi-d[u-nam] | [e]m-sa-na qa-am-r[a-am] | (2<sup>31</sup> a-na se-er be-hi-[a] | ū-ul as-pu-r[a-am]

« A mon seigneur des cieux. Ainsi parle Iarim-Adad (?) Les gens de Tabe-el mātum... (5) et les serviteurs... de Hammurapi, qui ont été envoyés à Maskan-Sapir depuis de nombreux jours, ne sont pas encore revenus (9-10) Rim-Sin a écrit à Hammurapi en ces termes : « Mes hommes sont rassemblés dans mon pays. Que les hommes dans ton pays soient (aussi) rassemblés » (14-15) Si l'ennemi a l'intention de l'attaquer, mes hommes et mes bateaux le rejoindront. Mais si l'ennemi a l'intention de m'attaquer, que les hommes et les bateaux (20) viennent me rejoindre ? Voilà ce que Rim-Sin a écrit à Hammurapi. Leurs hommes n'ont pas encore fait leur jonction (24-25) (c'est pourquoi) je n'ai pas encore envoyé à mon seigneur un rapport complet à leur sujet ».

Les lettres envoyées par Hammurapi à Zimrilim sont très rares et celles qui sont conservées sont fragmentaires. Mais le roi de Babylone adressait également des messages à de hauts fonctionnaires du Palais de Mari. Voici un de ces messages qui concerne un envoi de troupes à Zimrilim.

[A-na B]a-ab-di-ti-im | qí-bi-ma um-ma H a]am-mu-ra-pi ma | [sa-ba-ana ka-bi-at-tum | (5) [a-na] se-er Zi-im-ri-ti-im | at] tū-[ra-ad , ki ma i-ta]-ū , gi-ir-tum sa-na-bu-am i-ti-ta-[h]a ne-e-si | (10) sa-bu-um Zi-im-ri-ti-im | sa-bu-um sa-bi sa | ša-tu-um sa-bi-im [s] a-na se-er Zi-im-ri-ti-im | [a]t ra-ad[a | (15) ze-em sub-na-ak-ri-im | sa H[a-s]a-ba-a<sup>32</sup> | la-um-a | [š]a-ap-pa-ra-am | He<sup>33</sup> em-ka | (20) [a-na] ze-ri-ia lu na-di-ū .

« A Bahdilim dis ceci : Ainsi (parle) Hammurapi (4-6). J'ai envoyé de nombreuses troupes à Zimrilim. Comme tu le sais, le chemin que les troupes auront à faire est long (7). J'adresse le salut à Zimrilim, le salut à ses troupes, le salut aux troupes que j'ai envoyées à Zimrilim (8) et des renseignements sur les ennemis qui assiegent Rašabā (9-21) Que les renseignements me parviennent régulièrement ! »

Voici un autre billet de Hammurapi au même Bahdilim concernant des lettres qu'il destine à Zimrilim, sans doute absent de Mari :

[t-na Ba-a-a]h-d[st]i-um] q[ti]-bi-ma | um-ma Ha-am-mu-ra-pi-ma | a-na-um-ma  
 tap-pa-a-tim | (5) a-na Zi-im-ri-hi-um , as-ta-ba-lam te<sub>2</sub>-mu-um sa-ù sa ha-ma-  
 ti-um , tap-pa-a-tim si-na-ti a-na se-er Zi-im-ri-hi-um | (10) sa-bi-d | a te<sub>2</sub>-em na-  
 ak-re-um | sa ta-al-ma-du | ku-up-ra-am.

« A Bahdilim dis ceci : Ainsi (parle) Hammurapi (4-6) : Or ça, j'ai fait porter des tablettes à Zimrilim. Le message est urgent (7-10) Fais donc porter ces tablettes à Zimrilim et envoie-moi les renseignements que tu auras appris sur l'ennemi. »

Le billet suivant est adressé encore par Hammurapi à un autre grand personnage du Palais, Puqâqum, qui est prié de faire suivre directement les courriers vers Zimrilim :

[A-na] Pu-qa-qum | [q[ti]-bi-ma | um-ma Ha-am-mu-ra-pi-ma | a-na-um-ma  
 na-ri-ma LI' III -E | (5) sa a-na Zi-im-ri-hi-um i-d ba-ka at-ta-dam | te<sub>2</sub>-mu-um  
 ša a-na Zi-im-ri-hi-um | as-pa-tu sa ha-am-mu-um (10) ki-ma is-sa-am-qí-ri-ak-kum |  
 la-ù ki-at-ba-ù sa-ba-am mu-sa-at-le-am | as-ku-un sa-na si-im-ma | a-na se-er  
 [Zi-im-ri-hi-um | (15) a-la-kam ti-pu-šu.

« A Puqâqum dis ceci : Ainsi (parle) Hammurapi : Des tils de (5) qui vont vers Zimrilim, j'ai dépêché. Le message que j'ai adressé à Zimrilim est urgent (10) Lorsqu'ils seront arrivés près de toi, qu'on ne les retienne pas ! Je leur ai adjoint des hommes de garde ; qu'ils fassent donc route vers Zimrilim ! »

C'est à Hammurapi que l'on songe à s'adresser, lorsque des troupes sont nécessaires pour écarter la menace d'une attaque. Le roi de Sana, ville de la Mésopotamie du Nord, projette de s'emparer de la ville de *Ta-ap-pi-sa-am*<sup>14</sup>. Le chef de cette ville, *Sa-du-um-ba-ba*, écrit à Zimrilim pour lui signaler le danger et lui demander du secours : « Que mon seigneur écrive à Hammurapi, que mon

seigneur agisse énergiquement et qu'il (l'ennemi) n'afflige pas le pays ! »  
*(be-li a-na Ha-am-mu-ra-pi li is-pu-ur [dam-na-tum] be-li li is-ku-un-ma mu-a-tam  
 la á-da-al-[f]a-ah).*

Les rapports qui unissent le roi de Babylone et le roi de Mari sont donc excellents et on en trouve un témoignage intéressant dans un fragment de lettre écrite par Ibal-pi-el à son maître :

*U as sam te-em mu-a-at<sup>1</sup> És-nun-na<sup>2</sup> | sa be-li a-na Ha-am-mu-ra-pi is-pu-ra-  
 am | um-ma-a-mi sam-ma awilum<sup>3</sup> És-nun-na<sup>2</sup> | [i]m-gu-ru-ka at-ta-a-ma šar-  
 ru-at ma-a-at<sup>4</sup> | (10) [És] nun-na<sup>2</sup> e-pu us u sam-mu u-at im-qu-ru-ka<sup>5</sup> , mu-a-  
 ru am sa ma-ah-ri ka wa-as-bu , [a-na] ša[r]-ru-ti-sa-nu su-ku-a[u] an-ni-tam be-li  
 | [a-na] Ha-am-mu-ra-pi is-pu-ur da-am-gi is be-li | an-ni-tam is-pu-ur-šam*

« Au sujet du message relatif au pays d'Es-nunak que mon seigneur a envoyé à Hammurapi en ces termes : « Si les princes d'Es-nunak l'agréent, toi donc, exerce la royauté sur le pays (10) d'Es-nunak. Et s'ils ne l'agréent pas, établis le, ... qui se trouve chez toi, pour regner sur eux. » Voilà ce qu'a écrit mon seigneur à Hammurapi. Il est excellent que mon seigneur lui ait écrit cela. »

Faut-il dater du temps de l'alliance qui unissait Hammurapi à Zimri-lim la lettre ou ce dernier a offert sa médiation pour reconcilier Hammurapi et un autre roi de l'époque, Qarnuh, dont le nom revient à plusieurs reprises dans les lettres ? Nous n'oserions l'affirmer car il pourrait s'agir, en l'occurrence, non pas de Hammurapi, roi de Babylone, mais de Hammurapi, roi du pays de Kurda<sup>6</sup>. Cette lettre reste toutefois significative de l'importance politique du roi de Mari.

*A-na Zi-im-ri-li-am | gi-bi-ma | um-ma lu-ar-ka-ab<sup>7</sup> Adad-ma | ki-a-am ta-  
 as-pu-ra-am | (5) um-ma at-ta-a]-mi , Qar-ni-li-am | a Ha-mu-ra-[p]i | ni-is  
 ádu<sup>8</sup> , i-sa-ak-ka-ra-ma | (10) sa-li-mu-am | i-na bi-ri-sa-nu a-sa-ah-ka-am-ma  
 pu-mi-am ga-am-ra-am | a-sa-ap-pa-ra-am | (15) an-ni-tam ta-as-pu-ra-am u  
 t-na-mu-ma sa-li-mu-am-mi , i-na bi-ri-at awilum<sup>9</sup> sa-na-ti , su-ku-am | ri-ka-is  
 awilum<sup>10</sup> su-na-ti | (20) at-ta-ma a-mi te-na-ma | sa ta-sa-ap-pa-ra-am a-na-af-  
 fâ-al.*

« A Zimri-lim dis ceci : Ainsi parle Iar-kab-Adad : Tu m'as écrit (5) en ces

<sup>1</sup> Nous avons relevé, dans une même lettre, la mention de messagers de Hammurapi, roi de Kurda, qui arrivent chez le roi de Babylone. Voir plus loin, p. 125, note 1.



termes: « Qarnilim et Hammurapi prononceront le serment des dieux. (10-12) « je (r)établirai entre eux la concorde, puis je l'enverrai des nouvelles comme pleines à ce sujet » (13) Voilà ce que tu m'as écrit. Maintenant donc (r)établis la concorde entre ces (deux) hommes car tu es le (seul) lien entre ces deux hommes. (20-22) J'ai l'œil fixé sur les nouvelles que tu dois m'envoyer. »

Le nom de la ville où régnait Qarnilim est encore à trouver, mais une lettre d'un fonctionnaire de Zimrilim nous montre ce prince très remuant et très entreprenant. Deux personnages lui ont écrit J'Ekallatim pour l'inviter à attaquer la ville avec la promesse de lui en ouvrir les portes et de la leur livrer.

(10) *al-kam-ma a-lam<sup>h</sup> E-k[ál]-la-tim<sup>h</sup> | i-ur-ut-di-m | [i]-na-am-na ga-bu-[u]m*  
*[š]a Qar-ni-li-im pa-hi-ir | (13) aa-sá ur-rí | a-lum ip-pí-ut-tí-ma | ba-ši-ut*  
*a-lum<sup>h</sup> ša-a-ti | Qar-ni-li-im i-te-eg-qé | a-sa-ba-am ša jô-[r]a-di-im | (20) a-na É-kál*  
*lu-tim<sup>h</sup> he-lí | ti-ur-ut-ma | à-na ba-ši-tim | ša a-lum<sup>h</sup> sa-a-ti | lu-na-ut-te.*

(10) « Viens et nous te livrerons la ville d'Ekallatim. Maintenant les troupes de Qarnilim se rassemblent. (13) Si la ville est ouverte, Qarnilim enlèvera toutes les richesses de cette ville. (19-21) Que mon seigneur envoie donc à Ekallatim les troupes qu'il y a lieu d'envoyer et que nous ne soyons pas absents (du partage) des richesses de cette ville! »

Nous avons vu plus haut (p. 120) comment Zimrilim avait écrit à Hammurapi pour l'inviter à prendre le pouvoir à Ešnunak. Le roi de Mari paraît s'être fort intéressé à l'activité de cette ville, dont le nom est courant dans les archives. Il est renseigné sur le moindre événement qui s'y passe. Le temple de Tišpak prend-il feu, on l'annonce à Mari.

(4) *i-se-[t]am a-na bit "Tišpak | (5) i-na É[š]-nun-na<sup>h</sup> im-qí ut ma | in-na*  
*hi-iz-ma | ku-lí mu-si-im i-ku-ul.*

« Le feu a éclaté au temple de Tišpak à Ešnunak, il s'est accru et il a brûlé toute la nuit ».

Zimrilim avait sans doute toutes raisons de surveiller les événements d'Ešnunak, car dans une lettre qu'un haut fonctionnaire du roi, Iassi-Dagan, adresse au gouverneur du pays de Suht *Su-am-me-es-tar*, il lui recommande de veiller à la sécurité des rives de l'Euphrate et il lui indique en même temps d'où peut venir le danger.



(19) à *as-sá-ur-ri ilum<sup>lum</sup> a-i id-di-in sa-bu-um<sup>um</sup> Éš-nun-na<sup>ki</sup>* | (20) *i-ha-ar-ra-  
[š]u-am-ma a na a-ab Pa-ra-a[t-tim]* | *a-na e-li-e-im pa-nam i-ša-ak ha-nu*.

« Et peut-être que le dieu ne le permette pas<sup>1</sup> — les soldats d'Esnunak (20), voudront-ils se livrer au brigandage (?) et auront-ils l'intention de « monter » vers les bords de l'Euphrate. »

Et dans la même lettre, on lit plus loin.

(38) *lu-na Ha-pi-qi-a-a-mu<sup>ki</sup> i-k a-as-sa-dam* | *a-na se-er sarrum ki-a-am su-up-  
ra-am [u]m-mu ut-ta-a-ma* | (40) *sa-bu-um<sup>um</sup> Es-nun-na<sup>ki</sup> ik-ta-ás-dam be-lia-lu-kam  
li-qi sa-am* | *mi-ni tam a-na se-er sarrum šu-up-ra-am-ma lu ma sa-bu-um<sup>um</sup> < a-na > Éš-  
nun-na<sup>ki</sup>* | *a-na a-ab Pa-ra-at-tim i-ha-ab-bu-tu* | *šarrum qa-du-um Ha-na<sup>um</sup> u sa-bu-  
tu ki-[i]i-su* | *a-na a-ab Pa-ra-at-tim li-ik-su-dam net ha-t[i-t]um li-ab-bu-[as-ši]*.

« Avant même que (les soldats d'Esnunak n'atteignent Rapiquin, écris au roi comme il suit : (40) « Les soldats d'Esnunak sont arrivés, que mon seigneur se mette en route<sup>1</sup> » Ecris cela au roi et avant que les soldats d'Esnunak ne pillent les bords de l'Euphrate, que le roi avec les *Hama* et toutes ses troupes arrive aux bords de l'Euphrate et qu'il n'y ait pas de faute<sup>1</sup> »

Ailleurs encore, il est fait allusion à la même menace, mais, cette fois, elle paraît se préciser.

3) *Warah Ki-is-ki si UD 6 [K I U]* | *m ir 4 lu-si-na* | *qa-da-am 6 li mi sa-bi-  
[im]* *awit<sup>um</sup> Es-nun-na<sup>ki</sup>* | *a-na [H]u-ar-bi e<sup>ki</sup> ik-ša-dam* | (10) *um-mu-a-mi a-na  
la-ur-e* | *A-ur-bi-i<sup>ki</sup>* | *à la-ab-li-ia<sup>ki</sup>* | *pa-nu-šu ša-ak-nu*.

« Au mois de *Kukisum*, le 6<sup>e</sup> jour, le fils d'Ahusina a atteint Harbi'e avec six mille hommes d'Esnunak. On dit qu'il a l'intention d'investir Ayabi et labhya. »

Obligé de composer avec la Babylone, de se défendre contre Esnunak et même contre l'Elam, qui envoie à l'occasion de forts contingents de troupes au pays de Subria, et de prévoir un retour offensif de l'Assyrie, Zimrilim semble avoir fait porter tous ses efforts politiques, militaires et diplomatiques du côté de la Mésopotamie du Nord. Le grand nombre de lettres qu'il reçoit des princes vassaux ou des gouverneurs de ces territoires montre à quel point son attention était tournée vers ces régions. N'est-il pas d'ailleurs le « roi du Haut-Pays » (*šar ma-a-tim e-li-tim*<sup>2 1</sup>) ? La ville de Hurra, de Asnakkum et le pays tout

<sup>1</sup> Au sujet de cette appellation géographique, voir THUREAU-DANGIN, *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936), p. 477.

entier appartiennent à Zimrilim », déclarera un des serviteurs (*a-tum Ha-ab-ra-a<sup>41</sup> As-na-ak ki-im<sup>42</sup>* | *a-mi-a-tum ka-lu-sa sa Zi-im-ri-le-im*). Il en reçoit des tributs, des offrandes pour les dieux des temples de Mari, il est demandé comme arbitre dans le différend qui met aux prises le pays de Lamhad et celui de Qatanum. C'est de Carkemis qu'il fait venir les bois, et particulièrement les bois de cedres (*ʿarnu*) dont il a besoin pour ses constructions.

L'agriculture et l'élevage tiennent aussi une grande place dans les archives épistolaires de Mari. Les champs qui s'étalent dans la vallée de l'Euphrate requièrent l'irrigation. Dans le système de canaux qui assure la prospérité de la récolte, la rivière du Habur a joué un rôle important, aussi le niveau de ses eaux est-il étroitement surveillé. Une brèche se produit-elle dans ses digues, on envoie sur-le-champ un fonctionnaire pour la réparer.

*A na' be-li-ia qí-bi-ma um-ma Ba-ab-di-lu-ia warad-ka-a-ma* (5) *a-na si-ip-ri-im ak-su-ul-mi* | *Ha-bu-ur a-na pa-ni-ia* | 2 *am-mu-tim im-la*, *i-na-am-na a-di-mi-tum* | *sa Ha-bu-ur á-ta-ar-ra* | 10 *bi-it-qa-am* | *u-ul-e-si-ak-ki-ir*, *Ha-bu-ur ki-ma ma-te-er-im* | *bi-it-qa-am a-si-ak-ki-ir*.

« A mon seigneur dis ceci : Ainsi parle Babbilim, ton serviteur : (5) Je suis arrivé à pied d'œuvre et je me suis trouvé devant le Habur hant de 2 coudees. Maintenant, jusqu'à ce que la baisse du Habur revienne, (10-11) je ne pourrai aveugler la brèche. Avec la baisse du Habur j'aveuglerai la brèche ».

Le « Grand Canal » (*Náram rabitum* et le canal *I-ši-im Ia-ah-du-un-lu-im*<sup>43</sup>) distribuent l'eau aux terres, on assure l'entretien de leurs digues et un débit régulier et suffisant. L'approvisionnement en eau de ces canaux dépend beaucoup de la pluie, les correspondants du roi ne manquent pas de lui signaler que la pluie est tombée, qu'elle est même tombée par deux fois (*ši-ni-sa ša-mu-á-un* (*i-nu-un*) ou même qu'elle a duré deux jours. Il arrive que ces pluies sont si violentes que le Habur monte de quatre coudees et met tout sous l'eau (*i-nu-un-na I am-ma-tim Ha-bu-ur i-lu-am-mu ka-lu-mi a-na ša me-e-ma i-tu-ur*).

Les sauterelles sont un autre fléau qui menace la moisson naissante, il y

<sup>41</sup> Ce canal avait été creusé par Iahdunlim pour alimenter en eau la ville de Dūr-Iahdunlim, comme nous l'apprend le disque de terre cuite trouvé par M. Parrot dans le

palais de Mari et publié par M. THUREAU-DANGON, dans *Revue d'assyriologie*, XXXIII (1936) p. 49 ss. pl. XVI, 1).

est souvent fait allusion : « Le jour où je t'envoie cette même tablette », écrit Iabri-Bagan, gouverneur de Terqa à Zimridum, « les sauterelles sont surveillées à Terqa. Le jour où elles sont surveillées il faisait torride et elles ne se sont pas posées », (5) *huc* : *ti-pi an-ni-e-un a-na se-er be-ti-un i-sa-bi-lum ir-bu-u a-na Terqa* (6) *im-qu-tu-nim nuan<sup>an</sup> am<sup>am</sup> xim-qu-tu-nim | sa-hu-un-ma, is-a-l a-bu-u*. D'autres fois, elles causent de grands ravages et le correspondant du roi indique avec précision les champs qui ont été dévorés et ceux qui ont été épargnés.

La moisson et l'engrangement seraient une des grandes préoccupations royales, car le blé est abondant, il mûrit vite et la main-d'œuvre fait parfois défaut. A cette occasion, les fonctionnaires qui ont la responsabilité de la tâche écrivent au roi pour lui faire rapport sur l'état d'avancement du travail.

L'alimentation des bœufs et des ânes et surtout le pâturage des troupeaux sont aussi de graves problèmes à résoudre. Avec l'agriculture, l'élevage a toujours constitué, en Orient, la première source de richesses. Rien n'est plus significatif à cet égard que le billet suivant, envoyé à Zimridum par sa sœur ou une de ses sœurs, Nighatum :

*A-na Zi-mi-ri-tu-m | qí-bi-ma, am-ma<sup>am</sup> xi-ig-ha-tum | a-ha-at-ka-ma (5) e-ro-is-tum it-ti a-bi-ma e-er-er | am-ma a-na-ku-ma immeratum = LL II 1) a-ha-ti-ig-qi dt-an-na a-ki-mi-ti-ig-bi (10) am-ma at-ti-a-ma ku-su-am i-na-ke-ma i-na-am-ma, immeratum (= LL II 1) a-at sa-na-da-na (15) a-de-xi-am a-na-si-dí-na-ke-ma am-mi-tum ta-as-pu-ra-am | (15) i-na-si-ma a-na-am-ma do-sa-am | immeratum = LL II 1) sa-na-da-nim | a-hi-ti-el-di-nam.*

« A Zimridum dis ceci. Ainsi (parle) Nighatum, la sœur (5-6) J'ai exprimé à mon frère le désir que voici : « Que mon frère me comble des moutons ! » (9-10) Et tu m'as répondu ceci : « C'est le froid, pour le moment il n'y a pas lieu de donner des moutons. Je t'en donnerai avec l'herbe. » Voilà ce que tu m'as écrit (15) Or ça, maintenant, c'est le temps de l'herbe, on peut donner des moutons. Que mon frère me les donne ! »

Les archives épistolaires de Mari ne nous apportent pas seulement une documentation neuve et abondante sur la géographie, l'histoire politique et la vie économique de la Mésopotamie ancienne. Comme elles traitent des sujets les plus variés, elles nous permettent de nous faire une idée de ce qu'était l'existence au royaume de Mari et à la cour de Zimridum vers 2000 avant J.-C.

On adresse au roi un billet de quelques lignes pour lui dire que tout va bien dans le pays ou pour lui annoncer l'arrivée de messagers, le prochain passage à Mari de personnalités, l'envoi de troupes, d'auxiliaires, de marchandises. Surgit-il une disette dans telle région ou la peste fait-elle son apparition, on en prévient le Palais. L'éclipse de lune, le mouton prodige ou le songe d'une habitante de la ville sont rapportés au roi. Nous apprenons que Zimridim s'intéressait beaucoup aux chevaux blancs, destinés à son attelage, aux chiens, aux poissons vivants et surtout aux lions. Quand ceux-ci sont aperçus dans le pays, ils doivent être capturés et lui être amenés vivants. Très piquante à cet égard est la lettre d'un de ses serviteurs qui a commis la faute de tuer une lionne et d'en partager le corps entre les habitants de sa ville. Il cherche ensuite à se tirer d'embarras en écrivant à son maître qu'il s'agissait d'une lionne « vieille et tremblante » (*sa-ba at a ha bi-at*). Dans d'autres lettres, il est question de la réparation à exécuter à un mur du temple de Dagan, à Sagratum, du revêtement du char de Nergal, de l'or nécessaire à la fabrication du trône d'une déesse, du travail du trône de Dagan ou de l'usage du dieu Amarru, devant qui est représenté le roi dans l'attitude de l'orant (*... an pa-ni sa sa-ba am ba-ll-sa ka-ri-bu*). Deux fonctionnaires discutent entre eux sur le nom à donner à l'année tandis que l'officier Dac-el, commandant la place forte de Han-Surâ, dans la Mésopotamie du Nord, trouve longs les cinq années qu'il a déjà passées dans cette ville. Par une autre lettre, nous apprenons que dans le palais de Hissantla, sans doute abandonné, locale située non loin de Terqa, une femme y habite seule, qu'elle s'y lamente, que la chose ne convient pas et qu'il faut l'amener soit à Terqa soit à Suprum pour qu'elle ne se lamente plus seule comme l'oiseau *qadû* (*... ma pa-di-ma*) « *le di-ss sa bi-qi-ti* ».

On connaît déjà le billet adressé à Zimridim par son « frère » Hanmut-qi, qui l'informe du desir exprimé par le « roi d'Ugarit » (*arit d-qa-ri-it<sup>te</sup>*) de voir le Palais de Mari. Je voudrais encore signaler ici un autre curieux

(\*) Syria, XVIII (1937), p. 75, note 1. L'expéditeur de ce message pourrait être, à la rigueur, Hsammurapî, roi de Kurda, et non le grand roi de Babylone du même nom, cf. R. de Vaux, *Revue biblique*, 1937, p. 526, note 1, et voir ci-dessus, p. 120, note 1.

A noter également, à propos de ce docu-

ment, que l'idéogramme LÚ TUR transcrit par *urimûrî(-în)* et traduit par « (son) fils » (dernière ligne) a probablement comme correspondant accadien *qubûrum* « jeune homme, jeune garçon ». Ce *qubûrum* est un jeune serviteur que le chef de famille charge de différentes tâches, notamment de missions de confiance.

billet, que le roi Zimri-lim écrit au dieu Fleuve « son seigneur », pour implorer sa protection :

A-na "Nārim be-li-ia qī-bi-m a] um-ma Zi-im-ri-li-im uwarad ka-a-[nu | (5) a-na-um-ma GĀL kurāsim a-na be-li-ia | us-ta-bi-lam i-na pa-ni-tim | te-s-mi a-na be-li-ia as-pu-r[u-a-a], belī ut-tam u-ka-al-l[ri-im] | be-li ut-tam sa ā-ka-al li-mu a] | (10) li sa-ak-li-lam a a-na na-sa-ar na-ja-[us-ti-ia | be-li a i-y[ri] | a-sar sa-ni be-li pa-a[ri-sa] a ū-sa-a h-h[ri] (15) ul la-na-na, te-a sa-ni-e-[im] a ih-se-eh.

« Au dieu Fleuve, mon seigneur, dis ceci : Ainsi (parle) Zimri-lim, ton serviteur : (5) Or ça, j'ai fait porter un vase (2) <sup>10</sup> d'or à mon seigneur. Antérieurement, j'ai envoyé de mes nouvelles à mon seigneur. Mon seigneur a révélé un signe, (9-10) que mon seigneur accomplisse le signe qu'il a révélé ! Que mon seigneur ne soit pas non plus négligent au sujet de la sauvegarde de ma vie ! Que mon seigneur ne se tourne pas ailleurs ! (15) Que mon seigneur ne désire pas d'autre que moi ! »

Les faits et les textes rassemblés dans les précédentes pages ne représentent qu'une infime partie de la documentation des archives épistolaires du Palais de Mari. Ils ne sont que quelques glanées recueillies sur un champ très vaste, dont la moisson est à peine commencée. Mais ils suffiront, je l'espère, à montrer combien les archives retrouvées par M. André Parrot seront désormais une mine abondante et précieuse pour l'étude de l'Orient ancien vers 2000 avant J.-C. Elles prendront leur place à côté des grandes découvertes d'archives qui sont attachées aux noms de Nimve, Tell el-Amarna, Tello, Boghaz-Keui, Yorghau-Tépé et Ras-Shamra.

GEORGES DOSSIN.

Pour l'équivalence éventuelle LÚ TUR = *u-hurum*, voir P. KAUS, *Altbabyl. Briefe*, II (Leipzig, 1931), p. 51 s.

<sup>(1)</sup> La littérature sumérienne connaît déjà le type de prière adressée à la divinité sous forme de lettre : cf. A. PALAETSTRUP, *Zeitschrift für Assyriologie*, XLIX (1933), p. 1 ss. Aux temps assyriens, le roi Sargon utilisait encore la forme épistolaire pour envoyer à son dieu, Assur, le récit d'une de ses expéditions mili-

taires, cf. Fo. THONKAU-DANGIR, *Une relation de la huitième campagne de Sargon*, Paris, 1942, p. 1. Voir aussi, à ce sujet, A. UNGER, *OLZ*, 1918, col. 12 ss. ; E. F. WILSON, *Archiv für Orientforschung*, IX (1933-1934), p. 102 ss.

<sup>(2)</sup> L'idéogramme GĀL pourrait désigner une sorte de « grand vase » présenté en offrande par Zimri-lim au dieu Fleuve, cf. DAINAT, *Sum. Lexicon*, n° 343, 15.

# TEXTES ALPHABÉTIQUES DE RAS-SHAMRA PROVENANT DE LA NEUVIÈME CAMPAGNE

PAR

CH. VIROLLEAUD

I

RS 9479

Lettre adressée à la reine (d'Ugarit)<sup>(1)</sup>.

Haut. 48 mm. ; larg. 39 mm.



1. mlkt

ulty

(3) rym

šm . Tlmyn

'bdk

(6) l . p'n

ulty

šh d

(9) w . šb'ed

mrhqtu

qlt

(12) 'm . ulty

mm . šlm

rgm . tššb

(15) l . 'bdh

(1) Voir déjà C. R. Acad. Inscriptions, 29 octobre 1947.



(1) A la reine (2) ma maîtresse (3) dis (4) le message (suivant) de Talmayân, (5) ton serviteur

(6) Aux pieds 7 de ma maîtresse, (8) sept fois (9) et sept fois (10) (11) je me suis prosterné litt. je suis tombé — (12) Avec ma maîtresse, (13) (y a-t-il) tout prospère ? — 14, Elle répondra 15 à son serviteur.

## 1-5.

1-2. — *mlkt* « reine » se rencontre aussi dans un fragment de 1929, cte ci-après, p. 137. Dans les documents assyriens de RS, la reine (*sarratu*) est plusieurs fois nommée, mais toujours par son titre seigneurial, non par son nom : Syria, XVI, 189 II, 1 et 19; XVIII, p. 218, l. 3.

*adl*, fém. de *ad*, synonyme de *mt* (acc. *mutu*) dans SS, 43 et 40, 46, d'où *adlu adlu* « seigneur-ar ». Le mot *adl* s'est rencontré déjà à Byblos sous l'él. Ba'ith Syria, VI, 109, où il faut lire : *l'u'it qit adlu* « la dame de Gebal, sa souveraine » (voir aussi HARMIS, *Phoen. Gramm.*, p. 73; J. CANTREAU, *Géom. Palmyr. pap.*, p. 160) et signifie l'existence, à Palmyre même, l'un mot semblable et qui est sans doute identique à celui-ci. Dans les textes assyriens de RS, le même mot figure, plusieurs fois, dans le type *l'adl a-da-ti* « var *-adlu*, Syria, XVIII, 25) qui correspond au commun sopotomien *l'adl l'adl*, *-h'adl*, comme *adati*, désignant évidemment une déesse, ou mieux la (grande) déesse.

3-4. — *rgm thm Tlmyn 'bdk*.

L'expéditeur de la lettre, soit *Tlmyn*, s'adresse à un personnage qui occupe un rang plus élevé que le sien propre, puisqu'il se déclare son serviteur. Cependant il lui demande, ou lui commande (*rgm* étant un impératif) de donner à la reine connaissance du message<sup>1</sup>.

*Tlmyn*, c'est Talmayân ou Talmayon. La rapprocher du n. pr. h. תלמי qui, dans A. T., désigne les personnages distincts. Ces noms en *-ym* sont, on le sait, fréquents à RS; on en trouvera plus loin, pp. 137, 139, de nouveaux exemples.

<sup>1</sup> Voir aussi Syria, XVIII, 419.

<sup>2</sup> De même belubur l'Assyrien écrit à Tyber, son correspondant à Ugarit, qu'il appelle

son frère pour se prêter le serment de réciprocité, les tablettes qu'il lui envoie par le même courrier Syria, XVI, 188 an.

6-15

6-11. — *l p'n mly šb'd w šb'ed mryqm qlt.*

On comparera cette formule de salutation à celles du type *ana šepē...*, *šabti-su u šabtanm*, *kabatti-nut u sirā-nut anqat*, dans les Lettres à El-Amarna

*qlt*, qui tient la place d'*anqat*, est, comme *anqat*, la 1<sup>re</sup> p. du prft<sup>6</sup>. Il s'agit de ce verbe *ql* qui s'est rencontré dès le début (I AB 1, 9) et fréquemment depuis lors, et dont le sens littéral est « tomber », car, si *ql* remplace ici l'acd. *maqātu*, il alterne ailleurs (fragments inédits) avec *upl*, lit. 52. Comparer aussi *kn upl b'l*, .. III 2, 148, à *ut ql*, *b'l ql*, I AB 6, 21-22, « Mot est tombe, Baal est tombe » (cf. *b'l ut* « Baal est mort », ap. I<sup>o</sup> AB 6, 21 et I AB 1, 6<sup>7</sup>), locution qui fait suite, sans transition du reste, au triple cri *abul*, 17-20) *ut 'x*, *b'l 'x* « Mot est fort, Baal est fort ».

Voir, d'autre part, III AB A 17: *'z gm lymk* « certes, la force de Yam fléchit », et ensuite, *ibid.*, 22-23 et 25-26, *yprsh gm*, (*w*) *yql l arš* « il s'affaisse (le dieu) Yam ; (et) il tombe à terre ».

Le factitif du même v. *ql* paraît bien attesté à l'imprft. *ysql* (SS 106-11) et à l'imp. *šql*, ap. II AB 6, 40-42, où il faut lire :

*šbh alp m [ap] pen šql šrm [w m]rea.*

*šb'd w šb'ed* Il y a *šb'd* d'abord, mais simplement par omission d'une lettre, et il faut lire, les deux fois, *šb'ed*. On comparera *šb'ed* de I *Dan* 79, III *Dan* 1, 23 et 34, *ed* étant, dans tous ces cas, joint directement au nom de nombre, comme s'il n'y avait là qu'un seul mot — *ed* — ar. 2<sup>l</sup> qui est l'heb. 7<sup>8</sup> et qui se rencontre à mutuelle reprise, à RS même, dans *eth* (2<sup>l</sup>22<sup>l</sup>)<sup>9</sup>.

*mryqm* Le mot, appartenant à la rac. *ryq*, signifie, en gros ou littéralement, « éloignement », mais il reste à expliquer le *-m* final. Par analogie avec *mltm* (V AB, A, 19), *thmtm* (passim) et tant d'autres vocables, on pourrait penser qu'il s'agit d'un subst. fem. du nombre duel. Cependant, on attendrait plutôt ici un adverbe<sup>10</sup>, tenant la place de la locution acd. précitée, et qu'on

<sup>6</sup> M. THUREL DANGIS a rappelé, Syria, XVI, 1-2, pourquoi c'est le prft qu'on emploie dans ces locutions et non pas l'imprft.

SYRIA. — XIX.

<sup>7</sup> « Forc » se dit aussi *pm* b. 272. Ann. RŠ. 1929, n° 3, 2<sup>o</sup> *šb' pmt*.

<sup>8</sup> Adverbe en *am*, comme il y en a en

traduit habituellement par « sur le ventre et sur le dos »<sup>1</sup>. Il faut reconnaître toutefois que l'équivalence de la location phénicienne avec celle des Lettres b.-v. est difficile à établir, bien que la phrase (6-11), prise dans son ensemble, paraisse calquée sur la formule accadienne et en fournir la traduction littérale.

**12-13.** — *'m adty mmm šlm.*

Les quatre mots constituent l'objet même du message, et la phrase représente évidemment une question.

*mmm*, pron. indéfini, s'est rencontré d'abord dans la lettre d'Ézer štr, II 16-17 « *u mmm rym d tsu'* » et toute parole que tu entendras »<sup>2</sup>. On sait que la vocalisation de ce mot est très variable en accadien, et non seulement la vocalisation mais la structure même du vocable. La forme ugaitienne *mmu*, ou *u* n'est pas assimilée à *m*, paraît représenter un état ancien de ce pronom<sup>3</sup>.

**14-15.** — *rym tšb t 'bth.*

*tšb*, d' p f šafel de *š* (h 𐤔), Talmayân parle, en effet, à la d' p, il a dit précédemment *t p'n atly*; *'m adty*, II 6-7 et 12 et non pas *t p'nk*, *'mk*.

Dans les Psaumes (IV Dan. 2, 7-8, p. ex) *tšb* est parallèle à *t'u*, le complément n'étant pas exprimé, et il en est de même, parfois, en héb.; mais ici le complément est *ym* équivalent d'héb. *dabar* dans *hesib dabar*.

Au lieu de *tšb* (héb.) Talmayân emploie le safel *tšb*<sup>4</sup>, *šb* étant l'un de ces verbes qui possèdent les deux factitifs, chacun d'eux pouvant d'ailleurs traduire une nuance différente de la même idée, le hül indiquant, par exemple, une réponse directe, et le safel une réponse par personne interposée<sup>5</sup>, si

hébreu, quelques exemples. A N° même, comparer, peut-être, mfoi op. V AB, II 13.

Si *mšqim* signifie simplement « dans l'éloignement (où je me trouve) », Talmayân voudrait dire que, malgré la distance qui le sépare de la reine, H h lui est pas moins soumis que s'il était à Ugarit même. On a cependant le sentiment que la location « un sens plus expressif que celui-là.

(1) On admet, en effet, que *kabuttu* = *kabittu* et que le mot ne signifie pas seulement « fuir », comme d'ordinaire, mais qu'il désigne ici toute la face antérieure du corps.

(2) Voir Syria, XV, 396<sup>a</sup>.

(3) Dans la lettre de Belukar (Syria, XVI, 180, l. 24, il y a *mmum*; mais le document provient d'Assyrie. — En héb., on écrit מַמִּי

(4) Voir aussi 1949, n° 8, 45 et 46: *rym viš* et aussi sans doute I AB, c, 33 d' [l] *viš*. Pour l'assimilation du *š*, indice du šafel, avec *š*, 1<sup>re</sup> rad., on peut alléguer aussi la forme *iššru*, empruntée à un fragment inédit III keret I, 6).

(5) En assyrien, « répondre » se dit *turu* (piel) ou *intaru* (šafel, *andla*).

Talmayân écrit *ym tssb* . . c'est sans doute qu'il sait bien que la reine ne répondra pas de sa propre main.

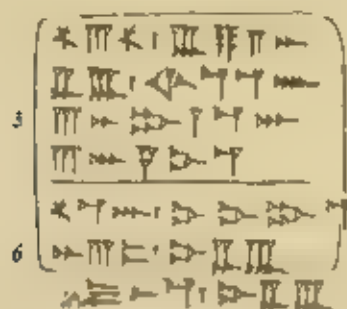
Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, l'optatif ou le precatif, caractérisé par la particule *l*, serait, semble-t-il, mieux en place ici que le simple imparfait.

## II

RS 9044

Document concernant le commerce de la pourpre<sup>1)</sup>

Long, 55 mm., haut 40 mm. — Ecrit sur une seule face.



*slâ . d gya*

*bd . sumu*

(3) *l argum*

*l uskm*

*sum . klu m*

(6) *ulp . kbd*

[m]etm . k'd

(1) Les trois (chargements ou ballots de laine, qui ont été livrés (2) à *Sumu*, (3) pour la pourpre (4, (destinée) aux princes (5) (1), (pesent) huit talents, (6) mille *kbd* (7) (et) [dou]x cents *kbd*.

Ce petit texte est apparenté à la tablette assyrienne, provenant de Ras-Shamra, que M. Thureau-Dangin a publiée ap. *Syria*, XV, 137-146, sous le titre suivant : *Un comptoir de laine pourpre à Ugarit*.

1-2 . . Le nom de nombre, trois, n'est accompagné d'aucune indication concernant l'objet denombre ou la nature de la marchandise fournie<sup>2)</sup>. Mais on voit bien par ce qui suit (l. 3) qu'il s'agit de cette étoffe dont on faisait les vêtements de pourpre, et l'on sait que cette étoffe était tissée de laine

<sup>1)</sup> Voir déjà *Journal Asiatique*, séance du 19 nov. 1937.

<sup>2)</sup> Il en est de même assez souvent dans les tablettes sumériennes de comptabilité.

d *yša*. — « sortir » (et « entrer » s'emploie, dans beaucoup de langues, au sens commercial, et c'est ici le cas. Comp. h. h. *xs* (au bilil) avec la prépos. composée *ṣṣṣ* (ici *ṣṣ* = h. *qd*) « livrer », *ṣṣṣ*, I, 8, voir aussi le subst. *ṣṣṣ*, de la même racine et avec le même sens : I *Rois* X, 28 et II *Chron* I, 16.

*Summ*. — Le nom du marchand qui reçoit la laine paraît identique au n. pr. *Summa-ai* des textes assyriens, *Clay, Personal Names*, p. 133 et 200 ; voir aussi THUREAU-DANGIN, *Syria*, XV, 143.

3. — *l arqm* indique clairement que la teinture est faite en vue de la pourpre (roige), que la laine fût ou non lissée déjà, sur ce point, voir ci-après, I, 4.

*ar pua*, heb. *ṭṭṭ*, assyr. *arqummu*, se rencontre ici pour la première fois dans un texte phénicien <sup>1</sup>. Dans *Syria*, XV, 137, il s'agissait de la pourpre dite *akūta*, « couleur d'hyacinthe », nuance qui était semblable sans doute à la *takūta* des Assyriens <sup>2</sup>, ou h. h. *ṭṭṭ*, puisque les Septante et aussi la Vulgate traduisent ordinairement *takēt* par *hyacinth*, ou *hyacinth*.

4. — *nskū* peut représenter le part. de *ṭṭṭ* « prince », de *ṭṭṭ* <sup>3</sup>, mais il paraît plus probable que *nskū* est le part. *qd* plur. de *ṭṭṭ*, « tisser » ; il s'ensuit que le marchand remet la laine qu'il vient de recevoir, ou d'acheter, aux *ṭṭṭ* pour la tisser, et sans doute aussi pour la teindre <sup>4</sup>.

5-7. — La laine prise en charge par *Summ* pèse 8 *ḫm* et 1.200 *ḫḫ*

*ḫm*, plur. de *ḫḫ* (heb. *kikkar*, <sup>5</sup>, qui est le talent, mais l'on sait, *Syria*,

<sup>1</sup> *arqm* apparaît également une fois à la l. 37 de III AB, B (qui sera publié bientôt dans cette Revue)

*ḫw ybl arqm*

« Lui (= Baal), il l'apportera (à toi, Šur-El) la pourpre », lit. « Il apportera la pourpre », comme on dit *ḫḫ ybl*, « je t'ai apporté une bonne nouvelle », II AB, 5, 89.

<sup>2</sup> *takūta* figure plusieurs fois dans les listes de cadeaux faits par le roi du Mitani à sa fille, à l'occasion du mariage de celle-ci avec le roi d'Égypte : KAUZMAN, *die Tafeln von El-Amarna*, n° 22 et 25. — Peut-être la *takūta* mitannienne provenait-elle d'Ugarit.

<sup>3</sup> On sait que ce verbe, dont le sens propre est *liber*, se trouve, à maintes reprises, dans les textes de RS

<sup>4</sup> G. GAMES a parlé de ce Crétois qui « se déclarait éleveur, tissonnier et pêcheur, autrement dit fabricant de pourpre produisant son tissu et son colorant », *La civilisation égéenne* (1923), p. 205. — Il est bien certain, en effet, que la division du travail n'était pas, en ce temps-là, poussée fort loin. — A la rac. *ṭṭṭ* se rattache peut-être aussi l'expression *ṭṭṭ* *ḫḫ* de *Syria*, XVIII, 161-162, col. 2, l. 6.

<sup>5</sup> Pour ce mot, dans le phénicien récent, voir HANSEN, *Ph. Gr.*, p. 112, n. v, *ṭṭṭ*.

XV, 141) que le talent (en assyr. *bitu*) valait 3 000 sicles seulement à l'argent, et non pas, comme en Mésopotamie, 3.600 sicles.

*kbl* désigne évidemment le sicle, mais le mot *sql* (héb. *seql*, d'où « sicle », au plur. *sqlm*, s'est rencontré précédemment à RS, dans les Poèmes 1929, n° 5, 10; *keret*, l. 29, l. *Danel*, l. 83. Les deux mots, *sql* et *kbl*, appartenant à des racines de sens équivalent, ont d'ailleurs le même sens, en gros du moins. On ne les employait pas sans doute indifféremment l'un pour l'autre, mais rien pour l'instant ne permet de préciser la valeur respective des deux termes<sup>11</sup>.

On notera en outre qu'il y a *alp kbl*, *m]etm kbl*, et non pas *alp metm kbl*, alors que dans RS, 1929, n° 12, l. 14, on lit : *[al]p<sup>12</sup> arb' mat tyt*; « 1 400 tyt<sup>13</sup> ».

La restitution *[m]etm* est imposée par le contexte, et d'ailleurs le mot se trouve, nettement écrit *metm* (= *metamo*) dans un fragment inédit (Louvre, AO 17.304, l. 15).

Aucune indication concernant la date. Mais il en est ainsi dans tous les documents de RS, et même dans les contrats assyriens de la même provenance : *Syria*, XVIII, 245.

<sup>11</sup> Dans les documents assyriens de RS sicle s'écrit idéographiquement, GIK : *Syria*, XVIII, 245, l. 20 et aussi dans certains documents alphabétiques, ainsi *Syria*, XVIII, 164; mais dans *Syria*, XVIII, 247, l. 10 et 318, l. 15, le mot est sous-entendu, comme dans *Syria*, XV, 137 ss. — Pour *kbl*, voir aussi ci-après n° IV A 12.

Le « mine » (valant 60 sicles) ne s'est pas

rencontrée jusqu'à présent dans les textes de RS; mais, parmi les poids que la Mission a recueillis, il y en a plusieurs qui pèsent 450 grammes. Sur ces questions de métrologie, voir Cl. SCHAEFFER, *Syria*, XVIII, 147 ss.

<sup>12</sup> Complété d'après le fragment (inédit) qui a été signalé ap. *Syria*, XVIII, 252, n. 1.

<sup>13</sup> Comp. assyr. *ljdū*, assa scitida<sup>1</sup>.

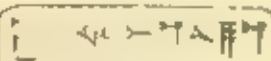
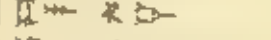

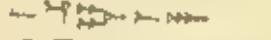







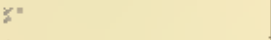


## III

RS 9469

État nominalif

Haut. 63 mm., larg. 45 mm. — Écrit d'un seul côté.

		<i>e[š]štm'ym</i>
		<i>lm šk</i>
3		(3) <i>bm arwln</i>
		<i>lmrtn</i>
6		<i>šd'l . bn abyn</i>
		
		(6) <i>m'rbym</i>
		<i>ipm</i>
9		<i>ab rln</i>
		
		(9) <i>atlgg</i>
		<i>š(š)rln</i>

Liste de gens, de profession non définie, groupés d'après leur origine : quatre venant d'*Elštm'*, deux de *M'rb*, un de *Atlg*.

*Les ethniques.* — *elštm'ym*, l. 1, plur. de *elštm'y* qui s'est rencontré dans *Tb* (*Syria*, XV, 24) 20-31. Le nom de cette ville : *Elštm'* rappelle, comme on l'a noté déjà (voir *Syria* XVI, 228), l'*Eslema'a* de A. T., qui se trouvait dans le pays de Juda, mais il n'y a là, pensons-nous, qu'une simple ressemblance, et il est d'ailleurs peu vraisemblable que les chefs d'Ugarit aient fait venir de Palestine les recrues ou les ouvriers qui leur étaient nécessaires. Le nom d'*Elštm'* est du reste comparable, tout aussi bien, à des noms tels que *שטמ* et *שטמ*. Comme nous l'avons indiqué précédemment (*Syria*, XV, 249), l'élément *štm'* appartient au thème refléchi du v. *šm'*, et ce même thème apparaît, sous la forme *estm'*, dans la locution suivante du Poème de Keret (II K, mēdit,

6, 29-30 et 42) *estm w tgy udu* « écoute bien et lends (?) (ntw lu lendras ?), l'oreille ».

*m rhyu*, l. 6, pl. de *m'rch*, TQ 26 et *Syria* XV, 249, 10. *M'rch* peut être sans doute Ma'rah, ville voisine de Byblos (R. DESSAUB, *Topographie*, p. 503). Cependant un nom comme celui-là, qui signifie « l'entrée » ou « le couchant » (voir I *Dan* 210 l m' [rb ? *wt-elm šps mgy*) a dû désigner plus d'une localité, voir, p. ex., Ma'rouh, en Phénicie méridionale (*Topographie*, p. 36), Ma'raboun dans la Beqa' (*ibid.*, p. 409.)

*atly*, l. 9 — Le nom de la ville d'*Atly* figure aussi ap. *Syria*, XV, 249, fig. 2, l. 8 *atly hms 'sr(h* c.-à-d. « (la ville d') *Atly* a fourni (ou fournira) 18 (hommes) »<sup>10</sup>.

*Les noms propres* — Aucun de ces noms ne s'est rencontré jusqu'à présent. Le patronymique tient lieu parfois de nom (ll. 2 et 3, ou bien le nom est suivi du patronymique (l. 6).

L. 2 *lm šk* « le fils de šk » — L. 3 *bn arwda* « le fils d'Arwadān (ou Arwadān) », ce nom ayant évidemment rapport à celui de la ville d'Arvad (Arwada, dans les lettres d'El-Amarna). — L. 4 *tmrtu*, nom horite peut-être; cf. COHENAT, *Tabl. de Keekouk-Bahphonica*, IX, 189 et 210) Tamaritae. Voir aussi G. J. GARD, *Rev. d'assyriol.*, XXIII 81, n. 448. — L. 5 *š'lt*, plutôt que *š'lt*, comme nous avions lu d'abord, *ahya*, appartient à cette famille de noms en *-ya* (*aydn(u)*) qui sont nombreux à RS. — L. 7 *rpm*, de la rac. *רמ*; comp. pour la forme, *hram*, TQ 30, *kram*, *Syria* XVIII, 169, l. 6. — L. 8 *ab-šā* « (mon) père (est) *šā* »; cf. *ab-b'lt* à Byblos, cependant, on ne connaît point de divinité du nom de *šā*. — L. 10 *srnu*, si la 1<sup>re</sup> lettre est bien *š*, (et non *q* ou *t*), comp. *šrl*, au sens de « rejeter », ap. *Daniel*, gloss., et voir aussi *שׁר*, n. pr. h., ap. I *Chron.*, VII 16.

La liste en question *Syria*, XV, 249 contient des noms de villes ou de régions *Her*, *Laka*, *Ar Mtk*, *Uz'ul*, *Atly*, *Ubu* et *U bu* alternant avec des ethniques *abr'y*, *Am rhy*. Dans le premier cas, le sens est celui que nous indiquons ci-dessus; dans le second cas, il faut comprendre « en fait de... il y a (tant d'hommes) ».

<sup>10</sup> Dans TQ, *abdyr* (l. 39) et *abd'n* (l. 31,

ont été expliqués MASLEN, *JPOS* XVI 172 ss.) par « Père du dieu *He* » ou « du dieu *n* » mais une telle interprétation soulève de graves objections. Comment admettre en effet, que le simple mari se soit pu porter des noms de ce genre ? Et d'autre part la présence du pronom relatif à l'intérieur d'un nom théophore n'apparaît-elle pas bien surprenante ?

## IV

RS 9453

Tablette de comptabilité, concernant la distribution à diverses personnes d'un certain nombre de *šurt* et de *sp* (vases ou mesures)

Haut. et larg. 75 mm.

Le texte est écrit, sur la Face (A), dans le sens de la largeur, mais au Revers (B) dans le sens de la hauteur <sup>(1)</sup>.

		<i>šum šur šurt</i>	]
		<i>šum šurt l ar</i>	.
		<i>šm šurtm l šm</i>	]
		<i>arb' šurt l šm</i>	]
		(5) <i>arb' šurt l q</i>	]
		<i>šls šurt l šm</i>	]
		<i>ss šurt. l šm</i>	]
		<i>su šurtm l šm</i>	]
		<i>šlēm šurt l</i>	]
		(10) <i>arb' šurt</i>	]
		<i>šs šurt l šm</i>	]
		<i>šm šm arb'</i>	.
		<i>šš šurt l q(?)</i>	.
		<i>arb' šurt</i>	.
		(15) <i>[šm]šm šurt</i>	]
		<i>šls šurt l...</i>	.
		<i>šm šurtm l</i>	]

\* Un exemple pareil est fourni par la tablette babylonienne de Lipit Ištar, publiée par A. Boutsin, *Babyloniaca*, t. IX, p. 49 ss.

Le mot *šurt*, qui est nouveau, se rencontre ici à chaque ligne, au pluriel ou au duel. Il. 2, 8, 17, sauf cependant l. 12<sup>4</sup>. Il résulte de la comparaison de A avec B, que ce mot *šurt* désigne un récipient ou bien une mesure.

Aux ll. 2, 5, 13, les *šurt* sont, semble-t-il, distribués à des personnes dont les noms ne sont conservés qu'en partie<sup>(1)</sup>, mais partout ailleurs, autant qu'on en puisse juger (ll. 3-4, 6-8, 11), il s'agit du *bnš*<sup>(2)</sup>. Et il en est de même pour B, où la prépos. *l* est suivie, soit d'un n. pr. m. (12-13), soit (6, 7, 8, 10-11) du mol *bnš*, qui est lui-même accompagné d'un n. pr. m. — Il paraît s'ensuivre que *bnš* est un nom de fonction, qu'on peut provisoirement traduire par « intendant<sup>(3)</sup> ».

*bnš* se rencontre d'ailleurs en deux autres occasions

RS 334 (ou Louvre, AO 17290), fragm. inédit, l. 5 : *bt l bnš trq m* : « (vraie) fille, tu dir[as] au *bnš* ».

RS, 1929, n° 41 (*Syria*, X, pl. LXXV : *...a rb'm bnš*) *lqn bnš mlkt 'šrm*. Bien qu'il paraisse y avoir *bt*, on est cependant tenté de lire *bn bn* (comp. TG, 5) et de comprendre ainsi :

[X, *bn*]š [mlk(?)], a]rb'm

*Bu-lqn, bnš mlkt, 'šrm*

[X, intendant] (du roi (?), (recevra) qu)arante ;

*Bu-lqn, intendant de la reine, (recevra) vingt.*

Le nombre des *šurt* varie de 2, 3, 4, 6 et 8 à 18 (l. 1), 30 (l. 9) et 50 (l. 15) ; le nombre des *špm* dans B est, d'ailleurs, le plus souvent, le même que celui des *šurt* dans A : 30, 4, 6 dans B 6-8 et A 9-11 ; 6 et 4 dans B 12-13 et A 13-14.

Le mot est au duel *šurtm* après *an* « deux », ll. 3, 8-17 et il en est de même, par analogie, dans B 14 : *šn špm*<sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> Où *kbd* est pris sans doute dans le même sens que ci-dessus, p. 133.

<sup>(2)</sup> Pour *ar* [ ] et ci-après, B 9, *arš* ; pour *lg* [ ] ou 'gl' [ ], cf. B 12.

<sup>(3)</sup> Un autre mol, de la même forme, mais au plur. *bnm* s'est rencontré déjà (voir *Syria*, XVIII, 184, n. 2) pour désigner, apparemment, une subdivision du hémér.

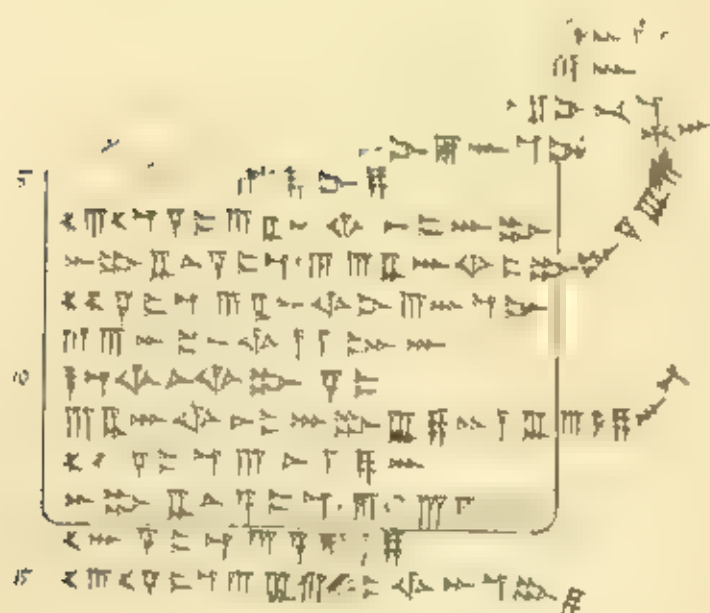
SYRIA. — XIX.

<sup>(4)</sup> Pour l'intendant du palais de la reine (*rbšq bšl šarrat*) dans les documents assyriens de RS, cf. *Syria*, XVIII, 188, l. 3.

<sup>(5)</sup> De même encore : *šn šm* « deux moutons », 1929, n° 3, 3(7) et 48, 2, 2, et *šn dbhm* « deux sacrifices », II AB, 3, 17 et peut-être RS 6174 (*Syria*, XVI, 184) rev 3. — Autrement, le duel seul suffit, sans *šn* : *Syria*, XVIII, 169 ss.

Au sujet de *šm* 'šr šrt = 18 šrt » (A, 1) et de *hmš* 'šr sp = 15 sp » (B 10, ci-après), comparer 'sr = dix », ap. *Syrut*, XV, 131. Dans tous ces cas, le nom de nombre précède l'objet, mais quand il en est autrement, on écrit *hmš* (ou *šm* 'šrb; ainsi *ar šm* 'šrb, *atly hmš* 'šrb (exemples cités ci-dessus, p. 135) et encore 1929, n° 1, 9-10 : *w šm hmš* 'šrk.

## B



- [ ] *as* [ ]  
 [ ] *n*  
 [ ] *k qm*  
 [ ] *kām*  
 5 [ ] *gky*  
*šm sp l hmš tpr*  
*arb' spm . l . l hmš prw sdy*  
*šs spm . l hmš kām*  
*l l arb h(š)h(š)ren*  
 10 *hmš 'sr sp*  
*l hmš tpr d yohd l hyum*  
*šs spm l tgg*  
*arb' spm . l d(š)l d(š) [- ]*  
*sa spm . l sh(š)gg*  
 15 *šs spm l d(š)ph umry*

*sp* heb l<sup>1</sup>, dont le plur. est *sippim* (*Jer* . LII, 19 ou *sippot* et *sappot*, il est tel *spm*, c'est à-dire *sippim* ou *sappim*. Le terme accadien équivalent, *sappu* et *sapputu*) désigne un récipient contenant du vin, dans AT, poétiquement, le <sup>12</sup> contient l'ivresse (*Zacharie*, XII, 2, ou du sang (*Ezéchiel*, XII, 22).

A RS même, le mot s'est rencontré déjà, dans la locution poétique 'p'ph sp *šmt* : I, *keret*, 148 et 295 n).

Aux II 7 et 9, la prépos. *l* est écrite deux fois, par erreur évidente.

*kdm* = *kadum*. - *sa* (variante) équivalant à heb *senaim* et *sebam*, mais *šm* (*senaim*) est employé seulement au sens de « deux

fois », voir *Daniel* I, 224 et 78 III, 1, 22, 33.

<sup>1</sup> Il y a *sp* aussi ap. RS 1929, n° 13, l 10 mais il s'agit d'un texte hébreu.

On notera particulièrement les ll. 10-11 : « 15 *sp* pour le *bai* de *Tpar*, qui (les) prendra (pour les donner) aux *hymn* ».

*Les noms propres* — L. 4 (et 8) *klmur* ; les noms en *-w* ( *-uwa* ), sont assez nombreux, cf. ici même, *par*, l. 7, et, 1929, n° 11, tranche, *qrv* ; TG 6, *ars<sup>2w</sup>*. Voir aussi les textes assyriens de RS, publiés par M. THUREL-DANGIN, *Syria*, XV, 137 ss. ; XVIII, 245 ss. — Pour *klmur*, comp. *𐎤𐎠𐎵* *kilamuwa*, cité par HANUS, *Phoen. Gr.*, p. 111.

L. 5 *qky*, s'il faut lire ainsi, s'est rencontré déjà *Syria*, XVIII, 161, l. 7. Un nom tel que *qky* peut représenter la 3<sup>e</sup> p. *unpft*, — de *𐎶𐎵*, par exemple. Parmi les noms pr. de ce genre, qui sont nombreux, rappelons *q's r* (*Syria*, XVIII, 171 l. 4) qui se retrouve, dans III *Dan*, 6, 14, sous la forme *u q s'rk*, en parallélisme (*ibid* 13 avec *u qplrk* ; d'où GASSMAN a conclu (*Orientalia*, VII, 3), par rapprochement avec *Psaumes*, XXXVII, 40, et avec pleine raison, que *'s-r* = héb. *שׂר* « aider ». On savait déjà, d'ailleurs, par SS, 24 et 61, que *s'* équivalait, du moins dans certains cas, à *r*, sur le point, et sur *s'*, en général, voir GLEES, l. II, p. 89-90. — L. 6 *tpar*, qui se retrouve plus loin, l. 11 — L. 9 *ars*, cf. *ars u tna*, I AB 6, 50 *Syria*, XV 227 et 237)<sup>(1)</sup>, *hsu<sup>a</sup>* (2) n. pr. « Ars (fils de, Hsu<sup>a</sup> ?<sup>(3)</sup> », ou nom commun, comp. *hsu<sup>a</sup>* ou *hs<sup>2u</sup>a*, (n. de plante ?) ap. RS 1929, n° 12, 3 et 11. — L. 12 *tyy*, ou bien *'qya*<sup>(4)</sup>.

L. 13 à lire peut-être *dl-d[qa* « celui qui (d) appartient au dieu Da gon » ; voir ci-après l. 15 *dl šps* — L. 14 *sl(?)yy*, cf. *𐎶𐎵* (ou *𐎶𐎵*) n. pr. h. *Neh<sup>2m</sup>*, XI, 8 (et XII, 20) ; voir aussi *slqn*, *Syria*, XVIII, 161, l. 7 — L. 15, il paraît y avoir *dl šps* « celui qui appartient à la déesse Soleil » ; voir ci-dessous l. 13.

*Ethniques*. — L. 7 *sdy*, cf. TG 15 *sdy*, n. pr. identique au *𐎶𐎵* de *Nou*, XII, 10.

L. 15 *amry* « l'Amorite ». Voir *Syria*, XVIII, 169, l. 8, où il s'agit aussi (comme pour *s'dy* dans TG), d'un n. pr. — Peut-être faut-il lire également *amry*, à la l. 1 de l'épigraphie de Minet el-Benda *Syria*, XVI, 186<sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> Pour *Tou*, n. pr. h., cf. *Syria*, XVIII, tot t, 13 et 2, 7 (?).

<sup>(2)</sup> Cf. *Hsu*, n. pr. h., *Syria* *ibid*, t. 23

<sup>(3)</sup> On sait qu'il est souvent difficile de distinguer entre les deux lettres *t* et *'*. S'il s'agit

de *Taru*, on comparera *Ta-qu-ua-Gax*, *Personal Names*, p. 136), bien que la présence de *y* suggère une lecture telle qu *Tagayan* n. Si c'est *'gyn*, comp. *agyn*, *Syria*, XVIII, 172, l. 2.

<sup>(4)</sup> On admet d'ordinaire que le dieu *Amr*



## V

RS 9498

Épigraphie inscrite sur le revers de la tête d'un clou votif en argile, dont la face externe est couverte d'une infinité de trous circulaires, profonds de 3 mm. et larges de 1 mm. — Le diamètre de cette tête de clou est de 15 cm., mais le diamètre du clou lui-même ne mesurant pas plus à la base de 65 mm.

L'écriture est très différente de celle des autres textes alphabétiques, mais elle rappelle par certains traits les fragments sénostragyres publiés ap. *Syria*, XV, 103 et XVI, 186. On comparera aussi l'épigraphie de Bel-Semes (BASOR, n° 53, p. 19), qui est inscrite « sur une bulle de forme ovale ».



L. 1. — Trois mots isolés les uns des autres par un petit intervalle, mais sans traits séparatifs. — La 1<sup>re</sup> lettre des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> mots est évidemment *n*, un *n* à cinq traits, comme dans RS 1929, n° 9 (*Syria*, X, pl. LXVII), l. 14<sup>90</sup>. — La dernière lettre du 1<sup>er</sup> mot est sans doute *m*, un *m* dont le second trait serait oblique ou incurvé, non vertical et rectiligne; cas semblable ap. *Syria*, XV, 103 et XVI, 186. — La 2<sup>e</sup> lettre du 2<sup>e</sup> mot est peut-être *r*, mais un *r* où

(90) AB. 4, 8, 13, 17) est le génie éponyme des Amorites ou Amorrihéens, maison omel d'expliquer pourquoi ce nom divin, qui serait ainsi apparenté à héb. אֲמֹרִי *a'mōri* écrit avec deux *r*.

(91) On sait que *n* à quatre traits est fréquent, voir p. ex. 1929, n° 9, ll. 3, 11, 12, 17, n° 12 constamment, et ci-dessus, p. 131, l. 2, donc *šmn*.

les deux traits horizontaux d'en bas seraient remplacés par quatre petits traits écrits obliquement de bas en haut<sup>(1)</sup>.

On peut ajouter que la 1<sup>re</sup> lettre du 1<sup>er</sup> mot ressemble à la 2<sup>e</sup> lettre du 2<sup>e</sup> mot. Mais tout cela apparaît plein d'incertitudes.

L. 2. — Trois ou quatre lettres dont aucune n'est reconnaissable. — Cette ligne était sans doute suivie de plusieurs autres lignes, qui étaient gravées sur le clou même<sup>(2)</sup>, lequel manque complètement.

CH. VIROLLEAUD.

<sup>(1)</sup> Dans Syria XVI 486, l. 3, r paraît traversée dans sa 1<sup>re</sup> partie, par un trait oblique, mais écrit de haut en bas.

<sup>(2)</sup> Sur les « clous » mésopotamiens, l'épi-


graphe est gravée tout entière sur la tige, mais c'est aussi que la tête n'est pas assez large ou débordante pour qu'on y puisse inscrire quoi que ce soit.

# NOUVELLE LETTRE D'UGARIT EN ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE

PAR

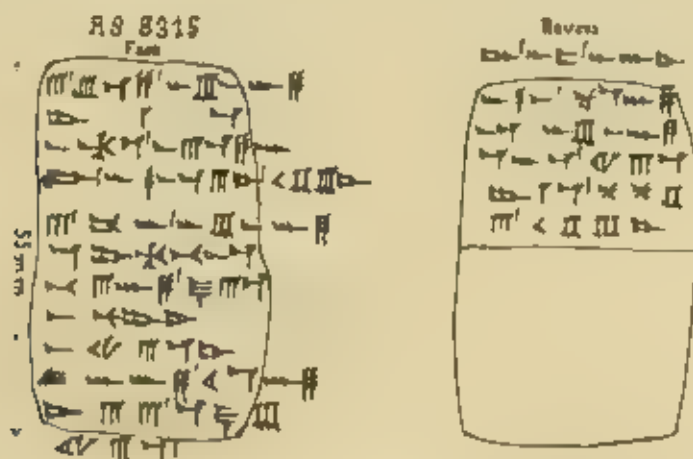
ÉDOUARD DHORME.

Dans *Syria*, 1933, p. 229 ss., j'ai publié le texte RS., 1932, 4475, qui était le premier échantillon complet d'un message en écriture alphabétique de Ras Shamra. Ce texte a été l'objet de diverses études, et j'ai moi-même réformé ma traduction dans *Syria*, 1934, p. 39 ss. Dans ses *Notes on Ras Shamra texts*, parues dans *OLZ.*, 1935, col. 473 ss., Th. Gaster donne une interprétation éclectique de la lettre d'Ewin-Shur, en combinant les hypothèses des premiers traducteurs.

Voici maintenant une missive, dont la rédaction est sensiblement la même que celle de RS., 1932, 4475. La tablette est en parfait état. Elle a été cataloguée RS. 8345. C'est une lettre privée. Si elle ne nous apprend pas grand'chose sur l'histoire d'Ugarit, elle nous permet, du moins, de compléter quelque peu notre connaissance du phénicien du Nord, curieux mélange des divers dialectes sémitiques. Je garde le système de transcription que j'ai employé dans *Syria*, 1933, p. 230. Pour des raisons d'ordre typographique, je représente les trois aleph par 'a, 'd, 'u. La consonne énigmatique , dont Montgomery et Harris ne hasardent point d'équivalence, puisqu'ils la transcrivent par *x*<sup>(1)</sup>, est rendue par *g* dans les transcriptions de Ginsberg et de Virolleaud. Le regretté Hans Bauer énumère les consonnes de l'alphabet arabe auxquelles peut correspondre ce signe et marque l'incertitude générale, en transcrivant aussi par *x*<sup>(2)</sup>. A la l. 8 de notre nouveau texte, le signe en question correspond nettement à l'arabe ط, qui se transcrit *t*.

<sup>(1)</sup> *The Ras Shamra mythological texts* (1933), p. 42 - cf. aussi p. 14 et 130.

<sup>(2)</sup> *Die alphabet Kellschrifttexte von Ras Shamra* (1936), p. 64 et p. 68.



RS. 8315.

### Transcription.

<sup>1</sup>l | 'amy | 'adny <sup>2</sup>rgm <sup>3</sup>thm | thm <sup>4</sup>r 'ah mlk | 'bdk.

<sup>5</sup>t | p'n | 'adny <sup>6</sup>mrhqt <sup>7</sup>qlay | 'elm <sup>8</sup>tzrk <sup>9</sup>tslnk <sup>10</sup>hmy | 'my <sup>11</sup>kl | m'ed  
<sup>12</sup>slm <sup>13</sup>x | 'ap 'ank <sup>14</sup>ah | smy <sup>15</sup>tm | 'adny <sup>16</sup>mm | dm <sup>17</sup>rgm | éab  
<sup>18</sup>t | 'bdk.

### Traduction.

<sup>1</sup> A ma mère, ma dame, <sup>2</sup> dis : <sup>3</sup> Message de Talamyanu, <sup>4</sup> voyant de la  
 sœur du roi, ton serviteur.

<sup>5</sup> Aux pieds de ma dame, <sup>6</sup> de loin, <sup>7</sup> ma prostration. Que les dieux <sup>8</sup> te  
 gardent, <sup>9</sup> qu'ils te sauvegardent !

<sup>10</sup> Me voici ! Avec moi <sup>11 12</sup> est Kelal. Il est très bien portant <sup>13</sup> et moi aussi.  
<sup>14</sup> Je me repose : mon voyage <sup>15</sup> est fini.

Ma dame, <sup>16</sup> en tout ce qui concerne la santé, <sup>17</sup> réponds un mot <sup>18</sup> à ton  
 serviteur.

### Notes.


1 Les textes de Ras Shamra ont normalement 'um (arabe 'umm) pour  
 « mère ». On trouve 'amy (pour 'ummy « ma mère ») dans Aleya-Baal, I.

col. VI, 11, 15 (*Syria*, 1931, pl. XLIII). Il est probable, comme me le suggère M. Virolleaud, que la forme *'adu* n'est qu'un renforcement du féminin *'dt* « dame » (voir, en dernier lieu, sur *'dt*, THUREAU-DANGIN, *Syria*, 1937, p. 235 et l'article de NOTH, dans *OLZ.*, 1937, col. 345).

2-3. Mêmes expressions que dans la lettre d'Ewir Shar (*Syria*, 1933, p. 234). Nous lisons le n. pr. *Tubanyanu*, la terminaison *anu* pouvant caractériser un nom hurrite (*Syria*, 1935, p. 195). Voir aussi les noms en *ya* signalés par VIROLLEAUD, *Syria*, 1937, p. 162, n. 4.

4. J'avais songé d'abord à interpréter le mot *r* du début par l'accadien *ru* « proche, compagnon, etc. ». Mais le phénicien aurait exprimé le *'ayn* de la racine *r'*. On sait, d'autre part, que le verbe *r'g* « voir » est parfois exprimé par la consonne *r* dans l'écriture d'Ugarit, comme l'a reconnu HANS BAUER, à propos de *Syria*, 1933, pl. XIX, 38 (cf. *OLZ.*, 1934, col. 245 et 246). Il n'y a donc rien de téméraire à considérer *r* de la l. 4 comme un équivalent de l'hebreu *ra'eh* « voyant ». L'auteur de la lettre serait attaché au service spécial de la sœur du roi d'Ugarit.

5-7. Dans les textes mythologiques de Ras Shamra l'expression *l p'n* « au pied de » est fréquemment associée à un verbe *ql*, dont le sens est certainement « se prosterner », plutôt que « s'humilier ». Voir, en particulier, *Syria*, 1936, p. 133, l. 18 : *l p'nh qkr* « *ql* » à son pied il s'agenouille et se prosterne », le verbe *kr'* remplaçant ici *hkr* qui figure dans les passages parallèles. Ainsi le mot *qlhy* de la l. 7 représente un substantif dérivé de *ql* (soit *qllân*) avec le suff. 4<sup>e</sup> personne. On obtient : « au pied de ma dame... ma prostration ». Quant à *mrhqm*, de la racine *rhq* « être loin », nous y voyons un substantif féminin *mrhaqt*, suivi de la terminaison adverbiale *am*.

7-9. Nous avons ici deux cas très clairs de la 3<sup>e</sup> pers. pl. masc. de l'imparfait avec le préfixe *t*, au lieu de *y*. J'ai signalé cette particularité dans les lettres d'el-Amarna *RB.*, 1913, p. 379 s.). On a vu ci-dessus que le signe  pouvait correspondre à l'arabe ط. Il s'agit ici du verbe طر « garder ». La forme *tâm* représente le *p'el* ou l'*haph'el* de *slm* « être sain et sauf, en bonne santé ». C'est ce même verbe que nous reconnaissons dans *slm* de la l. 12.

10-12 J'ai longtemps hésité pour choisir l'une des multiples interprétations dont ces lignes sont susceptibles. Il me paraît incontestable que *hmy* représente l'hébreu *homen* « me voici » et que *'my* est pour *'ny*, comme on a *'nn* pour *'n* et *'mh* pour *'mb* (VROUILLAUD, *Syria*, 1936, p. 222). Peut-être serait-il possible de traduire la l. 10 « Me voici chez moi » Le mot *kl* m'avait d'abord semblé un verbe, de la racine *kl* « parfaire, achever », ce qui aurait induit à lui donner *slm* pour complément, en rapprochant *kl* de *kalil* « holocauste » et *slm* de *slm* « sacrifice pacifique » (sens bien connu à Ras Shamra). Mais il serait difficile grammaticalement d'expliquer le singulier *slm* après *m'ed* qui, en l'occurrence, signifierait « beaucoup ». D'autre part, *w'ap ank* « et moi aussi » de la l. 13 m'a fait à chercher la mention d'un autre personnage qui ne peut être que *kl*, hébreu *kelat* (Exod., X, 30), arabe *kalil*, accadien *kalitu*. Dans *m'ed slm* l'adverbe *m'ed* (*m'edh* hébreu) est placé devant le verbe, comme on a *m'ed tathsn* « elle frappe fort » dans le poème sur la déesse Anat (VROUILLAUD, *Syria*, 1937, p. 94, l. 23).

13 L'expression *w'ap ank* se rattache à ce qui précède « et aussi moi ».

14-15 Le mot *nht* équivaut à *nhtu* « je me repose » dans une lettre d'El-Amarna (KUBRIJON, 147, 36). On peut comparer l'usage du parfait *nch* dans *Job*, III, 26. La première radicale de *smq* correspond à l'arabe س, j'avais songé d'abord à l'arabehen *smdha*, d'où provient l'araméen *smān* et l'arabe *smān* « temps », ce qui aurait donné « mon temps est fini ». Mais on est d'accord à rattacher *smān* à la racine *asm*, ce qui exclut la transcription *sm* dans l'alphabet d'Ugarit. On pourrait, du point de vue phonétique, reconnaître dans *smq* le nombre ordinal « huitième ». Il est difficile de savoir de quel huitième il s'agit. Je propose donc de faire dériver *sm* de la racine arabe سَم « courir ». Le substantif signifiera « course, voyage », qui cadre bien avec le contexte.

16. Pour le sens de *mm*, accad. *mamam*, cf. *Syria*, 1914, p. 306. Ici le mot *slm* est le substantif *salma*, hébr. *silom*, arab. *salām*.

17 L'expression *ym sb* combine *ym* « mot, parole » (verbe *ym* à la l. 2) et le causatif de *sb*, exactement comme en hébreu *hšibh dathdr* « rendre mot »,



pour signifier « répondre ». On a l'imparfait *rgm ysb* « il répondra un mot » dans *RS.*, 1929, n° 3, l. 45, 46.

28 août 1937.

E. DORME.

P. S. — Après avoir achevé cet article, j'apprends qu'une autre lettre de *Talmayon* (ou *Talmayon*) a fait l'objet d'une communication de M. Virolleaud à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 29 octobre 1937,

E. D.

# UN BILINGUE ARAMEEN-GREC DE L'ÉPOQUE PARTHE A DOURA-EUPOPOS

PAR

LE COMTE DU NESAIL DU BLISSON.

Dans les premiers jours de mars de cette année (1937), mon confrère et ami, M. Frank E. Brown, poursuivant des sondages dans le temple d'Atargatis et Hadad, ouvrant une fosse devant l'entrée du sanctuaire principal, il ne tarda pas à y découvrir les vestiges de l'ancienne façade effondrée de ce côté. C'est au milieu de ces matériaux qu'il mit au jour l'inscription dont nous allons parler (fig. 1).

La partie arameenne du texte peut se transcrire ainsi :

דכרנא מבא למלכאן בר  
שמישי מחוזא די קריב  
מן עבדא [ה]רין לשמש מלהא  
דגרא אל על חת[ה]י לעלם

*Le mémorial bon (fait) pour Malkiôn, fils de Shomêshi, de la ville (ou de Mdhazâ), qui a donné de cet ouvrage, à Shamash, le dieu, 100 deniers, pour sa vie à jamais (= son salut).*

La partie grecque porte :

Μαλκιων Σουμσος  
ἐδωκεν εἰς τὸν θεὸν ἀνελω-  
μα θεῶν (sic) Ἡελος [ἑκατάριον] <sup>(1)</sup> ρ' ὑπὲρ σω-  
τηρίας

*Malkiôn, fils de Soumsoç, a donné pour la dépense du dieu (si), à Helos, 100 deniers, pour (son) salut*

\* Mot représenté par un X barré horizontalement en son milieu, cf. *infra*, p. 151 et fig. 1

Θεός est sans doute une faute de graveur : le modèle portait probablement θεῶν Ἡλίου, « au dieu Hélios ».

Pour la partie sémitique, l'absence de textes de comparaison laisse subsister un doute pour quelques lettres ; le sens paraît obliger à lire *vaw* ou *yod* des caractères qui ne se différencient pas les uns des autres. Dans quelques mots, on peut hésiter sur la lecture de ces lettres. Cette confusion graphique

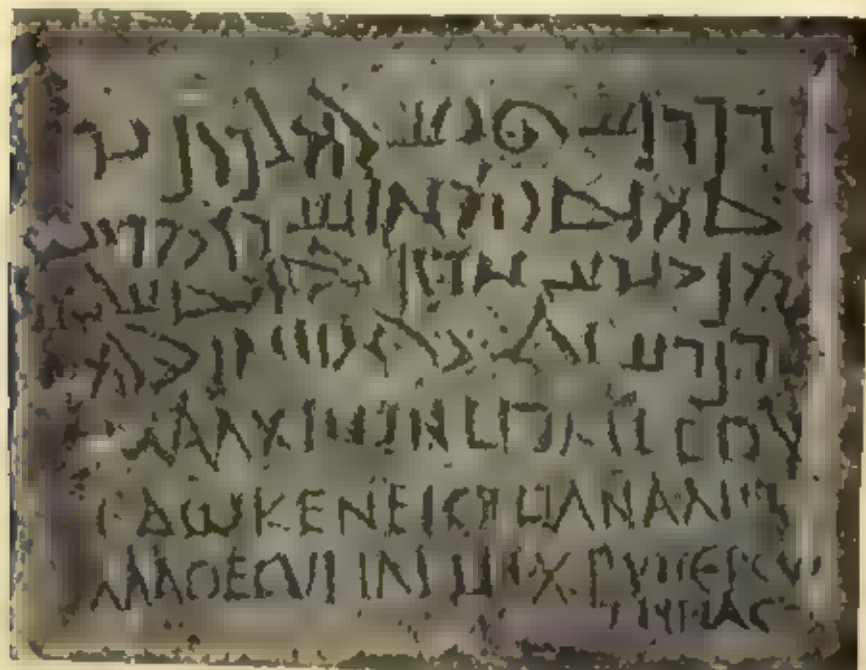


FIG. 1. — Le billogue de Doura-Europos.

serait naturelle en araméen-jélanque. Dans ce texte qui offre, nous le verrons, une affinité avec l'écriture pehli, on s'attendrait à trouver le *yod* transcrit par une haste plus ou moins droite et le *vaw* par une boucle plus ou moins fermée.

Pour la confusion du *he* et du *het* en une forme voisine de X, elle est habituelle dans le pehli des monnaies arsacides <sup>(1)</sup>. Elle ne nous étonne pas dans l'araméen de Doura. Pour la clarté, nous avons transcrit tantôt *hé*, tantôt *het* une

(1) J. DE MORGAN, *Manuel de numismatique orient.*, 1923, p. 295. Dans le mandéen la confusion est complète.

lettre qui en réalité a la forme d'un *het*. Notons que le *dalet* paraît ponctué dans les mots  $\text{דלדל}$  et  $\text{דלדל}$ . Il semble qu'on ait gravé un point dans le  $\text{ד}$  à la première ligne.

Le nom de  $\text{Mzi } \chi\epsilon\omega\upsilon$  s'est déjà rencontré en grec <sup>(1)</sup>. Littmann <sup>(2)</sup> et Wuthnow <sup>(3)</sup> donnent à ce nom pour correspondant sémitique *Matki du Σουίτω*, au génitif <sup>(4)</sup>, correspond au sémitique  $\text{מזיכר}$  diminutif de  $\text{מזל}$  « le Soleil ».

Le mot suivant n'est pas traduit dans la partie grecque de l'inscription, il n'est sans doute pas essentiel à la compréhension du texte. Plusieurs lettres présentent une incertitude de lecture : la 2<sup>e</sup> peut représenter *he* ou *het*, la 3<sup>e</sup> *gaf* ou *rar*, suivant ce que nous avons dit au début, la 4<sup>e</sup> pourrait être considérée comme un *het* pour comparaison avec le mot  $\text{חור}$  à la ligne 1. Nous voyons cependant deux différences qui nous incitent à lire *zem* : le haut de la haste est inclinée vers la droite, de plus, la base dépasse légèrement la ligne horizontale de l'*alef*, il n'y a pas de réelle soudure vers la gauche. Nous obtenons dans notre lecture le mot  $\text{צמח}$  qui désigne une ville fermée, cité ou comptoir. Ce mot est à rapprocher de l'arabe  $\text{حور}$ , « clôture ». En syriaque le sens de *mahozā*, « ville fortifiée », est bien attesté. La ville par excellence, « Mahozā » c'est « la capitale » <sup>(5)</sup> probablement ici Ctesiphon ; toutefois « de la ville » pourrait signifier simplement « de cette ville », c'est-à-dire « de Doura » <sup>(6)</sup>. Pour la construction du nom le personnel et du patronyme suivi du toponyme d'origine sans préposition, on comparera avec l'inscription syriaque provenant du même temple <sup>(7)</sup>, elle présente la même particularité grammaticale.

Le mot suivant n'est pas moins difficile à lire. La seconde lettre ressemble

<sup>(1)</sup> C. I. G. 4648 = WASHINGTON, 1910  
C. I. G., 4520 = WASHINGTON, 2537; PRENTICE,  
Inscr., 144 A.

<sup>(2)</sup> F. PRITSCHKE, *Namenbuch*, n. v.

<sup>(3)</sup> H. WUTHNOW, *Menschenamen*, p. 148,  
racine  $\text{צמח}$ .

<sup>(4)</sup> Cf. Princeton, Sect. A, 803, 4, Σουίτω  
Sur l'équivalence *yod* final  $\text{ו}$ , cf. DALMAN,  
Gram. des Jud. Palest. Aram., p. 183.

<sup>(5)</sup> WUTHNOW, p. 172. La forme  $\text{ܥܡܝܢ}$  sig-  
nifie « le petit Soleil » (forme *quail*).

<sup>(6)</sup> DALMAN, *Aram.-Neuheb. Handw.*, 1912,

p. 230, b, 4 « Ortsname ». Comparez aussi  
à l'assyrien *mahd. a.* « la ville ».

<sup>(7)</sup> On songera aussi à  $\text{ܥܡܝܢܐ}$ , *ibid.*, « Be-  
zirkshaupt », « Chef de district ». Nous écar-  
tons ce sens parce que le titre nous paraît  
trop important pour avoir été omis dans le  
grec. Le second sens « aus Mahozā », « de  
la ville de Mahozā » serait plus acceptable  
pour le sens.

<sup>(8)</sup> Rep. III, p. 69 et 147, pl. XIX, *Rev. des  
Aris asiat.*, 1937, p. 85.

au *nom* final palmyrien, ce qui inciterait à lire  $\pi$  et à comprendre « de cette ville-ci », c'est à-dire de façon précise « de Doura ». Il y a plusieurs difficultés : on s'attendrait à trouver  $\pi\pi$ , ou mieux encore  $\pi\pi$  comme à la ligne suivante ; de plus, et cela est plus grave, le texte ne paraît pas distinguer le *nom* final, la lettre étant écrite toujours par une longue haste verticale, formant vers le bas un crochet à gauche. Une comparaison avec les autres lettres inciterait à voir dans le signe douteux un *god*, un peu trop grand, l'anomalie de la tête de la lettre pourrait avoir été produite par quelque défaut de la pierre. Il faudrait donc lire  $\pi$ , pronom relatif reliant les deux parties de la phrase. C'est cette seconde lecture que nous avons adoptée.

La particule  $\pi$  veut marquer sans doute que la somme versée ne couvre qu'une partie de la dépense faite pour tel ouvrage établi en faveur de la divinité : cependant le sens attributif ou causal simple serait possible se rencontrant fréquemment en palmyrien<sup>(1)</sup>. Le grec  $\epsilon\pi\alpha\gamma\alpha\gamma\epsilon\iota\tau\alpha\iota$ ,  $\pi\alpha\sigma\iota\theta\epsilon\iota\sigma\iota\mu\epsilon\tau\alpha$  signifie « a payé pour la dépense » telle somme  $\pi\pi$  s'entend de tout espèce de travaux manuels ; il s'agit sans doute ici d'une construction du grand temple, peut-être, d'après les circonstances de la découverte, d'une partie du sanctuaire principal, ou d'une annexe. Dans la dédicace de la grande synagogue<sup>(2)</sup>,  $\pi\pi$  détermine comme ici l'objet même de la donation.

$\pi\pi$  « Pour Shamash le dieu » est à rapprocher de la formule  $\pi\pi$  « pour Ba'al Shamim, le dieu » dans l'inscription palmyrénienne 23<sup>(3)</sup>.

La mention de Shamash = *Uel* du grec est importante, car le dieu apparaît très rarement à Doura, ailleurs que dans les noms théophores<sup>(4)</sup>. On ne doit pas s'étonner toutefois de rencontrer le culte du Soleil joint à celui d'Hadad<sup>(5)</sup> et d'Atargatis, le groupe constituant la grande triade héliopolitaine. Nous avons montré récemment que les trois divinités figuraient dans les peintures de la synagogue de Doura<sup>(6)</sup>.

<sup>(1)</sup> Cf. p. ex. le *Tarif de Palmyre*, II, 4, 5, 9, 10, etc., « pour telle chose ».

<sup>(2)</sup> *Biblica*, 1937, p. 404.

<sup>(3)</sup> *R. E. S.*, 1936, p. XXXI.

<sup>(4)</sup> Cf. p. ex., GUMONT, *Doura*, p. 369 ROSTOVZEV-WALLIS, *Rep.*, VI, p. 425, etc.

<sup>(5)</sup> A Zendjirli, dès le viii<sup>e</sup> siècle avant J.-C.,

nous trouvons deux fois mention du groupe Hadad, El et Shamash ; cf. FÉVRIER, *La religion des Palmyréniens*, p. 85.

<sup>(6)</sup> *La Gazette des Beaux-Arts*, 1936, p. 83-94, *Un temple de Soleil dans la synagogue de Doura-Europos*.

Pour la transcription de *denarius*, en grec *δραχμῶν*, la forme la plus complète est ܕܢܪܐ, au pl. ܕܢܪܐܝܐ, qu'on rencontre dans le *Tarif de Palmyre*<sup>1</sup>. Le *Tarif de Palmyre* rédigé en 137 de notre ère écrit ܕܢܪ et ܕܢܪܐ, mais habituellement ܕܢܪ<sup>2</sup>. On remarquera que notre texte ne porte pas ܕܢܪܐ, comme à Palmyre<sup>3</sup>, mais ܕܢܪ au pluriel. Dans le *Tarif de Palmyre*, la traduction grecque<sup>4</sup> utilise toujours pour indiquer le nombre de denars le signe du Λ barré horizontalement<sup>5</sup> suivi de lettres-clés grecs comme dans notre bilingue.

Le signe Λ avec la valeur 10 se rencontre sur certaines monnaies grecques à légendes sémitiques et sur celles de Phénicie d'Alexandre à légende grecque<sup>6</sup>.

Les expressions finales sont communes dans l'épigraphie de Palmyre ܐܝܢܐ ܕܝܪܐ ܕܝܠܐ<sup>7</sup>, « pour sa vie éternellement » égale *πρὸς αἰῶνα*, « pour (son) salut ».

Ce qui frappe avant tout dans notre inscription, c'est que la partie semitique précède la grec, et qu'elle est en même temps plus correcte et plus développée. « Au 1<sup>er</sup> siècle, dit M. Gauthier, une forte proportion d'inscriptions étaient rédigées en araméen seulement, et dans les bilingues le palmyrénien est souvent suivi d'un simple *resumé* en grec. Puis à partir du milieu du 1<sup>er</sup> siècle le texte grec *précède*, exceptionnellement d'abord, puis habituellement, le texte palmyrénien qui souvent, au 3<sup>e</sup> siècle, n'en est qu'un *résumé* »<sup>8</sup>. Le défaut d'alignement dans les caractères du texte semitique nous paraît aussi un signe d'ancienneté que l'on retrouve dans l'inscription palmyrénienne 1 Je Doua, qui est datée de 32 avant J.-C.<sup>9</sup> Le grec apporte peu de précisions quant à la date. M. Brown remarque toutefois que l'anneau carré n'apparaît pas à Doura après 175 de notre ère, quant au mélange des caractères carrés et

<sup>1</sup> H. ROIS, V, 5, DALMAN, *Handw.*, p. 401-402 (note sur la valeur de cette monnaie).

<sup>2</sup> H, 48, ܕܢܪ, II, 402, 106, 110, 120, 126, 127, 149, ܕܢܪ, II, 48, ܕܢܪܐ.

<sup>3</sup> CASTINGAU, *Inventaire*, III, p. 33; *Gram. du Palm.*, p. 120.

<sup>4</sup> ΔΙΤΕΝΔΑΚΑΝΑ, *Orient. gr. inscr.*, II, n° 619, p. 323 et seq.

<sup>5</sup> ΓΑΘΑΥ, *Cours d'épigr. lat.*, p. 24-25 (pl.), 24 et 412, ancienne origine du signe, p. 30, 8. REINHARD, *Traité d'épigr. grecque*, p. 234, n° 32 et 236.

<sup>6</sup> J. DE MORDAN, *Numismatique orient.*, p. 27.

<sup>7</sup> CASTINGAU, *Gram. du palm. épiqr.*, p. 15-68 et 97. ܐܝܢܐ = *aiṣ*, p. 139. On trouve à Palmyre: « sa vie », possession masc., ܐܝܢܐ (fréquent), ܐܝܢܐ, ܐܝܢܐ (faute ?), féminin, ܐܝܢܐ. L'état constr. est ܐܝܢܐ, la forme ܐܝܢܐ n'étant usitée que pour la 3<sup>e</sup> pers. masc. sing. Ce mot est rendu en grec par ἡ βίη, *Inventaire*, VI, 5.

<sup>8</sup> CASTINGAU, *Dialecte arabe de Palmyre*, p. 4, note, *Gram. du palm.*, p. 5.

<sup>9</sup> R. E. S., 1936, p. XVIII.



arrondis dans un même texte, il y est bien attesté dès 32-33 après J.-C.<sup>1</sup>. Il n'y a rien à déduire, sans doute, de l'emploi ici de deniers de préférence aux drachmes. L'argent romain était la monnaie courante à Doura sous le règne de Vespasien et sans doute avant, et M. Franz Cumont reconstitue le mot *δραχμα* dans un parchemin qui ne peut guère être moins ancien que le commencement de notre ère<sup>2</sup>.

Il est plus important de noter que le don mentionné dans l'inscription paraît s'appliquer à une construction faite dans le temple d'Atargatis et Hadad édifié en 31 de notre ère, nous avons là une indication d'autant plus précieuse que l'inscription a été trouvée avec deux autres relatives aussi à des constructions du temple, l'une datée de 34-35 de notre ère se rapporte à l'édification de *ῥαῖναι*, l'autre de 36-37 concerne la dédicace d'une chapelle de congrégation<sup>3</sup>. Il est donc probable que notre texte a été gravé en 31 après J.-C. ou peu d'années après.

Comte du MESNIL du BOISSON.

#### NOTE ADDITIONNELLE

M. du Mesnil du Buisson a eu le mérite de débrouiller le texte araméen qui précède, dont les caractères ne sont pas des plus courants, ni la gravure des plus soignées.

Nous ne pensons pas que, à la ligne 2, *šm* soit possible, parce que le *šm* serait lié à la lettre qui suit, ce qui n'est pas acceptable. La lecture *šm* serait meilleure. Il peut ne s'agir que d'un terme élogieux.

La date de 31 ap. J.-C. ou peu après, que propose M. du Mesnil, nous paraît trop ancienne. L'écriture du texte araméen est voisine de ce qu'on appelle le chaldéo-pélvi, qu'Euting datait du III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il n'y a qu'une différence avec le tableau d'Euting, c'est la forme du *šm*, qui ici est pleine et annonce la forme syriaque — ce ne peut être une forme très ancienne. Nous inclinons donc à placer ce texte dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire non à l'époque parthe, mais sous les Sassanides.

R. D

<sup>1</sup> COMONT, *Doura*, p. 417, n° 65.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 298-299, II, A, 34.

<sup>3</sup> M. BOUTOULIER, *Comptes rendus de*

*L'Académie des Inscriptions*, 25 juin 1937, p. 204-204. Le grec du bilingue fut publié du 1<sup>er</sup> s.

# TADMOREA

(Suite) (\*).

PAR

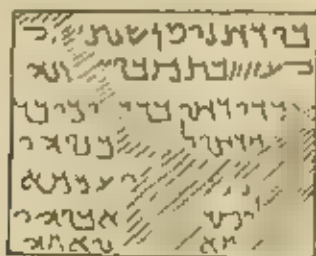
J. CANTINEAU

## 16<sup>e</sup> TEXTES DE L'HYPOGÉE DE YARHAI.

Les résultats de la fouille de cet hypogée, situé dans la Vallée des Tombeaux ou Nécropole Ouest, ont été brillamment publiés par MM. R. Auv. et H. Seyna, dans un article intitulé « *Recherches dans la Nécropole de Palmyre* », *Syria*, 1936, p. 220 à 266, et pl. XXVI-LII. En publiant les textes palmyréniens découverts dans l'hypogée, je me référerai constamment à cette publication, citée sous l'abréviation : *Recherches*.

a) *Texte de fondation* *Recherches*, p. 242, n° 12 et p. 258 pl. XXXVII, n° 5.

Plaque de calcaire tendre se trouvant au Depot des Antiquités, n° A 384, au milieu de laquelle, dans un cartouche mouluré mesurant 0 m. 473 de long sur 0 m. 14 de large, est gravée une inscription palmyrénienne de 7 lignes, moulée dans le coin inférieur droit. Ses caractères, soigneusement gravés, ont 1 cm. 20 de hauteur. De chaque côté du cartouche figure un buste d'homme nu. On se reportera à la photographie publiée dans *Recherches*, pl. XXXVII, n° 5. Un petit fragment provenant de la partie mutilée de l'inscription ne se trouve pas sur la photographie, je l'ai remis à sa place dans le fac-similé ci-dessous.



- 1 בירח נוסן שנת סא|סא
- 2 אוא בת קבור|א דנה
- 3 עבד ירחי בר בר|יכו בר
- 4 ותי מרצו קר יר|בניה
- 5 ירבוני בניה ד|י עיבא
- 6 |י|ליקר |בדיכו| אבניה
- 7 |י|...בא...אוחי אמר

Traduction : « En mois de Visân, l'an [1]19 (avril 108) cette maison de sepul-

\* Voir Syria, 1933, p. 169-202, 1936, p. 267-382 et 346-355; 1939, p. 72.

ture a été faite par Yurhu, fils de Barikhî fils de [Ta]natruu, pour [lui], ses fils, [et les fils de ses fils], a joints, [et] pour honorer [Barikhî] son père, [et... frères, de sa mère, »

La restitution de la date est certaine. L'écriture (contre le style général de la tombe : *Recherches*, p. 259) empêche de lire 310.

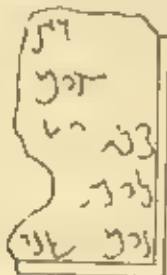
Les noms propres sont bien connus. La restitution du début de la ligne 5, malgré sa vraisemblance, ne concorde pas parfaitement avec les traces de bas de lettres qu'on voit sur le petit fragment. Toute restitution du début de la ligne 7 paraît impossible, les éléments subsistants étant trop peu nombreux. A la fin de la ligne, je lis, sous toutes réserves,  $\pi\pi\alpha\pi\alpha$  « frères de sa mère », bien que la mention des oncles maternels du fondateur d'un tombeau soit tout à fait inattendue.

b) Texte gravé au-dessus de la porte du tombeau (*Recherches*, p. 259)

On ne sait pas où était placé le texte précédent. MM. Auv et Serru, *Recherches*, p. 242, déclarent : « Cette plaque n'obtérait évidemment pas un logement favorable, mais devait être fixée en quelque lieu de la paroi ». De cette place insolite, comme des petites dimensions de l'inscription, on doit conclure que ce n'était pas là le texte principal de fondation, mais plutôt une copie ou un résumé placé près de la tombe du fondateur de l'hypogée.

La place normale des textes de fondation d'hypogée est sur le linteau de la porte principale, ou dans un cartouche au-dessus de cette porte, et, de fait, MM. Auv et Serru ont découvert l'angle inférieur droit d'un cartouche modulaire, scellé au-dessus de la porte. Ce fragment de cartouche, actuellement au Depot des Antiquités sous le numéro A 306, mesure 0 m. 22 de long et 0 m. 27 de haut.

Les caractères très beaux et du  $\text{II}^{\text{e}}$  siècle, mesurent en moyenne 3 cm. de haut. Le texte est fort court, on distingue seulement



- 1. (חיה) רצח
- 2. י. קים
- 3. פילוח
- 4. יוסף
- 5. יוסף שנת

A la ligne 1, on distingue le nom de *Tunarsâ*, fondateur du tombeau. Ce qui reste de la ligne 2 est énigmatique. A la ligne 3, *prag mativ*, ce qui laisse soupçonner ou bien que Varhat n'avait pas construit seul l'hypogée, ou bien que certains de ses parents y avaient droit de sépulture.

A la ligne 4 « pour l'honorer ». A la ligne 5 : « ... avril, l'an... »

c) *Teste de cession d'une partie de l'hypogée* (Recherches, p. 259 à 262, et pl. XLVIII, 3).

Il s'agit d'une grande inscription bilingue trouvée dans la galerie principale de l'hypogée. Elle figure maintenant au Depot des Antiquités sous le n° A 368. Elle mesure 0 m. 53 de haut, et 0 m. 48 de large. Elle comporte 15 lignes de grec (haut. des caractères : 2 cm.) et 6 lignes de palmyrénien (haut. des caractères : 1 cm. 8).

Le grec ayant été déjà soigneusement édité par M. Seyrig, je me contenterai de reproduire ici sa lecture et sa traduction :

1. τὸ ἀνατολικὸν πλευρὸν οὖν τῇ ἐν ἀν-  
2. τὴν ὁρὰν ἢ ἢ ἀπὸ τοῦ ἑξῆς τῆς τοῦ ἐπὶ τοῦ  
3. τὸ τοῦ ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος οὐρανοῦ ἐν αὐτῇ  
4. ὡς ὅτι, μετὰ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
5. γῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
6. ἀνὰ τὴν ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
7. τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
8. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
9. ἀνὰ τὴν ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
10. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
11. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
12. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
13. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
14. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος  
15. καὶ τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος τῆς ἐπὶ τοῦ ὁρῶντος

Traduction. — Au mois de Louis 552, Julius Aurelius Harân et Julius Aurelius Mulichus, tous deux) fils de Germanus, ont cédé à Julius Aurelius Theophilus, fils de Taimarsa et petit-fils de Zebada, pour lui ses fils, petits-fils et descendants à jamais la partie orientale avec l'annexe d'ordre vacante qui se trouve immédiatement à droite pour ceux qui entrent par la porte du caeuu, jusqu'à la Victoire de marbre dressée dans

une niche au milieu de l'arcade qui est à l'autre bout y compris les trois tombes placées dans l'entablement au-dessus de la Victoire; de même, les tombes de la date seront avec tout leur ornement et les droits (qui y sont attachés). »

### Texte palmyrénien :

כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא  
 דמלכא דמלכא דמלכא דמלכא  
 דמלכא דמלכא דמלכא דמלכא  
 דמלכא דמלכא דמלכא דמלכא  
 דמלכא דמלכא דמלכא דמלכא  
 דמלכא דמלכא דמלכא דמלכא

- 1 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא
- 2 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא
- 3 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא
- 4 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא
- 5 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא
- 6 כסא דמא דמלכא דמלכא דמלכא

Traduction : « Cette paroi orientale de Chypre, quand on entre par la grande porte jusqu'à la Victoire qui est placée en face d'elle, ainsi que son ornementation, et ses arcs <sup>2</sup> a été faite par Julius Aurelius Hauran et par Julius Aurelius Mahlah, fils de Germanus, à Julius Aurelius Theophobus, fils de Tammarsa, fils de Zebidâ, pour lui, ses fils et les fils de ses fils pour les honorer à jamais. Au mois de Ab, l'an 552 (août 241) ».

Le texte palmyrénien est infiniment plus simple que le texte grec : il paraît en être le résumé. Il ne contient rien qui s'oppose aux interprétations qu'on donne au texte grec MM. Amy et Seign. Tout au plus remarquera-t-on que כסא comme כסא signifie plutôt en face de que à l'autre bout de.

Si la langue de ce texte ni ses noms propres n'appellent de remarques particulières. On notera seulement כסא, m. à m. ses arcs on peut se demander s'il s'agit des loculi eux-mêmes ou des conques situées à l'extrémité de la tombe<sup>3</sup>. D'après la chronologie habituelle la date correspond, non à août 240, mais à août 241.

d) *Inscription gravée sous le groupe* (Recherches, p. 250 et pl. XLVII, 1.)

Ce groupe représente un prêtre coiffé du mortier sacerdotal, allongé sur un lit, un vase à boire dans la main. Au-dessus de lui deux jeunes garçons coiffés également de mortiers. A ses pieds une femme assise. Sous cette femme est gravée une inscription palmyrénienne de 3 lignes (dimensions : hauteur 0 m. 07 ; longueur, 0 m. 26 ; hauteur des caractères 1 cm. 6)

ננלמא אצא אצא אצא אצא	1 ציפס נא בית היפוס
אצא אצא אצא אצא אצא	2 אתה נא בית היפוס
	3 חבר

Traduction : « *Image de Neul, fille de Theophilos, épouse de Bonné, fils de Taurmouâ ; hélas !* »

On pourrait hésiter sur la lecture du nom de la femme, car cette inscription a des  $\pi$  exactement semblables à des  $\pi$  — d'autant plus que les noms propres  $\pi\alpha\iota$  et  $\pi\alpha\iota$  sont, à ma connaissance, également non attestés — mais l'inscription g) fournit indubitablement le nom féminin  $\pi\alpha\iota$ .

Cette femme pourrait être la fille du Julius Aurelius Theophilos nommé dans le texte précédent, car l'écriture de ce petit texte est du III<sup>e</sup> siècle.

e) *Inscription d'Aqûd* (Recherches, p. 251 et pl. XLVII, 2).

Bustes de deux femmes dont l'une passe le bras gauche autour des épaules de l'autre, qui a un voile dorsal derrière elle MM. AM et SERRA pensent que cette scène représente une défunte consolée par une de ses parentes encore en vie. Ces deux bustes figurent au Depot des Antiquités sous le n° A 450. Une inscription palmyrénienne de quatre lignes est gravée à côté de la tête de la première femme, elle est légèrement mutilée sur la droite. Ses dimensions sont : hauteur, 0 m. 07,5 ; largeur 0 m. 08. Les caractères ont 4 cm. 2 de hauteur moyenne.

אצא אצא אצא אצא	1. אצא אצא
אצא אצא אצא אצא	2. אצא אצא
אצא אצא אצא אצא	3. אצא אצא
אצא אצא אצא אצא	4. אצא אצא

Traduction : « *A quoi et [N]on, enfants de [Neb]ômi, hélas !* »



Ces restitutions sont assez probables :  $\text{בני}$  n'est pas attesté, mais on connaît  $\text{בנות}$  : *Ins.* IV-1<sub>1</sub> ;  $\text{בנימא}$  n'est pas non plus attesté mais on connaît d'une part des noms théophores en  $\text{בני}$  et d'autre part, des noms théophores en  $\text{מא}$   $\text{בנימא}$  par exemple. On notera  $\text{בני}$  « fils » au lieu de  $\text{בנות}$  « filles » qu'on attendrait : il s'agit peut-être d'une distraction du graveur.

f) *Buste de Worod* (*Recherches*, p. 251 et pl. XLVIII, 2).

Buste masculin barbu, à droite de la tête, deux lignes de palmyrénien, figuré au Dépôt des Antiquités sous le n° A 384. Dimensions de cette inscription : hauteur 0 m. 055, longueur 0 m. 06 ; hauteur moyenne des caractères 1 cm. 5.

7777	1. ורוד
מבלי	2. חבלי

Traduction : « *Worod, hélas !* »

On retrouve ici un nom propre illustré par le célèbre *arquet* de Palmyre, Septimius Worod : *Ins.* III, 6-11.

g) *Fragment isolé.*

Inscription palmyrénienne de trois lignes sur un fragment isolé, qui paraît avoir figuré au-dessus de l'épaule droite d'un buste féminin. Se trouve maintenant au Dépôt des Antiquités, sous le n° A 385. Dimensions : hauteur, 0 m. 06, longueur, 0 m. 10 ; hauteur des caractères : 1 cm. 5.

נמא כהל	1. נמא כהל
יחמי בר	2. יחמי בר
בנימא חבלי	3. בנימא חבלי

Traduction : « *Nesá, fille de Yarhu, fils de Barikhi, hélas !* »

Il s'agit évidemment d'une autre personne que *Nesá, fille de Theophilos*, visée dans l'inscription d.,. D'ailleurs l'écriture, notablement plus archaïque, pourrait être du II<sup>e</sup> siècle : cette *Nesá* est donc sans doute la fille du fondateur du tombeau.

37° L'EMPLACEMENT DE LA KEPT<sup>h</sup>THĀ.

Petite stèle sans aucune ornementation, trouvée dans la démolition des maisons à l'est de l'ancien village. Maintenant au Depot des Antiquités n° A 389. Elle porte une inscription palmyrénienne de deux lignes, parfaitement intacte. Dimensions, longueur 0 m. 29; hauteur, 0 m. 06; hauteur moyenne des caractères, 1 cm. 8. L'écriture est très nettement de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle.

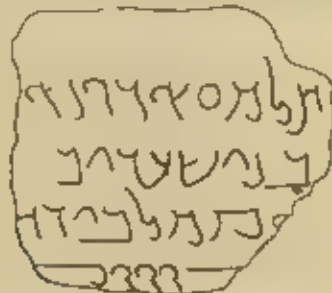
1 זכיר זכור זכור  
 2 זכיר זכור זכור  
 3 זכיר זכור זכור

Traduction : « On se souvient de 'Ogeia et de ses fils, qui a donné l'emplacement pour la kept<sup>h</sup>thā ».

Le mot *kept<sup>h</sup>thā* désigne en araméen tout édifice comportant une voûte, arc, coupole, etc. On se demandera donc si la kept<sup>h</sup>thā dont il est question ici, est un édifice funéraire, religieux ou civil. Si, d'une part, le fait de donner un emplacement fait penser à un édifice religieux, d'autre part, l'absence de toute mention d'une divinité est à signaler.

## 38° STATUE D'ADONĀ.

J'ai publié dans *ibid.* VIII, 67, le texte de fondation d'un tombeau, dans lequel figure le nom de אֲדֹנָא בִּר שְׁעִי בִר. Voici un nouveau texte au nom de ce personnage. C'est une plaque de pierre, trouvée à l'ouest du sanctuaire de Bel, dans le quartier de Hār el-Ceṣṣr. Maintenant au Depot des Antiquités, sous le n° 847. Dimensions : hauteur, 0 m. 32; longueur, 0 m. 35. Elle porte quatre lignes de palmyrénien en grands caractères archaïques de 4 cm. 5 de haut.



1. אֲדֹנָא
2. בִּר שְׁעִי בִר
3. אֲדֹנָא בִּר שְׁעִי בִר
4. בִּר שְׁעִי בִר

Traduction : « *Inauguration d'Adônd (ou Adôana) enfants de Sadai, fils de Aggimul...*, 70, »

La lecture et la vocalisation du n pr  $\alpha\tau\zeta\alpha$  ne sont pas sûres : de Vogue lisait *Adônd* ; le *Corpus*, n° 4121 lit *Arund*.

La graphie de ce texte est fort archaïque, et fait penser à celle de *In VIII, 56* = *Corpus* 4113, de mars 9 de notre ère, malgré la date qui semble être au moins 370, c'est-à-dire 59 de notre ère.

### 30° TOMBEAU DE BAREA ET DE BÉNOPHĀ.

On sait que la partie supérieure de l'inscription *In VIII, 61* = *Corpus* 4163 manquant jusqu'à maintenant. On vient heureusement de la retrouver, dans la cour du sanctuaire de Bêl. Le texte complet de cette inscription s'établit des lors ainsi :

1. ΕΥΧΕΤΑΙ ΤΟΙΣ ΑΓΓΕΛΟΙΣ ΔΕΙΤΕΝ ΤΟΙΣ
2. ΑΓΓΕΛΟΙΣ ΤΑ ΕΝ ΤΟΙΣ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛ
3. ΑΥΤΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ
4. ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ
5. ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ

ΕΤΟΥΣΑΤΜΗΝΟΟΔΥΤΡΟΙΤΗ  
ΛΑΙΟΝΤΑΦΕΛΩΝΟΙΩΤΙΣΑΝΒΑΡΕ  
ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ ΕΙΣ ΤΟΝ ΒΕΛΟΝ

1. ביה אדר שנת סססססססס
2. קברא רנה עבד ברעא וברעא
3. בני רבאל בר ברעא רבין ילמין
4. הן וילמין ביהן לקברתן די עילמין

On voit que la transcription grecque *Barea* de ברעא rend impossible la lecture Berre'a : il faudra chercher une autre interprétation.

Venons-en maintenant aux publications de textes :

40° HAROLD INGHAM (*Five dated tombs from Palmyra*, *Berytus* II, 1931, p. 117-123)

Le savant archéologue danois a fait à Palmyre d'importantes fouilles en 1924, 1925 et 1928. Si l'on attendait avec quelque impatience la publication de



Voir quelques remarques sur des détails de lecture (des fautes d'impression étant volontairement laissées de côté):

VIŠNARAS, I, grec, l. 3 l. 4,  $\pi\epsilon\tau\alpha$  au lieu de  $\sigma\tau\epsilon\tau\alpha$ , lecture corrigée par la planche XXIV.

Le nom propre  $\text{זבדבז}$  doit être transcrit *Zablabot* d'après grec *Ζαβδωβωτ*, *Ins. III*, 28, etc., et non *Zebadbôl*, p. 60.

La crématisation s'écrit emphatique au singulier phénicien n'est pas la « contraction » (p. 61) de la terminaison *-ayd*: voir NOLANZ, *Beiträge*, p. 48-53.

MALÉ, II. A l'an 504 des Séleucides correspond l'an 193 de notre ère et non l'an 183 comme il est dit p. 76 et 77.

MALÉ, II, l. 4: la pierre porte  $\text{בזל}$  et non  $\text{בזלך}$ .

MALÉ, IV, p. 78, l. 2. La pierre porte  $\text{בזל בטר}$  et non  $\text{בזל בטר}$ , le mot  $\text{בזל}$ , qui, en bas de la page, est rapproché de la position  $\text{בן}$  « entre », n'existe point. Il faut comprendre «... depuis l'angle de l'azède qui est après la porte...»

A la l. 4 de la même inscription, la date est  $\text{אלעאן 511}$  après vérification sur la pierre. A *heslû* « second symétr. décembre 29 » et *1 er février 219*.

MALÉ, IV I (p. 81): lire  $\text{אמן}$  « notre mère » et non  $\text{אמן}$ .

MALÉ, VII (p. 83), l. 7: la pierre porte  $\text{דני}$  « deux » et non  $\text{דני}$ .

MALÉ, VIII (p. 86), l. 12. Le mot  $\text{בזל}$  qui est commun p. 88 et p. 120 et qui figure même à l'azède, p. 117, ne se trouve pas sur la pierre — comme on peut le vérifier sur la planche XXXVIII. 2. Il faut lire seulement  $\text{בזל די בטר}$ , 12,  $\text{בזל די בטר}$  11, «... à l'exception de l'unique loculus extérieur qui est après...»

P. 89, l. 5, l.  $\text{דני}$  au lieu de  $\text{דני}$ .

MALÉ, I p. 90 est évidemment la même inscription que *Ins. VIII*, 60 dont les deux extrémités seulement se trouvent au Depot des Antiquités sous le n° A 153. La date doit être l'an 332 = 121 de notre ère et non 427, comme le prouvent la photographie, pl. XXXIX, 1 et mon propre dessin dans *l'Inconnue*.

MALÉ, VII p. 87, l. 1 lire  $\text{בזל}$  au lieu de  $\text{בזל}$  et  $\text{בזל}$  au lieu de  $\text{בזל}$ .

MALÉ, VI, p. 98, l. 1-2. La lecture  $\text{בזל בטר}$  (2)  $\text{בזל בטר}$  (3)  $\text{בזל בטר}$  (4) est erronée. Le second  $\text{בזל}$  n'existe pas sur la pierre, et au lieu de  $\text{בזל}$  on lit  $\text{בזל}$ . Le texte est donc celui-ci:

$\text{בזל בטר בטר בטר בטר בטר בטר בטר בטר}$

« que je comprends » « après l'azède, entre les deux kerkaks, après trois loculi ». Le mot  $\text{בזל}$  est fort étrange, mais après examen de la pierre c'est la seule lecture possible. Le syriaque possède une préposition *bayd* « entre »: *Notre Dame, A s. terminative* p. 98. Nous en aurions donc  $\text{בזל}$  (bēn) au lieu de  $\text{בזל}$  (bēn) en face du  $\text{בזל}$  et à *bayd* en face de *bayd*?

Même inscription, l. 2 p. 98. La pierre porte  $\text{בזל}$  et non  $\text{בזל}$ .

MALÉ, VIII (p. 99-100), l. 2. A l'azède de  $\text{בזל בטר}$  la pierre porte  $\text{בזל בטר}$ . On expliquera  $\text{בזל}$  en nous en dessous.

Même inscription, à la fin de la ligne 2, au lieu de  $\text{בְּיָמֵי אֲבוֹתֵינוּ}$  la pierre porte  $\text{בְּיָמֵי אֲבוֹתֵינוּ} : \dots \text{et pour les fils de ses fils, en août} \dots$

Маско, XII p. 107, l. 9. La pierre paraît porter  $\text{בְּיָמֵי}$  au lieu de  $\text{בְּיָמֵי}$  et non  $\text{בְּיָמֵי}$ . Même inscription l. 10. La pierre porte comme l'acte 85 (c. 274) et non 330. Il reste néanmoins que cette inscription de juin 274 est le texte palmyroène le plus récent qu'on connaisse.

Ces inadverlances de lecture comportent un enseignement : pour éviter des textes longs et monotones, les copies à main levée exposent à des omissions, des additions, des dittographies, même si elles sont appuyées par des photographies (d'ailleurs parfois difficilement lisibles). La sécurité complète n'est obtenue qu'en ajoutant aux copies à main levée et aux photographies des dessins à la chambre claire d'après original ou l'après estampage. À la condition d'exécuter soi-même ces dessins, on obtiendra un contrôle tout à fait sûr de ses premières lectures.

41. R. de Meux et Bérson. *Inventaire des inscriptions palmyréennes de Doura-Europos*. Revue des Études sémitiques, 1936, XVII-XXXIX. L'auteur, archéologue déjà connu, a eu l'heureuse idée de recueillir les textes palmyréens découverts à Doura-Europos par M. F. CLAUVER en 1922-1923 et par l'Université de Yale associée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la direction de M. ROSTOVZETZ en 1928-1936. Cette édition provisoire permettra d'attendre la publication définitive des fouilles de Doura.

Ce premier article contient 37 textes assez variés. Différents par leur contenu comme par leur longueur, ils sont accompagnés de fac-similes, mais on ne sait par quel procédé ces fac-similes ont été obtenus, de sorte que leur exactitude absolue n'est pas garantie. D'une façon générale, l'auteur est un débutant en épigraphie palmyréenne. Beaucoup de ses lectures sont surprenantes. J'en ai revu sur manuscrit quelques-unes, mais avec des éléments insuffisants : on souhaiterait prendre contact directement avec les textes. — Voici quelques objections de détail.

Inscription I. Il s'agit d'un texte de plus haut intérêt par sa date 270 des Séleucides = 21 av. J. C. qui en fait le texte palmyroène le plus ancien connu. Rien n'indique que l'inscription soit égyptienne. Le mot  $\text{בְּיָמֵי}$  qui commence le texte et que l'éditeur traduit par « cet » est inhabituel en épigraphie palmyréenne. Au lieu de  $\text{בְּיָמֵי}$   $\text{בְּיָמֵי}$  je



propose de lire  $\text{בְּבִי נִדְבִיל}$ , tribu connue. L'inscription commémore l'érection d'un temple à Bēl et à Yargbēl. L'écriture, qui est une mauvaise cursive, est intéressante.

Inscription 2 : la lecture et l'interprétation de  $\text{בְּבִי}$  sont fort douteuses.

Inscriptions 3 et 6 : on transcrit : *'Awldai*.

Inscriptions 7 et 8 : on lit sur les deux fac-similés  $\text{בְּבִי}$  et non  $\text{בְּלִי}$ . Le nom  $\text{אחמי}$  est aussi très suspect; ne faut-il pas lire  $\text{אחמי}$ ?

Inscriptions 9, 10 et 11 : le nom du peccé  $\text{בְּקִיִּי}$  doit probablement être lu, non pas  $\text{חִיִּי}$ , mais  $\text{חִיִּי}$ , nom propre bien connu. Sur l'inscription 10,  $\text{קֶטֶן}$  « petit » est naturellement à rejeter : on lit sur le fac-similé quelque chose comme  $\text{אֶקֶטֶן}$  ou  $\text{אֶקֶן}$ .

Les inscriptions 12, 13 et 14 ont été déjà convenablement éditées par TOUSSAULT.

Inscription 15 : pourquoi  $\text{בְּבִי}$  est-il à l'état absolu, à côté de  $\text{סֶטֶר}$  à l'état emphatique. La traduction de  $\text{בְּבִי}$  « par la fondation d'une peinture » surprendra, malgré les explications de l'éditeur. À voir le fac-similé, la lecture est loin d'être assurée.

Inscription 17 :  $\text{אֶרֶץ}$  est-il bien le « graveur »?

La lecture de l'inscription 18 paraît fort difficile, et, par conséquent, conjecturale.

L'inscription 19 avait déjà été bien lue par MM. DISSAULT et LÉONOT.

L'inscription 20 est fort intéressante par les noms de *génies* qu'elle fournit, et dont l'un,  $\text{אֶרֶץ}$ , paraît se retrouver sur l'inscription *Tadmora*, n° 6, M. ou *Messil* du Buisson a raison de penser que dans l'inscription CaG14, il s'agit de *génies* analogues — mais il a probablement tort de voir dans  $\text{אֶרֶץ}$  un nom propre : la traduction « son frère » me paraît devoir être maintenue. — La traduction de  $\text{בְּנֵי שֶׁקֶטָה}$  par *Ben-Yasim Matha* est trop commode : il faut comprendre  $\text{בְּנֵי שֶׁקֶטָה}$  « les habitants de la ruelle », il s'agit d'un sanctuaire de quartier.

On notera l'inscription 23 mentionnant l'érection d'une stèle à Zeus-Bē'el Šemēn (à qui l'auteur du livre, on ne sait pourquoi, son nom phénicien Ba'al Šamta).

Dans l'inscript. n° 25, l'éditeur a cru à tort que  $\text{קֶטֶן}$  voulait dire « qui ont été peintes », rien ne permet de traduire cette forme par un passif. Il s'agit d'un nom d'agent de forme *qatola*, d'une *qāyoria* « (qui ont été) peintes » ; il est vrai que le  $\text{ק}$  est bien petit : n'est-ce pas un second yōdh ? La lecture des noms propres  $\text{אֶרֶץ}$  et  $\text{אֶרֶץ}$  est fort contestable; l'éditeur s'est sagement gardé de toute étymologie. Mais il a laissé passer sans aucune remarque le démonstratif  $\text{אֶרֶץ}$  de type syriaque, au lieu de  $\text{אֶרֶץ}$ , forme habituelle en palmyrénien.

Inscription 27 : le nom propre  $\text{בְּבִי}$  doit être lu *Obathan*, comme le prouve la transcription grecque que fournit l'éditeur lui-même : *Ὀβᾶταν* et le texte *Inscr. VII*, n° 1.

Inscription 35 : on fera toutes réserves sur la lecture de la fin de la ligne.

Inscription 36 : on lit  $\text{בְּבִי}$  et non  $\text{בְּבִי}$ .

Ces quelques remarques sur des détails d'un opuscule fort utile, n'ont d'autre but que d'inciter l'auteur à faire mieux encore. Une étude un peu approfondie, au point de vue de la langue, de quelques dialectes araméens lui faciliterait sa tâche. Il fera bien aussi de se méfier des reminiscences hébraïques,

qui induisent en erreur plutôt qu'elles n'aident l'éditeur de textes araméens non israélites.

#### 42. *Inventaire VIII. Le dépôt des Antiquités (suite).*

Voici quelques remarques intéressantes qu'ont bien voulu me communiquer sur cet opuscule le professeur E. LITTMANN, le R. P. JOËL et M. FR. ROSENTHAL.

N° 51. Le nom de tribu ܐܬܪܐ ܕܥܝܪܐ est lu par M. E. LITTMANN *Bend* 'Egrūd, il rapproche le nom arabe 'grūd (Hamāsa, K. el-Aghānī), et le nom mekkais moderne 'ugrūd (Stoek HIRAKAWGE, *Mekkanische Sprichwörter* p. 104). Étant donné les très fréquents noms propres de forme *af'ul ugrum, amūk, atrās uhrum, 'a būd*, etc. M. E. LITTMANN pense que *Egrūd* remonte à un plus ancien *Egrud* par passage de *aleph* à *'ayn* devant *r*.

N° 58. Sur l'état absolu ܪܒܝ ܒܝܕܢ ܕܪܝܢ, voir ma *Grammaire*, p. 64.

N° 60. Il a été indiqué ci-dessus que cette inscription est en real le début et la fin de l'inscription *Malkū* de M. H. ISGHOULT. M. E. LITTMANN, qui restitue avec raison ܡܠܟܐ sur mon texte traduit ce mot par « médecin », comme M. ISGHOULT. Mais il s'agit peut-être d'un simple surnom.

N° 72. Au lieu de ܡܪܬܐ ܕܡܪܬܐ (FR. ROSENTHAL).

N° 73. ܡܪܬܐ pourrait être une hypochoristique de ܡܪܬܐ (E. LITTMANN).

N° 92. Le R. P. JOËL et FR. ROSENTHAL remarquant, d'une part, l'improbabilité d'un adjectif ܡܪܬܐ faisant doublet avec ܡܪܬܐ d'autre part, l'étrangeté et l'inutilité d'une formule qui aurait tendu à faire préciser pour les contemporains le caractère funéraire de la statue, proposent de couper ܡܪܬܐ ܡܪܬܐ « Image féminine d'Abisai ». Toute fois, on notera que le *n* et le *m* sont liés.

N° 96. Dans ܡܪܬܐ ܕܡܪܬܐ masculin, le *m* serait un indice de caritatif dans ܡܪܬܐ ܕܡܪܬܐ féminin, une désinence féminine (E. LITTMANN).

N° 97. E. LITTMANN propose de lire ܡܪܬܐ ܕܡܪܬܐ (1) ; ܡܪܬܐ, il rapproche syriaque *m'rah* « briller, vaincre ».

N° 99. ܡܪܬܐ serait arabe *Gu'al* Ibn Hāb 42, Wust. Rey 183, Ibn Dor 234, ou *Gu'al* Ibn Dor 140, 305, 326, il existe un diminutif *Gu'al* Ibn Dor 230, 140, (E. LITTMANN).

N° 102. E. LITTMANN propose de lire ܡܪܬܐ : *Kallāma*.

N° 104. Le nom propre ܡܪܬܐ « bonne augure » est attesté également par l'inscription *Malkū II* de M. H. ISGHOULT par l'inscription nabatéenne d'Iram *Mélanges de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*, VIII 1934, p. 96. (E. LITTMANN, P. JOËL et FR. ROSENTHAL).

N° 107. E. LITTMANN et FR. ROSENTHAL se demandent si l'on ne pourrait pas corriger ainsi la ligne 3 et 4 : ܡܪܬܐ ܕܡܪܬܐ.

N° 111. E. LITTMANN pense que ܡܪܬܐ pourrait être la fin d'un adjectif relatif tiré d'un nom de lieu. Il cite à ce propos les noms de lieu du G. Hārdān *Ti le* et *My ale* dont l'antiquité n'est d'ailleurs pas sûre.

N° 120, l. 5. Accentuer  $\text{בִּינָה}$  (P. Joëox).

N° 121. D'après Fr. Rosenthal,  $\text{דַּשָּׁן}$  serait un nom propre.

N° 130, l. 3. E. LITTMANN propose de lire  $\text{דַּשָּׁן}$ , nom attesté dans la Michna, au lieu de  $\text{דַּשָּׁן}$ .

N° 136, l. 3. Il semble d'ailleurs de séparer  $\text{דַּשָּׁן}$  du nom propre  $\text{בִּינָה}$  (Jav. III, n° 21, (E. LITTMANN).

N° 138, l. 8. Au lieu de  $\text{דַּשָּׁן}$ , lire plutôt  $\text{דַּשָּׁן}$ , déjà attesté par Jav. VIII, n° 23. E. LITTMANN, comparer aussi  $\text{דַּשָּׁן}$ , dans mes *Inscriptions Palmyréennes*, n° 37.

N° 142, l. 2.  $\text{דַּשָּׁן}$  pourrait être le nom grec  $\text{δυσανη}$ , soit qu'il faille lire du  $\eta$  au lieu d'un  $\epsilon$ , soit qu'il y ait passage de  $\epsilon$  à  $\eta$  (E. LITTMANN).

N° 149, l. 1. Il vaudrait mieux lire  $\text{דַּשָּׁן}$  que  $\text{דַּשָּׁן}$ , car on pourrait ainsi restituer soit  $\text{דַּשָּׁן}$  (Ibu Dor 132,  $\text{Aqab}$ , soit  $\text{דַּשָּׁן}$  (E. LITTMANN); de son côté Fr. ROSENTHAL se demande s'il ne faut pas lire  $\text{דַּשָּׁן}$  en comparant LAGNOLI, *Berytus* I, 1934, n° 5.

N° 152, l. 1.  $\text{דַּשָּׁן}$  est le nom arabe *Ḥağğāğ* (E. LITTMANN).

N° 160. Le R. P. Joëox pense qu'un des motifs qui auraient fait donner le même nom successivement aux trois enfants pourrait être le désir de ne pas laisser disparaître le nom de l'aïeul  $\text{דַּשָּׁן}$ . E. LITTMANN remarque qu'en l'absence de toute vocalisation, rien ne prouve l'absolue identité des trois noms: il est fréquent en pays arabe que des frères aient des noms tirés d'une même racine: *Hasan Husain, Dûh-Du'ub Du'ub*. Il est possible qu'il faille vocaliser les trois noms: *Sûbi Sûlê Sabbai*, ce qui supprimerait le problème de leur identité.

N° 162. E. LITTMANN propose de lire  $\text{דַּשָּׁן}$   $\text{דַּשָּׁן}$   $\text{דַּשָּׁן}$ , 1, le nom  $\text{דַּשָּׁן}$  étant attesté par l'inscription *Nasrallat* II, l. 1, de M. LAGNOLI,  $\text{דַּשָּׁן}$  serait le nom grec  $\text{δυσανη}$ . Malheureusement l'inscription est bien gravée, dans une écriture du III<sup>e</sup> siècle très régulière, et toutes les lettres visibles sont certaines. La lecture de E. LITTMANN supposerait 4 fautes de graveur: 1<sup>o</sup> la 2<sup>e</sup> lettre de la 1<sup>re</sup> ligne est un  $\eta$  et non un  $\epsilon$ , 2<sup>o</sup> il est impossible de lire  $\text{דַּשָּׁן}$  à la fin du mot, 3<sup>o</sup> on voit le début d'une lettre après le  $\eta$  à la fin de la ligne, ce qui prouve que le texte ne finissait pas là, 4<sup>o</sup> à la 2<sup>e</sup> ligne  $\text{דַּשָּׁן}$  est certain. Il est impossible de supposer tant d'erreurs dans un texte si court et si soigné.

N° 170, l. 2. On peut restituer  $\text{דַּשָּׁן}$  ou  $\text{דַּשָּׁן}$ .

N° 180, l. 2. Le sens actif de  $\text{דַּשָּׁן}$  est bien attesté: voir ma *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, p. 84. Mais l'état emphatique  $\text{דַּשָּׁן}$  est un peu étrange. E. LITTMANN et le R. P. Joëox, traduisent  $\text{דַּשָּׁן}$  comme un passif: « aime » ou « aimable », seraient portés à voir dans  $\text{דַּשָּׁן}$  un adjectif synonyme, joint syndétiquement au précédent, comme souvent en arabe. Mais on n'oubliera pas l'existence à Ras Shvunri d'un terme de parenté ary, en parallélisme tantôt avec « fils », tantôt avec « frère »: VIGORELLO, *Comptes rendus du GLECS*, III, p. 3.

N° 193. BAUM, *Dict. Syr.* vocalise  $\text{g'wayā}$  (P. Joëox).

N° 194 E, l. 1, lire  $\text{דַּשָּׁן}$  au lieu de  $\text{דַּשָּׁן}$  (E. LITTMANN).

N° 206, au lieu de « on comparera du » lire « on comparera au », au lieu de « Septantes », lire « Septante » (P. Joëox).

N° 211, au lieu de βαχδῖ, lire βαχδ (P. JOUSS).

N° 212, au lieu de « mai 555 », lire « mai 552 » (E. LITTMANN).

N° 215, l. 2, Συζη, pourrait être un nom propre, ou une faute pour φζη, « ame » (E. LITTMANN).

N° 216, l. 4 : au lieu de θαρσῖ, lire θάρσ (P. JOUSS).

N° 218, l. 2 : Χσγ pourrait transcrire les noms propres palmyréniens χσγ ou χσγ (E. LITTMANN).

N° 218, l. 3 : au lieu de θαρσῖ, lire θάρσ (P. JOUSS).

### 43. TADMOREA II (*Syria*, XVII, 1936, p. 267-282 et 346-355).

P. 267, 5<sup>e</sup> ligne à partir du bas, au lieu de *nordwestlich*, lire *nordwestlich* au lieu de « Archäologischer », lire « Archäologischer ».

P. 268, l. 2 : au lieu de « Barrāniya », lire « Barrāniyo ».

P. 275, l. 20 : au lieu de 'αχδδ, lire 'αχδδ.

P. 278, texte grec, l. 3. Le R. P. JOUSS me fait remarquer qu'il faut lire en un mot ἐπὶ τῶν, adjectif se rapportant à ἀνέστηντα; en effet, si on lisait ἐπ' τῶν, l'accusatif ne se comprendrait pas.

*Ibid.*, l. 7 : au lieu de φλσι, lire φλσι.

P. 280, traduction, l. 4 : au lieu de *tribut*, lire *tribus*.

P. 281, l. 13. Le R. P. JOUSS remarque que la forme ܡܢܢܢ dans ܡܢܢܢ ܡܢܢܢ est étrange on attendrait le participe de la forme simple : ܡܢܢ.

### 44. FRANZ ROSENTHAL, *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften und ihre Stellung innerhalb des Aramäischen*, iv + 111 pages, 3 planches, Leipzig, Hirtels, 1936.

On sait que deux grammaires du palmyrénien épigraphique ont paru à la fin de 1935. Le 1<sup>er</sup> décembre 1935, M. FRANZ ROSENTHAL signait la préface du livre ci-dessus. La veille, le 30 novembre, j'avais présenté à la Sorbonne, comme thèse de doctorat, ma propre grammaire. On peut regretter la publication simultanée de deux grammaires d'un dialecte attesté seulement par quelques centaines d'inscriptions : ces deux livres font dans une certaine mesure double emploi, et il y a là du travail dépensé en pure perte. Des relations plus suivies entre spécialistes devraient éviter des faits de ce genre.

J'ai rendu compte longuement dans *Archiv für Orientforschung*, 1936, p. 177-381, du livre de FR. ROSENTHAL. Je ne répéterai donc pas ici les éloges généraux, ni les quelques critiques de détail que j'en ai faites. Voici seulement les points que je crois important de rappeler :

Très minutieux, FR. ROSENTHAL s'est efforcé de réunir pour chaque question tous les faits attestés. En ce qui concerne la comparaison du palmyrénien avec les autres dialectes araméens, son livre est d'un intérêt tout particulier, et là aussi il s'est efforcé d'être complet, mettant à profit tous les documents, même les plus récemment publiés. — Dans l'ensemble, l'ouvrage est bien composé, mais on aurait souhaité qu'il eût un aspect moins compact, avec plus d'alinéas et des paragraphes plus clairement indiqués.

Dans le chapitre sur l'écriture (p. 7-12), on s'étonnera de ne pas voir mentionnés les rapports possibles entre l'écriture palmyrénienne cursive et l'écriture syriaque d'Edesse.

En ce qui concerne l'orthographe et la phonétique, le  $\text{ܐ}$  de  $\text{ܐܕܪܐ}$  non plus que celui de  $\text{ܐܕܪܐ}$  ne paraissent avoir noté des voyelles brèves (p. 14). Il n'y avait pas en sémitique une paire de spirantes dentales emphatiques  $\text{t}$  et  $\text{d}$  (p. 24). Seul le  $\text{t}$  (tantôt sourd, tantôt sonore) était une spirante dentale. Le phonème que l'auteur transcrit  $\text{d}$  doit être mis à part, il semble avoir été une spirante latérale. — Le sens « héritière » le  $\text{ܐܪܡܐ}$ , contesté par l'auteur (p. 24), est garanti par une inscription inédite d'Ingholt. — Rien ne prouve que le  $\text{-ê-}$  de  $\text{ܐܪܡܐ}$  (p. 27) repose sur un ancien  $\text{-a-}$ . La théorie qui veut que les voyelles longues finales atones soient tombées en araméen à partir d'une certaine époque (p. 27) mériterait d'être revue. — Les faits sont trop contradictoires pour qu'il soit possible d'affirmer que la diphthongue  $\text{-ai-}$  se maintient en syllabe ouverte, et se réduit à  $\text{-ê-}$  en syllabe fermée (p. 27-28).

Morphologie : en ce qui concerne les voyelles finales des suffixes pronominaux (p. 43-48), on hésitera à parler de « chute de voyelles longues finales atones ». Le « démonstratif des objets et agnès »  $\text{ܐܕܐ}$  (p. 49) est en réalité un adjectif pluriel signifiant « purs ». — On accueillera avec scepticisme l'explication renouvelée de  $\text{ܐܪܡܐ}$  et  $\text{ܐܪܡܐ}$  du suffixe pluriel  $\text{-ê}$  par un emprunt à l'accadien, je maintiens pour ma part mon explication de ce suffixe par  $\text{ay} + \text{a}$  (particule démonstrative post-posée).

Si les conclusions de FR. ROSENTHAL paraissent justes dans l'ensemble, on fera les réserves de détail suivantes : il est entendu que les textes araméens antérieurs à notre ère sont des textes d'une langue écrite, traditionnelle et officielle. L'« araméen d'Empire », mais cela ne préjuge rien sur l'unité ou la diversité de l'araméen ancien en tant que langue parlée ; de plus, on se réservera la possibilité de déceler de temps à autre, dans les textes littéraires, des particularités empruntées à la langue parlée locale. — Il est hasardeux de professer que les divisions dialectales postérieures de l'araméen n'ont pas de racines anciennes et que toutes sont dues à l'évolution dans le temps d'une langue parlée unique et à l'influence d'autres langues. La complète unité de



Laramé n au moment où il est venu se fixer sur le domaine qu'il a occupé ensuite est un postulat que rien ne permet de le montrer et qui même paraît avoir contre lui de petites indices tels que les différences de traitement de la désinence d'état emphatique pluriel, ou tels que les différentes façons dont les alternances de quantité des voyelles suffixales ont été éliminées.

15. *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, xii + 106 p. (Publications de l'Institut d'Etudes Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger), Le Caire-Alger, 1935.

Voici quelques remarques sur ma *Grammaire* qui m'ont été aimablement communiquées par MM. LOOS, E. LITTMANN, et FR. ROSENTHAL (ce dernier dans un compte rendu paru dans *Deutsches Literaturzeitung*, 1937, vol. 31-34).

P. 6-8 M. F. LITTMANN me fait remarquer qu'en ses débuts la langue littéraire qu'est le syriaque ne s'est pas seulement constituée dans les communautés chrétiennes, mais dans des inscriptions et des textes syriaques païens.

En ce qui concerne l'écriture, FR. ROSENTHAL remarque avec raison que l'absence d'écriture monumentale irakienne du VII<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle s'explique par la situation politique et économique, qui ne favorisait pas la création d'une architecture monumentale locale. Mais on hésitera à dire que l'écriture palmyrénienne n'est pas tout de l'écriture araméenne d'époque achéménide, surtout si l'on regarde les textes du I<sup>er</sup> siècle.

P. 32 Les rapports de l'écriture syriaque estrangela et de l'écriture syriaque cursive constituent toujours un problème. FR. ROSENTHAL pense à une influence réciproque des deux écritures. C'est en effet possible, mais le fait que l'écriture estrangela soit déjà complètement constituée sur le parchemin de Doura ne prouve rien, car la cursive palmyrénienne est également née en même temps. FR. ROSENTHAL croit à une origine commune et ancienne des deux écritures plutôt qu'à une origine palmyrénienne de l'écriture syriaque, je pense qu'il faut attendre d'autres travaux pour se prononcer.

En ce qui concerne l'orthographe et la phonétique, FR. ROSENTHAL s'étonne que j'emploie deux signes différents pour transcrire D et ʿ, alors que j'ai noté que ces deux sons étaient phonétiquement confusibles. C'est que le syriaque phonétique est une langue à deux classes différentes : on doit transcrire ce qui est écrit, quelque opinion qu'on ait sur sa valeur phonétique.

J'ai, dans cette grammaire, essayé de restituer, sous une forme hypothétique, la réalisation des mots écrits. FR. ROSENTHAL trouve cet essai de vocalisation inutile, et propose à l'avenir en écriture de le supprimer. Si certaines erreurs sont à rectifier dans cette vocalisation, je pense qu'elle a au moins le mérite de « fixer les idées ».

P. 38 Aux exemples concernant le groupe *st-* on ajoutera *stōstō* *stōstō*, CaB14 (E. LITTMANN).



- P. 42 et 150. F. ROSENTHAL signale avec raison qu'il faut rapprocher de  $\text{כָּרַע}$  l'hébreu  $\text{כָּרַע}$  « prendre » gages, louer », plutôt que de chercher à ce mot une étymologie arabe.
- P. 44, l. 31. Au lieu de  $\text{ayh}$ , lire « y h » (E. LITTMANN, Fa. ROSENTHAL).
- P. 49, l. 7. Au lieu de  $\text{יד}$ , lire  $\text{יד}$  (Lods).
- P. 49, in fine:  $\text{בִּלְוֶתָא}$  pourrait être un fait de dissimilation, pour  $\text{בִּלְוֶתָא}$  (E. LITTMANN).
- P. 55-56, 63 et 102. Au lieu de *mārēn*, *mārēhan*, lire *maran*, *marshon* (E. LITTMANN, Fa. ROSENTHAL).
- P. 57, l. 27. Au lieu de  $\text{-w-}$ , lire  $\text{-w-}$  (E. LITTMANN).
- P. 64. Fa. ROSENTHAL pense que  $\text{בִּנְךָ}$  est un état absolu, je reste hésitant.
- P. 75, l. 18. Au lieu de  $\text{סַהַר}$ , lire  $\text{סַהַר}$  (Lods).
- P. 77, l. 16. Au lieu de *dāhē*, lire *dāhīlē* (Lods).
- P. 79, l. 2. Au lieu de *'ab'ad*, lire *'ab'eg* (ROSENTHAL).
- P. 81. Au sujet de  $\text{בִּרְךָ}$ ,  $\text{בִּרְךָ}$  parfaits passifs, voir par contre JOLON, Mémoires de la Faculté Orient. Beyrouth, 1934, p. 94 et 99 (ROSENTHAL).
- P. 83. L'assimilation de  $\text{ר}$  à  $\text{ז}$  est attestée en mandéen (LITTMANN).
- P. 97. Au lieu de *'enā* lire *'enā* 3<sup>e</sup> abs. fem. pl. De même p. 119 (ROSENTHAL).
- P. 97, l. 24. Au lieu de *ḡlaye*, lire *ḡlayya* (ROSENTHAL).
- P. 98, l. 41. Au lieu de « victimes », Fa. ROSENTHAL propose pour  $\text{בְּנֵי}$  le sens de « possession », attesté en araméen ancien.
- P. 104, l. 21. Au lieu de  $\text{כַּעֲנִין}$ , lire  $\text{כַּעֲנִין}$  (Lods).
- P. 106, l. 4. Au lieu de *hannawā*, lire *hīannawā* (LITTMANN).
- P. 108, l. 5.  $\text{עֲבָדֵי}$  pourrait aussi signifier « travailleurs » (ROSENTHAL).
- P. 111, l. 14-13, au lieu de *maṣalla* et de *maṣalla* il faudrait peut-être transcrire *maṣallāṭa*, *maṣarrāṭa*. On comparera les noms de lieux syriens en *Maṣarra* *Maṣarrat en-Naṣmān*, *Maṣarrat el-Mesrīn*, etc. (LITTMANN).
- P. 111, l. 19. Au lieu de *Nom* à 3<sup>e</sup> radicale identique, lire *Noms* à 3<sup>e</sup> radicale faible (Lods, LITTMANN).
- P. 112. Des noms propres  $\text{Θουμααα/α}$ ,  $\text{Θουαα/α}$ ,  $\text{Θουαα/α}$ , on rapprochera le *u* pr *twmīky*, *Livre des Himyarites*, ed. MOURSA, Lund 1924, p. xvi (ROSENTHAL).
- P. 113, l. 29. E. LITTMANN propose de lire *maṣallāna* au lieu de *maṣallānā*.
- P. 114, dernière ligne. E. LITTMANN propose de lire *harrayin* au lieu de *barayin*.
- P. 132, l. 21. Au lieu de  $\text{בָּא בָּן}$ , lire  $\text{בָּא בָּן}$  (LITTMANN).
- P. 134, l. 7. E. LITTMANN propose de lire *ahreṭā* au lieu de *'ahraṭā*.
- P. 136, l. 29. Au lieu de  $\text{הִיד}$ , lire  $\text{הִיד}$  (Lods).
- P. 137, l. 7. Au lieu de « avec », lire « avec » (Lods).
- P. 137, l. 23. E. LITTMANN propose de lire *bar* au lieu de *bār*.
- P. 144, l. 2-3. E. LITTMANN considère  $\text{אָרַח}$  comme une faute de graveur.
- P. 146, l. 9. Il pense que l'emploi de  $\text{אָרַח}$  et de  $\text{אָרַח}$  à côté de  $\text{אָרַח}$  pourrait signifier que la 3<sup>e</sup> pers. plur. fém. n'était plus en usage en palmyrénien.
- P. 150, l. 13. Au lieu de « assemblée », lire « assemblée » (Lods).
- P. 151, note. Fa. ROSENTHAL rappelle que le nom  $\text{אַרְיָא}$  — *Arīyā* n'a rien à

voir avec l'arabe 'imra'aa : FISCHER, *Islamica*, I, p. 332. E. LITTMANN signale le n. pr. safaïtique *Lima*.

P. 152. Ajouter aux noms des dieux arabes celui de Šy-*lqum* (E. LITTMANN).

P. 153. *Rahmāna* se retrouve en syriaque et en judeo-palestinien. On ajoutera aux emprunts accadiens מַחַטָּה (< *mahatu*), מִטָּה < *sūtapu* מִמַּחֲהָ < *himahhu*, מִמַּחֲהָ (< *kinānu*), peut-être מִמַּחֲהָ (< *ta'u*?), etc. (E. LITTMANN).

P. 155. Ajouter aux emprunts grecs ΣΕΒΑΣ - γουστου, « *temoin* » (LITTMANN).

P. 160. De מִטָּה « *dépense* », il faudrait peut-être rapprocher l'arabe *naql* (LITTMANN).

P. 161. On rapprochera des noms propres à *t*-initial les noms arabes tels que *Taglib*-, etc. (LITTMANN).

P. 164, l. 22. au lieu de « *je pensai* », lire « *je pensais* ».

46. W. GOLDMANN *Die palmyrenischen Persennamen Beitrag zur semitischen Namenkunde*, viii + 40 p. Leipzig, 1935.

Comme l'auteur le dit dans sa préface, il s'agit là de la première partie d'un travail plus important, qui comprendra notamment le relevé complet de tous les noms propres palmyréniens. Après quelques mots sur l'histoire de Palmyre et sur le matériel onomastique dont on dispose, W. GOLDMANN consacre tout un chapitre à l'étude des *noms composés*. Parlant du principe que la forme la plus ancienne du nom semitique est la *phrase*, il classe les noms composés en a) noms à phrase nominale b) noms à phrase verbale, c) noms comportant un mot invariable, d) noms verbaux de type plus compliqué. Un autre chapitre est consacré aux hypocoristiques ou noms à forme diminutive. Il est ensuite traité rapidement des noms propres non composés et de l'emploi des noms propres. On pourrait faire à ce petit travail quelques critiques de détail, mais elles ne seraient que de très minime importance. Ce qu'il faut souligner ici, c'est l'intérêt qu'il présente. L'auteur a une doctrine linguistique solide sur cette question des noms propres, il l'a exprimée d'une façon claire et satisfaisante dans l'ensemble.

J. CANTINEAU.

## BIBLIOGRAPHIE

---

NELL PERROT. — Les représentations de l'arbre sacré sur les monuments de Mésopotamie et d'Elam. Un vol. in-8°. 144 pages et 32 planches. Paris, Geuthner, 1937.

Mlle Perrot nous donne ici un répertoire minutieux de la représentation de « l'arbre sacré » sur les monuments de Mésopotamie et d'Elam, qui s'échelonnent de la « haute époque » au « premier millénaire ». Les planches qui terminent le volume, facilitent grandement, avec leurs 140 dessins, la description généralement précise des documents énumérés. On aimerait pourtant que l'auteur n'eût pas gardé une aussi grande réserve quant à l'interprétation des monuments, car le thème de l'arbre sacré est particulièrement suggestif. Si les Anciens l'ont si volontiers reproduit et dès l'origine même des premiers essais figurés, c'est qu'ils y voyaient un symbole particulièrement puissant dont la faveur a débordé le cadre de l'Asie antérieure. Mlle Perrot l'a fort bien reconnu, en citant quelques exemples probants, pris au « monde mycénien ».

Une telle étude, par son caractère purement analytique, prête donc peu à la critique. Il n'y a guère que les pages d'introduction qui puissent suggérer

quelques réflexions, mais d'autant plus prudentes que l'auteur s'est excusée (p. 131) des « incursions » limitées qu'elle avait faites dans le domaine « de la religion et de la philosophie ». Et c'est dommage, car il serait tout indiqué de rechercher la signification du culte de l'arbre et de serrer de plus près la comparaison entre les représentations de la glyptique mésopotamienne et le récit biblique de la tentation (Gen. III). Le cylindre du British Museum que décrit capotalement Mlle Perrot (p. 54) et que l'on écarte peut-être un peu vite, est cependant évocateur. Il faudrait en tout cas retourner la proposition et dire qu'il suppose que les Hébreux « viennent » d'un monde à peu près semblable à la légende babylonienne, car le chapitre x exécuté, les onze premiers chapitres de la Genèse sont tout imprégnés d'une atmosphère mésopotamienne.

Signalons en passant toute la hardiesse de l'hypothèse qui cherche « du côté de la Sumerie » les origines de la civilisation (p. 24) et cela ne nous apparaît pas la solution « la plus vraisemblable ». Vétilles bibliographiques : DESSAU, *Les trois premiers versets de la Genèse* (p. 134), et dans le texte, *Les trois premiers chapitres de la Genèse* (p. 103). Ce sera contrister Sir Leonard Woolley, que de faire de New-York le lieu de publication de son

*Royal Cemetery*, imprimé en Grande-Bretagne sur les presses de l'Université d'Oxford, dont il est une magnifique production. Le thème de l'arbre sacré est décidément à l'ordre du jour, puisque le travail de Mlle Parrot précède de peu une autre étude, menée indépendamment par Mlle H. Danthine qui a réuni de son côté une énorme documentation. Preuve nouvelle de l'enrichissement apporté par les fouilles récentes. A Mari nous avons retrouvé plusieurs représentations de l'arbre, accosté de bouquetins (Syria, XVIII, pl. XII, 1), qui montrent bien la coexistence des deux styles, naturaliste et schématisé et des deux attitudes des animaux, mangeant l'arbre ou semblant l'admirer.

ANDRÉ PARROT

EMILE CHERBLANC. *Histoire générale du tissu. Documents n° II Tissus anciens. Première partie : Le kaunakès*. Un vol. in-4°, 66 pages et XVI planches hors-texte. Paris, les Éditions d'art et d'histoire, 1937.

On lit avec le plus grand intérêt l'étude de M. Cherblanc, conservateur du Musée d'art industriel et régional de Tarare, car il est toujours précieux d'avoir l'avis d'un technicien sur un sujet aussi controversé que celui du kaunakès : tissu ou peau ? M. Cherblanc se dresse d'abord si énergiquement contre la thèse d'Heuzey, qu'on est un peu surpris de constater que dans sa conclusion (p. 48), il admet le passage du kaunakès-peau au kaunakès-tissu, alors que toute sa démonstration laissait prévoir un dénouement différent. C'est que le matériel archéologique est extrêmement complexe et tous ceux — et ils sont nombreux, ce dont ne semble pas

se douter M. Cherblanc, à en juger d'après sa bibliographie (p. 50) qui saute brusquement de 1900 à 1937... — qui ont étudié cette question n'ont pas méconnu les difficultés évidentes de l'interprétation des monuments. Sans oublier non plus des indications, au premier abord, parfois contradictoires.

M. Cherblanc qui « demande la révision de l'affaire du kaunakès » arrive à ces conclusions que « les dentelures à baguettes » représentent des « peaux de de mouton à toison », « les bandes horizontales à rayures verticales unies ou ondulées » figurent « des pelletteries diverses », « les bandes ou bandelettes verticales, qui terminent le bas des vêtements » sont des « lanières de cuir » (p. 38). Je passe sur les franges unies ou à glands, la broderie et l'ample vêtement à plis qui se rencontrerait vers la moitié du vi<sup>e</sup> siècle. Ces conclusions sont renouvelées (p. 47-48) et notre incertitude s'accroît, car cette fois l'auteur parle de peau et de tissu, sans préciser la date à laquelle « la jupe et la robe de tissu » auraient remplacé « la jupe et la robe de pelletterie ».

La place me manque pour esquisser les différentes thèses soutenues, depuis Heuzey, par de nombreux archéologues, dont les travaux se placent précisément entre 1900 et 1937 : E. Meyer, B. Meissner, Andrae, Christian, Unger, Opitz, Conzenau, Frankfort, Hall, pour n'en citer que quelques-uns. La thèse du kaunakès, vêtement en peau de brebis, a été depuis quelque dix ans exposée par un grand nombre d'orientalistes. Je l'ai reprise avec la documentation sortie de Mari et qui m'apparaît convaincante. Documentation qu'utilise en partie M. Cherblanc

qui ne semble la connaître qu'à travers l'Encyclopédie photographique *TEL*, ce qui amène quelques méprises. Ainsi, par exemple (p. 36), le « panneau noir » où les « incrustations de marbre blanc », sont en réalité de la coquille de nacre. L'illustration est remarquable, mais il est regrettable que plusieurs photos, auxquelles il est renvoyé dans le texte, aient sauté, car cela rend la description plus difficile à suivre et complique la démonstration. Ainsi, par exemple, les figures 15, 19, 21, 24, 25, 37, 40. On peut regretter aussi la laconisme de certaines légendes : je ne parle pas de ce qui est sorti de Mari et je donne seulement l'exemple de la fig. 52 : « Désasse aux boucs, ivoire mycénien » (p. 64), ou simplement même « ivoire mycénien, du Louvre » (p. 41), sans l'indication des noms du site et du fouilleur.

Et je clos ces quelques remarques par ce qu'écrivait Heuzey (*Les origines orientales de l'art*, p. 122) et qui domine tout le débat du *kunakès* : « L'erreur vient presque toujours en pareil cas, de ce que l'on ne tient pas assez compte des procédés de convention, auxquels recourent les anciennes écoles d'art, quand elles ont à rendre certains détails minutieux et d'une exécution difficile. » Procédés de convention, voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on étudie ces sculptures mésopotamiennes, où de temps en temps pourtant, un rendu plus réaliste et plus près de la vérité, indique la solution probable à d'innombrables controverses.

ANDRÉ PARROT.

R. J. FORBES. — *Bitumen and Petroleum in Antiquity* Un vol. in-8° de 110 pages,

8 tables, 2 cartes et 54 figures. Leiden, Brill, 1936.

L'ouvrage que nous recensons avec un retard dont nous nous excusons, est la très utile contribution d'un ingénieur chimiste dont la compétence s'allie à la parfaite connaissance d'une documentation archéologique vaste et récente. Le pétrole est plus que jamais à l'ordre du jour et son II<sup>e</sup> Congrès mondial qui s'est tenu à Paris, en juin 1937, avait à son programme diverses études historiques sur le pétrole dans les pays de l'Orient ancien. Le travail de M. Forbes est une excellente mise au point et les archéologues l'apprécieront à sa juste valeur. Nous avons là, non seulement des tables d'analyse des produits bitumineux, mais encore des cartes très précieuses, avec l'indication des divers gisements. Tous les fouilleurs de Mésopotamie ont rencontré sur leurs chantiers une utilisation plus ou moins abondante du bitume. Il semble bien que ce bitume ait été recueilli dans les lacs naturels de l'lit (Euphrate) ou de Qayrah (Tigre), d'où on le retirait avec des méthodes qui n'ont pas beaucoup changé, malgré les progrès de la science (voir à ce sujet quelques documents parus dans *ILN*, 27 février 1937, p. 234).

L'utilisation du bitume est extrêmement variée et M. Forbes lui consacre plusieurs chapitres. On la retrouve, en effet, dans les multiples sections du bâtiment, littéralement de la toiture à la cave, mais aussi dans la magie et la médecine. Tout cela est abondamment illustré avec une documentation prise à Babylone, Assur, Tell Asmar, Ur et même Mohenjo Daro. Photographies et schémas sont fort bien choisis. Une petite rectification : les



figurines si étranges, de ces déesses nues à la perruque en bitume (fig. 31), ne proviennent pas d'al-Ubaid, mais ont été trouvées à Ur et, si je comprends bien l'exposé de Sir Leonard Woolley (*The Antiquaries Journal*, oct. 1930, p. 338-340), appartiennent à la période post-diluvienne (al-Ubaid II). Mais cela n'est qu'un détail et les archéologues se féliciteront d'avoir, avec l'étude de M. Forbes, un ouvrage concis et bien présenté, d'une utilisation facile et toujours profitable.

ANDRÉ PARROT

G. ERNEST WRIGHT. — *The Pottery of Palestine from the Earliest Times to the end of the Early Bronze Age.* (Amer. Schools of orient. research. Jerusalem School, Archaeology, vol. I. Un vol. in-8° de ix et 106 pages. New Haven, American Schools of research, 1937)

C'est un signe des temps que ce volume n'use pas de l'impression, mais consiste en une reproduction d'un tapage à la machine.

Cette monographie est soigneusement établie et met au point les résultats des derniers travaux sur la question. Elle rendra de grands services car les découvertes se sont précipitées en ces dernières années et elles ont soulevé des discussions et des remises au point souvent difficiles à suivre.

Avec la céramique néolithique on atteint aujourd'hui le VI<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. D'après la chronologie de M. Wright le chalcolithique ou énéolithique recouvre la fin du V<sup>e</sup> millénaire jusque vers 3200. Alors apparaît l'Ancien Bronze divisé en quatre périodes qui se terminent vers 2100.

M. Wright croit devoir maintenir l'appellation de chalcolithique puisque le cuivre était connu dans la civilisation Badarienne en Égypte, au temps de Suse I en Elam, à Beth-Shean XVI, au temps du néolithique à Chypre et aussi à Ghas-soul.

Les découvertes faites à Teleilat el-Ghassoul, dans la basse vallée du Jourdain, d'abord par le P. Millon, puis par le P. Koepfel, sont clairement présentées et l'attribution au IV<sup>e</sup> millénaire, proposée dès l'origine par M. Albright, est confirmée.

Le rapport le plus net entre l'Égypte et la Palestine est établi par les anses latérales (*ledge handle*) aboutissant à l'anse ondulée. On en a des exemples en Palestine (Beth-shean XVII ; Megiddo VII) dès la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire et également vers le même temps en Égypte, accompagnant le vase à fond plat. L'origine palestinienne est très vraisemblable, mais non certaine.

La céramique du III<sup>e</sup> millénaire est aujourd'hui solidement fondée sur les découvertes récentes à Megiddo, Beth-shean, Jéricho et 'Ay. M. Wright expose les raisons qui le conduisent à discerner quatre périodes dans l'Ancien Bronze alors qu'il y a peu d'années tout était confondu. La classification est en partie fondée sur les particularités des anses horizontales apparues d'abord à Megiddo et confirmées par 'Ay. Peut-être trois divisions eussent-elles suffi correspondant, par exemple, aux trois sanctuaires superposés de 'Ay. L'Ancien Bronze I fait transition entre le chalcolithique et le plein âge du bronze. L'Ancien Bronze II commence avec la première dynastie égyptienne comme le montrent les décou-



verbes faites dans les tombes de ce temps à Abydos.

Citons p. 61 : « Très importante aussi est la tombe 3 d'Ophel (Parker-Vincent) ; Mme Marquet-Krause a reconnu l'identité de cette céramique avec celle de la nécropole de 'Ay où se retrouvant presque toutes les pièces, à une ou deux exceptions près. Mme Marquet-Krause a aussi reconnu l'identité des jarres « Pre-Sum-tio » trouvées à Tell en-Nasbeh avec les formes céramiques de la nécropole. » Ces produits d'Ophel et de Tell en-Nasbeh sont classés à l'Ânc. Bronze Ia.

L'auteur, qui a déjà traité la question dans le *Palest. Expl. Fund. Quart. Stat.* (on use maintenant du sigle *PEQ*), de 1937, p. 67 et suiv., résume ici (p. 62 et suiv.) son classement de la céramique des grottes de Gézer.

Ces indications suffisent pour marquer l'importance de ce travail. Il faut souhaiter que l'auteur le tienne au courant des prochaines publications, l'étoffe d'illustrations plus abondantes et revienne à l'impression courante avec notes au bas des pages. Son étude, concise et précise, le mérite.

R. D.

WINIFRED LAMB. — *Excavations at Kusura near Afyon Karahisar*, dans *Archæologia* (Society of Antiquaries of London), LXXXVI (second series XXXVI), Londres, Burlington House, 1937.

Si l'on excepte l'extrême-nord de l'Anatolie, où l'on n'a pas encore pratiqué de recherches en profondeur, et la contrée au sud-est du Taurus qu'explorent actuellement la mission Garstang, les

fouilles de ces dernières années en Asie mineure ont montré qu'aux hautes époques le pays se partage en deux régions distinctes : le groupe caest et sud-ouest auquel appartient Troie puis le groupe central et oriental caractérisé par Alishar et Bogazkeui. Les différences entre ces deux groupes se marquent dans l'architecture, la céramique, les ustensiles, elles sont plus manifestes encore dans le deuxième que dans le troisième millénaire av. J. C.

M. W. Lamb a exploré, dans une région intermédiaire entre les deux groupes, un peu au sud d'Afyon Karahisar, le site de Kusura qui fut occupé dès le chalcolithique. Cette période est classée comme A. La suivante (B) recouvre le troisième millénaire dont la fin voit apparaître les *red-cross bowls* (bols peints en rouge à l'extérieur et ornés d'une croix peinte à l'intérieur) qu'on date à Troie de plus ou moins 2000 av. notre ère. La période C répond au deuxième millénaire et à la suprématie hittite. La ville ne disparaît qu'au début de l'âge du fer.

On notera particulièrement les deux vases (fig. 6, 12 et 13) de la période A : anses déjà développées, ouverture plus ou moins large sans bec, terre gris sombre très fine, engobe noir, fin polissage et peinture en traits blancs, formant chevrons.

Quelques idoles en terre cuite ou en pierre (fig. 11) se rattachent au type des Cyclades ou à celui d'Adula.

R. D.

J. SIMONS. — *Handbook for the study of Egyptian topographical lists relating to Western Asia*. Un vol. gr in-4° de xvi et 224 pages, avec frontispice,

6 fig., 23 plans et 36 diagrammes. Leyde, E.-J. Brill, 1937. Prix : 16 florins.

Cet ouvrage, fort bien édité par la maison Brill, complète heureusement le travail de M. Aulon Jirku dont nous avons récemment rendu compte (*Syria*, 1937, p. 394 et suiv.). Le P. Simons a fait porter son effort sur la graphie des textes et il s'est attaché à fixer l'emplacement exact des diverses inscriptions, ce qui permet d'éviter les répétitions du même document. La bibliographie est précise et critique. A l'inverse de M. Jirku, le P. Simons discute rarement l'identification des toponymes; il y est, toutefois, obligé dans certains cas comme dans I, 1, car du choix entre Qadesh de Naphtali, auquel il se range, ou Qadesh sur l'Oronte, résulte un aspect tout différent de la liste envisagée. On trouvera en addendum (p. 190 et suiv.) un tableau synoptique des listes recueillies par les deux auteurs.

Au point de vue de la transcription, il y a généralement concordance entre les deux ouvrages. Cependant, dans I, 29, au lieu de *bnrpt* (Jirku), le P. Simons transcrit *nw-r-p-i*. De même I, 65, *t-nw*, ce qui répond bien à Ono. Aussi, I, 148: *i-nw-q* I, 184: *nw-t-n*; I, 211: *i-nw-r-g-na*; I, 214 *nw-t-t-n*, I, 344 *-g-n-nw*.

Signalons dans I, 111 *bt-bnt*, var. *bt-nt* que le P. Simons déclare difficile à identifier avec Bet-'Anat. Il n'est pas indifférent de relever dans I, 127 la vocalisation *t <w> n <t> p*, Tnnp, dans I, 132 *n <t> y*, et I, 189 *n <y> rb*, Neurab.

Dans nombre de cas on propose de lire *m* au lieu de *'*, ainsi I, 167: *imrs* et I, 170: *hmy*. Dans I, 312: *pnr* et non

*pnr*. L'identification de I, 217 *trbt* avec XXVII, 79 est écartée, car ce dernier doit se lire *drbn*.

Sur un point nous irons plus loin que le P. Simons, car il nous paraît, contrairement à l'opinion reçue (ainsi Jirku, *op. cit.*, p. 28, note 3), que la tribu d'Asher ne figure dans aucune de ces listes. Le P. Simons a mis en évidence que la graphie *is <w> r* ne peut représenter qu'Assour (voir sa liste, IV, 10). Il faut corriger ainsi la copie de Lepsius (que l'erreur soit le fait du scribe ou de Lepsius) dans IX, f 4 (Jirku, V, 10), car il est bien évident que la tribu d'Asher ne peut être citée avec Ugarit et Karkémis dans le texte d'Aménophis III gravé sur le temple d'Amon à Soleb. Cependant, le P. Simons accepte la mention d'Asher dans XVII, 4 et dans XXV, 8, parce qu'on y relève la graphie *lir*; mais n'est-ce pas accorder trop de confiance aux scribes de ces deux textes? Celui de XVII, 4 à Bedesiyeh (temple rupestre du Wadi Abbad) est aussi négligemment écrit que mal redigé et ne peut faire autorité; en particulier le nom *mkt* = Megiddo n'est pas certain. Quant à XXV, il n'y est nullement question d'Asher, mais bien d'Assour, car les autres termes géographiques sont le Naharain (Mitanni), Sangar, les Hittites, Keft (Crète), *isy* (Chypre). La tribu d'Asher n'a pas place auprès de ces pays et nous concluons qu'elle ne figure dans aucune de ces listes égyptiennes. Il n'en est que plus intéressant d'en trouver mention dans les textes de Ras Shamra.

R. D

ANRÉ PANNON. — Le « Refrigerium » dans l'au-delà. Un vol. in-8° de 177 pages et

54 fig. en 16 planches, Paris, Paul Geuthner, 1937

L'auteur a très justement démontré que l'eau, dont on continue à pourvoir les morts, n'a pas uniquement pour objet de les empêcher de mourir de soif. Tout comme dans le sacrifice, où il ne s'agit pas seulement de nourrir les dieux, et où une autre action intervient qui renforce les rites et les prières.

En premier lieu, l'eau possède de telles qualités vitales qu'on constate fréquemment qu'elle tient lieu d'aliment complet. Mais elle a une bien autre valeur dans le rituel où l'eau lustrale joue un rôle éminent. L'eau peut même faire renaître un mort, car la libation d'eau pure a notamment pour effet, accompagnée des incantations appropriées, de chasser la maladie, c'est-à-dire le mauvais esprit. Dans tous les soins donnés au mort, il n'y a pas seulement une idée pieuse, il y a aussi le désir que l'âme du mort ne soit pas incitée à sortir de la tombe. M. Parrot relève que nombre de figurines d'argile, qu'on retire des tombes, peuvent être ces images dont parlent certains textes et qui servaient à fixer en terre l'esprit du mort dont on voulait se garantir. Nous expliquerions de même les fils quand on les trouve dans les tombes, car le comble de la félicité pour un mort est de reposer sur un lit et de boire de l'eau pure (p. 18).

Un autre détail atteste que l'eau joue un rôle particulier dans les rites qui servent à apaiser le courroux de l'esprit d'un mort, c'est qu'il est fréquemment recommandé de se servir d'eau de diverses provenances : puits, rivière, canal, comme si l'on voulait réunir

toutes les vertus propres à ces eaux différentes.

M. Parrot met son expérience de fouilleur au service de sa démonstration. Il réunit auprès des textes un abondant matériel archéologique. Même, pour certaines contrées, comme la Syrie et la Palestine, les documents archéologiques l'emportent ; le commentaire dont il les entoure les éclaire vivement. Les découvertes faites dans les tombes de Ras Shamra sont particulièrement utilisées (p. 69 et suiv.).

L'Égypte fournit une documentation d'une particulière richesse ; mais il nous semble que l'auteur se départit parfois de sa rigueur démonstrative. Ici aussi, en effet, les deux conceptions coexistent, l'une, l'eau renfermant un principe de vie qui embellit le cœur et fait revivre l'âme, l'autre qui ne vise qu'une satisfaction matérielle (« des aliments solides pour son ventre, de l'eau pour son gosier »). Cette double notion est admirablement illustrée par les représentations figurées où l'on voit (fig. 43 et 44) Nout verser l'eau du rafraîchissement. À la gauche de la déesse, c'est le fidèle qui s'abreuve matériellement, mais à sa droite c'est l'âme, sous forme d'un oiseau à tête humaine posé sur la tombe, qui est vivifiée par la libation. La variante apparue par le relief du tombeau 138 à Dra Abou'l Negga (fig. 42) est singulièrement instructive : on y voit le défunt se désaltérer au basson comme le vulgaire, tandis que l'âme-oiseau, qui lui fait pendant, est abreuvée par l'eau que verse la déesse. De là, nous concluons, d'abord, que le processus qui nous est proposé (p. 118-119) pour passer d'une notion à l'autre n'est pas vérifié aux temps historiques ; ensuite, que l'eau

fraîche », distribuée par Osiris ou les déesses ses acolytes (p. 126-127) dans les documents tardifs, n'est pas une idée nouvelle, mais simplement l'expression abrégée de la notion ancienne. La preuve que le terme d'« eau fraîche » a une valeur mystique est fournie précisément par l'intervention de la divinité.

M. Parrot aborde ensuite l'idée chrétienne du *refrigerium* qui, en dépit des développements qu'elle reçut, lui paraît d'origine orientale.

Cette étude bien conduite, utilisant textes et monuments, montre l'intérêt qu'on trouve à aborder ces derniers du point de vue religieux et les ressources qu'ils offrent alors à la compréhension des textes.

R. D.

DONALD B. HARDEN. — *Roman Glass from Karanis found by the University of Michigan archaeological expedition in Egypt, 1924-29*. Un vol. in-4° de xviii et 349 pages, avec frontispice et 26 planches. Ann Arbor, University of Michigan Press, 1931.

Le savant conservateur-adjoint de l'Asmolean Museum étudie dans cet ouvrage les verres sortis des cinq premières années de fouilles conduites avec succès par l'Université de Michigan à Karanis (Kôm Aushim) dans le Fayoum. M. Harden ne se contente pas d'en donner la description et le catalogue, il étend au loin le champ des comparaisons, si bien que son œuvre en tire un intérêt général.

Non seulement le site de Karanis est fort riche en verreries diverses, mais contrairement aux verres de Syrie dont

la grande masse est le produit de fouilles clandestines, les fouilleurs ont pu en établir la chronologie et déterminer la datation des verres. Certes ceux-ci étaient objets de luxe qu'on conservait dans les familles comme l'indique saint Augustin que cite M. Harden : *et invenis calices ab avis et proavis, in quibus bibunt nepotes et pronepotes*; mais saint Augustin paraît indiquer que c'est là un maximum de durée pour ces objets fragiles.

On notera que le centre du kôm, où il n'y avait que des fondations d'époque ptolémaïque, n'a pas fourni de verre. Au premier siècle de notre ère on trouve de la verrerie importée d'Alexandrie comme celle dite *millefiori*. Mais l'usage du verre n'est devenu courant à Karanis qu'avec le II<sup>e</sup> siècle pour se terminer avec la fin du V<sup>e</sup>. Le III<sup>e</sup> siècle en marque l'apogée.

Le classement est présenté d'après la forme des verres qui offrent à peu près toutes les variétés jusqu'à ces vases de forme conique qu'on a reconnu avoir servi de lampes : le fond étant rempli d'eau et l'huile surnageant, suivant un procédé qu'on utilise encore dans le laminaire des mosquées.

Des rapprochements sont établis avec l'industrie syrienne. Le commerce des huiles et onguents parfumés a amené en Syrie comme en Égypte des verreries fabriquées dans l'un et l'autre pays. Dans certains cas et au prix d'une étude très attentive, M. Harden peut fixer l'origine.

Cet ouvrage rendra de grands services car il marque un réel progrès dans une matière encore mal connue.

R. D.

L. DELAFORTE, E. DRIOTON, A. PIGANIOL,  
R. COHEN. — *Atlas historique*, t. I.



*l'Antiquité*. Un vol. in-4° de 20 pages et XXX cartes doubles. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1937.

Cette utile publication s'ouvre par une bibliographie cartographique fort précieuse où l'historien pourra compléter les indications forcément sommaires de *l'Atlas historique*, qui est aussi un atlas archéologique. Précisément, notre connaissance du Proche-Orient a complètement été transformée depuis vingt ans par les fouilles archéologiques qui s'y sont multipliées. On trouvera dans ces cartes bien étudiées les plus récents sites rendus célèbres par les découvertes archéologiques. Particulièrement soignées sont les cartes de Mésopotamie (II et III) et d'Asie Mineure (IV). On sait combien est controversée la géographie de cette dernière province à l'époque hittite; le parti pris par M. Delaporte est vraisemblable: l'absence des Ahhiyawa témoigne qu'il les relègue en Grèce propre. Sur la carte (V) de Palestine, les sites de 'Ay et de Bethel sont intervertis et placés à trop grande distance l'un de l'autre. Hazor n'est pas différent de Tell el-Qedah. Il eut été bon de noter les grandes routes suivies par les armées d'invasion, ce qui aurait, en l'absence de tout relief, dont les dénivellations sont si grandes ici, groupé pour l'œil les villes principales. Dans l'hellénisation de l'Asie (carte XIX), l'Arabie est vraiment trop sacrifiée (lire Teima au lieu de Teina): entre les Minéens et les Homérites on devait placer les Sabéens et leur capitale Mariaba. Plus au nord, Negrana et Carana ne devraient pas être oubliées, ni au sud Aden qui est une très ancienne ville. Dans le désert de Syrie, Palmyre

mériterait d'être mentionnée car cette cité a subi fortement l'influence hellénistique comme aussi le Hauran. La carte XXVII trace la route, décrite par Isidore de Charax, reliant Antioche à Séleucie sur la Tigre; nous pensons avoir démontré dans notre *Topographie historique*, p. 437, qu'à partir du confluent du Khabour la route passe sur la rive droite de l'Euphrate; nous n'y avons pas eu grand mérite car Isidore de Charax le dit en propres termes et les villes qu'il cite après ce confluent: Asicha (actuellement 'Ashara) et Doura sont sur la rive droite. Aussi Merhan, qui conserve l'écho du nom de Mari, et Giddan-Hindani que les Annales placent sur la rive droite.

R. D

SIRARPIE DES NERSESSIAN. — L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph, préface de Charles Diehl. III et 250 pages, 108 figures, 417 photos en 102 pl. (album). Paris. E. de Boccard, 1937.

C'est une extraordinaire histoire que celle de ce conte édifant bouddhique démarqué par l'Islam, par le christianisme et par le judaïsme, chacun n'ayant guère fait que changer le nom et la religion du héros. Cette filiation de la légende qui semble avoir trouvé partout une grande popularité a été dénichée par le Père Peeters dans les *Analeccta Bollandiana* (XLIX, p. 276-312). Il a montré que le récit grec est dérivé au XI<sup>e</sup> siècle d'un texte géorgien et qu'il a donné naissance à la traduction latine. Ces versions finirent par acquérir une telle faveur et un tel crédit qu'on inscrivit les noms des deux héros dans les calendriers ortho-

doxes et romains. On croyait véritablement être en présence d'un récit historique et non d'un roman.

Une histoire aussi populaire devait tout naturellement donner naissance à un cycle artistique. M. Stefanescu nous avait déjà montré que les scènes du roman avaient servi à orner les registres d'une église (\*). Le nouveau livre nous donne un tableau de l'utilisation de la légende dans les manuscrits grecs, russes, ruthènes et arabes. L'étude comparative du choix des épisodes, puis des peintures elles-mêmes, est des plus instructives. Ces aperçus préliminaires sont suivis d'une étude iconographique très poussée aussi bien pour l'illustration du récit proprement dit, que pour celle de la partie théologique avec ses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans l'ensemble, l'illustration du roman de Barlaam nous apparaît comme l'œuvre d'un artiste byzantin travaillant aux environs de l'an 1000. Il a été fortement influencé par la renaissance de l'art profane à cette époque.

La somptueuse illustration de ce livre, avec ses index et ses tables très développées, en font un instrument de travail de premier ordre, indispensable pour toutes recherches touchant à l'art byzantin.

Comte de MESSIL ET BUISSON.

### PÉRIODIQUES

Berytus, III, II (1936) renferme une étude de M. MONNET-COURTIS, *A stone Bowl and Lid from Byblos*, où sont relevés des rapports entre la Crète, la Syrie et la Mé-

sopotamie, ce qui apporte quelques éléments nouveaux aux judiciennes observations de M. Demargne (voir *Syria*, 1937, p. 233.)

M. H. SAYAO, *Note sur les plus anciennes sculptures palmyréniennes*, publie une nouvelle image (pl. XXX) qui renouvelle complètement la figure du dieu Shadrapha de la stèle du British Museum (voir J.-B. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 66 et pl. XVIII, 1). Cette pièce datée de mai 55 de notre ère, permet de fixer également au I<sup>er</sup> siècle le relief de Berlin publié dans *Syria*, 1932, pl. LVII.

M. M. DELAND groupe des considérations fort utiles sous le titre : *Remarques sur la céramique archaïque des pays cananéens*. Deux diagrammes fournissent les principaux types céramiques de la nécropole néolithique de Byblos et ceux des premiers temps du Bronze I dont l'apparition est placée vers 3200.

*The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, VI, 3 et 4. Humphrey Milford, Oxford University Press, 1937

J. ORY, *Excavations at Ras el 'Ain*, II. Non loin de la source du Nahr el-'Audja, près de Jaffa, on a découvert des vestiges de l'Ancien Bronze III, mais surtout du Moyen Bronze. Absence du Récent Bronze et de l'âge du Fer, d'où l'on conclut que le site fut abandonné depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque hellénistique.

C. R. JONES, *Excavations at Pilgrims' Castle, 'Attil (1933)*. Nécropole d'époque perse où se pratiquait l'incinération, analogue à ce qu'on a trouvé dans le sud pa-

\* *Byzantion*, VIII (1932), p. 347-369



lestinien à Tell el 'Adjoul et à Tell el-Fari'a. D'après les parallèles fournis depuis Amathus (Chypre) jusqu'à Carthage, en Sicile et en Sardaigne, l'auteur conclut à une population phénicienne.

R. W. HAMILTON, *Note on recent discoveries outside St. Stephen's Gate, Jerusalem* et *Note on a mosaic inscription in the Church of the Nativity*

D. C. BARANKI, *Excavations at Khirbet el Mejjer*, II. Importante construction constituée par une cour carrée entourée de bâtiments, avec entrée à l'est. Le grand intérêt de la découverte tient à la décoration stucquée [inspirée d'une part de l'art sassanide, de l'autre de l'art syrien développé sous l'influence hellénistique. La comparaison s'impose avec les découvertes de M. D. Schlumberger à Qaqr el-Heir en Palmyrène. M. Baranki estime que le palais de Khirbet el-Mejdjer a été construit entre 705 et 730. Vingt-six planches fournissent une belle documentation graphique.

E. HERSCHKE-SIMON, *The « Toggle-Pins » in the Palestine archaeological Museum*, groupe un important matériel et n'accepte pas que les épingles percées de Byblos découvertes par M. Montet puissent dériver du groupe caucasien, car typologiquement ce dernier est plus récent. On sait que les plus anciennes épingles percées proviennent de Mésopotamie (Ur, Kish) et remontent tout au début du III<sup>e</sup> millénaire.

Le volume se termine par des notices sur les fouilles pratiquées en Palestine en 1935-1936.

R. D

*Orientalistische Literaturzeitung*, janvier 1938. — K. Mlaker, *Armenien und der vordere Orient*, insiste sur l'importance des sources arméniennes pour l'histoire de l'Asie mineure ancienne et moderne. Comptes rendus : Mélanges Franz Cumont (Otto Eissfeldt), Stanley A. Cook, *The Old Testament* (H. W. Hertzberg) fait un grand éloge de cette introduction à l'A. T. : nous n'avons pas encore, dit le recenseur, un livre de ce genre en Allemagne. Sans se perdre en explications, il sait enseigner justement et avec persuasion et, en même temps, sans tendre à l'apologétique, il met en évidence les vérités bibliques fondamentales) E. Würthwein, *Der « 'amm ha'arez » im Alten Testament* (O. Grether). *Al-Mutanabbi*, recueil publié à l'occasion de son millénaire. Mémoires de l'Institut français de Damas (G. Richter). Paul Krüger, *Das syrisch-monophysitische Mönchtum im Tur-Abdin* (R. Abramowski).

#### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Notice chronologique. — À peine le déchiffrement des tablettes de Mari est-il commencé, qu'on entrevoit dans ces archives royales, une mine documentaire qui sera longue à épuiser. Le travail auquel se consacrent actuellement quatre assyriologues est une œuvre de longue haleine, mais il n'est pas nécessaire d'en attendre l'achèvement pour signaler ce qu'apportent de nouveau les premiers textes étudiés. Après le premier rapport de M. Dossin (*CRA*, 1937, pp. 12-20), M. Albright a présenté quelques réflexions très pertinentes sur des problèmes d'ordre géographique ou historique (*BASOR*, 67, pp. 26-30), au même moment où

M. Thureau-Dangin, qui bénéficiait de documents encore inédits, écrivait son étude sur Iasmah-Adad (*RA*, XXXIV, pp. 135-139). Ce qui explique que le tableau chronologique donné par M. Albright (*loc. cit.*, p. 30) soit déjà infirmé, de même que sont infirmées toutes les précisions chronologiques tirées des listes assyriennes. Car sans que l'on s'aperçoive

trône de Mari, après Iahdunlim (*RA*, XXXIII, p. 49 sq.) et avant Zimrilim. Or ce Iasmah-Adad qui a laissé des traces à Mari, non loin de la siggurat (statue Cabane, *RA*, XXXI, p. 144) est, sans doute aucun, après l'étude de M. Thureau-Dangin, le fils de Samah-Adad I<sup>er</sup> et le frère d'Isma-Dagan, rois d'Assur. On voit maintenant qu'il avait profité d'une révo-

Assur	Mari	Babylone	Assurak	Uru	Isin	Larsa
	Ist-Dagan			Dangi		
	Idi-Ilim (2850)			Bur-Sin		
	Târa-Dagan			Gimal-Sin		
	Purnu-lîtar			Ibi-Sin	Isbi-Erra	
					"l'Homme de Mari"	
Ist-Dagan	Ist-Dagan	Sumuabo				
Errêsu I <sup>er</sup>	Ist-Dagan (2100)	Sumuablu				
	Ist-Dagan	Sûbu				
U4-Kabkabu	Ist-Dagan	Awêl-Sin				Warad-Sin
Samah-Adad I <sup>er</sup>	Iahdunlim	Sin-muballit				Bim-Sin
	Iasmah-Adad	Hammurabi (2003)	Daduza			
			Ist-piel			
			Ibiq-Adad II			
	Zimrilim (1990)		Abdareh I			
	1970		Sin-tanum			
	an 33 et 34					
	Enlil-Dagan (2)					
						an 31

M. Thureau-Dangin, on ne peut aller contre « les précisions apportées par les documents de Mari » (*loc. cit.*, p. 139), puisque ces lettres sont contemporaines de dynasties mentionnées, dont le synchronisme de règne est particulièrement impressionnant.

En effet, d'après une tablette de Mari, Ibal-piel (Assurak), Hammurabi (Babylone), Rim-Sin (Larsa) et Zimrilim (Mari) sont contemporains. D'après d'autres documents, Iasmah-Adad, occupa le

trône de Mari, après Iahdunlim, mais non sans certaines craintes car il n'était en somme qu'un usurpateur. Il devait d'ailleurs se retirer, à la suite de circonstances qui nous échappent encore, devant un fils de Iahdunlim, Zimrilim (nouvelles tablettes lues à Mari, par M. Dossin, en novembre 1938, auxquelles s'ajoute une date relevée par M. Jestin).

Il s'ensuit donc des textes de Mari, que Samah-Adad I<sup>er</sup> et Hammurabi furent contemporains, ce qui oblige à cette im-

portante conclusion qu'il est impossible de retenir comme exactes, dans leurs durées d'années de règne tout au moins, les listes chronologiques assyriennes et babyloniennes. En retenant les synchronismes Sumuabu (Babylone) et Ilušuma (Assur), Errêdu I<sup>er</sup> (Assur) et Sumuailu (Babylone), Šamši-Adad I<sup>er</sup> (Assur) et Hammurabi (Babylone), on se condamne, les extrêmes étant définis, à marquer d'incertain les données intermédiaires.

Le tableau synoptique (p. 183) où nous essayons de résumer cette documentation renouvelée, utilise aussi l'apport de nos cinq campagnes à Mari. Tout n'est pas définitif dans l'ordre de succession de certains dynastes locaux. Certains sont interchangeables. Nous croyons cependant que l'activité des premiers princes est contemporaine de la fin de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur et cette activité se déploie avec un tel éclat qu'elle explique en quelque façon, la fondation de la dynastie d'Isin, par un « homme de Mari ». Le palais construit dans ce renouveau de puissance s'agrandit de plus en plus et devint finalement cette résidence vantée jusqu'à Ugarit et entièrement occupée par Zimrilim, remonté « sur le trône de la maison de son père » (date lue par MM. Dossin et Jestin), jusqu'aux années 33 et 35 de Hammurabi, où les soldats de Babylone s'installèrent sur le Moyen-Euphrate.

ANNAË PAXOR

P. S. — Au moment où je corrige l'épreuve de cette notice, je prends connaissance d'un nouvel article de M. Albright sur ce même sujet de chronologie (*BASOR*, 60, pp. 18-21). Le savant américain modifie sa position précédente et rectifie le tableau qu'il avait donné

(*BASOR*, 67, p. 30). Nous ne le suivons cependant pas et considérons en tout cas comme trop basses les dates qu'il propose, non seulement pour les divers événements du III<sup>e</sup> millénaire, mais aussi pour la I<sup>re</sup> dynastie de Babylone. Les documents assyriens sur lesquels il se fonde sont, en effet, des plus sujets à caution pour ne pas dire davantage. Quant au matériel archéologique sorti du Palais de Mari, il nous semble de plus en plus infiniment proche des styles d'Ur III et de Larsa, trop proche pour que Zimrilim contemporain de Hammurabi, ait régné d'après la nouvelle datation de M. Albright, vers 1835 av. J.-C.

A. P.

À propos d'un protocole à Ugarit. — MM. Virolleaud et Dhorme publient ci-dessus deux tablettes de Ras Shamra en caractères alphabétiques où un certain Talmiyan écrit à un personnage pour ne lui dire à peu près rien<sup>(1)</sup> et cependant, en dehors de l'intérêt linguistique brillamment exploité par les savants traducteurs, ces lettres ne nous paraissent pas sans valeur du point de vue historique.

Il est reconnu que *lmkt 'ady* de l'une des tablettes, correspond à *l'umy 'adny* de l'autre. Nous tenons même les deux vocables *'um*, « mère », et *'adi* « dame, maîtresse » comme synonymes, car, comme Hans Bauer l'a indiqué<sup>(2)</sup>, *'adi* est le féminin de *'ad* « père », sans rapport oblique avec *'adon* « maître, seigneur », que, peut-être, une contamination de

<sup>(1)</sup> Par la raison que le messager devait donner de vive voix tous les renseignements voulus.

<sup>(2)</sup> *Zeitschrift für alttest. Wissenschaft*, 1935, p. 53-59.

sens établie à la longue. Toutefois, *'adi* ne paraît appliqué qu'aux déesses et aux femmes de haut rang et comporte par là le sens de « dame, maîtresse ».

Si ces observations sont admises, il s'ensuit que les deux lettres en question sont adressées à la « reine-mère », à la *walid* diraient les Arabes. Cette *walid* n'est qualifiée de « reine » *mlkt*, que dans un texte parce que, vraisemblablement, elle ne régnait plus. La *walid* avait, en effet, un fils qui était roi et que la tablette Dhorme mentionne par son titre, non par son nom.

L'expéditeur des deux missives est un nommé Talmiyan que, fort ingénieusement, M. Dhorme qualifie de « voyant de la sœur du roi » : *r 'ahî mlk*. Cependant, nous ne pouvons pas admettre que le terme *ro'eh* puisse être transcrit simplement par *r*, ce qui conduit à écarter le titre insolite de « voyant de la sœur du roi ». De plus, malgré le respect profond dont témoigne Talmiyan, son épître est rédigée dans une forme familière qui exclut une position subalterne.

Nous nous étions demandé si le scribe n'avait pas confondu, en tête de la ligne 3, deux lettres de forme très voisine, c'est-à-dire s'il n'avait pas noté *r* au lieu de la copule *w*. M. Schaeffer ayant eu l'obligeance de nous laisser examiner la tablette, nous avons constaté que, par suite d'une épaufrure au début de la lettre, — détail bien noté dans la copie de M. Dhorme, — il n'y a aucune raison de lire *r* plutôt que *w*. Nous proposons donc de comprendre « Talmiyan et la sœur du roi », puis « ton serviteur » ou « tes serviteurs ».

Par là on est conduit à supposer que Talmiyan avait épousé la sœur du roi,

autrement dit la fille de la *walid*, et nous comprenons alors ce titre de « mère » que porte la tablette Dhorme. Cela explique aussi le tour familier de ces épîtres, qu'il n'y soit question que de la santé des gens de la famille, et que le protocole y soit réduit au minimum.

Le terme *mrhqlm* est difficile à expliquer. Il apparaît dans les deux tablettes et, dans le texte Virolleaud, il répond, comme l'a observé le savant épigraphiste, à la prostration « sur le ventre et sur le dos » des tablettes d'el-Amarna. Ainsi que les deux auteurs l'ont établi, chacun de son côté, *mrhqlm* est une forme adverbiale, nous proposons de la comprendre : « tout du long », car il est facile de passer du sens de « loin », à celui de « long » qu'on trouve précisément pour *merahay* dans les dialectes de l'Arabie méridionale (\*).

À la ligne 11 de la tablette Dhorme, le mot *hll* est-il un nom propre? C'est possible, mais nous pensons qu'il s'agit plutôt du terme *hallil* dans son acception primitive.

À la ligne 14 nous sommes tenté de comprendre *nht 8my*, d'après l'arabe *nahha* « s'incliner » et en sous-entendant *shemoneh* (*pe'amim*) « huit fois », c'est-à-dire : « je m'incline huit (fois) devant (*'im*) ma Dame ».

Voici la traduction qui résulte des observations précédentes pour RS. 8315.

1. À ma Dame-mère (= reine-mère)  
dis :  
Parole de Talmiyan  
et de la sœur du roi, les serviteurs.
3. Aux pieds de ma Dame,  
tout du long.

\* W. LEBEAU, *Lexique syriaque*, p. 398.



- Ma prostration, (Que) les dieux  
l'assistent  
(et) te donnent le salut !  
10. Voici, avec moi  
complet (et) grand  
salut  
Et encore, moi,  
respectueusement je m'incline huit (fois)  
15. devant ma Dame,  
Complet salut !  
(Qu'un message soit retourné  
à ton serviteur !

Il n'y a pas lieu d'être surpris que Talmiyan n'emploie que la première personne, car bien qu'il parlant aussi au nom de la sœur du roi — que dans notre hypothèse il aurait épousée — c'est lui qui dit le

Du point de vue historique, il résulte des considérations qui précèdent, qu'au temps de ces tablettes un roi régnait à Ugarit et que sa mère, l'ancienne reine, vivait encore. Son protocole ne comportait plus obligatoirement le titre de *mlkt* « reine », mais celui de *adi*, parce qu'il y avait une jeune reine en exercice. Le roi avait une sœur, qui avait épousé un certain Talmiyan. Celui-ci manifeste un grand respect pour sa belle-mère et demande de ses nouvelles.

R. D

#### Glanes palmyréniennes (suite) (1).

##### III

ܡܠܚܐ « Malheur ! »

Le mot ܡܠܚܐ, si fréquent dans les inscriptions funéraires de Palmyre, le plus souvent en queue, assez fréquemment en

tête, parfois en tête et en queue, est traduit généralement comme si c'était une pure interjection : « hou ! » (*Corpus Inscriptionum Semiticarum*), « hélas ! » (par ex. LANTIEREAU), all. « Wehe ! », angl. « alas ! ». On traduit de même le mot du syriaque ancien ܡܠܚܐ (1) de POISSON, *Inscriptions sémitiques de Syrie*, p. 214 : « hélas ! ». Il semble pourtant qu'en palmyrénien et en syriaque ܡܠܚܐ conserve sa valeur de substantif et doit se rendre en latin par l'exclamation « Malum ! » (2), en français par « Malheur ! » ou « quel malheur ! ». En syriaque, ܡܠܚܐ s'oppose à ܡܠܚܐ « Bonheur ! » et se construit, exclamativement, comme lui, gardant sa valeur substantivale « Malheur ! » (2). De même que le syriaque ܡܠܚܐ se distingue nettement des pures interjections pour « hélas ! », telles que ܐܝ, ܐܝܐ, le palmyrénien ܡܠܚܐ ne se confondait pas avec les interjections analogues qui ne pouvaient manquer dans ce dialecte. La distinction était facile à transposer dans nos langues, une traduction précise rendra les pures interjections de l'araméen par des interjections, et les substantifs en exclamation par des substantifs. Chose curieuse, POISSON fait justement l'inverse dans sa traduction de l'inscription 48, où ܡܠܚܐ se trouve associé à l'interjection ܐܝ (p. 84) : ܡܠܚܐ ܐܝ « Bell Malheur ! Malheur ! Désolation !

(1) Par nécessité typographique nous employons pour le syriaque les caractères araméens.

(2) Cf. FREYD et THIEL, *Grand dictionnaire de la langue italienne*, s. v. *malum*, R. ce mot s'emploie parfois exclamativement : « Quel malheur ! ». En grec, on dirait, plus clairement : ὦς κακόν.

(3) Voir des exemples dans R. DUVAL, *Traité de grammaire syriaque*, § 374 c; PATRICK SMITH, *Thesaurus syriacus*, s. v.

(1) Voir Syria, 1938, p. 99-103



Hélas! » Le sens de « désolation » que POISSON donne à ܠܗܢ semble assez arbitraire. Les dictionnaires syriaques n'ont pas de substantif de cette forme, mais l'arabe « ܠܗ » « épreuve affligeante » (comparer ܠܒܝܬ « épreuve, malheur, affliction »). Il est donc très probable que ܠܗ n'ici le sens d'« affliction ou de malheur » et donc un sens voisin du substantif ܠܗܢ qui suit. Le texte peut donc se traduire : « Bell Hélas! Hélas! Affliction! Malheur! »

Comme en syriaque, ܠܗ se trouve en araméen juif avec le sens de « Malheur! »<sup>(1)</sup>

ROSENTHAL<sup>(2)</sup> le signale aussi en mandaïen, par exemple Genza, droite 84, 11.

Concluons : en palmyrénien ܠܗ n'est pas une pure interjection comme ܡܕܝ, qui a dû exister en palmyrénien, comme en araméen juif et en syriaque : c'est un substantif en exclamation. Le sens est vraisemblablement « malheur », comme en syriaque et en araméen juif où il s'oppose à ܕܝܒ « bonheur ». Le sens « malheur » se rattache sans difficulté à l'un des sens de ܠܗܢ, tel que « pernicie » (BROCKELMANN, *Lexicon syriacum*<sup>(3)</sup>) ou « destructio » (PAYNE SMITH, *Thesaurus syr.*) et de ܠܗܢ « Schaden, Verderben, Garaus » (DALMAN, *Aram.-neuhebr. Wörterbuch*).

(1) Cf. DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*<sup>2</sup>, p. 242, par exemple, Targum Yeruśalmi I : Nombres 11, 7 (dans Deut. 28, 46 on a la forme ܠܗܝܢ), L'autonyme est sans doute ܠܗܝܒ « Bonheur de... » La forme ܠܗܝܒ est peut-être à rapprocher du babilonien lu-bil « hélas », signalé par MONNET JAKOBOWICZ, dans *Zeitschrift für Assyriologie*, 20 (1907), p. 491 et

(2) *Die Sprache der palmyrenischen Inschriften* (1936), p. 83.

Il n'est guère à espérer qu'une inscription bilingue nous permette de préciser le sens de ܠܗܢ, car dans les inscriptions funéraires grecques de Palmyre les expressions de sentiment sont conformes à l'usage grec. Ainsi, dans CANTINEAU, *Inventaire*, VIII C 120, ܡܕܝ[ܡܕܝ] ne peut donner aucune lumière sur le sens de ܠܗܢ<sup>(4)</sup>.

Le rédacteur du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, II, n° 3901, fait une remarque qui pourrait induire en erreur : « In titulo bilingui (sub n° 4402) ܠܗܢ respondet graeco ἄλως χαῖρε ». Ce *respondet* est équivoque. Il est clair que l'idée, bien grecque, de ἄλως χαῖρε n'a rien à voir avec l'idée du palmyrénien ܠܗܢ. D'une façon générale, dans les inscriptions bilingues de Palmyre, le rédacteur du grec suit l'usage du grec et le rédacteur du palmyrénien l'usage du palmyrénien. En conséquence, rien d'étonnant à ce que des formules grecques telles que χαῖρε, ἄλως χαῖρε n'aient pas de correspondants en palmyrénien.

S'il est permis d'émettre une conjecture, on pourrait peut-être penser à la possibilité suivante. Très probablement ܠܗܢ doit s'interpréter « Malheur pour moi qui écris ou fais graver cette inscription ». En conséquence, l'exclamation a pu, de par l'usage, et par affinement du sentiment, se colorer de la nuance : « Perte pour moi », « Donmage pour moi »<sup>(5)</sup>.

(4) CANTINEAU (*ib.*, p. 79 écrit : « On notera ἄλως, tenant la place de ܠܗܢ ». Cette phrase est exacte seulement si on interprète : « On notera ἄλως à la dernière place de l'inscription comme souvent ܠܗܢ ». Mais cette vérité méritait-elle d'être énoncée, surtout ici où le texte grec existe seul ?

(5) Du reste, la notion de « perte, donmage » se trouve dans des mots de la racine ܠܗܢ en araméen biblique et juif.



En admettant une nuance telle que « Dom-mage ! » <sup>(1)</sup>, all. « Schade ! », on se rapprocherait du sentiment qui prédomine chez les civilisés — et les Palmyréniens étaient des civilisés — celui du regret.

Tout en réservant la possibilité d'une nuance de ce genre, l'analogie du syriaque et de l'araméen juif ne nous permet pas de traduire autrement que par « Malheur ! »

Les anciennes épitaphes musulmanes n'ont rien d'analogue au ܠܚܢ palmyrénien et syriaque. Mais il y est souvent question de « malheur » (ܡܫܝܬܐ), à propos de la mort de Mahomet <sup>(2)</sup>, laquelle est « le plus grand malheur qui ait frappé les musulmans <sup>(3)</sup> ». Le mot ܡܫܝܬܐ étant usuel dans les épitaphes pour le grand « malheur » que cause la mort, il serait tout indiqué pour traduire le ܠܚܢ palmyrénien. يا للمصيبة « Quel malheur ! »

## IV

*Graphie des mots palmyréniens calqués sur ܚܡܝܬܐܝ, ܚܡܝܬܐܝ.*

Les inscriptions de J. CASTINGAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, III,

<sup>(1)</sup> En français, *dommage* peut s'employer en parlant d'une mort : « C'est dommage », cf. LITTRE, *Dictionnaire de la langue française*.

<sup>(2)</sup> *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, publié sous la direction de EL COMAR, J. SAUVAGEOT et G. WIEB (Publications de l'Institut Français d'Archéologie Orientale. Le Caire). Le premier exemple dans le n° 61, et souvent ensuite, par exemple n° 566, 608, 773.

<sup>(3)</sup> Cf. P. JOÜON, *Le sentiment religieux dans les plus anciennes épitaphes des musulmans d'Égypte*, dans *Recherches de science religieuse* t. 25 (1935), p. 526 s.

n° 19 et n° 20 (= en Voûte, *Syrie Centrale, Inscriptions sémitiques*, n° 28 et n° 29), gravées sur deux colonnes voisines en l'honneur du « roi des rois » 'Odainat et de la « reine » Zénobie, portent la même date : mois de 'Ab de l'année 582 (= août 271 de notre ère). Rédigées de façon semblable, elles sont vraisemblablement de la même main. Il y a toutefois une variante graphique intéressante dans les mots palmyréniens correspondant aux pluriels du grec ܚܡܝܬܐܝ, ܚܡܝܬܐܝ « viri egrogii ». Dans la seconde inscription (n° 20) une voyelle palmyréniennne O, répondant à « du grec, est indiquée par la *mater lectionis* : ܚܡܝܬܐܝ, ܚܡܝܬܐܝ, tandis que, dans la première inscription (n° 19), il n'y a pas de ܐ. Tout se passe comme si le scribe (ou le lapicide) avait voulu indiquer plus clairement la prononciation dans l'inscription 20, laquelle, en conséquence, devra être considérée comme exécutée après l'inscription 19. On peut, semblait-il, déceler le motif du perfectionnement graphique de 20. À la ligne 1 figure le nom grec de Zénobie : ܚܡܝܬܐܝ; en palmyrénien : ܚܡܝܬܐܝ. Quand, après quatre mots, le scribe eut à écrire la transcription palmyréniennne du pluriel ܚܡܝܬܐܝ, il aura préféré éviter la graphie du n° 19 ܚܡܝܬܐܝ qu'il venait d'employer pour ܚܡܝܬܐܝ; il ajouta donc un ܐ, et écrivit ܚܡܝܬܐܝ.

Dans ce mot le « ne peut être que la *mater lectionis* de la voyelle *ê* du pluriel déterminé. Le mot palmyrénien doit donc se prononcer *Septimioê*. Au point de vue de la graphie il y a une anomalie; mais elle s'imposait, l'écriture sémitique ne pouvant exprimer une suite de deux voyelles (telle que *oê*), inexistante en sé-

mitique (<sup>1</sup>). En vocalisant, à l'analogie de l'araméen biblique, סֵפְטִימִיּוֹס, on serait tenté de lire *Septimios*; mais ce *y*, qui ne répondrait à rien dans le grec est tout à fait improbable. Bien plus si, comme nous l'avons admis, la graphie סֵפְטִימִיּוֹס de la première inscription représente une *scriptio defectiva* par rapport à la seconde, on vocalisera סֵפְטִימִיּוֹס, à prononcer, non pas *Septimios*, comme le demanderait la norme sémitique, mais *Septimios*, comme pour la graphie avec *ו*.

Il faut dire exactement la même chose pour la double transcription du pluriel סֵפְטִימִיּוֹס. On prononçait le pluriel palmyrénien correspondant : *septimios* et l'on pouvait écrire soit, avec la *mater lectionis* סֵפְטִימִיּוֹס, soit en écriture déficiente קֶרְטִימִיּוֹס.

Les Palmyréniens qui transcrivaient les singuliers סֵפְטִימִיּוֹס, סֵפְטִימִיּוֹס (<sup>2</sup>) קֶרְטִימִיּוֹס (n° 7), mots qu'ils prononçaient comme les mots grecs, prononçaient les pluriels correspondants en -a en gardant la voyelle o qu'ils faisaient suivre de la

voyelle *ê* du pluriel araméen. La différence entre la prononciation du grec (oi) et de l'araméen (oe) était donc réduite au minimum, par exemple סֵפְטִימִיּוֹס *Septimios*. Dans cette aramatisation minime, le Palmyrénien qui ne savait pas le grec reconnaissait immédiatement le pluriel du singulier *Septimios*.

Dans l'inscription VIII B, 38 pour le pluriel « les Julius Aurelius », on a naturellement la graphie déficiente סֵפְטִימִיּוֹס, chacun des deux mots ayant déjà un *ו*. Celui qui a écrit cette inscription semble, d'ailleurs, avoir une tendance à la *scriptio defectiva* : il a écrit סֵפְטִימִיּוֹס « leur père » contrairement à la graphie normale סֵפְטִימִיּוֹס.

## V

Inscription de CASTINBAU, Inventaire, VII, 2.

L'inscription de J. CASTINBAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, VII, 2 (cf. de VOGUÉ, *Syrie Centrale, Inscriptions sémitiques*, n° 71) débute ainsi : סֵפְטִימִיּוֹס דְּנָא רִבְבָּא יֶאֱקִיבָא.

Au lieu de רִבְבָּא on pourrait lire aussi רִבְבָּא, mais cette lecture n'ouvrant aucune voie, CASTINBAU, lit רִבְבָּא, avec raison. Son idée de voir dans le groupe *rb* une dissociation araméenne de *bb* lui permet de rapprocher l'adverbe syriaque רִבְבָּא *rebbal* « grandement, beaucoup » (cf. BROCKELMANN, *Lexicon Syriacum*, p. 767 a), d'où la traduction : « [Moi, Un tel, j'ai bâti ce tombeau d'une façon grandiose et je l'ai consacré pour mes enfants et mes petits-enfants mâles; etc. »

On peut s'étonner que l'auteur de l'inscription commence par se faire un compliment pour le caractère grandiose du tombeau qu'il a construit. Le plus naturel serait, je crois, de voir dans רִבְבָּא une forme

(<sup>1</sup>) Théoriquement du moins, car on peut se demander si, dans la prononciation réelle, il n'y avait pas une suite de deux voyelles *ai* dans la finale adverbiale du syriaque *šābān'it* « bien ». Dans IX, 28, l. 9 מְבִיחַ, interprété comme l'adverbe « bien » par CASTINBAU, représenterait aussi *šābān'it*. Comparer les deux graphies du même adverbe dans PALMAN, *Gramm. des jüd.-paläst. Aramäisch*, p. 180 מְבִיחַ, מְבִיחַ qui veulent sans doute indiquer la même prononciation. En mandéen, il existe une forme courte *šābān'it*, מְבִיחַ, au sens de « beaucoup ». NOLDEKE, *Mand. Gramm.*, p. 201.

(<sup>2</sup>) Généralement la finale -a est transcrite sans *mater lectionis*, cependant on a généralement סֵפְטִימִיּוֹס avec le Waw (III 6, 9, 11, 16, 17, 19) (mais III 19 סֵפְטִימִיּוֹס) : on aura voulu, je pense, écarter une prononciation *Septimis*.

verbale: « J'ai...., et j'ai consacré ». Quel est ce verbe? En utilisant l'idée de CASTINEAU qui voit dans le groupe *nb* une dissimilation de *bb* <sup>(1)</sup>, je vocaliserais *רַבַּת* pour *רַבָּה*, lequel est la graphie réduite <sup>(2)</sup> de *רַבְּתָה* « j'ai fait grand, j'ai agrandi. » Le *paël* du verbe *רַבַּב* n'existe pas, il est vrai, en syriaque, mais son équivalent, le *paṭpel* se trouve notamment avec le sens « amplifiait » (BROCKELMANN, *Lexicon syriacum* <sup>3</sup>, s. v. *רַבִּיב*, p. 707 a). Le sens serait donc très simple. Le tombeau en question étant « un grand tombeau-maison » (CASTINEAU), l'auteur de l'inscription n'aurait fait que l'agrandir: « ... Je l'ai agrandi et consacré à »

P. L. JOCON, S. J.

<sup>(1)</sup> Le phénomène est ancien en araméen, cf. *אֲבָרָה* *Don.*, 2, 9; *הַקִּסְסָה* 6, 29; BROCKELMANN, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, 245. S'agit-il réellement d'un phénomène de dissimilation? On peut en douter pour l'araméen biblique. STRASSER (*Gramm. des biblisch-Aramäischen*, § 3 b) ajoute prudemment un « wohl ». Il est possible, en effet, que dans tel dialecte aucune consonne longue n'existât. Dans les cas où l'on sentait la nécessité d'ajouter quelque chose à une consonne lève, au lieu de l'allonger, on lui ajoutait un élément *n*. Cet *n* serait donc un phénomène de suppléance. Comme exemple de dialecte ne possédant plus aucun redoublement réel, nous connaissons le syriaque des Jacobites; cf. R. DUVAL, *Traité de grammaire syriaque*, § 116. (L'espagnol n'a de redoublement réel qu'avec *r* et *n*). Reste à savoir si *רַבְּתָה* n'était pas prononcé (avec assimilation de *n* à *b*; cf. KÖLMEYER, *Mundäische Grammatik*, § 68, 3, *rambet*).

<sup>(2)</sup> Cette graphie réduite, correspondant à la prononciation réelle *rabbet* se trouve parfois en syriaque, cf. BROCKELMANN, *Syrische Grammatik* <sup>4</sup>, § 194. type de v. g. *בַּרְתַּי* *bazzet* à côté de *בַּרְתִּי* *bazzet*.

**Reprise des fouilles de Malatya (Asie Mineure).** — On sait que M. Delaporte a conduit sur ce site deux campagnes fructueuses en 1932 et 1933. Il a procédé par couches horizontales qui ont révélé tout d'abord un palais musulman des *ix*-*x*<sup>e</sup> siècles de notre ère avec céramiques vernissées correspondantes. Plus bas est apparu un palais assyrien, construit par Sargon au *viii*<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ce qui est attesté par la découverte de deux barbeils de fondation.

Au-dessous d'une épaisse couche de briques crues ayant constitué la terrasse du palais assyrien, on a atteint des constructions plus anciennes avec reliefs s'apparentant aux sculptures hittites de Yazilikaya, près de Haghazkeui, mais dont la date n'a pas encore été fixée par M. Delaporte, ni les monuments publiés. La découverte, sous un seuil donnant accès à la cour intérieure, d'une statue colossale de 3 m. 15 de hauteur et de style néo-hittite, soulève un curieux problème. Il s'agit maintenant de dégager tout ce palais et de se rendre compte de ses dispositions anciennes.

R. D.

**R. P. Lagrange (1855-1938).** — C'est une grande figure qui vient de s'éteindre, un savant d'une vaste érudition et un travailleur infatigable. Nous signalerons ici ses travaux archéologiques et épigraphiques qui sont du ressort de cette *Revue*.

Après avoir acquis une connaissance étendue des langues sémitiques, notamment à Vienne en Autriche, le R. P. Lagrange fut envoyé à Jérusalem pour professeur à l'École biblique que les Dominicains y avaient fondée, au couvent de Saint-Étienne. Le jeune savant s'orienta

vers l'exploration archéologique et épigraphique du pays.

Sur les instances du marquis de Vogüe, qui préparait l'édition des textes araméens du *Corpus* des inscriptions sémitiques, et chargé de mission à cet effet en 1890 par l'Académie des Inscriptions, le P. Lagrange se proposa d'explorer Pétra et de retrouver la grande inscription nabatéenne découverte par Leby et Manglas. Ce ne fut pas chose aisée, car les tribus étaient en guerre et il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. Accompagné du P. Vincent, il finit par explorer Pétra dans le détail et en rapporta la documentation cherchée. Le marquis de Vogüe félicita « vivement les deux savants et courageux voyageurs du service qu'ils rendaient à l'épigraphie araméenne. »

En 1897, les deux mêmes savants relevaient et publiaient la célèbre carte en mosaïque de Madaba, si précieuse pour la topographie de la Palestine et où l'on trouvait un plan de Jérusalem au début du V<sup>e</sup> siècle de notre ère avec son enceinte fortifiée, ses principales portes, ses rues à colonnades dont la direction générale se retrouve encore, ses grands sanctuaires. La présence d'une colonne dressée et isolée, à l'intérieur de l'actuelle porte de Damas, expliquait le nom arabe moderne de cette porte : *Bab el 'Amoud*.

Sur les suggestions de Clermont-Ganneau, le P. Lagrange étudia le site de Gézor et les textes bilingues qui délimitent le territoire de la ville. Il a encore relevé d'anciens textes arabes de Jérusalem, les hypogées macédo-phéniciennes de Marissa et publié, le premier, les inscriptions phéniciennes découvertes dans les fondations du temple d'Eshmoun près de Sidon. On lui doit aussi un exposé des découvertes

minoséones sous le titre : *La Crète Ancienne*.

A partir de ce moment, entièrement pris par les études d'exégèse, le R. P. Lagrange abandonne aux élèves qu'il avait formés, notamment au P. H. Vincent, le soin de publier les monuments palestiniens nouvellement découverts. Sa production littéraire est considérable, signalons seulement comme touchant plus spécialement à nos études *Le Livre des Juges* (1903, traduction et commentaire), mais surtout ses *Études sur les religions sémitiques* (1<sup>re</sup> éd. 1902; 2<sup>e</sup> éd. 1905 où, sur le plan historique, il donnait un pendant à la *Religion of the Semites* de Robertson Smith. Il y étudie, en mettant soigneusement à part les Israélites, les dieux et déesses, les choses et personnes sacrées, le sacrifice et les théories que cet acte essentiel a suscitées, les fêtes, les morts, les mythes babyloniens et les mythes phéniciens — du moins ce qu'on en devinait alors. Citons encore *Le Messianisme chez les Juifs* (1900), *Le Judaïsme avant Jésus-Christ* (2<sup>e</sup> éd.), *La Secte juive de la nouvelle alliance au pays de Damas*, traduction et commentaire d'un ouvrage sadoquite provenant de la *Guezirah* du Caire et publié par Schechter.

Il avait entrepris une monumentale *Introduction à l'étude du Nouveau Testament* dont la quatrième partie, *Critique historique*, commençait avec un volume consacré à l'*Orphisme* (1937).

Savant d'un esprit très délié, épris d'une juste et prudente méthode critique, il évoque le labeur de saint Jérôme.

R. D.

James Llewellyn Starkey. — L'archéologie syrienne et palestinienne compte une victime de plus. Après l'assassinat de



Darroux en Haute-Syrie, l'accident mortel de François et Bianquis sur la route d'Alep, la mort prématurée par maladie contractée sur le terrain de Pezard et de M<sup>me</sup> Marquet-Krause, il faut déplorer, à l'âge de 43 ans, la disparition de J. L. Starkey, fusillé par des bandits sur la route entre Beït Djubria et Hébron, le 10 janvier 1938, alors qu'il dirigeait sa sixième campagne de fouilles à Tell ed-Duweir.

Starkey était un *self-made man*, qui avait travaillé d'abord dans le sud palestinien avec sir Flinders Petrie. Puis il s'était attaqué à Tell ed-Duweir, grâce à la confiance que mirent en lui sir Henry Wellcome, sir Charles Maeston et sir Robert Mond. Il eut la bonne fortune d'identifier ce site avec l'ancienne Lakish, placée à tort jusque-là à Tell el-Hesi. Sa découverte la plus notable fut celle d'une correspondance en hébreu du vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dont nous traiterons dans le prochain fascicule de *Syria*.

Starkey n'était passablement un archéologue de valeur, il était d'une confraternité parfaite et, précisément au moment de sa mort, il venait d'accueillir pour un stage bénévole, M. l'abbé Hennequin, envoyé par l'Académie des Inscriptions, à l'École archéologique française de Jérusalem. R. D.

#### ADDENDA

Nous avons reçu de notre éminent collaborateur M. Paul Perdrizet, quelques semaines avant son décès (4 juin 1938), la note additionnelle suivante à son article *Le monument de Hermel*, dans *Syria*, 1938, p. 47-71.

« Qu'était au juste la Qâmon'a Hermel, une tombe, ou un monument commémoratif? J'avoue ma perplexité. Il semble que pour se décider, il conviendrait de connaître des constructions analogues, que les voyageurs et les archéologues, depuis Poisson, ont signalé dans le pays du Haut-Figre, près de Nisibin, à l'O. de Mardin: à Fast (Poisson, *Inscr. de la Syrie et de la Mésopotamie*, p. 16; GUTHRIE BELL, *Churches and Monasteries of the Târ 'Abdin and neighbouring Districts*, Bulh. 9 de la *Zeits. f. Gesch. der Architektur*, Heidelberg, 1913, in-4, pl. I, 1), reste d'une pyramide à deux ordres de pilastre, qui rappelle étrangement notre monument d'Hermel; ou encore les tombes de Serrin (Poisson, *id.*; G. BELL, *Amurath to Amurath*, p. 36) et d'Edesse (STRAZDOWSKI et VAN BERCHEN, *Amida*, p. 268); et sans doute dans cette région de Nisibin et de Mardin, plus d'une « pyramide » analogue: je laisse de côté ces monuments, ne les ayant pas étudiés, ni vus.

P. L. PERDRIZET.

..

D'autre part, M. Ecochard nous demande d'insérer la note suivante:

L'article de M. Ecochard, *Consolidation et restauration du portail du Temple de Bel à Palmyre*, publié dans le fascicule 3, de *Syria*, 1937, devait comporter au bas de la page 208, à la suite de la note (1), la phrase suivante:

« Je tiens en outre à adresser ici mes vifs remerciements à M. François Anus, architecte du Service des Antiquités, pour ses conseils éclairés et l'aide qu'il m'a apportée dans cette étude »

Le Gérant: Georges ORT-GRUTHNER.

# LES FOUILLES DE RAS SHAMRA-UGARIT

NEUVIEME CAMPAGNE PRINTEMPS 1937.

## RAPPORT SOMMAIRE (1)

PAR

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER

Nos fouilles ont duré trois mois, de mars au début de juin. Les autorités civiles et militaires en Syrie nous ont prêté le concours le plus précieux. Nous tenons à exprimer notre gratitude particulière à M. Henri Seyrig, directeur du Service des Antiquités, à M. le général Hurstiger, commandant supérieur des troupes du Levant et à son Excellence Mazhar Raslan Pacha, mohafez à Lattaquie.

Nos remerciements vont également à M. le chef de bataillon Defauttre, commandant d'armes à Lattaquie, à M. Badik el Khazen, directeur des travaux publics, à M. le commandant Charollais, conseiller technique auprès du Mubafizal de Lattaquie et à M. Benoist, directeur des services financiers et fonciers. Leur appui sur place a beaucoup facilité nos travaux. M. le colonel Roques, commandant de l'air au Levant, a bien voulu faire exécuter des photographies par avion des terrains dégagés, qui nous sont très précieuses pour nos relevés et l'orientation de nos recherches.

Subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Conseil des Musées Nationaux et le Ministère de l'Education Nationale, la Mission, à laquelle les autorités de Lattaquie accordent leur aide effective, a occupé une moyenne de 200 ouvriers pendant toute la durée des recherches.

La Mission était constituée, comme celles des années précédentes, de mon ami, M. Georges Chenet, archéologue, et de MM. Jean de Jaegher et Paul

<sup>1</sup> Un résumé de ce rapport a été lu le 22 octobre 1937 devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les huit précédentes campagnes: Syriac X, 1929,

p. 285-297, XII, 1931, p. 4-15, XIII, 1932, p. 1-27, XIV, 1933, p. 93-127, XV, 1934, p. 106-138, XVI, 1935, p. 141-176, XVII, 1936, p. 105-140, XVIII, 1937, p. 125-154.



Pironon, architectes. Un volontaire, M. Jacques Fagard, architecte D. P. G. a fait son apprentissage pendant cette campagne. Mme Schaeffer a bien voulu veiller une fois de plus sur le bien-être et la santé de la Mission. Nous exprimons à nos collaborateurs notre vive reconnaissance.

Nos recherches ont été concentrées sur le tell recelant les vestiges de l'ancienne capitale du pays d'Ugarit. Au quartier de la ville située à Minet-el Beïr, l'ancien port, nous avons dû nous contenter de quelques sondages pour compléter nos relevés.

Pendant six semaines nous avons continué nos fouilles dans la région N.-E. de la vaste colline (carres 4, 5, 8 et 9 du plan, fig. 1) où se trouve l'acropole avec les deux grands temples et la bibliothèque. Nous avons eu le plaisir de guider ici à travers nos chantiers de recherches le promoteur des fouilles de Ras Shamra, M. René Dussaud. La deuxième moitié de la campagne fut consacrée à l'exploration de l'extrémité N.-W. du tell, la plus proche de la mer (carres 0 et 1 du plan, fig. 1) que nous n'avions pas encore pu attaquer jusqu'à présent.

Nous allons examiner d'abord les principaux résultats de nos recherches dans la région N.-E. du tell, puis ceux obtenus sur l'extrémité N.-W., et la photographie d'aviation de l'ensemble du tell (pl. VIII, points 2, 3, 4, 17 et 18).

## I. — LA DATE DE L'INCENDIE D'UGARIT

Dans la région N.-E. trois chantiers furent mis en action. Dans le chantier I, carre 8 du plan fig. 1, nous avons mis au jour une nouvelle tranchée d'habitations de la ville haute. Les spacieuses maisons aux murs en pierre sont fort bien aménagées et bordées de ruelles ou d'impasses étroites. Chaque demeure contient dans son sous-sol un caveau funéraire construit au même temps que l'habitation. Nous ne pouvons nous arrêter à décrire ici les nombreuses trouvailles faites dans ces parages : outils divers en bronze, cylindres-cachets, céramique (pl. XVI), poids, etc. ; elles complètent nos recueils antérieurs.

Une observation stratigraphique intéressante l'histoire de la ville du premier niveau ne rite d'être signalée. Nous avons précédemment reconnu que le premier niveau de Ras Shamra se divise en deux couches séparées par une zone de remaniement. Les habitations de la couche inférieure après une destruction



Photographie d'avion de l'ensemble du tell de Ras Shamra  
(voir le plan à la fin du rapport).

1<sup>re</sup> édition, 1938, adressée au Laval



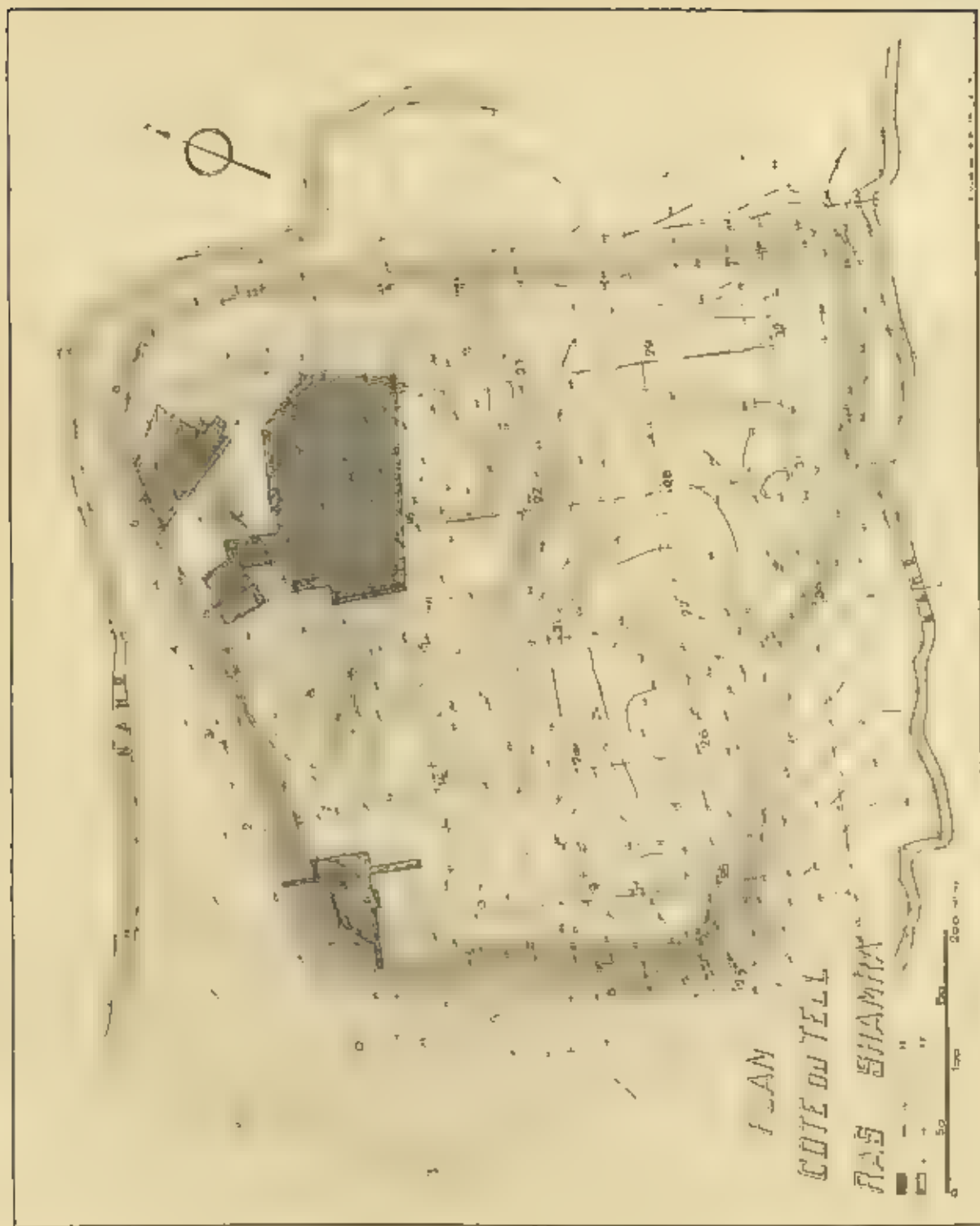


Fig. 1. Plan du fort de Hissar, montrant l'état des fondations au sud de la tour d'angle sud-est.

partielle avaient été reconstruites sur le même plan. D'après les indices céramiques, l'événement a dû se passer au cours du  $xiv^e$  siècle. Nous avons proposé de l'identifier avec la catastrophe signalée par Mummika de Tyr dans une des lettres retrouvées dans le palais d'El Amarna <sup>1</sup>. Or, dans le caveau de famille n° XLII, appartenant à l'une des habitations d'avant l'incendie de la ville, nous avons trouvé cette année, avec des objets de la fin du  $xv^e$  et du début du  $xiv^e$  siècle, un scarabée au nom d'Aménophis III, le prédécesseur du fameux Akhounaton, fig. 14, n° 9413 A. L'incendie d'Elgarit est donc postérieur à 1375 et s'est produit au temps d'Aménophis IV.

## II. — NOUVELLES TABLETTES DE RAS SHAMRA ET LEUR DATE.

Cela nous permet de confirmer une fois de plus la haute antiquité des tablettes à inscriptions cunéiformes de Ras Shamra, retirées de la couche d'incendie même ou des couches immédiatement sous-jacentes : elles remontent certainement au  $xv^e$  ou à la première moitié du  $xiv^e$  siècle au plus tard.

C'est le cas aussi des nouvelles tablettes ou fragments recueillis pendant cette campagne. Parmi ces textes, ceux rédigés dans l'écriture alphabétique ont été déchiffrés par M. Vialleaud. Dans l'un, il est question de la livraison de trois ballots de laine à teindre en pourpre, destinés au tissage <sup>2</sup>. Le poids de la charge est indiqué : 8 talents et 1 200 *kbl*, *kbl* semble être un équivalent, ou à peu près, du *šql* (sicle) qui s'est déjà rencontré dans plusieurs de nos textes.

Un autre des nouveaux textes alphabétiques représente une lettre adressée au roi d'Elgarit par un personnage appelé Talmayan. Ce Talmayan nous est connu d'après une tablette trouvée en 1936 et déchiffrée par M. Ed. Dhorme <sup>3</sup>, comme étant le confident (voyant <sup>4</sup>) ou le mari de la sœur du roi d'Elgarit <sup>5</sup>. Suivant le protocole en usage à l'époque amarnéenne, le magicien se jette sept fois et sept fois au pied de sa souveraine.

Parmi les nouveaux textes en cunéiformes accadiens, M. Thureau-Dangin,

<sup>1</sup> Cf. notre rapport de la huitième campagne, *Syria*, XVIII, 1937, p. 437.

<sup>2</sup> Plutôt que « pièces », cf. l'étude de M. Vialleaud, *Syria*, XIX, 1938, p. 127-141.

<sup>3</sup> Cf. son article dans *Syria*, XIX, 1938, p. 142.

<sup>4</sup> R. Dussa n., À propos d'un protocole à Elgarit, dans *Syria*, XX, 1939, p. 104 ss.







Fig. 2. Plan des constructions au pied de l'acropole N. E., feuille du plan d'ensemble de la fig. 1.

nos fouilles de 1936 et dont l'exploration a été achevée pendant cette campagne<sup>(1)</sup>.

#### IV. — LE CAVEAU FUNÉRAIRE XXXVI

Le caveau XXXVI est installé sous le sol d'une habitation située au milieu du quartier bordé à l'ouest par la rue de la Harpe, au nord par la rue du Rempart et à l'est par une impasse non encore complètement dégagée, fig. 2. Au sud, le quartier s'arrête au pied de la pente qui monte vers la ville haute occupant le sommet de l'ancien tell préhistorique.

On accédait au caveau XXXVI en passant sous le seuil de la porte qui établit une communication entre la pièce située au-dessus du caveau et celle au-dessus du dromos, fig. 3, plan. Cette disposition du caveau sous deux pièces communicantes, avec l'entrée exactement dans l'axe de la porte supérieure, est assez fréquente dans les maisons d'Ugarit. Elle prouve indiscutablement que l'emplacement du caveau était prévu dans le plan de l'habitation et que sa construction est de la même époque.

A en juger d'après le niveau du seuil de la porte qui passe par-dessus le dromos, le sol de l'habitation se trouvait à 75 cm. plus haut que les dalles de couverture du caveau, fig. 3, coupe CD.

Le dromos long de 1 m. 60, est formé de deux dalles situées au niveau de la base du mur de refend, et à 0 m. 50 plus bas que le seuil de la porte ménagée dans ce mur. Pour accéder à la tombe, on n'avait donc qu'à dégager les deux dalles de couverture du dromos. Le dromos est profond de 1 m. et muni de quatre marches irrégulières. La porte du caveau, haute de 0 m. 80, a deux jambages monolithes très épais percés vers le haut d'une ouverture circulaire ayant sans doute servi à loger une barre transversale pour fermer une porte en bois, fig. 3 et 4. La chambre funéraire, dont le sol se trouve à 60 cm. plus bas que le seuil de la porte d'accès, est établie sur un plan rectangulaire de 2 m. 50  $\times$  2 m. 00. Les murs en pierres sèches, autrefois couverts d'un enduit de terre, sont légèrement inclinés vers le haut. Ils supportent deux lourdes dalles monolithes en calcaire coquillier très dur, de 2 m. 30 de longueur sur respectivement 1 m. 50 et 1 m. 30 de largeur, avec une épaisseur au centre

<sup>(1)</sup> Cf. *Le huitième campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit* dans *Syria* 1937, p. 144.

de 40 cm. La hauteur libre sous la couverture est de 1 m. 40. A l'est de l'en-

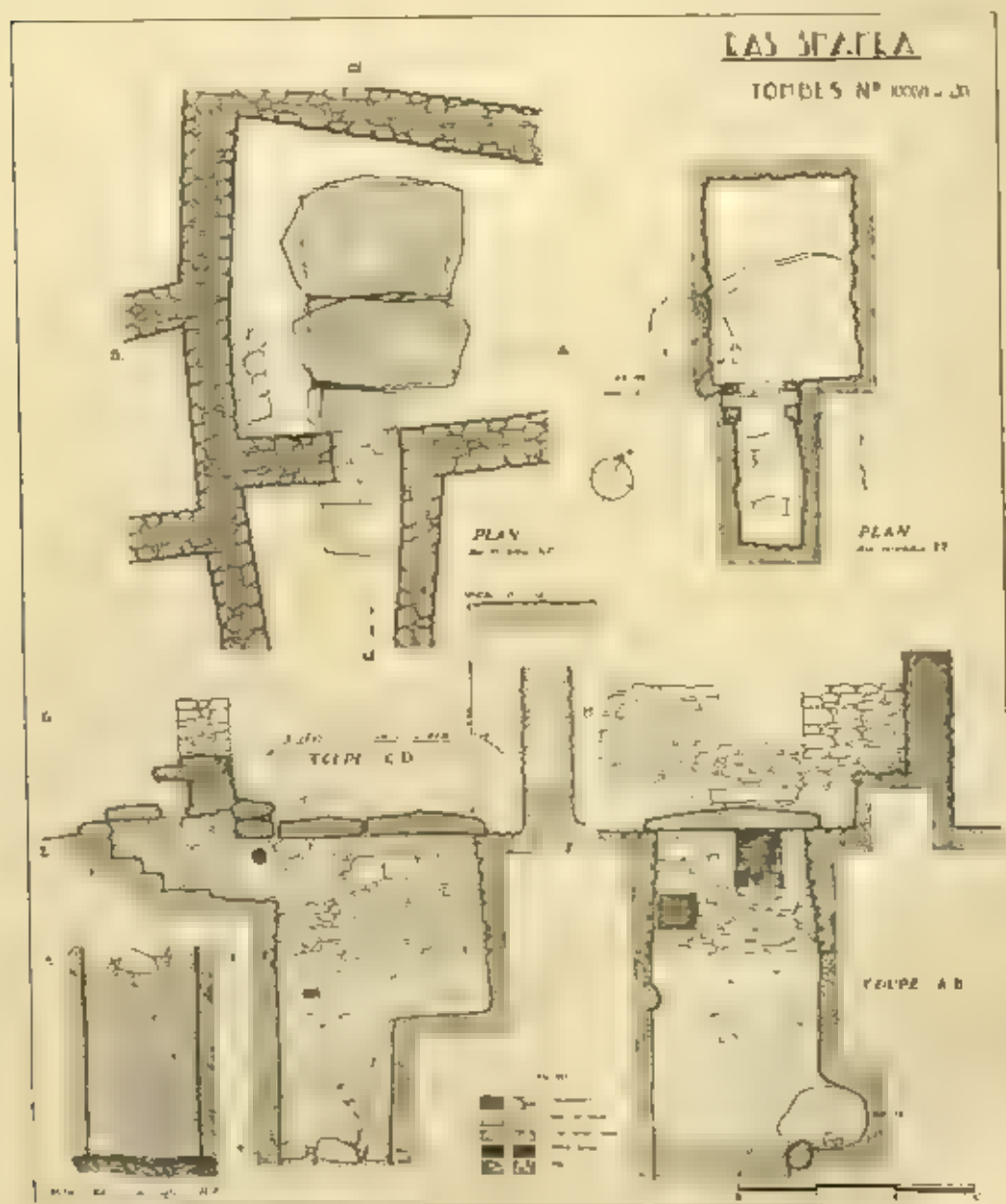


FIG. 3. Plans et coupes du cimetière XXXVI et de la sépulture I XI. Relevés de J. de Jaeger.

trée, au bas de la paroi se trouve une ouverture de 0 m. 40 x 0 m. 50 donnant

accès à un ossuaire long de 1 m. 40 et descendant jusqu'à au moins 1 m. de profondeur, fig. 3, plan et coupe AB, et fig. 4.

Le caveau a été pillé anciennement, mais la céramique a été abandonnée sur place, formant une accumulation considérable de fragments. Nous avons pu reconstituer un certain nombre de vases réunis sur la fig. 5. Les types les plus anciens sont le flacon en terre gris-noir lustré, fig. 5, H, les bilbils et les vases à poussier ainsi que les cruches fabriquées avec la même terre soigneusement lissée, fig. 5, A, F, T. Ils remontent certainement au xv<sup>e</sup> siècle. A la même époque ou au début du xiv<sup>e</sup> siècle appartiennent les deux bouteilles fusiformes, fig. 5, V et W, sans marque gravée sur le fond, les bols à anse ogivale en terre rouge-brun à engobe de couleur orange, fig. 5, J, N, O, ainsi que le bol à engobe blanc et peinture brunâtre rayonnante et anse ogivale, de provenance chypriote, fig. 5, R, S. Les types

les plus récents sont les vases mycéniens peints, fig. 5, Z, a, d, e, dont plusieurs du type à étrier surbaissé, fig. 5, X, Y, de qualité égale à ceux trouvés à Tell el Amarna, et sans doute antérieurs à 1400. Parmi ces vases, nous devons signaler deux imitations de fabrication locale en terre plus grossière, peints de bandes horizontales rouge ou brun, fig. 5, b, c. Les fragments de vases en céramique et en albâtre recueillis dans le dromos sont de même date.

La dernière époque d'utilisation de ce caveau s'étend donc depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du xiv<sup>e</sup>. Mais sa construction remonte plus haut.



FIG. 4. — Jambage E de la porte d'accès et entrée de l'ossuaire du caveau XXXVI (p. 199).



Fig. 5 Les pots céramiques du caveau XXXVI. Dessins de G. Cheval.

Sous le sol en terre battue de la chambre funéraire, un puits avait été aménagé dans lequel on avait enfoui des vases et fragments céramiques provenant du mobilier antérieur. Les fragments les plus typiques sont réunis sur la fig. 6, parmi eux il faut signaler (B) le col d'un de ces crachons en terre noire lustrée typique de l'époque hyksos. A la même époque appartient la cruche peinte en noir et rouge sur terre blanche crème (fig. 6, D). Enfin, vers 0 m. 60 d' profondeur dans ce puits (fig. 3, coupe C.D, point M, nous avons recueilli deux beaux crachons intacts <sup>(1)</sup>, d'exécution très soignée, l'un peint en rouge et noir sur engobe chamais d'un poli très doux, fig. 6, E, l'autre recouvert d'un engobe d'un beau rouge lustré sur terre chamais, fig. 6, F. A côté de ces deux crachons reposait le fragment de l'asse à décor peint en rouge et blanc sur engobe brun foncé à reflet métallique, avec paroi extrêmement mince (*qq-shell ware*), du meilleur style de Camares, signalé déjà dans notre précédent rapport <sup>(2)</sup>.

L'association de ce fragment de vase du Minoen Moyen avec les deux crachons, fig. 6, E, F, pose un problème chronologique. Les crachons sont fréquents à Ras Shamra dans les tombes de l'époque hyksos. Les exemplaires à décor peint bicolore de facture soignée comme ceux trouvés avec le fragment minoen, peuvent appartenir au temps de la XIII<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, pour autant que nous puissions en juger d'après les observations jusqu'ici réunies, il semble difficile de remonter leur date à l'époque de la dynastie précédente.

Le fragment de vase minoen trouvé avec les deux crachons en question ayant été étudié par Sir Arthur Evans <sup>(3)</sup>, l'important explorateur de l'acropole d'Athènes sans hésitation a sa « middle minoan IIa period » approximativement contemporaine de Senoustris II (1905-1887). Entre la date proposée par Sir Arthur d'après la chronologie égyptoise et notre estimation fondée sur les indices recueillis à Ras Shamra il y a donc un écart d'un siècle environ. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

Notre fouille sous le sol de la tombe XXXVI a été poussée jusqu'au roc

<sup>(1)</sup> Voir la photographie dans notre précédent rapport, *Syria*, 1937, fig. 15.

<sup>(2)</sup> *Syria*, 1937, p. 144, fig. 16.

<sup>(3)</sup> A l'occasion de l'Exposition organisée à

Londres en 1936 pour le *Centenary of the English School at Athens*; cf. *British archaeological discoveries in Greece and Crete*, London, 1936, p. 8, 17.



naturel atteint à 10 m de profondeur totale. Les couches de terre stratifiées, sont d'abord de couleur brune et assez meubles, puis elles deviennent plus dures et noirâtres, fig. 3, coupes AB et CD. A la base de notre sondage, nous avons atteint une couche de terre rouge de 0 m. 10 d'épaisseur contenant des pliquettes provenant de la décomposition de la roche immédiate-

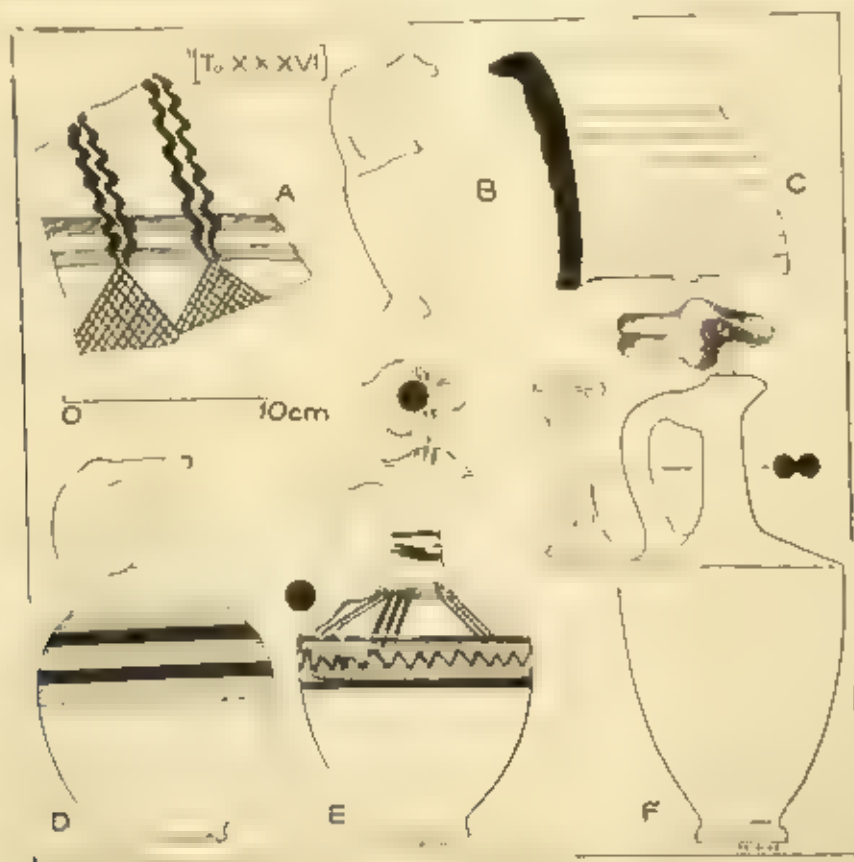


FIG. 6 — Types céramiques du puits sous le sol du caveau XXXVI  
Lesina de G. Gaudron.

ment sous-jacente. Elle n'a fourni aucun tesson tandis que les couches de terre brunaire ou noire situées au dessus sont farcies de fragments d'une poterie de fracture assez grossière. Vers 7 m. 80 de profondeur totale, parmi les tessons, gisait dans la terre noire le fragment d'un vase peint à paroi épaisse figurant une tête de taureau stylisée. Il appartenait à la céramique peinte que nous avons retirée de notre niveau IV entre 12 et 16 mètres de profon-



1 Dalles de couverture de la tombe LIII



2 Dalle de fermeture de porte, tombe LIII



3 Vase peint dans encadrement de porte, tombe LIII



4 Accumulation de vases, tombe LIII



leur, au cours de nos sondages sur l'acropole du tell. Ce fragment \* permet de dater la couche dans laquelle il reposait de l'époque de la belle céramique du type de Tell Halaf ou d'Arpachiyah \*\* c'est-à-dire du V<sup>e</sup> millénaire.

À 2 m. 30 sous le sol du caveau XXXVI, c'est-à-dire à 6 m. 70 de profondeur totale, nous avons rencontré une sépulture féminine remontant au début du II<sup>e</sup> millénaire, accompagnée d'une grosse épingle, d'un collier en perles de bronze et d'autres parures, étroites et apparentes à des types d'origine européenne. Cette tombe était entourée d'un cercle de pierres grossières et reposait sur le niveau supérieur des couches de terre marâtre, fig. 3 plans et coupes AB et CD. Nous renvoyons à un travail ultérieur la description ainsi que la discussion de la date de cette sépulture.

#### V. — LE CAVEAU FUNÉRAIRE LIII.

Il constitue la tombe de famille de la maison située à l'angle de la rue du Rempart et de l'impasse qui s'étend parallèlement et a 27 m. à l'est de la rue de la Harpé, fig. 2.

L'entrée de la maison — de part sur l'impasse, est formée d'un couloir que l'on test, d'une part le mur de soutènement et de l'escalier occupant l'angle sud de la courcelle, et d'autre part, le mur sud de la chambre à droite de l'entrée, fig. 2. On accède au caveau par une porte menagée sous les fondations de ce mur. Son niveau se trouve à 0 m. 50 plus bas que le sol du couloir, fig. 7, coupe AB. La porte du caveau était fermée par une dalle monolithique en place, haute de 0 m. 45, pl. XX, 2. Devant cette porte, deux lampes à bec pointu — noire par la fumée, avaient été déposées avant le comblement du puits d'accès. Brûler des herbes odoriférantes avec du bronze dans une écuelle au pied des tombes est encore une vieille coutume parmi les indigènes actuels de la région.

L'encadrement de la porte est en pierre de taille, pl. XX, 3, les montants ont 0 m. 40 de hauteur à l'intérieur, la largeur de la porte est de 0 m. 50. En

(\*) Cf. notre rapport de la septième campagne, dans *Syria*, XVII, 1936, p. 135 sq.

(\*\*) Reproduit dans *Orientalia* I et comparé à ceux publiés par E. L. MALLOWAN *Excavation at Tell Arpachiyah, dans Iraq*, II,

p. 108 sq., et *The Excavations at Tell Chagar Bazar, dans Iraq*, III, p. 10 sq.

se glissant à travers cette porte on passe sous le mur sud de la chambre dans le sol de laquelle est aménagé le caveau. Un matelas de terre d'environ 0 m. 90 sépare la base de ce mur sud de la face supérieure des grandes dalles dont est constitué le plafond du caveau, qui se trouve à 3 m. 18 de profondeur totale, sous le niveau actuel (pl. XX, 1). Les fondations du mur extérieur sud de

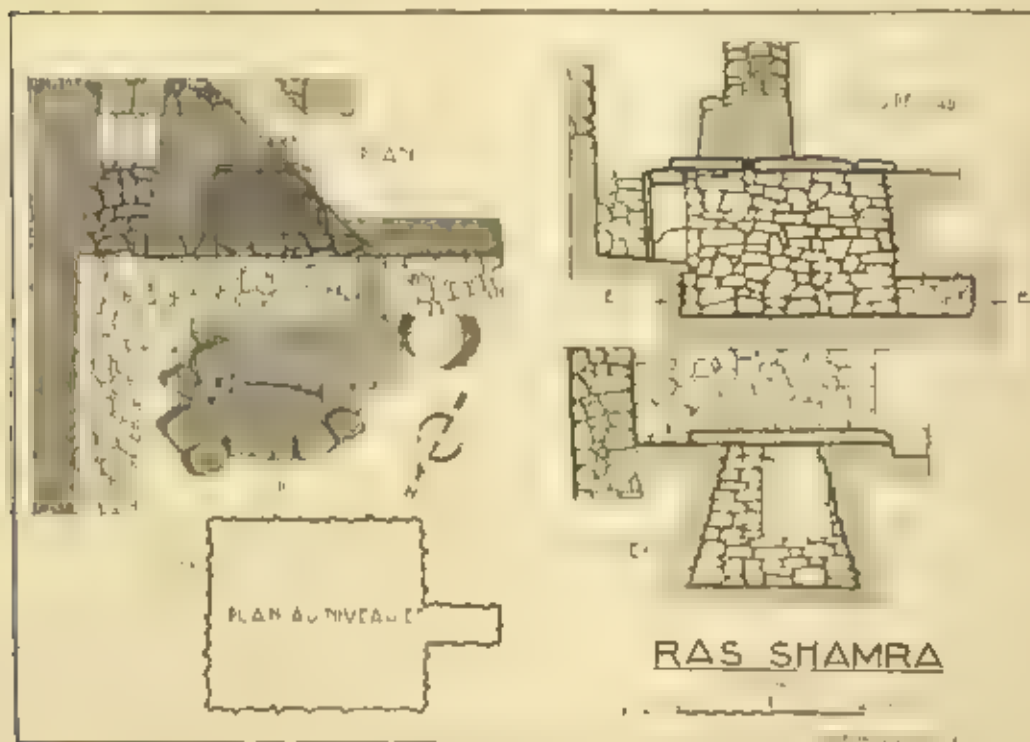


FIG. 7. — Plans et coupes du caveau LIII. Relevés P. Péronis.

la chambre donnant sur l'impasse descendait jusqu'au niveau des dalles de couverture de la tombe.

La chambre, d'assez grande dimension (3 m. 50  $\times$  5 m. 50), sous l'angle sud de laquelle se trouve le caveau, communique avec la cour intérieure de la maison par une porte large de 1 m. 40. À son pied, du côté intérieur, nous avons trouvé le fond d'une sorte de grand réceptacle avec des parois en terre, épaisses de 2 cm., stable et creux sur place, pl. XX, 1. Il mesure 0 m. 60 de diamètre sur 0 m. 30 de hauteur. Il n'est pas sur que son bord supérieur ait été plus haut primitivement, situé au par 1 la se ul, devant le milieu de la porte,

ce récipient ne pouvant que difficilement être utilisé lorsque la pièce était occupée. D'autre part, nous ne pouvons guère admettre qu'il ait fait partie d'une habitation intérieure dont nous n'avons pas trouvé de trace. Et si l'on donne sa position à côté de la tombe LIII et son niveau, nous sommes enclin à penser qu'il s'agit là d'un dispositif en rapport avec le culte funéraire. Il serait comparable aux jarres que nous rencontrons à l'extérieur, contre les murs des grandes tombes de l'époque mycénienne de Ras Shamra. Cependant la connexion de ce récipient avec la tombe LIII n'est pas établie avec certitude.

Après avoir dégagé les dalles de couverture de la tombe, il est devenu évident qu'une ouverture avait anciennement été pratiquée dans l'angle sud-est du caveau, par l'élargissement du joint entre les deux grandes dalles formant plafond, pl. XX, 4 et fig. 7, plan. Elle était soigneusement obstruée par une pierre

plate et par des cailloux coincés dans les interstices. Parmi eux nous avons recueilli un cylindre en pierre à gravure soignée<sup>1</sup>. D'autre part, une coquille posée sur ces pierres montre qu'on avait pratiqué un sacrifice après la fermeture. Il ne s'agit donc pas d'une violation de la tombe.



FIG. 8. — Plan du mobilier *in situ* dans le caveau 1.(2)  
(couche supérieure). Relevé par J. de Jaeger.

<sup>1</sup> Sa publication est réservée à notre volume en préparation sur les exvotos de Ras Shamra.



Dans le caveau, à l'aplomb de cette ouverture, le sol est dépourvu d'objets et d'ossements. Il nous semble que, par l'ouverture en question, on avait introduit un cadavre dont le squelette, mal conservé, repose sur le sol en travers

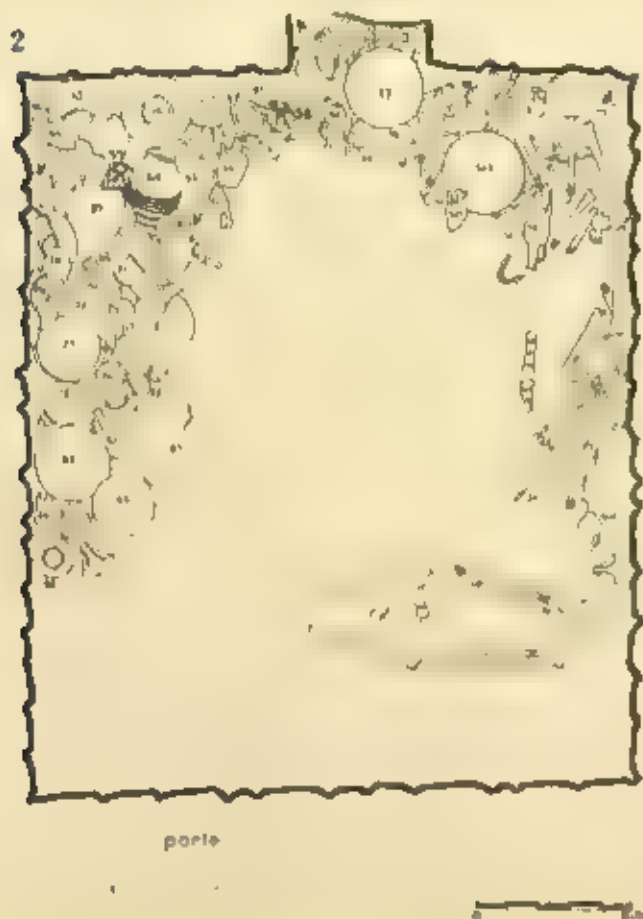


Fig. 6. — Courbe moyenne du mobilier dans le caveau IIII (cf. fig. 8).

(2 m. 10 × 1 m. 75), fig. 7, est délimitée par des murs nichées, convergeant vers le haut, établis en pierres sèches. Un épais enduit de terre mélangée de chaux blanche les recouvrait à l'intérieur. Tombée par plaques sur le sol du caveau, l'enduit avait recouvert en partie les ossements et les offrandes.

Le nombre des squelettes, en très mauvais état, est l'une dizaine d'adultes ou d'adolescents. Il y avait en plus quelques ossements d'enfants. Les sque-

de la porte, fig. 8. A ce moment l'accès du caveau par la porte sous le mur sud était abandonné. Dans le cadre de cette porte qui, vu de l'intérieur du caveau, forme une sorte de niche, on avait posé un beau vase peint, pl. XX, 3. Il semble donc que la tombe a été utilisée à deux époques successives. Les inhumations secondaires n'étaient plus introduites par la porte primitive, mais par une ouverture de fortune pratiquée dans le plafond. L'examen du mobilier funéraire confirme, en effet, la longue durée de l'utilisation de ce caveau.

La chambre funéraire de plan rectangulaire

telles n'étaient plus « in situ » les ossements reposaient en paquets dans l'angle sud-est du caveau et dans une petite niche servant d'ossuaire, pratiquée à la base du mur est, fig. 7 et 10. Provenant de la dernière inhumation, un seul squelette, lui aussi incomplet reposant, nous l'avons dit, sur le sol dans la partie sud du caveau, en travers de l'ancienne porte. Les ossements du crâne et du thorax étaient réduits en poussière, de sorte qu'il n'a pas été possible de préciser leur position sur les relevés, fig. 8 et 9.

Le nombre total des vases contenus dans le caveau est de 230 environ, dont 145 sont à l'état complet ou peu s'en faut. A part cinq ou six qui semblent faire partie du mobilier funéraire du dernier corps enterré dans ce caveau, tous les vases sont accumulés dans l'angle nord-

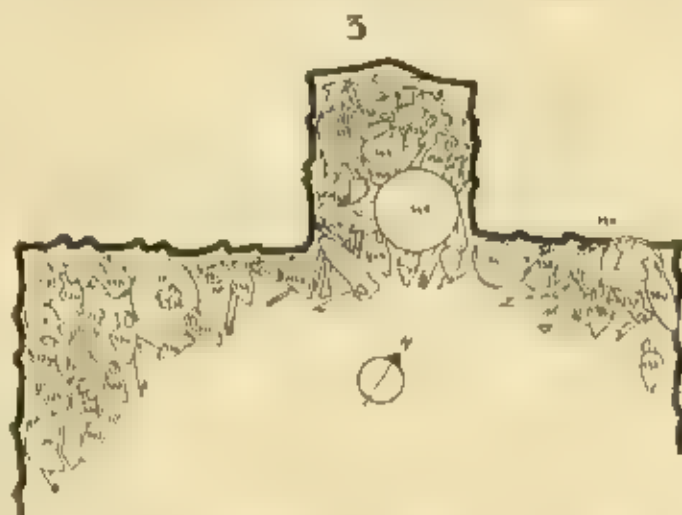


FIG. 10. — Couche inférieure du mobilier dans le caveau 111 (cf. fig. 9 et 8).

est et dans l'ossuaire. Les vases de la couche supérieure, fig. 8, montrent les formes caractéristiques de la céramique du I<sup>er</sup> niveau de Ras Shamra, ceux du fond, fig. 10, appartenant à la fin de la période du niveau II. L'accumulation des vases n'est donc pas le résultat d'un « rangement » du caveau opéré à un certain moment, au cours duquel on aurait mis en tas — en les mélangeant — les offrandes des inhumations antérieures. Elle s'est formée au contraire par l'entassement des vases au cours des inhumations successives, de sorte que sa « stratification » nous permet une discrimination chronologique.

Les différentes formes de vases représentées dans la couche supérieure sont regimées sur la fig. 11. Il y a là un seul vase mycénien du type dit « étrier », à pied surélevé, datant de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, identique à ceux trouvés à Tell-el-Amarna, fig. 11 Y. Les deux cruches, fig. 11, W, V, les bul-buls, fig. 11, N et 12, N Q et les bols rouges à anses ogivales, fig. 11, J, K, sont

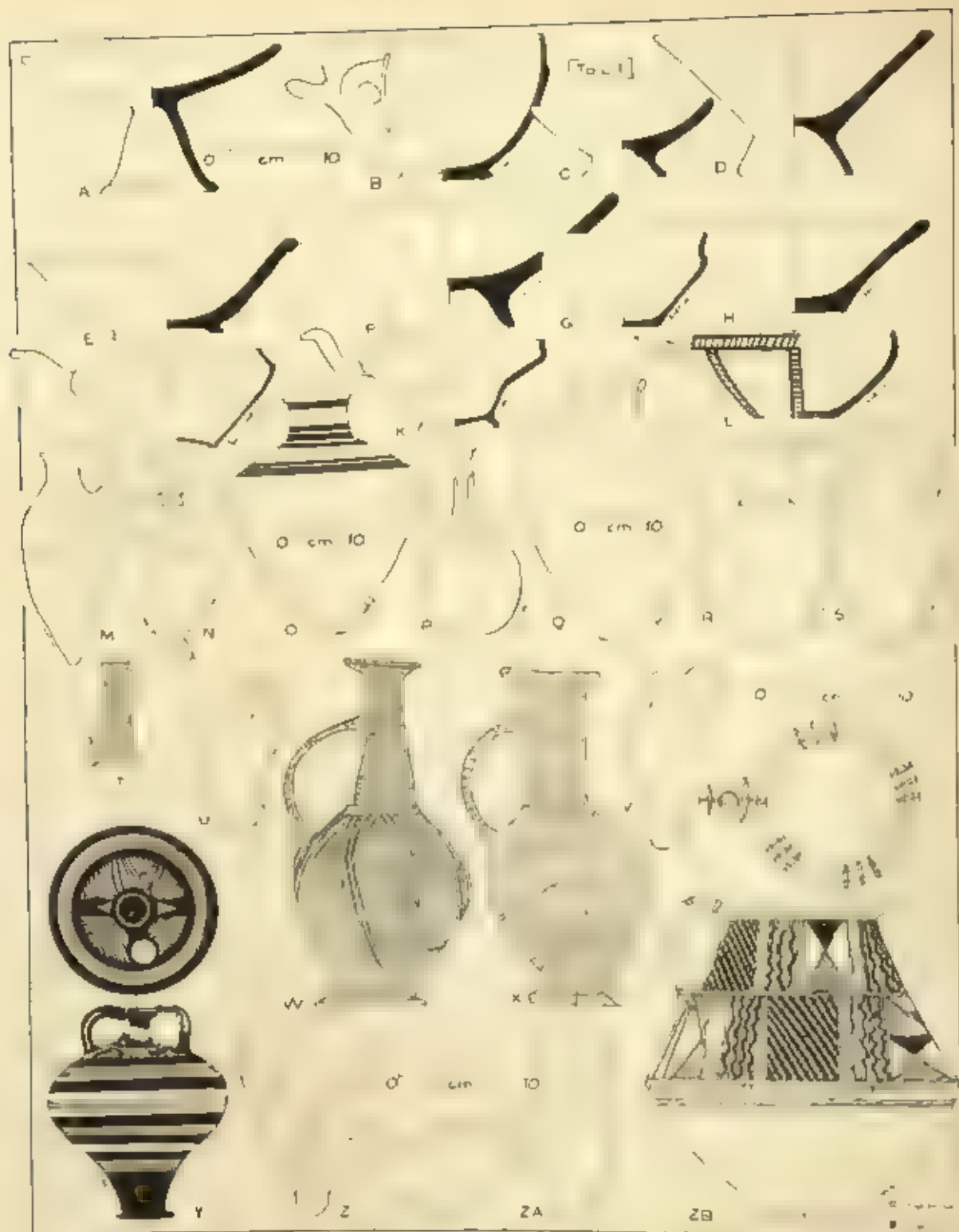


Fig. 11. Les céramiques de la partie supérieure du modèle funéraire dans le niveau III  
 d'après les dessins de G. Cornet.

de la même époque, mais peuvent remonter au xv<sup>e</sup> siècle. Les datations établies d'après les types céramiques se sont confirmées par deux des scarabées trouvés dans le caveau, et dont l'un, d'après le professeur Percy E. Newberry<sup>1</sup>, est au nom d'Amenophis III, tandis que l'autre appartient au plus tard à la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, fig. 14, n<sup>o</sup> 9441 et 9442. Les dernières inhumations opérées dans ce caveau sont donc antérieures à 1350 en chiffres ronds, elles ont probablement eu lieu du temps d'Amenophis III (1375-1370).

Dans la couche moyenne du dépôt, fig. 12, à côté des types les plus anciens de la couche supérieure, apparaissent des formes caractéristiques du xv<sup>e</sup> siècle, telle la bouteille fusiforme en terre rouge lustrée, avec marque de potier gravée sur le fond, fig. 12, K.

Ce type de vase a été importé en Égypte ainsi que le bibul au temps de Thoutmes III (1501-1447) et d'Amenophis II (1447-1420)<sup>2</sup>. Il apparaît à la même époque en Chypre<sup>3</sup>, nous l'avons déjà rencontré à Ras Shamra et à Minet-el-Beda dans les tombes antérieures aux grands caveaux de l'époque mycénienne<sup>4</sup>.

Nous devons mentionner spécialement le beau vase peint en rouge lustré et rouge-brun violacé sur terre chamois, à panse biconique pourvue d'une anse, fig. 11, Z, Bel fig. 15, qui avait été posé dans l'embrasement de la porte primitive du caveau, pl. XX-3. Il appartient certainement à la seconde période d'utilisation de la tombe, et date par conséquent de l'époque postérieure à 1400 et 1375 en chiffres ronds. Ce type céramique à peinture bicolore, avec parfois des figurations végétales ou animales, est jusqu'ici assez rare à Ras Shamra.

<sup>1</sup> Nous remercions M. le professeur Newberry d'avoir bien voulu examiner ces scarabées et ceux trouvés dans les autres tombes de Ras Shamra pendant cette campagne de fouilles.

<sup>2</sup> Cf. les trouvailles de Nakhar et autres réunies par GUNSTADT, *Studies on Prehistoric Cyprus*, p. 318.

<sup>3</sup> Cf. R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 240 nos *Missions en Chypre*, p. 74. — À Ras Shamra et à Chypre nous avons trouvé la bott. ille fusiforme également dans des tombes du commencement du xiv<sup>e</sup> siècle; mais elle se présente alors

soit sous forme plus allongée à panse biconique et souvent sans marque sous le fond, cf. *La huitième campagne de fouilles à Ras Shamra-Syria*, 1937 pl. XXI; et nos *Missions en Chypre*, fig. 36 (14), à comparer à fig. 33 (8). Un exemplaire incomplet de ce type inédit a été trouvé également dans la tombe III que nous étudions; il reposait dans la couche supérieure du dépôt, parmi les dernières offrandes déposées dans ce caveau, fig. 8 (sous 36) et fig. 19, H.

<sup>4</sup> Cf. *La quatrième campagne de fouilles à Ras Shamra, Syria*, 1933, fig. 3 et p. 97 sq.

Par ses motifs et sa technique, il se rattache à la céramique peinte bicolor du IV<sup>e</sup> millénaire, mais la filiation depuis ces lointaines origines est encore

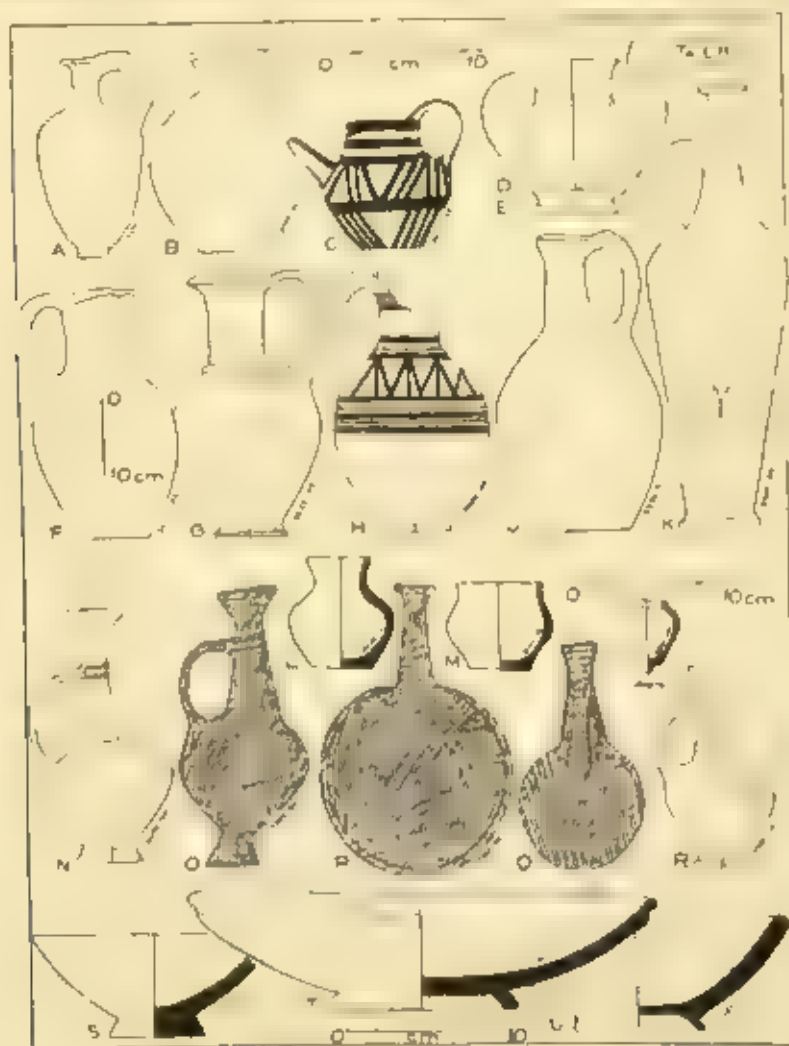


FIG. 12. — Types céramiques de la couche moyenne. Cavena L111.  
(cf. fig. 9 et 11). Dessins de L. Chevet.

obscur<sup>(1)</sup>. Le vase en question est très semblable à celui du même type trouvé au Tell Fara (Beth-Pelet II), près de Gaza, aujourd'hui au Musée de Jérusalem<sup>(2)</sup>.

(1) Nous avons tenté de le démontrer dans nos *Missions en Chypre*, p. 49 ss.

(2) Je dois cette communication à l'obligeance de M. Ben Dor.

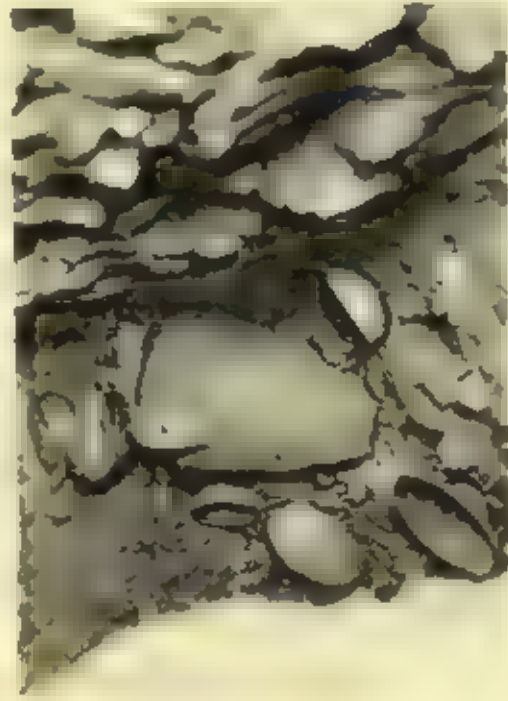
Les inventeurs de ce vase (MACDONALD, STANLEY, HARDING, *Beth-Pelet*, II, pl. LXXXIV, 37 1 2, et p. 37) l'attribuent à M. Ben Dor.



1 Jarres en place, dessus de la tombe LIV



2 Dépôt devant l'entrée de la tombe LIV



3 Accumulation de vases dans la tombe LIV



4 Squelette et vases en place, tombe LIV

RAS SHAMRA-UGARIT





A la base de la couche moyenne reposent des vases d'un type différent, caractéristiques de la fin de notre II<sup>e</sup> niveau, fig. 9, n<sup>o</sup> 67, 69-92, 99, 101, etc., parmi lesquels les petits flacons à pied ou bouton, en terre brun-noir ou noir lustré comme ceux reproduits fig. 13, F, J, L, N.

Enfin dans la couche inférieure directement sur le sol du caveau, et dans l'ossuaire, il n'y a plus que des vases du type de la fin du niveau II - xviii<sup>e</sup> - xvi<sup>e</sup> siècles, fig. 10 et fig. 13, A, B.

Les premières inhumations dans ce caveau datent donc de l'époque hyksos, ce qui est confirmé par deux scarabées typiques pour cette époque, recueillis sur le sol de la chambre funéraire, fig. 14, n<sup>o</sup> 9440 et 9443<sup>1)</sup>.

La construction du caveau LIII remonte par conséquent au xviii<sup>e</sup> ou au xvi<sup>e</sup> siècle.

#### VI. — LE CAVEAU FUNÉRAIRE LIV.

L'entrée de la tombe LIV fut mise au jour au pied du front de taille dans le chantier carré 4, fig. 1 et fig. 16. Elle se trouvait à 2 m. 80 sous le niveau du sol d'une chambre à peu près carrée de 3 m. 50 de côté dont la porte est dans l'angle N. E. Pour pénétrer dans la tombe LIV, il fallait éventrer le sol et dégager l'entrée par enlèvement des terres. Le long du mur à droite de la porte avaient été enterrées dans le sol trois grandes jarres contigües, pl. XVI, 1. Leur ouverture était au même niveau que le seuil et sans doute aussi que le sol de la chambre. On pourrait expliquer ces vases, soit comme des silos ou des réserves de liquides ménagés sous le sol de la pièce, soit comme des réceptacles permettant de faire des libations au bénéfice des morts reposant dans la tombe située sous la chambre. Dans ce dernier cas, ces jarres seraient à rapprocher du réceptacle mis au jour dans le sol de la chambre contenant la tombe LIII. Pour faire la libation, on n'avait qu'à dégager l'orifice de ces jarres au niveau du sol<sup>2)</sup>.

buent au temps de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Cette date est un peu trop basse pour le vase de la tombe LIII. Mais nous avons trouvé à Ras Shamra des spécimens un peu plus tardifs de cette céramique, qui peuvent descendre au xiv<sup>e</sup> sinon au xiii<sup>e</sup> siècle. En Palestine, cette céramique pointée ou en renouveau dans la poterie improprement appelée philistino (cf. R. Dussaud,

*Observation sur la céramique du II<sup>e</sup> millénaire Syria*, 1938, p. 145, et note 4 où l'auteur cite les rééditions par le R. P. Vivanti et M. Sussan).

(<sup>1</sup>) N<sup>o</sup> 9443 d'après le professeur Newberry : hyksos period »

N<sup>o</sup> 9440 d'après le professeur Newberry : à late hyksos »

(<sup>2</sup>) Ces dispositifs rappellent également les

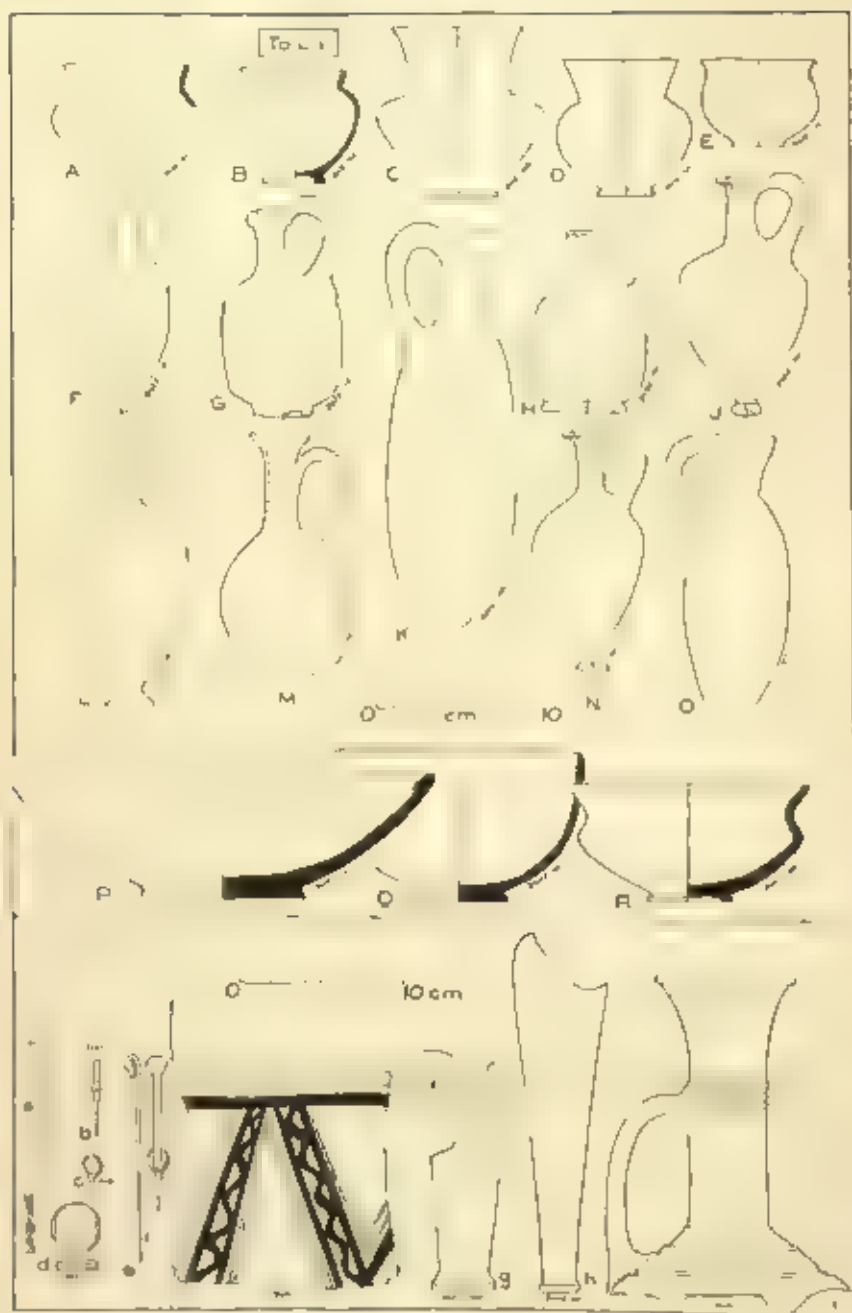


FIG. 14. Types céramiques de la couche inférieure et objets divers (n. 1-20) (niveau I III) (cf. fig. 10 n. 2). Dessins de G. Cheval.

Comme dans la tombe précédemment décrite, le caveau LIV avait reçu un dépôt à l'extérieur de la porte. Ce dépôt occupe le centre d'un emplacement de 0 m. 80 x 0 m. 80, limité sur les cotés est et sud par un muret en pierres sèches, pl. XVI, 2. Il se compose d'une accumulation de trois lampes à bec plat, fig. 19, c, d'une coupe à pied surbaissée à engobe rouge lustré, très soignée, fig. 19, A, posée à l'envers, et d'une fort belle coupe en terre chamois, de galbe élégant, au pied évasé, peinte à l'intérieur de cercles con-

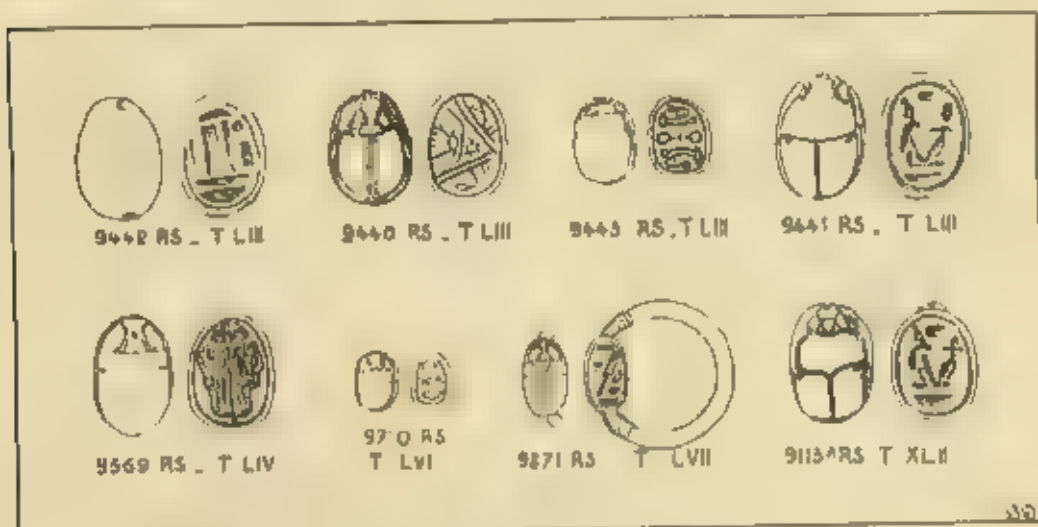


FIG. 14. — Scarabées trouvées dans les caveaux XLII, LII, LIV, LVI, LVII.  
Dessins de G. Guéron

centriques en rouge et noir, fig. 19, B. Plusieurs gobelets, des esquilles d'os taillés (poinçons) et quelques ossements d'animaux, en particulier de mouton, complétaient ce dépôt.

Après l'enlèvement du dépôt, nous trouvâmes un cylindre en hematite gisant sous le muret en pierres sèches, il est donc contemporain de la construction de

La porte était en place, formée d'une dalle verticale soigneusement équarrie, l'affaissement du linteau l'avait légèrement fait pencher vers l'extérieur en la sortant des fentes ménagées dans les piedroits, pl. XVI, 2.

conduites à terre cuite dont l'orifice aboutit au niveau du sol, trouvées au-dessus des puits à libation ou vestige des grandes tombes d'époque mycéénienne de Ras Shamra,

comme au-dessus les dépôts du coler (1) la fécondité.

(1) Ce cylindre sera publié ultérieurement et cf. note ci-dessus, p. 201.

A l'intérieur, les ossements et les offrandes étaient restés dans leur disposition originale, en partie recouverts par une couche de terre fine (pl. XXI, 3). Celle-ci provenait de l'effritement du crépi en terre blanche qui avait servi d'enduit aux murs de pierres sèches, légèrement inclinés vers l'intérieur du caveau.

Le caveau est de plan rectangulaire allongé (2 m. 65 x 1 m. 60). La porte se



FIG. 15. — Vase peint du caveau I III (cf. fig. 11, Z, et p. 211).

trouve sur un côté long, tout à fait dans l'angle N.-E. Dans l'angle en face de l'entrée, les vases d'offrande empilés formaient un tas, pl. XXI, 3. Un autre entassement se trouvait au fond du caveau dans l'angle sud-ouest, qui donnait accès à un ossuaire, fig. 17. Dans l'intérieur du caveau gisaient les restes de huit squelettes, mais le nombre de ceux contenus dans l'ossuaire n'a pas encore été déterminé. La fouille ayant dû être provisoirement suspendue en raison des dangers d'éboulement, Le dernier corps inhumé dans ce caveau repose sur le sol en travers de la porte, les mains aux épaules, les os du thorax relativement bien conservés, ceux des jambes en moins bon état, laissant cependant supposer que les genoux étaient pliés, fig. 18. A proximité du coude gauche, près du jambage gauche de la porte d'entrée, était placé un des petits flacons chypriotes appelés « bilbils », d'exécution soignée, sans peinture, pourvu sur la panse d'une double moulure verticale en relief, fig. 21, A. II, date cette inhumation du *xx<sup>e</sup>* siècle, ce type de vase étant assez fréquent dans les tombes d'étrangers trouvées en Égypte, contemporaines de l'époque de Thoutmès III et d'Amenophis II. De la même époque date le mobilier céramique disposé en cercle autour du squelette, c'est-à-dire les vases numérotés 25 à 53 sur le relevé

trouve sur un côté long, tout à fait dans l'angle N.-E. Dans l'angle en face de l'entrée, les vases d'offrande empilés formaient un tas, pl. XXI, 3. Un autre entassement se trouvait au fond du caveau dans l'angle sud-ouest, qui donnait accès à un ossuaire, fig. 17. Dans l'intérieur du caveau gisaient les restes de huit squelettes, mais le nombre de ceux contenus dans l'ossuaire n'a pas encore été déterminé. La fouille ayant dû être provisoirement suspendue en raison des dangers d'éboulement,

Le dernier corps inhumé dans ce caveau repose sur le

fig. 17 et comprenant notamment: la bouteille fusiforme rouge lustré, fig. 20 et fig. 21 L et M, la jarre à col peint rouge et noir, fig. 19, I, dans le col de laquelle était engagée la petite cruche, fig. 21, G, qui lui servait de bouchon,

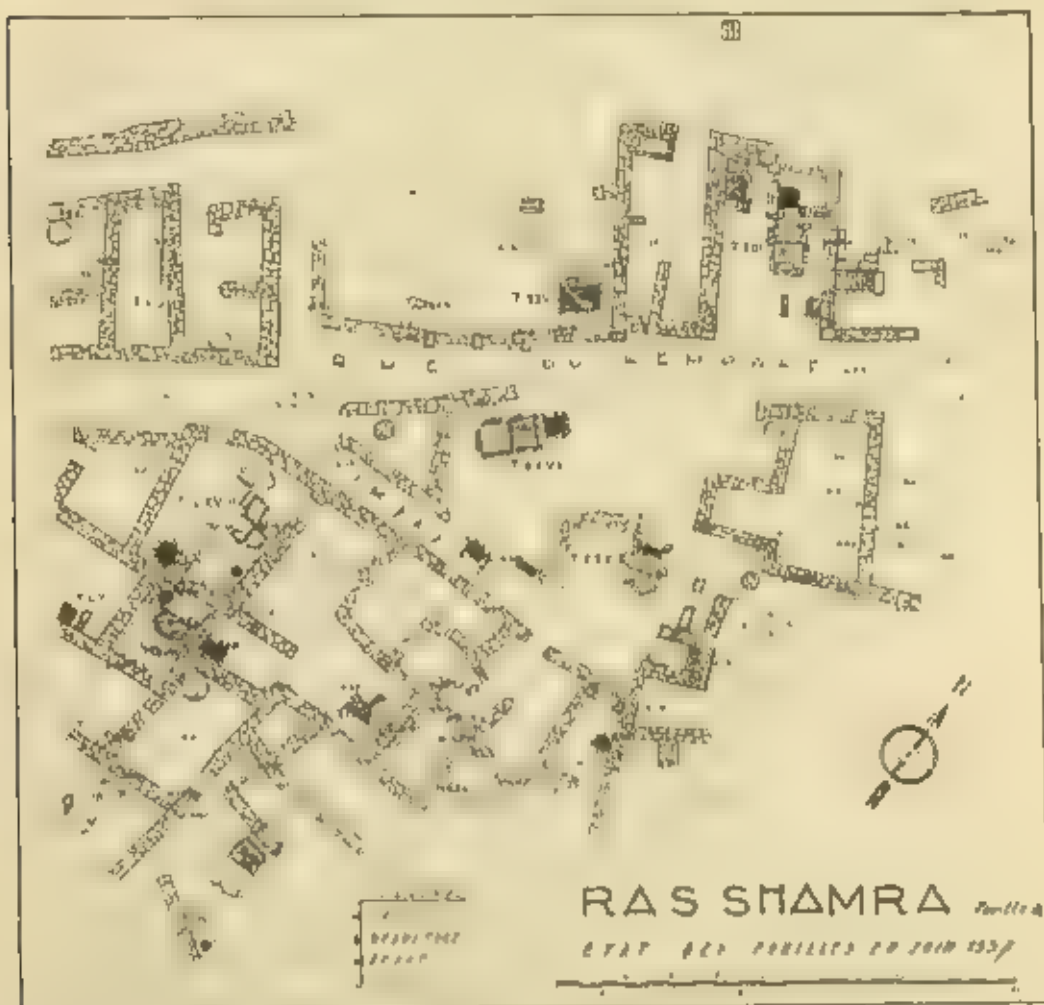


Fig. 16. Plan des constructions au pied de l'acropole N. E. (le fond du plan d'ensemble, fig. 1)

le bol si fréquent à Chypre en terre rouge lustrée à anse ogivale et parois minces, fig. 21, G, et la coupe peinte à une anse, fig. 19, J.

Au <sup>vi</sup> siècle appartiennent aussi les vases de la couche supérieure du dépôt situé dans l'angle nord-ouest, immédiatement au contact du mobilier précédemment décrit, voir le relevé fig. 17, n° 28 à 44, parmi lesquels plusieurs



louteilles, les formes et bols rouges comme fig. 21, L, M et G. Le bol fig. 21, N, qui était au milieu de l'empilement supérieur de ce dépôt, est en terre chamois bien cuit et sonore comme la belle coupe peinte fusant partie du dépôt devant la porte, à l'extérieur. Celui-ci est donc également du  $xv^e$  siècle et a dû être établi aussitôt ou peu après la fermeture définitive.

L'utilisation de ce caveau s'est donc arrêtée avant celle des tombes XXXVI et LIII qui, comme nous l'avons vu, étaient encore en usage au commencement du  $xiv^e$  siècle. Les formes caractéristiques les plus récentes de la tombe LIV sont analogues à celles des vases occupant le centre de l'accumulation du caveau LIII. Dans le même sens parle l'absence dans le caveau LIV de tout vase mycénien, au contraire des tombes XXXVI et LIII qui nous ont livré des vases à étrier du début du  $xiv^e$  siècle.

Au fond du caveau LIV l'entassement de vases en quart de l'ossuaire contient également des types caractéristiques du  $xv^e$  siècle. Mais ne apparaissent quelques vases peints qui font la liaison chronologique avec les types céramiques de la fin de notre II<sup>e</sup> niveau. C'est notamment la belle cruche, fig. 19, N, peinte en noir et rouge et ornée sur le pied d'un motif d'origine peut-être végétale et d'un autre en forme de croix de Malte. Ce type de vase peint se rattache à la céramique habituelle de la Syrie du Nord, florissante encore au  $xiv^e$  siècle<sup>(1)</sup>. Certains auteurs l'avaient proposé de l'attribuer aux Hyksos. Son apparition dans les tombes égyptiennes<sup>(2)</sup> coïncide en effet avec la domination des Asiatiques, elle y était en usage encore au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Un fragment d'un vase tout à fait analogue à celui de notre tombe LIV, fig. 19, N fut trouvé à Tell el Aulayy, Palestine<sup>(3)</sup>. D'autres sont connus de Chypre<sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> Le grand vase à queue ansé peint en rouge et noir, fig. 19, M est le rapprocher avec nous très semblable à un Shamsi (niveau IV), probablement du  $xvi^e$  siècle, renseignements dû à M. Ben Dor), publié par E. Gagny, *Le mellek*, fig. 1 (7), p. 15.

<sup>(2)</sup> A Sedment et à Qan el Kebir, par exemple, cf. Pa. Perrot and G. Brongniet, *Sedment*.

<sup>(3)</sup> Notons qu'en Syrie du Nord, y compris la région de l'Euphrate et du khabour, des motifs aussi caractéristiques que ceux de la croix de Malte et de l'« Union Jack » sont fréquents dans la poterie peinte dès le  $V^e$  mil-

leaire. Cf. nos *Missions en Chypre*, fig. 21, 22, 23 et 24, et M. E. L. Macdonald, *Excavations at Tall Chagar Bazar, Iraq*, II, 1933, 230 et 241, voir *The Excavations at Tall Chagar Bazar, Iraq*, III, 1936, fig. 27, 2.

<sup>(4)</sup> M. et E. Roussu, *Material remains of the Hittite cult*, Oriental Institute Publications Chicago, XXXVI, p. 35.

<sup>(5)</sup> *British Mus., Catalogue of Greek and Etruscan, vases*, vol. I II, p. 18 (12 n° 14) *Studies*, p. 305, fig. 2 (nubeu) et nos *Missions en Chypre*, p. 50, fig. 21.

Après enlèvement des vases de la couche supérieure du caveau LIV, nous avons dégagé au dessous une seconde couche, fig. 18, dont les types appartiennent au II<sup>e</sup> niveau. Les crânes et les restes d'ossements avaient anciennement été acheminés le long de la paroi S du caveau et en ayant de l'ossuaire dans l'angle sud-ouest. Un seul squelette avait en partie gardé sa position originale; il était déposé le long et au milieu du mur ouest.

En face, au milieu de la paroi est, les ossements d'un bras droit etient restés en connexion. Autour du cubitus et du radius un poignard en bronze pla formait comme un bracelet<sup>1</sup>, fig. 18, 23 A et pl. XXII, 1-4. C'est indiscutablement un poignard chypriote original<sup>2</sup> caractérisé par la soie recourbée au sommet et la forme de la lame à forte nervure médiane.

La présence de ce poignard chypriote dans la tombe LIV permet de préciser la position chronologique de cette arme. À Chypre, où elle est fréquente dans les tombes à poterie rouge lustrée de l'Ancien Bronze<sup>3</sup>, elle remonte jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> millénaire. À cette époque la base de la lame montre une forme bilobée. Elle présente en outre assez souvent deux incisions le long de la nervure médiane à l'endroit où elle donne naissance à la soie<sup>4</sup>. Dans les tombes de la fin de l'époque de la poterie rouge, vers le Bronze Moyen, la base de la lame a tendance à s'arrondir. Sous cette forme l'arme est restée en usage en Chypre jusqu'à la fin du Bronze Moyen, voire même jusqu'au début du Bronze Récent, comme le montre le mobilier de l'une des tombes de la nécropole d'Hagios Iakovos. C'est précisément à cette même époque, au XVIII<sup>e</sup> ou au début du XVI<sup>e</sup> siècle qu'il convient de placer le poignard chypriote retrouvé dans la couche inférieure de la tombe LIV de Ras Shamra.

Les épingles à vêtements, d'ailleurs assez rares, recueillies sur le fond de ce même caveau sont à bge unies, à la partie supérieure côtelée ou lisse et perforée au tiers de la longueur, fig. 23 B et C, et pl. XXII, 1. Dans ce trou est

<sup>1</sup> Selon poignard du même type par le même lacis trouvé à Lapathos et *Sapadah Cyprus Expedition*, I, pl. XXIII.

<sup>2</sup> Sur la présence de l'impolée ces armes comme poignard ou lance, cf. nos *Missions en Chypre*, p. 42.

<sup>3</sup> Cf. *Sapadah Cyprus Expedition*, vol. I, p. XXIII-XXXIX, nos *Missions en Chypre*,

p. 35 et 38. Nous avons insisté sur la date plus tardive à laquelle aurait dû appartenir la poterie rouge lustrée de Chypre, l. c., p. 38. Je crois même qu'il faut encore abaisser les chiffres proposés par nous.

<sup>4</sup> Cf. *Missions en Chypre*, pl. XXII, 4.

*Sapadah Cyprus Expedition*, pl. LXIII, (2 et 3) et p. 340.

engagé parfois un petit anneau mobile à l'aide duquel on fixait l'épingle au vêtement. À part ce type, nous trouvâmes dans la même tombe plusieurs très petites épingles en argent et perforées. L'un passe lacet vers le milieu de

la longueur, fig. 23 C, D et pl. XXII, 1. Des épingles de cette forme furent recueillies dans les tombes dites hyksos de Sedment et de Qan el Kobir en Egypte<sup>16</sup>. Enfin la même époque est indiquée par le seul scarabee recueilli dans la tombe LIV et qui est de type hyksos, fig. 14, n° 9560.

Parmi les types céramiques de la couche inférieure, il y a quelques-unes de ces bouteilles allongées à base pointue ou ovoïde, fig. 22, H, qui sont caractéristiques de la céramique dite cananéenne des XVII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Mais la forme la plus commune est ici le flacon en terre noirâtre ou brunâtre à surface polie, à pied en forme de bouton, fig. 22 B, D et fig. 20, ou de rondelle plate, fig. 22, C, E, G. Il se trouve en quantité depuis la Syrie jusqu'en Palestine où il caractérise les tombes de l'époque hyksos. Son étroite parenté avec les flacons dits



FIG. 17. — Le mobilier *in situ* dans la cavene LIV.  
Couche supérieure. Relevé par J. de Jorgheir

de Tell Yahoudiyeh saute aux yeux. Ces derniers sont parmi les plus an-

<sup>16</sup> FLANDERS PETER and BASTON, *l. c.*



1. Poignard et autres objets en fer, tombe I A, cf. fig. 1.



2. Hilt en bronze s'encastant de brôle-épées. Long. : 0 m. 10. Tombe I A, cf. p. 251.



ciens de ce type céramique dont l'apparition en Egypte coïncide avec la fin du Moyen Empire et l'arrivée des Asiatiques dans la vallée du Nil.

Parmi les vases les plus anciens du caveau LIV, il faut compter le flacon en terre chamois blanchâtre couvert d'un engobe rouge soigneusement poli, fig. 20 et fig. 22, A. Ce type déjà trouvé antérieurement à Ras Shamra<sup>(1)</sup>, est à rapprocher des brocs retirés du tombeau II de Byblos, celui qui a fourni le colfret d'obsidienne au nom d'Amenemhat IV. Notons cependant que les brocs de Byblos sont d'une facture plus soignée, d'autre part, les autres formes céramiques de ce tombeau sont nettement plus archaïques que celles de la couche inférieure du caveau LIV. Nous ne croyons donc pas que celui-ci remonte jusqu'au temps d'Amenemhat IV. La grande croche peinte à panse sphérique, fig. 22, P, est un type céramique qu'on retrouve en Egypte dans les installations d'étrangers de la fin du Moyen Empire.

Vers 40 cm. de profondeur, à travers une couche pratiquement stérile,



FIG. 18. — Mobilier *in situ* du caveau LIV  
Couche supérieure (cf. fig. 17).

<sup>(1)</sup> Syria, 1933, fig. 18 P, Q.



sous le sol du caveau, nous avons atteint l'axe naturel. Le caveau et l'habitation dont il dépendait avaient donc été élevés sur un terrain qui n'avait porté aucune construction antérieure en pierre.

En résumé, d'après les indices céramiques, l'utilisation du caveau LIV remonte jusqu'au *xviii*<sup>e</sup> siècle; la principale époque est cependant le *xvii*<sup>e</sup>, c'est-à-dire l'époque de la domination hyksos en Egypte. Vers la fin du *xvi*<sup>e</sup> siècle, un changement s'est produit dans la séquence céramique: des types céramiques nouveaux apparaissent dans le mobilier funéraire comme la bouteille fusillatée rouge lustré, le bibi et les bols chypriotes à anses rigides. Ce n'est pas que la forme de ces réipients soit entièrement nouvelle, car certains ont leur prototype parmi les formes antérieures<sup>1)</sup>. C'est surtout la technique qui est plus perfectionnée, aussi bien en ce qui concerne le choix et la qualité des terres que les procédés de lustrage et de cuisson. Il paraît évident que cette évolution a les rapports avec l'arrivée des types céramiques chypriotes, tel le bibi par exemple. La rareté des vases chypriotes, et l'absence de vases mycéniens permet de fixer le terme de l'utilisation du caveau LIV au *xv*<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

#### VII. — LE CAVEAU FUNÉRAIRE LV.

Le caveau LV occupe une partie du sous-sol des deux pièces immédiatement au nord de celle qui contient d'une part les trois grandes jarres et d'autre part, sous le sol, l'entrée du caveau LIV, fig. 16. Le mur passe par-dessus l'entrée du caveau LV, la tombe se trouve sous la chambre à l'ouest de ce mur, l'entrée dans l'angle sud-ouest sous le sol de la chambre attenante à l'est, fig. 24. Sa disposition est donc la même que celle des caveaux XXXVI et LIII. Dans l'angle nord-ouest de la pièce située au-dessus du caveau, nous avons rencontré une grande table circulaire en pierre placée au niveau du sol. Des tables de ce genre ont été trouvées à Ras Shamra à plusieurs reprises avec des installations ou des dépôts de bestiaux funéraires ou vides.

La chambre funéraire est de plan presque carré (2 m. x 1 m. 70), fig. 24 et 25. L'entrée se trouve dans l'angle sud-est: un assuaire formant puits occupe

<sup>1)</sup> Voir plus loin, p. 224.

<sup>2)</sup> Les bols à anses rigides (fig. 17, J et H, c), ne sont pas absents dans la couche inférieure,

par exemple fig. 22, N.

<sup>3)</sup> Cf. notre rapport de la première campagne, *Syria*, 1921, pl. LI; *ibid.*, 1933, pl. XIII.

l'angle nord-ouest. Au point de vue construction, inclinaison des murs, enduit



FIG. 17. — Types céramiques de caveau LV. — Couteils supérieurs (cf. fig. 17). Dessins de G. Chenev.

blanchâtre et dalles de couverture (profondeur 3 m. 90); le caveau LV ne se

distingue en rien des tombes précédemment décrites. Son sol est en terre battue. Hauteur de la chambre 1 m. 50.

Un coup d'œil jeté sur les fig. 26 et 27 qui resument les types de céramique et de bronze, montre que le caveau LV a cessé d'être utilisé avant la fin de l'emploi des caveaux LIII et LIV. Son mobilier ne contient, en effet, ni vases mycéniens ni vases chypriotes. Tous les vases sont de la fin de notre II<sup>e</sup> niveau. Les types dits hyksos du XVIII<sup>e</sup> siècle dominent, fig. 26. Certains vases peuvent descendre au XIX<sup>e</sup> comme celui à col trilobe, fig. 26, N, qui montre une forme d'inspiration métallique rappelant nettement certaine coupe en argent des tombes à fosse de l'acropole de Mycènes. Quant aux types céramiques les plus anciens du caveau LV, notamment ceux retirés de l'ossuaire, ils remontent au début du XVIII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècles. Parmi eux, les cruches peintes fig. 26, Y à Z. A sont caractéristiques de la fin du Moyen Empire. Celle de la figure Z, avec peinture rouge et noire, est très semblable, quoique de facture inférieure, à la cruche retirée du puits sous la tombe XXXVI en même temps que le fragment de vase de Camars, du XIX<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. Les premières inhumations faites dans le caveau LV doivent donc remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le nombre des objets en bronze, fig. 27, notamment des poignards, est plus élevé que dans le caveau précédent. Les poignards sont pourvus de trois ou quatre rivets pour la fixation du manche, les lances, sauf une, fig. 27, Q, sont, le pourvus d'arête médiane. La grande pointe de lance, longue de 33 cm., fig. 27, L et fig. 28, est à double fondue avec à sa base une virule de serrage.

Les épingles en argent et en bronze sont à tige assez mince; les têtes forment un bouton plat fig. 27, A (argent), B (bronze, retirée de l'ossuaire), D et E (bronze), ou une petite sphère, fig. 27, C. Les cols sont lisses, godronnés, fig. 27, B ou côtelés, fig. 27, D, E, ils sont percés et munis d'un anneau mobile. Une petite épingle en argent est à tête enroulée, fig. 27, G. La même tombe contenait une pince à épiler, fig. 27, H, une bague en fil d'argent avec une perle de cornaline en gase de chaton, fig. 27, I, deux fusibles en porce, fig. 27, K, ainsi qu'un cylindre en pierre brune soigneusement gravée<sup>(1)</sup>.

Nous avons rencontré le roc naturel vers 60 cm. sous le niveau du sol en

(1) Cf. notre volume sur les cylindres de Ras Shamra (en préparation).

terre battue du caveau. Dans la couche intermédiaire il y avait les restes d'une



FIG. 20. — Vases du caveau LIV (cf. fig. 19, 31, 22).

sépulture avec un doler analogue à celui de la sépulture mise au jour sous le

caveau XXXVI dans le chantier, carré 5 du plan, fig. 1 (cf. plus haut p. 203 et fig. 3, coupes AB et CD). Il s'agit du même niveau remontant au début du II<sup>e</sup> millénaire non encore atteint jusqu'ici pendant nos fouilles au pied de

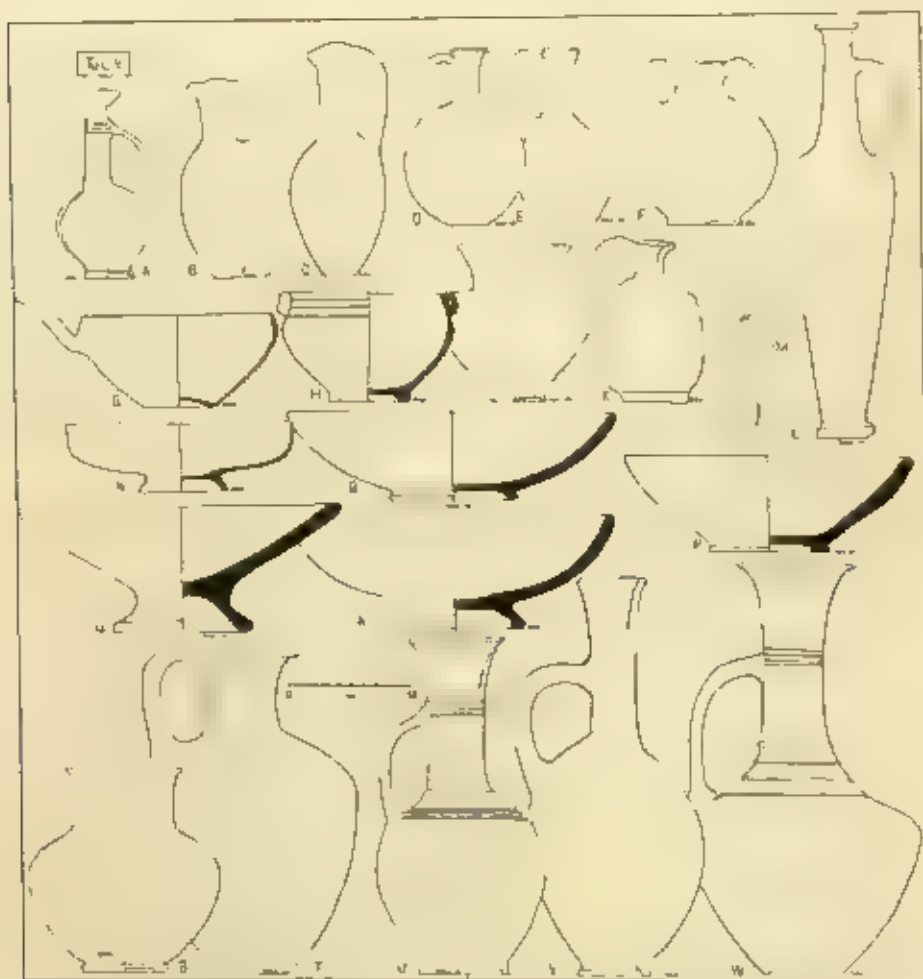


FIG. 21 — Types céramiques du caveau LIY. Couche supérieure.  
(cf. fig. 19 et 20). Dessins de G. Chenet

l'acropole N-E du tell. A cette époque il y avait donc ici, au bas de la pente qui monte vers la ville haute, un cimetière ou un quartier d'habitation en matériaux légers avec des tombes dans le sous-sol.

## VIII. — LES CAVEAUX FUNÉRAIRES LVI et LVII.

Les tombes LVI et LVII occupent le sous-sol des deux chambres immédiatement au nord de celle qui contient la tombe LV. Le plan, fig. 20, montre leur

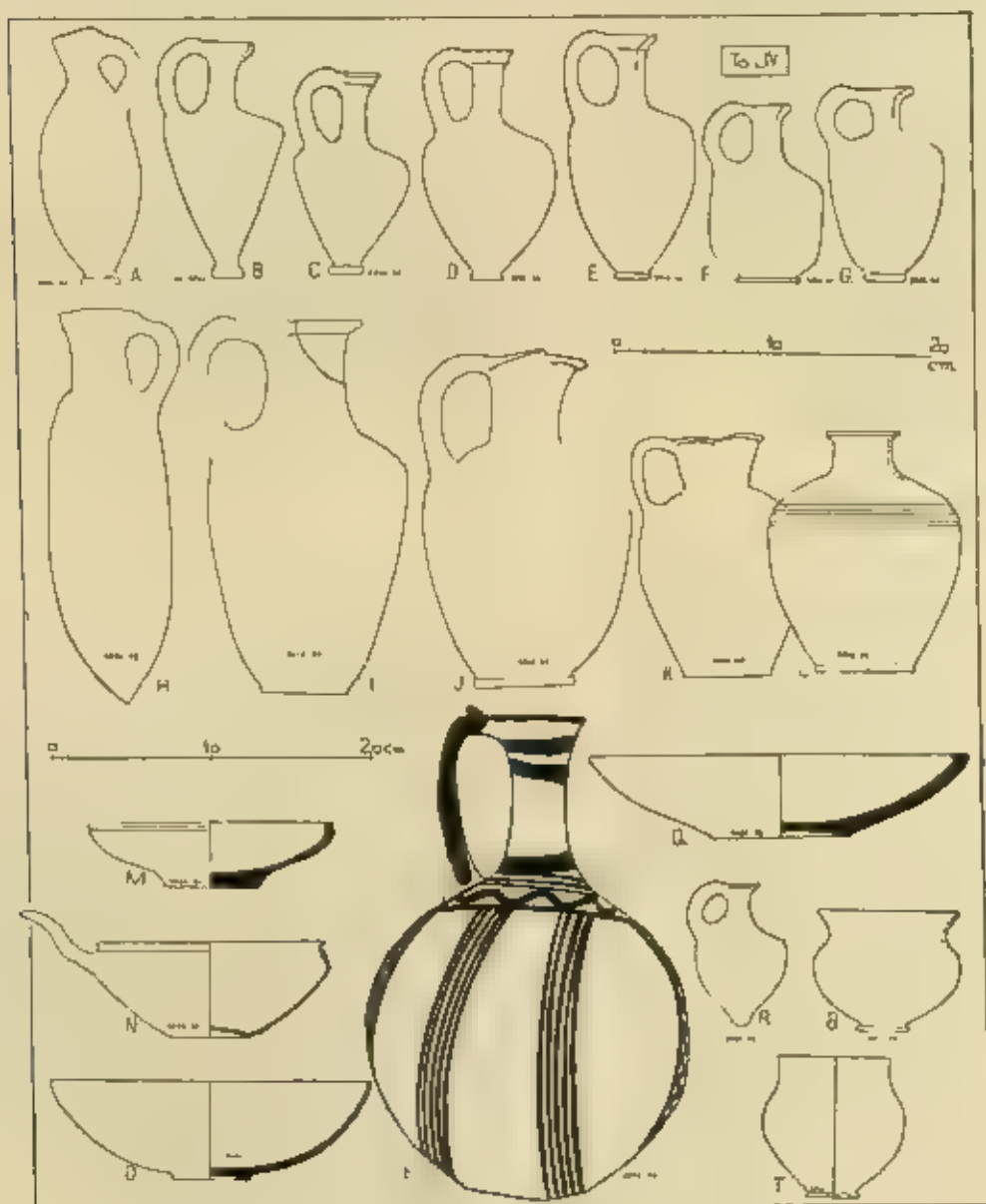


FIG. 22. — Types céramiques du caveau LIV. Couche inférieure (cf. fig. 18 et 20). Dessins de G. Chenet.



situation respective. La chambre funéraire du caveau LVI est située sous une pièce presque carrée. Le caveau LVII, tout en longueur, occupe le sous-sol de la pièce voisine en passant sous le mur de refend. Les deux caveaux communiquent entre eux, comme nous le verrons plus loin.

Dans l'angle nord-est de la pièce qui contient dans son sous-sol le caveau

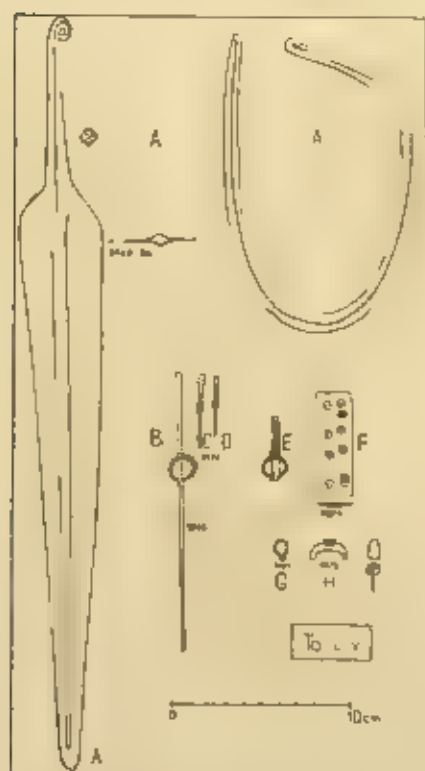


FIG. 23. — Polignard chypriote, épingles à habits, etc., du caveau LIV (cf. p. 219).

LVI se trouve un puits muré; dans l'angle opposé, une table de pierre a été disposée à la hauteur du sol et à un mètre au-dessus des dalles de couverture du caveau. Ces installations correspondent à celles rencontrées au voisinage des caveaux LIII à LV précédemment décrits et renforcent l'hypothèse du caractère rituel de ces dispositifs.

L'entrée du caveau LVI passant sous le mur est se trouve dans la pièce voisine. Les fondations des murs qui délimitent cette pièce font saillie du côté intérieur et bordent ainsi un couloir qui n'a que 0 m. 35 de large. A l'extrémité ouest de ce couloir se trouve la porte du caveau, fermée d'une dalle carrée de 0 m. 34 de côté, dressée contre le cadre en pierre de taille. Par suite de la pression exercée par le mur passant au-dessus du linteau celui-ci s'était fendillé et la dalle de ferme-

ture s'était légèrement détachée du cadre. La fente ainsi produite en haut de la porte avait anciennement été obstruée par plusieurs dalles grossières, que l'on voit *in situ* sur la photographie, pl. XXIII, 1. Sur la banquette formée par la fondation du mur du couloir, à gauche de la porte, un squelette de nouveau né était déposé dans une jarre incomplète écrasée. Cette coutume d'enterrer les enfants morts-nés ou en bas âge devant la porte des caveaux ou parfois sous le dromos, nous l'avons souvent observée à Ras Shamra.

Le poids du mur passant par-dessus la porte du caveau n'avait pas seule-



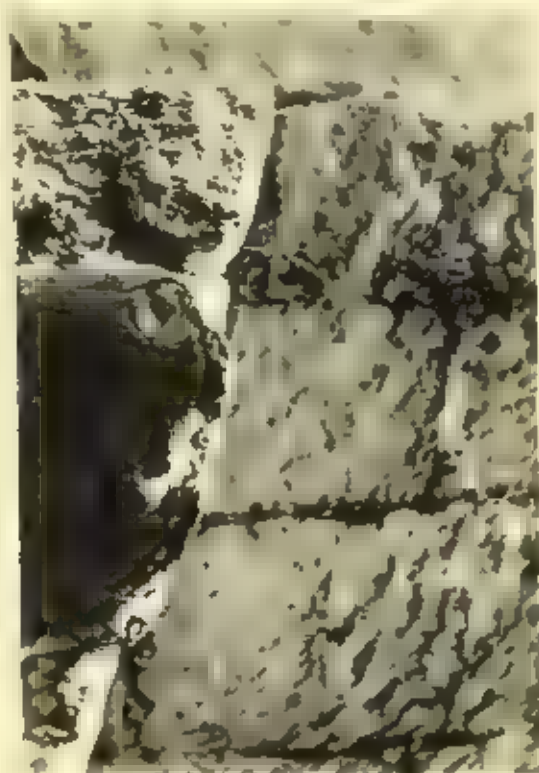
1. Porte de tombe LVI  
et sépulture d'enfant.



2. Dalle de couverture avec rainure et ciment,  
tombe LVI



3. Porte de communication  
entre tombes LVI et LVII.



4. Appareil en encorbellement  
tombe LVI



ment fait ce ler le linteau, mais il avait également provoqué l'effondrement de quelques blocs des assises supérieures du mur E de la chambre funéraire à l'angle du couloir d'accès, fig. 29, coupe CD.

L'ouverture ainsi produite dans le plafond du caveau, entre le linteau des deux grandes dalles de couverture et le haut du mur de soutènement E, avait été anciennement bouchée par des pierres de fortune, comme on le voit sur le plan, fig. 29. L'erreur des constructeurs avait été d'associer le mur est de la

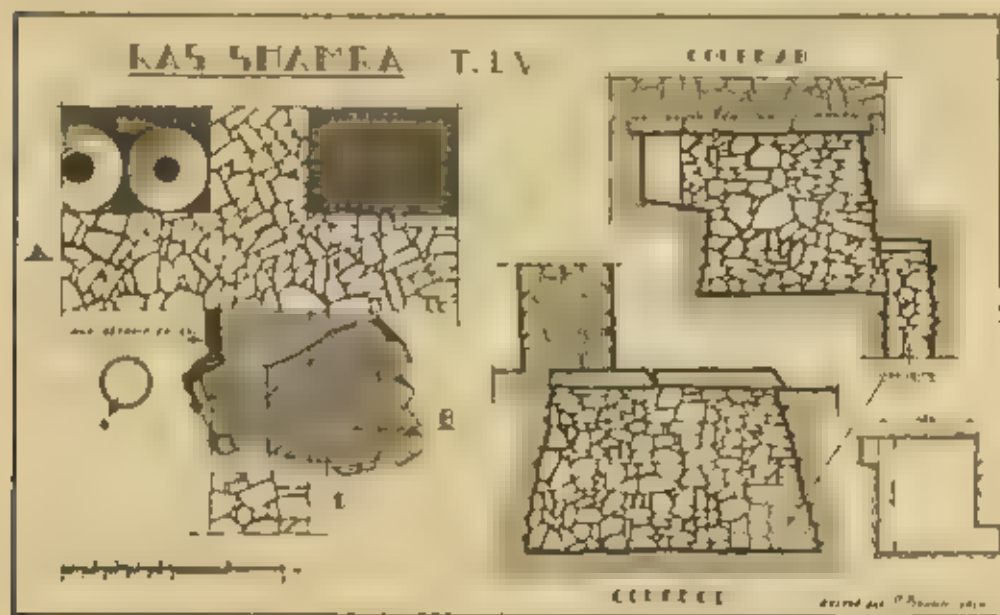


FIG. 21. Plan et coupes du caveau T.V. Relevé par P. Hronka.

chambre située au-dessus du caveau en retrait par rapport à l'axe du mur de soutènement du caveau sous-jacent. La poussée s'exerçait ainsi sur la face extérieure de ce mur, ce qui devait provoquer son fléchissement d'autant plus facilement que ses assises sont montées en porte-à-faux et qu'il est en outre percé par la porte d'entrée de la tombe. Peut-être les constructeurs n'avaient-ils pas encore acquis l'expérience du nouveau système d'appareil adopté précisément pour les murs de ce beau caveau.

Dans les tombes LIII à LV précédemment examinées, les murs inclinés vers le haut sont en pierres sèches, recouverts d'un épais enduit de terre et de chaux. Dans le caveau LVI, par contre, les murs sont élevés en pierres de taille appa-

redressés sans lant. Les joints du côté intérieur sont louches par une terre argileuse blanchâtre ou jaunâtre restée plastique, pl. XVIII, 4. Les bts, depuis la base du mur, sont en porte-à-faux, comme les coupes AB et CD le montrent, fig. 20.

L'inclinaison est assez accentuée, atteint 21° par rapport à la verticale. Dans

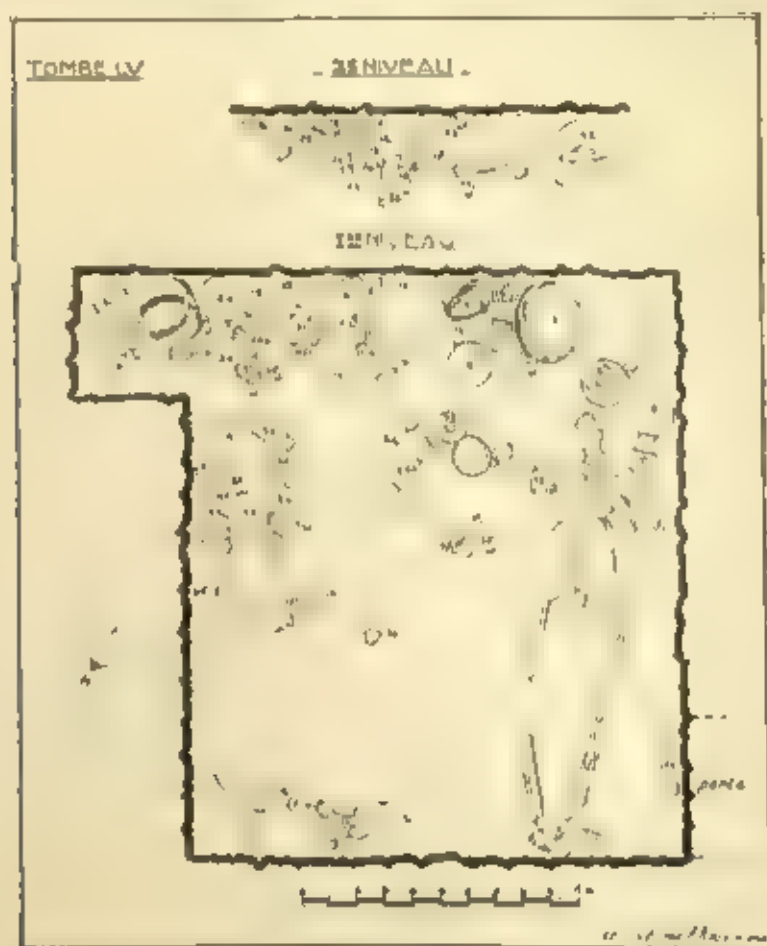


FIG. 25. — Plan du mobilier *in situ*, caveau 1.V. Relevé de P. PIRON.

le sens N-S, le caveau a 2 m. 70 de largeur au niveau de son sol (au sommet, sous les dîles de couverture, la largeur n'est plus que de 1 m. 60). L'inclinaison du mur est visible aussi sur la photographie, pl. XVIII, 4, qui montre une vue du caveau à l'angle de l'effondrement. Nous avons pu constater ici que les assises ne sont pas profondes : à peine 0 m. 30, ce qui est évidemment insuffisant pour une construction en porte-à-faux aussi fortement accentuée.

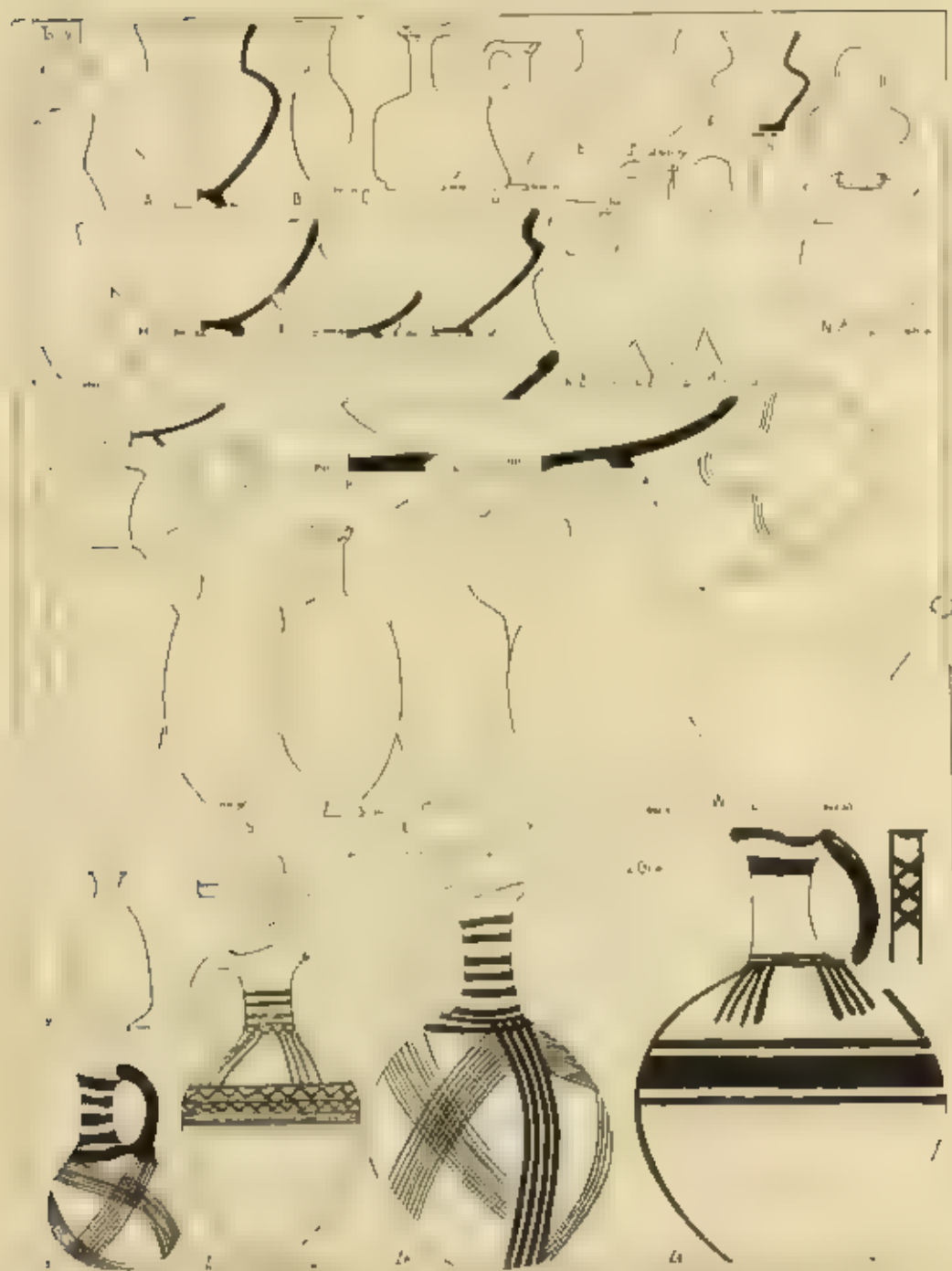


FIG. 26 Types céramiques du niveau IV. Dessins de G. Goulet



À la base du mur nord et du couloir d'entrée, l'angle est taillé dans la pierre, ce qui rappelle vivement les pierres d'angle des grandes tombes à encorbellement d'époque mycénienne.

Les piedroits de la porte sont doubles, fig. 29, coupe EF, et ont 0 m. 75 de

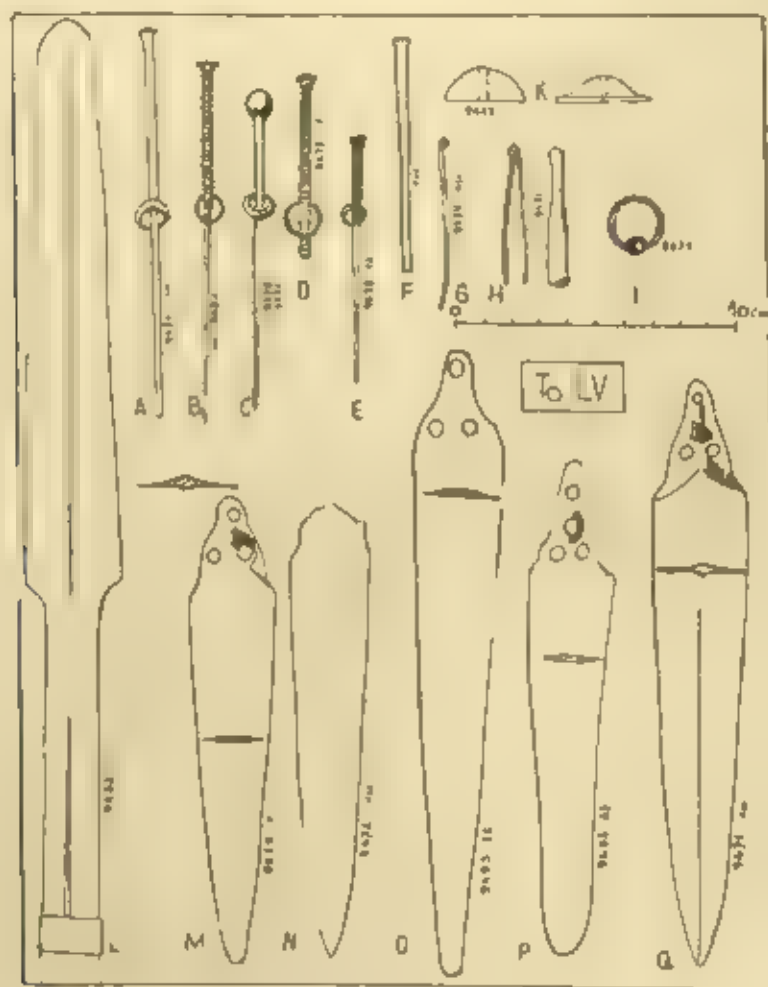


FIG. 27. — Lames, poignards, épingles, etc., du caveau LV. (cf. fig. 28).

Dessins de G. Chenev

largeur à la base. Le hubau forme également de deux dalles juxtaposées, est au niveau du plafond qui se trouve à 4 m. 70 au-dessus du sol en terre battue du caveau. La hauteur intérieure de la porte est de 0 m. 37, une partie de la différence de niveau entre le seuil et le sol du caveau (0 m. 95) est rachetée

par trois marches légèrement en pente, fig. 29, coupe EF. Le couloir, entre la porte et la chambre funéraire proprement dite, a une longueur de 1 m. 20.

Les dalles de couverture formant plafond étaient scellées sur les murs au



FIG. 28. — Lames, poignards, épingles, bagues, pièce à épaver et perles du caveau LV (cf. fig. 27).

moyen d'un ciment blanc très dur. Comme on le voit sur la photographie, pl. XIII, 2, figurant l'une de ces dalles renversée, une rigole taillée dans la face inférieure devait faciliter l'adhérence du ciment et assurer une fermeture hermétique du caveau, sans doute pour éviter l'échappement des odeurs et

leur pénétration par les fentes du remblai et du sol dans la pièce située au-dessus.

Une porte pratiquée dans l'angle sud-ouest établit une communication avec le caveau LVII, fig. 20, plan. Cette porte ne donne pas l'impression d'avoir été percée à travers le mur postérieurement à l'achèvement du caveau, pl. XVIII, 3. Il semble plus probable qu'elle était prévue dans la construction primitive et

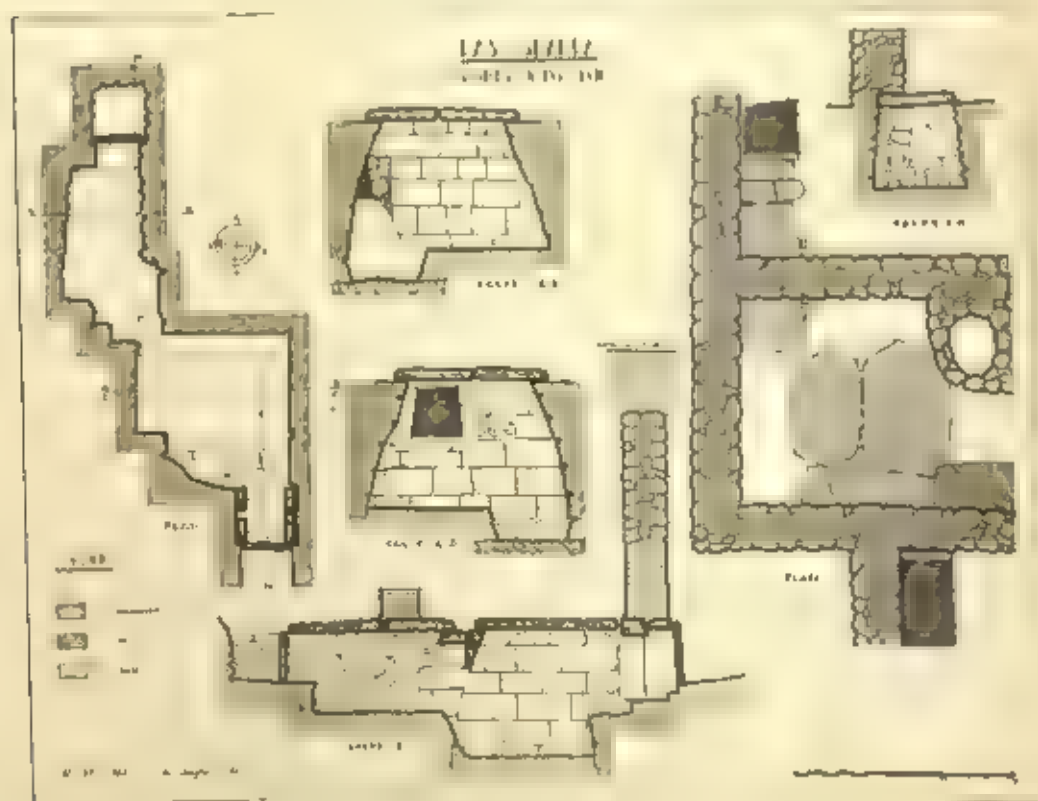


FIG. 20. — Plans et coupes des caveaux communicants LVVI et LVII. Relevé de J. de Soghier.

qu'elle devait donner accès à un ossuaire. Par rapport au caveau LVVI la tombe LVII occupe en effet le même emplacement que les ossuaires dans les caveaux LIV et LV.

Est-il permis de considérer la tombe LVII comme un simple ossuaire du tombeau avec laquelle il communique? Quoique ses dimensions (longueur 1 m. 80, largeur 1 m., hauteur 1 m. 40) soient nettement inférieures à celles des autres caveaux de cette époque, elles nous paraissent être trop importantes pour un ossuaire. Son sol est 10 m. 30 plus haut que le fond du grand caveau,

fig. 29, coupe EF. Or, d'ordinaire les ossuaires des tombes tendent jusqu'au-dessous du



Fig. 30. — Plan du mobilier des caveaux LV I et LV II *in situ*. Relevé par J. de Jaegher.

niveau du sol des tombes auxquelles ils appartiennent. Enfin nous n'avons jamais rencontré un ossuaire qui, en outre de la porte d'accès de l'intérieur

du caveau, aurait été pourvu d'une seconde porte donnant sur l'extérieur.

La porte à l'extrémité ouest du caveau LVII est précédée d'un puits d'accès muré à la base, de 0 m. 60 de diamètre, juste assez grand pour permettre l'écarter la dalle de fermeture en la faisant à plat, levant l'entrée ou debout contre le mur la puits. Le seuil de la porte est à 0 m. 30 au-dessus du sol du caveau. Toute cette disposition ne diffère guère de celle que l'on observe à l'entrée des autres caveaux de cette époque.

Les quatre dalles juxtaposées qui forment le plafond de la tombe LAII sont exactement au même niveau que celle du grand caveau voisin. La dalle tout à fait à l'est, celle qui passe à un mètre sous la base du mur de refend, fig. 29, coupe EF et plan repose sur des blocs qui eux-mêmes s'appuient sur les assises supérieures du mur ouest du caveau LAI. Il semble donc que la construction du petit caveau LAII est postérieure à l'achèvement du grand.

En tenant compte de tous les indices, voici comment nous nous figurons les relations des deux tombes : devant la menace de l'effondrement du mur, ou à la suite de cet accident, on avait décidé l'évacuation partielle du grand caveau. A cette occasion, l'ossuaire a été agrandi et transformé en un caveau secondaire avec une entrée indépendante.

Le caveau primitif LAI ne contient que peu de céramique, mais beaucoup de bronzes. Dans le petit caveau, par contre, les bronzes sont rares et les vases sont empilés, formant au moins deux niveaux que nous reproduisons séparément, fig. 30. Ni dans le grand caveau, ni dans le caveau secondaire nous n'avons trouvé de squelette en place.

Nous décrirons d'abord le mobilier du caveau LAI, puis celui de LAII.

Dans le couloir d'accès sur la dernière marche, contre le mur nord, une lampe à bec pincé avait été déposée, fig. 30, n° 65.

Parmi les vases, tous du type de la fin du II<sup>e</sup> niveau, déposés le long de la paroi N, à droite de l'entrée, nous devons signaler spécialement le grand bol à goulot et anse verticale, fig. 30, n° 10 et fig. 31, T. Il est à paroi mince, à cuisson sonore, couvert d'un engobe brun-noir sur lequel sont appliqués des fasceaux de traits parallèles, peints en rouge mat, convergeant vers le centre du bol. La peinture, peu résistante d'ailleurs, a beaucoup souffert. De la même technique est la cruche, fig. 31, S, qui gisait parmi les objets accumulés au pied de la paroi opposée du caveau, fig. 30, n° 3.

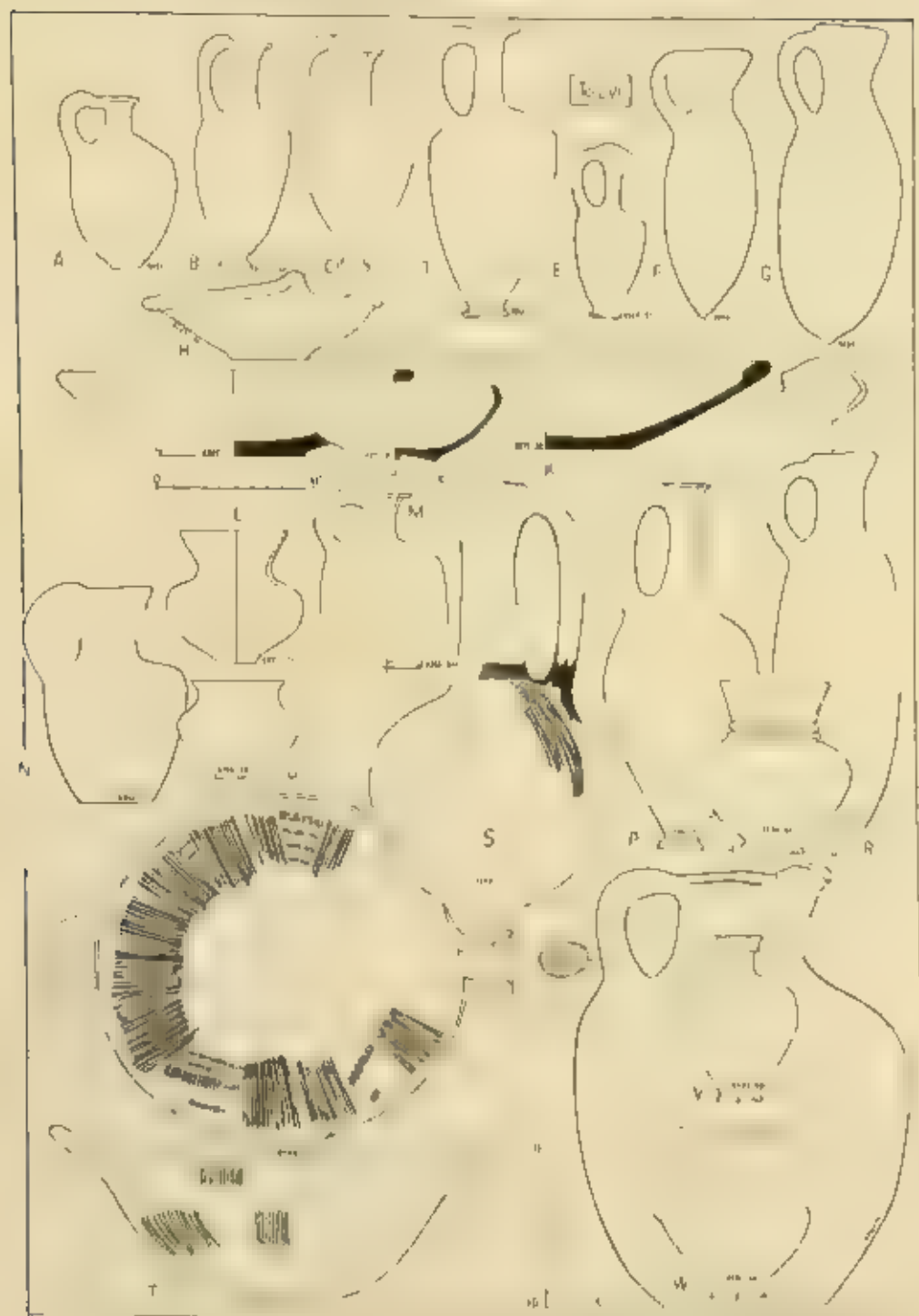


FIG. 31. Types céramiques du caveau IV. Dessins de G. L. G. et



Cette céramique a été dénommée par les archéologues de langue anglaise *red-on-black*. Elle est très répandue en Chypre<sup>(1)</sup>, dans les nécropoles et stations contemporaines de l'époque hyksos pendant laquelle l'île, sous une impulsion venue du dehors, avait été le théâtre de mouvements ethniques probablement assez considérables<sup>(2)</sup>. C'est de Chypre que cette céramique se particulièrement a dû être importée à Ras Shamra<sup>(3)</sup>, où elle est jusqu'ici restée très rare parmi nos trouvailles. Elle date de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ce qui concorde avec l'ensemble des trouvailles de la tombe LVI. En effet, les types céramiques, notamment les cruchons en terre lustrée noire ou rouge, fig. 31, A-E, M-P-V, et les vases à col carène en terre ébauchée rugueuse, fig. 31, I et Q, sont caractéristiques de l'époque hyksos. Le nombre élevé des objets en bronze et des armes retrouvés dans le caveau, est également un signe d'ancienneté dans les tombes de Ras Shamra postérieures au XVI<sup>e</sup> siècle, les armes deviennent extrêmement rares.

Le grand poignard, fig. 32, U et fig. 33 et 34 avait le manche incrusté d'une matière fibreuse, probablement du bois. L'adhérence du pliage étant assurée par deux rivets et par les bords de la poignée rabattus par martelage. À la naissance de la poignée, la lame s'élargit et forme comme deux rudiments de cornes qui annoncent les ailettes si caractéristiques des armes égéennes et mycéniennes<sup>(4)</sup>.

La lame présente une curieuse particularité. Les deux tranchants sont fendus dans le sens de la longueur, fig. 34. À l'intérieur, le métal montre un aspect fibreux. La lame donne ainsi l'impression d'être faite de deux lames plates soudées ensemble. Quelque-uns des petits poignards et des haches d'armes

(<sup>1</sup>) Il n'est pas sûr cependant que la technique de cette céramique soit originaire de l'île. La *red-on-black* et la *red-on-red* poterie apparaissent dans l'île précisément dans des climats et stations qui présentent des traits qui ne sont pas familiers à la civilisation chypriote, cf. les observations dans *Swedish Cyprus Expedition*, vol. I, p. 371, m : Nitovikla et Paloskoutella, et nos *Missions en Chypre*, p. 62.

(<sup>2</sup>) Cf. les premières indications dans nos *Missions en Chypre*, p. 63.

(<sup>3</sup>) Sur les quelques fragments trouvés ailleurs en Syrie, à Gezer notamment, cf. E. GARRARD, *Studies*, p. 304.

(<sup>4</sup>) Les vases du type *red-on-black* et *red-on-red* trouvés à Nitovikla et Paloskoutella en Chypre sont datés par la *Swedish Cyprus Expedition* entre 1750 et 1600.

(<sup>5</sup>) Cf. nos observations dans *Rapport de la septième campagne, Syrie*, 1936, p. 143. — Cf. aussi le poignard de Palukastro, A. D. S. A. X, suppl. paper, pl. XXV.

présentent le même aspect — par contre on ne l'observe pas sur les lances trouvées dans la même tombe.

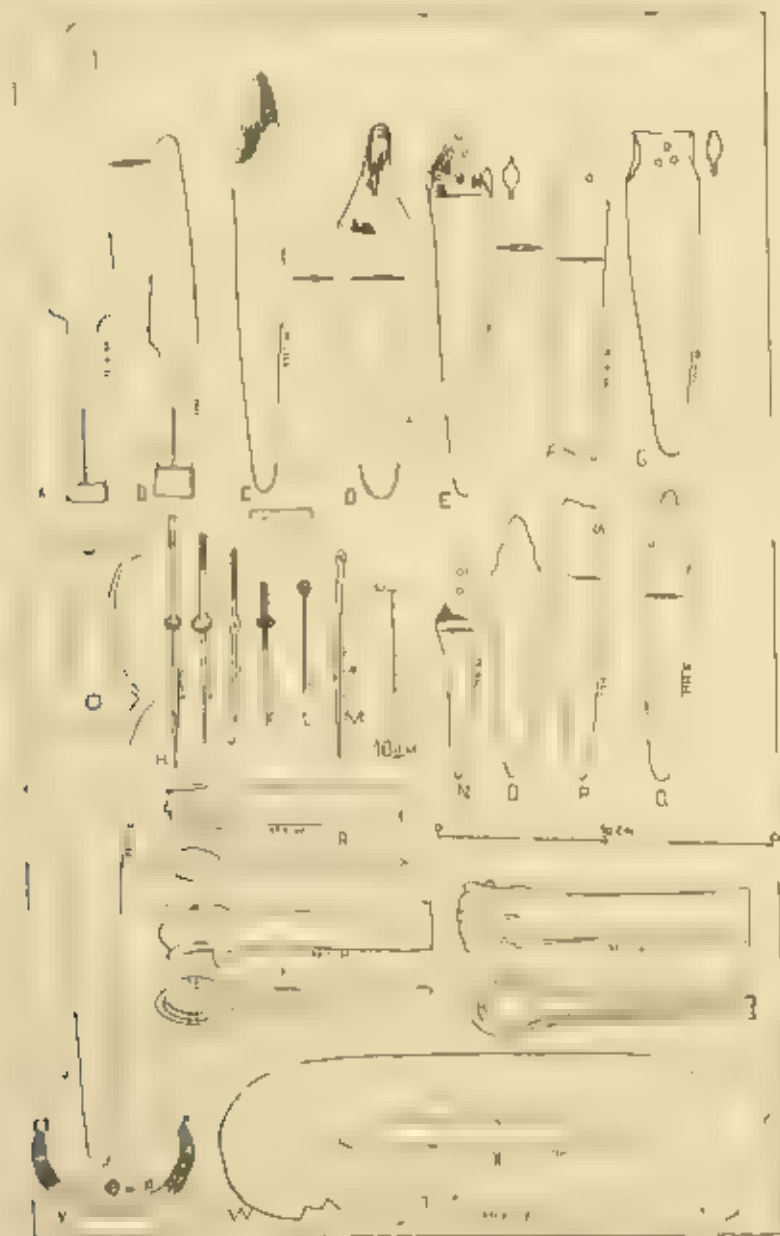


FIG. 32. — Armes et objets de parure en bronze du caveau LVI.  
Dessins de G. Chevet.

Il est probable qu'il y a une différence de constitution physique entre l'ex-

l'extérieur du métal et la partie interne de la lame, du ferreux qui est peut-être le résultat d'une trempe. Celle-ci, en durcissant la partie superficielle de la lame, a pu changer d'une part son coefficient de dilatation et d'autre part sa réaction en présence des acides du sol qui produisent la patine. La formation de la patine, qui a tendance à augmenter le volume du métal, s'est exercée autrement sur l'intérieur de la lame que sur l'extérieur trempé, d'où la rupture qui a fendu en deux la lame suivant le plan des tranchants.

Un poignard présentant exactement les mêmes particularités a été trouvé par Schliemann à Mycènes<sup>1</sup> au voisinage immédiat de la troisième tombe à fosse. Ce poignard est du même type que celui de Ras Shamra, ce qui renforce encore la parenté signalée plus haut entre ces armes mycéniennes et les types analogues d'Ugarit.

Le type de hache d'armes à douille godronnée, parfois munie d'un rivet et d'un crochet, fig. 32, R-T, est identique à celui des haches trouvées en Palestine dans les tombes de l'époque hyksos<sup>2</sup>. Les nombreux poignards ou couteaux, fig. 32, C à G, N à Q, les lances à douille ouverte serrée par une virole, fig. 32, A, B, les ajungles en bronze ou en argent à col percé, munies d'un anneau de fixation, fig. 32, H-L, de même forme que les objets analogues des tombes LIV et LV, n'appellent qu'une observation : ce sont là des types particulièrement répandus en Syrie à l'époque hyksos.

Le bronze, fig. 32, V, trouve a deux exemplures, est d'un type nouveau à Ras Shamra. Il est constitué par une forte tige en bronze, de section quadrangulaire, creusée en forme de cercle. Les extrémités vont en s'amincissant et se terminent par un mince fil de bronze qui, après avoir formé une boucle, revient s'enrouler en spirales serrées autour des extrémités. Il s'agit probablement d'un type de bracelets ouverts dont les boucles terminales étaient réunies par un lien souple.

Pour la première fois aussi, nous rencontrons des ceintures en tôle de bronze larges de 10 cm., parfaitement fixées, comme l'indiquent les trous de rivets, sur une doublure de cuir moulée cloffée. La longueur de ces ceintures,

<sup>1</sup> H. SCHLIEMANN, *Mycenaean Triples*, 1878, p. 191, fig. 288.

<sup>(2)</sup> Au British Museum, n° 1064 d'Acenlon, au musée de Jérusalem, provenant de Gilwan,

à l'exception d'une la ceinture inférieure de la tombe II (GORDANO, *Univ. Liverpool, Annals of Archaeology*, XIX, 1934, pl. XXXVII, p. 49).

brisées ou de nombreux morceaux n'est pas déterminable ; un des plus grands fragments a 30 cm. de long, fig. 32, W. A mentionner encore de minces rubans en argent percés aux extrémités de trous de rivets, fig. 32, X.

A l'exception d'un petit poignard, tous ces bronzes avaient été accumulés au pied du mur sud du caveau, et principalement en avant de l'entrée vers

le caveau LVII, pl. XXIII, à droite de laquelle avait été déposée une grande jarre à deux anses, en fragments, renfermant le squelette d'un enfant nouveau-né, fig. 30, n° 26. Parmi les objets au pied du mur S, nous trouvâmes une cuillère en faïence verdâtre brisée, pl. XXII, 2. Le manche se recourbe à l'extrémité en tête d'oiseau d'eau dont la crête est creusée pour l'insertion d'une matière incrustante noirâtre. Les yeux également étaient incrustés, ainsi que deux rainures à la naissance du manche qui se prolonge en une main aux doigts allongés dans laquelle repose le cuilleron. Celui-ci dont le bord est orné de dépressions, présente en son creux des traces noirâtres de matière brûlée. Il s'agit donc certainement d'une cuillère-enconsoir <sup>(1)</sup>, d'inspiration égyptienne <sup>(2)</sup>. Longueur totale 100 mm.

A signaler dans cette même tombe un collier de 90 perles en pâte vitreuse blanchâtre, verdâtre ou bleutée, en cornaline, pierre verte ou argent ainsi qu'un scarabée à base



Fig. 33.  
Grand poignard  
en bronze  
du caveau LXI  
(cf. fig. 32,  
L et 36)



Fig. 34.  
Le poignard  
en bronze Ti  
cf. fig. 32  
caveau LXI

gravée, fig. 13, n° 9719, attribuée par le professeur Newberry à la période Hyksos ou au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

(1) Cf. VINOLANOUX, *Dictionnaire de la Bible*, t. II, p. 1778. — G. MAY, *Material Remains of the Megiddo Cult*, pl. XVII. Pour les enconsoirs plus récents de type apparenté,

SYRIA. — XIX.

cf. S. PRZYKOUSKI dans *Syria*, XI, 1930, p. 132, XV, 1931, p. 224, pl. XXVII, 1.

(2) M. Étienne Delolme directeur du Service des Antiquités en Égypte, à qui j'ai

Le mobilier funéraire de la tombe LVII, nous l'avons dit, est très riche, ce qui contraste avec l'exiguïté et la modestie de l'appareil du caveau. Les offrandes étaient empilées, formant au moins deux niveaux, voir plus fig. 30, I et II. Parmi les vases du niveau I, nous signalons deux grandes jarres à anses latérales allongées, forme assez fréquente à l'époque hyksos en Syrie et en Palestine<sup>1</sup>, fig. 30, n° 7 et 8 et fig. 31, O. À côté de l'une de ces jarres reposait un cratère dont le décor, peint sur l'épaupe, en rouge et noir est apparent à la céramique bicolore de la Syrie du Nord, fig. 36, Q. C'est également au niveau supérieur qu'appartient la grande cruche à peinture rouge-brun, fig. 36, V, analogue à plusieurs autres cruches également peintes, en partie bicolores, trouvées dans la même tombe, fig. 36, S et U. Deux d'entre elles, T et U, par leur bec tecté, leur décor sur l'épaupe et leur pied bien galbé, sont assez proches de l'une des cruches retirées sous le sol de la tombe XXXVI, ensemble avec le fragment de vase de Canares.

Parmi les poteries retirées du caveau LVII, il faut signaler, en particulier le gros vase à panse globulaire avec deux anses horizontales bulides près de l'ouverture, et muni d'un fer versoir traversant le bord supérieur. Il est en terre jaune verdâtre, dégraisée au sable quarlzeux, fortement cuite, avec surface ragneuse, pl. XXIV, 1 in lieu et fig. 35, I. C'est là, incontestablement une imitation d'un vase cretois du Moyen Moyen. Le fait que la terre très cuite de ce vase ressemble à la matière dont sont façonnées certains autres vases de la même tombe, de style non cretois, parle en faveur d'une origine syrienne, probablement même locale. Le vase est du type appelé par les archéologues de langue anglaise « bridge-spout vessel ». Sa présence dans le caveau LVII nous engage à attribuer aussi une origine égéenne à la cruche à panse ovale et à bec et long bec, pl. XXIV, 3 et fig. 31, II, en terre rouge brune faite tout

envoyé une photographie de la pièce à bien voulu me la faire « a voir ». L'ensemble ne m'a paru pas d'origine égyptienne. Les « clous en creux, destinés à recevoir une incrustation d'autre matière » ne sont pas connus dans la technique égyptienne ces « pièces » « modèles ». Il n'y a rien de semblable au Musée du Caire l'après M. King (ibid.) »

Or, les jarres analogues de Syblos, provenant des tombes de particuliers de la fin du

Moyen Empire, Moxon *Behnig et l'Égypte*, pl. CXXV, c, qui datent les jarres du temps du XII<sup>e</sup> dynastie Moxon, *ibid.* p. CXXVI.

Pour la céramique voir par exemple les jarres du même type du British Museum, *The Excavations of Tell el-Felâh*, pl. C, et de Jerusalem University, *University of Liverpool, Annual*, vol. XIV, pl. XXXIII 4, vol. XV, pl. XIII, 4, 5, 6, vol. XVI, pl. XVII, 20, pl. XVIII, 21, 22.



Fig. 1. Jar, found at the site of the Minouh-Moung-heh. — Jar, found at the site of the Minouh-Moung-heh. — Jar, found at the site of the Minouh-Moung-heh. — Jar, found at the site of the Minouh-Moung-heh.





cuite et dont la surface a tendance à s'écailler comme si un engobe avait été primitivement appliqué sans bonne adhérence<sup>14</sup>. C'est d'inspiration égéenne qu'est probablement aussi la forme des grands récipients à large panse, sur-

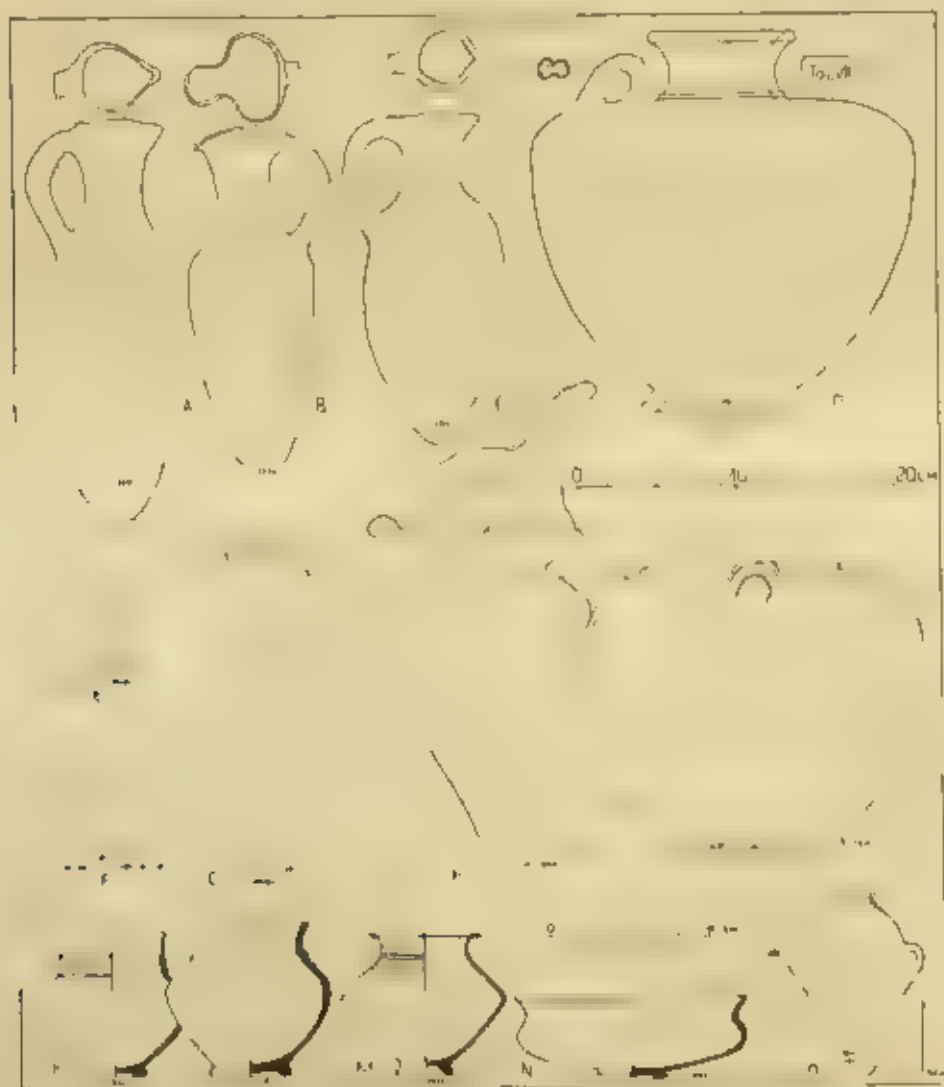


FIG. 35. — Types céramiques du caveau LVII. Dessins de G. Chenet.

montée d'un col évasé assez étroit, raccorde au vase par une baguette qui trahit l'imitation du métal et rappelle nettement le col de certains rhytons

<sup>14</sup> Le type pétrifié présente une parenté incontestable avec les cruches à goulot en

sifflet d'Anatolie, des îles et de Chypre.

minoens, pl. XXIV, 2 et fig. 45, D. Très voisins de ce type sont également les vases à peinture rayonnante sur l'épaule, petit goulot et anse bilobée, pl. XXV, 4 et fig. 36, P et R. L'un de ces vases, fig. 36, R et fig. 37 montre le motif en échelle cher aux peintres céramistes chypriotes à partir du  $xv^e$  siècle. Le même vase présente un enfoncement au milieu de la panse, accident de séchage ou de cuisson, que le potier a marqué d'une croix à la peinture<sup>(1)</sup>, fig. 37.

En ce qui concerne les deux belles pyxides en terre chamois, peintes en rouge, avec leur bord percé de trous pour le passage de liens retenant le couvercle, lui-même percé au sommet pour la fixation d'une lanière de prehension, pl. XXV, 1 et 2 et fig. 36, X et O, les seules pièces de comparaison dont nous disposons actuellement sont également à chercher du côté de l'Égée<sup>(2)</sup>.

Parmi les vases occupant le fond du caveau, nous mentionnons deux curieux flacons dont la panse forme un anneau, fig. 36, E, F et fig. 38, en haut. L'un est muni d'une anse torsadée sur laquelle rampe un serpent dont la queue est roulée en spirale à la base de l'anse et dont la tête vient reposer sur la lèvre du goulot. Le motif du serpent, modelé en haut relief sur la panse ou le col des vases, déjà connu en Mésopotamie dès le  $III^e$  millénaire<sup>(3)</sup>, est répandu aussi à Chypre depuis l'ancien Âge du Bronze<sup>(4)</sup>. À l'époque hyksos il devient assez fréquent en Syrie et en Palestine<sup>(5)</sup>.

De la même couche inférieure du caveau LVII, nous retirons un très beau flacon en terre grise à décor de triangles remplis d'incisions au pointille et jadis incrustés d'une matière colorante, fig. 36, H et fig. 38, en bas. Il appartient au type de l'époque hyksos par excellence, celui qu'on a appelé type de Tell Yahoudiyeh. La tombe LVII a fourni de nombreux autres exemplaires

<sup>(1)</sup> Peut-être s'agit-il ici d'un de ces vases de second choix qui avait été donné au mobilier funéraire par raison d'économie, rappelant les ratés de fabrication trouvés dans d'autres tombes à Ras Shamra et aussi à Chypre. Cf. nos *Missions en Chypre*, p. 75.

<sup>(2)</sup> Crète, Palaikastro, *Annual of the British School at Athens*, X, p. 325, pl. 8, c.

<sup>(3)</sup> Par exemple, le vase à libations bien

connu de Goudéa.

<sup>(4)</sup> Cf. P. Dikaios, *Les Cultes préhistoriques dans l'île de Chypre, Syria*, p. 345, et nos *Missions en Chypre*, p. 33.

<sup>(5)</sup> Cf. les vases de Megiddo, H. S. MAT, l. c., pl. XXII; GANSTANG, *University of Liverpool, Annals*, XXI, 1934, pl. XXII, 9: vase du  $xvii^e$  siècle de Jéricho.

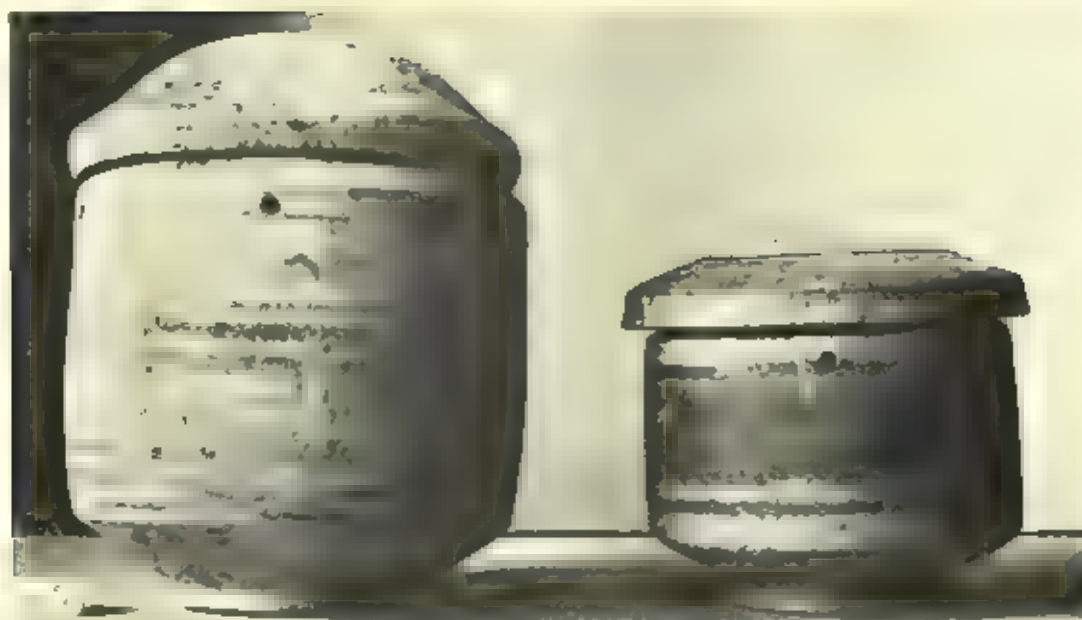


Fig. 1. Deux vases en terre cuite du Chalcolithique (fig. 30, Pl. XXV).



Fig. 2. Vases peints de la fin du Chalcolithique (fig. 31, Pl. XXV).



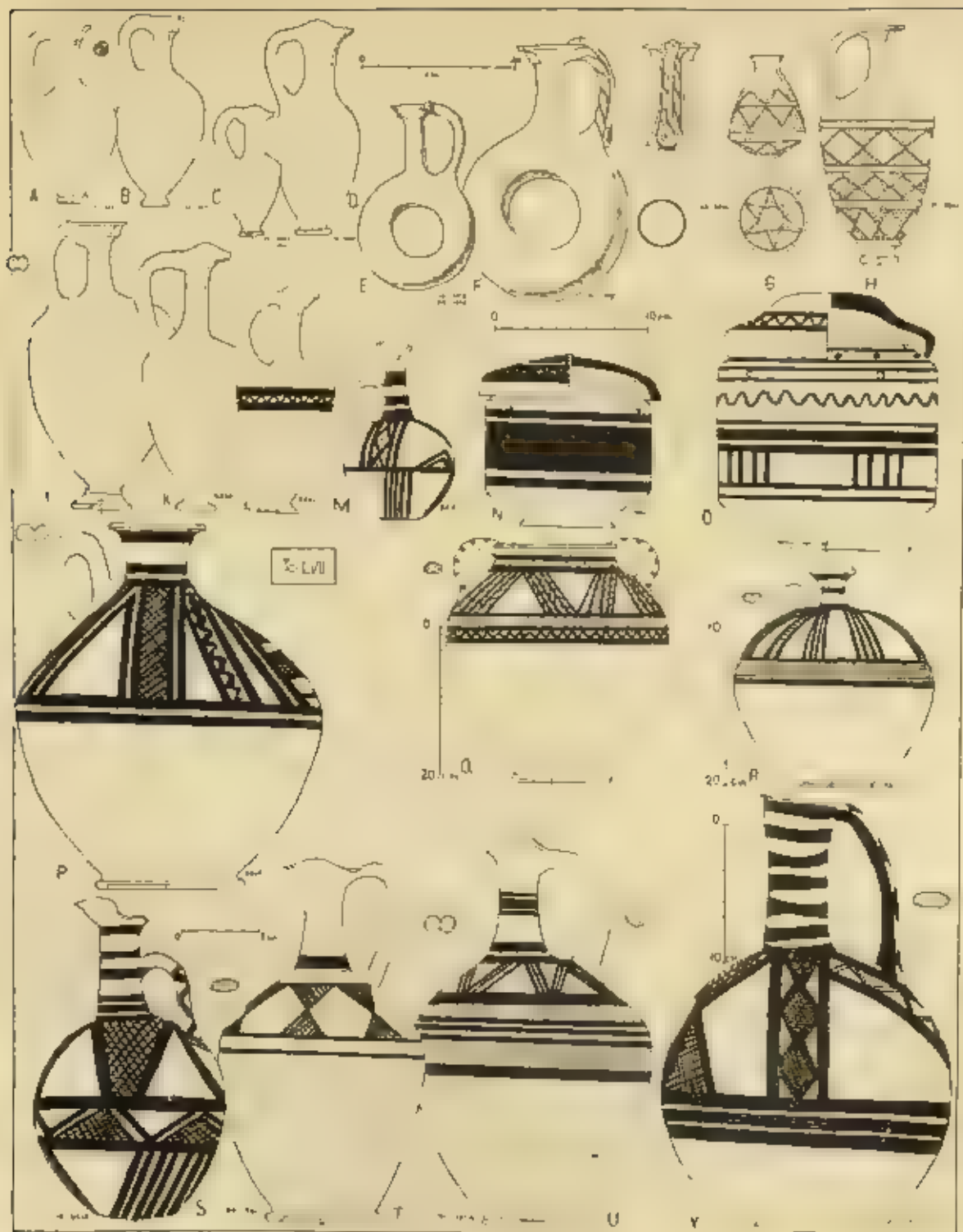


FIG. 36. Types céramiques de la caverne L.VII (cf. fig. 35). Dessins de G. Chenet.



sans décor, fig. 36, A, B et C. Du même atelier que le flacon grave doit provenir le petit vase apode décoré pareillement, fig. 36, G et fig. 38, fabrique avec la même terre.

L'apportants pour la date du caveau LVII sont également les vases fig. 36, D, K et L. Le cruchon L, en terre chamous avec engobe rouge lustré, orne au-dessous de l'épaule d'une bande peinte en noir, est d'une exécution technique très soignée et apparente aux cruchons associés au fragment de vase de Camirus de la tombe XXXVI. Le flacon D, à pied annulaire plat, également en terre rouge lustrée, s'apparente aux brocs déjà signalés du tombeau II de Byblos, contemporain d'Amenemhat IV.

La tombe LVII contenait dans la couche supérieure un vase de forme ovale, pl. XXIV, 4 et fig. 35, G, en albatre translucide et un gobelet cylindrique, fig. 35, E, de même matière. Le gobelet évase F de la même figure et pl. XXIV, 4 est en pierre vert clair tachetée de vert foncé<sup>1</sup>. Ces trois types de vases en pierre sont certainement de type égyptien, mais il est possible qu'il s'agisse de copies syriennes.

La tombe LVII a livré aussi un scarabee du type de l'époque hyksos, fig. 13, n° 9871, encore monté dans un anneau d'argent, ainsi que deux cylindres en labalite dont l'un particulièrement beau<sup>2</sup>.

Les types d'épées, poignards et haches d'armes sont identiques à ceux du grand caveau voisin, fig. 39, A à D et H, fig. 40, A signaler, fig. 39, E et fig. 40, un certain nombre d'éléments de lances creuses en argent, entrees, qui pouvaient avoir servi de serrissure à un plateau, vase ou récipient en matière périssable. Enfin dans l'angle S-E du caveau était déposée une helle coupe en bronze, ornée de godrons exécutés au repoussé de l'extérieur vers l'intérieur, mais en très mauvais état de conservation par suite de la minceur des parois que la patine a rendus très friables, fig. 40 et fig. 41<sup>3</sup>. Le bord est recourbé en ourlet vers l'extérieur, le creux est rempli d'un masic dur pour donner plus de solidité à la coupe.

<sup>1</sup> D'après le professeur Orsel, directeur du laboratoire de minéralogie du Muséum, ce serait une roche éruptive de la famille des gabbro, constituée de leucopathe et d'amphibole.

<sup>2</sup> Cf. notre volume en préparation sur les cylindres de Ras Shamra.

<sup>3</sup> Déjà restitué d'après les fragments par M. Guy Gaudron.

Les caveaux LVI et LVII ont été utilisés entre le XVIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. A 50 cm. au-dessous du sol en terre battue du caveau LVI, fig. 29, coupe (D), nous avons mis au jour le roc naturel (cf. à ce sujet plus haut, p. 205 et 224).

#### IX. — RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS FAITES DANS LES CAVEAUX XXXVI, LIII à LVII

La tombe XXXVI ainsi que les cinq caveaux LIII à LVII, que nous avons eu le privilège de rencontrer intacts, nous fournissent de précieux renseignements sur une époque de l'histoire d'Ugarit restée jusqu'ici assez obscure, celle qui est contemporaine de la fin du Moyen Empire et de la domination des Hyksos en Egypte.

Les plus anciens de ces caveaux XXXVI et LV, contiennent des types céramiques contemporains de la fin du Moyen Empire, c'est-à-dire du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le fragment de tasse de Camarès retiré du puits sous le sol de la tombe XXXVI remonterait d'après Sir Arthur Evans, au temps de Senousrit II. Cependant, à en juger d'après l'état actuel de notre information, les vases qui l'accompagnent ne



Fig. 37. — Vase peint présentant un décor de fabrication marqué d'une creux par le potier (caveau LVII (cf. fig. 36, B).

semblent pas pouvoir être plus anciens que l'époque de la XIII<sup>e</sup> dynastie. Peut-être faut-il envisager la possibilité que la céramique crétoise du Minoen Moyen II a, du type « egg-shell », était restée en usage jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quoi qu'il en soit, le fragment de vase crétois de Ras Shamra, concurremment avec des fragments analogues trouvés auparavant et plusieurs autres que nous a fournis cette neuvième campagne de fouilles, en lègue l'importance des relations entre Ugarit et la grande île de la mer Égée, dès les temps du Minoen Moyen.

Il y a des indices qui nous ont misent à la hauteur que, dès cette époque, des marchands crétois s'étaient installés à Elgarit. En effet, certains des caveaux de familles trouvés cette année, — et précisément ceux qui ont fourni des objets importés de Crète ou imitant des modèles crétois, — montrent dans leur construction des particularités attestant une influence de l'architecture funéraire égéenne. On ne peut sans doute pas attribuer une origine égéenne ou plus généralement méditerranéenne au type de la tombe à chambre rectangulaire avec murs en pierres sèches inclinés vers le haut et couverture en dalles plates. De ces pays, en effet, nous ne connaissons pas de parallèles quelque peu fidèles <sup>1</sup>. En Syrie du Nord, au contraire, ce type de caveau a eu un développement très important, à en juger par sa fréquence à Ras Shamra. Le meilleur parallèle, et aussi le seul au dehors de Ras Shamra, est l'hypogée de Til-Barsib, sur le moyen Euphrate, qui présente en outre l'intérêt d'être plus ancien <sup>2</sup>. Il nous révèle peut-être le prototype des caveaux de l'époque hyksos de Ras Shamra. Cependant, ce qui distingue ceux-ci fondamentalement de l'hypogée de Til-Barsib, ce sont les couloirs d'accès munis de marches, véritables petits *dromoi*, dont ils sont pourvus. Ces *dromoi* sont un emprunt au monde égéen. Ils se développent dans les caveaux de Ras Shamra au fur et à mesure que la culture égéenne et mycénienne gagne du terrain pour devenir, pourvus d'escaliers en pierre de taille, une des principales caractéristiques des grands caveaux Elgarit des XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles <sup>3</sup>. Certains détails de ces dernières tombes, notamment les blocs formant angle, s'observent déjà dans le caveau LVI dont l'encorbellement est en pierre de taille.

<sup>1</sup> Malgré certains détails que l'on peut rapprocher des tombes à Elgarit, Phylakopi et les tombes à four de Mycènes, il y a, et assez différentes de nos caveaux de Ras Shamra.

M. Daanad attribue l'hypogée de Til-Barsib au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant, malgré la parenté de certains vases avec ceux de nos caveaux de l'époque hyksos, il nous paraît que l'hypogée est d'une époque antérieure et remonte au début du deuxième, sinon à la fin du III<sup>e</sup> millénaire. Notre ami M. E. L. Maillochon (*Antiquity*, 1937, p. 336), est même disposé à fixer l'utilisation de l'hypogée entre 2500 et 2300. Il explique la présence de

quelques objets, qu'il reconnaît comme certainement plus récents par une seconde période d'utilisation qui se plaçait au début du deuxième millénaire. Cependant, le fait que l'hypogée ne contenait que deux squelettes et que les formes céramiques de l'énorme accumulation de plus de mille vases sont certainement homogènes ne semblent parler contre l'hypothèse d'une longue durée de ce caveau.

<sup>2</sup> Cf. notre étude *Die Stellung Ras Shamra-Ugarits zur Keilschriftlichen und Mykenischen Kultur*, dans *Jahrbuch Deutsch. Arch. Instituts*, vol. 32, 1937, p. 148 ss. et nos *Ugaritica I*.

An <sup>xvii</sup> siècle, par suite des troubles qui aboutirent à l'installation massive des Hyksos en Égypte, les relations commerciales entre Ugarit et la Grèce furent interrompues. On suppléait au manque de produits originaux de

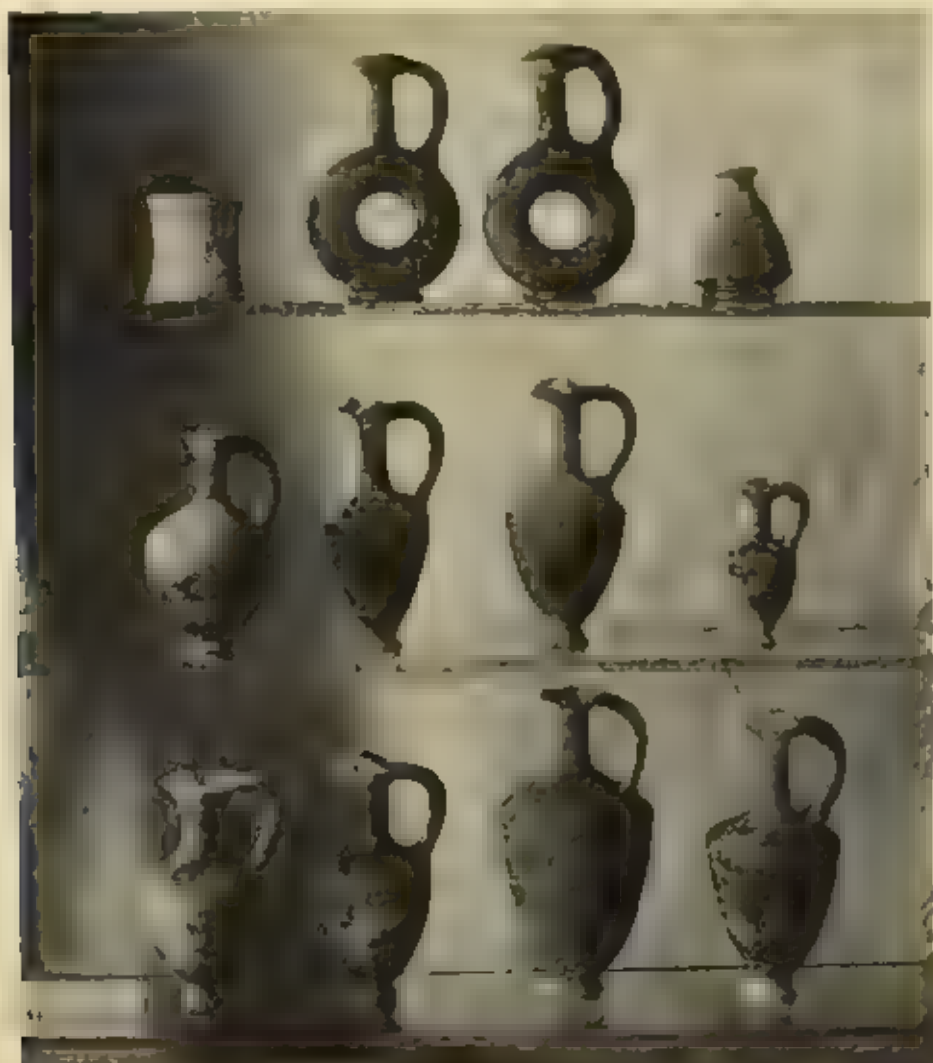


FIG. 38. — Vases du caveau LVII (cf. fig. 35 et 36).

l'île par des copies faites en Syrie, probablement à Ugarit même. Ce fait aussi ne s'explique que si l'on admet la présence parmi la population d'Ugarit, dès le Minoen Moyen, d'éléments originaires du monde égéen, attachés à leurs traditions propres.

La migration de marchands et d'artisans crétois à Kahun et à Harageh, en Égypte, qu'on avait considérée comme une conséquence de l'importation de produits égeens dans la vallée du Nil, est à mettre en parallèle avec les installations que nous venons de constater à Ras Shamra. À cette époque, les relations entre la Crète et l'Égypte ont dû s'effectuer principalement par la route côtière syro-palestinienne, qui correspondait mieux que la ligne directe aux traditions et aux possibilités de la navigation d'alors <sup>(1)</sup>. Sur cette route, à mi-chemin, l'excellent port d'Ugarit se présentait tout naturellement comme une escale importante <sup>(2)</sup>.

La concordance entre les colonies égeennes en Égypte et à Ras Shamra-Ugarit est vraiment frappante quand nous nous rappelons qu'à Kahun, également on avait observé, à côté des fragments de vases originaires de Crète et mycènes, des imitations faites d'une terre plus grossière qui furent attribuées à des ateliers installés dans la vallée du Nil <sup>(3)</sup>.

Nous devons insister aussi sur le fait que notre caveau LVII, d'où nous avons retiré l'imitation de vase crétois du Minoen Moyen du type à « bridge-spout » nous a fourni un vase en albâtre oviforme à col évasé et un gobelet en pierre. Or nous retrouvons un vase en albâtre et un gobelet en pierre, exactement du même type dans la fameuse tombe d'Abydos qui a produit le « bridge-spout vessel » crétois peint, du Minoen Moyen II <sup>(4)</sup>, trouvaille sur laquelle est fondée en partie la datation de la période correspondante. Une rencontre aussi heureuse est une rare aubaine pour l'archéologie comparée. Il est évident qu'on ne saurait concevoir une grande différence d'âge entre la tombe d'Abydos et celle de Ras Shamra. La trouvaille d'Abydos a été attribuée à l'époque

<sup>(1)</sup> Cf. les observations sur l'activité et l'immigration de colons dans la Mer territoriale Orientale, par Marc HERMANN de Süsser, *De la Marine antique à la marine moderne*, dans *Revue Archéologique*, 1937, p. 101.

<sup>(2)</sup> À la même époque, l'île de Chypre aussi a été comprise dans la sphère d'activité du commerce crétois comme le prouvent les fragments de vase en *egg-shell ware* du Minoen Moyen recueillis à Corium. Cf. E. J. FORBSTER, *Minoan Pottery from Cyprus, Journal of Hellenic Studies*, XXXI, p. 114.

<sup>(3)</sup> Cf. Sir Arthur EVANS, *The Palace of Minos*, I, p. 266. — E. J. FORBSTER, *Cat. Vases Brit. Mus.* I, part I, p. 93.

<sup>(4)</sup> Cf. Sir Arthur EVANS, *The palace of Minos*, vol. I., suppl. pl. IV.

de la XII<sup>e</sup> dynastie — et Sir Arthur Evans lui assigne une date antérieure à 1800. Le caveau LVII de Ras Shamra ne semble pas remonter au delà du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est pendant l'intervalle entre les deux dates correspondant au temps de la XIII<sup>e</sup> dynastie et au début de l'époque hyksos, que s'étaient produits les événements qui avaient interrompu les relations commerciales entre l'Égypte et la Crète, comme entre Ugarit et la Crète. Dans l'un et l'autre de ces centres on avait suppléé au manque de vases originaux par la fabrication de copies de vases minoens.

L'influence égéenne que nous avons relevée dans les caveaux des XVIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles à Ras Shamra ne doit pas nous faire oublier que la plupart des objets du mobilier funéraire nous révèle une civilisation qui, depuis la Syrie septentrionale jusqu'en Palestine, présente une remarquable uniformité. Les armes qui ont suivi les hommes dans leur tombeau confirment son caractère militaire. Elles sont fréquentes dans les caveaux à Ugarit, plus rares en Palestine. Il nous paraît que cette civilisation avait son centre en Syrie du Nord, et de là se était avancée jusqu'en Palestine. C'est elle peut-être dont la pression a provoqué le mouvement hyksos. Sur la nature des Hyksos, les avis sont très divisés et le moment n'est pas encore venu de les départager. Nous connaissons trop peu les trouvailles de l'époque hyksos

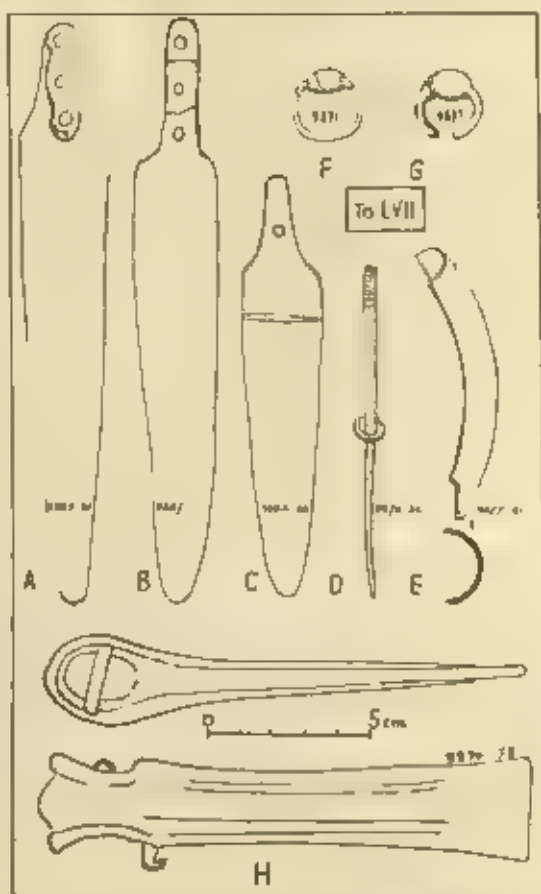


FIG. 39. — Poignards, hache et épée en bronze, anne creuse et bague en argent, caveau LVII (cf. fig. 40). Dessins de G. Chenet.

3) Cf. GANSTADT, dans *University of Liverpool, Annals*, 1913, p. 108.



en Égypte, mais ce qu'actuellement on peut raisonnablement leur attribuer n'est pas d'une ressemblance qui permettrait d'emblée une assimilation avec nos trouvailles de l'époque hyksos de Ras Shamra. Quelques formes céramiques parmi lesquelles les flacons du type de Tell Yahouhych sont cependant des *leufossils* que l'on peut suivre depuis Ras Shamra jusqu'en Égypte. Elles établissent une relation nord-sud. Dans le sens opposé, ce sont les scarabées du type dit hyksos, les vases en albâtre et des objets en faïence qui montrent la progression des mœurs égyptiennes jusqu'en Syrie du Nord. Ces indices, joints au fait qu'il gardait jouissait d'une réelle prospérité à l'époque hyksos, sont assez favorables à l'opinion d'après laquelle le centre d'expansion à partir duquel se sont propagés les mouvements qui vers le Sud ont abouti à la domination des Asiatiques en Égypte et au Nord à la disparition du premier empire hittite, serait à chercher dans la Syrie du Nord. Il n'y a, d'autre part, aucun doute que la chute de l'influence égyptienne du temps des Senoustris et des Amenemhat à Ugarit avait été la conséquence du soulèvement d'un élément ethnique probablement non sémitique à civilisation de caractère militaire et qui utilisait une céramique se rattachant par certaines formes à la poterie caractéristique des Hurrites<sup>(1)</sup>. La même civilisation apparaît à cette époque en Palestine. Ceci est en accord avec ce que l'on sait de l'expansion hurrite.

L'élément hurrite à Ugarit n'était pas à l'état pur. Il subissait des influences variées parmi lesquelles celle exercée par les Hittites est très sensible<sup>(2)</sup>. Avec l'avènement de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, l'élément hurrite est éclipsé sous un nouveau flot sémitique et égéo-myécéen qui pendant la « paix égyptienne » se déverse sur Ugarit. Mais les noms propres dans les tablettes des XV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles attestent que l'élément hurrite est numériquement resté important parmi les autochtones. Ce sont eux probablement que vise la remarque dédaigneuse du roi de Babylone dans sa lettre à Amenophis III<sup>(3)</sup>.

Il devient ainsi de plus en plus évident que le mouvement hyksos n'est pas un épisode de l'histoire égyptienne et de ses rapports avec celle de la Palestine. C'était un événement d'une portée bien plus vaste, qui a profondément modifié

<sup>(1)</sup> E. A. SPEISER, *Excavations in northeastern Babylonia*, dans *Bulletin American Schools of Oriental Research*, 67, 1937, p. 6.

<sup>(2)</sup> Cf. à ce sujet dans *Ugaritica*, I, chap. IV :

*Un couple de divinités hurrites*

J. A. KACOTZOS, *Die El-Amarna Tafeln*, Leipzig, 1915, I, p. 63, et II, p. 1015.

la structure politique et ethnique de toute l'Asie antérieure. Il a eu des répercussions jusque sur les îles, en Chypre et probablement même en Crète. Pour la solution du problème byksos, si obscur encore, le site inépuisable de Ras Shamra promet de nous fournir également des documents.

Dès l'époque byksos,

les caveaux de Ras Shamra constituent des tombes de familles, installées dans le sous-sol des maisons. Elles sont déjà pourvues de dispositifs pour les libations du culte funéraire, qui devaient prendre tant d'ampleur dans les grands caveaux de l'époque mycénienne d'Ugarit. Ces installations rituelles sont peut-être influencées par les cultes funéraires égéens. Par contre, en ce qui concerne la coutume de l'inhumation dans des caveaux situés sous le sol des habitations, il n'y a pas lieu de recourir à l'hypothèse d'un em-

prunt au monde méditerranéen. La cohabitation des vivants et des morts était familière à beaucoup de civilisations anciennes. Mais l'Égée ne nous a pas laissé de cette coutume des exemples particulièrement nombreux. Par contre, les hypogées de familles en Sumer <sup>(1)</sup> montrent qu'à partir du



FIG. 40 — Poignards, hache, épingle, fragment de coupe en bronze, lame creuse en argent. Caveau LVII (cf. fig. 39).

(1) G. L. WOOLLEY, *Les Sumeriens*, Paris, 1930, p. 16.

III<sup>e</sup> mill. naître cette pratique était déjà très développée en Orient. À ce propos, nous nous demandons si à Til-Barsib l'hypogée, dont nous avons déjà mentionné la parenté avec nos caveaux de Ras Shamra, n'a-t-il pas en rapport avec le bâtiment qui le recouvre. Son puits d'accès se trouve dans l'angle sud-

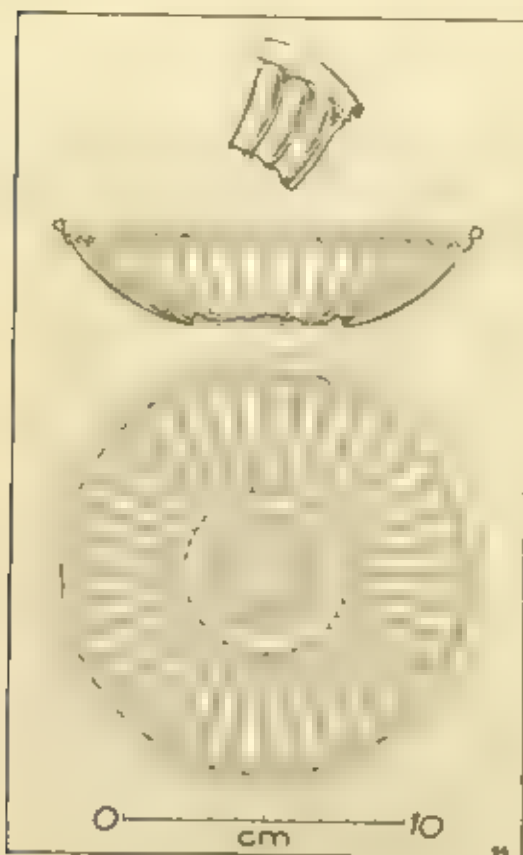


FIG. 41. — Coupe à godrons en bronze.  
Caveau LVII, Dessin de G. Gaudron.

ouest de la chambre 17, l'entrée passe sous le mur qui sépare cette chambre de la chambre 13 sous le sol de laquelle s'étend le caveau. C'est exactement la même disposition que nous rencontrons si souvent à Ras Shamra dans les tombes murées que nous venons d'étudier.<sup>1)</sup>

Nous avons vu que certains des caveaux de l'époque hyksos trouvés à Ras Shamra ont été utilisés encore au XV<sup>e</sup>, et même au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Dans deux au moins de ces caveaux nous avons observé une rupture nette des traditions funéraires. Dans le caveau XXXVI on a pu voir seulement du mobilier funéraire des premières inhumations a été enfouie sous le sol; le reste a été « démenagé » pour faire place aux inhumations secondaires des XV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. À la même époque, dans le caveau LIII, les corps

<sup>1)</sup> La coïncidence d'orientation entre l'hypogée et le bâtiment de Til Barsib n'est pas précisée, ni dans le texte, ni sur le plan C, cf. *Les Fouilles de Til Barsib* (Til Barsib, Paris, 1936, p. 96), mais M. Dauand a bien voulu me la confirmer par lettre du 20 sep-

tembre 1937, en ajoutant que ce fut l'aval trappé à tel point qu'il avait d'abord cru avoir affaire à un magasin souterrain du bâtiment. Nous devons ajouter que notre collègue, malgré ces indices, sépare le caveau du bâtiment construit au-dessus.

tants de la maison dont dépendait ce caveau. Les nouveaux venus semblent avoir ignoré l'existence de la poche primitive de la tombe sous le couloir d'entrée de l'installation. Une transformation également très profonde s'observe parmi les objets composant le mobilier funéraire. Les armes font défaut. Les types céramiques contemporains des Hyksos ont disparu, ils sont remplacés par les vases d'origine chypriote. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle apparaît la céramique mycénienne. Le commerce d'Ugarit s'orientait décidément vers le monde méditerranéen. Comme le montrent les scarabées au nom des pharaons de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, les relations avec l'Égypte furent maintenues. L'avènement des pharaons du Nouvel Empire et leur politique interventionniste en Syrie avait donc pour première conséquence à Ugarit l'affaiblissement et peut-être le départ partiel de l'élément étranger porteur de la civilisation qui se révèle dans les caveaux contemporains de l'époque hyksos, c'est l'élément sémitique cananéen qui bénéficierait grandement de la nouvelle situation, comme le prouve la floraison littéraire qui nous révèle les tablettes alphabétiques de Ras Shamra. De Chypre et du monde mycénien marchandissés et colons affluèrent, ces derniers y trouvaient le terrain préparé par les anciens colons égyptes du temps de Mnouphthah qui avaient dû prendre racine dans le pays du mort en partie. Leurs traditions intégraient les nouveaux immigrants. Les grands aveux des XIV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles d'Ugarit en effet ont plus de rapports avec les tombes de Crète qu'avec celles de Mycènes<sup>(1)</sup>.

(A suivre.)

CLAUDE F.-A. SCHAEFFER.

<sup>(1)</sup> Cf. l'étude citée en note 3, p. 248 et *Ugaritica*, I, chap. II.

# LE PROPHÈTE JÉRÉMIE ET LES LETTRES DE LAKISH <sup>1</sup>

PAR

RENÉ DUSSAUD

Nos lecteurs savent <sup>2</sup> que le regretté archéologue anglais John Starkey (1895-1938), assassiné le 10 janvier dernier alors qu'il se rendait de son chantier à Jérusalem, avait obtenu, en plusieurs campagnes de fouilles dans le sud palestinien, d'importants résultats sur le site de Tell ed Duweir que, par des considérations assez probantes, il avait proposé d'identifier avec l'ancienne Lakish, précédemment placée à Tell el-Hesi <sup>3</sup>. Lakish est connue comme étant le siège d'un roi cananéen dont la correspondance est représentée dans les tablettes d'el Amarna. Fortifiée par Roboïam, elle est célèbre par le siège de Sennacherib, dont le détail est figuré sur les bas-reliefs assyriens.

La plus sensationnelle des trouvailles de Starkey a été un lot de 18 lettres, écrites à l'encre en caractères hébraïques sur des fragments de vases en terre cuite. Le professeur Harry Torczyner, de l'Université de Jérusalem, vient de les publier dans le tome I de la publication des ruines de Lakish <sup>4</sup>. Les Trustees de feu sir Henry Wellcome, qui avait assumé les frais de l'expédition avec sir Charles Marshall et sir Robert Mond, ont magnifiquement établi cette édition à laquelle l'Oxford University Press a donné tous ses soins. L'étude de M. Torczyner est remarquable par l'habileté du déchiffrement auquel concouraient les fidèles copies de M. L. Harding, la discussion minutieuse du texte et l'étendue du commentaire sur lequel, cependant, nous serons amené à présenter quelques réserves.

Le savant professeur a reconnu que nous étions en présence de la corres-

<sup>1</sup> Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres le 22 avril 1938.

<sup>2</sup> AVOUX PIERRE. *À propos de Tell Duweir*, dans *Syria*, 1935, p. 118-170. Voir aussi la notice nécrologique sur Starkey dans *Syria*, 1938, p. 191-192.

La première idée de la nouvelle identification était venue à MM. Garstang et Albright.

<sup>3</sup> HARRY TORCZYNER, *The Lakish Letters*, *Lakish I*, Londres, Oxford University Press, 1938.

pondance échangée entre Hosha'yah<sup>(1)</sup>, qui commandait un poste situé au nord de Lakish<sup>(2)</sup>, tel que Qiryat Ye'arim, et Ya'ush<sup>(3)</sup>, gouverneur militaire de Lakish et des forteresses environnantes. Cette correspondance est de peu antérieure à la chute de Jérusalem qui se produisit en 586, sous l'attaque de



FIG. 1. Sites antiques de la Palestine méridionale.

l'armée de Nabuchodonosor, elle a donc très probablement été rédigée en 588-587. La date est assurée par la lettre IV qui nous apprend que, si Lakish

<sup>(1)</sup> Nous adoptons cette graphie pour abrégier; en réalité, les textes portant Hosha'yahu, cf. TORCZYNER, *op. cit.*, p. 24-25.

<sup>(2)</sup> La ville qu'occupe Hosha'yah est indéterminée, mais le fait qu'elle constitue à plusieurs reprises une sorte de relais entre Tell ed-Duweir et Jérusalem indique qu'elle est assez voisine de la capitale judéenne.

<sup>(3)</sup> ABRAMOWITZ, *The oldest Hebrew letters*.

SYRIA. — XIX

*the Lakish ostraca, Bulletin of the American schools of orient. research (BASOR)*, 70 (avril 1938), p. 12, note 6, préfère lire Y'ush. Au lieu de voir dans ce nom propre un nom théophore apocopé, ne pourrait-on le considérer comme un ancien participe passé de *ysh* "l'enfant qui aurait tardé à venir et dont on avait désespéré, auquel même on avait renoncé"?



reste encore 'Azéqa s'est rendue aux Babyloniens'. Cette même lettre a ainsi définitivement identifié Lakish avec le site de Tell ed Duweir « qui se dresse, abrupt, au bord de la route qui va de Beit Djibrin à Bersabee et domine toute la contrée environnante, commandant non seulement la plaine côtière, mais les voies de pénétration vers la zone montagneuse du pays judéen<sup>(1)</sup>. »

On remarquera que Qiryat Ye'arim, Bet Shemesh, 'Azéqa et Lakish (fig. 1) sont situées le long d'une ligne à peu près droite, au flanc des contreforts qui défendent l'accès du haut pays de Juda et que ces postes, surtout les trois derniers, pouvaient aisément communiquer par signaux consistant en des feux déterminant des colonnes de fumée.

La lettre IV offre encore l'intérêt de continuer le renseignement fourni par Jérémie, xxxiv, 7, à savoir qu'après l'envahissement du pays par l'armée de Nabuchodonosor, la résistance s'était organisée sur la ligne des contreforts marquée par Lakish et 'Azéqa avec, au sommet du plateau, le bastion de Jérusalem. « L'armée du roi de Babylone, précise le texte de Jérémie, combattait alors contre Jérusalem et contre les villes de Juda qui subsistaient, à savoir Lakish et 'Azéqa, qui restaient parmi les places fortes de Juda. » La lettre IV, mentionnant la chute de 'Azéqa, atteste les progrès de l'ennemi.

Ces points étant acquis, nous discuterons certaines hypothèses secondaires qui nous paraissent avoir pesé trop fortement sur l'interprétation des textes. Nous aboutirons, en ce qui concerne notamment le texte le plus long, la lettre III, à une lecture en partie différente et, dans l'ensemble, à une interprétation assez divergente.

Les lettres ont été découvertes dans une salle attenant à la courtière qui relient les deux bastions constituant la porte de Lakish et, comme on avait coutume de rendre la justice à la porte des villes. M. Forczyner a adopté l'opinion de Starkey, à savoir que ces ostraca constituaient les pièces d'un dossier réuni pour juger une défaillance de Hosha'yah. Nous verrons que rien dans les textes n'autorise pareille hypothèse. Tout aussi arbitraire est de supposer que Hosha'yah commandait la place forte de Qiryat Ye'arim à l'ouest de Jérusalem : il n'est question de rien de pareil dans les textes découverts à Lakish. Mais cette suite d'hypothèses, dont la première est certainement

(1) On trouvera ce passage ci-après.

(2) FARRAR, *l. c.*, p. 418.

erronée et la seconde invérifiable, permet d'en introduire une autre, à savoir que nos textes se réfèrent aux événements rapportés dans Jérémie, xxvi, 20-24, où il est question d'un prophète du nom d'Uriyah, fils de Sheme'yah, qui était de Qiryat Ye'arim et qui, au temps du roi Yehoaqim, prophétisait dans le même esprit que Jérémie. Menacé par le roi, Uriyah s'enfuit en Égypte où on l'alla chercher pour le mettre à mort<sup>(1)</sup>.

Or, sans qu'il soit nommé, il est question d'un prophète dans la correspondance de Lakish. La suite d'hypothèses avancées par M. Torczyner a pour objet d'identifier ce prophète anonyme avec Uriyah de Qiryat Ye'arim<sup>(2)</sup>. Les lettres II, III, VI, VII et XVI feraient allusion à ce personnage.

C'est ce que nous ne pouvons pas admettre, car la date de la tragique aventure d'Uriyah, telle qu'elle est donnée dans le texte de Jérémie, ne correspond pas à la date des lettres de Lakish telle que l'a établie M. Torczyner et que nous croyons exacte. Uriyah était mort depuis plusieurs années quand cette correspondance a été rédigée. Les lettres, sauf peut-être l'ostrakon I dont l'écriture est un peu plus ancienne<sup>(3)</sup>, sont tout à fait contemporaines, comme le prouvent l'écriture et le fait constaté par Starkey que les lessons II, VI, VII, VIII et XVI proviennent du même vase brisé qu'ils ont permis de reconstituer<sup>(4)</sup>.

Des lors, les hypothèses qui ont introduit ici la personnalité d'Uriyah, sont sans objet. Il n'y a, d'ailleurs, aucune raison de supposer que Hosha'yah résidait à Qiryat Ye'arim. Il résulte de la correspondance échangée avec Ya'ush, qu'il demeurait dans une ville plus rapprochée de Jérusalem que Lakish, mais on ne peut préciser davantage et, par exemple, Bel Shemesh remplirait cette condition.

L'hypothèse du dossier d'accusation contre Hosha'yah ne nous paraît pas avoir plus de consistance. Le poste de commandement de Ya'ush pouvait être installé à la porte même de Lakish, qui était fortement défendue. C'est là qu'on apportait la correspondance de Hosha'yah et elle y est restée. Le feu, qui a sévi dans cette salle, a probablement fait disparaître l'autre textes, car

(1) Voir ci-après la traduction de Jérémie, xxvi, 20-23 dont le texte peut aujourd'hui s'établir avec quelque certitude grâce aux lettres de Lakish.

(2) Ainsi, *op. cit.*, p. 56 : « Our prophet was

surely Uriyahu of Qiryat Ye'arim. »

(3) Cela apparaît nettement pour le *ver* et le *noun*.

(4) Reconstitution du vase, *op. cit.*, p. 220.

nombre de tessons y ont été relevés qui peuvent avoir servi à la correspondance <sup>(1)</sup>.

D'ailleurs, le crime dont on charge Hosha'yah, à savoir qu'il aurait maudit par le nom de Yahwé la descendance du roi, ne nous paraît pas justifié par le texte. En effet, les deux dernières lignes de la lettre V, sur quoi on se fonde, ne se plient ni à la lecture ni à l'interprétation de M. Terezyner. Nous lisons d'après la similitravure de la page 90 :

V, 9.    הן מה לעבדך מה (2)  
10.    מבשרי ורע ליריך

C'est-à-dire :

9. Voici ! Qu'importe à ton serviteur  
10. (que) Tobiyah <sup>(3)</sup> soit de race royale ?

Nous retrouverons, lettre III, 19, ce même personnage.

La majorité des textes découverts à Lakish fournit peu de renseignements. Il faut se représenter que ces lettres constituaient surtout des missives d'introduction pour des messagers chargés d'apporter des explications verbales. Et de fait, entre ces commandants de places fortes, il devait s'agir surtout de se renseigner sur les mouvements de l'armée de Nabuchodonosor. Ce n'est qu'exceptionnellement, comme pour la lettre III, que les renseignements étant secrets ou compliqués, on évite de les confier à la bouche du messenger. Comme le remarque le savant éditeur <sup>(4)</sup>, la coutume était d'écrire sur papyrus et cela est attesté dès le temps de Wen-Amón, qui en apporte tout un chargement à Byblos. Quand Hosha'yah reçoit des instructions qui doivent être conservées, il les fait transcrire sur un rouleau de papyrus qu'il ajoute dans la lettre IV, 3. Ce terme n'apparaît qu'une fois dans l'Ancien Testament et c'est dans Jérémie xxxvi, 23, où on le traduit par colonne. Dans la lettre IV, 3, la partie est prise pour le tout qui constituait une *megilla*.

<sup>(1)</sup> *Op. cit.*, p. 11.

<sup>(2)</sup> Bien qu'en partie effacé, le nom de Tobiyah n'est pas douteux. La troisième lettre de ce nom a été prise à tort pour un point de séparation.

<sup>(3)</sup> *Op. cit.*, p. 16.

<sup>(4)</sup> Bonne explication dans CONDOMIN, *Le Livre de Jérémie* 3<sup>e</sup> éd. p. 262 ad v. 23. La colonne figurait bien un bâtonnet de porte (delet) voir Samuel, xxi 13. Pour d'autres explications voir C. H. GUTHRIE, *BASOR* 67 (oct. 1937), p. 31 n. 7.

Dans son excellent état de conservation, la lettre II est un bon modèle épistolaire qui, après les salutations d'usage et les assurances de dévouement, sert à introduire le message envoyé, semble-t-il, par Hosha'yah au commandant Ya'ush.

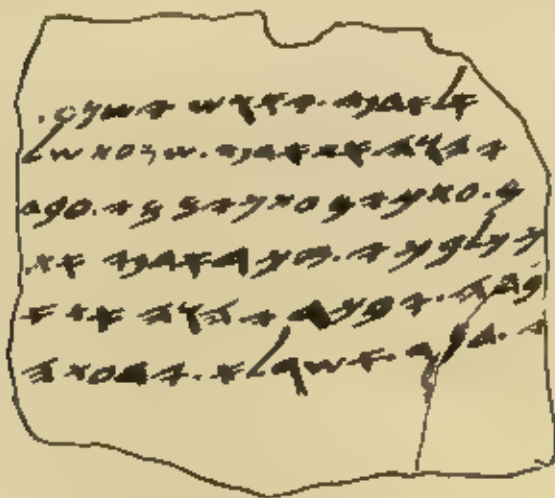


FIG. 2. — La lettre II.

- II, 1.           אֵל אֲדֹנָי יָאוּשׁ יִשְׁמַע  
2.           יִהְיֶה אֵת אֲדֹנָי שְׂמֵעָה שָׁל  
3.           סָ עַתָּה כִּים עַתָּה כִּים בְּיָמֵי עַבְדִּי—  
4           כִּי כִרְבִּי כִי זָכַר אֲדֹנָי אֵת  
5.           [עַ]בְדִּי יִזְכֹּר יְהוָה אֵת אֲ—  
6.           [דָּנִי] דְּבַר אֲשֶׁר לֹא יָדַעְתָּה

1. A mon seigneur Ya'ush. Que Yahwé fasse entendre  
2. à mon seigneur une annonce <sup>(1)</sup> de salut  
3. de jour en jour. Qu'est ton serviteur  
4 (sinon) un chien, puisque mon seigneur s'est souvenu  
5. de son serviteur ? Que Yahwé révèle <sup>(2)</sup> à  
6. mon [seigneur] <sup>(3)</sup> une affaire que je ne connais pas.

Cette lettre est une réponse. Hosha'yah, en dépit de tout son zèle, ne peut fournir les renseignements qu'on lui demande, et il souhaite que son maître les obtienne d'autre part.

(<sup>1</sup>) Hébreu : *shemou'ah*.

(<sup>2</sup>) Nous comprenons « donne en prémices » comme nous disons « donne le premier ». Nous ne pensons pas qu'on puisse recourir à la racine *byr* comme le propose M. Tórczynski : « May Yhwh investigate (and punish) my [saying] something which I did not (even

know ! ». Comme on le constatera fig. 2, la lecture *yôkr* est certaine et ne souffre pas d'être corrigée en *y'kr*, ainsi que le propose M. Albright.

(<sup>3</sup>) Restitution de Casato, *Revista degli studi orientali*, XVI, p. 106.

La mention répétée de Yahwe nous introduit dans un milieu de peuples judéens, ce qui est important à souligner.

La qualification de « chien », que Hosha'ab s'attribue est une simple formule obséquieuse de la part d'un subordonné <sup>1</sup> : elle n'implique aucune faute à se faire pardonner, bien au contraire, puisqu'elle est garante de fidélité. On la trouve dans d'autres lettres, notamment dans la **lettre VI** :

- VI 1 אל אדני יאוש ירא יהוה א-  
2 ת אדני את העת הוה שלום כי  
3 עבדך כלב כי שיה אדני אנת סב-  
4 ו הבלך ואת ספרי השונם לאב-  
5 י קרא נא

- 1 A mon seigneur Ya'ush. Que Yahwé fasse jour,  
2 en ce moment<sup>(2)</sup>, mon seigneur de la paix. Qu'est  
3 ton serviteur (sinon) un chien puisque mon seigneur a  
envoyé [la lettre]  
4 du roi <sup>(3)</sup> et les lettres des chefs <sup>(4)</sup> (de l'armée) (me)  
5 disant : lis donc !

Et voici, en résumé tout au moins, ce que contiennent ces lettres :

- VI 5 ידבה דברי הנביא  
6 לא טובם לרעה ידים [להש]  
7 קם ידי הא-יך והעיר לך

- 5 Et voici « les paroles du [prophète] <sup>(5)</sup>  
6 ne sont pas bonnes ; elles abattent les courages, elles  
7 dépriment les énergies du pays et de la ville <sup>(6)</sup>... »

<sup>(1)</sup> Voir les exemples réunis par TORCZYNER, *op. cit.*, p. 39.

<sup>(2)</sup> Il GONNAN BIASOR, 70 avril 1938 p. 1<sup>er</sup> propose d lire « May Yahwe make my lord see this present signal ! Peace ! »

<sup>(3)</sup> En tête de la ligne 11 nous croyons lire *mlk*.

<sup>(4)</sup> On s'agisse d' « on ts d'arise », c'est-à-dire par laesse entendre le fait qu'on est en pleine guerre. L'ingénieuse lecture de LX, 7-8, par GONNAN, *l. c.*, p. 18, la confirmerait.

<sup>(5)</sup> ALONSO, *l. c.*, p. 13, restitue *šar(šm)*, mais il n'y a trace ni de *šhr* ni de *resh*. Les vestiges de la première lettre s'adaptent au *šm*, ce qui est favorable à la lecture Torczyner.

<sup>(6)</sup> Ici aussi la lecture Torczyner nous paraît appuyée par la reproduction. A la ligne 7, il y a certainement *š* (et non *š*), ce qui n'indique ni *š* ni *š* et exclut *š* et *š* d'Alonso (*l. c.* p. 16). La *resh* mise en doute par GONNAN, *ibid.*, p. 17, est comparable à celui de *šry* de la ligne 4.

La restitution du terme « prophète » par M. Torczyner est ingénieuse et s'autorise du contexte de la lettre III<sup>1</sup> mais, pour les raisons exposées plus haut, il ne peut s'agir du prophète Uriyah de Qiryat Ye'arim. Il est certainement question d'un plus haut personnage, et dans ce milieu pieux, « le prophète » ne pouvait désigner que Jérémie lui-même<sup>2</sup>. Seul Jérémie pouvait impressionner « le pays et la ville », c'est-à-dire la Judée et Jérusalem. Les paroles défaitistes, dirions-nous, auxquelles il est fait allusion, ce sont celles que développent les chapitres xxxiv et xxxviii du livre de Jérémie, et dont Jérémie, xxxviii, 4, nous dit précisément que les chefs de l'armée les avaient dénoncées au roi dans des termes qui rappellent la lettre VI: « Car il Jérémie, » abat le courage des soldats qui restent dans la ville (Jérusalem) et de tout le peuple. »

∴

Nous allons trouver une confirmation de cette situation dans la lettre III que nous lisons et interprétons un peu différemment que M. Torczyner.

III. 1.	עבדך הושעיהו שיה ל-
2.	הגיד ראדני יא'ושן ישמע
3.	יחיה [את] אדני ששעת שלם
4.	[ועת] שלח עבדך ס[פ]ר אל הפקח
5.	[י]ב[ת]נה יום עבדך לספר אשר
6.	שלח אדני העבדה ארץ כי רב
7.	[ע]בדך דה כמו שלחך אל עבדך

1. Ton serviteur Hoshia'yah a envoyé
2. en réponse à mon seigneur Ya'ush. « Que fasse entendre
3. Yahwé à mon seigneur une annonce de salut
4. [Et maintenant] ton serviteur a envoyé une lettre à l'inspecteur
5. dans laquelle ton serviteur s'est référé à la lettre que
6. mon maître avait envoyée la veille à ton serviteur, quoique le cœur
7. de ton serviteur fût affligé depuis ton envoi à ton serviteur.

Ce préambule souffre peu de discussion, sauf en ce qui concerne le terme

<sup>1</sup> Il est tentant de lire lettre XVI, 3: « [le] tre des disciples (m. à m. fils) de [Jé]rémie, le prophète », mais on ne peut l'affir-

mer. Le nom de Jérémie se retrouve dans lettre I, 4, mais non dans XVII, 3,



*hap-piq'ah* à la fin de la ligne 4. Nous ne pensons pas que ce terme puisse désigner le prophète — c'est simplement quelqu'un qui « ouvre l'œil » comme un chef des gardes du corps<sup>1</sup>, un policier ou simplement un espion. En tout cas, il s'agit d'un personnage distinct du prophète comme le montre l'intervention de ce dernier à la fin de la lettre.

L'événement qui agite si fortement Hoshah'yah est évidemment celui que lui a annoncé Ya'ush et pour lequel il va s'informer. Si Hoshah'yah demeurait à Qiryat Ye'arua et s'il s'agissait de la fuite en Égypte d'un groupe de personnages de cette localité, c'est Hoshah'yah qui alerterait Ya'ush et non l'inverse. Voici la forme printée que Hoshah'yah a donnée à sa missive au *piq'ah* :

III 8                    יְיָאֲשִׁי אֲדִי יָא יִדְעָר  
9.                    קִרָא סֵפֶר דִּירָה אִם נִסָּה א-  
10.                    יֵשׁ לְקִרָא לִי סֵפֶר לְנֶפֶשׁ חַיִּים  
11                    כִּי סֵפֶר אֲשֶׁר יִבָּא אֵלַי אִם  
12.                    קִרָאִי אִתָּהּ [אָף] יִמָּחַ סֵפֶר  
13.                    כִּי סִמְחָה]

8. Et en ces termes<sup>2</sup> : « Mon maître, que tu ne connais pas,  
9. a lu<sup>3</sup> une lettre<sup>4</sup>. Aussi vrai que vit Yahwé, certes  
10. un homme a-t-il mis à l'épreuve pour me lire une lettre fidèlement — ainsi  
11. toute lettre qui me parvient.  
12. certes je la lis, [et aussi] j'y vois  
13. toute chose

C'est parce que Ya'ush ne connaît pas le *piq'ah* qu'il s'adresse à lui par

<sup>1</sup> Comparer Jérémie xxxix 12 : « *me-eyerka um-qaym sachel sur ha-* » est-il ce commandement au chef des gardes du corps. M. Aumont, l.c. p. 13, propose de comprendre un nom propre en qui est possible.

<sup>2</sup> C'est à dire : ton serviteur a rédigé en ces termes sa missive au correspondant dit le *piq'ah*. Sur la coupe incertaine de ces mots voir l'avis de ZDMG 1948 p. 254.

<sup>3</sup> M. Targemant comprend : « My lord I do not know » « I do read a letter ». Cette construction est impossible à cause du suffixe troisième pers. sing. (-ha) attaché au verbe,

qui indique qu'il relatif est sous-entendu. Les explications, op. cit. p. 16 sont donc à admettre. La lecture du savant hébraïsant ne cadre pas non plus pour le sens : puisque Hoshah'yah a le moyen de faire écrire à Ya'ush et a également celui de faire lire toute lettre qui lui parvient. Sa protestation : « je ne sais pas lire une lettre », alors qu'il a un scribe auprès de lui n'est pas valable.

<sup>4</sup> Un « lettre » l'a mis au courant de l'événement en question. Dans l'original de la lettre au *piq'ah* Hoshah'yah devait s'expliquer. Ici il trouve inutile d'allonger sa missive.

l'intermédiaire de Hoshi'yah. C'est-ci informe le *papah* que Ya'ush a été très ému de ce qu'on a dit lui a appris et que lui, Hoshi'yah, possède un scribe à toute épreuve. Il l'invite donc sur le sujet, qui touche de près Ya'ush, à lui donner des renseignements sûrs qui resteront confidentiels. Ces renseignements ont été envoyés à Hoshi'yah qui les transmet dans la même missive

- III, 13. וילבדך הד  
14. לאמר יוד שר הצבא  
15. וי כבירו בן ארנתן יבא  
16. סצויסה יאת  
17. הדייהו בן אחיהו י-  
18. אנשי שלה רקות סזה

13. Et il a répondu à ton serviteur

14. en ces termes : « Le chef de troupe

15. [Yi,Abaryah <sup>1</sup>, fils d'Elaatan, est descendu pour entrer

16. en Egypte et

17-18. Il y a fait saisir Hodawyah, fils d'Abiyah, et ses hommes. »

L'Égypte était l'alliée de Juda et elle ne fit pas de difficulté pour livrer les évangiles. Le même fait se était probant qu'ilques années auparavant avec le prophète Uriyah. Nous avons vu que les événements étaient entièrement distincts, mais ils se sont renouvelés dans des conditions analogues, et les récits peuvent utilement être comparés. Nous allons donc examiner le passage Jérémie, xxvi, 20-24, relatif au prophète de Qiryat Ye'aram. On admet que cette notice a été insérée après coup dans le texte de Jérémie, mais cela nous importe peu car, précisément cette addition n'avait de valeur que si elle était historique. Nous allons voir que la rédaction est bien dans le style de la lettre III de Lakish.

Jérémie, xxvi, 20. « Il y eut encore <sup>2</sup> un homme qui prophétisait au nom de Yahwe, Uriyah, fils de Shema'yah de Qiryat Ye'aram, et il prophétisa contre cette ville <sup>3</sup> et contre ce pays, les mêmes choses que Jérémie (24) Le

<sup>1</sup> Ou simplement Kabbiryah (Lassuto) ou Kabbaryah (Albright). Par contre, nous ne voyons pas que la traduction de ce dernier (l. o., p. 13) de *msh* par « food, rations », mal assurée d'ailleurs, par *Deutér.*, XXXII, 24, donne un sens acceptable.

Syria. — XIX.

<sup>2</sup> Le mot *gam* manque aux LXX, mais il est très utile car il souligne que le passage est une addition postérieure.

<sup>3</sup> Jérusalem. Les LXX ont supprimé cette mention, bien à tort, comme le montre la lettre VI, 7.

roi Yehoyaqim et tous les officiers<sup>1</sup> avant connu ses paroles, le roi voulut le faire mourir<sup>2</sup>. Uriyah l'apprit<sup>3</sup> et s'enfuit en Egypte.

22. « Le roi Yehoyaqim envoya<sup>4</sup> Elnatan, fils de Akbor<sup>5</sup>, et des gens avec lui, en Egypte. 23. Ils firent sortir Uriyah d'Egypte<sup>6</sup> et l'amenerent au roi Yehoyaqim, qui le fit frapper par l'épée et fit jeter son cadavre dans la fosse commune. »

Étant donné que l'événement relate dans Jérémie xxvi, 20-23 est antérieur d'au moins dix ans au fait simulacre rapporté dans la lettre III, il n'est pas exclu que Yikbaryah soit le fils d'Elnatan qui ramena Uriyah d'Egypte<sup>7</sup>.

Si nous revenons à la lettre III nous constaterons que Hosha'yah termine en transmettant à Ya'ush un renseignement plus intéressant encore, du moins à notre point de vue.

III, 19.      יְהוֹשָׁהָיָה בִּנְיָן אֶלְנָתָן בֶּן־אֶבְיָר  
 20.      אֵל שִׁירָה בֶּן־יִצְחָק בֶּן־דָּבִיד בֶּן־אֶבְיָר  
 21.      יְהוֹשָׁהָיָה שְׁלֵמָה עֲבָדָךְ אֵל אֱדֹנָי

<sup>1</sup> Avec les LXX il faut supprimer *we-kol-gibbore*. On remarquera l'intervention du roi et des chefs (d'armée ou de troupe) comme dans la lettre VI, 4-5.

<sup>2</sup> Les LXX portent : « ils cherchèrent à le faire mourir. »

<sup>3</sup> Les massorètes ajoutent « il prit peur », qui manque aux LXX.

<sup>4</sup> Le texte hébreu, appuyé par les LXX, ajoute : « envoya des gens en Égypte ». Cette addition est généralement acceptée et l'on tient pour une glose « Elnatan, fils de 'Akbor ». C'est l'inverse qui est exact, et Cornill a été seul à le voir. Le rapprochement avec la lettre III 14 et suiv., atteste qu'il faut maintenir « Elnatan, fils de Akbor ». Seulement Cornill dit à tort que les LXX ont sauté cette mention par *homocoleption*. Ils ont plutôt été entraînés par un scrupule religieux, ne voulant pas charger un juif d'une si mauvaise action. Une tradition avait supprimé la mention d'Elnatan pour la remplacer par « des gens en Égypte », et c'est le parti auquel les LXX se sont ralliés; même la version syriaque porte « un homme égyptien » qui sou-

ligne l'intention. Les massorètes ont complié les diverses lectures et ont abouti à une racophonie.

<sup>5</sup> Elnatan, fils de 'Akbor, était un ministre de Yehoyaqim, qui voyait Jérémie d'un bon oeil (Jér., xxvi, 12 et 25). Sa mission ne s'écartait pas de la politique du prophète qui a toujours protesté contre l'idée d'aller chercher un refuge en Égypte.

<sup>6</sup> Autrement dit ils obtinrent son extradition.

<sup>7</sup> M. Torczyner, convaincu que la lettre III relate, sous une autre forme, l'épisode d'Uriyah, n'hésite pas à identifier Elnatan fils de 'Akbor, avec Yikbaryah, fils d'Elnatan; cf. *op. cit.*, p. 67. Il admet que le rédacteur biblique a inversé les termes de la filiation — à moins que l'erreur ne soit le fait du scribe qui a rédigé la lettre III. Il faut aussi admettre que Yikbaryah a été déformé en 'Akbor. Mais tout cela ne suffit pas encore, il faut supposer (*ibid.*, p. 69) que le rédacteur de Jérémie, xxvi, 20-23 a remplacé par erreur le nom de Séfécias par celui de Yehoyaqim.

19. Puis une lettre (que) Tobiyah, de sang royal, apporta
20. à Shallum, fils de Yaddua', de la part du prophète, disant :
21. « Garde-toi ! » Ton serviteur l'a envoyée à mon seigneur.

La lecture Tobiyah, due à MM. Gordon et Albright, s'impose. Par contre, il faut maintenir le titre *neked h'm metek*, lu par M. Torczyner, qu'on a corrigé à tort en *eked h'm metek*. Nous avons rencontré ci-dessus dans la lettre V, 10, le même personnage, où il est qualifié, « de la race du roi ».

Le mot : « garde-toi, prends garde » resonnant l'avis envoyé par le prophète<sup>(1)</sup> suffit pour nous fixer sur son attitude à l'égard de gens préoccupés de fuir, et cette attitude est précisément celle de Jérémie qui ne cessa de se dresser contre ceux qui voulaient passer en Égypte « pour ne plus voir la guerre, ne plus entendre le son de la trompette<sup>(2)</sup> et ne point manquer de pain<sup>(3)</sup> ». Jérémie a maintenu cette opinion dans les moments les plus durs et jusqu'à l'instant où il fut entraîné malgré lui en Égypte<sup>(4)</sup>, entre autres par Azariyah qui, peut-être, était fils du même Hosha'yah mentionné dans les lettres de Lakish<sup>(5)</sup>. Si cela était, on aurait une preuve de plus du lien religieux qui liait ce groupe de pieux juéens attachés à Jérémie au point qu'en dépit des dangers éprouvés, et que 'Azariyah ne peut taire, ils l'entraînent avec eux en Égypte. Dans ce cas, les lettres de Lakish apporteraient un lumineux complément au texte de Jérémie et un écho de son activité aux environs de 586.

Quoi qu'il en soit, nous comprenons que la lettre III adressée par Hosha'yah

(1) La première lettre est, en effet, plus voisine d'un *noun* que du *'ain*. Pour la seconde, *bet* est exclu, comme nous pouvons en juger sur une bonne photographie aimablement communiquée par M. Jage. Au lieu de *bet* il faut reconnaître un *kaf* qui touche le *dalet* suivant. D'ailleurs, il serait peu concevable qu'un « ministre du roi » se soit chargé d'un message du prophète.

(2) Que la lettre émane du prophète et non de Tobiyah, c'est ce qu'a bien montré M. Torczyner, *op. cit.*, p. 59-60. Nous n'arrivons pas à comprendre la traduction de MM. Albright et Cassuto qui envisagent — et si nous saisissons bien leurs explications — que Tobiyah apporte une lettre qu'il a écrite lui-

même, de la part du prophète. Le relatif sous-entendu est un fait constant — même en anglais.

(3) On sonnait de la trompette pour la mobilisation, cf. Jérémie, vi, 1.

(4) Jérémie, xlii, 14.

(5) *Ibid.*, xlii, 6-7.

(6) Il est vraisemblable, d'après les LXX, que dans Jérémie, xlii, 1 et xlii, 2 il soit question du même personnage 'Azariyah ; mais il n'y a aucune raison de rectifier le nom du père, Hosha'yah, comme on le fait généralement (GORDAMIN, et la Bible de Kistel). Le nom de Hosha'yah est fort rare et l'on comprend que les LXX lui aient substitué celui de Ma'aseyah plus répandu.

à Ya'ush contient : 1° l'accusé de réception d'une lettre de Ya'ush, 2° un résumé (l. 8-13) de la missive expédiée par Hosha'yah au *paqah* sur les instances de Ya'ush, 3 la réponse (l. 13-18) du *paqah*, 4° l'annonce (l. 19-21) de l'envoi en communication à Ya'ush d'une lettre du prophète.

Les événements se précipitent avec la prise des dernières places fortes, le long des contreforts des monts le Juda. La **lettre IV** nous fait, pour ainsi dire, assister à la chute de 'Azeqa.

IV, 10. וידע כי אל מסאת להם נח-  
 11. כי שמרים בכל המצות אשר נתן  
 12. אדני כי לא נראה את עב-  
 13. דו

10. et il (Ya'ush) saura, au sujet des feux-signaux de Lakish, que  
 11. nous surveillons tous les signaux que fait  
 12. mon seigneur, parce que n'est pas (i. e. = plus) vu  
 13. le signal (!) de 'Azeqa.

Ce renseignement s'explique le mieux si l'on suppose que Hosha'yah commandait un poste au nord de 'Azeqa, donc plus loin de Lakish que de 'Azeqa (Tell Zakariyah), comme par exemple Bet Shemesh, ou à la rigueur Qiryat Ye'arum encore plus au nord.

Nous avons dit plus haut, à la suite de M. Torczyner, que ce passage confirmait Jérémie, xxxiv, 17, et achevait d'identifier Lakish avec Tell ed-Duweir, puisque Ya'ush installé à Tell ed-Duweir, est dit faire des signaux de Lakish.

En résumé, il apparaît que Hosha'yah, chef d'un poste indéterminé, était un fidèle correspondant de Ya'ush. Ce dernier avait en lui la plus entière con-

<sup>1</sup> La lecture de cette difficile lettre IV a été reprise par M. Cyrus H. Gordon, *BASOR*, 67 (oct. 1937) et a reçu l'approbation de M. Albright. La fin de la ligne 13 a été éclaircie par M. Ginsberg. Sur l'organisation des signaux-feux, voir Torczyner, *op. cit.*, p. 85-86. On a déjà signalé (voir *Syria*, 1936, p. 388) que le terme *mas'el* (signal de feu) se retrou-

vait dans ce texte. Cf. 1. Dans un mémoire sous presse intitulé *Essai sur le « Curia publica » sous le Haut-Empire romain*, M. H. G. Pélissier montre que les rois de Perse ont méthodiquement organisé le double système de signaux à feu et de messagers, à travers leur empire. On voit que ce double système était connu avant eux.

hance et le chargeait de transmettre des messages à Jérusalem<sup>1</sup> et même d'obtenir des renseignements auprès de personnages de cette ville. Ces deux officiers et les hommes qui leur étaient attachés, forment un groupe dont la piété envers Yahvé est bien attestée. Cela explique qu'ils aient été en relation, non avec Uriyah, mort plusieurs années avant l'échange de cette correspondance, mais avec le prophète Jérémie. C'est la première fois qu'un document trouvé dans le sol palestinien nous apporte un témoignage confirmant le rôle politique tenu par Jérémie.

..

En appendice à ces observations, nous voudrions insister sur l'importance que les textes de Lakish présentent au point de vue de la critique textuelle du Livre de Jérémie. Nous en avons fait plus haut une application à Jérémie, xxvi, 20-22. Grâce à la connaissance que nous avons maintenant des formes rédactionnelles des lettres de l'époque, on peut tenter de restituer la fameuse lettre que Jérémie adressa aux captifs de 598.

Jérémie, xxix, 1. « Jérémie<sup>2</sup> aux anciens<sup>(3)</sup> en captivité, aux prêtres, aux prophètes et à tout le reste du peuple<sup>(4)</sup> [salut]<sup>(5)</sup>.

4.<sup>6</sup> « Ainsi parle Yahvé<sup>7</sup>, Dieu d'Israël, aux captifs emmenés de Jérusalem<sup>(8)</sup> :

5. « Bâissez des maisons et habitez-(les), plantez des jardins et mangez-en les fruits.

6. « Prenez [pour vous] des femmes et engendrez des fils et des filles, choisissez des femmes pour vos fils et des maris pour vos filles<sup>(9)</sup>. Multipliez-vous<sup>(10)</sup> et ne diminuez pas

<sup>(1)</sup> La lettre XVIII est de restitution trop incertaine pour nous fournir un appui.

<sup>(2)</sup> Ce qui précède : « Voici les termes de la lettre qu'envoya » est évidemment du rédacteur. Aussi le titre « le prophète » accolé au nom de Jérémie et qui manque aux LXX.

<sup>(3)</sup> D'après le texte des LXX et en adoptant la conjecture de Rudolph, 3<sup>e</sup> éd. de Kittel, *Bibl. hebr.*

<sup>(4)</sup> La fin du verset 1<sup>er</sup> : « qui fut emmené, etc. » était inutile dans la lettre originale ; elle manque aux LXX.

<sup>(5)</sup> Ou tout autre formule de salutation.

<sup>(6)</sup> Les versets 2 et 3 sont évidemment du rédacteur et ne figurent pas dans la lettre elle-même.

<sup>(7)</sup> « Des armées » est une addition qui manque aux LXX.

<sup>(8)</sup> Ed. Kittel, d'après le syriaque. La mention de Babel manque aux LXX.

<sup>(9)</sup> D'après LXX. Les massorètes ajoutent « qui engendrent des fils et des filles ».

<sup>(10)</sup> D'après LXX. Les massorètes ajoutent là.



7. « Travaillez à la prospérité du pays — ou je vous ai relogés et priez Yahw — pour lui, car de sa prospérité dépend la votre.

10. <sup>2</sup> « Car ainsi parle Yahwe : Quand soixante-dix ans seront passés pour Babylone — je vous visiterai et j'accomplirai pour vous ma parole <sup>3</sup> de vous ramener en ce lieu-ci.

11. « Certes — moi — j'ai formé pour vous un dessein de salut et non de mal <sup>4</sup>.

12. « Vous m'adresserez vos prières (13), et me rechercherez de tout votre cœur <sup>(15)</sup>. »

Ici devant s'arrêter la lettre originale de Jeremie qui offre ainsi un tout fort cohérent. En effet, le verset 14 est une paraphrase du rédacteur et les versets 16-20, qui manquent aux LXX, sont regardés comme une interpolation par la plupart des exégètes modernes. Le morceau 15 et 21-23 est tout autre chose et quant à 24-42 — ce peut être l'objet d'une autre lettre.

## ..

D'autres questions mériteraient de nous arrêter, ainsi l'écriture. Nous avons dit plus haut qu'à part l'ostracon n° 1 qui renferme une simple liste de noms — tous les autres textes de Lakish sont de la même époque — peut-être à une année près. Il sera très utile pour dater les inscriptions palestiniennes déjà connues et antérieures à l'exil, de posséder dans les lettres de Lakish des documents datés de 588-587.

Si nos lecteurs veulent bien se reporter aux deux tableaux que nous avons donnés dans *Syria* VI (1925), p. 329 et p. 335 concernant les textes palestiniens antérieurs à l'exil, ils observeront tout d'abord — comme nous avons essayé de le montrer — qu'il faut faire descendre les ostraca de Samarie à

<sup>2</sup> D'après LXX. Les massorètes portent « de la ville ».

<sup>3</sup> Les versets 8 et 9 sont à écartter comme Pulem et Coraül l'ont reconnu.

<sup>4</sup> Supprimez *bat-jab* qui manque aux LXX.

<sup>5</sup> D'après LXX.

<sup>6</sup> Les deux versets 12-13 d'après les LXX. Ils ont reçu dans le texte massorétique des développements peu compatibles avec le style

épistolaire, fût-ce celui d'un prophète.

<sup>7</sup> *Syria*, XVI (1935), p. 214. Ce changement de date rend possible que le cachet de Megiddo au nom de « Shema », serviteur de Jeroboam — descende vers 780, ce qui entraîne un décalage général pour les datations de *Syria* VI p. 335 qui cependant, sont toutes antérieures à l'exil.

l'époque de Jérôme II (784-744) et par suite intervertir, dans notre tableau p. 329, les colonnes Samarie et Mésa.

On constatera que les lettres de Lakish sont d'une écriture beaucoup plus récente que celle des textes de Samarie. Cela se reconnaît à certains caractères comme le *waw*, le *zayn*, le *yod* qui, à Lakish, a perdu sa quatrième barre au bas de la lettre, le *kaph* très évolué à Lakish, le *lamed* qui a repris le type anguleux ancien, mais avec le trait inférieur fort diminué, le *mem* qui a perdu la forme ancienne de Samarie, le *noun* très simplifié, le *sin* aux formes évoluées, la haste verticale fort réduite, le *tau* qui a perdu la forme symétrique en croix de saint André.

L'écriture des lettres de Lakish est plus voisine de l'écriture de Siloe (vers 700), mais elle est encore plus récente et les observations précédentes sur les divers caractères restent valables, notamment pour le *waw*, le *yaww*, le *yod*, le *kaph* etc. Le terme de comparaison le plus proche est fourni par l'ostéon de Jérusalem découvert par M. Duncan et étudié par M. Albright<sup>1</sup>.

Enfin, si on compare les textes de Lakish<sup>2</sup> aux inscriptions groupées dans *Syria*, VI, p. 335, on constatera qu'ils doivent se placer à la suite de tous ces petits textes.

L'évolution de l'écriture palestinienne depuis le VIII<sup>e</sup> siècle (Samarie) jusque vers 580 est donc aujourd'hui bien attestée grâce aux nouveaux documents.

RENÉ DUSSAUD.

<sup>(1)</sup> Dans sa suggestive étude sur le papyrus Nash (voir *Syria*, 1939, p. 200), le savant professeur de la Johns Hopkins University (*Journ. of Bibl. Liter.*, LVI, III, (1937, p. 449), remarque : « Some years ago, when I published the Ophel ostraca, there was a difference of opinion between M. Dussaud and me on this very point; but the discovery and publication of the Lakish ostraca have proved the correctness of my contentions. » M. Albright me permettra de protester très amicalement contre cette exécution sommaire qui ne situe pas exactement nos deux positions. Dans *Syria*, VIII (1927), p. 80-81, je m'élevais contre la possibilité avancée par le savant épigraphiste de faire remonter le texte d'Ophel jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, car il déclarait (*Journ. of Pal. Or. Soc.*, VI (1926), p. 83), « It may

safely be dated in the seventh century B. C. and cannot be later than 587 B. C. » Je conclusais, quant à moi : « l'ostéon de Jérusalem est postérieur à l'an 600. » Si les documents de Lakish vérifient une conclusion, il me semble que c'est plutôt la mienne.

<sup>(2)</sup> Le scribe, qui a tracé la lettre VI, a parfois mal formé la tête de ses *bet* : c'est là un accident de calame dont il n'y a pas à faire état pour y voir une influence de l'écriture araméenne car, dans ce cas, cette particularité affecterait également les *dalet* et les *resh*. On sait que l'hébreu carré, qui a exagéré cette particularité, dérive non de l'écriture palestinienne de type phénicien usitée avant l'exil, mais de l'écriture araméenne que la domination perse contribua tant à répandre.

# THE VISCOUNTS OF NAPLOUSE IN THE TWELFTH CENTURY

BY

JOHN L. LA MONTE (Univ. of Cincinnati, U. S. A.)

Among the important noble families of Crusading Syria listed by E. G. Rey in his edition of *Les Familles d'Outremer de Ba Lameh* that of the viscounts of Naplouse is one concerning which the documentary materials now available afford considerable information not known to Rey. According to Rey's account the viscounty of Naplouse passed through three generations in the same family without a break, a thing most unusual in the Latin kingdom of Jerusalem where the office of viscount was not usually an hereditary one. These viscounts, as listed by Rey, were: Ulric 1128-1151; Baldwin, son of Ulric, 1164-1168; and Amaury, the son of Baldwin, 1176-1178.<sup>1</sup> It is now possible not only to extend the dates of the tenure of office of each of these viscounts, but to insert the name of Baldwin Babadus, viscount in 1139-1160, and thus show that the office in all probability was not hereditary more than many others.

The first viscount of Naplouse was, as indicated by Rey, Ulric, Hatrie or Uric, but it is now possible to extend the time of his tenure of the office to include the years from 1115 to 1152. He first appears witnessing an act of Baldwin I in 1115 along with such men as Eustache Grenier, Guy de Milly, Guillaume de Barès, etc.<sup>2</sup> There he is found witnessing an act of Baldwin II in 1120<sup>3</sup>, and another in 1128.<sup>4</sup> In 1130 he witnesses four acts, three of Baldwin II and one of Guillaume prior of St Sepulchre<sup>5</sup>; in 1136 he witnesses an act of Boulogne<sup>6</sup>, in 1138 two donations of the same monarch<sup>7</sup>, and in

<sup>1</sup> E. G. Rey, *Les Familles d'Outremer de Ba Lameh* (Paris, 1869), p. 412.

<sup>2</sup> D. LABROUSSE, *Chartes de la Terre Sainte provenant de l'abbaye de N.-D. de Josephat* (Bibl. Ecole fr. Athènes et Rome, XIX, Paris, 1894), no. 6. R. RÖHNIGT, *Regest Regni Hierosolymitani* (Göttingen, 1893), n. 80.

<sup>3</sup> DELANNOUX, B. RÖHNIGT, 90.

<sup>4</sup> ROZIERE, *Cartulaire de l'église de St-Sé-*

*pulchre de Jérusalem* (Paris, 1859), no. 41. RÖHNIGT, 121.

<sup>5</sup> ROZIERE, doc. 17, 43. DELANNOUX, 18. *Revue de l'Orient Latin*, VII (1899), p. 128; RÖHNIGT, 133, 134, 131, 137 n.

<sup>6</sup> DE VALLÉE LE RUON, *Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers* (Paris, 1854-1864), I, doc. 116, RÖHNIGT, 164.

<sup>7</sup> ROZIERE, 32, 33. RÖHNIGT, 174, 181.

1156 he appears on an act of Baldwin III.<sup>10</sup> His last appearances are on acts of Melissende in 1151<sup>11</sup> and of Baldwin III on September 23, 1152<sup>12</sup>, in both of these acts he is accompanied by his son Baldwin. He died sometime between this last date and 1159 as Baldwin Bubalus appears as viscount of Naplouse on a charter of Queen Melissende's in that year<sup>13</sup>.

Of Ulric's family, beyond the existence of his son Baldwin and of a brother Pierre who witnessed with him an act of 1130<sup>14</sup>, we know nothing.

Concerning his lands we are, however, much better informed. The first document which tells us of the possessions of Ulric is an act of Baldwin III, dated July 31, 1161 in which the king makes the exchange with Philip de Naplouse of the seignury of Montréal and Grac for that of Naplouse<sup>15</sup>. From this we learn that Ulric possessed lands in the territory of Montréal across the Jordan around the castellata Vallis Moysis which his son Baldwin, who received them by inheritance from his father, had exchanged with Baldwin III at some earlier date. The act grants to Philip:

"et castellum etiam Vallis Moysis cum tota terra Balduni, Hulrici, vicecomitis Neapohtani, filii, et a sedret et cgritate, qui ipse nunc dictus Hulricus trans fluvium Iordanem cum in vita sua tenuit et filius ipse Baldunus post ipsum, etiam Vallis Moysis et cum tota terra Balduni, quam trans Iordanem habebat, quam ego rex prefatus per concanbrum a Balduno optimi, necnon et cum omnibus villanis Surianis sive Sarracenis, ubicunque sunt eis Iordanem cetera, exceptis tamen illis villanis, quos Baldunus, Hulrici vicecomitis filius, in terra sua ad agnem et ad forum hospitalis, locatos et manentes in die illa, qua

<sup>10</sup> DELABORON, 26; RÖHRICHT, 240.

<sup>11</sup> RÖHRICHT, 49; RÖHRICHT, 268.

<sup>12</sup> MEY, *Histoire des actes de la municipalité de Marseille* (Marseille, 1813), I, 283; RÖHRICHT, 276. I have omitted any reference to the act of 1150 (DELAVILLE LE ROUX, *Cartulaire*, I, 101; RÖHRICHT, 262) witnessed by A viscount of Naplouse and his son. RÖHRICHT calls him Amaury but Delaville Le Roux merely prints the initial A. There is no possibility of making this Amaury the grandson of Ulric and I am convinced that the A is merely an error and that the initial should be that

of Ulric or Hulric. As the act was not in his name I did not include it in the catalogue of his acts given in the text. The son is not named, but as Baldwin appears on the acts with his father in the next two years I think that there can be little doubt but that this act refers to Ulric and his son Baldwin.

<sup>13</sup> *Archives de l'Orient Latin* (Paris, 1881-1884), II B p. 125; RÖHRICHT, 338.

<sup>14</sup> DELABORON, 16; RÖHRICHT, 134.

<sup>15</sup> SRECHLAK, *Tabulae Ordinis Theutonici* (Berlin, 1869) doc. 2, p. 3-5; RÖHRICHT, 366.

inter me Baldmann memoratum regem et dominum Philippum Neapolitanum concubina istud unum factum fuit, habebat, sibi in perpetuum retinuit.

The second act which tells of the lands of Ulric is a donation by King Amaury I to the Templars in April 1166<sup>1</sup> in which the king grants the Temple the tithes over certain lands, among which are included, under the territory of Naplouse:

"quas de possessionibus Ulrici vicecomitis habetis, scilicet Ciriz, Misiriffi, Gidide, Casalis Syrorum, Zatel, Nip, Azero, et decimam totius terre Baldmni vicecomitis, quam possidet pro commutatione terre quam ultra flumen possidet, excepto Daramahet et Sier..."<sup>2</sup>

Ugeron-Gauthier who added a note to Clelandon's edition of this text identified all the casales mentioned as in the general district to the north-east of Naplouse and all fairly near each other<sup>3</sup>. The object of the distinction between the lands of Ulric and those of Baldwin was, I believe, to keep separate the lands which Baldwin inherited from his father in Naplouse from those he received in exchange from the king. It must be observed that while in the document of 1161 Baldwin is referred to as the son of Ulric the viscount, in the act of 1166 he is himself called the viscount.

Ulric also possessed at one time the casale of Sembra or Seembra which he gave to the church of Bethlehem<sup>4</sup> and a house in Montreal<sup>5</sup>.

Ulric's son Baldwin did not succeed to the viscounty when he inherited his father's lands. Between the last appearance of Ulric as viscount and 1166 when Baldwin his son held the title, another Baldwin, Baldwin Babalus was viscount of Naplouse. Thus Baldwin Babalus first appears in 1140 witnessing an act of Robert de Caside St Gilles<sup>6</sup> then in 1143 he witnesses the same act of Queen Melissende as do Ulric and his son Baldwin<sup>7</sup>, in both of these acts he appears

<sup>1</sup> P. CHALANDE, "Un diplôme inédit d'Amaury I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem", *Revue de l'Orient Latin*, VIII (1899-1900), p. 341-347. Rouquier, *Addamentum* (1904), doc 422 a.

<sup>2</sup> *Revue de l'Orient Latin*, VII, p. 317 the casales are, in order, Sirin, Melitaneon or Melitā, Djoudelā or Djodelā, Sir Ez-Zauān or Kh. Saydā, Kirbal Nib, and Asirel el-Hatab; Dar Ahmed, Sier was not identifiable.

<sup>3</sup> Rouquier, 983 mentioned in Haliog

properties held by church of Bethlehem. Evidently near Tiberias.

<sup>4</sup> Mentioned in Act of Maurice of Montreal, Rouquier, 212, Deacy, 10, 11. Roux, *Cartulaire*, I, doc 207.

<sup>5</sup> DEKAVILIE LE ROUX, *Cartulaire*, I, doc. 192, Rouquier, 237. Baldmann la Balle. DEKAVILIE LE ROUX identifies him as viscount of Naplouse 1166-1168.

<sup>6</sup> Roux 46, 49, Rouquier, 264.



without any title. In 1159, however, he witnesses an act of Melissende's with the title of viscount of Naplouse<sup>(1)</sup>, and he employs the same title in witnessing another act of Melissende's in 1160<sup>(2)</sup>. This act is also witnessed by Baldwin the son of the viscount of Naplouse so that there can be no chance that the two Baldwins are the same person<sup>(3)</sup>. In an act of 1163<sup>(4)</sup> and another which dates sometime between 1163 and 1168<sup>(5)</sup> Baldwin Bubalus again appears without title.

In 1164 an act of King Amaury is witnessed by Baldwin viscount of Naplouse<sup>(6)</sup>. It is of course impossible to say which of the two Baldwins, the son of Ulric or Bubalus, this may have been. I believe that it was the son of Ulric; we find him in possession of the title in 1166, Bubalus is witnessing without title in 1163, finally King Amaury has ascended the throne and it is my belief that Bubalus received his appointment as viscount from Melissende and was replaced by Baldwin the son of Ulric when Amaury became king. This is pure conjecture, but it seems to me that there can be no question that the Baldwin viscount of the act of 1166 who held lands in Naplouse which he had received in exchange for lands across the Jordan was the same as the

<sup>(1)</sup> *Archives*, II, B p. 135, Roubaert, 338.

<sup>(2)</sup> DELABORDX, 34, Roubaert, 350.

<sup>(3)</sup> The signatories read: "Robertus Neopolitanus, Baldulbus vicecomes Neapolitanus, filius, Baldonus Bubalus vicecomes Neapolitanus". Owing to the appearance of Baldwin with his father Ulric on several other charters I do not think that this could possibly mean that he was the son of Baldwin Bubalus. Nor do I think it possible that a single man signed as "Baldwin son of the viscount of Neapolis Baldwin Bubalus viscount" giving first his name and then his nickname and title. Signing with a nickname was common enough but to sign the name first and then go back and repeat it with the nickname I do not know to have happened in the twelfth century at any time. It would be most convenient if Baldwin Bubalus could be made to be the same as Baldwin the son of Ulric but I think that the documents prove conclusively that they were two distinct persons.

I am tempted to conjecture if there could have been any relation ship between Baldwin Bubalus and Henry Bubalus de Milly who also held lands in the Naplouse territory. Except for the common nickname and the fact that both appear in the same district there is nothing to link them together. Such a connection might explain why Melissende conferred upon Baldwin Bubalus the viscounty as she wished to make the great house of de Milly allied with her, and I would suggest that Baldwin may well have been an illegitimate son of Henry's.

<sup>(4)</sup> DELAVILLE DE ROCHE, *Cartulaire*, I, doc. 312, Roubaert, 391.

<sup>(5)</sup> *Revue de l'Orient Latin*, VII, p. 143, Roubaert, *Addimentum*, 393 a; Baldonus Uoclo is one of a committee of arbitration between the abbey of Josephat and the bishop of Belebhem.

<sup>(6)</sup> ROZIERE, 144; Roubaert, 400.



Baldwin the son of Ulric who inherited lands there and exchanged them with the King. Granting this, and recognizing that Baldwin the son of Ulric was viscount in 1166, at what time would there have been as likely to be a change as at the accession of the new monarch? To argue from Bubalus' appearance without title in 1163 is utterly unconvincing and presumptuous for many of the royal officers witnessed documents without using their titles, and I would not consider this point if it stood alone. But as we must find some time between 1161 (for I believe that Bubalus was viscount when Baldwin III called the other Baldwin merely the son of Ulric) and 1166 when the office was transferred from Bubalus to the son of Ulric, I consider the year 1162, when Amaury became king, as the most logical date.

Concerning this Baldwin, the son of Ulric, viscount of Naplouse, we have several bits of information. In 1168 he witnessed a charter of King Amaury<sup>1</sup> and one of Amaury patriarch of Jerusalem<sup>(2)</sup>. In the same year King Amaury confirmed an agreement which Baldwin had reached with the monks of Josaphat over some disputed lands in the casale of Casarcos, which Baldwin had been given by Queen Melissende, and which, according to the agreement reached, he was to continue to possess but subject to an annual payment to the monks of 80 besants<sup>3</sup>. He seems to have received other concessions from Melissende for an act of Baldwin IV in 1178<sup>(4)</sup> mentions the casale of Seletam and a hundred and three tents of Bedouins « quos Amalricus vicecomes Neapolis et pater eius Baldwinus hanc recordationis de dono domine mee Melissendis inclite Iherosolymorum regine longo tempore tenuerunt et possederunt ».

By his wife Isabelle, Baldwin was the father of a numerous progeny six sons — Amaury, Renaud, Jean, Raymond, Roger and Balian and three daughters — Melissende, Agnes and Gilla<sup>(5)</sup>. He died some time between 1168 and 1176 in which year his son Amaury had succeeded him in the viscounty<sup>(6)</sup>. Of all these children, however, the only one of whom we have

(1) CAMERÀ, *Memorie storico-diplomatiche dell' antica città e ducato di Amalfi* (Salerno 1876), I, p. 203-205, R. RICHT, 453.

(2) ROZIERE, 160; RÖHRICHT, 455.

(3) DELABORDÈ, 36, RÖHRICHT, 459.

(4) DELAVILLE LE ROULX, *Cartulaire*, I, doc.

550; RÖHRICHT, 562.

(5) DELAVILLE LE ROULX I docs. 530, 531, 550 RÖHRICHT, 56, 565, 562. Gilla is called Gilla, Gisia and Gilla.

(6) DELAVILLE LE ROULX, I, doc. 493; RÖHRICHT, 539.

any knowledge is Amaury and of him little beyond what can be gleaned from his appearance on charters.

With Amaury the social position of the family reached its zenith, for he married Stephanie d'Ibelin daughter of Baldwin d'Ibelin of Ramla, an I sister of Eschive who married Aymery de Lusignan<sup>(1)</sup>. He was thus brought by marriage into relationship with the great families of de Milly, Lusignan, Courtenay, Belhisan, Tiberias and even the throne itself, for his wife's uncle Behan married Queen Marie, widow of king Amaury I and dowager lady of Naplouse.<sup>(2)</sup> Amaury first appears in 1173 on an act of his wife and next on a charter of Baldwin of Ramla where he consents to the act in his capacity of son-in-law<sup>(3)</sup>. The next year finds him conceding to the monks of Josaphat the casale of Casrosil<sup>(4)</sup>. In 1178 he seems to have run into financial difficulties whether due to some unrecorded foray in which he was captured and in need of ransom or due to the equally chivalrous prodigality which was so characteristic of mediaeval gentlemen - at any rate we find him disposing of a portion of his inheritance to the knights Hospitaller in return for cash<sup>(5)</sup>. It is in these documents that we see that his father had acquired the casals of Seletam, Lole and other lands north east of Naplouse, part of which Amaury was alienating. He appears again in 1180, witnessing an act of his suzerain

<sup>(1)</sup> Stephanie appears with her husband on acts from 1176 to 1187, RÖNNICHT, 539, 402, 505, 567, 567 d.

<sup>(2)</sup> *Familles d'Outremer*, 360, 379, on the house of Ibelin. I hope before long to have completed a thorough revision of this chapter and to publish an extensive work on the house of Ibelin. See my article on « John d'Ibelin the old lord of Beirut » in *Oryzation* (1937).

<sup>(3)</sup> DELAVILLE LE ROUX, I, doc. 488, 495; RÖNNICHT, 530b. Act of Eschive and Stephanie, 539, Act of Baldwin.

<sup>(4)</sup> DELABORDE, 39, RÖNNICHT, 541. Casrosil is, Limagico, the same as Casaricos about which his father quarreled with Josaphat, and also the same as Kasros which Amaury finally surrendered to them in 1187 (see note 2 on next page).

<sup>(5)</sup> Amaury made three sales: that of some lands of Bedouins for 3,500 besants, that of the casale of Seletm (Selelam, Seletas) for 2,800 besants and thirdly the land between his casale of Lole and the Hospitallers' casale of Lathara (Tare) for a sum not stipulated. Confusion is brought to the matter by the confirmation of these acts by King Baldwin IV for he confirms the sales for the sum of 5,500 besants. I incline to think that the figure is incorrect in the confirmation as the sums of the first two sales alone exceed 3,500 besants. (DELAVILLE LE ROUX, *Gartoutre*, I, docs. 530, 531, 532, 550; RÖNNICHT 567, 505, 566, 562).

CLERMONT GANNEAU (*Recueil d'Archéologie Orientale* [Paris, 1888], I, p. 320), identified these casales: Seletm is Silat edh-Dhar, Lole is Nebi Lawin and Lathara or Tare is Altara.

Baldwin II the Good of Naplouse<sup>1</sup>, and his last recorded act is a charter of 1187 in which he is again making an agreement with the monks of Josaphat over the disputed territory around Kafecos<sup>2</sup>. In this act, by the decision of an arbitration committee of three bourgeois of Naplouse, Amaury concedes to the monks full rights over the disputed property, and on it we have our only description of the seal of the viscounts of Naplouse. On the face of the seal was a mounted warrior with the inscription « Almaricus vicecomes Neapolis », on the reverse the crenellated gate of a walled town with the inscription « Castrum Fontis Tancredi »<sup>3</sup>.

Amaury did not lose much in giving up his claim to the property to the monks of Josaphat in 1187. For in that same year Saladin took Naplouse and all its surrounding territory and it remained thereafter in Moslem hands. What may have been the fate of Amaury we do not know. Raymondin, the only child of Amaury and Stephanie mentioned in the *Liquides d'Outremer*, was killed in an earthquake at Acre, probably the earthquake which damaged the walls of both Acre and Tyre in 1200<sup>4</sup>. Naplouse was deserted by its Christian inhabitants in 1187 and there was no longer any need for a viscount there<sup>5</sup>.

#### JOHN LA MONTE

— all in the district north of Naplouse just north of Bourqua. This fits in well with the fact as it was developed by Ulric and Baldwin and shows the family to be building up a fairly nucleated seignery in the country to the north of Naplouse.

<sup>(1)</sup> DELAVILLE LA ROULE, I, doc. 576, Roubaix, 597.

<sup>(2)</sup> *Revue de l'Orient Latin*, VII, p. 157; Roubaix, *Additamentum* 657 d.

<sup>(3)</sup> Described, not published, by Kohler in *Revue de l'Orient Latin*, VII, 158.

<sup>(4)</sup> *Lignages*, ch. ix: *Eracles* (R. H. G. Occ., II), p. 244-245.

<sup>(5)</sup> Carl Hopf in the *Revue Critique* (1870) in reviewing Rey's edition of the *Familles* added the names of Paul and André viscounts in the years 1233-1249 and Nicholas viscount

in 1292. Paul appears in the years 1233 and 1249 (Roubaix, 1049, 1156) under the name of Paulus de Neapoli, but he is in Cyprus and there is nothing to indicate that he held the title of viscount of Naplouse. I have been unable to find any André in 1233-1248 or Nicholas in 1292 with that title. There are plenty of people in the Thirteenth century by the name of Naplouse but I cannot connect them with this family or with the title.

Hopf also erred in his correction where he extended the life of Ulric to 1161 for in that year Ulric is mentioned as dead and his son Baldwin already in possession of his fiefs. Probably Hopf noticed the name on the act of 1161 and did not notice that the reference was to him as deceased.

# LE PAYSAGE DANS LA MINIATURE PERSANE

PAR

ARMÉNAG SAKISIAN

On sait que les Chinois ont été les premiers à réaliser des paysages dans le sens moderne du mot, et qu'il en existe même des exemples remontant aux Tang. Les Persans connaissent les paysages d'Extrême-Orient, comme la peinture chinoise, en général, dont un grand nombre de spécimens figurent dans les recueils *mowakka*, de la Bibliothèque du Vieix Serail, formés au xv<sup>e</sup> siècle sous les Timourides<sup>(1)</sup>.

Toutefois, si les sujets en plein air traités par les miniaturistes persans ont souvent comme fond la nature, il est tout à fait exceptionnel d'en rencontrer sans qu'une action anecdotique n'y soit située, par conséquent sans figure humaine.

Si l'est difficile de parler de paysage pour l'école de Bagdad ou, à la représentation schématique du sol vient s'ajouter la stylisation des arbres et des plantes, pour constituer un simple décor; la nature est rendue de façon réaliste dans les écoles proprement iraniennes, lesquelles, à la différence de l'école mésopotamienne<sup>(2)</sup>, se rattachent à l'Extrême-Orient<sup>(3)</sup>.

Sous les Ilkhans, c'est-à-dire les Mongols de Perse, dans la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, des arbres fleuris ou feuillus, d'après nature, font leur apparition.

L'exemplaire monumental du *Djann et-Terrikh* (Somme des Histoires), par Rashid ed-Din, de 1306 et 1314, dont l'Université d'Edimbourg et la Royal

<sup>(1)</sup> Voir *La Miniature Persane du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, de l'auteur, p. 52-53.

<sup>(2)</sup> Une publication récente soutient que l'école abbasside est purement iranienne. C'est ignorer le style des miniatures mésopotamiennes qui se rattachent à la peinture chrétienne orientale, leurs types rémotifs caractéristiques, les sujets illustrés qui sont étrangers à la littérature nationale persane (Firsiroti,

Nizami), enfin la langue des manuscrits qui est toujours l'arabe.

<sup>(3)</sup> Le miniaturiste-calligraphe Dast Moham-mad, écrivant à Téhéran vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, ne fait remonter la manière de peindre en usage de son temps qu'aux Mongols et au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle. BIXON, WILKINSON AND GREY, *Persian Miniature Painting*, Appendix I, p. 134.

Asiatic Society possèdent chacune une partie, renferme quelques paysages d'autant de caractère, qu'ils restent isolés et en quelque sorte sans descendance. Dans *Moïse sauve des eaux de 1306* (fig. 1), malgré la présence de plusieurs personnages, c'est le fleuve, aux vagues et à l'écume stylisées chinoises<sup>1</sup>, avec le herceau couvert, dont se joignent les flots, qui retient l'attention. Les *Montagnes des Indes de 1314* (fig. 2), réalisent un pur paysage sur lequel on ne voit comme êtres animés que les poissons du fleuve qui coule au premier plan, et quelques cygnes

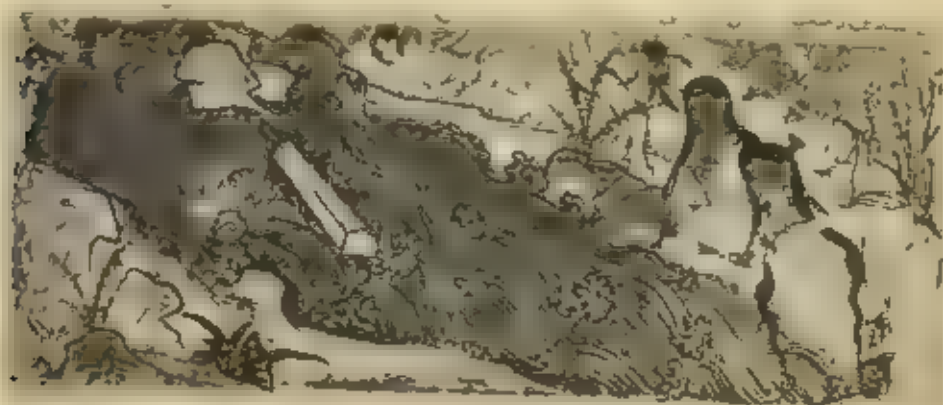


Fig. 1. — Tebriz, 1306. Moïse sauve des eaux. Université d'Edimbourg.

Avec les Djelairi les, qui sont également mongols, mais dont la capitale se place à Bagdad et non dans la région de Tebriz, les représentations de la nature, avec les troncs élancés des arbres dont le feuillage s'épanouit en bouquet quelquefois sur un fond de rochers (pl. XXXI, 1.), atteignent vers la fin du siècle, un degré de pittoresque qui annonce la période turcoide.

Onze paysages sans figure hantent, sans illustrer, le texte des poèmes de Nizami dans un manuscrit de la fin extrême du XIV<sup>e</sup> siècle, date de

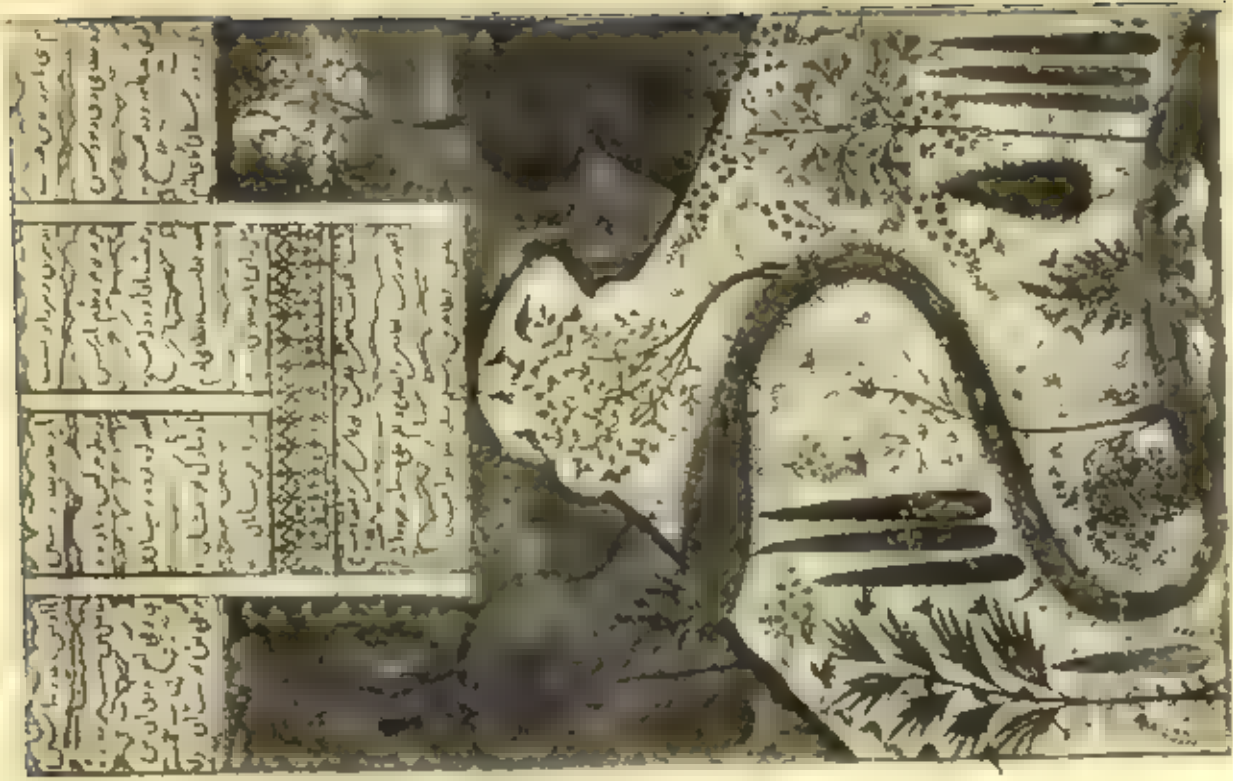
<sup>1</sup> Suivant G. E. Gysse, le dessin de ces vagues, communes aux époques Youn et Ming, serait un facile et risqué pour ramener le *Kulda ve Dima* de Yildiz du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, à la fin du XIV<sup>e</sup> ou au début du XV<sup>e</sup> : *An Illustrated Ms. of Anvar-i-Sohani*, Rapam, n<sup>o</sup> 43-43-44 (1930), p. 43. Or, ces vagues existent déjà sous les Tang, G. GUSSE, *Les symboles*

*de Jade dans le Taoïsme*, *Revue de l'Histoire des Religions*, mars, n<sup>o</sup> 132, pl. II. Du reste les seuls exemples que j'en connaisse dans l'art persan par des manuscrits datés, sont de la fin extrême du XIII<sup>e</sup> ou de l'aube du XIV<sup>e</sup> : le *Lesan* de la Pierpont Morgan Library et la *Sonnet* des *Histoires savises*.





1 Bagdad 1197 Le combat singulier par Diwan al-Nakhal  
Bibl. de M. de la Haye, Leyde



2 Bethan, 1198 Passage  
d'après l'art des et musulmans, d'après





Behbêhan, dans la Perse occidentale (en donne pl. XXVI, 2), l'un des plus caractéristiques. Cet ensemble est plus notable que l'exemple de 1314, (fig. 2), mais ce ne sont pas là les seuls spécimens de paysage à proprement parler.

Un *mourakka* de la Bibliothèque du Vieux Sérail<sup>(1)</sup>, à côté d'un effet de



FIG. 2. — Tebriz, 1314. Les montagnes des Indes. Royal Asiatic Society, Londres.

neige chinoise, à animaux et personnages, lesquels ne constituent cependant pas le sujet principal, compte des paysages qui semblent persans. Un premier d'un effet impressionniste a eu son centre un bouquet d'arbres, vert, rouge et jaune. Une autre miniature, apparentée à cette dernière, représente des arbres aux troncs rauchés<sup>(2)</sup>, que je suis tenté d'identifier avec l'arbre des banians dont parle Tavernier<sup>(3)</sup>.

(1) N° 37384.

(2) La publication par le Musée du Vieux Sérail de ces deux miniatures est d'abord un important complément à l'étude de notre sujet.

SYRIA. — XIX

(3) « arbres... à une lieue de Bender et qui passe en Perse pour être merveilleux mais dans les Indes il y en a quantité. Les Persans l'appellent *Lul*. Les Portugais Arvor de Rêves

C'est au xv<sup>e</sup> siècle, sous les Timourides, que sont réalisées les principales trouvailles qui contribuent pour une bonne part au charme du paysage persan classique, comme l'aspect automnal du platane, aux feuilles multicolores, ou



fig. 3. — Shiraz, 1420, Shirine surprise au bain.  
Département d'art asiatique, Berlin.

XXXVII, 4), est une composition sobre, harmonieuse et savante, qui marque peut-être l'apogée de l'art persan<sup>2</sup>. Le vert sombre du gazon est émaillé de fleurs roses et rouges, tandis que les rochers et le grand cactus du fond se détachent sur un ciel lapis. Le cours d'eau qui prend sa source aux

et les Français l'arbre des Babyloniens ». *Les six Voyages de M. J. B. Tavernier en Turquie, Perse et aux Indes*. Paris, 1715, II, p. 433.

<sup>1</sup> Die *Buyatunghur Handschrift der Islami-*

*ischen Kunstausstellung, Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlung*, vol. LII, III (1931), p. 133.

<sup>2</sup> Voir une reproduction en couleurs dans *La Miniature Persane* présentée, en introduction

le mariage de la mousse sombre des cyprès avec des arbres en fleurs.

Un manuscrit au nom du prince Barsoukour, daté de Chiraz 1420 et auquel E. Kuhnel a consacré une étude<sup>3</sup>, représente Shirine se baignant, surprise par Khosrev (fig. 3). La scène se place dans un paysage luxuriant et accidenté qui, abstraction faite des personnages, conserverait son intérêt.

Dans la seconde moitié du siècle, la *Découverte de la Fontaine de Vie* (pl.



1 Herat, fol. 15v. La couronne de Vie  
*Amienne: couronne de l'enfer*



2 Herat, 148r. Passage au me  
*Collection Chusei Bej 14, Louvain*





Chirak XV-XVI - Le premier roi du monde  
Musée d'Art et d'Histoire, Istanbul





pieds des rochers, disparaît plusieurs fois pour réapparaître. Excepté le groupe central, tout y est disposé asymétriquement <sup>(1)</sup>.

Une page de 1485 d'une grande élégance, traduit un sentiment délicat de la nature (pl. XXXVII-2). Le réalisme des fleurs, telles que narcisses et lis, et des nuages est très grand, et un platane s'étend au bord de la rivière qui coule au premier plan. On peut concevoir ce tableau sans les deux personnages épisodiques.

Le plein épanouissement de la miniature persane, qui correspond au xvi<sup>e</sup> siècle et qui, comme pour certaines fleurs, n'est peut-être pas la plus belle phase de sa croissance, se caractérise par la richesse et une tendance à la symétrie.

À l'aube du siècle, le *Premier roi du monde et sa suite* (pl. XXXVIII), sont placés au milieu de rochers de laquelle roses, éclairés par un soleil à face humaine, cadre qui respire la grandeur et la poésie <sup>(2)</sup>.

En 1539-1543, l'épisode de Shirine, surprise se baignant à une source (pl. XXIX), est traité par Souldan Mohammed avec une science consommée qui contraste avec la naïveté de la figure 3. Le fond de cette peinture est un des plus beaux paysages du xvi<sup>e</sup> siècle.

Une miniature, postérieure à la précédente <sup>(3)</sup>, est plus typique de l'opulence et de la souplesse du nouveau siècle. L'artiste n'a pas craint de répéter un grand nombre de fois l'effet des cyprès fleuris.

Le xvii<sup>e</sup> siècle est une époque de décadence. Des plantes détachées et des nuages meublent, en général, les fonds des miniatures à un ou deux personnages, qui tiennent plutôt du portrait, tandis que les compositions plus importantes, comportant un fond de paysage, sont plus rares. Un dessin simplifié des feuilles de platane, et des touffes de plantes artificiellement disposées, caractérisent ces dernières.

..

Le seul ensemble de paysages proprement dits est donc celui constitué par

<sup>(1)</sup> Voir *La Fontaine de Vie* dans *La Miniature Persane*, de l'auteur, *L'Amour de l'Art*, mars 1936, p. 403.

<sup>(2)</sup> Voir *La Miniature Persane* précitée, p. 408.

A rapprocher d'un paysage chinois que

LEWIS BARNES en place au vi<sup>e</sup> siècle. *The Burlington Magazine*, 1935, p. 189.

<sup>(3)</sup> Voir G. METZGER, *Manuel d'Art Musulman*, 1927, I, fig. 44.

l'illustration d'un manuscrit de Behbahan, dans la Perse occidentale, daté de 1398<sup>(1)</sup>.

En 1921<sup>(2)</sup> j'avais publié un spécimen de cette série, dont les compositions se répètent avec des variantes<sup>(3)</sup> (pl. XXVI, 2).

Dans un article écrit au sujet de ces paysages, M. Aga Oglu<sup>(4)</sup> observe que je n'ai pas examiné leur *portée historique-artistique et culturelle* et entreprend leur discussion qu'il accompagne d'excellentes reproductions de la plupart d'entre eux.

Son point de départ est une hypothèse de J. Strzygowski, qui suppose que s'il existait une représentation de la puissance qui d'après les croyances mazdéennes fait jaillir les eaux courantes des sources, pousser les plantes, chasser les nuages par le vent, et donne naissance à l'homme, elle devrait affecter l'aspect d'un paysage avec le soleil au-dessus, l'océan au-dessous, entre les deux la terre avec ses sources jaillissantes et ses plantes — des nuages flottant sur le tout.

M. Aga Oglu n'hésite pas à voir dans les paysages de Behbahan la réalisation de l'hypothèse du professeur viennois, qu'il étaye de multiples citations d'après les textes mazdéens de la création du monde, lesquels parlent de montagnes, de cyprès, de dattiers et de pies.

La supposition Strzygowski, adoptée comme base pour l'identification de miniatures persanes de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle est fragile en soi, en outre à l'examen, le parallélisme ne se vérifie pas.

Le soleil (dont il est inutile de souligner l'importance lorsqu'il s'agit de la religion de Zoroastre) est radicalement absent de toutes ces miniatures, quand il s'agit plus d'une peinture persane comme celle de la planche XXVIII<sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> Mouharrem 801 de l'hégire, correspond bien à 1398, comme le relève M. Aga Oglu, et non à 1399, comme je l'avais indiqué par erreur.

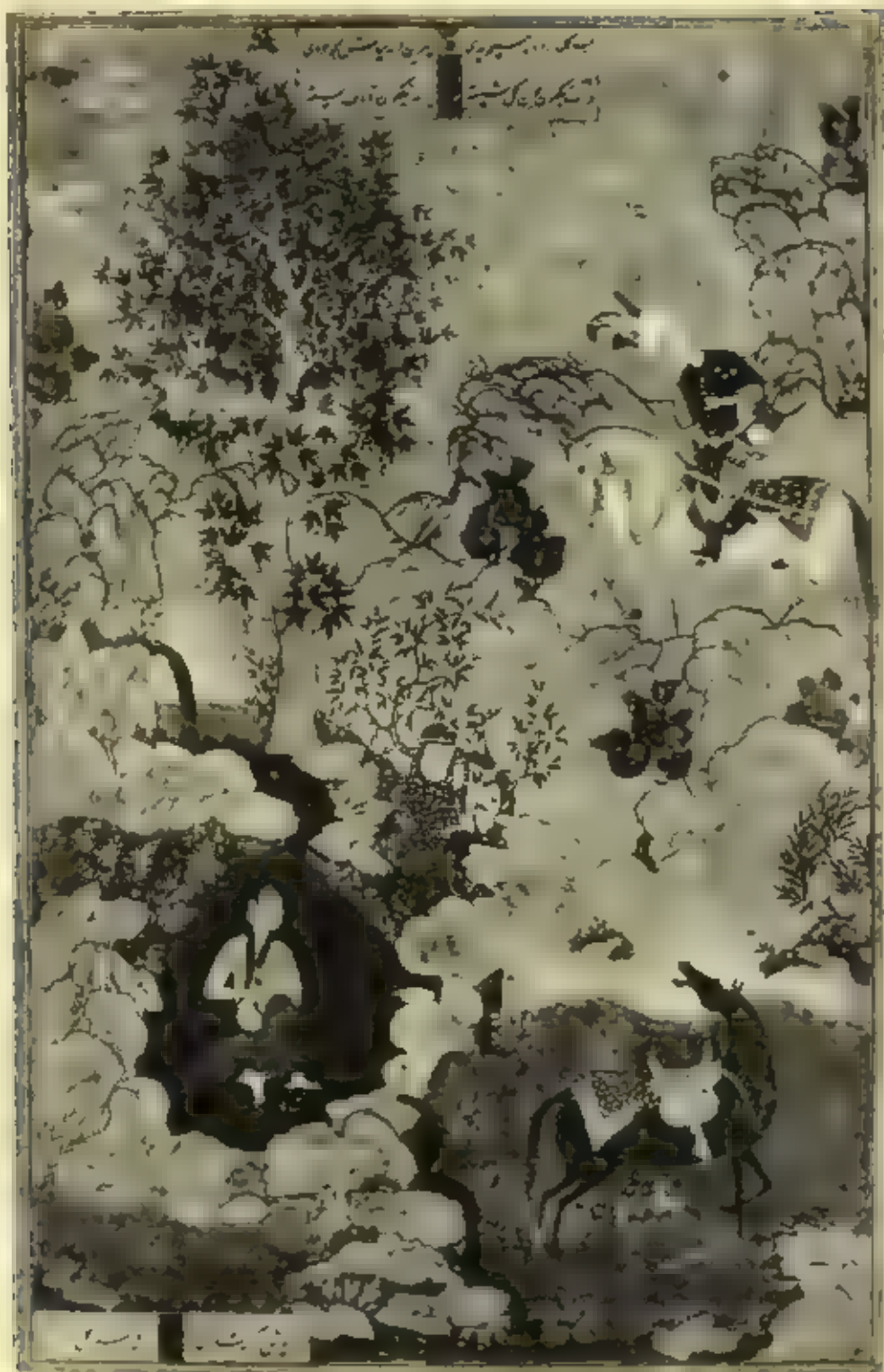
<sup>(2)</sup> *L'Étude des Écoles de Miniaturistes en Perse*, de l'auteur Syria, 1921, p. 134 et pl. XVII 2, *La Miniature Persane* précitée, p. 33 et fig. 40.

<sup>(3)</sup> À la différence de ses miniatures qui se singularisent, l'écriture de ce manuscrit se confond avec l'art contemporain. Les deux pages du début à fond gros bleu foncé ou

creme et d'or de branchages naturalistes et à fleurettes rouges, sont d'un type qui caractérise le XV<sup>e</sup> siècle, et c'est le manuscrit de Chiraz de 1520 E. KAIXI, *op. cit.* fig. 3 peut donner une idée exacte. Le style est d'un *nekhl* grêle et difforme. La reliure n'appartient pas au volume.

<sup>(4)</sup> *The Golden Age of Persian Manuscript Painting of the year 1398 A. D. Ars Islamica*, vol. III, Part I, p. 77.

<sup>(5)</sup> Voir pour d'autres exemples, dans la



Tehr. 2 1530-1543 Chir ne surpris au haw, de Soutan Mohammed  
British Museum, London



L'élément liquide se réduit sur la planche XXVI, 2, à un ruisseau qui serpente au flanc d'une colline et réunit une source à une mare à canards du premier plan, coupée par la mise en page<sup>1</sup>. C'est cette mare bordée de pierres, suivant un dispositif spécial aux étangs, qui est prise pour l'océan.

Or, sur deux variantes de ce paysage, le bord antérieur de l'étang, planté de cyprès et de palmiers, et toujours marqué par des pierres, se distingue en tout ou en partie, tandis que sur une autre réplique, la mare placée, non plus au pied de la colline, mais à mi-côte, se voit entièrement<sup>2a</sup>.

Sur un paysage du début du xiv<sup>e</sup> siècle (fig. 2), un fleuve qui coule au premier plan, à un caractère totalement différent.

Si le nuage n'est pas inexistant comme le soleil et l'océan, il n'apparaît qu'exceptionnellement sur deux des neuf miniatures reproduites<sup>3</sup>.

Il reste ce fait qu'on est en présence de paysages de montagnes, mais rien n'autorise à reconnaître dans ces ballons, les pics de l'Elburz de l'Avesta<sup>4</sup>.

Si on passe des données essentielles, comme le soleil et l'océan, absents tous les deux, aux arbres et aux oiseaux visés par les textes sacrés, tels que cyprès et pies ; ce fait qu'ils se retrouvent communément sur les peintures musulmanes, leur enlève toute signification. Même ces oiseaux ne figurent que sur un seul des paysages de 1388 (pl. XXVI, 2), ou ils coexistent avec des canards, en faveur desquels aucun texte mazdeen n'est invoqué.

Bref, onze miniatures réunies ne présentent pas les éléments qu'une seule devrait compter pour correspondre au *Heavenah*, tel que le conçoit J. Strzygowski.

première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, BRYSON, WILKINSON AND GUNAT, *op. cit.*, pl. XIV B et l'Exposition de Miniature et d'Enluminure musulmanes to Metropolitan Museum de l'auteur, *Syria*, 1934, pl. XXXIV 1, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. BRYSON WILKINSON AND GUNAT *op. cit.* pl. LXXII, et dans la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle, *La Miniature Persane*, de l'auteur, figure 147.

<sup>1</sup> Voir comme exemples le dessin de cette mise en page un dessin du x<sup>e</sup> ou même au début du xiv<sup>e</sup> siècle, *Persian Drawings* d'après *The Burlington Magazine*, août 1936, pl. IV A, et une miniature de 1431, *La Miniature Persane*, présentée,

fig. 57. Sur le dessin se voient aussi des pierres qui bordent l'étang.

<sup>2</sup> M. A. STRONG, *op. cit.* fig. 7, 8 et 9. Les cyprès et palmiers du bord antérieur de la mare des deux dernières figures, sont prises pour des arbres ayant poussé au niveau de la mer, p. 80.

<sup>3</sup> *Ibidem*, fig. 3 et 6.

<sup>4</sup> M. A. STRONG, croit reconnaître la plaine, fréquemment mentionnée par ses textes qu'il cite dans la ponctualité de deux paysages (p. 73 et 80, fig. 3 et 6).





## BIBLIOGRAPHIE

S. H. Hooke. — *The Origins of Early Semitic ritual* (Schweich Lectures, 1935). Un vol. in-8° de x et 74 pages. Londres, Humphrey Milford, 1938. Prix : 6 sh.

Les découvertes de ces dernières années ont démontré, mieux encore qu'on n'avait pu l'induire de l'étude du texte biblique lui-même, que l'ancienne religion hébraïque avait participé au grand mouvement de l'Asie antérieure au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. A côté de la Mésopotamie, on a successivement fait intervenir l'influence des Hittites, puis des Khurrites. Tout récemment les textes de Ras Shamra, et maintenant ceux de Mari, ont apporté une documentation inattendue, et semble-t-il plus directe. D'autre part, les règles trop strictes de la critique biblique se sont détendues et même ont été nettement rectifiées, non seulement en ce qui concerne le Pentateuque, mais également pour les Psaumes. Le savant professeur de l'A. T. à l'Université de Londres a examiné le problème dans les conditions où il se pose aujourd'hui, c'est-à-dire en s'environnant de toute la documentation antérieure au mouvement prophétique et en faisant porter son effort sur les origines du rituel.

Un grand progrès dans l'utilisation du matériel est dû à ce qu'on a renoncé à

considérer les divers mythes comme de simples contes, mais comme faisant partie du rituel. Nous nous sommes efforcé, dans l'explication des textes mythiques de Ras Shamra, si bien publiés par M. Virolleaud, d'avoir toujours présent à l'esprit qu'ils avaient servi à des récitations dans les cérémonies religieuses auxquelles ils s'adaptaient.

L'abondance des documents livrés par le sol de la Mésopotamie permet un classement assez évocateur par lui-même. M. Hooke distingue dans le culte public :

A. *Rituels saisonniers*. — A savoir : 1° La fête du Nouvel An qui, dès les plus anciens temps est au centre de la vie religieuse et sociale dans les villes constituant autant de petits États en Mésopotamie et dont on peut fixer l'évolution depuis la mise à mort rituelle. 2° La fête de Tammouz, en rapport avec l'agriculture. 3° La fête d'Ishtar avec procession à laquelle le roi prend part, vraisemblablement vêtu comme un dieu. La cérémonie aboutit probablement à un *hieros gamos*. 4° Les fêtes lunaires avec, notamment, le *shabattum*, vocable qui a passé dans le rituel hébraïque avec un sens différent.

B. *Rituels royaux*. — Bien qu'ils interfèrent souvent avec les précédents, notamment avec la fête du Nouvel An, on peut

distinguer : 1° Le rituel de dédicace. Le seul exemple certain, publié par Zimmermann, concerne le roi Lipit-Ishtar, le cinquième roi de la première dynastie d'Ain (2102-2092). 2° Les rituels dédicatoires à propos de construction ou de restauration de temples, charge qui incombait au roi et intéressait la prospérité de la contrée. 3° Le rituel à propos des éclipses où le roi jouait un rôle important. 4° Le rituel funéraire royal, d'après la publication d'Ebeling, *Tod und Leben*. 5° Le rituel prophétique.

#### C. Rituels des prêtres et du temple. —

Ils sont nombreux et visent les rites de purification journaliers et saisonniers des prêtres, ainsi que ceux des chapelles des dieux et des objets du culte. Il faut y comprendre les réceptions et les chants accompagnés de musique avec les instruments sacrés, les prières et hymnes adressés aux dieux et aussi les formules de confession et répandies dans la vie religieuse babylonienne. Un des rites les plus curieux est celui du lavage de la bouche des dieux correspondant à l'oracle de la bouche chez les Égyptiens.

Il faut encore classer sous cette rubrique ce qui concerne la naissance, le mariage, la maladie, car les prêtres y jouent le principal rôle.

Le second chapitre est réservé au système religieux cananéen. Sur ce point, notre information a été singulièrement étendue par les découvertes de Ras Shamra qui nous ont restitué, dans des textes du xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, des chapitres entiers de mythologie phénicienne. M. Hooke présente une analyse des principaux mythes et donne en appendice (p. 69-72) une bibliographie des publications que ces textes ont suscitées et

dont le nombre augmente chaque jour. La préoccupation de l'auteur est d'établir des rapprochements entre mythes babyloniens et mythes cananéens, rapprochements limités d'ailleurs aux thèmes généraux, comme la célébration du Nouvel An, du *hiéros games*, etc., et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il suggère que l'énigmatique Lippu-Eldaped joue le rôle du roi dans le rituel ; son nom pourrait être celui d'un ancien roi d'Ugarit. L'idée est intéressante ; mais, d'une part, on tend aujourd'hui à ne plus concevoir *l'ippu* et *l'ed* que comme de simples épithètes du dieu El et, d'autre part, il faut prendre garde que ces textes mythiques sont originaires de la Phénicie propre et non pas d'Ugarit. Tout le prouve : mention des localités dont aucune n'intéresse la région d'Ugarit, noms divins ou de héros qui sont tous de la Phénicie propre, entre autres le nom de Danel qu'Eséchiel localise dans le royaume tyrien.

Le troisième chapitre est consacré à rechercher l'essentiel du plus ancien rituel israélite et à déterminer ses rapports avec les rituels précédemment étudiés de Mésopotamie et de Canaan. On lira avec profit l'exposé sobre et clair des trois fêtes saisonnières israélites : fête des *massot* ou des pains sans levain ; fête des semaines ou pentecôte ; fête des récoltes ou des tabernacles.

La première de ces fêtes agricoles est une fête de Nouvel An, sans qu'il faille forcément rattacher ce terme au calendrier en vigueur (\*). Elle se pratique au mois de *Abib* qui correspond au *Nisan* babylonien ; elle dure sept jours comme

\* A la vérité, il y a deux fêtes de Nouvel An, l'une en été, l'autre en automne.

l'*Akitu* à Babylone : son point culminant est atteint le 14 du mois, lors de la pleine lune. L'Exterminateur circule au dehors ; d'où le danger de sortir de chez soi et la nécessité des précautions apotropaïques en aspergeant de sang les montants et le linteau de la porte. Comme la plupart des rites, celui-ci est complexe. Il est possible qu'originellement (d'après *Lecode*, xxii, 29) il fût question d'un sacrifice humain ; en tout cas, il s'agit d'un sacrifice de substitution. On reconnaît généralement que le rattachement à la sortie d'Égypte n'est qu'une explication tendancieuse et tardive.

On a objecté qu'un sacrifice de substitution ne pouvait être mangé. Cette affirmation est tout à fait gratuite et méconnaît la valeur du sacrifice de communion où le substitut est identifié à la fois à la personne intéressée et au dieu. Pour que le rite magique opère, il faut que toutes les chairs de la victime soient éliminées et la consommation est un moyen courant pour y parvenir. Contrairement à l'opinion de certains exégètes, en particulier M. Dhorme<sup>(1)</sup>, M. Hooke n'admet pas que la Pâque soit d'origine nomade.

À propos de la fête des Tabernacles, il faut signaler une intéressante conjecture. Par analogie avec le rituel babylonien, on suggère que le sens primitif des huttes de branchages, élevées à cette occasion, pourrait être en relation avec le *hidros gymos*. Naturellement, le Yahvisme a fait disparaître cet élément du rituel, mais la mention de 'Anat-Yahu dans les papyrus d'Éléphantine autorise l'hypothèse et explique que la littérature prophétique se représente le lien entre Yahvé et Israël comme celui entre mari et femme.

(1) Voir Syria, 1937, p. 397

Nous enregistrons avec satisfaction que cette étude aboutit (p. 57-58), comme nous y sommes parvenu de notre côté, à reconnaître : 1° que la nature de la contrée qu'ils ont habitée, a déterminé chez les Cananéens un développement original du rituel ; 2° qu'avant le mouvement prophétique, le rituel hébraïque se confondait presque complètement avec celui de Canaan.

Et encore ceci. On a nié que les termes employés pour le sacrifice se correspondaient étroitement en hébreu et en phénicien. M. Hooke (p. 66-67) fournit une liste de vocables identiques, en ajoutant que ces termes spécifiques sont d'une grande importance parce qu'ils montrent que les types d'offrandes sacrificielles qu'ils définissent, existaient en Canaan au xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère et qu'ils n'ont certainement pas été inventés par les écrivains sacerdotaux postérieurs à l'exil.

Les vues de M. Hooke, que nous venons de résumer, sur l'ancien rituel sémitique méritent d'être prises en considération parce qu'elles sont au courant des découvertes les plus récentes et qu'elles sont fondées sur de solides notions d'histoire des religions, que les exégètes négligent trop souvent.

R. D.

GEORGES COHENAU. — *La Médecine en Assyrie et en Babylonie* (La Médecine à travers le temps et l'espace). Un vol. in-8° carré de 230 pages avec 60 fig. et une carte. Paris, Maloine, 1938.

Il n'est pas commun qu'un pareil sujet puisse être traité par un savant à double spécialité, médicale et assyriologique ; aussi ce volume bien qu'écrit pour un

large public, intéressera les spécialistes des deux bords.

Il semble que, de bonne heure, à côté du devin (*bârû*) et de l'exorciste (*âshipu*), il se soit constitué une véritable classe de médecins (*asu*) qui soignaient réellement les malades ; certains même s'adonnaient à la chirurgie, mais cela n'allait pas sans danger pour le patient et la loi intervenait pour régler leur activité.

À quel moment le rôle, laque si l'on peut dire, du médecin s'affirme-t-il ? À quel moment les rois se dégagent-ils de la prière, de l'incantation et des rites magiques ? C'est difficile à déterminer car les textes médicaux ne sont pas antérieurs au *vi<sup>e</sup>* siècle avant notre ère, cependant, on estime que ce sont des recensions relativement récentes de textes plus anciens. Une véritable thérapeutique apparaît ainsi plus ou moins mêlée aux vieilles pratiques. « Je crois, dit M. Contreau (p. 170), qu'on peut saisir là une preuve des tendances médicales mésopotamiennes ; elles n'ont pas été assez vigoureuses pour évoluer complètement, mais se sont efforcées de dégager la maladie de son cortège de surnaturel, et de l'étudier en elle-même ; les Égyptiens l'ont parfois tenté et les Grecs l'ont réalisé. »

On trouvera dans cet ouvrage de curieuses précisions sur le traitement, ainsi que la liste des produits utilisés, d'après les travaux de M. R. Campbell Thompson. Ainsi les Assyro-Babyloniens utilisaient les propriétés du pavot à opium, de la jusquiame, du cannabis, de la mandragore, de certaines solanées.

La conclusion du savant spécialiste est que « s'il n'est pas question de comparer

les prescriptions du médecin assyrien avec celles auxquelles nous avons recours aujourd'hui, cette confrontation pourrait parfaitement s'établir avec la médecine pratiquée à la fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle. »

R. D

E.-M. Cassin. — *L'adoption à Nuzi*. Un vol. in-8° de x et 324 pages. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1938.

Les fouilles entreprises dès 1923 à Yorghlan Tepe, à quelque 15 kilomètres au sud-ouest de Kerkak, ont non seulement retrouvé Nuzi-Gashur, mais grâce au matériel exhumé, révélé un centre de civilisation sur lequel un lot important de tablettes projette une vive lumière. Car même imposants, les monuments anonymes ne suffisent pas pour nous assurer de l'absolue certitude de nos déductions. Palais, temple, maisons déblayés à Nuzi sont donc avantageusement complétés par la trouvaille épigraphique de quelque 1.100 textes. Ceux-ci, à peine publiés, ont suscité le plus vif intérêt et Mlle Cassin nous apporte une importante monographie sur *l'adoption à Nuzi*.

Elle distingue dans le lot de tablettes qu'elle a regroupées, quatre formes de contrats : vente et achat d'immeubles, contrats de pension viagère, adoptions au sens propre, adoptions de femmes. Dans une introduction très judicieuse, elle s'applique à caractériser ces divers actes juridiques et ses remarques concises ne masquent pour ainsi dire l'ampleur du sujet, avec tous ces thèmes jamais épuisés des Habiru, des Hurrites — qui hantent actuellement la grande vedette — et que les tablettes de Mari viendront docu-



menter abondamment pour une période bien antérieure à celle de Nuzi, que notre auteur, après discussion des thèses de Chiera et de Speiser, situe entre 1475 et 1350 av. J.-C.

Mlle Cassin signale (p. 133) un châtiment frappant le violateur d'un accord : dans sa bouche, on plantera un clou de bronze. Or, à Mari, dans une tombe de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, nous avons retrouvé la tête d'un homme exécuté de cette façon, ce qui fournit, par anticipation, une illustration saisissante de la prescription de Nuzi. Les contrats de pension viagère, avec clause des honneurs funèbres que le père adoptif se garantit ainsi par prévoyance (p. 270-281) sont dans la ligne même des préoccupations du temps, en relation avec le culte funéraire indispensable à l'existence posthume. De même cette idée du manteau « substitut de la personne » (p. 199, 288, qui n'est pas sans s'être prolongée jusqu'à nos jours, dans les habitudes de nos Palais de Justice... Le manteau, à travers tout l'Orient, était en effet considéré comme imprégné de la vertu de son possesseur. Un texte de Mari, lu par M. Dossin, l'indique très nettement et les Israélites aussi bien que les Juifs, y croyaient fermement (1 Samuel, 24, 12, Luc, 8, 44). Cet incessant parallélisme avec le milieu biblique, souligné dans diverses études (voir par exemple, celles de C. Gordon, aussi *R. B.*, 1933, p. 34-41) eût mérité d'être tenté par Mlle Cassin, qui trop rarement se réfère à l'A. T. (p. 41, 52, 157), alors que les rapprochements (Sarah et Agar, Laban et ses filles, pour ne citer que ces deux cas-types) s'imposent. Or, c'est une lacune dans cette étude qui, par ailleurs, semble

minutieusement menée. De même, la question du *tirhatu*, si controversée, méritait une allusion au *mohar* israélite (cf. Dussaud, *CRA*, 1935, p. 142 et sq.). Signalons, en terminant, quelques vétilles, deux coquilles d'imprimerie : l'hi-Sin n'est pas de la fin du II<sup>e</sup> millénaire (p. 4) et à la table des abréviations (p. ix), *ASO* est le sigle d'une revue qui a continué *ASK*.

ANDRÉ PARROT

Dr Wolfram Fuhr, von SODER. — *Der Aufstieg des Assyrienreichs als geschichtliches Problem* (Der Alte Orient, 37, 1/2). In-8° de 43 pages. Leipzig, Harrichs, 1937

C'est un problème, en effet, d'expliquer comment le petit pays assyrien, dont l'emplacement n'était pas particulièrement favorable, a pu devenir un si grand empire. A vrai dire, le même problème se pose pour tous les empires ; on a coutume de chercher la solution dans des considérations un peu simplistes de géographie humaine. L'auteur préfère y reconnaître un signe de la race. C'est là un signe fort imprécis et, de plus, tardif et changeant. Les facteurs sont autrement complexes, mais au premier rang, il faut placer les qualités d'énergie et d'organisation qui se développèrent dans la région assyrienne et prirent le dessus sur les populations voisines divisées à l'india.

Les fouilles récentes permettent de remonter, dans la région assyrienne, jusqu'au V<sup>e</sup> millénaire où régnait une civilisation chalcolithique caractérisée par une céramique peinte qui s'étend de la Galicie jusqu'aux abords de la Chine, et



qui se distingue de la céramique dite de Suse I et d'el-Obeid en ce qu'elle est généralement bichrome. Les sites de Tell Halaf et d'Arpachiya en ont fourni un remarquable ensemble. On ne sait à quelle population — M. von S. dit à quelle race — attribuer cette céramique peinte d'Arpachiya; car M. von Soden ne pense pas qu'il faille faire entrer en ligne de compte les Khurrites, appelés aussi Subaréens.

R. D.

A. CAUSSE. — Du groupe ethnique à la communauté religieuse. Le problème sociologique de la religion d'Israël (Ét. d'hist. et de phil. relig. publ. par la Faculté de théologie protestante, de Strasbourg). Un vol. in-8° de 343 pages. Paris, Alcan, 1937.

Cet ouvrage, fruit de longues études, vaut par une connaissance approfondie du sujet et des notions précises touchant les cultes primitifs et la sociologie en général.

Ainsi l'auteur dit justement: « Dans l'ancien Israël, comme chez les Sémites primitifs, la proclamation de l'alliance était accompagnée de rites et de formules imprécatoires. » Les formules imprécatoires avaient une force redoutable, moins peut-être par leurs termes mêmes qui, cependant, avaient leur action propre, que par le fait qu'elles étaient liées à un sacrifice, qui n'est pas toujours exprimé dans l'énoncé de l'imprécation ou dans le récit de sa mise en œuvre.

Car, pour que la menace proclamée de l'hostilité de tel ou tel dieu dans un cas déterminé ait la valeur qu'on en attend, il faut que l'auteur de l'imprécation

dispose de l'alliance de ce dieu, autrement dit qu'il l'ait lié par un acte solennel, serment, vœu ou sacrifice.

La rationalisation des tabous par la Deuteronomie est bien expliquée, notamment en ce qui concerne la dernière gerbe, ou les dernières olives ou les grappes laissées après la vendange (p. 140).

Le passage du groupe ethnique à la communauté religieuse caractérise le judaïsme. Celui-ci n'est pas, comme on le pense généralement, en suivant la chronologie, le fruit de la restauration hiérosolymite, au retour de la « captivité de Babylone », mais d'une évolution du judaïsme, qui est désormais une diaspora. M. Causse avait déjà étudié les origines de cette diaspora, dès avant la captivité de Babylone, dans *Les Dispersés d'Israël* (1929). Le judaïsme, avec Jérusalem comme capitale spirituelle, n'est nullement la restauration d'un passé politique, « il s'agit d'une formation sociologique nouvelle, qui ne sera ni une fédération de clan, ni un peuple, mais une communauté religieuse dont les destinées ne seront plus nécessairement liées aux conditions d'un groupe ethnique et aux destinées d'un État. » Ce « grand réveil d'Israël » tira principalement son origine de la Babylonie avec Ézéchiel et son école, les disciples de Jérémie, le second Isaïe et ses imitateurs. « Les scribes de Babylone conservent ce qu'il y a de meilleur dans l'héritage du passé, les paroles des hommes de Dieu d'autrefois, rédigent à nouveau les anciens livres, histoire et prophétie, et préparent avec ferveur les législations utopiques et l'institution culturelle de l'avenir. »

R. D.

MOSES BUTTENWIESER. — *The Psalms chronologically treated with a new translation*. Un vol. in-8° de xviii et 911 pages. Chicago, The University of Chicago Press, 1938.

Cette œuvre importante est la résultante d'une vie d'étude et de patient labeur. L'auteur a longtemps enseigné l'exégèse biblique à l'Hebrew Union College de Cincinnati.

La position de la critique biblique au regard des Psaumes s'est profondément modifiée grâce surtout aux travaux de S. Mowinckel (1921-24) et de Hans Schmidt (1927) — qu'on est surpris de ne pas voir cités tout au moins dans l'historique qui est consacré à l'étude des Psaumes. Il est indéniable que nombre de Psaumes comportent des éléments liturgiques qui sont antérieurs à l'exil comme, d'ailleurs, l'ensemble du rituel. C'est ce que nous avons signalé, en 1921, à propos du sacrifice de louanges ou *todah*<sup>(1)</sup>.

M. Buttenwieser embrasse la question dans son ensemble et il estime que vingt-six psaumes sont pré-exiliques. C'est là un compte modeste auquel on peut souscrire : la difficulté commence lorsqu'on veut préciser la situation. Ainsi le psaume 68 B<sup>(2)</sup> serait comparable au Cantique de Débora et rédigé par le même auteur pour célébrer la victoire de la nation sur les forces réunies

des Cananéens, en somme un des plus anciens chants des « Guerres de Yahvé ». D'autres y ont vu un poème composé après le retour de Galaad de Judas Macchabée, ramenant les Juifs qui y avaient été attaqués. Pour parer aux précisions géographiques sur lesquelles se fonde cette opinion, M. B. supprime les versets qui en font mention. C'est trop simple.

Mais le savant hébraïsant a reconnu dans le psaume 81 B (v. 6-17) un document plus ancien encore, qu'il date du temps de Josué. Il y a là quelque chose que nous ne comprenons pas, car les éléments de datation qui ressortent des versets 12-17 nous reportent à Jérémie, vii, 21. Et pourquoi, puisqu'au jugement de M. B. le psaume 81 B est le plus ancien de tous, ne l'a-t-il pas placé en tête de son arrangement chronologique ?

Dans 60 A et 37 B/60 B, peut-être aussi 24 B, nous aurions des compositions authentiques de David. On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, quelle est la position du savant hébraïsant. Le commentaire est accompagné de notes de critique textuelle qui méritent considération.

R. D.

HERMANN THIERSCHE. — *Ependytes und Ephod* (*Geisteswissenschaftliche Forschungen*, VIII). Un vol. in-8° de xxii + 225 pages et 54 planches. Stuttgart et Berlin, W. Kohlhammer, 1936. Prix intérieur : RM 36.

Le savant archéologue n'a pas tardé à donner la suite promise de son *Artemis Ephesia*<sup>(1)</sup> ; elle consiste en un volume

<sup>(1)</sup> Les Origines cananéennes du sacrifice Israélite, p. 104 et suiv. Le psaume 6 porte précédemment l'épigraphie qu'il faut comprendre « Psaume pour (sacrifice) *todah* ». Voir *ibid.*, p. 22 et suiv.

<sup>(2)</sup> Les gros 8-9, 10-18, 12-13 14-15 ; 19, 25-26 14.

<sup>(1)</sup> Voir *Syria*, 1936, p. 191.

d'une extrême importance pour les orientalistes. Tous les détails n'en sont peut-être pas également assurés ; mais la vue d'ensemble en paraît solidement établie.

Nous avons eu souvent l'occasion de mettre en garde contre l'abus, fait par la génération précédente, de l'influence hittite \*, notamment en montrant que l'art syrien avait connu au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère un remarquable développement (1). Or, depuis douze ans, les découvertes faites en Syrie (surtout à Byblos et à Ras Shamra) et en Palestine (la belle découverte des ivoires de Megiddo venant compléter celle d'Arsalan Tash et celle de Ninive) ont singulièrement élargi la matière. M. P. Montet a pu ainsi étendre son enquête jusqu'en Égypte (2).

M. Thiersch s'est attaqué à une forme d'idole de forme cylindrique ou légèrement tronconique, portant un vêtement de dessus très particulier où il reconnaît l'*épendytès* des Grecs, vêtement en forme de gaine et sans manches passé par-dessus le *chiton* et qui descend au moins jusqu'au genou. Ce vêtement paraît être soutenu par des sortes de bretelles. Il est divisé en bandes horizontales ou bien en compartiments décorés de motifs religieux.

Ce vêtement traditionnel de l'idole fut adopté par certains grands prêtres, ainsi le Mégabyze d'Ephèse, puis par des personnages éminents ou revêtus d'un caractère religieux (3).

(1) *Syria*, 1926 p. 338.

(2) P. MONTET, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, Paris et Strasbourg, 1937.

(3) Dans ces conditions, on peut se demander si le trait, rapporté par Lucien, de *Dea syra*, 27, que les Galles « habilitent en femmes,

Une étude détaillée est présentée des trois principaux types d'idoles revêtues de l'*épendytès*, à savoir Artémis d'Ephèse, la déesse carienne d'Aphrodisias et Jupiter héliopolitain. Et M. Thiersch conclut que ce costume particulier est d'origine orientale et, à la suite de son exposé d'ensemble, on ne peut que se ranger à son avis. Comme un tel costume fait défaut en Égypte aussi bien qu'en Mésopotamie, on en conclut que son origine est syrienne.

Ces points établis, l'auteur y prend appui pour examiner la question si controversée de l'éphod. On sait combien le problème est complexe. À notre avis on peut l'alléger sensiblement en renonçant à appliquer parfois le sens d'« idole » au mot *éphod* et à n'y voir qu'un vêtement (4). Inactivement, M. Thiersch tourne la difficulté que les exégètes ont à tort dressée devant lui, en ne retenant finalement que le sens de vêtement et il explique l'éphod comme un épendytès. L'hypothèse est assez vraisemblable et on imagine aisément qu'on y puisse attacher le pectoral dit du jugement (*hoshen mishpat*) orné à l'extérieur des douze pierres précieuses et portant à l'intérieur le fameux *ourim et thummim* (5).

L'examen aussi sagace qu'erudit de M. Thiersch nous paraît éclairer nombre de questions restées jusqu'ici assez flottantes. On lui a opposé que le vêtement

n'est pas simplement une fausse appréciation du port de l'épendytès.

(4) Voir nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite*, p. 259 (le texte primitif de *Juges*, viii, 27, devait porter « un éphod et des létraphim » comme *Juges*, xvii, 5 ; cf. *Osée*, i, 4) ; cf. p. 45, 278, 281.

(5) Voir *ibid.*, p. 45 et suiv.

qu'il définissait comme *épendytès* ne devait pas porter ce nom chez les Grecs. Ce point est secondaire; les monuments définissent un vêtement et quel que soit le nom porté par ce dernier, l'étude du savant archéologue apporte à son sujet des précisions toutes nouvelles.

R. D.

### Supplementum Epigraphicum Graecum

Vol. VIII, fasc. 1. Un vol. in-8° de 64 pages. Leyde, A. W. Sijthoff, 1937.

Les n° 1-353 a concernent la Palestine, les n° 354-415 entament le supplément relatif à l'Égypte. Le soin apporté pour établir cet instrument de travail par M. Houdins et ses collaborateurs est bien connu. On aura profit à se rafraîchir la mémoire touchant certains textes importants, comme l'édit d'Auguste à propos des violations de sépultures, que conserve le Cabinet des Médailles. Rien n'assure que cette plaque de marbre provienne de Nazareth. La bibliographie de ce texte est imposante; on y joint par exception la traduction latine.

Un Juif (n° 138 a) porte le titre de *babylonarios* « qui calceos vel vestes Babyl. facit. » Le n° 169 est un nouvel exemplaire de la loi interdisant l'entrée du Temple aux non-Juifs sous peine de mort. On observe à ce sujet qu'il existe deux faux de ce texte, l'un à la Newman School à Jérusalem, l'autre chez les Franciscains et ce n'est pas le seul faux qui renferme ce dernier couvent.

Les opinions contradictoires touchant la dédicace d'une synagogue à Jérusalem par Théodote, sont rapidement exposées. Pour la date, on la laisse indéterminée avant 70 de notre ère. Une grande incer-

titude règne sur l'interprétation de l'inscription des fils de Nikanor: sont-ce les portes du Temple ou les portes du tombeau qu'on attribue à ce dernier? L'inscription de l'année 5 du roi Artabanus (n° 224), serait fautive d'après M. Thomsen.

On notera le grand nombre d'inscriptions en mosaïque.

R. D.

### RODOLF KAUTZSCH. — Kapitellstudien.

*Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis in siebente Jahrhundert.* Un vol. in-4° de viii et 269 pages. (*Studien zur spätantiken Kunstgeschichte* herausgegeben von Hans Lietzmann und Gerhardt Rodenwaldt, 9). Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1936.

L'objet de cet ouvrage est exposé dans une introduction fort claire. L'auteur ne s'est point proposé de nous offrir une histoire du chapiteau antique tardif en Orient; il n'a pu faire toutes les recherches et tous les voyages qu'une telle étude eût exigés. du reste, il ne pense pas que le temps soit déjà venu d'une semblable entreprise. Avec une modestie qui s'exprime dans le titre de son volumineux travail, il ne prétend apporter que des contributions à cette histoire.

Le domaine embrassé est essentiellement celui de l'Orient méditerranéen, avec son annexe adriatique, Venise exceptée. Les Balkans slaves sont laissés de côté (p. 1). Les chapiteaux sont classés régionalement dans les six premiers chapitres, qui traitent du chapiteau corinthien: 1° à Salone; 2° en Égypte; 3° à Constantinople; 4° en Grèce, 5° en Asie mine; 6° à Jérusalem. Cette ordon-



nance est abandonnée dans les huit chapitres suivants pour un classement par types : 7° l'acanthé à indentations fines ; 8° l'acanthé animée par le vent ; 9° le chapiteau à deux zones, jusqu'à Justinien ; 10° le chapiteau-imposte ionique ; 11° le chapiteau-imposte ; 12° autres variétés ; 13° suite de l'histoire du chapiteau à acanthé. A la fin du volume l'on revient à un groupement régional : quatre chapitres : 14° Amida ; 15° chapiteaux taédifs à Jérusalem ; 16° chapiteaux renflés, en chaudron, en pommeau, à deux zones (*Wulst kellet knauf und Zierzonenkaptell*) en Syrie, Asie-Mineure, Mésopotamie et Arménie ; 17° haute époque egypte ; 18° « barbarisation » du chapiteau à partir du vi<sup>e</sup> siècle ; et une annexe sur Rome. Ce plan, qualifié d'inconséquent par l'auteur lui-même (p. 2), peut, en effet, paraître critiquable. Mais le groupement par régions est assurément le plus rationnel pour l'étude du chapiteau corinthien, forme universelle. Au contraire, dès le moment où les types se diversifient, il est presque impossible de ne pas classer selon ces types. L'on ne voit donc guère quel plan eût permis d'éviter une inconséquence qui semble inhérente au sujet.

Près de neuf cents chapiteaux sont étudiés, plus de trois cents sont reproduits dans de bonnes planches ; pour ceux qui ne le sont pas l'on est renvoyé à des publications facilement accessibles. Les chapiteaux sont numérotés dans l'ordre où ils sont discutés, et la liste complète avec renvoi au texte et aux planches, en est donnée à la fin du volume. Le texte consiste essentiellement en l'examen, unité par unité, des chapiteaux rassemblés. Point d'indica-

tions sur les dimensions, ni sur la matière, ce dont l'auteur s'excuse (p. 4) ; la description, dont on ne saurait trop louer l'exactitude et la clarté, s'attache exclusivement aux formes ; elle s'accompagne souvent de comparaisons et d'une tentative de datation.

Le volume de M. Kautzsch décevra le lecteur qui s'intéresse particulièrement à la Syrie. Parmi les chapitres consacrés à l'étude du chapiteau corinthien par régions, l'on est surpris qu'il n'y en ait point un concernant ce pays. Si l'on fait abstraction des chapiteaux de la Palestine (plus d'une centaine) et de la Haute-Mésopotamie (une vingtaine, auxquels sont rattachés avec raison trois chapiteaux de Raqqa), on constatera que la Syrie n'est représentée que par deux chapiteaux, quatre de Damas (453, 454, 690, 763 ; j'élimine 693 et 694 ; voir ci-dessous) sept de la Syrie du Nord (460, Balas-Seman ; 463, Alep ; 666, Alexandrette, 657, 815, 816, Kerdjbeh ; 814, Korrattin), un de la Syrie désertique (574, Kasr el-Hair). Il y a là une lacune, reconnue du reste par l'auteur lui-même (p. 230, *Syrien..., das wir sonat ganz beiseite lassen*). Or, on peut se demander s'il était possible de sacrifier aussi largement une région de pareille importance sans porter préjudice au résultat général de l'étude. Pour la Syrie méridionale, il est vrai, l'omission peut paraître sans grande gravité ; car, dans cette région, le décor des monuments d'époque chrétienne, lorsqu'il ne consiste pas en matériaux antiques remployés, reste le plus souvent rudimentaire, comme on peut en juger par l'abondante série d'édifices hauranais qu'a publiée H. C. Butler (*Princeton, University Expedition to Syria*, II, A).

Mais il en va autrement de la Syrie du Nord, où l'admirable essor de l'architecture au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle a eu pour corollaire l'épanouissement d'un décor extrêmement original et riche. Si l'importance des monuments d'Amida est telle qu'ils ne pouvaient simplement être *laissés de côté* (p. 216), ne doit-on pas en dire autant, et à plus forte raison, des monuments de la Syrie du Nord? Il ne s'agit pas ici de faire grief à M. Kautzsch de n'avoir pas mentionné tous les chapiteaux publiés. Son ouvrage n'a pas le caractère d'un *Corpus*; il n'a pour but que d'offrir l'essentiel. (*Ich werde nicht jedes Kapitell das irgendwo einmal genannt wird, erfasst haben; doch hoffe ich das Wichtigste aufgenommen zu haben*, p. 1) Mais l'on devra reconnaître, je crois, que, pour la Syrie, ce but n'est pas atteint. Trop de chapiteaux intéressants sont passés sous silence: ceux de l'église de Saint-Phocas à Bâzûfân (*Princeton University Expedition*, II B, p. 284, III, 304 et 306)<sup>(1)</sup>, datés de 491-2, — ceux d'une église de Bâkirhâ (acanthos à indentations fines; *ibid.*, p. 118, III 204), datée de 546, et de Dîr Kîlâ (*ibid.*, p. 187, III, 194), probablement de la deuxième moitié du sixième siècle, — ceux de l'église des saints Paul et Moïse dans même localité (*ibid.*, p. 181, III, 188), datés de 418, etc... Ce dernier monument appartient à un groupe de cinq églises

<sup>(1)</sup> Un chapiteau de colonne et un chapiteau de pilastre. Ne tenir compte, dans le dessin de Butler, que du second. Comme veut bien me l'assurer M. Tchalenko, architecte du Service des Antiquités, que je remercie vivement ici de cette information, c'est par une erreur que le dessinateur a figuré les acanthos du premier comme animées par le vent

construites par le même architecte, dans des limites de temps bien définies. Le lien particulièrement étroit qui existe entre ces édifices a été mis en lumière par Butler (*ibid.*, p. 222-223). Il eût valu la peine d'examiner les chapiteaux de ces églises en fonction de ce lien. M. Kautzsch n'y a pas songé. Ce n'est point qu'il ignore complètement ces chapiteaux: il inclut dans sa liste, et décrit (p. 230) ceux de Ksedjbeli, puis ajoute: *ähnliche auch sonst in Syrien* (sans référence), ce qui doit être une allusion aux chapiteaux de Brad (*Princeton University Expedition*, II, B, p. 307, III 338) et de Bâbiskâ (datés des environs de 400; *ibid.*, p. 166, III 177). Ailleurs, il mentionne incidemment (p. 141, n° 1), à propos d'un chapiteau à guirlandes de Djérach, le chapiteau à guirlandes de Hagar el-Bandl. Mais il y a loin de semblables mentions ou allusions à une étude véritable, dont l'auteur lui-même a donné pourtant, dans d'autres parties de son livre, de si bons exemples, et nous en avons assez dit pour montrer que les chapiteaux syriens, lorsqu'ils sont considérés, ne le sont guère que détachés du contexte archéologique, et, à vrai dire, comme au hasard.

Sur Antioche, pôle perdu pour nous<sup>(2)</sup> de l'art chrétien de Syrie, M. Kautzsch n'a qu'une phrase (p. 1), pour constater cette perle. Après quoi, il n'est plus question de cette ville, dont le nom ne figure pas à l'index. Mais, traitant des acanthos animées par le vent de Halaat Semعان (p. 151), l'auteur indique que

<sup>(2)</sup> Voir cependant dans EICHHAUS, *Antiochia-Orontes*, I, p. 112-113, quelques chapiteaux de Daphné, que nous ont rendus les fouilles de 1932



cette forme a dû revenir à la mode, après le milieu du cinquième siècle, en quelque centre de Syrie (*in irgend einem Zentrum Syriens*). Et, p. 223, il examine le problème de savoir sous l'influence de quel centre s'est épanoui l'art d'Amida. De l'existence de ce centre, il ne doute pas (*es muss im vorderen Orient ein solches Zentrum gegeben haben*; et p. 224, *jenes Zentrum, das die Kunst von Amida ermöglichte*). Eût-il excédé les limites de la prudence en indiquant que ce centre a de très grandes chances de n'être autre qu'Antioche?

Je terminerai par quelques observations de détails.

J'hésite à adopter la date proposée (p. 224) pour les deux chapiteaux de l'arc découvert sous l'hospice russe de Jérusalem (vi<sup>e</sup> siècle), et suivrais plutôt M. Watzinger (*Denkmäler Palästinas*, II, p. 83) qui les rapporte au iii<sup>e</sup> siècle.

Je ne m'explique pas pourquoi M. Kautzsch reproduit (pl. 44) et inclut dans sa liste (n° 734) le chapiteau à feuilles lisses du Tombeau des rois, à Jérusalem, qui date sûrement du début du Haut-Empire (Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, p. 63, avec bibliographie). Mais je suis entièrement de son avis sur la feuille lisse (p. 23); elle n'est d'abord qu'une acanthe inachevée, plus tard elle devient une forme en soi. On voudrait savoir quand s'est faite cette transformation : quels sont les plus anciens exemples de feuilles lisses certainement non destinées à être terminées en acanthes? Dans le chapiteau « nabatéen », variété particulière de chapiteau corinthien alexandrin, l'épannelage est devenu forme finale dès le premier siècle (*Syria*, XIV, p. 289, n. 10). Mais ce problème reste à

étudier pour le chapiteau corinthien, en général.

Les deux chapiteaux du Musée de Damas (693 et 694, pl. 42) où l'auteur reconnaît une influence iranienne (p. 205) ont été achetés comme provenant de Raqqa par le conservateur du Musée, auquel j'exprime ici ma gratitude de ce renseignement. Ainsi, ces chapiteaux, ne doivent pas être antérieurs au ix<sup>e</sup> siècle, et l'influence iranienne s'explique tout naturellement.

L'auteur mentionne (p. 152, n. 4) un chapiteau de pilastre à Kasi et il en reproduit une copie de M. Gabriel selon laquelle ce chapiteau est de la même époque qu'un chapiteau de colonne du même site, soit du v<sup>e</sup> ou du vi<sup>e</sup> siècle. Cette date assez basse ne paraît tout à fait vraisemblable. Ce chapiteau<sup>(1)</sup> ne peut dater que de l'époque romaine. Je pense avoir montré, par des comparaisons avec des monuments de Palmyre (*Syria*, XIV, p. 308, et pl. XXXIV, 2), qu'il est du i<sup>er</sup> siècle.

L'information de M. Kautzsch présente parfois des lacunes plus graves. Il ignore l'ouvrage fondamental de M. Creswell sur l'architecture omeyyade (*Early Muslim Architecture*, I, Oxford, 1932). Cela est particulièrement regrettable lorsqu'il aborde le problème de Mshatta (p. 204); car l'archéologue anglais s'est non seulement livré à une discussion exhaustive des thèses en présence, mais a contribué à la solution de la question par des observations nouvelles, en particulier par la découverte d'une niche, qu'il regarde (p. 403), avec raison, selon moi, comme

(1) De dimensions considérables: 91 cm à la base, *Syria*, XIV, p. 31.

un *mihrab* contemporain de l'édification du palais.

*Beyrouth, mars 1938,*

DANIEL SCHLUMBERGER

GABRIEL MILLET et D. TALBOT RICE  
*Byzantine painting at Trebizond* Un  
 vol. in-4° de 182 pages et 57 planches.  
 Londres, George Allen et Unwin, 1936

Après avoir été, au moyen âge, la capitale d'un empire, l'« empire de Trébizonde », nominativement rattaché à Constantinople, cette ville devint après 1461 le chef-lieu d'un pachalik et le point le plus commode pour gagner la Perse.

En 1893, M. Gabriel Millet y fut attiré par les églises byzantines qui subsistaient avec une minorité grecque alors florissante. Le *Bulletin de correspondance hellénique* de 1893 a publié la description et le plan des églises relevées par le jeune archéologue, membre de l'École française d'Athènes.

Plus récemment, en 1929, M. Talbot Rice se rendit à Trébizonde pour le même objet. Mais les circonstances étaient moins favorables : l'échange des populations chrétiennes et musulmanes avait été effectué et la transformation des anciennes églises en mosquées a déjà entraîné la disparition de nombreuses fresques. Aussi a-t-on pensé qu'il convenait de réunir dans une même publication les relevés de M. Gabriel Millet et ceux de M. Talbot Rice. Les historiens de l'art byzantin y trouveront leur profit.

D'ailleurs, M. Gabriel Millet a repris la rédaction de ses anciennes notes. En particulier, il a voulu utiliser une découverte de M. Rice qui a reconnu que la

principale église pour son décor peint, la Théosképastos, conserve au moins deux couches de peintures. M. Rice pense que la plus ancienne couche, dégagée en quelques endroits, daterait du xvi<sup>e</sup> siècle, ce qui ferait descendre la couche supérieure au xvii<sup>e</sup> ou même au xviii<sup>e</sup> siècle. M. G. Millet est d'un autre avis. Il estime que la couche la plus récente par « le dessin antique des têtes, le large traitement de quelques draperies » semble pénétré par l'esprit de la Renaissance et il propose de l'attribuer à Alexis III, vers 1376.

R. D.

IVAN STCHOUKINE — *La Peinture iranienne sous les derniers 'abbâsides et les Il Khâns*. Un vol. in-4° de 108 pages et 46 planches. Bruges, Imprimerie Sainte-Catherine, 1936.

Depuis cinquante ans l'attention des historiens et des critiques d'art a été vivement attirée par la belle floraison d'art dont l'Iran musulman a été le centre, mais qui a largement débordé ses frontières. En particulier, la question d'origine a fait l'objet d'hypothèses nombreuses, les uns cherchant le point de départ dans l'héritage de l'antiquité classique, les autres se tournant vers l'art extrême-oriental.

Comme il arrive toujours pour les grandes écoles d'art, la question des origines est fort complexe. Pour M. Stchoukine, dont on connaît les consciencieuses études et le sens artistique très affiné, il faut rechercher les origines de la peinture iranienne musulmane, moins dans les apports étrangers, grecs ou chinois, que « dans la tradition

autochtone pré-islamique, dont l'art de l'Iran islamisé est l'héritier direct. »

Les premiers auteurs qui ont traité de ces questions ne connaissaient que les arts picturaux d'Occident ou d'Extrême-Orient. Ils ignoraient que l'art de la peinture avait des titres beaucoup plus anciens à revendiquer en Mésopotamie et en Iran. Pour appuyer sa thèse M. Stchoukine n'a pu utiliser la découverte des fresques de Mari que M. Parrot a décrites ici même. Non plus les belles trouvailles de M. Daniel Schlumberger à Qasr el-Hair el-Gharbi qui montrent à quel point les traditions sassanides se maintiennent après la conquête arabe. La fidélité aux traditions nationales s'affirme quand l'Iran recouvre son indépendance politique et que, du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, le pays se couvre de dynasties locales qui ne reconnaissent que nominativement le pouvoir des califes.

Même l'Iraq revivra à la civilisation sassanide avec les Abbassides, et cela se comprend si l'on observe que tous les hauts postes de l'État sont occupés par des Iranien.

Cependant, le savant historien de l'art reconnaît qu'il y a lieu de s'attacher à l'étude des détails pour arriver à déterminer les relations des diverses écoles entre elles. Le présent ouvrage s'y efforce pour une période particulièrement importante. En effet, « les écoles du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècles, dans l'état actuel de nos connaissances, représentent l'unique point de départ permettant de suivre sans interruption l'évolution de la peinture iranienne, dont l'histoire précédente, faute de documentation, nous demeure peu connue. L'école abbasside qui remplit de ses œuvres le xiii<sup>e</sup> et une partie

du xiv<sup>e</sup> siècle, assiste à la naissance puis au développement de l'école mongole. Les deux arts s'influencent et s'entrepénètrent, pour se fondre dans le même courant linéaire. » Pour comprendre la floraison picturale du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles, il faut donc remonter à ses origines abbassides; c'est à quoi s'applique le volume que nous annonçons et qui confronte ingénieusement l'école abbasside d'essence iranienne à la jeune école mongole où l'influence chinoise s'avère capitale.

Toutefois, en faisant de la première école de Bagdad une école iranienne, M. Stchoukine ne force-t-il pas la note et ne tombe-t-il pas dans une pétition de principe? Précisément, la récente exposition de la Bibliothèque nationale a permis de prendre un contact direct avec l'œuvre de Yahya ibn Mahmoud al-Wasili concentrée dans le manuscrit Schefer des *Maqamât* d'al-Hariri (voir p. 71 et suiv. la description des principales peintures). C'est un beau succès pour ce curieux peintre d'être ainsi annexé à l'Iran, qu'il n'a peut-être jamais connu; mais puisque sa personnalité et ses qualités d'observation des scènes populaires l'ont fait adopter comme tête de série, on ne doit pas méconnaître qu'il se rattache nettement à la tradition syro-byzantine dont les premiers exemples apparaissent dans les scènes populaires de la mosaïque de Yafso, près Antioche, et dans les mosaïques récemment découvertes par M. Baxter à Stamboul.

L'important ouvrage de M. Stchoukine, comme la belle exposition de la Bibliothèque nationale, ont démontré que l'École de Bagdad est à l'origine de l'art de la miniature musulmane, mais que

cette dernière se rattache directement à l'Iran, est une question qui demande à être traitée plus largement, car le goût de la peinture s'affirme à Mari dès le début du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère pour se perpétuer dans le vigoureux art assyrien et dans celui de toute la Syrie (Sidon, Antioche, Douara-Europos). A différentes reprises l'Iran adoptera cet art en le transformant, sous les Achéménides d'abord, sous les Sassanides ensuite, puis avec les miniaturistes sortis de l'École de Bagdad dont le caractère nous paraît avoir été exactement défini par notre excellent collaborateur, M. A. Sakisian<sup>(1)</sup> en rendant compte de l'exposition iranienne : « Par leur langue qui est l'arabe, les types de leurs personnages qui sont sémitiques, leur sujet qui exclut l'épopée iranienne de Firdousi comme les poèmes lyriques de Nizami, les manuscrits du groupe de Hariri et de Bidpai appartiennent au monde arabe. Leur art, tourné vers l'Occident, se rattache aux écoles chrétiennes d'Orient. » R. D.

GANTON WIET. — *L'Égypte arabe, de la conquête arabe à la conquête ottomane (642-1517 de l'ère chrétienne)* (G. Hanotaux, *Histoire de la Nation égyptienne*, t. IV). Un vol. in-4° illustré de 646 pages. Paris, Plon, 1937.

Après l'Égypte pharaonique d'Alexandre Moret, l'Égypte ptolémaïque, chrétienne et romaine de Jouguet, Ch. Diehl et Chapot, voici l'Égypte arabe qui se présente en un livre digne des précédents. M. G. Wiet y apporte un judicieux esprit critique, rendu fort utile par la valeur

inégalée des sources. Ainsi, il ne peut admettre que la conquête de l'Égypte par l'armée arabe d'Amr ibn el-As se soit produite sans l'avis du calife Omar, puisque celui-ci par deux fois envoya des renforts. De même, on montre que les Arabes n'ont pu brûler la bibliothèque d'Alexandrie puisqu'elle avait été détruite avant leur arrivée, et que, d'ailleurs, aucun écrivain contemporain ne relate un tel événement. Les papyrus ont apporté des données précises sur la conquête de l'Égypte par les Arabes et montré qu'elle se fit avec plus de méthode qu'on ne le pensait. La conquête fut, d'ailleurs, grandement facilitée par la haine que les Byzantins avaient soulevée dans la population et qui amena l'entente des Coptes et des Arabes. Les Égyptiens pensaient, tout d'abord, qu'il ne s'agissait que d'un raid et que les Arabes ne tarderaient pas à rentrer chez eux. Bien au contraire, la conquête arabe de l'Égypte « procure à l'empire naissant des ressources considérables et surtout une base terrestre et navale pour son expansion future. » Plusieurs siècles après, les auteurs monophysites célébreront la venue des « fils d'Ismaël » qui les délivra de la main des Grecs.

L'auteur expose avec clarté les vicissitudes de l'histoire de l'Égypte sous les Arabes. Quelques chefs dominent leur époque et ramènent la prospérité dans le pays. Ce fut notamment, au ix<sup>e</sup> siècle, Ibn Touloun qui étendit sa domination sur la Syrie. « La conquête de la Syrie, on l'a fort bien dit, rapporte M. Wiet sans donner sa référence, était dans la tradition égyptienne » Certes, mais l'inverse fut vrai aussi, et cela depuis la plus haute antiquité, sous la VIII<sup>e</sup> dynas-

<sup>(1)</sup> *Journal des Débats*, 2 juillet 1938



tre, sous les Hyksos, et jusqu'à l'époque arabe où l'Égypte n'est qu'une riche province du calife de Damas, puis de celui de Bagdad. Même quand l'Égypte musulmane déborde en Syrie, c'est sous des chefs, Ibn Touloun, Saladin, etc., que l'Asie lui a envoyés, ce qu'illustre l'origine du titre de « sultan ». C'est dire que cet ouvrage est amené à traiter fréquemment de la Syrie.

Une abondante illustration, fort bien choisie, passe en revue non seulement les monuments les plus typiques de l'époque, mais aussi les objets mobiliers et tout le répertoire décoratif sur bois, pierre, métal, céramique, verre et surtout ces admirables fragments de tissus que l'auteur connaît si bien.

R. D.

**Répertoire chronologique d'épigraphie arabe** (par de nombreux collaborateurs), sous la direction de MM. Ét. Cussé, J. Sarragnet et G. Wiet, t. VIII et t. IX. In-4° de 296 et 272 pages. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéol. orient., 1937.

Cette très utile publication poursuit sa route sans faiblir. Les textes réunis dans ces deux volumes vont de l'année 480 de l'hégire à l'année 801. On y relèvera nombre de textes sur des fragments de tissu de lin, notamment sur le voile de Sainte-Anne d'Apt (n° 2804, sous l'année 480), où il est spécifié : « fut dans l'atelier privé de tissage à Damiette », ou le non moins célèbre pseudo-linceul du Christ de l'Abbaye de Cadouin (n° 2882, sous l'année 495). Des tissus de soie comme le manteau fabriqué dans la capitale de la Sicile en 1133-1134 (n° 3058)

portent aussi des inscriptions. Parmi les objets en métal gravés de caractères, les plus curieux sont ces coupes magiques qui combattent tous les poisons, les piqûres de serpent et de scorpion, la fièvre, les douleurs de l'enfantement, les hémorrhagies, les coliques, la migraine, la dysenterie, le mauvais œil, la paralysie de la bouche, et jusqu'à la turbulence des enfants. Tout se combat sans, cependant, dit un texte « la maladie de la mort » (n° 3105, 3385 et suiv.).

Ces coupes servaient surtout semble-t-il à l'aspersion, aspersion du malade comme au bain (et c'est pourquoi il est dit que le malade se baignera avec la coupe magique) (\*), aspersion de la maison du patient pour en chasser les mauvais esprits qui l'assaillent. Mais on pouvait aussi faire absorber des médicaments versés dans la coupe magique et c'est à quoi répond n° 3385) l'indication « on y réunit des spécifiques éprouvés ». Souvent, il suffit de placer la coupe près de la tête de l'intéressé. L'efficacité de tous ces soins est assurée parce que l'on a gravé ces formules « à l'apogée de l'astre et d'après l'horoscope des tables astrales ». Plusieurs sont particulièrement adaptées à une personne déterminée. Enfin, il y a lieu de remarquer que ces procédés magiques ont été incorporés au rituel orthodoxe, comme il est dit au n° 3385 : « C'est sur quoi se sont mis d'accord les imams de la religion et les califes orthodoxes, pour rendre service

(\*) Car, comme l'observe le n° 3301 : « Dieu ne retarde jamais une vie lorsque vient son délai ».

(\*\*) Nous ne traduisions pas : « celui qui s'y baignera », mais « se baignera ou se servira (mîr-ha) de la coupe magique » (n° 3386).

aux musulmans. Cela fut en terre de la Mecque, en l'année 580 (1181), pour la totalité des maladies et des accidents. » Si bon que cette magie devenue officielle sert à combattre la magie proprement dite, notamment l'envoûtement et cela témoigne à quel point sévissaient les pratiques occultes.

R. D.

## PÉRIODIQUES ET DIVERS

Bulletin du Musée de Beyrouth, I. — L'actif et distingué conservateur du Musée de Beyrouth, l'émir Maurice Chélab, a entrepris la publication d'un *Bulletin du Musée de Beyrouth* dont a paru le premier fascicule annuel (Paris, Adrien Maisonneuve, décembre 1937). En souhaitant la bienvenue à ce nouveau périodique, nous féliciterons son directeur des articles de choix qu'il y a réunis.

Après quelques pages sur le nouveau musée de Beyrouth, l'émir M. Chélab publie *Un trésor d'orfèvrerie syro-égyptien*. Il en a reconnu l'homogénéité, le style, l'origine, et, grâce à une habile négociation, il est parvenu à récupérer ce rare ensemble pour les collections de son musée. C'est un rare succès dans la vie d'un conservateur.

La date du trésor est fournie par le pectoral en or massif au nom d'Amenemhat III<sup>(1)</sup> et l'on peut tenir que ce lot constitue partiellement le présent funéraire du pharaon ou roi de Byblos, prédécesseur d'Abisheinou disparu avant 1800 et à qui succéda son fils Ypsheinouhi qui mourut sous Amenemhat IV. Il se peut que le tombeau du roi inconnu ait été découvert

vers 1925, par les fouilleurs clandestins hors de l'acropole de Byblos. Dans ce cas, la coutume d'inhumer les rois de Byblos dans l'enceinte de l'acropole daterait de Ypsheinouhi.

Parmi les anneaux, bracelets, coquilles ou scarabée, boucles d'oreilles en or, bagues avec scarabée en améthyste semblable à celle de l'hypogée I de Byblos, nous signalerons un cylindre de lapis-lazuli monté sur un anneau en or comme étant un produit de la Syrie du nord (jadis on eut dit hittite). Le décor en tresse sépare l'un de l'autre trois groupes : deux lièvres, deux sphinx couchés et deux griffons couchés. Il est donc, ce qui est important, à dater du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Même date pour les belles épingles en or à tête globulaire avec anneau, à moins de la moitié à partir de la tête. Une des têtes est en stéatite ; une autre en améthyste lisse.

A signaler une lampe en bronze locale, un vase à kohl en hémalite, des vases balsamiques en stéatite, divers vases en or et en albâtre de provenances diverses et quatre sabots de bovidés en or ayant vraisemblablement décoré les pieds d'un noble. Tout cela est d'une grande richesse.

M. H. V. Vallois a fourni une *Note sur les ossements humains de la nécropole néolithique de Byblos* avec de curieuses considérations sur la déformation orbiculaire caractéristique de la région syrienne, coutume que la reine Nefertiti aurait importée temporairement en Egypte.

Les fouilles que le Dr Contreau avait poursuivies à Kafr Djarra, près de Sidon<sup>(1)</sup>,

<sup>(1)</sup> Monr., *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*, 1932 p. 481.

<sup>(1)</sup> Syria, I (1920), p. 125-131 et V (1924), p. 124 et suiv.



ont été reprises par M. P. E. Geisès qui donne ici le commencement de ses investigations sous le titre: *Lebê'a, Kafer-Garra, Qrayé, Nécropoles de la région séléucienne*. Il y aura lieu de revenir à loisir sur cet important matériel quand la publication en sera terminée.

Sous le titre de *Helio-politana*, M. Henri Sraïa publie et commente nombre de monuments inédits. D'abord des inscriptions: mention du dieu (auonymes) de Conna, du village de Gerda-le-haut dont le site est inconnu jusqu'à présent de la colline de Sheikh Abdallah, une dédicace *Mercurio domino*. Un avant-bras muni de douze bracelets est reconnu comme ayant appartenu à une statue de Jupiter héliopolitain à peu près grandeur naturelle. La série des petits autels portant des divinités sur trois ou quatre de leurs faces s'enrichit de deux unités, le premier de Ba'albeck, le second avec inscription grecque provenant de Bled'el sur la route de Ba'albeck à Aphaca. Un graffiti daté du 2 août 60 mentionne les *Katochoi*.

Le fascicule se termine par une chronique des dernières découvertes faites à Byblos par M. Dunand.

R. D.

— Dans l'*American Journal of Semitic Languages and Literatures*, vol. LV, janv. 1938, p. 66-83, M. I. J. Gray publie des notes géographiques, généralement d'après des textes de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur, sous le titre: *Studies in the topography of Western Asia*. Il propose d'identifier Abaramum avec Abarab (act. Çorinuk) entre Malatya et Amida.

Abih est un nom de montagne divinisée qui entre dans la composition des

des noms propres théophores, comme Abih-il, rendu célèbre par la statuette trouvée à Mari. — La montagne Bašar, variantes Basalla et Bâširi, est le moderne Djebel Bâširi entre Palmyre et l'Euphrate. M. Gelb accepte la conclusion de Landsberger sur la distinction à établir entre Du-du-li et Tutul, ce dernier étant la moderne Hit sur l'Euphrate. — Hahhum, var. Hahhaš, doit être placé non en Mésopotamie, mais près de Rhosus. — L'identification de cette dernière avec Uršu « dans la montagne d'Ibla » est depuis longtemps acquise. — Mari est l'objet d'une intéressante notice. — Mukis se retrouve dans le même toponyme moderne au sud d'Alep.

Les relevés des noms propres de personnes provenant de ces diverses localités conduisent M. Gelb à cette conclusion que si Mari est presque exclusivement peuplée de Sémites au temps de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur (les tablettes de Mari vont apporter une documentation infiniment plus riche), par contre la Syrie du nord autour d'Alep (Ibla, Uršu et Mukis) est peuplée de non-Sémites qui ne sont pas des Khurrites.

R. D.

— M. Joh. Friedrich qui avait donné, en 1933, une étude d'ensemble sur Ras Shamra (*Der Alte Orient*, 33, 1/2) fixe dans *Ex Oriente Lux*, 1937-38, p. 340-348, pl. XXXIII et XXXIV, les traits caractéristiques des découvertes de M. G. de V. Haefliger sur le site d'Ugarit et le résultat des déchiffrements de M. Ch. Virolleaud. Les remarques personnelles du savant orientaliste assurent à ce bref exposé une valeur particulière.

— Un point fort important, *Die Stel-*

*lang Has Shamra-Ugarits zur kretischen und mykenischen Kultur* est traité avec autorité par M. Claude F. A. Schaeffer dans le *Jahrbuch des deutschen archæolog. Instituts*, 1937, p. 130-163. Il montre qu'on s'est trop hâté d'englober l'Ugarit de la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle et du xiii<sup>e</sup> siècle dans le domaine hittite. Par contre, l'influence égéenne ressort non seulement de la découverte de quelques tessons de Kamirès, mais surtout de la construction des grandes tombes qui trouvent un répondant exact, et là seulement jusqu'ici, à Isopata en Crète. Politiquement, Ugarit, en ce temps-là, prenait appui sur l'Égypte, comme d'ailleurs l'ensemble du monde phénicien dont elle était le prolongement vers le nord.

— M. W. F. Albright reprend la question de date du papyrus Nash contenant le Décalogue (*Exode*, xii, 2-17 ou *Deut.*, v, 6-21) et le Shema (*Deut.*, vi, 4-5): *A Biblical fragment from the Maccabæan age: the Nash papyrus*. On admettait généralement, à la suite du professeur Stanley A. Cook, de l'Université de Cambridge, qui l'avait publié<sup>(1)</sup>, que ce texte datait du premier siècle de notre ère ou peu après. M. Albright passe en revue toutes les écritures araméennes quelques siècles avant et quelques siècles après J.-C., dont les témoignages se sont multipliés depuis trente ans.

Relevons, chemin faisant, que le savant orientaliste date les textes gravés sur les ossuaires juifs du i<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et des soixante-dix ans après. Il lit Šaran

(1) *Proceedings of the Soc. of Biblical Archaeol.*, XXV (1903), p. 34-36. La *Revue Biblique*, 1904, p. 242-250, a reproduit le document.

(hébreu *Šrā*) le nom iranien de la reine Héléne d'Adiabène, gravé sur son sarcophage (au Louvre). Il tient pour authentique la liste de travailleurs sur un couvercle d'ossuaire, actuellement au Louvre<sup>(2)</sup>, et pour l'œuvre d'un faussaire le texte simulacre de Jérusalem, dit texte Oefali. C'est ce que nous avons avancé<sup>(3)</sup> en réponse aux suspicions formulées par la *Revue Biblique* qui avait publié le texte Oefali. On y avait annoncé une enquête qui devait dévoiler la falsification du texte du Louvre: nous en attendons les résultats depuis quinze ans. De notre côté, ayant eu la responsabilité de l'acquisition du Louvre, nous nous sommes enquis et nous avons toutes raisons de croire, maintenant, que le texte res. e. à Jérusalem a été fabriqué à l'imitation de celui du Louvre pour lui être substitué et éviter qu'on ne s'aperçoive de sa disparition. Le fraudeur présumé, qui n'est pas juif, comme le suppose M. Albright, et qui ne demeure plus dans la Ville sainte, a bien réussi son coup puisque, à Jérusalem, on reste persuadé d'avoir conservé l'original.

À propos des inscriptions bilingues de Gêzer (p. 162), servant de limite, il y a lieu d'admettre avec M. P. Poedrizot (*Revue Bibl.*, 1906, p. 435) qu'il s'agit de marquer la limite de la ville d'avec la propriété d'un certain Alkios (devant le génitif sous-entendre: *horos*).

Cette intéressante et savante revue épigraphique aboutit à la conclusion que le papyrus Nash date vraisemblablement

(2) *Syria*, 1923, p. 244-249.

(3) *Ibid.*, 1924, p. 388-389. M. Auzanoux, l. c., p. 164, note 46, a eu l'avis d'examiner les deux pièces, et il déclare: « my view is categorical. »

de la première moitié du second siècle avant notre ère

R. D.

— M. Robert J. Braidwood a donné un très utile inventaire des anciennes installations dans la plaine d'Antioche, sous le titre de *Mounds in the plain of Antioch, an archeological survey* (Univers. of Chicago, Or. Inst. Publ., XLVIII, 1-4<sup>e</sup> de 67 pages avec fig. et 26 cartes). Grâce à la classification céramique on a pu établir les périodes d'occupation des divers sites et en déterminer la civilisation. Nous n'y insistons pas car notre excellent collaborateur, M. Claude Schaeffer, utilisera ces matériaux dans un prochain article.

— Dans la préface qu'il a écrite pour son curieux ouvrage intitulé *qu'écrivent l'Égypte des Astrologues* (Un vol. in-8<sup>e</sup> de 254 pages, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine-Élisabeth, 1937), M. Franz Cumont déclare que « l'astrologie des anciens ne compte plus guère d'adeptes en dehors d'un cercle très restreint d'érudits ». Ce n'est plus exact, car depuis peu elle a retrouvé une vogue nouvelle qui ne se préoccupe pas du jugement de Letronne sur cette discipline abstraite, « une des faiblesses qui ont le plus déshonoré l'esprit humain ».

Le point sur lequel a porté la recherche de M. Franz Cumont est très particulier et ingénieux ; il a relevé dans ces textes tous les renseignements qui s'y sont glissés sur la société égyptienne, spécialement sur l'état social et moral de l'Égypte hellénistique. Les notes ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage, qui embrasse le gouvernement et la société comme la religion et la morale.

— *Byzantion*, XI, 1936), p. 101-152, nous apporte une étude de M. H. Stern sur les *Représentations des Conciles dans l'Église de la Nativité à Bethléem*, où il attribue la construction des nefs de cette église à l'époque de Constantin et celle des trois absides à Justinien. Quant aux mosaïques, celles à figures sont « des travaux de pur style byzantin du xiii<sup>e</sup> siècle » qui furent terminés vers 1160, « Le programme et le style sont byzantins, seules les inscriptions latines témoignent de la participation des Latins. » Contrairement à l'opinion dominante, M. Stern estime que les représentations des conciles provinciaux, qui décorent les murs de la nef principale entre les mosaïques à figures, ne sont pas de l'époque des Croisades. Il s'appuie sur la démonstration faite par Mlle Marguerite Van Berchem, d'après laquelle les mosaïques de la Qoubbet es-Sakhra (dite Mosquée d'Omar) à Jérusalem, celles du moins qui ont des analogies avec les conciles de Bethléem, datent de la fin du vii<sup>e</sup> siècle d'après l'inscription de 691. Les mosaïques de la mosquée el-Aqsa n'ont pu être exécutées après 1036, et M. Stern les remonte au temps des Omeyyades. Les conciles oecuméniques sont plus récents.

Sous les Omeyyades, au temps du calife Omar II, d'après M. Crowfoot, il y eut une interdiction générale des figures dans les lieux de culte, y compris les églises. Cette règle devait d'autant plus s'appliquer à l'église de la Nativité que, comme le remarque M. Stern, les Musulmans y avaient installé un lieu de prière. A Bethléem, la représentation des conciles aurait remplacé les sujets traditionnels de l'iconographie chrétienne pour se conformer à l'interdiction musulmane.

**Orientalistische Literaturzeitung**, février 1938. — Comptes rendus : André Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin* (c. r. élogieux de G. Stuhlmann). R. Campbell Thompson, *A Dictionary of Assyrian Chemistry and Geology* (W. Frhr. von Soden). Kurt Galling, *Syrien in der Politik der Achaemeniden bis zum Aufstand des Megabyros 448 v. Chr.* (H. H. Schauder). Oscar Löfgren, *Studien zu den arabischen Danielübersetzungen* (H. Gollhard).

**Idem**, mars 1938. — Hubert Grimme, *Hebr. Totaphot und Tet, zwei Lehnwörter aus dem Ägyptischen*. Comptes rendus : Gustav Mensching, *Das Heilige Wort* (J. Witte). C. Leonard Woolley, *Ur of the Chaldees* (E. Heinrich fait des réserves sur la haute datation des tombeaux royaux, sur la démonstration de l'historicité du déluge biblique, sur le changement de civilisation qui en aurait résulté). Henri Frankfort, *Progress of the Work of the Oriental Institute in Iraq, 1934-35*. 3<sup>e</sup> rapport préliminaire (A. Moortgat : travaux à Khorsabad (peintures), à Ishtshali (quelques kilomètres au sud de Khafudji), temple de l'époque d'Humourabi. Le territoire est dans le domaine du roi d'Assurninak (Tell Asmar), mais le temple est dédié à une déesse « Inanna (Ishtar) de Kiti ». Tell Asmar et Khafadji sont l'objet des fouilles les plus importantes.) *Palästina-Jahrbuch*, 32<sup>e</sup> année, 1938 (J. Herrmann signale notamment l'article de A. Alt, *Neues aus der Pharaonenzeit Palästinas*, où est utilisée l'inscription de Napata, la tablette d'el-Amarna récemment entrée au musée du Cinquantenaire. Kurt Galling a achevé le relevé des antiques tombes rupestres de Jérusa-

lem commencé par Dalman.) Ibrahim Youad, *Le Droit privé des Maronites au temps des émirs Chahab (1697-1841)* (H. A. Fischer). Ettore Rossi, *La Cronaca Arabe Tripolitana di Ibn Galban* (R. Paret : la chronique s'étend de l'invasion arabe (643) jusqu'en l'an 1732). Heinrich Lüders, *Textilien im alten Turkistan* (P. Pelliot discute dans le détail les conclusions de l'auteur sur une série de noms de textiles qui figurent dans certains textes recueillis par Sir A. Stein au Turkestan chinois).

**Idem**, avril 1938. — H. G. Christensen, *Zur Ätymologie des Wortes Papier (p)pr*, la (plante) de (la maison du) pharaon. Comptes rendus : Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, III, 1937 (M. Pieper). Dr F. Branci, *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles*, III (Max Mayorhof). Anton Jerku, *Die ägyptischen Listen palästinensischer und syrischer Ornamente* (E. Otto signale quelques difficultés de transcription). Charles Virolleaud, *la Légende phénicienne de Danel et la Légende de Kérel, roi des Sidoniens* (Joh. Friedrich discute l'identité de Niqmeas avec Ngmd). *Encyclopédie des Islam* (J. Schacht).

— Sous la direction du Prof. Dr. Stanislaw Schayer et avec le concours, comme secrétaire de la rédaction, du Docteur Dr. Stefan Przeworski, a paru le premier volume (Varsovie, 1937) du Bulletin polonais d'Études orientales, *Polski Biuletyn Orientalistyczny* (The Polish Bulletin of Oriental Studies), qui devient l'organe de l'Institut Oriental de l'Université J. Pilsudski.

Ce premier volume réunit une brillante



collaboration. Signalons comme se rattachant au proche Orient : J. Friedrich, *Zum angeblichen Fortleben der urartäischen Sprachen*; T. Kowalski, *Türkische Sprachproben aus Mittelel-anatolien*, A. Hertz, *la Provenance de la roue* (d'après la publication de H. Forrer sur les chars culturels), St. Przeworski, *Zwei neue Studien zur Alt-orientalischen Technik*. Suivent de nombreux comptes rendus qui recouvrent tout le domaine de l'orientalisme.

R. D

### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

**Mari et Chagar Bazar.** — Les tablettes de Mari en nous rendant l'histoire de toute une période, élargissent aussi du même coup tout notre horizon géographique. L'étude de M. Dossin (*Syria*, 1938, p. 105-126) offre dès à présent une base de départ, solide et précieuse, pour des recherches comparatives. L'exploration menée si activement par M. Mallouan dans la région du Haut-Habur, y ajoute encore tout particulièrement, puisque si les textes nous montrent les rois de Mari très préoccupés d'asseoir leur influence au nord de leur territoire, la fouille atteste entre Mari et les sites fouillés par Mallouan, Chagar Bazar et Tell Brak, pour n'en citer que deux, des similitudes qui ne laissent pas d'être impressionnantes.

J'ai écrit autrefois avec H. Frankfort un article où nous avions mis en parallèle des objets sortis de nos chantiers, objets absolument interchangeables (*R.A.* XXXI, 1934, p. 185-187). En lisant le rapport si lumineux de Mallouan sur sa 2<sup>e</sup> campagne (*Iraq*, IV, 1937, p. 91-151) et un plus récent exposé sur ses re-

cherches du printemps 1937 (*The Illustrated London News*, 15 janvier 1938, p. 92-95), je me disais qu'une fois encore nous pourrions, lui et moi, rapprocher des documents strictement identiques et qui attestent en tout cas, entre Haut-Habur et Moyen-Euphrate, des échanges réguliers sinon une culture commune. C'est ainsi, par exemple, que la poterie peinte, appelée par Mallouan « Habur ware » est connue au Palais de Mari, où elle fait figure de céramique importée. S'agit-il là d'une variété de céramique iranienne, comme le pense Mallouan (*Iraq*, IV, p. 104), je n'ose être aussi affirmatif, me contentant pour l'instant de souligner que des exemplaires si nettement apparentés, sortis de Nuzi, Billa, Chagar Bazar, et maintenant Mari (fig. 1), jalonnent parfaitement la grande voie de trafic remontant le Tigre et venant retrouver la vallée de l'Euphrate par la région du Habur. Le Palais de Mari ayant été détruit au début du II<sup>e</sup> millénaire, vers 1870 av. J.-C. (cf. notre *Notice chronologique*, *Syria*, 1938, p. 183), il s'ensuivrait que la date donnée par Mallouan pour son niveau I (1800-1800 av. J.-C.) serait un peu trop basse, et qu'il faudrait aussi quelque peu remonter celle (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) que Speiser donne pour Billa 3. Tout cela n'est pas infirmé, au contraire, par la donnée précieuse des tablettes de Chagar Bazar qui, trouvées en général dans les décombres de l'« early phase of level I », sont contemporaines, comme celles de Mari, de la 1<sup>re</sup> dynastie de Babylone. Et sur la datation de cette dynastie, je ne puis présentement suivre Albright (*Babylon*, IV, p. 20), comme je l'ai fait précédemment (*Syria*, 1938, p. 184).

Ce que nous venons de signaler pour la





alors on retrouve un type très apparenté, quoique évolué, à Mari et à Chagar Bazar (fig. 2). De même, si le vase à tête humaine, sorti de Tell Brak, est hurrite (*The Illustrated London News*, 15 janvier 1938, p. 95 et 92), il conviendra de ne pas omettre deux documents trouvés en Palestine, un rhyton à Jéricho (tombe 9) et « une tête grotesque » à Gézér (tombe 59), tous deux datés de l'époque byzsois qui

érudits croient encore, après J.-P. Six, B.-V. Head et Ernest Babelon, que l'ère des Séleucides avait fait son apparition sur des monnaies de Tyr et d'Acé, vers 310 et 308. Mais déjà le docteur J. Rouvier avait démontré que cette ère ne pouvait avoir été introduite en Phénicie avant la conquête de cette contrée par Antiochus III, vers 200. Acé et Tyr avaient fait usage d'une ère d'Alexandre, qui remon-



FIG. 3. — A, tête grotesque de Gézér. B, rhyton de Jéricho. C, rhyton de Tell Brak.

est aussi celle du vase de Tell Brak (fig. 3). Plus que jamais, avec le développement de la recherche archéologique, la méthode comparative s'avère infiniment précieuse, quoique délicate, car outre les influences qu'elle décèle, elle devient d'un appoint sérieux dans les problèmes de chronologie toujours si débattus.

André PINROT

**Ère des Séleucides.** — Le R. P. F.-M. Abel, auquel on doit tant de bons travaux concernant la Syrie et la Palestine, a voulu résumer ce que nous avons appris sur la chronologie des Séleucides (*Rev. biblique*, 47<sup>e</sup> a., 1<sup>er</sup> avril 1938, p. 198 à 213).

Ce n'était pas inutile, car quelques

tout soit à la victoire d'Issos (333), soit, comme l'a indiqué M. R. Dussaud, au début de la royauté d'Alexandre, en 336.

Si la plus ancienne date connue de l'ère des Séleucides est, dans certains documents cunéiformes, le 3 *tammuz* de l'an 8 (juillet 304), il semble que les monnaies des rois de Syrie ne fournissent de dates que vers la fin du règne d'Antiochus III, vers 201, ce qui correspond avec le commencement de l'autre ère en Phénicie.

Que Séleucus ait marqué la première année de son gouvernement au début de l'année macédonienne, coïncidant avec l'automne de 312, c'est très vraisemblable. On a eu raison d'admettre cette

dale; et si le R. P. Abel ne s'était pas défendu d'entreprendre une recherche complète des sources, il eût certainement tenu compte des renseignements fournis par les monnaies des rois parthes.

Je crois qu'il est utile de les prendre en considération, car si Phraate IV introduit, sur ses tétradrachmes au moins, des dates (en lettres grecques) dont la plus ancienne est celle de 275, on peut tenir pour certain que cette innovation a été faite en juin 37 avant notre ère ( $275 + 37 = 312$ ), quand ce prince devint seul roi des Parthes, après la mort de son père Orodès (celui-ci avait déjà fait une tentative, sans lendemain, en datant un tétradrachme de 273 (40-30 av. J.-C.). Tout cela coïncidait avec l'envahissement de la Syrie par les Parthes (40), avec le temps d'arrêt marqué par les victoires du légat Ventidius Bassus (39-38). Enfin, arriva la reprise de la marche en avant des Parthes, sous Phraate IV.

Que ces événements aient motivé suffisamment le retour à une ère inaugurée par les Séleucides, cela s'explique bien quand on se souvient que les rois parthes, depuis Mithradates I<sup>er</sup>, et en particulier Orodès I<sup>er</sup> et son fils, Phraate IV, avaient précisément repris les titres d'« évergète » et d'« épiphane », portés par plusieurs rois de la dynastie des Séleucides.

ANDRÉ BLANCHET

**Restes du Limes romain dans le Nord de la Mésopotamie.** — Sir Aurel Stein, dont nous avons eu l'occasion de signaler maintes fois les découvertes dans l'Iraq<sup>(1)</sup>, a jeté cette année son dévolu sur la Mésopotamie et il y a entrepris, avec le concours de la *Royal Air Force*, l'exploration aérienne du *Limes* romain<sup>(2)</sup>, afin de compléter pour l'Iraq et la Transjordanie la tâche qu'a brillamment accomplie le Père Poidebard dans la zone de mandat français.

Il a pris pour centre d'opérations Balad-Sindjar, l'ancienne Singara, depuis Trajan jusqu'à Jovien, grande place de guerre des Romains, qui l'entourèrent de remparts dont une portion subsiste encore. Une série de forts, échelonnés à l'est et à l'ouest de la ville au pied du Djebel-Sindjar et au delà, d'une part, jusqu'au Tigre vers Mossoul, de l'autre, jusqu'au Khabor, formait ici la frontière. Plus au sud, une ligne extérieure de *castella* protégeait des terres autrefois cultivées et maintenant désertes. Le vaillant explorateur a reconnu ensuite la région qui s'étend au nord de la chaîne de montagnes, et il a pu déterminer le tracé des routes fortifiées qui reliaient Singara à Nisibis et fixer à Qohbal le site de Buba, une des stations de la Table de Peutinger. Puis il a survolé le désert vers le sud jusqu'à Hatra, célèbre pour avoir été assiégée deux fois en vain par Trajan et par Septime Sévère et que l'ouvrage d'André nous a rendu familière. Ce désert aride, entrecoupé de marais salés, avait été organisé par les Romains en vue de la défense. Enfin Sir Aurel Stein dirigea ses vols d'observation vers la plaine fertile, autrefois très habitée, qui s'étend entre Mossoul et Nisibis, celle que traversent aujourd'hui les pistes d'automobiles et qui fut de tout temps

(1) Sir Aurel Stein, *Note on remains of the Roman Limes in North-Western Iraq*, dans *The Geographical Journal*, XCII, 1938, p. 62-63.

<sup>2</sup> Syria, XVII, p. 394; XVIII, p. 216; XIX, p. 85.

une voie commode d'invasion dans le nord de la Mésopotamie. Aussi avait-elle été fortement protégée par les ingénieurs militaires romains.

Souhaitons que cette exploration qui complète si heureusement celle du Père Poidebard, puisse se poursuivre cet automne en Transjordanie. Elle permettra à Sir Aurel Stein d'ajouter un beau livre d'archéologie et d'histoire à ceux que nous lui devons, et un mérite scientifique de plus à ceux qu'il s'est déjà acquis.

FR. CLUNET

Sur la position de Posidium. — M. Woolley, étudiant les intéressantes trouvailles d'objets grecs qu'il a faites sur le site d'El-Mina, à la bouche de l'Oronte, a été conduit à proposer (1) l'identification de ces ruines avec la forteresse de Posidium, mentionnée plusieurs fois dans les auteurs et les papyrus (2), et à laquelle on croit pouvoir attribuer deux monnaies du iv<sup>e</sup> siècle (3). Jusqu'ici, Posidium passait pour avoir occupé le cap situé entre le mont Casius et l'embouchure, et l'on croyait notamment reconnaître dans

le nom moderne de Ras el-Basit un souvenir de celui de la ville antique. Assurément, cette identification n'est pas certaine : on peut seulement dire qu'elle ne contredit aucune des données que l'on possède sur la ville, à l'exception de celles qui contiennent quelques itinéraires tardifs, dont on sait le peu de fidélité. Il est à craindre que la nouvelle identification, au contraire, ne heurte un document d'une tout autre importance, qui est le célèbre papyrus de Gourab (4). Ce papyrus, dont le texte émane, sinon de Ptolémée III lui-même, du moins d'un très haut officier de son armée, raconte comment une flotte égyptienne, après avoir quitté une terre où l'on incline à reconnaître Chypre, arrive à Posidium à la 8<sup>e</sup> heure, et n'en repart que le lendemain matin pour arriver à Séleucie. Si Posidium est au cap Basit, à quelque 20 milles au nord de Séleucie, cette escale s'explique parfaitement, car la flotte pouvait craindre l'impossibilité d'arriver de nuit à l'entrée du port de Séleucie. Mais si Posidium est à la bouche de l'Oronte, c'est-à-dire à 6 ou 7 km. de Séleucie, comment se figurer que la flotte, arrivée à la huitième heure, ait choisi d'y passer toute la nuit ?

HENRI STUART

(1) MITTENS et WILCKES, *Chrestomathie der Papyrskunde*, t. 2, n° 4.

(1) WOOLLEY, *Antiquaries Journal*, 17, 1937, p. 43.

(2) HOMERUS, *Historische Topographie*, p. 7. — DUSSELD, *Topographie Historique*, p. 418 n.

(3) ROBINSON, *Numismatic Chronicle*, 47, 1937, p. 195.

# LES FOUILLES DE RAS SHAMRA-UGARIT

NEUVIEME CAMPAGNE PRINTEMPS 1937

## RAPPORT SOMMAIRE

PAR

CLAUDE F.-A. SCHAFFER

(Second article.)

### V. — DÉCOUVERTE D'UNE RÉSIDENCE DE L'ANCIENNE UGARIT SUR L'EXTRÉMITÉ NORD-OUEST DE TELI

Après un mois et demi de recherches dans la région nord-est du tell, nous nous sommes transporté sur l'extrémité opposée de la vaste colline, celle qui est la plus proche de la mer, et du haut de laquelle on jouit d'une belle vue sur l'ancien port d'Ugarit, carte 1 du plan fig. 4 et pl. XXX, XXXI, 1.

Sur le point le plus élevé de cette partie du tell qui n'a pas encore été explorée jusqu'ici, nous avons mis au jour un bâtiment qui, par ses dimensions, l'épaisseur de ses murs et la qualité de l'appareil, laisse derrière lui, et de loin, toutes les constructions jusqu'ici dégagées dans la région est du tell, pl. XXXII. Il en diffère aussi, et radicalement, en ce qui concerne son agencement. Le plan est d'une extrême simplicité, pl. XXXV. Il se compose d'une salle longue de 29 m., large de 10 m., qui communique par une seule porte avec deux pièces contigües, l'une carrée, de 5 m. de côté, l'autre toute en longueur mesurant 11 m.  $\times$  3 m. Cette dernière pièce devait servir d'écurie pour des chevaux auxquels on donnait à manger dans quatre auges rectangulaires, monolithes posés sur un soubassement en blocage, le long du mur nord.

Le sol de ces deux pièces, ainsi que celui de la grande salle, est revêtu d'un gros dallage. Une auge (4 m. 30  $\times$  0 m. 50) est encastrée dans ce dallage à peu près à mi-longueur de la salle, à 2 m. de distance du mur nord, pl. XXXI, 3.

Les recherches sur cette partie du tell ont été facilitées par le gouvernement de

Lattaquié qui a acquis le terrain pour le domaine public

# LES SAKPA TOMBE 1



2. 195 191 192 193 194 195

1-11-32 Plan et coupes du grand caveau funéraire 1-11-32 Relevé par J. F. AGARD





Front nord du tell. Au fond la région des touilles 1939 à 1947 au milieu bois d'oliviers  
limité à gauche par l'ancien rempart bien marqué. Au premier plan le grand bâtiment contenant la tombe I  
la « résidence » avec la salle aux quatre piliers et le sanctuaire.

(Photographie due à la 3<sup>re</sup> Escadre Aér.).

RAS SHAMRA





Le dallage montre les traces de nombreuses réparations. Quelques éléments avaient été arrachés par des chercheurs de trésor. Un petit mur, qui ne fait peut-être pas partie de la construction primitive, divise en deux la grande salle, au tiers de sa longueur, pl. XXXI, 3 et XXXII. Dans l'axe median, posés sur le dallage, se dressent quatre piliers rectangulaires en pierre de taille, ayant sans doute supporté en son milieu la charpente du toit, pl. XXXI, 4. L'entrée se trouvait du côté sud de la grande salle. Il y a là une petite et une grande porte, cette dernière est précédée d'un escalier. Le plan primitif avait subi ici des modifications. Etant donné que le bâtiment se prolonge au Sud sous le terrain non exploré, nous devons différer la discussion du plan.

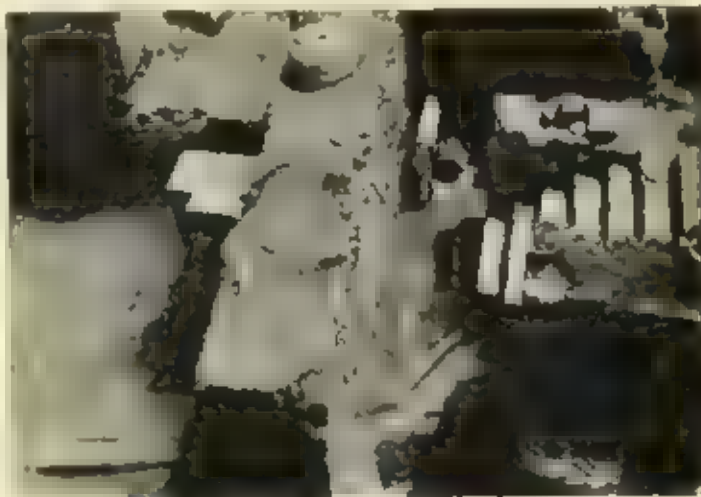


FIG. 33. Cistern en pierre pour l'évacuation des eaux usées.

Il est, cependant, permis de dire dès maintenant que l'on chercherait en vain dans toute la Syrie et la Mésopotamie anciennes un bâtiment organisé pareillement. Nous nous contentons pour le moment d'indiquer les deux directions dans lesquelles il faudra diriger les recherches : c'est, d'une part, vers la Palestine où le grand bâtiment appelé « palais », mis au jour à Ay<sup>1)</sup>, présente un plan comparable, d'autre part, vers le Monde Égéen et Mycénien, où l'on trouve un type d'architecture apparenté<sup>2)</sup>.

Les trouvailles faites dans l'intérieur du bâtiment sont relativement peu nombreuses ; probablement l'incendie avait été précédé d'un pillage. Dans

<sup>1)</sup> J. MARQUET-KRAUTH, *La deuxième campagne de fouilles à Ay dans Syrie*, 1933, pl. L-LL, p. 327 et la note additionnelle de M. René DUBALD, *l. c.*, p. 346 ss.

<sup>2)</sup> Par exemple, le petit palais de Cnossos (J. E. A. EVANS, *The Palace of Minos*, vol. II,

fig. 528), ainsi que certaines habitations mycéniennes récentes et trouvées à Troie Hisarlik et. C. W. Blegen, *Excavations at Troy*, *Amer Journ. of Archaeol.*, XXXIX, 1935, p. 578, fig. 21 et XLI, 1937, p. 31, fig. 10.

L'épaisse couche de cendres recouvrant le sol dallé, lui-même calciné par endroits, nous avons recueilli des fragments de vases mycéniens peints. Mêlés à ces fragments, il y avait des flèches ainsi que des éléments de cuirasses d'écailles en bronze, de dimensions décroissantes, munis d'une nervure médiane en relief<sup>(1)</sup>.

Les guerriers minoens et mycéniens ne semblent pas avoir employé la

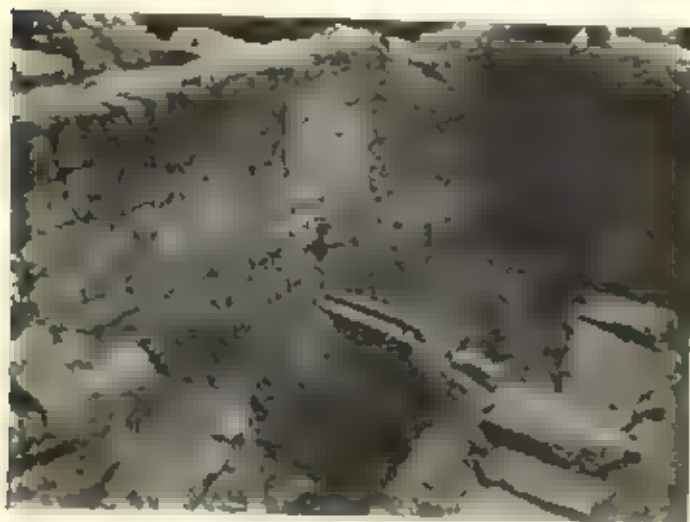


FIG. 14. — L'armes se levant dans l'égout collecteur

cotte en écailles de bronze<sup>(2)</sup>. Elle est, par contre, caractéristique de l'équipement des guerriers dans le milieu hurrite, comme le prouve la découverte, à Nuzi près de Kerkouk<sup>(3)</sup>, de très nombreux éléments de cotte, absolument identiques à ceux de Ras Shamra. A Nuzi aussi, aux restes de cotte

d'écailles étaient mêlées des pointes de flèches en bronze du même type que celles de Ras Shamra<sup>(4)</sup>. Le chef qui habitait le bâtiment découvert sur l'extrémité nord-ouest du tell de Ras Shamra s'était-il entouré d'archers hurrites ? Ou, au contraire, ces derniers faisaient-ils partie des assaillants, pillards et incendiaires du bâtiment ? Il faut attendre que nous ayons terminé le dégagement avant de pouvoir répondre. D'ailleurs, sous le bâtiment nous avons constaté la présence d'une construction plus ancienne, conçue sensiblement sur le même plan. Nous proposons de donner provisoirement à ce bâti-

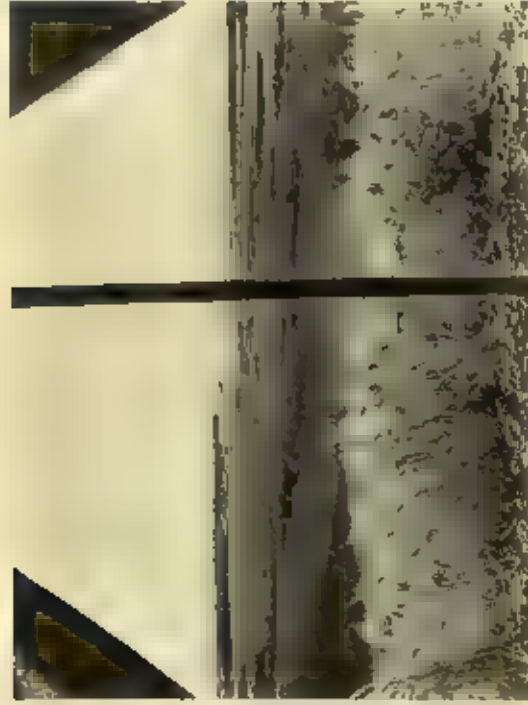
<sup>(1)</sup> Comme ceux reproduits dans notre rapport sur la huitième campagne d'excavations, 1937 (fig. 2, p. 144).

<sup>(2)</sup> En Chypre, à Amathus et à Idalion, on a trouvé des cuirasses d'écailles en bronze et en fer dans des tombes à partir de l'époque grecque archaïque seulement. Cf. *Swedish Cyprus Expedition*, vol. II, p. 13, 538, et

pl. V, GL, CLXXII.

<sup>(3)</sup> R. P. S. STARR, *Nuzi*, Harvard Univ. Press, 1937, p. 125. Sur les éléments de cotte trouvés récemment à Boghazkœi et les cuirasses à écailles venant de Syrie mentionnées dans les textes égyptiens, cf. nos remarques dans *Ugaritica*, I, chap. 11.

<sup>(4)</sup> R. P. S. STARR, *loc. cit.* pl. 125.



1. Vue de la « résidence » sur la butte N. W.



2. Début de sondage sur la butte N. W.



3. La salle aux quatre piliers



4. Piliers et début de la « résidence »



ment la dénomination de « résidence ». En effet, parmi les décombres de la partie supérieure la mur de refend, entre la grande salle et la pièce allongée qui s'étend au Nord contenant les quatre auges et reconnue comme étant une écurie de chevaux, nous avons trouvé une lettre en cunéiformes alphabétiques adressée à la reine d'Ugarit par un personnage nommé Talmayan (Thayn) <sup>(9)</sup>. Ce document, très court (Talmayan sollicite de la reine une réponse à un message antérieur) est daté par le contexte archéologique du début du xiv<sup>e</sup> ou du xv<sup>e</sup> siècle. C'est à cette époque que remonte l'utilisation dernière de la résidence.

#### XI. GRAND BATIMENT A L'EST DE LA RÉSIDENCE.

Immédiatement à l'Est, nos fouilles ont mis au jour un bâtiment également très vaste et fort bien construit, dont le plan reproduit en dimensions plus importantes celui des grandes maisons sur l'acropole E. du tell, pl. XXX et XXXII. Sous le sol encore en place d'une grande pièce centrale, mesurant 7 m. x 9 m. se trouvait le tombeau de famille, pl. XXXV. C'est un très important caveau, avec dromos à escalier et chambre recouverte par une voûte en encorbellement à sept assises de pierre de taille, pl. XXXIII, 1 et 2 et fig. 42. Les dispositifs pour les libations sont nombreux et particulièrement bien conservés. Au Nord, la grande pièce qui contenait le caveau dans son sous-sol s'ouvrait par deux fenêtres ou portes sur l'ancien rempart de la ville. À l'Ouest, une porte plus large la mettait en communication avec des magasins, qui contenaient outre de grandes jarres, plusieurs lingots très volumineux en plomb argentifère. Nous avons trouvé la



FIG. 45. — L'égout collecteur vu de l'intérieur

<sup>(9)</sup> Mentionné plus haut, § II.



aussi un abîmer<sup>1</sup>, muni d'un pressoir pour le vin ou pour l'huile d'olive que la région d'El garit produisait en quantité, comme nous l'apprennent les textes. Des caniveaux en pierre passant sous le sol et à travers les murs assuraient l'évacuation des liquides usés, fig. 43. Un cabinet de toilette, pourvu d'un siège à la turque, est discrètement logé dans un angle de la cage d'escalier. Toutes les conductions se déversent dans un égout collecteur, fig. 44, véritable tunnel souterrain mure en pierres sèches, couvert de dalles dégrossies, dans lequel un homme de petite taille peut se tenir debout, pl. XXXIII, 3-4 et fig. 45.



FIG. 46. — Mors de cheval en bronze (XXX) ou SYRIEN.

L'ouvrage, dégagé actuellement sur une longueur de 30 m., se divise à l'Ouest en deux branches dont l'une avait desservi le grand bâtiment que nous désignons provisoirement sous le nom de résidence, pl. XXV. L'autre branche se dirige vers le Sud où la présence d'un autre important bâtiment, non encore fouillé, est attestée par la découverte d'un très vaste caveau funéraire, élevé en pierre de taille, mais entièrement ruiné (tombe LXVI).

Du côté E., l'égout continue sous le terrain non encore exploré où des sondages ont révélé également la présence d'importants bâtiments.

Tous ces bâtiments en contact avec la dite résidence, forment un vaste

<sup>1</sup> Sur la pente du tell, immédiatement au Nord de ces ateliers, nous trouvâmes la tablette mentionnant la livraison de trois

ballots de laine à teindre en pourpre dont nous avons parlé plus haut, § II.



Au fond le grand bâtiment contenant la tombe L., au premier plan la « résidence » avec la salle aux quatre piliers et, à droite le sanctuaire ayant fourni la hache du sanglier et les deux statuettes en cuivre  
(Photographie d'après des clichés de la 1<sup>re</sup> Escadre).

RAS SHAMRA



ensemble architectural qui était probablement le quartier aristocratique de l'ancienne Ugarit. Deux époques de construction peuvent dès maintenant être distinguées. La plus ancienne remonte au xv<sup>e</sup> siècle sinon au xiv<sup>e</sup>. Parmi les nombreuses trouvailles de cette couche, nous signalons une figure féminine minuscule sculptée sur ivoire, ainsi qu'un mors de cheval en bronze, fig. 46.

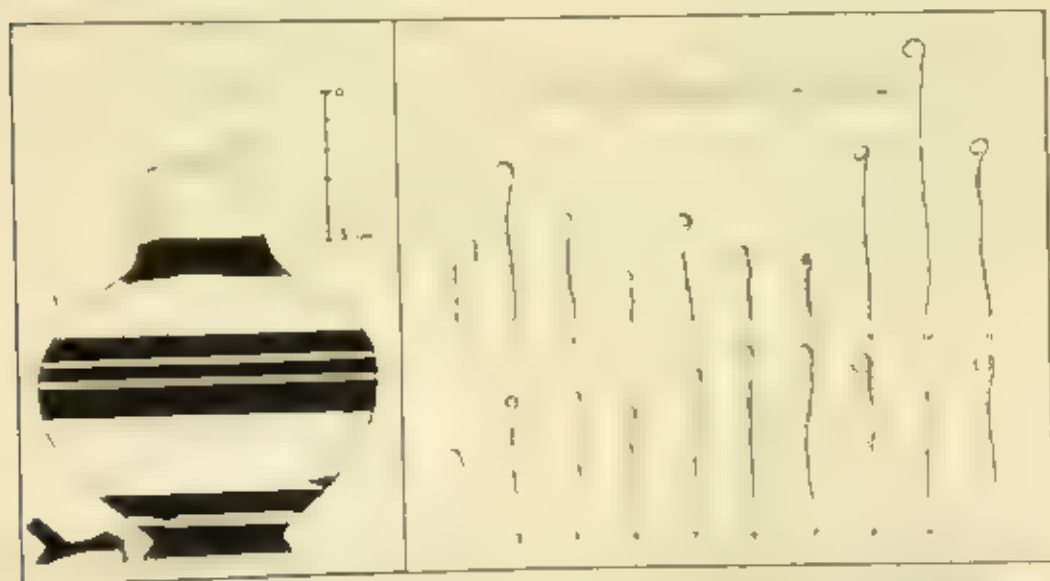


FIG. 47 — Cruche mycénienne anciennement privée de son col, ayant contenu les bijoux, amulettes et perles en or, électrum et argent, reproduits fig. 48 à 50. — A droite, profils des pendentifs, reproduits fig. 48 et 49.

Avant le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, un incendie a détruit une partie de ces bâtiments, comme ce fut le cas pour le quartier de la ville sur l'acropole E. Réparés ou reconstruits sur le même plan, ils continuaient à être habités pendant le xiv<sup>e</sup> et peut-être le xiii<sup>e</sup> siècle. De cette période date un trésor de bijoux, d'amulettes et de perles diverses en or, électrum et argent, trouvé dans un vase mycénien, privé anciennement de son col et caché sous le sol de l'un des bâtiments, fig. 47 à 50. La destruction définitive et l'abandon de cette partie de la ville dut avoir lieu au xiii<sup>e</sup> siècle au plus tard, car aucune trouvaille postérieure à l'époque mycénienne n'a été relevée dans ces parages, exception faite de vestiges d'une petite installation superficielle de la basse époque romaine.

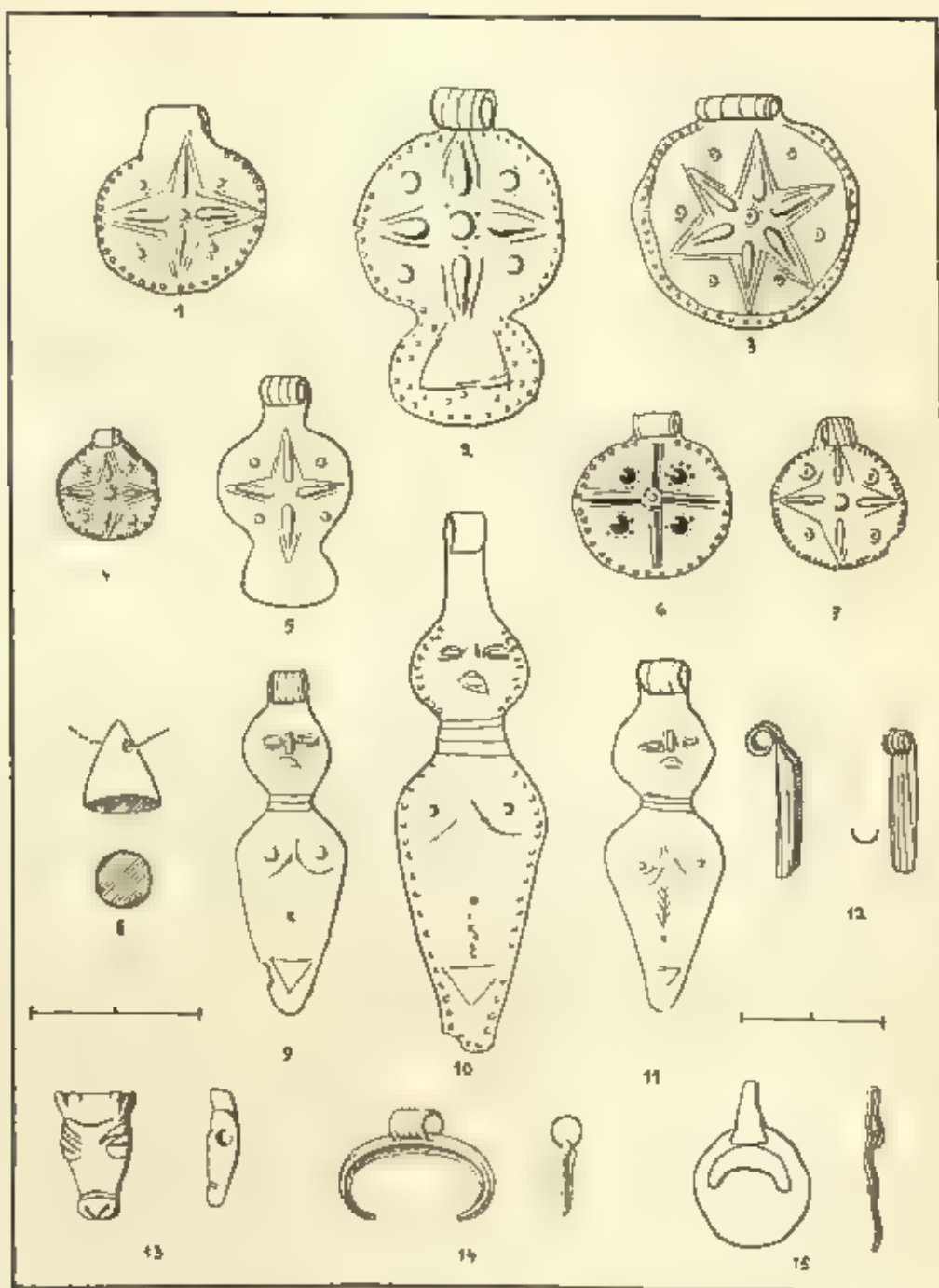
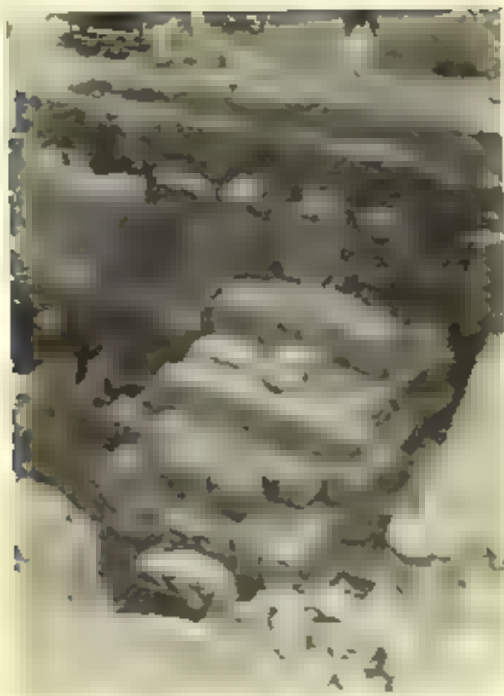


FIG. 48. Pendents en or, électrum, argent et pierre (8 et 13). Env. grand. nat.  
Dessins de M<sup>me</sup> A. SCHAPIRA-BORELLINO. Cf. fig. 47, 49.



1. Vase xystron dans la tombe 1.



2. Lot N. de la tombe 1 avec enroulement en plâtre à gauche.



3. Égout collecteur en avant embranchement.



4. Dalles de pavage au-dessus de l'égout en avant l'ouïe pour le drainage.





## VII. SANCTUAIRE AU SUD DE LA RÉSIDENCE.

Lors de la construction de la résidence on avait rasé un vieux mur qui couronnait la crete du rempart, tournant ici autour de l'extrémité nord-ouest du tell, pl. XXXV. Cependant, près de l'angle sud-ouest de la résidence, on avait laissé subsister un tronçon de ce mur, épais de 3 m. à 3 m. 50. C'est qu'il était compris ici dans l'enceinte d'un antique sanctuaire. Pour autant que nous pouvons en juger d'après l'état actuel du dégagement, le sanctuaire se composait de deux salles ou pièces successives séparées par un mur commun et de quelques constructions adjacentes. Au fond de la deuxième salle, un escalier menait vers le toit, ce qui rappelle le même dispositif dans les sanctuaires de Baal et de Dagon. C'était probablement par là que le prêtre accédait sur la terrasse, du haut de laquelle il adressait des prières, comme le fit Héret, dans l'un de nos poèmes mythologiques, avant de partir à la bataille du Negéb.

Dans l'étroite pièce entre le mur supportant l'escalier et le mur fermant le sanctuaire au Nord, les lampes et les vases votifs qui avaient servi au culte, au nombre de plusieurs centaines, ainsi que de nombreux scarabées, avaient été déposés au cours des âges. Ce dépôt, nettement stratifié et intact, nous permettra de préciser la date de ce sanctuaire. Nous différerons cependant son étude jusqu'au dégagement complet.

Parmi les offrandes déposées dans ce sanctuaire, nous signalons une superbe hache d'armes dont la lame en fer est encastée dans une douille en cuivre ornée en ronde-bosse de deux têtes de lion et de l'avant-train d'un sanglier, pl. XXXIV, 1. Le pelage des fauves et les soies du sanglier sont indiqués au moyen de fils d'or incrustés suivant le procédé appelé aujourd'hui damasquillage. La base de la douille est ornée de la même façon de rosaces ou de pétales.

Non loin de cette pièce unique<sup>1</sup>, sur le sol du sanctuaire reposait une statuette de bronze jadis recouverte d'un plaçage en or, et figurant une divinité féminine assise, pl. XXXIV, 3. À proximité nous avons trouvé au même niveau une seconde statuette en bronze, également plaquée d'or autrefois.

<sup>1</sup> Cf. nos *Ugaritica*, I, chap. III.

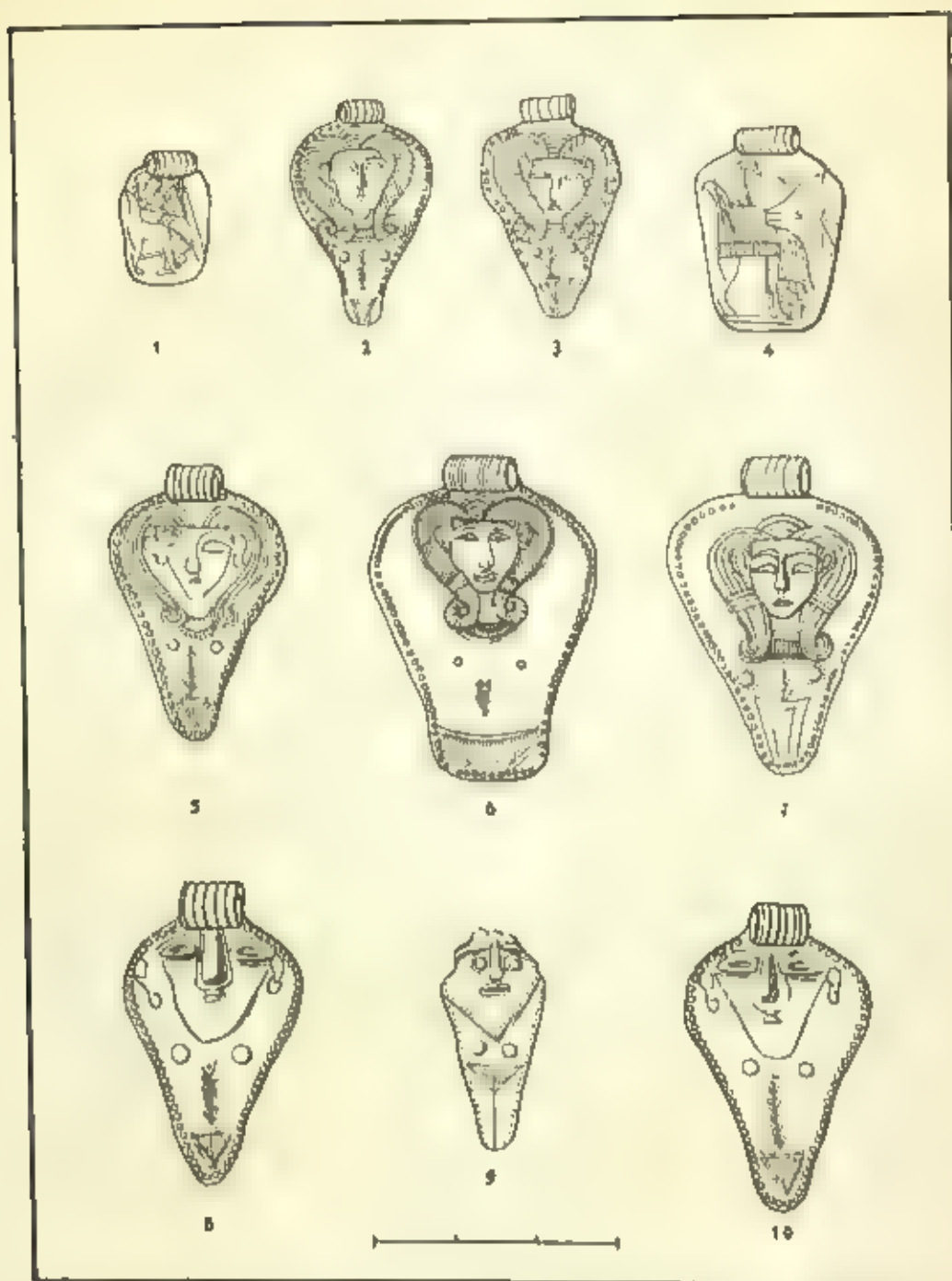


FIG. 49. Pendants en or (2, 3) et *hierakon* figurant la déesse nue avec collure hithorienne et une déesse vêtue assise sur un trône (1, 4). Env. gr. nat. (Cf. fig. 47, 48). Dess. de M. A. SCHAEFFER-BLOCH.



1. Hache d'armes avec douille en bronze incrustée d'or et lame en fer aciéré. - (xv<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> s.)



2. Dieu en cuivre.  
(xix<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> s.)



3. Déesse en cuivre.  
(xix<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> s.)



representant celle-ci un dieu debout, pl. XXIV, 2. Ce qui frappe, c'est l'aspect primitif de ces figures divines. Les grands yeux de la déesse ont perdu leur incrustation, mais celle-ci est conservée chez le dieu : pierre blanche pour la sclerotique, matière noire pour l'iris et la pupille, or pour les paupières.

La figure imberbe du dieu au nez busque, à la bouche volontaire, diffère nettement de la physionomie que montrent les représentations divines jusqu'ici trouvées à Ras Shamra. La figure de la déesse est caractérisée par un nez proéminent et courbe, des joues aux pommettes saillantes, une bouche large et bien dessinée.

Le costume est également remarquable. Le dieu porte une sorte de tiare pointue et striée, deux trous à la base prouvent qu'elle était munie de cornes. La chevelure de la déesse est serrée dans un turban relevé en avant.

Tandis que le dieu est gainé dans un long manteau bordé de fourrure, qui tombe sans plis jusqu'aux pieds, la déesse porte une robe étroite faite d'un tissu apparemment très épais, au dessin formant des losanges à petites mèches pendantes. Montant jusqu'au-dessus de la taille, la robe laisse les seins à découvert et se termine ici par une épaisse cordelière faisant le tour de la poitrine et des épaules, et que l'on prendrait au premier abord pour un serpent enlaçant la déesse. Cependant l'absence d'indications de tête et de queue, et le fait que la même corde orne le bas de la robe exclut l'identification avec un ophidien.

Ces deux statuettes revelent un art fort peu connu jusqu'ici en Syrie du Nord<sup>1</sup>. Il faut y rattacher certains autres monuments antérieurement trouvés à Ras Shamra et dont l'âge et l'origine étaient restés énigmatiques faute de pièces de comparaison. Nous différerons leur étude jusqu'à l'achèvement des fouilles dans le sanctuaire.

### XIII. FOUILLES SUR LE SOMMET DU DJEBEL AKRA ET AUX RUINES DU COUVENT DE SAINT-BARLAAM.

Nous avons terminé nos recherches de cette année par une prospection sur le Djebel Akra, le fameux Mont Cassius des anciens, le Mont Parlier du Moyen Âge.

<sup>1</sup> Cf. *Ugaritica*, I, chap. III.





FIG. 50. - Colliers et pendentifs en or, electrum et perles en cornaline et ambre (CJ. fig. 47 à 49).



Plan des constructions sur l'extrémité N-O du Tell.

La ligne C-D est indiquée la limite du Tell (montagne) - mur du cimetière (cimetière) - N - S.



Haute de 1 800 mètres, cette montagne domine la région de Ras Shamra et en constitue la limite naturelle au Nord<sup>(1)</sup>. Sa réputation comme lieu de pèlerinage doit remonter à une très haute antiquité.

D'ailleurs, l'on sait que Seleucus Nicator et plus tard les empereurs Hadrien et Julien l'Apostat se rendirent sur son sommet pour faire une offrande au lever du jour. Certaines allusions dans les textes de Ras Shamra permettent de supposer que le Djebel Akra fut le haut-lieu du pays d'Ugarit. Nous étions donc desirieux de rechercher les vestiges des cultes qui avaient le Mont Cassius pour centre.

M. Seyrig avait signalé, dès 1931, la présence sur son sommet d'un tumulus qui paraissait marquer l'emplacement des sacrifices<sup>(2)</sup>. Notre sondage a confirmé cette observation, pl. XXXVI. Tout cet énorme tertre de 55 m. de diamètre et de 8 m. de hauteur au centre, est en effet constitué de cendres et de pierres rouges par le feu des foyers, allumés pour la préparation des animaux sacrifiés, généralement des moutons. Les couches parfaitement stratifiées du tertre sont datées par les nombreuses monnaies abandonnées parmi les restes des foyers. Près de la surface, c'étaient de petits et moyens bronzes romains du v<sup>e</sup> au i<sup>er</sup> siècle.

À 2 m. de profondeur, nous avons atteint le niveau des sacrifices de l'époque grecque. Il est certain que dans les couches épaisses de 6 m. gisant en dessous, on trouvera les vestiges laissés par les cultes des hautes époques. Nous n'avons pu malheureusement nous en assurer. Vers la fin de la troisième journée nous fûmes surpris par l'un de ces orages violents très fréquents dans ces hautes montagnes. Le thermomètre qui, vers 15 heures, avait marqué 40° centigrades au soleil, et qui tombé une heure plus tard à 6° au-dessus de zéro. Nous avons dû abandonner le chantier au milieu d'une tempête mêlée de grêle et nous réfugiâmes dans notre camp établi à 1 500 m. d'altitude à côté des ruines de Saint-Barlaam.

Situé sur un contrefort du Djebel Akra, Saint-Barlaam est l'un des monastères élevés dès la fin du v<sup>e</sup> siècle sur les hauteurs de l'Antiochène, fig. 54. Il n'a été jusqu'ici l'objet d'aucune étude archéologique. On y remarque les restes d'une basilique assez importante avec de forts beaux chapiteaux sculptés rap-

<sup>(1)</sup> Cf. nos observations, dans *Syria*, 1938, p. 27.

<sup>(2)</sup> *Les Guides bleus Syrie, Palestine, Haïkette*, p. 287.

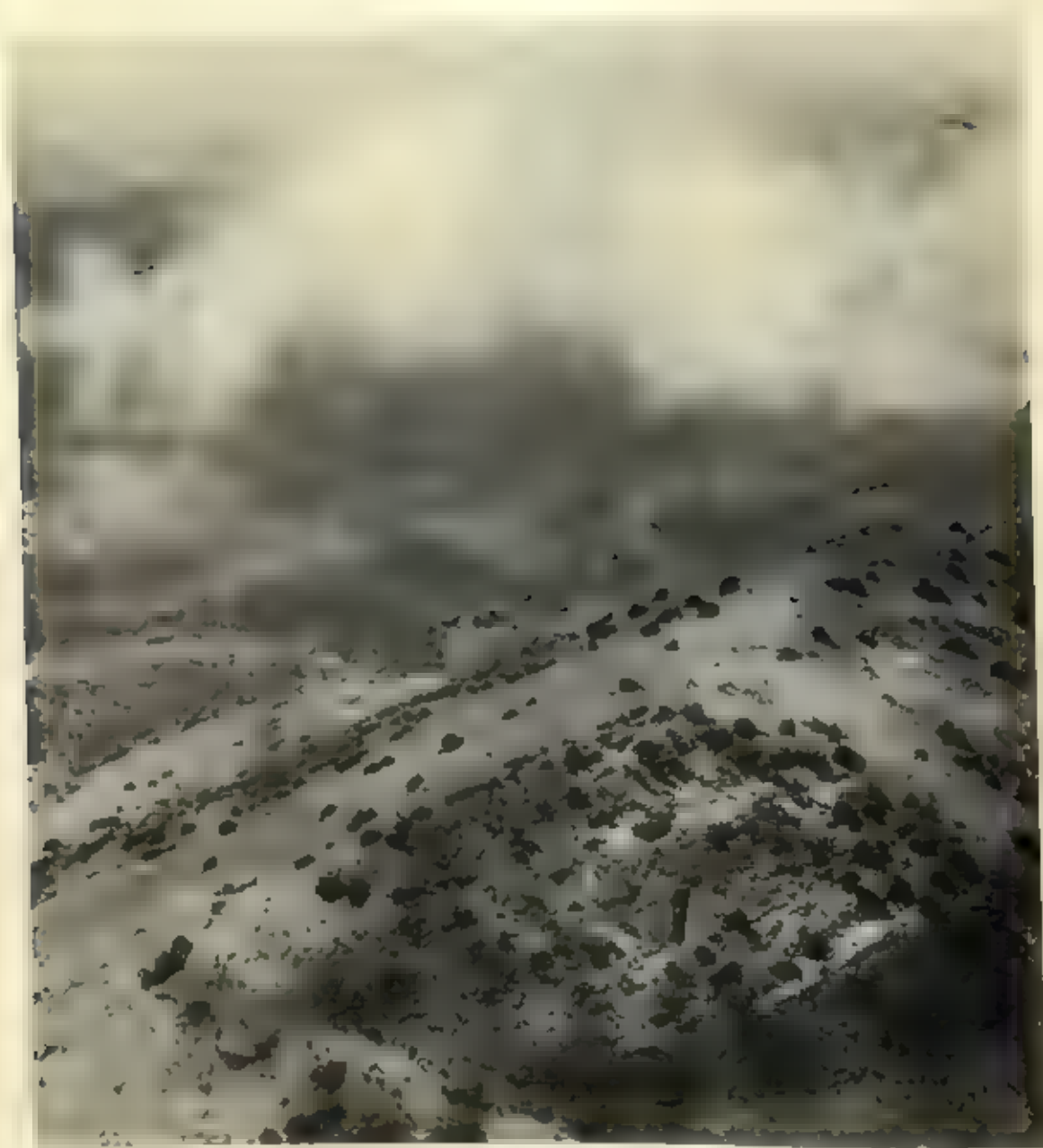
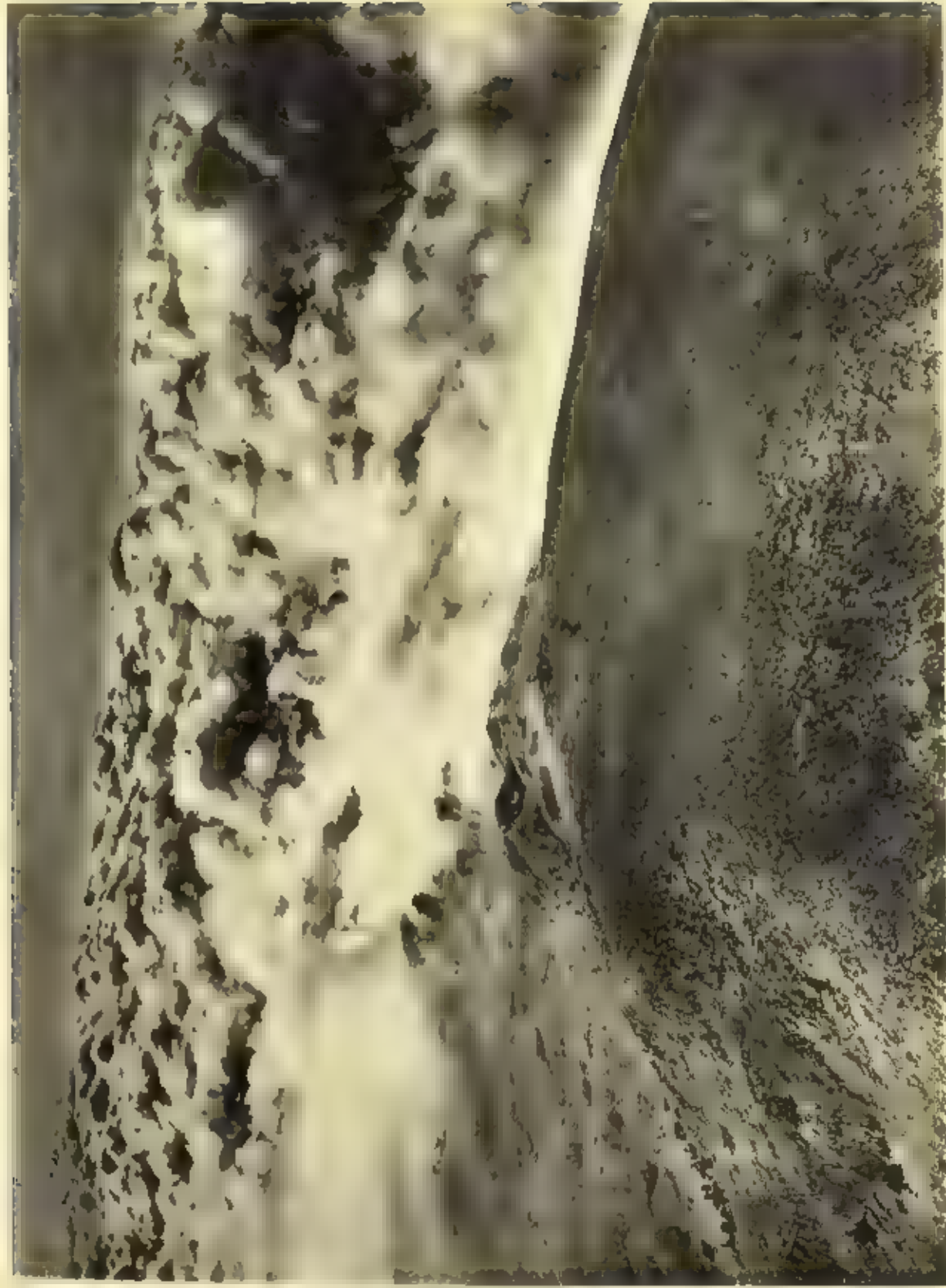


FIG. 1. Photographie d'avant des ruines du couvent de Saint Barlaam situées à 1.500 m. d'altitude sur un rocher et du village Akra. On y reconnaît le cloître et le mur N avec le portail latéral dégagé au cours des fouilles de 1953. (Photographie due à la 39<sup>e</sup> Escadre sér.)



Le sommet du Djebel Akra avec le tumulus résultant de l'accumulation des cendres provenant des sacrifices  
 Sur sa pointe est visible le sondage opéré en mai 1937  
 (Photographie aérienne due à la 5<sup>e</sup> Escadre)  
 DJEBEL AKRA (MONT CASSIUS)





pelant le style de Saint-Simon-le-Styliste. Nous avons débroussaillé ces ruines, dressé un plan d'ensemble, relevé et photographié les pierres sculptées et procédé à quelques dégagements qui nous ont permis de retrouver les portes latérales de la basilique ainsi que la porte axiale anciennement murée, enfouies sous les décombres. Enfin, plus bas, nous avons mis au jour une partie de la plate-forme sur laquelle s'élevait le temple antique qui avait précédé l'église chrétienne.

Les séries de monnaies recueillies remontent jusqu'aux Ptolémées.

Nous nous proposons de continuer et d'achever les fouilles sur le sommet du Djebel Akra. Il serait à souhaiter aussi que nous puissions commencer le dégagement et l'étude de Saint-Barlaam, l'un des lieux de culte les plus importants de la Syrie antique et médiévale.

CLAUDE F. A. SCHAEFFER

Saint-Germain-en-Laye, le 29 mars 1938

P.-S. — Nous donnons ci-après un complément d'indications techniques sur les vases et les bronzes réunis dans les figures 3, 11 à 13, 19 à 22, 26, 27, 31, 32, 35, 36 et provenant des tombes XXXVI, LIII à LV et LVII, dont nous avons dit plus haut § IX l'importance pour l'histoire d'Ugarit et le classement chronologique des séries céramiques.

## Tombe XXXVI — Figure 5.

NEPÈRE SUR  
LA TOMBÉ

MA FINE

A		pâte bilbil rouge brun.
B		pâte bilbil.
C		t. rouge-orangé, engobe brun-noir.
D		pâte bilbil rouge-brun
E	sur le sol de la chambre	t. rouge-brun, pâte bilbil.
F		t. rouge-orangé, engobé noirâtre.
G		t. blancs.
H	sur sol chambre	t. gris-bleu
I		t. orange, engobe rouge-brun.
J		t. chamois clair
K		t. chamois (goulot de cruche).
L		t. chamois "bleu" gris.
M		t. chamois, traces de 5 coups de doigt sous le pied.
N	sur sol de la chambre	t. orange, engobe rouge-brun.
O	sur sol chambre	t. rouge-brun, très cuit.
P		spatule bronze.
Q		2 exemplaires, t. crème peint brun.
R		t. crème peint brun très cuit.
S		t. brun-rouge pâte bilbil.
T		t. rouge lustré, copie ? sans graffite.
U		t. rouge-orangé rugueux, dégraissé au sable
V		pas râclé.
W	sur sol chambre	t. rouge-orangé attéré, copie ? sans graffite
X		t. crème et brun noir, incomplet
Y		t. crème rosé et rouge.
Z	sur le sol de la chambre	t. crème et rouge.
a		t. crème et brun-noir
b		t. crème et rouge, copie en terre commune.
c		copie locale en terre commune, chamois peint
d		brun.
e		t. crème et brun noir
		t. crème et orange.

## Tombe LIII. — Figure 11.

REPÈRE SUR LA FIGURE	NUMÉRO D'INVENTAIRE	REPÈRE SUR LE PLAN DE LA TOMBE	MATIERE
A	9316	4	terre chamois rosé.
B	9423	37	t. chamois rosé.
C	9310	15	t. chamois rose.
D	9326	10	t. chamois.
E	9312	8	t. chamois.
F	9320	39	t. chamois clair.
G	9429	36	t. rosée.
H	9330	6	t. chamois.
J	9308	20	t. rouge.
K	9398	50	t. rouge-noir, très bonne facture.
L	9408	22	t. chamois clair rugueux, peint en brun.
M	9343	44	panse râclée, terre chamois.
N	9381	33	t. rouge-noir
O	9305	2	t. chamois rosé, peint rouge foncé.
P	9385	29	t. rouge-noir, bonne facture.
Q	9304	5	t. chamois.
R	9393	42	t. rouge-brun, bec tréflé, anse gravée.
S	9395	23	t. chamois.
T	9388	26	t. noir peint blanc, variante de col, facture moyenne.
U	9421	21	t. jaune chamois, fond râclé.
V	9394	48	t. noir-brun, bec tréflé.
W	9391	13	t. noir peint blanc.
X	9390	27	t. rouge-noir peint blanc.
Y	9403	3	t. crème peint brun, très cuit, reflet métallique.
Z	9400	25	bec pincé.
ZA	9340	40	t. chamois rosé, bec tréflé.
ZB	9303	1	t. chamois peint rouge-brun violacé.

## Tombe LIII. — Figure 12.

A	9374	73	t. chamois, pied plein.
B	9399	84	t. chamois rugueux.
C	9497	55	t. crème peint brun-noir.
D	9417	71	t. chamois.
E	9410	88	t. chamois.
F	9424	80	t. chamois, bec tréflé.

REPÈRE SUD  
NÉPÈRE SUD  
NÉPÈRE SUD  
LA FIGURE D'INVENTAIRE DE LA TOMBE

MÉTIER

G	9392	78	t. rouge-noir, anse gravée, terre rose.
H	9422	64	t. chamois clair, peint noir et rouge.
J	9396	60	t. chamois clair.
K	9305	98	t. chamois rose, 2 anses peintes de cercles rouges concentriques.
L	9402	87	t. chamois rosé.
M	9401	58	t. chamois.
N	9378	104	t. rouge-brun, bonne facture.
O	9384	80	t. noir, peint blanc.
P	9387	58	t. noir peint blanc avec arête latérale.
R	9382	62	t. rouge.
S	9310	57	t. chamois.
T	9406	85	t. chamois, fond spiralé.
U	9323	75	t. chamois.
V	9397	105	t. albâtre, petite parure de vase.

## Tombe LIII. — Figure 13.

A	9416	144	t. chamois.
B	9415	126	t. chamois.
C	9412	142	t. chamois rosé.
D	9413	115	t. chamois.
E	9418	116	t. chamois.
F	9377	110	t. brun noir, orifice circulaire.
G	9373	118	t. chamois engobe rouge.
H	9420	123	t. chamois.
J	9330	120	t. noir lustré.
K	9334	140	t. chamois clair, bon pied.
L	9339	139	t. brun lustré.
M	9372	137	t. noir lustré.
N	9401	135	t. chamois, brun-noir lustré.
O	9436	107	t. chamois.
P	9400	103	fond spiralé, chamois clair.
Q	9400	141	fond spiralé, pied plein.
R	9409	100	t. chamois.
a	9447		manche brisé en ivoire à tête recourbée.
b	9446		argent.
c	9432		argent.
d	9431		argent.
e	9431		argent.
f	9431		bronze.
g	9431	près 102	t. rouge et noir.
h	9418	près 38	t. rouge lustré.
i	9430		fragment de grande cruche chypriote.

## Tombe LIV. Figure 19.

REPÈRE SUR LA FIGURE	NUMÉRO D'INVENTAIRE	REPÈRE SUR LE PLAN DE LA TOMBE	MATIERE
A	9492	1	dromes t. rouge lustré (engobe).
B	9478	2	dromes t. pâte blanc jaunâtre saine, sonore, point noir et rouge.
C	9507	3	dromes t. chamois, bec noir et pincé.
D	9574	2 a	analogue à 9471 (E), col anciennement brisé.
E	9471	4	t. chamois rosé rugueux dégraissé au sable.
F	9575	52	comme le n° 9471 (E).
G	9470	3	comme le n° 9471 (E).
H	9474	5	t. chamois rosé un peu rugueux.
I	9472	1 a	t. chamois, fond plat, trace de peinture.
J	9565	53	t. chamois poli, peint brun (copie de bol chypriote).
K	9524	74	t. blanc jaune un peu rugueux dégraissé au sable, peint rouge et noir, bec triflé, peinture brun rouge.
L	9519	32	t. chamois poli, peint brun (copie de bol chypriote ?).
M	9477	8	t. crème chamois, peint noir et rouge, terre commune, fabrication locale ?
N	9566	22	t. crème point noir et rouge, orifice circulaire, terre fine lissée.

## Tombe LIV. — Figure 21.

A	9521	71	t. rouge, bonne facture, 2 nervures sur la panse.
B	9522	4 bis	t. jaune chamois, fond plat (dans jarre 4).
C	9570	7	t. rouge commune polie, fond plat.
D	9561	88	t. noir brun lustré, fond légèrement aplati.
E	9587	24	t. gris-noir lustré, fond plat.
F	9541		t. chamois clair.
G	9554	33	t. bol rouge lustré, anse ogivale.
H	9548	77	t. blanche rugueuse, anse funiculaire.
I	9515	65	t. blanc-jaune.
K	9544	47	t. gris clair, terre grossière.
L	9583	44	t. rouge lustré.
M	9489	30	t. blanc jaunâtre très sain sonre, déformé par cuisson, bon redev. pied annulaire.
N			
O	9479	40	t. blanc-jaune, déformé par cuisson.
P	9485	31	t. chamois rosé facture grossière, 3 coups de scie dans un bord, 2 autres à l'opposé.
Q	9454	20	t. chamois engobé lustré rouge foncé.
R	9559	10	t. chamois rosé.
S	9540	17	t. blanche-jaune.
T	9548	21	t. chamois clair, orifice circulaire, traces de bitume.
U	9564	13	t. gris foncé, pâte de bilbil de Chypre.
V	9563	9	t. chamois poli, traces de bitume, copie locale de vase chypriote.
W	9546	12	t. gris-noir lustré chypriote.



## Tombe LIV. — Figure 22.

REPÈRE SUR LA FIGURE	NUMÉRO D'INVENTAIRE	REPERT. SUR LE PLAN DE LA TOMBE	MATIERE
A	9523	63	t. chamois, engobe rouge lustré, pied à bouton, bec pincé.
B	9526	98	t. chamois, engobe rouge-noir.
C	9528	85	t. gris noir.
D	9529	82	t. gris-noir.
E	9531	93	t. chamois, engobe rouge lustré.
F	9538	95	t. chamois, engobe rouge-ocre orangé.
G	9532	90	t. chamois.
H	9501	79	t. blanche, bec pincé.
I	9517	64	t. chamois, fond plat.
J	9547	57	t. chamois, bec pincé.
K	9543	45	t. grossière cham., acc. treille.
L	9500	58	t. chamois clair.
M	9484	81	t. chamois.
N	9549	87	t. rouge lustré, gorge creuse sur le bord supérieur, anse ogivale, bol chypriote.
O	9488	07	t. chamois, pied annulaire.
P	9576	54	t. chamois, peinte en rouge.
Q	9481	78	t. chamois, apode.
R	9537	72	t. chamois, apode.
S	9513	73	t. chamois clair.
T	9510	22	t. chamois.

## Tombe LV. — Figure 23.

A	9681	17	t. chamois clair.
B	9610	essence	t. chamois engobe rouge-ocre.
C	9620	essence	t. brun-ocre, panse cylindrique, pied annulaire.
D	9620	69	t. noir lustré, orifice circulaire.
E	9658	23	t. chamois clair.
F	9600	38	t. chamois à col évasé.
G	9594	49	t. chamois rosé, panse ovoïde.
H	9606	3	t. chamois rosé violacé.
I	9604	32	t. chamois clair.
J	9663	31	t. chamois clair.
K	9648	7	t. gris-noir.
L	9624	75	t. noir lustré.
M	9611	55	t. rouge lustré, à pied en bouton.
N	9635	04	t. chamois engobe rouge lustré, orifice trilobé sans anse.
O	9605	19	t. chamois rosé poli.
P	9583	4	t. chamois.
Q	9584	40	t. chamois.
R			

REPÈRE SUR LA PIGURE	NUMÉRO D'INVENTAIRE	REPÈRE SUR LE PLAN DE LA TOMBE	MATIERE
S	9593	64	t. chamois, à panse ovoïde.
T	9598	ossuaire	t brun-noir lustré, à bouton, bec tréflé.
L	—		
V	9607	8	t. chamois clair, à fond plat.
W	9608	24	t. chamois jaune, à bec pince.
X	9608	ossuaire	t. chamois engobe rouge lustré sans anse, conique, ped annulaire.
Y	9597	ossuaire	t. crème point noir, chypreite.
Z	9604	ossuaire	t. crème poli point rouge et noir, ovale de pied bouton.
ZA	9603	9	t. crème poli point rouge brun, en lignes croisées.
ZB	9602	30	t. crème poli point rouge, bec tréflé fond plat.

## Tombe LVI. — Figure 31

A	9784	49	t. rouge lustré.
B	9775	35	t. noir orifice circulaire, pied en bouton.
C	9776	32	id.
D	9763	50	t. noir, bec tréflé, pied en bouton.
E	9768	63	id.
F	9790	43	t. chamois poli rouge lustré, panse ovoïde.
G	9780	64	t. chamois —
H	9753	16	t. chamois.
I	9755	14	t. chamois, déformé par cuisson.
J	9751	6	t. chamois.
K	9756	25	t. chamois (déformé).
L	9792	20	déformé par cuisson, terre chamois, orifice circu- laire.
M	9786	30	t. chamois à panse cyathrique.
N	9764	5	t. chamois globulaire orifice circulaire.
O	9793	38	t. chamois déformé par cuisson, orifice circulaire.
P	9770	10	t. noir lustré orifice circulaire.
Q	9764	36	t. terre chamois globulaire orifice circulaire.
R	9787	33	panse ovoïde terre chamois.
S	9759	3	t. point rouge et noir, empâté de calcaire.
T	9758	40	t. point rouge et noir, empâté de calcaire, à red on black s.
U	9761	4	t. rouge orange grossier, dégrasse au sable bec tréflé.
V	9783	26	t. chamois, orifice circulaire, pied bouton.
W	9791	46	t. chamois, globulaire, bec tréflé.

## Tombe LVII. — Figure 35.

A	9857	45	t. chamois, panse ovoïde.
B	9846	2	t. chamois clair.
C	9851*	35	t. chamois, panse ovoïde.
D	9810	20	t. chamois rosé lissé.

OBJET SUR A L'ÉCRITURE	NUMÉRO D'INVENTAIRE	OBJET SUR LE PLAN DE LA TOMBE	MATÉRIEL
E	9822	67	albâtre.
F	9823	30	pietre verte, famille des gabbro
G	9812	3	albâtre.
H	9811	12	t. rouge violacé lissé, ne semble pas local
I	9809	21	t. blanc jaunâtre très cassé, 2 anses, bec
K	9800	38	globuleux, terre chamois
L	9858	49	t. chamois.
M	9859	62	t. chamois clair
N	9863	75	globuleux, terre chamois.
O	9800	8	t. chamois lisse
	9801	7	

Table LVII. — Figure 36.

A	9830	40	t. noir lustré.
B	9827	50	noir lustré.
C	9845	44	noir lustré, bec tréflé.
C	9836	61	rouge lustré.
D	9835	56	t. chamois engobé rouge lustré, bec tréflé.
E	9818	46	t. noir lustré, orifice circulaire.
	9819	76	
F	9817	34	t. noir lustré, orifice sur anse terminée orifice circulaire
G	9816	42	t. grise
H	9821	51	t. grise.
I	9838	53	t. chamois engobé rouge lustré.
K	9839	17	t. noir lustré, bec tréflé.
L	9820	71	t. chamois engobé rouge lustré, point noir
M	9815	4	t. vert point noir
N	9814	55	t. chamois clair point rouge, 4 trous latéraux
O	9813	19	t. chamois lisse point rouge vif, 4 trous latéraux
P	9808	1	t. chamois lisse, point noir et rouge, bicoloré
Q	9807	13	t. chamois lisse point brun noir et rouge, bicoloré.
R	9807	6	t. blanchâtre lisse d'origine par cuisson, point rouge brun et rouge, bicoloré.
S	9802	14	t. chamois lissé point rouge-brun, bec tréflé.
T	9803	29	t. chamois lisse point brun, bec tréflé.
U	9804	31	t. chamois clair lisse point rouge et brun noir, bec tréflé
V	9806	5	t. chamois lissé point rouge-noir, orifice circulaire.

# FRAGMENTS ALPHABÉTIQUES DIVERS DE RAS SHAMRA

PAR

CH. VIROLLEAUD

Pour différentes raisons, certains fragments alphabétiques de Ras Shamra, provenant des campagnes I-V (années 1929-1933) <sup>1)</sup>, n'ont pas été publiés jusqu'à présent. Nous en donnons ci-après une première série

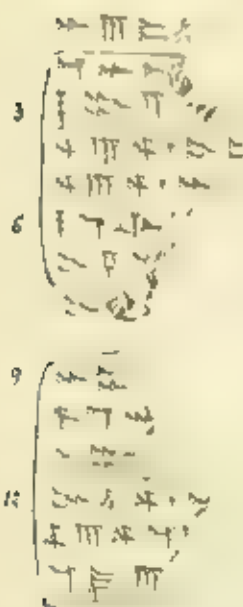
## I

Louvre : AO 17.318.

Montre gauche d'une petite tablette de comptabilité <sup>2)</sup>, haute de 45 mm.,

concernant le commerce de l'or et de l'argent (ou : d'objets en or et en argent), d'après les ll. 3 et 7.

On notera particulièrement la forme de *š*, qui est presque identique au *š* <sup>3)</sup> de la liste des dieux hurrites, ap. *Syria*, XII, 389.




(1) <i>alp</i> [	(2) <i>mat</i> [	(3) <i>hrš</i> [
(4) <i>šš</i> <i>k</i> [	(5) <i>šš</i> <i>a</i> [	(6) <i>hmb</i> [
(7) <i>ksp</i> [	(8) <i>k</i> [	(9) <i>ar</i> [ <i>b'</i> ...]
(10) <i>šmn</i> [	(11) <i>'r</i> ( <i>P</i> )[	
(12) <i>w šš</i> . [	(13) <i>šlm</i> [	(14) <i>ml</i> [

1-3. — Peut-être *alp* [*khl*], *mat* [*khl*], d'après *Syria*, XIX, 131 ss. <sup>4)</sup>

4-11. — Peut-être (4) *šš* *k*[*krm*] <sup>5)</sup> trois *la*[*lentš*],

<sup>1)</sup> Pour les fragments de 1934, voir *Syria*, XVI, 191-187; pour 1936: *Syria*, XVIII, 159-173; pour 1937: *Syria*, XIX, 127-141. En 1935, aucun document épigraphique, d'aucune sorte, n'a été recueilli.

<sup>2)</sup> Texte du même genre: RS 1039, n° 36, où il faut lire, sans doute, aux ll. 1-2 *šš*, = « *noo*[*š*] ».

<sup>3)</sup> Nous transcrivons désormais ainsi la lettre , sur laquelle voir ci-dessus, p. 139.

<sup>4)</sup> P. 141, l. 2 de la traduction, lire *šmn*, et de même p. 132, l. 6 et p. 140, n. 1. A in p. 135, l. 1, lire *šlm*.

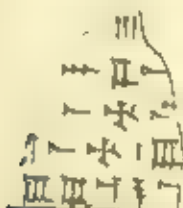
<sup>5)</sup> La lettre qui suit *k*, et dont l'amorce seule subsiste, peut très bien être *k*.

(3) *sš a[ip khd]* « trois mil[le] sieles », d'après *Syria*, *sh*, le 3<sup>e</sup> nombre, 1 6, *hms* ou *hms[m]*, cinq ou cinq[ante], pouvant être suivi d'un mot représentant une subdivision du siele. Cependant, si l'on veut compléter les 11 4 5 de la façon ci-dessus proposée, le talent vaudrait ici plus de 3.000 sieles, autrement dit, 3 600 sieles, contrairement aux règles de la métrologie d'Ugarit et conformément à celles de la Mésopotamie. *Syria*, XIX, 132 ss.

12-14. — « et six..., trente..., mil... »

## II

Fragement de RS 1929, n° 12, *Syria*, V, pl. LXIX<sup>a</sup>, représentant une partie de ce qui manquait aux ll. 14-18, qu'on lra maintenant ainsi qu'il suit :

	(14)	<i>a[ip arb' . nat . tyt</i>
	(15)	<i>]nbt . [kld . š]mn . mr</i>
	(16)	<i>...l]th p (š)sh[by]n . lth . šš[mm]</i>
	(17)	<i>]lth . dblt . lth . šmqm</i>
	(18)	<i>]ldm hšm . hmr . škm</i>

14. — « 1.400 tyt », voir déjà ci-dessus, p. 133.

15. — Voir ll. 2 et 8 du même texte.

16. — *lth*<sup>(1)</sup> a été expliqué par heb. *letek*, qui est un nom de mesure<sup>(2)</sup>. Et, sans doute, *lth dblt*, *lth šmqm*, l. 17, pourrait signifier « (un) *lth* de ... ».

Mais, d'une part, le rapprochement de RS *lth* avec heb. *letek* paraît, du point de vue phonétique, difficilement acceptable, et, d'autre part, s'il y a, l. 9, *šbbyn*, ici, l. 16, on lit *p* (ou *t*) *sh byja*. Si, comme il semble, il y a *p*, il

<sup>(1)</sup> Cette tablette (au Louvre, AO 12004) qui était beaucoup plus large que haute, comme, par exemple, 1929, n° 1), se compose présentement de sept morceaux, mais elle est, aujourd'hui encore, très incomplète. En fait, toute la partie gauche a disparu, et c'est à tort qu'on a admis (ainsi H. Bauer, *Alph. Texte von R. Sch.*, p. 13) qu'il manquait une lettre seulement au début des premières lignes. — La même observation s'applique aussi, d'ailleurs, aux n° 9 et 32 de 1929. On notera, en outre, pour le n° 32, que la l. 6 est la dernière du morceau.

<sup>(2)</sup> Seulement dans 1929, n° 12, ll. 3, 4; 9, 10; 16, 17.

<sup>(3)</sup> Seulement ap. *Ossé*, III, 2; le *letek* valait 1/3 kor. Sur le kor, à RS, écrit idéographiquement *GUR*, voir *Syria*, XVII, 164.

<sup>(4)</sup> Le nom de nombre n'étant pas écrit, ou du moins pas nécessairement, quand il s'agit de l'unité : *Syria*, XVIII, 109 ss. A la l. 10 de 1929, n° 12, P. Dhorme a lu, *H. B.*, 1931, p. 47 ss., *[šb] lth*, mais ce qui reste de la lettre précédant \* ne paraît pas correspondre à *b*. H. Bauer, *Alph. Texte*, p. 13, a transcrit *j*, simplement.

s'agit de cette conjonction *p* (en arabe *fa*), sur laquelle voir ci-après, p. 312, et *shb* serait l'imp. poel de שִׁב שִׁב. S'il y a *tsbb*, ce serait la 2<sup>e</sup> p. impf. du même verbe, et l'on comparera *Habak.*, II, 10, עֲשֵׂה שִׁבָּה לְעַמְּךָ. De toute façon, *shb* n'est pas ael *sabbu* ou *sappu*, héb. שָׁב qui se présente normalement à RS, sous la forme *sp*; voir ci-dessus, p. 138.

Si *shb* ou *tsbb* est une forme verbale, *ss[un]* complété d'après II 4, 10, peut ou doit être, non le sesame, mais l'imp. factitif du v. שִׁשׁ <sup>1)</sup> et le sens serait « enduis (on fait enduire) de graisse, ou d'huile » <sup>2)</sup>.

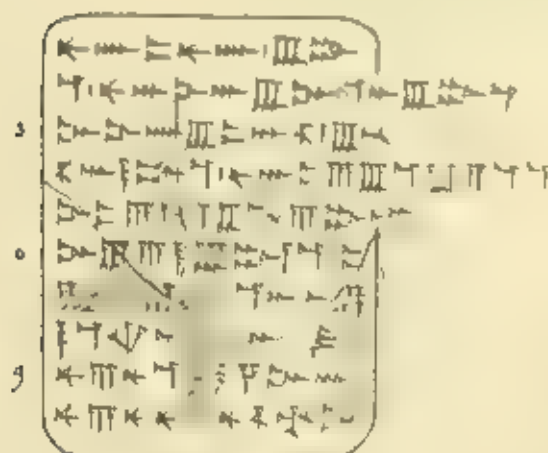
Pour *lth*, c'est probablement l'opt. 2<sup>e</sup> p. du v. לָח <sup>3)</sup> « vivre » <sup>4)</sup>, donc « que tu vives », la formule correspondrait, en gros, à *ballat* « il vivra », c'est-à-dire « il guérira », dans les textes médicaux de Babylone et d'Assyrie. Ainsi 1929, n° 12 serait, non pas une « Liste von Materialien für den Tempelbedarf » (H. Bauer), mais une série de recettes pour la guérison de tel ou tel mal, que l'état du texte ne permet pas de déterminer<sup>(5)</sup>.

17. La lecture *dhlt*, proposée déjà ap. *Syria*, XV, 80, l. 2, se trouve maintenant complètement justifiée par l'adjonction du nouveau fragment.

18. Pour *dhm*, pl. de דָּמָה pol, distinct de *dhqm* « mandragores », voir *Syria*, XVIII, 202.

## III

Tablette de 8 x 6 cm. litan au revers.



1 *šn pē (P) m*, dr  
*m*, *šn knlēm alr m*  
 2 *w knl p mē*, dy  
*šn hr (P) m*, *šn pldm -mm*  
*kpl*, -b-lrt (P), .  
 3 *w dlh dr g m p (P)*  
*b (P)* - - l - - mat y (P)  
*h mē m (P)* - - a e -  
 4 *als m'at (P) h m m*  
*sls s - s shh (P)*

<sup>(1)</sup> En héb., l'imp. hltl de ce verbe ne se rencontre qu'au sens figuré.

<sup>(2)</sup> L'huile après le vin !

*Syria*, — XIX.

<sup>(3)</sup> Cf. *wy h mlk* « et vive le roi », RS 924, n° 26, 2.

<sup>(4)</sup> On sait que RS a produit déjà deux



## 1-4. — A lire :

- (1) *šn pš(?)n . dr* (2) *m .*  
*šn knšwm adrm* (3) *w knš pnš . dq*  
 (4) *šn hr(?)m*  
*šn pldm -šmm*

Énumération d'objets ou de denrées (plantes ?), allant deux par deux, sauf toutefois à la l. 3.

D'après ce qui est dit ci-dessus, p. 137, les noms en *-m* qui suivent *šn*, sont des duels et non des pluriels.

Dans deux cas (2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>) les substantifs sont accompagnés d'adjectifs<sup>1</sup>, qui sont au duel aussi, respectivement, *adrm* et *šmm*. Pour *adrm*, voir déjà l. *Dm*, 5, 7 et l. *Dm*, 23, où il s'agit d'arbres, à ce qu'il semble. Ailleurs *adr* est en parallélisme avec *qdš* « saint ».

Peut-être convient-il de rapprocher *psm*<sup>2</sup> d'acd. *pšx qmm*, recipient utilisé surtout pour le transport des céréales.

*knšwm* est à comparer, pour la forme, à *šwm* « chevaux » — mais le même mot apparaît ensuite, l. 3, sous la forme sg. *knš*. Est-ce l'acd. *knš* « cruche », considérée comme un emprunt aux dialectes occidentaux ? *knš*, n'étant précédé d'aucun nom de nombre, il s'agit d'un seul *knš*, voir à ce sujet *Syria*, XVIII, 169 ss.

*dq*, htl « broye »<sup>3</sup>, qualifié *pnš*, nom de la denrée contenue dans le *knš*.

*hr(?)m*, duel d'un mot qui paraît être *hr*, et qui ne se rencontre pas ailleurs.

*pld* a peut-être rapport à heb. *פלד* « fer », mais, à en juger par les autres termes de la liste (voir surtout *šwm*, l. 9), rien n'indique qu'il s'agisse ici de métaux ou d'objets en métal.

5-7. — Deux mots lisibles seulement : *kpl* (l. 5) qui est probablement héb. *כפל* « paire », idée exprimée aux lignes précédentes, par *šn*. Peut-être, à la fin de l. 6, *lrmm*; comp. SS, 50. — *mat* (l. 7) « cents ».

recettes, — ou deux exemplaires d'une seule et même série de recettes — concernant les soins à donner aux chevaux : *Syria*, XV, 75-83.

(1) Voir aussi *šlm n'mm*, SS I, 23, *šmqm yšm* et *šblt yšm*, ap. *Syria*, XV, 76 ss.

(2) La 4<sup>e</sup> lettre peut être d ou u.

(3) La 1<sup>re</sup> lettre est incertaine : š ou ḡ ?

(4) Cf. *dq*, ap. I AB I, 22, et *dqt* : 19-29, n° 1, 4 et suiv. ; II AB I, 42. Voir aussi 1919, n° 44,

l. 6. Noter que ce fragment 44 ne forme pas un seul tout, mais qu'il se compose de deux morceaux, appartenant l'un à la face, et l'autre au revers. En outre, les lignes numérotées 1 et 5 ne sont pas les premières de chaque côté, ni la ligne 4, la dernière de l'un des deux côtés. Bien que tout cela ressorte nettement de la copie publiée ap. *Syria*, X, pl. LXXV, aucun de ces détails n'apparaît pourtant dans la transcription de H. Bousa, *Alph. T.*, p. 20.

8-10. — *hmsm* « cinquante », ou *hms m[al]* « cinq cents » 9. 300 (?) *hsun*; même mol ap 1929, n° 12 <sup>(1)</sup>, 3; *urb' mat hsun* « 400 *hsun* »; voir aussi *ibid.*, l. 11 *hs<sup>2</sup>un*, — et ci-dessus, p. 138, l. 9 — 10 « trois *s[ ]š* ... »; comparer *Syria*, XV, 77<sup>ab</sup>, l. 6, où *wsš* est suivi d'un autre mol, dont la dernière lettre, seule conservée, est *k*; or, ici, *s[ ]š* est suivi de *šhk* <sup>(2)</sup>.

## IV

Louvre: AO 17.304.

Fragment du milieu d'une tablette dont l'autre face est entièrement détruite

		...
		]m[
	II	]šrm [
	3	]uqr s rm <sup>2</sup>
		]u (š) gl .š š(rm (š)) ...
		...
	III	]u (š) htm [
	6	]šlšm [
		]m . bath (š) [
		...
	IV	] . bnqd [
	9	]mn . me[tm (š) ...
		]m]nym [
		]dn . šlš [
		...
	V 12	]š (š) . uetm [
		]m . mšrm (š) [
		...

*z* est écrit (II, 3-4) comme, par exemple, dans *Syria*, XV, 250, fig. 3.

(<sup>1</sup>) Énumération de plantes diverses: orge, rumin, etc...

(<sup>2</sup>) Texte qui contient aussi plusieurs noms de plantes.

Les noms de nombre lisibles, en tout ou en partie, sont 'šrm « vingt » (2 1), ššm « trente » (6 et 11 ?), smqm « quatre-vingts » (10), mšm « deux cents » (9 et 12)<sup>(1)</sup>. Pour mšm, voir déjà ci-dessus, p. 133.

3. ngr, cf. 88 68 ss. et II AB 8, 14<sup>(2)</sup>. — 4. ayl(?) = « cerf » (?); cf. pl. aylm I AB, f. 24<sup>3</sup> et aylt « biches », I<sup>4</sup> AB f. 17 et VI AB 5, 19. — 5. nbtm, « miel » au plur.<sup>(5)</sup> comme I AB 3 7 et 13, ailleurs sg nbt (p. ex. I K., 72, 16) 7 et 8 bn th [ ] et bn sd [ ], « fils de », au sens figure, peut-être<sup>(6)</sup>. — 13. Sur la rac. mār, voir la Déesse 'Anat, p. 87.


A noter que sous la dernière ligne de chaque paragraphe (II IV), il y a un petit z isolé. Dans 1929, n° 28, 7, on trouve quelque chose de semblable, avec cette différence qu'il y a là deux z, nettement séparés l'un de l'autre<sup>7</sup>; il pouvait de même y avoir ici plusieurs z sur la même ligne, mais l'état fragmentaire du morceau ne permet pas l'en juger.

# V

Louvre: AO 17.290.





Partie supérieure d'une tablette fort bien écrite, et dont la face seule est en partie conservée. Il manque au moins trois lettres à la fin de chaque ligne.

<sup>(1)</sup> Il y a bien e, non h, à la 1, 12, il manque, dans la copie, le « clou » vertical, caractéristique de x<sup>2</sup>.

<sup>(2)</sup> La lettre  représente, dans la majorité des cas, ḡ soit ḡ. Mais il est certain que ce même signe est employé parfois à la place de g, qui ne diffère d'ailleurs de ḡ que par un trait horizontal supplémentaire. On sait par ailleurs que « peut remplacer ḡ » dans BH, voir Syria, XVI, 247 ou même ḡ : NK 21 (Syria, XVII, 216).

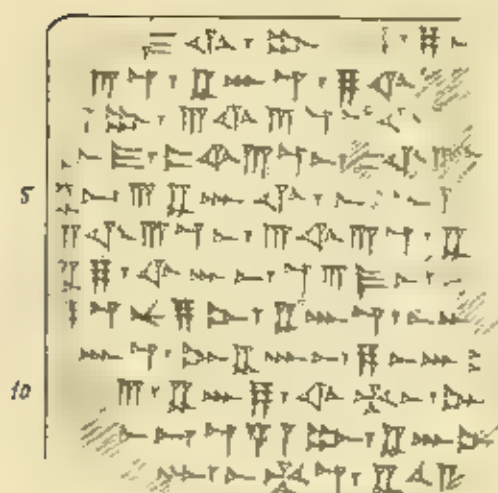
Un mot tel que  ar peut donc appartenir à la rac.                    

à RŠ, une rac. ngr, comme on le voit surtout par le subsl. ngr qui se rencontre, en parallélisme avec bkt, dans II K 6, 3.

Sur la valeur de  dans le verbe m  y, voir ci-après, p. 342, n. 3. Ajoutons que dans Syria, XIX, 143 et 144, il faut lire  et non pas , qui est p.

<sup>(3)</sup> Cf. 'bd-ḡd, n. pr. m. en phénicien récent: HANSEN, Gram., p. 130, et JOL. LEWY, Rev. Ét. sémit., 1938, p. 56, n. 1.

<sup>(4)</sup> Et non pas contigus, comme on pourrait le déduire de la transcription donnée par H. BAUM, *ibid.*, p. 18.



[l r]es . r'y . y[šlm ...]  
 [š]lm . bnm . yš[lm ...]  
 [-] r . l šlm (p) š[lm ...]  
 r(p) h . p šlm . p š[lm ...]  
 (5) bt . l bnt . trg[m ...]  
 l šlm . l šlm . b ...  
 b(p) y . šnt . mlet . [ ...]  
 ymgyk . bnm . la(p) [ ...]  
 [h]im . wbut . ytnh (p) [ ...]  
 (10) [-] l . bny . šht w [ ...]  
 [-] l (p) . mšgr . bnt [ ...]  
 [-] n . šm . b' [ ...]

Il s'agit, semble-t-il, d'une lettre, adressée au « chef » *reš*, si du moins la restitution proposée pour le début de l. 1 est fondée. Cette restitution s'appuie sur le fragment 1920 n° 20 AO 12 028) l. 1, où on lit *l reš* . ., et qui appartient sans doute à une lettre également, comme d'ailleurs 1929 n° 21<sup>1</sup>.

Ainsi, le destinataire serait désigné seulement par son titre comme c'est le cas pour la lettre de *Tlmy* à la reine (*Syria*, XIX, 127 ss.); voir aussi *l rb lnm*, 1929 n° 18, 1.

Le *reš* était peut-être un chef religieux, le chef des prêtres; comp dans A. T. *רִשׁוֹן* = *r'y*, s'il faut bien lire ainsi, semble annexé à *reš*, comme *adty* à *nakt*, dans la lettre de *Tlmy*. Si, comme il est probable, *y* représente le pron. 1<sup>re</sup> p. sg., on expliquera *r'* par *h*. *ר'* « ami », ou bien par *רִשׁוֹן* « pasteur », au sens ecclésiastique du mot<sup>12</sup>; on sait déjà que *nyd*, qui signifie

<sup>11</sup> Ce n'est pas, en effet, par hasard, comme on pourrait le croire, que ces deux fragments 1929 n° 30 et 21 ont été publiés côte à côte. — On notera que, à la l. 3 du n° 30, la 1<sup>re</sup> lettre semble être un *p*, au-dessous duquel apparaît un clou qui est sans doute adventice, et qui est, du reste, plus rapproché du *b* de *lšk* (l. 4) que du *p* de l. 3. Il semble, en conséquence, qu'il faille lire *pšm* et non *šlm*, forme qui, d'ailleurs, serait bien étrange. On

comparera *p šlm* à la locution *p šmt* qui figure à la l. 4 du fragment publié ci-dessus. — Ajoutons que, à la l. 5 de 1929 n° 30, *šyk* représente apparemment la fin d'une forme verbale telle que *ymgyk*, laquelle se rencontre précisément à la l. 8 du présent n° V.

<sup>12</sup> Dans un fragment mythologique inédit, on lit *apnak yrp [ ] km r'y* « Voici que (cf. II *Daniel*, 6, 32) mon *r'* vous... »

« pasteur » également, se trouve en parallélisme avec *khu* dans le colophon de l'AB Syria, XV, 227.

À la fin de l. 1, il convient sans doute de lire *q[šlm lk]*, d'après la lettre d'Ewir-zar, *qšlm* aussi dans 1020 n° 21, l. 1, n° 18, 4. — De toute façon, la racine *šlm* « être en paix, ou en bonne santé » apparaît sous différentes formes dans les trois lignes qui suivent, et encore, et à deux reprises, à la l. 6. De même, *bn* « fils » se trouve, au plur., *bnn*, aux ll. 2, 8-9, au plur. aussi, ou au sing., aux ll. 10 et 11 (*bny*, *bnk*), tandis que *bt* « fille » figure l. 3, et *bnt* « filles », l. 9.

Tout ce morceau, jusqu'à la fin de l. 11 du moins, paraît contenir seulement des vœux à l'adresse du « chef » et de ses enfants, garçons ou filles. Cependant l'expéditeur fait allusion aussi à son (ou ses) fils à lui : *bny*, l. 10, et quand il écrit, l. 3, *l šlmt*, il veut dire probablement, « Certes, je suis en bonne santé<sup>(1)</sup> ! »

4. — Dans *p šlmt*, répété, *p* peut représenter l'h *𐤏* ou *𐤏* « ici », comme dans la lettre d'Ewir-zar, l. 12 *šlmt* pouvant être un subst. abstrait : « la paix » ou « la santé ». Il paraît moins probable que *p* corresponde, ici du moins, à la conj. arabe *fa* « ensuite », si il en était ainsi, *šlmt* serait la 1<sup>re</sup> p. prft., comme dans *l šlmt*, l. 3.

5. — Le passage a été cité déjà Syria, XV, 137<sup>2</sup>. La présente lettre étant adressée au « chef », *bt* ne peut que difficilement être expliqué au sens de « fille » (au vocatif). Il s'agit peut-être de « la maison » ; comp., d'ailleurs, El-Amarna, n° 96, 5 *šn-lum bti-ku*.

6. — *l šlmt*, comme à la l. 3. Ensuite, sans doute *l šlm b[ny]*, comp. l. Roux, X, 13 *לשמים בני הבית*, et en acd, *lā šalm*, « qu'il soit en paix. »



7. — *šnt mlrt* « des années pleines ». Pour *𐤏* et « jours » en héb., voir Lect., VIII, 33, et Genèse XXIX, 21. A RS même, cf. BH 2, 4<sup>re</sup> 46 « *šb' šnt el mlrt*, et aussi SS 66-67 « *šnt mlrt* » des années complètes ».

8. — *yngyk lnm tu(?)* [ ] : « Ils iront vers toi, les fils . . . » Sur *ngy*, cf. Anat., p. 40<sup>(3)</sup>.

<sup>(1)</sup> C'est-à-dire « j'étais en bonne santé (quand j'écrivais ce billet) ». Comp. Lettres El-Amarna n° 34, 3 et 145, 6 : *šnt-ma-ku* (permanant), déclaration du même sens, formulée avant toute autre et avant même les

souhaits habituels au destinataire

<sup>2</sup> Dans RS 1329, n° 41. J'y a bien, vérification faite *bt* et non pas *bnt* *lqn*.

<sup>3</sup> Si  vaut parfois  (voir ci-dessus

9. — Peut-être : « Il (tel ou tel dieu) [le] donnera des fils et des filles »

10. — *šht*, pas ailleurs à RS. En héb. שחט « détruire, maltraiter » se construit avec prép. ל. Peut-être ici [w]l *šht*...

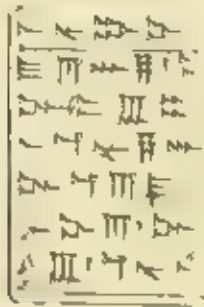
11. — *msgr* = h, משר « prison »<sup>(1)</sup>. — Il serait évidemment vain de chercher à relier entre eux ces tronçons de phrases. Noter seulement que dans la lettre accadienne de RS : *Syria*, X, pl. LXXVI, n° 4, l. 18, on lit *šht ka-h*, qui signifie « prison » également.

12. — Si ce qui précède (1-11) représente le début d'une missive, la lettre même pouvait commencer ici. Lire, peut-être, [w h<sub>2</sub>n thm B'l ] : « et voici le message de Ba'al-[...], ce nom, théophore et incomplet, serait celui du correspondant du *reš*.

## VI

Louvre : AO 17.305.

Moitié inférieure, gauche, d'une petite tablette, une lettre sans doute. Rien au revers.

		
		[ ]lm(?)l
		igrk[
		(3) hlng [
		w pdr[
		tmqqa[
		(6) m mle[
		u?kt w[
		'd mqt(?)[

1-2. — L. 1, lire [e lm peut être, ou bien [tš]lm[k], cf. *Tlmqa*, II (*Syria*,

p. 340 n° 2.), il n'est pas sûr que ce signe puisse représenter aussi מן ou מן (tandis que « hient partout la place de « est pourquoi nous hésitons encore à admettre que m ← y - or. מן. Peut-être s'agit-il de ce verbe acd

*mahu*, d'un emploi d'ailleurs fort rare, sur lequel voir St. LAMBERT, ap. JBSA, 1932, 391.

— Pour g = acd 6, voir *Anst*, p. 41 n. 5.

<sup>1</sup> Sur le verbe *agr*, voir *Keret* II 96, 184, et, en outre, *ap-agr*, ap. V AB, E, 19-20 et 35.



XIV, 143) 7-9, et aussi 1029 n° 18, 3-6 *tšlm k tšr* *k t'zy[k(?) e]lm*. — *tšrk*, même forme ap I AB 3-1, 48 (passage fragmentaire aussi). La racine est probablement *ngr*; voir ci-dessus, p. 340 n° 2. Sur *t* préf. de 3<sup>e</sup> p. m. pl., cf. A. HANSEN, *Rev. Et. sem.*, 1938, pp. 76-83.

3. — *hng* peut être un n. pr. h. Voir 1029, n° 21, l. 1, *tšm h[ng ?]* <sup>1</sup>, et cf., en acd., le n. pr. h. *Al-la-an-ni*, CLAY, *Pers. Names*, p. 52. Cependant, *hng*, placé aussi en tête du message même (des premières lignes contenant les salutations), pourrait, en quelque manière, correspondre au *hng* de *Thng*, II, 10. On sait déjà que *hln* est une autre forme de *hlm* (héb. : *hahm*), voir V AB, B, 5, 17. Dans *hng*, -g représenterait, comme dans *hng*, le pron. 1<sup>er</sup> p. sg.

4. — *pdr* ou *pd* *[ry]* <sup>2</sup>; cf. *Anat*, p. 9 ss.

5. — *mggn*, du verbe si fréquent *mgg*; voir ci-dessus, n° V, 8 *ymggk*.

6. — *mle* ..., cf. ci-dessus, n° V, 7 *int mlet*.

8. — *'d ngt* <sup>3</sup> « jusqu'à ce que tu sois venu (?) ». Ailleurs, *'d* est suivi de l'impft., ainsi *'d tšb* « jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée », I AB, I, 9<sup>e</sup> et V AB, B, 29.

CH. VIROLLEAUD.

<sup>1</sup> A la l. 3 du n° 21, il convient de lire non *phry*, mais *phry*, que ce nom qui désigne le destinataire, soit un véritable n. pr. à désin. -iya), ou un nom de fonction: *pšr*, accompagné du pr. 1<sup>er</sup> p. (voir ci-dessus n° V, l. 1<sup>re</sup>). Voir, à ce sujet, *pšru* dans les Lettres El-Am. (Knudtzon, p. 456 ss.), et

voir aussi, *pšry*, nom ou titre du correspondant l'Ewir-zar (*Syria* XIV, 238), sur C<sup>2</sup>D en phénicien récent, cf. HANSEN, *Gram.*, 437. Pour la rac. *pšr*, à HŠ, cf. *pšr bn elm*, II AB 3, 44, *mpšri bn El*, 1029, n° 2, 17, 34 et *Syria*, XIV, 231, l. 3; *pšr m'd*, qualificatif de El, dans III AB, B.

## LES IVOIRES DE MEGIDDO

PAR

C. DE MERTZENFELD

En deux articles successifs parus dans l'*Illustrated London News*, M. Gordon Loud a donné au lecteur une vue d'ensemble des importantes découvertes faites au cours de la campagne 1936-1937. La mission de l'Oriental Institute of University of Chicago a élargi cette année son activité sur le site de Megiddo, en complétant les études stratigraphiques qui ont mis au jour des constructions du Moyen Bronze non reconnues lors du sondage préliminaire.

Le site fut divisé en deux chantiers<sup>(1)</sup> :

1° Le *secteur nord*, comprenant essentiellement le Palais, résidence des gouverneurs, vassaux des Pharaons. On a reconnu cinq périodes d'utilisation de ce bâtiment, habité avec continuité et presque sans transformation du xv<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle. Le plan primitif, aisément reconnaissable à la strate IX, est daté de 1550 à 1479 avant notre ère, de même que les murs extérieurs de la ville. Le 2<sup>e</sup> palais à la strate VIII (1479-1350), comme celui de la strate suivante, garde les dimensions et la disposition du premier palais : la cour centrale autour de laquelle les chambres sont groupées, semble, toutefois, avoir été plus étendue qu'actuellement. Dans la strate VII (1350-1150) a été trouvé un ensemble d'objets précieux : perles d'or, d'électrum, de lapis-lazuli, scarabées, le tout enfoui dans une cachette d'accès difficile, comprenant trois caves voûtées qui ont livré un lot de deux cents ivoires sculptés et gravés.

2° Le *secteur est* a fourni, au contraire, des édifices publics, l'évolution normale des types céramiques et des rites funéraires. La strate XVII (anciennement XIII) datant environ du II<sup>e</sup> millénaire comprenait un immense édifice de briques et de polerie caractéristique de la fin de l'Anzen Bronze : jarres à bec, bols à décor. A la strate XV est un édifice public avec escalier monumental entouré d'habitations privées contenant de la céramique du type « syrien » de

(1) *I. L. N.*, 16 octobre 1937, p. 655-658.

la fin de la XIII<sup>e</sup> dynastie, cette ville est entourée d'un rempart. A la strate XIII, la muraille double d'épaisseur, les constructions sont fragiles, la céramique est représentée par des cruches à bouton et des bols à engobe rouge. La strate XI qui s'étend de la dernière « période Hyksos » à la domination égyptienne est caractérisée par l'évolution céramique le plus souvent sans décor, ou du type de Tell el-Yahoudiyeh, enfin, sous la maison se trouve un véritable caveau de famille avec son mobilier funéraire, les rues régularisées se coupent à angle droit. C'est à la seule strate X que l'on trouve des enfants inhumés dans des jarres, tandis que les corps d'adultes sont simplement étendus sans tombe construite. Nous assistons à l'apparition de nombreuses formes du Moyen Bronze dont l'apogée marquera la strate IX, de poterie en deux tons, décorée de l'oiseau et de la croix de Malte, de plus, nous trouvons ici la fosse commune — conséquence, peut-être, du siège de la cité en 1479.

Ainsi, connaissons-nous mieux, maintenant la ville aux puissantes murailles que Thoutmès III eut tant de peine à réduire, et d'où il rapporta un riche butin, dont notamment des meubles plaqués d'ivoire. Le goût du décor en cette matière se retrouve à l'époque suivante, comme l'atteste la belle trouvaille dont M. Loud communique des spécimens dans son second article<sup>(1)</sup>. Le « trésor » forme un remarquable ensemble d'ivoires, de bijoux et de vases d'albâtre, dont l'expose abondamment illustre d'excellentes photographies livre à notre curiosité des pièces d'une technique habile et des motifs variés.

Cette nouvelle découverte que l'on date du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère prend place à côté de séries déjà connues, augmentant ainsi notre savoir. L'admirable collection conservée dans les caves du cinquième palais témoigne d'une connaissance étendue des arts des pays voisins, tout en traitant les motifs qu'elle emprunte avec une réelle personnalité. Ainsi que le fait remarquer le savant archéologue, elle peut symboliser les diverses influences étrangères qui se disputèrent simultanément la prépondérance en Phénicie et formèrent « l'art composite qu'il est convenu d'appeler Phénicien ». Tous ces objets de technique et de style divers : statuettes en ronde-bosse, bas-reliefs tantôt

(1) *I. L. N.*, 23 octobre 1937, p. 707-710.

pleins ou ajourés ou en plaques gravées, sont travaillés avec la même aisance.

Nous n'insisterons pas sur les petites têtes féminines aux perruques rappelant la coiffure hittorienne, les décors constitués par des fleurs de lotus émergeant d'une corbeille, les simples rosettes, les têtes de canard ayant dû faire partie de boîtes à fard du type si répandu en Syrie et les personnages rendus avec la grâce égyptienne.

L'art « syrien » est représenté par des objets tels que celle petite statuette de femme nue, debout, malheureusement assez mutilée, aux cheveux soigneusement ramenés en arrière et nattés sous la tiare plate que nous connaissons déjà par ailleurs, et que caractérise une facture vigoureuse.

Certaines pièces se distinguent de l'ensemble par un grand caractère, la plaquette ajourée représentant le dieu « Bes » (fig. 1 et pl. XXXVII, 2), de profil à tête léonine, ailé, vêtu du pagne court que retient aux hanches une large ceinture aux pans retombant devant lui ; il élève de sa main droite un objet énigmatique qu'il semble effleurer de sa langue démesurément allongée, et s'appuie de la main gauche sur un objet semblable reposant à terre et qui fait songer, en plus stylisé encore, au nœud de corde symbolique sur lequel s'appuie la déesse égyptienne Thoueris. Cette représentation du dieu de profil peut se comparer à une petite statuette égyptienne de basse époque, du Musée du Louvre<sup>1</sup>, représentant un Bes jouant de la harpe, les deux silhouettes présentant quelque analogie si l'on excepte la coiffure de plumes et les ailes.



FIG. 1. — Megiddo.

<sup>1</sup> P. PICHART, *le Pantheon Égyptien*, p. 47.  
E. JAKOB KHALL, *Ueber den Aegyptischen Gott Bes*, *darm Jahrbuch der kunsthistorischen*

*Sammlungen des Allerhochsten Kaiserhauses*, t. IX, p. III, fig. 66

La figuration de ce lieu, d'origine étrangère, implantée en Égypte, est très utilisée dans l'iconographie antique jusqu'à basse époque pour sa valeur apotropaïque<sup>(1)</sup>. De fait, ce personnage monstrueux et fantasque semble avoir tenté l'urban décorateur par les éléments composites qu'il permettait d'exploiter.

On connaît, en effet, l'importance du dieu Bès, personnage grotesque, qui fait rire et par suite est associé à la danse et à la musique, tandis que par son aspect terrifiant il met en fuite les mauvais esprits et prend un caractère de divinité protectrice. Son association avec la déesse Rêtit, protectrice de l'en-



FIG. 2. — Bès (Louvre).

fance, n'est pas rare et nous en voyons des exemples sur les bas-reliefs des temples de Deaderah et de Louxor. Le relief célèbre de la reine Atshepsout le représente, au-dessous de la scène principale, au registre inférieur, entre le signe « SA » lui-même encadré de 2 signes de vie et la déesse Hippopotame figurée selon le type connu, debout de profil, appuyée sur le nœud magique. On retrouve, d'autre part, ces deux personnages associés sur un « cheval » de la collection Abbott<sup>(2)</sup>, dont le centre est décoré de deux têtes de Bès, l'une sur le pied, cette divinité est figurée debout de profil, appuyée sur le

talisman de protection « SA » — tenant un rouleau dressé dans la même main, alors que sa langue enorme, comme sur notre figure n° 1, reproduit un serpent. Ces motifs ne sont pas uniques, on les retrouve sur plusieurs « chevaux » du British Museum<sup>(3)</sup>, et du Louvre (fig. 2), les divinités aux caractères

<sup>(1)</sup> Au sujet des transformations et de fonctions de Bès à basse époque jusqu'aux influences gnostiques, voir un article de M. H. L. PIERRE, *Le Dieu Bès et la magie apotropaïque*, dans *Documenta* 1, 2, année 1936, où l'on notera plusieurs reproductions de statuettes de Bès ailé.

<sup>(2)</sup> JACOB KNOLL, *Ueber den Ägyptischen*

*Gott Bès*, dans *Jahrbuch* t. IX, p. 83, fig. 78.

A. MOMER, *Horus Saout* (*R. H. R.*, 1915

II, p. 365). Sur l'existence du signe « SA »

cf. JACOB KNOLL, « Les Talismans », *antiqu et orient*, dans *Bull. Inst. Français Arch. Orient.*, Le Caire 1914 t. XI fasc. 2, p. 121-143.

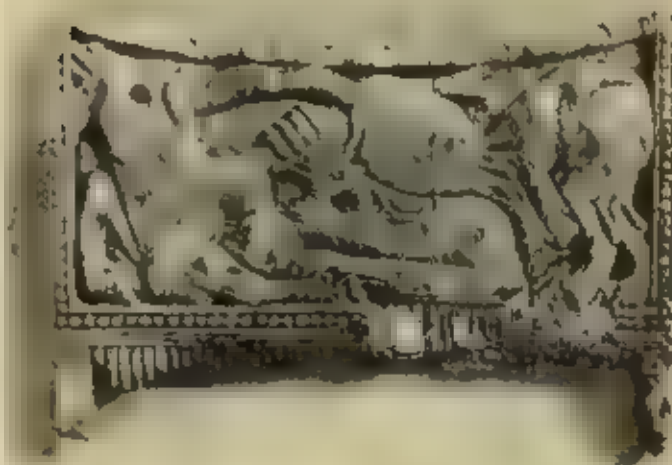
<sup>(3)</sup> *Catalogue British Museum Egyptian Antiquities*, 1922 p. 27, n° 7-8-9-10.



1



2



n 2001

3

# IVOIRES DE MEGIDDO

Clichés de l'Oriental Institute de l'Université de Chicago





prophylactiques accentuées protègent donc la vie et le repos du possesseur de l'objet, comme le confirme un texte gravé sur l'un d'eux.

Les représentations rappellent chacune par un détail notre figure, Bes, protecteur de l'enfant, par son visage grimaçant et son aspect grotesque meltant les démons en fuite, comme le montre la stèle de la naissance d'Horus ou l'enfant-dieu apparaît, la tête surmontée d'un masque de Bes, tandis qu'au

verso est un personnage vêtu du pagne court et de plume d'oiseau ; cette divinité est « Shou » représenté avec le masque de Bes ; il est entouré d'une voûte de flammes, ce qui remet en mémoire l'un des rôles les plus importants de notre divinité « dieu de la flamme » par laquelle il soustrait l'enfant aux mauvais esprits, c'est-à-dire à Seth et ses compagnons. Le rituel du feu est capital. Nous voyons Aménophis III consacrer le temple de Soleb, et le premier des rites de purification consiste dans l'éclairage du temple par une « lampe à mèche » tenue par le roi « quand on donnait



FIG. 3. 1. — Bes (Louvre).

la maison à son seigneur — on allumait le feu au dieu » <sup>1</sup>. De même, lors des funérailles d'Osiris, après son meurtre par Seth, on allume le feu. Le livre des morts comprend un chapitre « d'allumer le feu » qui utilise le même rite « Je suis lié avec la lumière pour ta sauvegarde magique chaque jour ». Ce rite écarter Seth et les Typhons : « La force de Seth se cache à la vue de la flamme », dit le papyrus de Berlin. On comprend, des lors, la raison pour laquelle Bes « dieu de la flamme, de la protection » « *SA* » eut une telle faveur, et le motif une telle diffusion.

Les anciennes populations primitives cherchaient à se protéger contre les

<sup>1</sup> Siot VII 398 et Siot VII 396 — cf. Morkt, *Rituel du culte du in journalier en Égypte*, p. 9.

forces supérieures de la nature par des formules magiques et des talismans. Dans la figure 1, une langue aussi énorme et ainsi divisée en deux parties correspond-elle à la représentation du serpent ? Il reste à nous demander si nous n'aurions pas ici la figuration des flammes sortant de la bouche mais c'est peut-être s'avancer beaucoup. Quoi qu'il en soit, nous croyons être en présence de Bes, dieu de la flamme protectrice, parce que purificatrice.

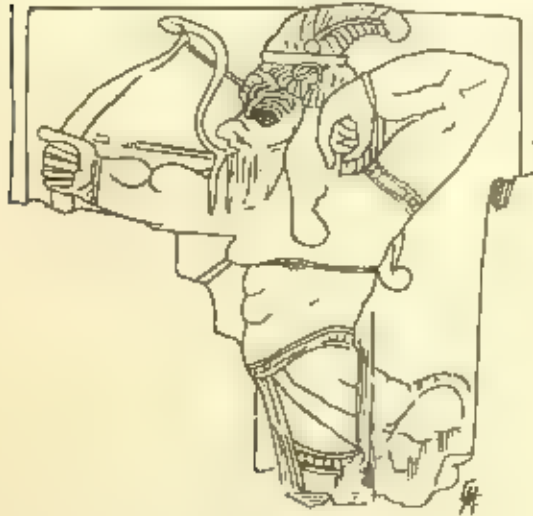


FIG. 3, 2. — Bes (Leuvre).

entourée d'une première zone décorée d'animaux en lutte, lions attaquant des biches et autres dans la tradition de nos thèmes antiques. Ils forment décor intermédiaire car l'essentiel, pour nous, est le décor formé de figures alternées : l'oiseau à tête de femme et un personnage à tête animale, qui ressemble fort à notre Bes représenté jouant de la loulou flûte, chose qui ne surprend guère : l'association de la lumière et de la musique étant également attestée dans le rituel. Il est intéressant de noter cette curieuse survivance qu'il semble difficile de croire inconsciente.

Nous sommes redevables à l'extrême amabilité de MM Boreux et Vaudier de pouvoir joindre aux pièces déjà citées une rare représentation de Bes, sculptée en léger relief sur le pied d'un chevet en bois (fig. 3, 1 et 2). Le dieu

Si Bès est un dieu de la lumière, de la flamme, il serait tentant, dans le cas présent, de lui voir brandir, comme pour éclairer sa route, une lampe stylisée, du type fanal, ainsi qu'on en trouve à l'avant d'un vaisseau sur la colonne Trajane<sup>(1)</sup>. Il existerait une certaine analogie de stylisation ; l'association de Bes avec le feu et la lampe semble, d'ailleurs, se perpétuer dans cette lampe étrusque en bronze du Musée de Cortone<sup>(2)</sup>, dont le centre est occupé par une tête de Méduse

<sup>(1)</sup> *Византизм, Колонна Траяна*, pl. CEX.

<sup>(2)</sup> *Annali*, 1841, p. 53

guerrier qui bande son arc se relie aux sujets précédents par une technique semblable. Le personnage puissant, la coiffure terminée en deux mèches enroulées, les détails de broderie, inclinent fortement à penser que cette pièce, provenant du vieux fonds égyptien, mais dont l'origine n'est pas connue, est l'œuvre d'un artiste syrien, car il semble bien difficile d'attribuer à un artiste égyptien un travail d'un naturalisme aussi aigu.

Les motifs de combats d'animaux ont toujours été en grande faveur en Asie antérieure ancienne, que ce soit le lion attaquant le taureau et bondissant sur sa croupe, le griffon attaquant le cerf et autres, comme le montrent tant de représentations en matières diverses : peintures et reliefs aussi bien qu'intailles, monnaies comme les fort beaux statères de Byblos, dont M. Dunand a encore découvert une belle série. Le taureau s'abat sous l'attaque brusquée du lion, dans un mouvement d'une facture libre et nerveuse très proche de celle d'un beau peigne de Megiddo sculpté en bas-relief (fig. 4 et pl. XXXVII. 3), où l'artiste a représenté une scène de combat entre un ibex et un chien, ce dernier est parvenu à abattre et à maintenir à terre son adversaire par la seule force de sa patte antérieure droite qui agrippe l'animal aux reins. On admirera la violente résistance et la savante composition de la scène plicée à l'exigence de la forme de l'objet sans qu'il y paraisse aucune gêne, l'enchevêtrement des corps qui exprime, par les moyens les plus réduits, l'intensité tragique de la lutte. La vigueur du coup de rein, l'appui nerveux sur la patte repliée, la tension du cou, expriment toute la volonté de fuite de l'animal attaqué s'opposant à l'attitude arc-boutée du chien littéralement couché sous sa victime qu'il retient dans un mouvement de retraction. Ce motif, dans tous les stades de la lutte, est très en faveur dans la région qui nous occupe en ce moment, Syrie-Palestine, on s'affirme le goût des mouvements nerveux et des lignes courbes. Parmi les exemples qui se présentent spontanément à notre esprit, nous citerons particulièrement la stèle de



FIG. 4. — Megiddo.

Beisan<sup>1</sup>, découverte par Alan Rowe, divisée en deux registres, le registre supérieur montrant les deux adversaires, un lion et un chien s'affrontant tandis qu'au registre inférieur le lion marchant est attaqué par le chien qui l'agrippe et le mord à la croupe. Ces deux temps de la lutte sont maladroitement rendus et n'ont pas la vigueur de notre ivoire, bien que d'époque voisine, semble-t-il.

Une scène largement développée sur une mince plaque de bronze, trouvée à Tyr, et actuellement au Musée du Louvre<sup>2</sup>, présente trois groupes d'animaux luttant, dans trois phases du combat. Cette pièce d'une remarquable finesse dont un des groupes nous intéresse par sa composition : une gazelle



FIG. 5. — Ivoire gravé de Megiddo.

attaquée de front par un lion qui l'immobilise au moyen de ses pattes et de ses crocs, tandis qu'un second félin passe sous l'animal dans un mouvement rappelant notre ivoire. Ces groupes évoluent dans un champ semé de plantes et d'une palmette, détails caractéristiques de son origine phénicienne. On est tenté de croire que la représentation de lutte avec un chien et l'entrecroisement des corps est un motif familier aux artistes locaux.

On pourrait, cependant, en trouver un pendant mycénien dans cette description d'Homère :

« Le noble Ulysse avait un manteau splendide, moelleux, double, avec une agrafe d'or à double trou — sur la face, c'était un beau travail, on voyait un chien qui, entre ses pattes de devant, tenait un faon tacheté et le serrait palpitant. Tous étaient dans l'admiration, car les deux bêtes étaient en or, l'une tenant le faon qu'elle étranglait et l'autre pour s'enfar battant l'air de ses pieds »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Syria*, 1939, p. 176.

<sup>2</sup> PANDOR et CHIFFOLEAU, *Histoire de l'art*,

t. III, p. 813.

<sup>3</sup> *Odyssée*, XIX, 225-231.

Nous mettons hors de pair une plaque gravée (fig. 5 et pl. XXXVII, 1) pour son intérêt historique si l'on adopte l'explication que M. Dussaud nous propose :

« Étant entendu qu'on ne peut formuler qu'une hypothèse, j'incline à reconnaître dans la curieuse scène de l'ivoire de Meggido une représentation du « triomphe du roi » au retour d'une expédition victorieuse. Il faut lire le dessin comme un diptyque où le roi vainqueur serait représenté deux fois. Une première fois à droite rentrant sur son char, précédé du héraut d'arme et de chefs ennemis prisonniers et dévêtus <sup>(1)</sup>.

« Dans la seconde scène, à gauche, le roi est installé sur son trône établi à l'image des trônes divins <sup>(2)</sup>, il est vêtu d'une longue robe identique à celle qu'il porte sur le char ; l'identification est encore assurée par le casque et le même traitement de la barbe. D'une main, le roi porte à ses lèvres une coupe remplie d'un breuvage qu'ont préparé les serviteurs placés derrière lui. Ces serviteurs s'affairent autour de vases bien intéressants, car ils évoquent précisément ceux que, sur les peintures ou reliefs égyptiens, des Asiatiques apportent à des personnages égyptiens. Ces récipients à liquide ont des couvercles en forme de tête d'animal <sup>(3)</sup>.

« Devant le roi, la reine, faisant fonction probablement de grande prêtresse et suivie d'une joueuse de lyre, qui souligne le caractère rituel de la cérémonie, met dans la main du roi le lotus, emblème de vie et de bonheur. Nous avons montré, à propos du sarcophage d'Ahiram qui, notons-le, est de l'époque de notre ivoire, que les Phéniciens usaient couramment du symbole du lotus <sup>(4)</sup>. Sur le couvercle du sarcophage d'Ahiram, le lotus du défunt est renversé, ce qui symbolise la vie ralentie d'outre-tombe, tandis que le lotus du fils vivant se dresse comme sur l'ivoire de Megiddo <sup>(5)</sup>.

« Si cette explication était admise, elle attesterait que cet ivoire, de fabrication phénicienne, aurait été établi pour commémorer une victoire du roi de Megiddo, ce qui nous fournirait un tableau historique jusqu'ici unique pour

(1) Les vêtements de l'ennemi constituaient une part du butin qu'on se partageait avidement, voir *Juges*, V, 30. C'est pourquoi les cadavres de la suite des Vautours sont dévêtus, les prisonniers paraissent circoncis.

(2) Voir un trône semblable sur le sarcophage d'Ahiram.

SYRIA. — XIX.

Nombreux exemples dans MONTET, *Les reliques de l'art syrien dans l'Égypte du Nouvel Empire*, fig. 52, 53, 90, 191, etc...

(4) Sur la coupe phénicienne d'Olympie le dieu assis tient comme le roi à Megiddo, la lige de lotus et la coupe.

(5) *Syria*, XI (1950), p. 182.



cette région et nous apporterait maints renseignements précieux sur le costume et l'attelage.

« Signalons encore ce détail curieux de la reine offrant un des fanons de sa tiare pour que le roi y essuie ses lèvres. Dans d'autres représentations, c'est un officier qui tient la petite serviette destinée à cet office. Le champ est rempli d'oiseaux qui voltigent et de touffes de plantes ; cette scène est particulièrement vivante et harmonieusement traitée. »

Enfin, cette représentation et les richesses découvertes à Megiddo viennent à l'appui du récit de Toutmes III énumérant les prises qu'il fit à Megiddo : chevaux, chars, plaques d'or, cuirasses de bronze, plaques d'argent, coupes et cruches de type « syrien » : litères et divans d'ivoire, lits dorés, statues d'or, d'ébène et de lapis-lazuli et une défense d'éléphant. Il est hors de doute que toutes ces plaquettes sculptées en bas-relief ou gravées, publiées par M. Loud, proviennent, comme celles que nous possédons déjà, du décora de meubles ou de coffrets.

Nous savions que Megiddo avait été une grande place forte, longtemps indépendante avant d'être rattachée au domaine israélite par Salomon. Grâce aux trouvailles récentes nous nous représentons maintenant que ce fut aussi une ville riche où les arts fleurirent au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère.

C. DE MERTZENFELD.

## PORTRAIT HELLÉNISTIQUE DU MUSÉE D'ANTIOCHIE

PAR

FREDERIK POULSEN

Pendant mon séjour en Syrie, en avril 1937, j'eus l'occasion d'étudier une belle et intéressante tête de marbre au musée d'Antioche. C'est avec joie que, répondant à l'invitation de M. Henri Seyrig, je publie cette pièce en utilisant les excellentes photographies (pl. XXXVIII M. et fig. 1) prises à Antioche, sur l'initiative de M. Lassus, par la mission de Princeton et du Louvre, et très gracieusement mises à ma disposition.

La tête a été trouvée dans une maison d'Antioche — c'est tout ce qu'on sait sur sa provenance — et acquise par le musée, en mars 1936. Sa hauteur, y compris le cou, est de 0 m. 47, la tête seule mesure 0 m. 24, et la distance du menton aux cheveux est de 0 m. 20. La matière est un marbre calcare à gros grains, assez friable. Outre la tête et le cou, un morceau de la poitrine a été conservé, ainsi que le bord du vêtement. La partie inférieure du bloc, grossièrement taillée, forme une saillie propre à être encastrée dans une statue. Cet ajustage était consolidé par quatre crampons de fer, dont subsistent les mortaises rectangulaires : deux dans le vêtement, sur l'épaule gauche, une sur l'épaule droite nue, et une devant, à la base du cou, brochant sur le vêtement et sur la chair. Ces mortaises sont singulièrement larges et profondes, ce qui explique la fragilité du marbre, qui a exigé de très sérieuses consolidations. Les deux trous de l'épaule gauche, notamment, sont dus à la présence d'une veine très profonde qui a fait craindre au sculpteur un éclatement au bord du cou. La partie postérieure de la tête était sculptée à part, et fait défaut.

Le bout du nez et d'importantes parties des oreilles sont brisés, une grande éraflure marque le front, et plusieurs autres, plus petites, se voient dans les cheveux. La surface est fortement ébréchée et couverte d'une patine jaunâtre. La chevelure a particulièrement souffert, en sorte que seules les boucles du dernier rang, sur la nuque, se distinguent assez nettement.

L'exécution du cou et de la partie inférieure du bloc, ainsi que l'indication

rudimentaire du bord du vêtement, rappellent une tête hellénistique de Rhodes, qui se trouve au Musée britannique (pl. XLI, 1)<sup>(1)</sup>. Dans les deux cas on est porté à supposer que la peinture du vêtement a dû cacher ce que l'exé-

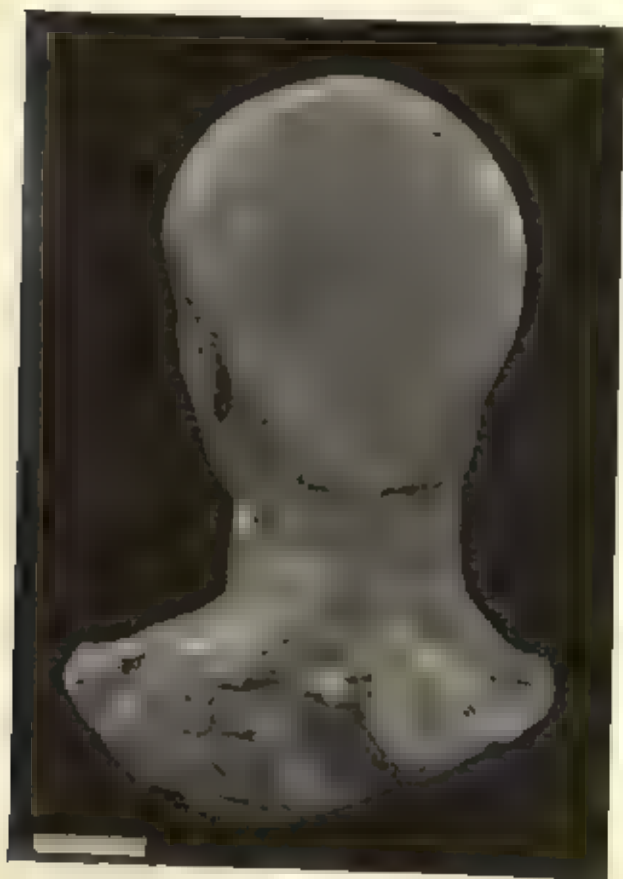


FIG. 1. — Musée d'Antioche.

cution avait de hâtif, mais on peut imaginer aussi le bord d'une cuirasse. La statue cuirassée remonte en tout cas, dans l'histoire du portrait grec, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Sur certaines monnaies on figure une statue qui datait manifestement de cette époque, Thémistocle est revêtu d'une armure<sup>(2)</sup>. Dans la période hellénistique tardive, des statues cuirassées sont très couramment figurées sur les gemmes<sup>(3)</sup>, et nous connaissons tant par le texte que par l'image, un *ἀγῶνα* - *ἐσωρατισμῶν* d'Attale III<sup>(4)</sup>. La belle tête d'éphèbe en bronze, de l'époque hellénistique tardive, qui se trouve à la Glyptothèque Ny Carls-

<sup>(1)</sup> *Catalogue of sculpture*, III, 1065. R. P. HINES, *Greek and Roman Portrait Sculpture*, pl. 17.

<sup>(2)</sup> L. LIEFOLD, *Griech. Porträtstatuen*, p. 60.

<sup>(3)</sup> FURTWÄNGLER, *Gemmen*, I, pl. XXXI, 19-20 et XXXII, 1 et 17.

<sup>(4)</sup> Fr. POULSEN, *Mélanges Olotz*, II, p. 155.

<sup>(5)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 1081-63. J. P. CHOMÉ, *Das Bildnis Vergils*, p. 47, n. 170.

<sup>(6)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 765-86. BERNOULLI, *Griech. Ikonogr.*, I, pl. XII.

ARNDT-BRUCKMANN, 436-37.



Musée d'Antioche



Malgré la grave détérioration de sa surface, cette tête est d'un grand effet artistique et doit avoir été, sous sa forme première, un chef-d'œuvre accompli. L'artiste a réussi à rendre une personnalité d'une extraordinaire puissance, à reproduire un visage sur lequel la fierté, la méditation et la mélancolie s'unissent à une violence qui confine à la brutalité. Les moindres détails sont traités en vue d'un effet sûrement calculé : le front, avec sa ride transversale délicatement marquée et sa partie inférieure légèrement saillante ; les joues aux larges pommettes ; les grands plans latéraux avec leur courbe à peine indiquée, les petits renflements, doucement arrondis aux coins des lèvres, qui donnent aux traits une empreinte de tendre jeunesse, et presque l'empatement de l'enfance. Les yeux ne sont pas particulièrement enfoncés, mais, à la manière de Scopas, les paupières supérieures glissent, sous un pli de peau fortement accusé, vers le coin externe de l'œil, et le bord des sourcils projette une ombre puissante. Les paupières inférieures, nettement dessinées, s'arrondissent vers la joue, et contribuent beaucoup à l'expression rêveuse et pensive du visage, leur modelé, qui les fait comme vibrer de sensibilité, est excellent.

Les narines sont très larges, et maintenant que l'extrémité du nez est brisée elles paraissent certainement plus larges qu'à l'origine. La bouche a des contours très vivants, la lèvre supérieure est formée de courbes richement nuancées, tandis que l'inférieure, à la partie médiane lourde et légèrement retombante, donne au visage son caractère actif, un peu brutal, souligné, en outre, par la forme du menton qui rappelle un des dictateurs les plus connus de notre époque.

La légère inclinaison du cou, ainsi que son double mouvement, qui tourne la tête et la lève à la fois, sont dans la bonne tradition hellénistique <sup>(1)</sup>. C'est naturellement dans le monde grec que nous trouvons les plus proches parallèles à notre tête, notamment parmi les portraits déliens de l'époque hellénistique tardive. Parlant d'une tête trouvée dans le quartier du théâtre, et marquée d'un caractère très accusé (pl. XLII, 2 <sup>(2)</sup>, Michałowski écrit avec une justesse frappante que « l'accent principal est dans les yeux » et pourant

<sup>(1)</sup> Comp. par ex. le dialogue aux cornes de taureau, de Naples, ABRDT-BROCKMANN, 353-54.

<sup>(2)</sup> *Portraits hellénistiques et romains de Délos*, pl. XXIII.



les lèvres ont le même dessin fortement mouvementé que celles de la tête d'Antioche, où l'expression du regard s'unit de la même manière à celle de la bouche. Une attitude semblable se retrouve dans le portrait très endommagé de la Maison du Diadumène<sup>1</sup>, que Michalowski place vers 70 av. J.-C., ainsi

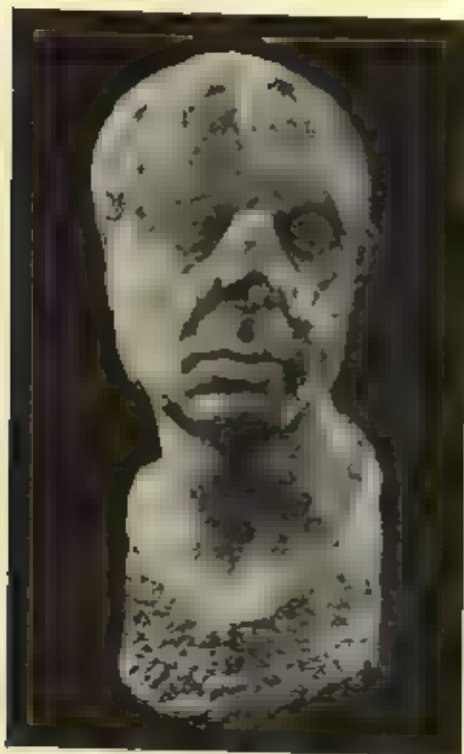


FIG. 2. — Delos.

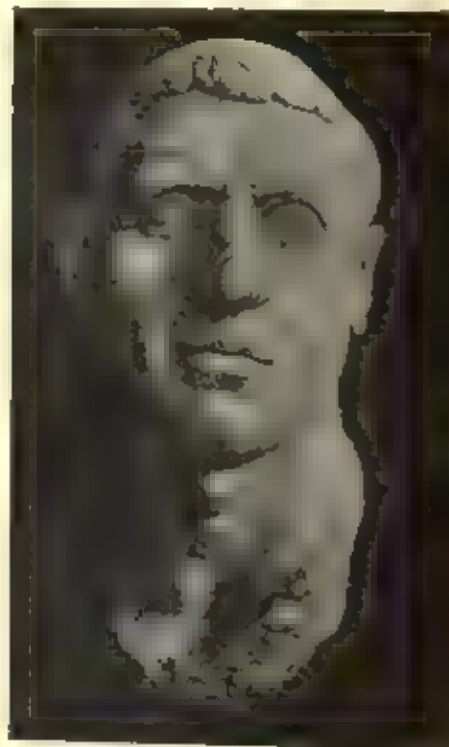


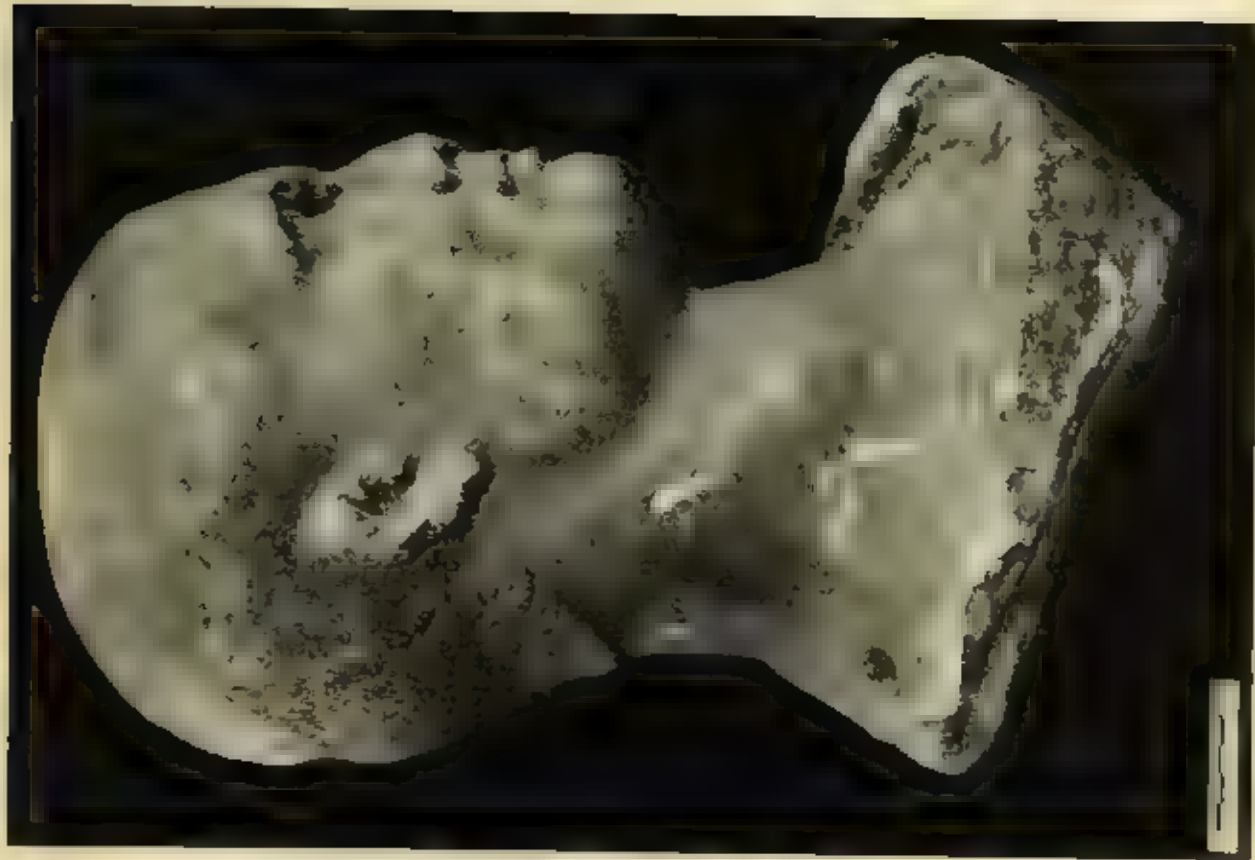
FIG. 3. — Delos.

que dans une autre tête, trouvée au même endroit (fig. 2)<sup>(2)</sup>, datée de 60 à 50 av. J.-C., et qui s'apparente surtout au portrait d'Antioche par le dessin de sa bouche fermée notamment par sa lèvre inférieure large et retombante. Enfin, il est une tête trouvée à l'Agora des Italiens (fig. 3)<sup>(3)</sup>, postérieure en tout cas à la destruction de Delos, et qui remonte sans doute à peu près à 60 av. J.-C. : le mouvement de la tête et du cou, ainsi que la chevelure formée en calotte, aux boucles tout à fait courtes sur la nuque, rappellent beaucoup notre tête.

<sup>(1)</sup> O. c., pl. I.

<sup>(2)</sup> O. c., pl. XII.

<sup>(3)</sup> O. c., pl. XXVII-XXVIII, et p. 39, fig. 26.







2

MUSE. JAS. 1901



4



Mais, hors de Délos également, certains portraits hellénistiques s'apparentent au notre, par exemple deux têtes atheniennes, qui le rappellent elles aussi par leur attitude, ainsi que par les lignes de leur bouche <sup>(1)</sup>, ou encore un hermes du Palais des Conservateurs<sup>2</sup>, qu'Arndt attribue précisément à l'époque hellénistique tardive, et qui est une œuvre de transition entre le portrait grec et le portrait romain : ou enfin un portrait de vieillard qui existe en deux répliques <sup>(3)</sup>, dont l'une, celle du Louvre, a la même fière allure et le même mouvement que la tête d'Antioche. Le traitement de la chevelure, dans ces deux portraits, est encore entièrement grec : elle est bouclée, et ses contours se dessinent sans fermeté.

En considérant le profil de notre tête (pl. XXXIX, 1), on distingue dans la masse des cheveux, à faible distance de ses bords, la légère dépression qui est si typique des portraits grecs, et qui disparaît complètement dans l'art romain <sup>(4)</sup>.

La structure du bas du visage, des lèvres au menton, se retrouve, traitée avec un peu plus de faiblesse dans l'intéressante tête d'adolescent du Musée britannique, dont les longs cheveux peuvent rappeler les portraits de l'époque trajane <sup>(5)</sup>. Arndt la désigne comme « fruhhellenistisch ». Il est certain qu'elle est construite selon la tradition des portraits du III<sup>e</sup> siècle, comme par exemple celui du roi Antiochus II de Syrie aux Offices <sup>(6)</sup>, mais les concordances que nous avons pu grouper autour de la tête d'Antioche indiquent plutôt qu'elle est « späthellenistisch ».

Les caractères de la tête d'Antioche laisseraient, pour la datation, une marge d'une centaine d'années, de 150 à 50 environ av. J.-C. Mais le ferme contour de la chevelure, que même la boucle du milieu du front ne semble pas avoir sensiblement rompu, parle en faveur de l'art romain et incline à lui attribuer une date plus tardive, contemporaine des portraits d'Agrippa <sup>(7)</sup>. En revanche tant les boucles de la nuque que celles qu'on distingue sur la tempe droite (pl. XXXIX, 1), présentent une indéniable ressemblance avec les formes du temps de la République — « Flockenbaare », de l'époque de Sylla, boucles

<sup>(1)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 883-86. HEHLER, *Bildwissenschaft*, pl. 67. FR. POULSEN, *Iconographische Miscellen*, pl. 14-15.

<sup>(2)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 881-82.

<sup>(3)</sup> O. c., 427-30.

<sup>(4)</sup> FR. POULSEN, *Gnomon*, 12, 1936, p. 91.

<sup>(5)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 1073-74.

<sup>(6)</sup> O. c., 857-58.

<sup>(7)</sup> L. CURTIS, *Röm. Mitt.*, 46, 1933, p. 182 sq. et pl. 42-43.



minces et pointues de la période suivante, que j'ai indiquées précédemment comme de bons éléments de datation <sup>(1)</sup>.

Dans la mesure où l'on distingue encore, sur la tête d'Antioche, le contour et les formes de la chevelure, les parallèles les plus proches que l'on puisse citer sont fournis par deux têtes du Musée Torlonia et du Musée de Toulouse <sup>(2)</sup>, et par une tête moulée de la Glyptothèque Ny Carlsberg <sup>(3)</sup> : toutes trois appartiennent, elles aussi, à la période de transition du portrait grec au portrait romain, et leur cou présente le mouvement de torsion hellénistique. Pour le détail des boucles, on songe davantage encore à un marbre bien connu de Naples <sup>(4)</sup>, et au prétendu « Marins » de Munich, dont la chevelure à bord saillant sur la nuque et les petites boucles ressemblent tout à fait à ce que nous avons décrit <sup>(5)</sup>. À ce groupe appartient aussi le poète du relief de Boston, désigné à tort comme Horace — car le portrait est beaucoup plus ancien et remonte à 70 environ av. J.-C. <sup>(6)</sup>. Avec ses cheveux courts, la forme de ses yeux et sa forte bouche au relief puissant, la tête du poète peut très bien se comparer au portrait d'Antioche.

En étudiant notre tête, nous sommes parvenus à ce résultat que, par sa forme et son mouvement, elle est très certainement hellénistique, mais que toutefois, par le traitement des cheveux, elle peut être attribuée à la fin de l'hellénisme, à cette période qui va de 70 à 60 environ av. J.-C., et où le portrait romain commence à s'acheminer vers son premier épanouissement. Or, c'est là, justement, l'époque où Pompée soumettait la Syrie et sa capitale, et faisait du pays une province romaine. Cela se passait en 64 av. J.-C. Dans l'histoire de ce temps, nous entendons parler d'un affranchi syrien, Démétrios de Gadara, qui était le favori de Pompée, et qui, pour cette raison, fut honoré par la ville d'Antioche ou il posséda, jusqu'en 48 av. J.-C., des maisons et des biens <sup>(7)</sup>. Si nous citons ce nom, c'est pour donner une idée du milieu auquel

<sup>(1)</sup> *Probleme der römischen Ikonographie* (vgl. *Vidensk. Selsk. arch. kunsthist. Meddelelser*, II, 1, 1937), pl. I-VII et XXVIII et pl. XLI-XLIV.

<sup>(2)</sup> *Probleme* pl. XXXIV XXXVI et XXXIX XL. Texte p. 24.

<sup>(3)</sup> N° 461 ARNDT-BRUCKMANN, 317 94.

<sup>(4)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 836 *Probleme*,

pl. XXXII.

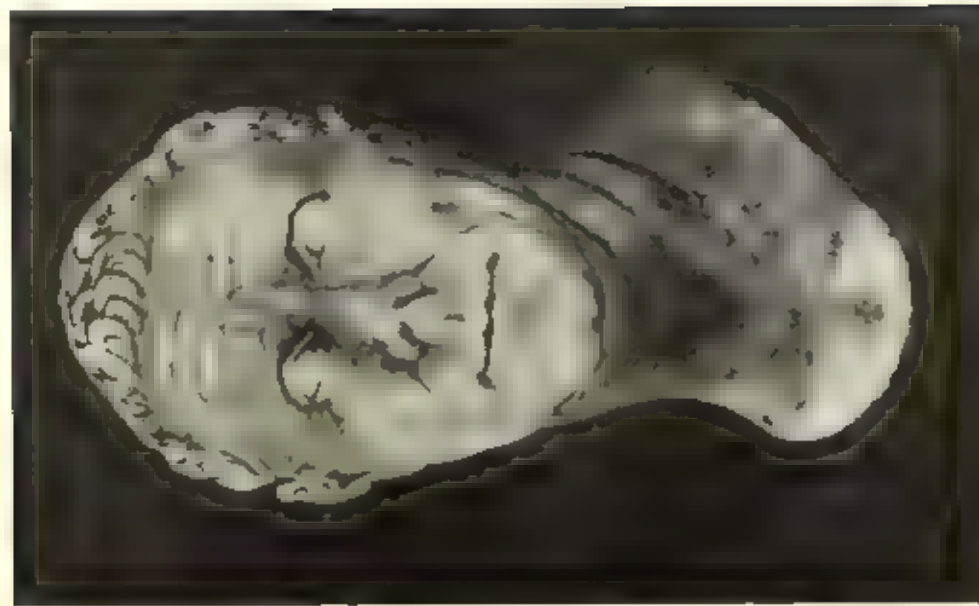
<sup>(5)</sup> ARNDT-BRUCKMANN, 27-28 *Heilzer Idenkenskunst*, pl. 135.

<sup>(6)</sup> CASART, *Catalogue*, p. 193, n° 103. *Amer. Journ. of Arch.*, 40, 1936, p. 74 fig. 1-2. POULAKIS, *Probleme*, p. 25.

<sup>(7)</sup> VIKTOR SCHULTZE *Altchristliche Studien und Aufschriften*, III, Antiochia, p. 34 sq.



1. Museus, 17. 18. 19.



2. Museus, 20.



notre tête appartient et nullement dans l'intention de l'identifier. Au contraire, cette tête nous semble trop fière et trop virile pour représenter un affranchi syrien, et si la stat. — portant une cuirasse, comme nous avons dit qu'il se pouvait, nous penserions volontiers à un jeune officier romain de la suite de Pompée. On avouera, en tout cas, que sa tête était autrement belle que celle de son chef<sup>1)</sup>.

FREDERIK POULSEN,

<sup>1)</sup> Sur les portraits de Pompée, voir Poulsen dans la *Recue archéol.* VII, 1936, p. 16 sq.

## BIBLIOGRAPHIE

S. RONZEVILLE. — *Jupiter Héliopolitain, nova et vetera* (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XXI, 1). In-8° de 181 pages et 51 planches. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1937.

Le P. Sébastien Ronzeville, au moment où la mort l'a enlevé en janvier 1937 <sup>(1)</sup>, corrigeait les épreuves de l'ouvrage sur la triade héliopolitaine, auquel il consacrait ses efforts depuis plusieurs années, c'est ce volume qui vient de paraître, grâce aux soins du P. Moesterde, qui l'a complété encore d'un précieux index.

Le nombre des monuments publiés ou commentés par le P. Ronzeville, dont le livre est indispensable pour quiconque étudie les cultes syriens, est trop grand pour qu'il en puisse être rendu compte en détail. Aussi me bornerai-je à mettre en relief, pour les lecteurs de *Syria*, ceux d'entre eux qui me paraissent apporter à notre connaissance de la religion héliopolitaine le complément le plus nouveau : ce sont les monuments relatifs aux cultes agraires de la Bekaa. Le P. Ronzeville avait écrit depuis longtemps (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 10, 1923, p. 245 s.) qu'il regardait le parèdre mineur de la triade de Baalbek, celui qu'il appelle le « dieu fils », comme étroitement appa-

renté à Adonis, mais il n'en avait jamais donné la preuve. Mercure Héliopolitain se présentait à nous comme un dieu solaire, et diverses raisons m'avaient conduit à reconnaître en lui — indépendamment du P. Ronzeville — le Bacchus auquel faisait manifestement allusion la symbolique de l'un des temples de Baalbek <sup>(2)</sup>. Mais l'élément principal d'un culte adoniatique, le rapport avec la végétation, qui se présente avec toute sa force dans les poèmes d'Ugarit, manquait. C'est le mérite du P. Ronzeville d'avoir établi ce rapport dans son dernier livre.

Hachala est au pied du Liban, à quelque 30 kilomètres au Nord de Baalbek. L'emir Chéhab y a exhumé en 1931 un lot de sculptures grossières, mais instructives, que l'on trouvera dans le livre du P. Ronzeville (p. 73-85), et qui doivent provenir, à l'exception de trois stèles funéraires qui s'y trouvent mêlées, d'un petit sanctuaire local. Trois statues de Mercure, de type grec, avec le pélas et le caducée, montrent très probablement que le temple était voué à ce dieu. Les autres statues, au nombre de neuf, sont regardées par l'éditeur comme figurant aussi des divinités, parce qu'elles lèvent la main droite à hauteur de l'épaule, la paume en avant, et que ce geste serait celui de la

<sup>(1)</sup> *Syria*, 18, 1937, p. 323 s.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 10, 1920, p. 314 s.

bénédictio. En réalité, bien des monuments donnent la même attitude à des mortels. Voici une stèle du Louvre (fig. 1), où un jeune Phénicien lève la main droite, et tient de la gauche un coq et une boîte à encens<sup>(1)</sup>. Peut-être est-ce un prêtre, comme paraît l'indiquer son mortier



FIG. 1. — Louvre.

cylindrique : en tout cas il se prépare à l'offrande, et n'est pas un dieu. Les fresques de Doura, plusieurs statues ou reliefs de Chypre<sup>(2)</sup> et de Carthage<sup>(3)</sup>

<sup>(1)</sup> Stèle inédite, qui passe pour provenir de Sidon (AO 44710), et dont je dois une photographie à l'obligeance de M. Contreau.

<sup>(2)</sup> *Swedish Cyprus Expedition*, 3, pl. 120 : 129 ; 142 s.

<sup>(3)</sup> E. REINACH, *Répertoire des reliefs*, 2, p. 2, 1. — Le geste en question est, d'ailleurs, moins rare chez les Grecs que ne le dit SIRT,

témoignent de même que le geste de la prière, s'il consistait d'habitude à lever les deux mains, pouvait se borner à en lever une, surtout si l'autre tenait une offrande. Il y a donc lieu, quand on rencontre cette attitude sur un monument, de ne l'attribuer à une divinité que si d'autres arguments paraissent décisifs, ce qui n'est pas le cas pour les sculptures de Harbata.

Hormis les statues de Mercure, tous les ex-voto de Harbata semblent figurer des enfants, et doivent être des offrandes de substitution, qui représentent ceux en faveur de qui elles sont dédiées. C'est ce qui explique que les deux dédicaces faites pour la santé de jeunes filles soient gravées sur des statues féminines, tandis que le seul nom masculin est gravé sous l'image d'un garçon. Mercure était probablement, à Harbata, un protecteur de l'enfance, auquel on dédiait l'effigie de ceux qu'il avait préservés dans les premières années de leur vie, si dangereuses sous ces climats<sup>(4)</sup>. Et ces enfants sont représentés comme ils apportent au sanctuaire, tout en faisant le geste de l'adoration, les offrandes favorites du dieu : des épis, des fruits, une couronne

*Gebärden der Griechen*, p. 188 s. Voir leberger et Arcadio NEUCKAUF, *Antike Bronzestatuetten*, pl. 23 ; ou la statuette d'orנית trouvée dans le sanctuaire de Déméter à Pergame : *Athenische Mitteilungen*, 35, 1910, p. 519, fig. 5 ; l'offrande à Héraclès sur un relief d'Ithome REINACH, 2, p. 352, 1 ; les offrandes à Zeus Melichios : *Ibid.*, p. 363, 1 et 2, etc. Au reste, cf. PICARD, *Rev. de l'histoire des religions*, 164, 1936, p. 141.

<sup>(4)</sup> C'est une dévotion analogue que me paraît attester l'abondance des amulettes destinées à protéger les enfants. Cf. BERYLUS, 1, 1931, p. 8.



rustique, une urne<sup>(1)</sup>, un bouquet<sup>(2)</sup>. La nature de ces offrandes montre assez bien celle du culte : Mercure est ici un dieu agraire, daquel on attendait une récolte abondante ; et il n'y a pas loin de là à lui demander d'assurer la perpétuité de la famille. Or, il est difficile de croire que le dieu de Harbata, à 30 kilomètres de Baalbek, ait été appelé Mercure pour d'autres raisons que Mercure Héliopolitain.

Le P. Rouzevalle publie aussi — ou republie avec des détails qui en donnent seuls une idée complète — le relief de Ferzol et deux statues de Yamouné (p. 20 et s.). Le relief de Ferzol (notre fig. 2, sculpté aux parois d'une carrière dans une vallée qui débouche du Liban sur la Bekaa, non loin de Zahlé, représente le Soleil à cheval, muni de sept<sup>(3)</sup> rayons, vêtu d'une longue robe, et tenant à la main le globe, attribut des divinités cosmiques. Le dieu s'avance vers un dattier, chargé de bouquets arrondis où le P. Rouzevalle reconnaît avec raison les inflorescences mâles de cet arbre. Sous le dattier se tient un autre dieu, vêtu seulement de la nébride<sup>(4)</sup> bachlique, et porteur de trois attributs : il tient un chevreau dans un pli de sa nébride, un grand bouquet dans sa main gauche, et une grappe non moins grande dans sa main droite. Cette grappe a été regardée jusqu'ici comme de raisins. Bien que l'on ne puisse beaucoup presumer des talents

du sculpteur, elle me paraît trop grande pour cela, et je crois qu'il faut y voir, non par exemple un dattier, mais un cèdre, ou un cyprès, et dattiers, ainsi s'explique aussi l'origine bachlique qui se voit en d'autres lieux du Liban et de la Bekaa. Le dattier, la brebis et la tète étrangère. L'usage



FIG. 2. Relief de Ferzol.

de la Bekaa, dont être emprunté à un culte de la côte<sup>(5)</sup> ou du désert. Il est évidemment un emblème de fécondité et de prospérité, par exemple, qu'on offrait des palmiers et des régimes de dattes dans le temple d'Aglibôl et de Malakbôl à Palmyre<sup>(6)</sup>. Le chevreau montre un autre

<sup>(1)</sup> C'est bien une urne, on ne peut s'en assurer sur l'original, qui est posé aux pieds du petit Molagelos : Rouzevalle, p. 75, fig. 2.

<sup>(2)</sup> C'est un bouquet que tient la jeune fille décrite, p. 75, n° 3.

<sup>(3)</sup> Le chiffre six paraît certain sur l'original, bien que le P. Rouzevalle en compte neuf.

<sup>(4)</sup> Ce vêtement est certain, et ressort notamment des deux parties de la nébride qui pendent le long de la cuisse gauche.

<sup>(5)</sup> Voir, par exemple, le relief d'el-Douwar : Dussaud, *Notes de mythologie*, p. 8.

<sup>(6)</sup> Dussaud, *La palmyre d'aujourd'hui et l'antiquité*, passim.

<sup>(7)</sup> *Syria*, 15, 1914, p. 173 ; cf. mes *Antiquités syriennes*, 2, p.

aspect de la même notion ; et le vaste bouquet, dont nous verrons d'autres exemples, rappelle sans doute un rite du renouveau, d'une espèce bien connue, que les travaux de Minnhardt ont retrouvé un peu partout : il pourrait correspondre par exemple au *mai* de l'Europe septentrionale, à l'*treuesoné* et à la *corythalis* des cultes grecs. N'oublions pas, du reste, qu'on offrait aussi de ces bouquets au dieu Harbata.

Ce jeune dieu à la nébride, protecteur du renouveau dans les plantes aussi bien que dans les animaux, se retrouve presque sous la même forme à Yamouné (p. 36 et suiv.), sur l'ancienne route de Baalbek à Byblos par Aphaca : seulement la statue qui provient de ce villago substitue au régime de dattes une poignée d'épis. Une autre statuette de même origine lui donne la forme d'un terme, et pour attributs deux chevreaux. En outre, le sculpteur a tenu à marquer un détail curieux, dont je crois qu'il faut observer l'importance : le terme adhère au rocher comme s'il en faisait partie, comme s'il avait été sculpté à ses dépens. Vaudrions-nous pas là l'explication des idoles en forme de terme, comme celle de Mercure Héliopolitain ? et ces idoles ne seraient-elles pas la forme hellénisée de simulacres très archaïques, de masses rocheuses dont on avait adoré les rudes contours ? ne seraient-elles pas des bétyles en voie d'être humanisés ? On est tenté de le croire.

Le dieu de Ferzol et de Yamouné peut-il être assimilé à Mercure de Baalbek ? Il convient d'être prudent sur ce point. L'un et l'autre semblent être des divinités agraires, l'un et l'autre semblent présenter certains aspects dionysiaques, l'un et l'autre peuvent être figurés sous la forme

d'un terme. Mais le dieu de Ferzol est distinct du Soleil, puisque celui-ci figure à son côté, alors que la nature solaire du dieu de Baalbek ressort avec certitude de ses monuments. En outre, quelques monnaies de Baalbek (Ronzevalle, pl. 16) représentent, parfois seuls et parfois aux côtés de la déesse urbaine, deux génies enfantins, dont chacun tient un grand bouquet tandis qu'un petit animal se dresse familièrement contre lui. Ces génies sont évidemment parents du petit dieu-terme de Yamouné, contre lequel un chevreau s'arc-boute de même, et du dieu au bouquet. Or, le fait qu'ils sont deux montre bien qu'ils ne sont que de petits démons du renouveau, dépourvus de la personnalité divine évoluée qui caractérise Mercure Héliopolitain. Ce que l'on peut dire, c'est que les sculptures de Ferzol et de Yamouné font apparaître, comme celles de Harbata, qu'il y avait dans la Bekaa un culte agraire très développé, dont le dieu se présentait sous des formes locales diverses, mais parentes entre elles ; et que Mercure Héliopolitain semble bien avoir été l'une de ces formes, parvenue à une fortune exceptionnelle grâce à l'importance de la cité qui le vénérât.

HENRI SEYRIG

VANLSON C. DEBEVOISE. — *A Political History of Parthia*. Un vol. in-8° de xxiii et 303 pages. Chicago, University of Chicago Press, 1938.

Depuis 1873, où George Rawlinson a publié *Sixth Great Oriental Monarchy*, on n'avait pas consacré une étude d'ensemble aux Parthes. Dans le volume que nous annonçons, M. Debevoise ne se propose pas d'utiliser le matériel nouveau

mis au jour par les fouilles de Doura-Europos et de Seleucie-sur-Tigre, cela sera l'objet d'un volume ultérieur. Il se contente ici de reprendre la matière historique tel qu'il résulte des derniers travaux.

Surgissant des rives orientales de la mer Caspienne, les cavaliers parthes s'emparent d'abord de tout l'Iraq. En 161 av. J.-C. ils se répandent à travers les riches plaines de Mésopotamie dont ils prirent soin d'entretenir l'irrigation. Ils ont constitué un grand empire, bien organisé semble-t-il, quoique les documents manquent à ce sujet. On n'arrive guère à saisir les Parthes qu'aux confins de leur vaste empire.

Après l'ère chrétienne, grâce aux guerres qu'elle soutint contre Rome, la noblesse parthe usurpe une partie de l'autorité jusque-là dévolue au roi des rois, et il se constitue un véritable système féodal, mais avec des modalités fort différentes d'un point à un autre.

L'étendue même de ce vaste empire favorisait le commerce auquel les Parthes prirent une large part. De ce point, cependant, l'autorité du roi s'affaiblit. Artashir, venu de Perside, attaque les Parthes et parvient à les vaincre. Dès lors le pouvoir passe aux Sassanides.

M. Debevoise a réuni avec soin toute la documentation de cette histoire. Les références attestent l'application qu'il a mise à cette étude.

R. D.

CARL CLEMEN. — Lukians Schrift über die Syrische Götter (Der Alte Orient, 37, 34). Une broch. in-8° de 57 pages. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1938.

Tandis que l'ouvrage de Strong et

Garslang, *The Syrian Goddess* (1913), visait à rattacher le culte de la déesse syrienne, qu'on célébrait à Hiéropolis (Membidj), aux cultes hittites, M. Carl Clemen aborde l'œuvre de Lucien du strict point de vue « histoire des religions ». Il offre une traduction et un court, mais substantiel, commentaire du *de dea syra* qu'on lira et consultera avec profit.

Le rapprochement, souvent proposé, entre Kumbabos chargé d'accompagner Stratonice à Hiéropolis, et Khumbaba de l'épopée de Gilgames, n'est pas accepté, et, en fait, les deux personnages n'ont aucun trait commun, d'autant que l'hypothèse de von Hissing plaçant Khumbaba vers l'ouest reste incertaine. M. Clemen écarte aussi l'identification de Kumbabos avec le grand-prêtre et eunuque Kumbaphi cité par Hérodote.

Lucien ne fait pas seulement étalage d'érudition, ce qui rend l'interprétation souvent difficile, mais encore il amplifie son récit. Ce qu'il rapporte (§ 41) au sujet des animaux, vivant en liberté dans l'enceinte du temple, passe les bornes quand il mentionne les lions. Mais il rapporte vraisemblablement une croyance qui s'exprime souvent dans les mosaïques.

Aux § 13 et 33, c'est bien la « mer » et non l'Euphrate qu'il faut comprendre, avec M. Clemen, pour y aller puiser l'eau que l'on versera dans le temple. On a là une curieuse survivance de la conception d'Atargatis, en tant que déesse de la mer, et cela permet de considérer que la combinaison onomastique araméenne de 'Ashir + 'Anat (= 'Atô) a suppléé la vieille déesse phénicienne Ashérat-de-la-mer. Par cet exemple nous mesurons quelle évolution syncrétique représente le traité de Lucien.

On rapporte l'eau de mer dans un vase scellé avec de la cire : c'est un coq sacré qui reçoit les vases, inspecte le cachet, reçoit un salaire, enlève le lien et gratte la cire. M. Clemen croit qu'il s'agit vraiment d'un coq qui aurait été dressé pour cet office. À notre avis, c'est d'autant moins vraisemblable que le coq n'a rien à voir dans le culte de la déesse syrienne. On a pensé substituer *gallos* à *alektraôn*; c'est impossible pour diverses raisons. Nous avons, depuis longtemps, proposé de voir dans ce dernier terme la traduction du vocable araméen ܐܠܬܪܐ, attesté précisément dans cette région à basse époque, avec le double sens de *coq* et d'*inspecteur*; cf. *Journal asiatique*, 1910, II, p. 615-618 et notre article *Hatlad* dans *Pauzy-Wissowa, Real-encyclopaedie*, où il faut rectifier la graphie (*k* au lieu de *n*).

Le rite du versement de l'eau par une fente ménagée dans le temple a été mis tardivement en relation avec la légende du déluge. En tout cas, il ne faut pas s'appuyer sur ce rapprochement pour interpréter le rite comme cherchant à déterminer l'arrêt de la pluie; ce serait certainement un contresens. La *katabasis*, c'est-à-dire le *yerid* sémitique, a pour objet d'amener la pluie et de ranimer les sources — précisément ici on verse l'eau en terre par une fente pour qu'elle ravive ces dernières. D'ailleurs, il ne tombe jamais trop d'eau en Syrie et, pratiquement, un rite annuel concernant la pluie ne peut avoir d'autre valeur que de la déterminer. C'est pourquoi les Arabes viennent du fond du désert à Hérapolis. Pour eux une chute insuffisante d'eau constitue une catastrophe et ils ne s'associeraient certainement pas à un culte destiné à freiner les eaux du ciel.

Bien qu'elle n'ait pas l'agrément du savant historien des religions, nous croyons devoir maintenir notre interprétation de la fête du bûcher (Lucien 40, 1<sup>er</sup>) parce qu'il nous semble que les *ϑυσκαὶ ἀγλαὶαὶ ποταμῶν*, sont précisément τὰ στυγεράματα ἑρμῶν et τὰ ἀποκατασκευα, c'est-à-dire à l'image des dieux. M. Schaeffer a trouvé à Ras Shamra des représentations de divinités imprimées sur des feuilles d'or qui pourraient bien s'accorder avec cette interprétation.

M. Clemen donne une judicieuse explication de la descente des dieux au lac et du soin que Junon (Atargatis) prend d'arriver la première et de se placer devant Jupiter (Hadad) pour l'empêcher de regarder les poissons, ce qui tuerait ces derniers. La déesse prie même le dieu de s'en retourner. Il s'agit simplement pour la déesse de pratiquer un rite de *lavatio* auquel les personnes de l'autre sexe ne peuvent assister. Le rapprochement avec une autre fable contée par Elien, *de anim.*, XII, 30, est ingénieux; mais alors il faut admettre que le rite de Hérapolis était lié à un *hierogamos*. À cela se superpose un tabou visant les poissons sacrés et sur le tout ont été édifiées les légendes de la déesse mi-poisson. Le même processus affectera plus tard la légende des représentations de Dagon.

À propos du costume des prêtres il est fallu confirmer le dire de Lucien (§ 42) en renvoyant à la fresque de Douara publiée en couleur par Breasted dans *Syria* et reproduite par M. Cumont dans ses *Fouilles de Douara*.

On souscritra aux explications que M. Clemen donne du *séméion*, bien que, tout

[<sup>1</sup> Introduction à l'histoire des religions, 1914, p. 152 et suiv.; Les découvertes de Ras Shamra (*Ugarit*) et l'A. T., p. 93.



récemment, M. du Mesnil du Buisson ait repris la vieille traduction de ce mot par « signe » et qu'il ait tablé sur des monuments où se voit une enseigne militaire entre Adad et Alargatis<sup>(1)</sup>. Il peut en être ainsi sur ces monuments sans qu'il faille expliquer par là le texte de Lucien, car nous avons vu qu'au § 49 les *εἰκόνες* sont des idoles à forme humaine et au § 33 le *Σιμιαίων εἰκόνων* est bien une statue à forme humaine et précisément l'objet qu'on envisage.

Il ne faut pas ne voir qu'un mot grec dans *sémion* qui cache au § 49 un nom bien sémitique, au dire de Lucien qui s'y connaissait, celui de Simia ou de Simios. Que dans l'ancien groupe divin de Héracopolis, Hadad et Alargatis soient accompagnés de leur fils ou fille, on n'a pas lieu d'en être surpris et non plus que les descendants des colons militaires aient remplacé cette figure fautive par une enseigne à laquelle ils voulaient un culte. Il y a là une série d'accidents, peut-être aidés par un jeu de mots, dont nous ne devons pas être dupes.

A. D.

JOSÉPH STRZYGOWSKI. — *L'ancien art chrétien de Syrie*, avec une étude préliminaire de Gabriel Millet. In-4°, de LII + 203 pages, 24 planches et 122 grav. Paris, E. de Boccard, 1936.

On doit être reconnaissant à M. Gabriel Millet de donner non seulement une traduction autorisée de cette publication, mais une étude préliminaire qui décante et condense toute l'œuvre de Strzygowski.

(1) *L'étendard d'Alargatis et Hadad à Doura-Europos ou la déesse Sémia*, dans *Revue des Arts Asiatiques*, XI (1931), p. 75-81.

Travail considérable qui déborde même les livres analysés, et qui n'était possible à réaliser que par un savant doublé d'un artiste. Une troisième qualité, la sympathie vis-à-vis des travaux de l'historien d'art viennois, était nécessaire, et M. Gabriel Millet la possède également. Son raccourci limpide sera infiniment précieux pour les chercheurs, même pour ceux auxquels les ouvrages originaux étaient accessibles.

Cette œuvre est vaste, diverse, intuitive et révolutionnaire. Ce n'est pas d'un seul jet que cette grande fresque a été brossée; elle comporte des repentirs et des additions, à l'honneur d'ailleurs de la sincérité du savant. Dans sa forme actuelle la philosophie de l'art de Strzygowski se fonde notamment sur la précellence artistique et morale des nomades iraniens ou touraniens et des nordiques, opposés aux puissances de volonté et de prestige.

La méthode idéale dans le domaine de l'histoire de l'art, est peut-être celle dans laquelle les conclusions décollent inéluctablement d'observations accumulées et coordonnées, de même que l'invention, dans les sciences, a été considérée comme l'aboutissement fatal d'une infinité de petits progrès. Tel n'est pas toujours le système de Strzygowski. Il procède par une étude comparée, suivant un plan complexe et subtil (pp. xvii et xviii); mais dans son application, lorsque l'un des deux termes fait défaut pour les régions dites de la brique crue et du bois, il y supplée, ce qui introduit un élément conjectural et subjectif.

Les fouilles poursuivies tant en Mésopotamie que dans la Perse proprement dite semblent devoir modifier certains

facteurs des problèmes qui se posent, par la mise au jour de monuments en brique cuite et de revêtements en stuc.

La Syrie qui « n'a jamais été indépendante au point de vue politique aux sept premiers siècles de l'ère chrétienne », est présentée comme un pays de transition, un intermédiaire, et non un pays créateur à proprement parler. Un rôle prépondérant est reconnu aux Araméens, tant à l'intérieur, que dans le rayonnement de l'art syrien à l'extérieur, un Chûne par exemple, au vi<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles. La stèle de Signanifou conserve le souvenir du *coin syrien* (fig. 1).

La transplantation de populations syriennes dans l'empire sassanide après la double prise d'Antioche sous Chapour I<sup>er</sup>, au milieu du iii<sup>e</sup> siècle, et sous Chosroas I<sup>er</sup>, au milieu du vi<sup>e</sup>, est rapportée par Strzygowski, qui estime, cependant, qu'on ne saurait en conclure rien de décisif (p. 173).

Si ces revers militaires marquent le déclin de l'hellénisme dans l'Asie occidentale, l'installation de colonies grecques et araméennes en Mésopotamie, Susiane et Perside, doit représenter une réaction, ne fût-ce que passagère, dont les niches du palais de Chapour, d'un caractère hellénistique si frappant, semblent les témoins. Mises au jour par les fouilles de M. Ghirshman, on a pu en voir une, reproduite à la couleur près, à l'exposition des Arts de l'Iran (fig. 1 du Catalogue).

Strzygowski voit dans Meshatta « étranger à l'art syrien », non une œuvre islamique, mais mazedéenne, dont la façade dentelée traduit le *Hearenah*, la puissance et la majesté divines. Le monument, d'origine parthe, est situé aux ii<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> siècles

et aurait été achevé sous les Sassanides.

L'attribution de M. Gabriel Millet, au domaine séleucide iranien qui a pour centre les grandes cités de Séleucie et Clésaphon est plus soignée, et semble mettre l'accent sur l'art hellénistique. Le casere d'Antioche, qui tient à bon droit une grande place dans ce travail, est classé comme une œuvre gréco-iranienne.

Sur la façade de Meshatta et sur le calice d'Antioche, les rinceaux de vigne et de grenade sont considérés comme des motifs, des symboles, du *Hearenah*. Il en est de même pour Akhlamar, isolée par définition, cette église du début du x<sup>e</sup> siècle, s'est conservée intacte sur la petite île d'Akhlamar (\*), dans le lac de Van. Un imagier, qui n'est autre que son architecte, l'a recouverte de sculptures, dont une frise à vignes et personnages, avec le roi Kakig assis au milieu, un calice à la main,

(fig. 92). Un historien arménien contemporain décrit en détail ces sculptures, sans faire allusion à un caractère symbolique quelconque, tandis que sur la rive orientale du lac s'étendent du rivage à la ville de Van, des vignobles qui ont valu le nom d'*Aykestan*, les vignes, à ce territoire.

Ce ne sont naturellement pas là des objections valables contre la théorie mazedéenne. L'architecte-imagier Manuel pouvait obéir, comme Dürer dessinant ses paysages, aux « appels secrets de son origine nordique », les Aryens d'Orient ayant reçu aussi en partage l'âme nordique (p. 172).

La hardiesse et la nouveauté de cer-

(\*) La transcription phonétique allemande de quelques noms propres, comme Akhlamar et Salihijeh, est respectée, tandis qu'il faudrait, en français, remplacer pour le premier, *ah* par *kh* et pour le second noter *y*.



taines affirmations qu'on soustentera, étayées de preuves, laissent le lecteur perplexe et semblent participer d'une mystique. L'ancien art oriental serait une combinaison de l'art polaire du nord avec l'art équatorial du sud (p. 13). L'art islamique dans son plein développement serait simplement l'héritier de l'iran nord-oriental et de la Transoxiane, patrie des formes d'art nordiques, étrangères à l'antiquité (p. 123). Les origines du mazdaïsme seraient nordiques, l'Orient, dans la mesure où il dépend de l'Iran, ne prendrait au sérieux que le paysage et l'ornementation (p. 199). Néanmoins aucune figuration du Hvarenah n'a été découverte jusqu'ici, à l'encontre d'autres représentations mazdéennes.

Malgré des idées qu'on peut ne pas toujours partager, les grandes lignes des théories de Strzygowski se sont imposées et on a pu lire dernièrement sous la plume d'un critique éminent, dont l'art oriental n'est pas la spécialité, cette phrase : « L'art chrétien presque tout entier est un cadeau de l'Orient. » Pareille affirmation, même si elle appelle des réserves, n'aurait certes pas été possible sans l'œuvre monumentale, qu'analyse de main de maître M. Gabriel Millet.

La présentation de l'ouvrage — typographie et illustration — fait honneur à la maison E. de Boccard.

ARMENAG SAKISIAN

YA'QUBI. — *Les Pays*, traduit par Gaston Wiet (Publ. de l'Inst. fr. d'archéol. or. Textes et traductions d'auteurs orientaux, tome I). Un vol. in-8° de 1111 et 291 pages. Le Caire, Imprimerie de l'Inst. fr. d'arch. or., 1937.

L'auteur a bien défini son œuvre quand

il présente le lecteur : « Nous considérons ce livre comme un sommaire de documentation sur les pays. » Mais le *Kitab al-Buldan* est intéressant par sa date 276/889. Ya'qubi est le contemporain de Baladhuri, l'historien des conquêtes arabes, d'Ibn Khurdadhbekhet d'Ibn Rusteh, deux autres géographes. Aussi, de simples mentions à cette date et de brefs renseignements historiques ont leur prix. Par exemple, ce que l'auteur rapporte sur le Séistan fixe la situation de cette région quelques siècles avant sa destruction complète par Tamerlan. On devine que cette province fut conquise sur une nature désertique quand il rapporte que « le Helmand, qui prend sa source sur de hautes montagnes, n'arrose aucune ville, mais passe en plein désert ». C'est le désert absolu qu'y a, en effet, rencontré dernièrement la mission Hackin.

Le *Kitab al-Buldan* ne s'étend complaisamment que sur Bagdad et sur Samarra, parce que l'auteur est de Bagdad et que ces deux villes étaient les capitales des Abbasides. Il n'y avait guère plus d'un demi-siècle que Samarra avait été fondée par le calife Mu'tasim quand Ya'qubi rédigea sa notice, aussi nous conserve-t-il des renseignements précieux. Le calife ne fit pas seulement venir du bois de Syrie, mais encore du marbre tout taillé dans des ateliers de cette contrée, notamment à Latakiah. Cette indication est à retenir.

Son patriotisme iraquien entraîne notre géographe à dénigrer la Syrie et l'Égypte, pays pestilentiels selon lui et, dans des termes tels, que Qalqashandi en prend texte pour taxer l'auteur de légèreté d'esprit.

La traduction de M. G. Wiet est accom-

pagnée d'une sobre, mais substantielle annotation. On sent qu'il s'est limité obligatoirement, car son érudition l'aurait facilement entraîné à développer des notes comme la note 2 de la page 176 au sujet des monts Djallil et Samir. La discussion qu'il institue en se référant à Yaqout montre combien il serait utile de donner une traduction de la grande œuvre de ce géographe, non seulement pour la rendre accessible aux non-arabes, mais aussi pour entreprendre une révision du texte que Wuestenfeld n'a pas établi avec l'acribie nécessaire. Quant au point particulier envisagé, la solution est fonction du texte de Sozomène, comme nous avons essayé de le montrer, il y a près de quarante ans, dans *Histoire et religion des Noirs*, p. 17 et suiv.

R. D.

WALTER J. FISCHEL. — *Jews in the economic and political life of medieval Islam* (Royal Asiatic Society monographs, vol. XVII). Un vol. in-8° de 139 pages. Londres, Royal Asiatic Society, 1937.

En principe, les non-musulmans étaient exclus des services publics en pays d'Islam ; mais dans la pratique les nombreux édits écartant chrétiens et juifs de l'administration témoignent que la règle était mal appliquée. M. Fischel s'est attaché à montrer, en se fondant sur des sources historiques arabes, quelle part les Juifs prenaient à la vie économique et politique de certains pays d'Islam comme l'Iraq, l'Égypte et la Perse.

Après le brillant article de M. Massigou, *L'influence de l'Islam au Moyen Âge sur la fondation et l'essor des banques*

*juives*<sup>(1)</sup>, (*Bull. d'Études orient.* de l'Institut fr. de Damas, 1932), M. Fischel est amené à montrer l'importance de la banque juive dès le temps des Abbassides et à en expliquer l'organisation et le mécanisme. Si un grand nombre de banquiers et de changeurs étaient juifs, les chrétiens se faisaient plutôt médecins et secrétaires.

L'auteur s'attache à la biographie de certains juifs importants comme ce curieux Ya'qoub ben Killis qui, sous les Fatimides, se convertit à l'Islam.

R. D.

WOLF LESLAU. — *Lexique Soqotri* (soudan-arabique moderne) avec comparaisons et explications étymologiques. Un vol. in-8° de 503 pages. Paris, Klincksieck, 1938.

Ce lexique a été établi principalement d'après les textes publiés par D. H. Müller ; son intérêt est dans les comparaisons établies par M. Leslau, car les langues sudarabiques, surtout les langues pichées, sont indépendantes de l'arabe. En particulier, « le lexique soqotri nous révèle de nombreux éléments communs avec l'hébreu, l'araméen et l'accadien ».

Quelle que soit l'origine enfantine, ou non, des termes désignant « père » et « mère », on relève un soqotri et langues voisines une intéressante classification : « Père » se dit *béhe* (*bāba'*, fém. *bioh* « mère ». Ou encore *bérhe* (qui a engendré) et *béréh* « mère » (de *béhe*, engendrer ; de la même racine on a *bar* « fils ou fille »). On a encore, mais toujours avec un suffixe *'if* — « père de », fém. *'em* — « mère de ». Dans *'if*, le *f* dérive de *b*,

<sup>(1)</sup> Voir *Revue de l'Histoire des Religions*, 1932, II, p. 523.

ce qui nous ramène à 'ab qui est conservé avec le sens de « grand » et dont le fém. est 'am « grande ». D. H. Müller avait identifié 'ab et 'am avec les expressions 'ā « père » et 'm « mère ».

Le terme 'amed, ayant le sens de « pendant » (p. 83), expliquerait fort bien 'amd dans I *Daniel*, 153 : 'amd gr bt 'El. Il s'agit du personnage qui a tué Aqht 'ār « pendant (que celui-ci était) l'hôte du temple de 'El ».

Il est intéressant de rapprocher le vocable gh « voix » à Ras Shamra du soq. gēh « pourrir ». Ce dernier vocable est donc bien distinct de l'hébreu *gahon* « ventres » et se réfère à une très ancienne racine généralement disparue.

M. L. appuie (p. 200) la traduction de Ras Shamra *bar* « sur » par le soq. *ṭhar* qui nous ramène à l'ar. *ṭhar* « dos ».

Au lieu de rapprocher *kēreh* « source » de *djamarā* ou de l'héb. *naqar*, n'est-il pas plus simple de faire intervenir l'arabe *kry*, héb. *krā* I « creuser » ?

Nous trouvons une confirmation de l'explication de l'expression biblique touchant les ruisseaux qui font couler du miel<sup>(1)</sup>, dans le sens de *ābel* « plante », *nēbil* « semence, plante » que conservent les langues de l'Arabie méridionale. Le vocabulaire affirme ainsi la situation des idées : l'eau, en développant les prairies et la végétation en général, amène la production du miel.

Noter la dégradation très nette : accad. *naṣu* « sacrifier » ; heb. *naqah*, ar. *naṣiya* « être pur » et actuellement soq. : *nēgo* « être propre ».

On a émis l'hypothèse que *négéb* avait simplement le sens de sud et comme on

<sup>(1)</sup> *Les découvertes de Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament*, p. 79 et suiv.

est toujours au sud de quelqu'un, on a dénommé gratuitement *négéb* le riche territoire de Galilée. C'est contraire à la valeur du terme pour lequel le sens de « sud » est dérivé et secondaire. La racine *ngb* en araméen et dans les langues de l'Arabie méridionale (voir p. 235) a le sens de « sécher, dessécher ». Le *Négéb* doit être une région désertique.

Pour expliquer l'énigmatique 'd à Ras Shamra dans le texte des « dieux gracieux et beaux<sup>(1)</sup> », il peut être utile de noter qu'en Arabie méridionale 'ed a le sens de « via, esprit, âme ». Et nous pourrions avoir une évolution de sens analogue à celle du mot *nēphesh* « âme » qui a été donné aussi à la stèle qui l'incorpore.

Nous avons déjà indiqué (*Syria*, 1938, p. 185), que le soqotri *maḥaraq* « long » permettait d'expliquer la forme cananéenne adverbiale *māḥratm* « tout du long » de certaines tablettes de Ras Shamra.

(1) 1)

HENRI DUBÉDAIN. — *Silvestre de Sacy, 1758-1838, ses contemporains et ses disciples* (Bibliothèque archéologique et historique, tome XXVII). Un vol. in-4° de xxiii et 101 pages. Paris, Paul Gauthier, 1938.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a rendu le 28 février dernier un solennel hommage au grand orientaliste que fut Silvestre de Sacy à l'occasion du centenaire de sa mort. On trouvera dans les *Comptes rendus* de l'Académie, 1938, p. 84 et s., les différentes allocutions, prononcées à cette occasion ; elles ont situé l'œuvre du fondateur de l'orientalisme en

<sup>(1)</sup> *Ibid.*, p. 80.

France dans les divers domaines de sa surprenante activité. A l'occasion de la même consécration a paru le volume que nous annonçons, où M. Henri Dehérain a donné une suite à sa publication *Orientalistes et Antiquaires*. Il y a réuni une abondante et fort curieuse documentation sur l'active correspondance entretenue par Silvestre de Sacy avec les orientalistes français établis ou en mission au Levant, Desgranges qui vécut au Liban en 1813 et 1816, Caussin de Perceval, Jean-François Rousseau (1738-1808), agent de la Compagnie des Indes et consul, son fils l'orientaliste Joseph Rousseau (1780-1831), Félix Lajard en mission en Perse (1807-1809), Asselin de Cherville, drogman du consulat de France en Egypte, Dicaeucroy, le comte Orvartov, l'orientaliste Etienne le Grand, et divers érudits allemands.

Le savant conservateur honoraire de la Bibliothèque de l'Institut, trouve ainsi l'occasion de remettre en lumière certaines figures oubliées comme celle d'Etienne le Grand qui fut drogman en Syrie et en Egypte, puis secrétaire interprète auprès du roi.

Ces documents judicieusement commentés sont précédés d'une copieuse introduction où sont exposées la vie du grand orientaliste et ses multiples activités : professeur d'arabe à l'Ecole des Langues orientales, de persan au Collège de France, puis administrateur de l'un et l'autre établissements, tenant dès son entrée à l'ancienne Académie des Inscriptions, puis à l'Institut une place éminente, recteur de l'Université de Paris sous Louis XVIII, membre du Corps législatif à la fin de l'Empire, pair de France en 1832. En 1833, il cumula

encore toutes ces charges avec celle de Conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, celle d'inspecteur des types orientaux de l'Imprimerie royale et celle de Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions. Dans un dernier paragraphe, M. Henri Dehérain résume son activité littéraire et cite ses œuvres principales.

R D

## PERIODIQUES ET DIVERS

RAYMOND WEILL. — *Le poème de Kereš et l'histoire*, broch. in-8° de 36 pages (extr. du *Journal asiatique*, janv.-mars 1937). — *La légende des patriarches et l'histoire*, *Revue des études sémitiques*, 1937, p. 143-200.

Voici longtemps que M. Raymond Weill étudie la question des patriarches en historien largement informé, avec complète liberté d'esprit et même une rigueur de raisonnement parfois un peu trop poussée<sup>(1)</sup>. Son nouvel exposé dans la *Revue des études sémitiques* montre que les résultats très incertains, auxquels les plus savants exégètes croyaient être parvenus, ne tiennent guère devant les découvertes de Ras Shamra. M. Weill les rappelle pour leur rendre hommage, mais il conclut à les écarter. Il garde, cependant, de cet ancien fonds, l'idée que les récits de la Genèse ont été constitués en collectionnant les traditions relatives aux divers sanctuaires, qui avaient chacun son dieu propre et une légende de fondation. Ainsi, Abraham et Sara seraient en rap-

<sup>(1)</sup> Voir notamment son étude, *L'installation des Israélites en Palestine et la légende des Patriarches*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1921, I, p. 69-120 et II, p. 1-44.



port avec le sanctuaire d'Hebron, Isaac avec celui de Bersabée, Jacob avec celui de Bethel, Joseph avec celui de Sichem. M. W. nous permettra de dire, puisqu'il n'en est pas responsable, que c'est là une conception singulièrement étroite qui pouvait être avancée quand nous ne possédions sur les légendes du II<sup>e</sup> millénaire que les fragments conservés par l'A. T. Elle ne peut plus être soutenue aujourd'hui parce qu'elle ne tient pas compte de l'ampleur de la civilisation orientale dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire et pendant le cours du II<sup>e</sup>, ni du développement littéraire qui en est la manifestation la plus brillante, et auquel les milieux cananéens apportèrent la belle contribution que nous ont révélée les tablettes mythologiques publiées par M. Virolleaud. Quand on a un tel témoignage de littérature religieuse sous les yeux, on ne peut douter que les compilateurs bibliques ont exploité avec réticence et souvent dénaturé des légendes déjà écrites et d'une étendue remarquable. Leur travail n'a nullement été celui d'un collectionneur de folklore. D'ailleurs, ne citent-ils pas leurs sources, à l'occasion ?

Les tablettes de Mari viennent à point<sup>(1)</sup> pour confirmer le changement de front et de méthode que nous devons opérer si nous voulons comprendre ce que furent les tribus israélites avant Moïse. Les tablettes de Mari apportent sinon la réponse définitive, du moins une vue nouvelle touchant la diffusion en Syrie et en Palestine des cultes de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur. Les cultes de Sin, de Nin-Gal et de

Nin-Egal se sont répandus vers l'Occident par deux voies différentes. Celle des caravanes et de la domination de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur, par Harran et la Syrie du nord (Zondjirli, Nérab, Sefiré, Qatna), et en même temps celle du désert où transhumaient certains groupes israélites, en particulier les Benjamins, au temps où ils constituaient une puissante tribu.

Les nomades ont toujours été tributaires des grands sanctuaires dressés à proximité de leurs pâturages. Lucien nous parle des Arabes qui se pressent à Hiéropolis; plus tard, ils afflueront au sanctuaire de saint Serge à Resafa. Au début du II<sup>e</sup> millénaire les Benjamins qui transhumaient — et au besoin guerroyaient — jusque vers l'Euphrate, étaient attirés par les cultes de Harran. Nous ne serions pas surpris si la légende de Térah, père d'Abraham, en relation avec Harran puisqu'on l'y fait mourir, évoquât les relations des groupes Israélites (en particulier des Benjamins) avec cette cité. Ces Israélites<sup>(2)</sup> ont peut-être élaboré, au cours de leurs fréquentations à Harran ce curieux syncrétisme qui apparaît quelques siècles plus tard dans les tablettes de Ras Shamra : Térah, parédo de l'entité féminine Sin-Nikal (Nin-Gal).

Avec les renseignements qui surgissent aussi bien à Mari qu'à Ras Shamra, il faut s'efforcer, tout d'abord, de fixer la situation des groupes cananéens nomades. Ce résultat obtenu, on pourra lui comparer les légendes patriarcales. Que l'on soit ainsi dans la bonne voie, c'est

(1) Voir le remarquable étude de G. Bussio, *Les archives épistolaires du Palais de Mari*, dans *Syria*, 1938, p. 103-126.

(2) Nous employons ce terme pour plus de clarté; ce sont à ce moment des Cananéens nomades.

ce que montre bien l'exposé de M. Raymond Weill sur *La légende des patriarches et l'histoire*. Son opinion (p. 168 et 169) sur la source cananéenne commune antérieure aux documents de Ras Shamra est l'évidence même. Nous devons le féliciter aussi de ne pas se laisser impressionner par l'assaut que certains livrent à la « géographie » des grandes tablettes de Ras Shamra.

Même avec les renseignements fournis par Ras Shamra et Mari, on ne peut se flatter de lever toutes les difficultés, mais, pour la première fois, les légendes patriarcales trouvent des termes de comparaison et des points de contact avec des documents dont les uns, ceux de Mari, remontent au début du II<sup>e</sup> millénaire, tandis que les autres sont attestés par des tablettes du XIV<sup>e</sup> siècle.

Dans sa première étude, sur le poème de Kerét, préparation critique du second mémoire, M. Raymond Weill aborde la question des Hyksos qu'il connaît particulièrement bien. Nous ne relèverons qu'un point, mais il importe beaucoup. D'après le savant égyptologue les questions touchant les Hyksos et le séjour d'Israël en Égypte « se présentent exactement dans les mêmes conditions que naguère, et ne sont affectées en rien par quelque information que ce soit de Ras Shamra ou en déduction des acquisitions de Ras Shamra » (p. 53). C'est là une affirmation dont le caractère tranchant nous surprend car un fait, tout au moins, nous paraît mériter considération, c'est que les trois grandes divinités du panthéon hyksos, El, Ba'al et 'Anat, attestées dans le Delta même, sont précisément les trois grandes divinités que les textes de Ras Shamra attribuent aux Phéni-

ciens. La rencontre ne peut être fortuite et elle est de première importance.

R. D.

— M. W. F. Albright vient de publier *The present state of Syro-Palestinian archaeology* (vxi. de *The Haverford Symposium on Archaeology and the Bible*). Le savant orientaliste constate que les dernières recherches archéologiques dans le domaine syro-palestinien permettent une vue générale et continue allant de la première apparition de l'homme jusqu'à la fin de l'antiquité. Relevons quelques précisions de terminologie. Le néolithique de Palestine et de Syrie recouvre une partie du mésolithique européen. Pour la période du cuivre, où le silex et l'obsidienne restent les principaux éléments de l'outillage, M. A. préconise le terme de « chalcolithique » plutôt que celui d'« énéolithique ». Un flottement est signalé entre ces deux anciennes périodes, qui se répète dans l'évaluation des dates.

Ainsi l'on constate la tendance à élever les dates qu'on avait prudemment estimées assez basses. La période Ghassoulienne est considérée comme antérieure à 3.500 av. J.-C.; M. Albright adopte même la date de 4.000. De même à Ugarit, M. Schaeffer fait maintenant remonter son troisième niveau jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire et M. Albright le remonterait jusque dans la première partie du IV<sup>e</sup> millénaire.

La fin du chalcolithique, en Égypte comme en Mésopotamie, peut pratiquement se placer vers 3.000 ou peu avant, pour tenir compte du synchronisme entre la fin de la civilisation Warka-Djemdet-Naer et la fin de la période prédynastique en Égypte.



Avec une remarquable maîtrise, le savant professeur de la Johns Hopkins University résume le développement de la civilisation syro-palestinienne jusqu'à basse époque. On a là un bref manuel où abondent les renseignements précis et où sont soulignées les vues divergentes.

R. D.

M. Vrobleand a le premier reconnu un fait grammatical qui, dans l'état imparfait de notre connaissance des anciens dialectes a surpris, c'est, dans la langue de Ras Shamra, la coexistence de deux formes du causatif, l'une avec préfixe à (éventuellement 'a), l'autre avec préfixe à. M. Vrobleand a même cru distinguer, dans le cas où un même verbe utilisait les deux formes (*Syria*, 1938, p. 130), une nuance de signification, le hiphil indiquant « une réponse directe, et le haphel une réponse par personne interposée ». Quel qu'il en soit, la question a été fort discutée. Elle est reprise par M. Zellig S. Harris, dans le *Journal of the Amer. Soc.*, t. 58, p. 103-111, sous le titre : *Expression of the causative in Ugaritic*. Il présente un dépouillement à peu près complet des deux formes et il conclut que, quoique la forme en à ('a) fut l'expression régulière du causatif en cette partie de l'aire sémitique qui possède à comme troisième personne du pronom personnel, toutefois le à causatif était connu et même devint d'usage plus courant avec le temps.

R. D.

— Dans *Forschungen und Fortschritte*, 10 avril 1938, p. 125-126, M. Otto Eissfeldt recherche *Die Herkunft der drei Zeichen für Aleph im Alphabet von Ras*

*Schamra*<sup>(1)</sup>. On sait, en effet, que cette écriture a trois signes différents pour 'a, i et 'u. Il n'est pas douteux que l'alphabet de Ras Shamra, comme d'ailleurs l'alphabet phénicien classique, s'est inspiré, non pour la forme des lettres, mais pour leur valeur interne, de l'écriture égyptienne. M. Eissfeldt pense qu'il en fut de même pour les signes 'a, 'i, 'u. Le souvenir de cette particularité se conserverait dans Philon de Byblos (fragm. II, 27) lorsque cet auteur mentionne « Fénios, inventeur des trois lettres, frère de Chna ». Si l'on transcrit le nom du personnage en caractères de Ras Shamra *esr* et si l'on suppose une erreur pour *'egr*, on aurait un souvenir du héros éponyme d'Ugarit. Malheureusement, on peut douter que *'egr* soit l'éponyme d'*ugrt*.

R. D.

— Avec une remarquable ingéniosité, M. Otto Eissfeldt cherche à démontrer que Shamimrumim, qui a le sens de « lieux élevés », désignait un quartier de la grande ville de Sidon (*Forschungen und Fortschritte*, 1938, p. 170-173). On n'a pas oublié que Clermont-Ganneau (*Recueil d'arch. orient.*, V, p. 217-267)<sup>(2)</sup> avait longuement développé cette hypothèse. L'argument nouveau que fait valoir le savant professeur de l'Université de Halle, repose sur le fait que Samumrumos et Usos sont frères dans Philon de Byblos. Dès lors, si Usos est le héros éponyme

(1) Autres questions concernant Ras Shamra traitées par le même savant dans *Forsch. und Fortsch.*, 1930, p. 506 et suiv.; 1931, p. 314 et suiv.; 1934, p. 164 et suiv.; et p. 193 et suiv.; 1936, p. 378 et suiv.; 1938, p. 4 et suiv.

(2) Notamment p. 231 : quartier de la ville ou localité de son territoire. De toute façon un nom de lieu.

de Palaityros, Samemroumos doit tenir un rôle analogue, précisément pour la plus ancienne installation de Sidon. Le raisonnement est net et M. E. tient sa démonstration pour certaine. Cependant, il semble que la comparaison serait mieux en situation si Samemroumos était une épithète appliquée à la ville entière. Si dans l'inscription d'Eshmounazar, on trouve *šamem addirim* au lieu de *šamem rumim* des inscriptions de Bodashtart, M. E. l'explique soit comme une variante d'appellation du même district urbain, soit comme deux appellations de deux collines différentes. Mais ce qu'il n'explique pas ce sont les autres termes qui figurent dans l'inscription de Bodashtart à côté de *šamem rumim* et c'est là que gît la difficulté. Car si l'on tient l'un de ces vocables pour un nom de quartier de Sidon, il faut donner le même sens aux autres : « Terre des Reshefs » et « Sidon puissante ». Comment ne pas voir que ce dernier vocable est une épithète de la ville et, comment, dans l'hypothèse de M. E., construire la phrase sans introduire des copules qui n'existent pas ? En réalité, comme nous l'avons indiqué, il y a quinze ans <sup>(1)</sup>, les interprètes de ce texte n'ont pas vu que le verbe *banah* « a construit » s'appliquait à deux séries de constructions, l'une dans la ville maritime de Sidon, *Sidon-yam*, que le texte pare des épithètes les plus flatteuses, et l'autre dans la limite de, *Sidon-sadé*. Il faut traduire : « Le roi Bodashtart, roi des Sidoniens, petit-fils du roi Eshmounazar, roi

des Sidoniens, a construit à son dieu Eshmoun, prince saint, dans Sidon maritime, Cieux élevés, Terre des Reshefs, Sidon-puissante, ce qu'il a construit, et à Sidon-campagne, ce temple-ci. » En effet, le temple d'Eshmoun auquel ces textes appartiennent a été retrouvé dans la banlieue de la grande cité.

R. D

— Dans l'*Annuario di Studi ebraici 1935-37*, dirigé par M. Umberto Cassuto (Raccolta di studi in memoria di Angelo Sacerdoti, Rome, 1938) on trouvera une étude du directeur sous le titre *Il capitolo 3 di Habacuc e i testi di Ras Shamra*, dans laquelle il rappelle les rapports textuels entre les poèmes de Ras Shamra et certains passages bibliques. Ce sont notamment ceux qui mettent en action Levinthan et heureusement retrouvé par M. V. Rieupeyrou dans le Lotan des textes de Ras Shamra (I<sup>er</sup> AB, I, 1-3, exactement conservé dans Isata, XXVII, 1).

On est donc autorisé à tenter du chap. III d'Habacuc un commentaire s'appuyant sur les textes mythologiques de Ras Shamra et cela témoigne, une fois de plus, que ces textes mythologiques ne sont pas un produit local, mais ont été conçus en Canaan, seule hypothèse qui explique les contacts étroits avec l'A. T.

La mention de Nésoph au verset 5 est à noter avec le caractère destructeur qu'on trouve à cette divinité dans les textes de Ras Shamra <sup>(1)</sup>. Le verset 8 évoque la lutte contée dans III, AB. Nous sommes moins convaincu par les rapprochements proposés pour le verset 9 et la suite du chap. III de Habacuc.

<sup>(1)</sup> M. Cassuto III I K, I 19: *māmat y'eizp Rāp* « Rāp occider à il quinta ».

<sup>(1)</sup> Syria, IV (1923), p. 143-149. La distinction entre *Sidon-yam* et *Sidon sadé* est de Clermont-Ganneau; le principe des épithètes, accolées au nom de Sidon, est de Philippe Berger qui, sur ce point, a vu juste.

— Le même savant hébraïsant a donné une étude intitulée : *Il palazzo di Ba'al nella tavola II AB di Ras Shamra*, dans *Orientalia*, VII (1938), p. 265-290, où nombre de remarques de détail sont à considérer. Ainsi il comprend II AB, I, 1-23 :

*la dimora di El è l'abitazione di suo figlio*  
« e. Ba'al ».

*la dimora della signora Ašerah del mare*  
è la dimora delle spose dabbene

En général, c'est Mot qu'on qualifie de « fils divin », c'est-à-dire fils de El (ce que confirme Philon de Byblos). Ici, ce serait Ba'al ; dans cette hypothèse, comment comprendre les stiques suivants ? M. Cassuto ne le dit pas et c'est là une grave difficulté.

En ce qui concerne le travail de Hyn (I, 24-44), il est normal, d'après l'exemple israélite, que l'on établisse les ustensiles avant de construire l'édifice qui ne serait pas, au dire de l'auteur, un temple, mais un palais, distinction que nous avons peine à comprendre. Dans tout ce passage le vocable *'el* ne représenterait pas le dieu El, mais serait à traduire simplement « dieu » et viserait Ba'al. Ainsi à la ligne 42 *'el* serait à comprendre : « le lit du dieu ».

L'auteur identifie Ba'al et Aliyan Ba'al malgré I<sup>a</sup> AB, II, 17-18 : *'Alēyn bn B'ī* qui, d'après lui, serait une erreur du scribe par dittographie verticale. Cependant, les textes de Ras Shamra fournissent d'autres exemples de la suppression du terme de filiation *ben*.

La scène de banquet VI, 39-59 est expliquée en lisant le verbe alternativement *špq* et *yšpq*.

Il n'est pas douteux que toutes les tablettes classées par M. Virolleaud sous

le sigle AB dénomination que conserve M. Cassuto, ce dont il faut le remercier) retracent la lutte de Ba'al et de Mot ; mais il ne nous paraît pas exact de comprendre Mot, comme une personification de « la mort » et d'en faire un dieu des Enfers. Nous nous sommes expliqué sur ce point dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1937, II, p. 121 et suiv.

R. D.

— Dans le tome I de l'*Encyclopédie française*, M. James Février a donné un excellent aperçu sur l'Alphabet, ou plutôt sur toutes les écritures : écritures idéographiques (chinoise, suméro-accadienne, égyptienne), syllabiques (Extrême-Orient et proche Orient), consonantiques (proto-sinaitique, Ras Shamra, alphabet phénicien, écriture sud-arabique), néo-syllabisme (perse, éthiopienne, écritures indiennes), alphabet grec et ses dérivés. Des tableaux permettent de concevoir l'évolution des divers modes d'écriture. Cette étude comporte nombre de faits nouveaux qui témoignent, comme dans tout le domaine oriental, de l'action des découvertes récentes. Même M. Février aborde les curieux problèmes que pose l'adoption de plus en plus répandue aujourd'hui de l'alphabet latin.

R. D.

— Les musées et les collections privées conservent quantité de statuettes de divinités qui doivent avoir été établies à l'image de grandes statues. Le professeur Walh. von Bissing, sous le titre *Aegyptische Kultbilder der Ptolemaer- und Römerzeit* (*Der Alte Orient*, 34, 1/2) examine les divers types divins de basse époque qui se sont développés en Égypte.

La plus ancienne statue de Sarapis, celle de Bryaxis, est de type purement grec. Elle s'opposait au taureau qui, pour les indigènes, figurait Osirisapis. Ces tendances diverses aboutissent à une représentation de Sarapis dans la pose des statues d'empereur, mais avec une tête de lauréat. Les représentations d'Isis sont innombrables. Toujours un détail du costume (le nœud sur la poitrine) ou un attribut (en particulier le sistre) la définissent. Il eût été intéressant de suivre l'évolution de ces divinités et d'autres encore sur les gemmes et jusque dans le gnosticisme.

R. D.

— M. J. Sauvaget donne une intéressante étude, avec relevés précis, sur *Les Caravansérails syriens du Hadjûj de Constantinople* (*Ars Islamica*, IV (1937), p. 98-121). En 1823, Bianchi avait publié, d'après un guide turc de 1682, *l'Itinéraire de Constantinople à la Mecque*, qui décrit l'itinéraire.

Le plus remarquable de ces édifices est le Khan de Qoujaïfé dont M. Sauvaget place la construction vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il y a lieu de se demander pourquoi on a installé en ce point le Khan le plus confortable de tout l'itinéraire? Ne serait-ce pas que l'adduction d'eau et d'autres facilités ont été utilisées par les architectes turcs? Le fait que le calife omayyade Hisham ibn 'Abd al-Malik<sup>(1)</sup> y fit construire un palais, incite, après les belles découvertes de M. Schlumberger à Qasr al-Hair, à lui attribuer la création d'une véritable oasis à Qoujaïfé. Les voyageurs ont signalé des vestiges anciens sur ce site. Il y aurait lieu d'y pratiquer des recherches.

(1) Voir notre *Topogr.*, p. 282.

Tous ces caravansérails, relevés depuis le col de Beylan jusqu'à Damas, ont un caractère profondément turc. Vingt-sept figures illustrent cette très utile contribution.

R. D.

— MM. L. Poinssot et J. Revaux viennent de publier en 94 planches et 32 pages de texte in-8°, le premier volume des *Tapis Tunisiens* (Direction de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de Tunisie) consacré aux Tapis de Kairouan (Paris, Horizons de France, 1937).

Kairouan est le principal centre de fabrication du tapis en Tunisie; on n'a pas conservé de tapis de cette fabrique antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle et ils semblent avoir été influencés par les tapis d'Asie mineure. La notice historique qui précède les planches est fort instructive. On y apprend que la fabrication du tapis occupe à Kairouan près de 5.000 femmes qui, en 1936, ont tissé environ 14.000 tapis, mesurant 35.000 mètres carrés. Cette industrie est restée strictement familiale.

— Bulletin d'Études orientales, VI, 1936, Institut français de Damas, 1937.

M. P. Rondot étudie *Les Tribus montagnardes de l'Asie antérieure* en s'attachant aux aspects sociaux caractéristiques des populations kurdes et assyriennes. M. Sauvaget ajoute une note complémentaire à son *Plan de Laodicée-sur-Mer*. M. J. Gaulmier fournit une *Note sur la fabrication du verre à Armanâz*. Il y a là une tradition assez ancienne. Notes archéologiques de M. Écochard sur *Le sanctuaire de Qal'at Sem'an*.

Le fascicule se termine par des comptes rendus souvent très poussés.

R. D.



PETER THOMSEN. — Die Palastina-Literatur (Die Literatur der Jahre 1935-1934, Livr. 3 (p. 165-704), Leipzig, Hinrichs, 1938.

Cette livraison<sup>(1)</sup> achève l'inventaire des publications archéologiques relatives aux sites particuliers et notamment à Jérusalem (p. 493-498). Ensuite viennent les travaux de géographie historique et de topographie,<sup>(2)</sup> y compris les itinéraires de pèlerins et les descriptions de voyages, la géographie proprement dite avec les voyages correspondants et les guides, la géologie, climatologie, histoire naturelle. Les indications sur les cartes et collections de reproductions photographiques seront particulièrement utiles. Enfin, la troisième livraison entame l'inventaire des publications sur la Syrie-Palestine actuelle, notamment sur les diverses populations, les délimitations de frontière et les traités ou conventions diplomatiques. L'éloge de ce répertoire n'est plus à faire; mais on doit admirer le patient labeur que s'impose M. P. Thomsen.

R. D.

— Les librairies Larose à Paris et Moncho à Rabat ont édité une traduction du Coran par MM. O. Pesle, maître de conférences à l'Institut des Hautes Études Marocaines à Rabat, et Ahmed Tidjani, interprète principal à la Direction des affaires chrétiennes à Rabat. La traduction n'est pas accompagnée de notes ni de commentaire; mais deux index, l'un juridique et l'autre historique et géographique, constituent un utile classement par matières.

<sup>(1)</sup> Pour les deux premières, voir *Syria* 1937, p. 403.

<sup>(2)</sup> Au n° 6933 corriger *Gurana* en *Guzana*.

— *Orientalistische Literaturzeitung*, mai 1938. Max Semper, *Das Alter der Induskultur-Städte in Mohenjo-Daro*, essai de percevoir la complexité ethnique de la civilisation mise au jour par sir John Marshall. Il a pris, touchant la statuette de bronze figurant une danseuse nue (J. Marshall, *Mohenjo-Daro*, pl. 94, fig. 0-8), l'avis de spécialistes qui ont conclu qu'une petite technique ne peut être reportée à l'énéolithique, mais au milieu du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Ainsi cette pièce de métal ne remonte pas à l'origine de la civilisation de l'Indus, mais à un moment de son développement qui nous reporte au voisinage de l'invasion des Aryens. Ceux-ci auraient pu apporter des notions caucasiennes une technique très avancée du métal.

Comptes rendus : Hans Bauer, *Der Ursprung des Alphabets* (J. Friedrich a. a. o., pas seulement un exposé général, mais apporte nombre d'idées nouvelles). P. V. Neugebauer, *Hilfsstufen zur technischen Chronologie* (E. Wahler). Jean Lissus, *Inventaire archéologique de la région au nord-est de Hanan*, t. II, planches (R. Hartmann demande que cette enquête soit continuée). J. Cantureau, *Études sur quelques parlers nomades arabes d'Orient* (G. Bruckelmann donne un compte rendu très favorable de cette enquête que l'auteur, grâce à la *pax gallica* et aux moyens modernes de transport, a pu rendre plus effective que celles de ses prédécesseurs). Eino Lillmann, *Morgenländische Sprachweisheit* (G. Richter). Edm. Saussey, *Littérature populaire turque* (O. Späth).

Idem, juin 1938. H. Grimme, *Sind unsere Begriffe von kanaanischen und hamitischen Alphabet reformbedürftig?* (à pro-

pos de la monographie de F. V. Winnelt). Kurt Bittel, *Die Kleinfunde der Grabungen 1906-1912* (Fr. Schachermeyr), Ibn Hodeil, *L'ornement des âmes et la devise des habitants d'el-Anbilus*, trad. Louis Mercier (Joseph Schacht), G. Dumézil, *Contes Lazes* (G. Deeters).

Idem, juillet 1938. — Johann Fück, *Eine wichtige Handschrift der Traditionssammlung des Buhari* (les nouvelles méthodes d'analyse du papier placent ce document entre 370 et 390 de l'hégire. Mais en dépit de ces précisions données par M. A. Mingana, M. Fück observe que les raisons invoquées ne sont pas absolument déterminantes. Cependant ce manuscrit est de beaucoup le plus ancien). D. Künstlinger, *Eschatologisches in Sura III*, L. Dürr, *Zur religionsgeschichtlichen Begründung der Vorschrift des Schuhausziehens an heiliger Stätte*, à propos des travaux de Fr. Jos. Dolger. Comptes rendus: L. Franz, *Die Muttergötin im vorderen Orient und in Europa* (A. Bertholet), A. de Bouchetman, *Une petite cité caravanère: Suhné* (R. Hartmann donne un compte rendu élogieux), A. S. Marmadji, *La lexicographie arabe à la lumière du bilinguisme et de la philologie sémitique* (C. Brockelmann estime que l'hypothèse des racines bilitères ne peut résoudre toutes les questions que soulève l'étymologie). R. D.

#### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

**Ezmi in R. § 8203.** — This very short inscription was published by M. Virolleaud in *Syria*, XVIII (1937), pp. 172-173. It consists of the word *hmr*, repeated 13 times, and three more words.

M. Virolleaud transliterates *13 hmr w ezmlaht*, and discarding the ordinary ren-

dering *hmr*, « ass », translates: *13 home* (mesure de capacité pour les céréales) et une *ezml*, asking whether *ezml* might be a subdivision of the *home*.

The correct interpretation of this short tablet would depend upon the correct rendering of the word *ezml*, which, in my opinion, is exactly the Arabic *أحمال*, given by Lane (s. v.) as 1° « a beast of burden »; 2° « a she-camel that carries the traveller's baggage »; 3° « the baggage itself » (1). The first meaning has been preserved in the Maltese (mas. form) *żiemel* (2), « horse » (and « horse » only, with *debbu* « mare »), while the third has been retained in Syrian *zēmlē*, given by Barthélemy as « grand bissac à provisions que les mouccres chargent sur leurs bêtes de somme » (3).

If this tablet represents, as I think it does, the inventory of a caravan, the sense which would suit our word best is the second, « chameau qui porte les bagages », and the tablet should be rendered very simply as follows:

*13 asses and a she-camel* (4).

But why the repetition? Very probably the author of the tablet has repea-

(1) The exact form *أحمال* is recorded by Lane as meaning « the nomad's family and everything he carries with him ».

(2) In the present Maltese alphabet *ż* = *j*; *le* = *imal* of *elif* = *ā*.

(3) A. BARTHÉLEMY, *Dictionnaire Arabe-Français*, s. v. My first suggestion was « horse ». M. R. Dussaud, in his courteous letter of the 17th March, for which I thank him again, suggested « mulet »; but the Arabic leaves no room for doubt.

(4) In this new light M. Dussaud suggests a fresh examination of M. Virolleaud's interpretation of the little tablet published in *Syria*, 1934, n. 1, p. 243-4, as revised by M. Vi-



ted 13 times the word *hmr* (instead of saying 13 *hmrn*) in order to convey graphically the idea of a train of asses and a camel plodding along a caravan route. There would have been no point in the repetition if the meaning were 13 *homer* and a wallet.

Malla.

G. MICALLEF

Scarabée d'époque hyksos au type d'Astarté et du Ded d'Osiris. — On sait comme il est difficile d'expliquer les symboles égyptiens figurés sur des monuments qui ne sont pas spécifiquement égyptiens. Nous avons omis de signaler en son temps une interprétation qui paraît convaincante, et où, dans la *Revue d'Égyptologie*, t. I, p. 197-202, Mlle Guentch-Ogloueff, qui veille sur les antiquités égyptiennes du Musée Guimet en qualité d'attachée, étudie un scarabée portant

rolleaud himself, in *Syria*, 1937, n. 2, p. 164.

The tablet reads as follows:

1. *kham ts' bn n' u' hmr*

2. *qdām ts' / bnān. v' hmr*

M. Dussaud has kindly ascertained on the tablet that the reading is *ts'*, as corrected by M. Virulleaud himself, and not *tst* as published in the first instance.

The present writer agrees with M. Dussaud that we have here an order for the billeting of priests on the inhabitants of a district, and the tablet may be translated as follows: *Nine priests, (their) body-guard and the ass; nine volaries, (their) body-guard and the ass.*

For *bn* given provisionally as « body-guard, henchman, warden »; cf. Ar. بنى « evilavit effugitque malum » and Matese *bans l, bans bansrya l* = surely ! »; and for semantic link — security, cf. formations from *ward* and *secure*. The same rendering would suit *bn* in the other three tablets quoted by M. Virulleaud (*Syria*, XIX, p. 136-9), and, in particular RS, No. 9453, recording perhaps a division of the spoils of war

une figure de déesse nue, debout de face, mais la tête de profil pour respirer une fleur, probablement un lotus, qu'elle tient dans la main gauche. Sous le bras gauche figure un *ded* à trois branches transversales, le tronc terminé en fourche vers le bas comme c'est le cas d'une table d'offrandes à Ras Shamra<sup>(1)</sup>. Il n'est pas vraisemblable que le graveur du scarabée ait voulu figurer une table d'offrandes comme celle que nous venons de citer bien qu'elle offre l'analogie des trois lignes transversales horizontales. Nous verrions plutôt dans la séparation de la base en deux branches, l'intention d'animer le *ded*, de l'humaniser à la façon dont en ont usé les graveurs des stèles carthaginoises portant cette déformation de la croix ansée qu'on a appelée le signe de Tanit.

Le motif gravé sur le scarabée du Musée Guimet, au type d'Astarté syrienne et du symbole d'Osiris, offre un double intérêt, d'abord d'affirmer chez les Hyksos la prédominance des cultes cananéens, ensuite de répondre à la légende giblité de l'*erice* qui cachait le cercueil d'Osiris. Isis, venue à Byblos, emporte le cercueil et laisse le poteau qui l'avait enfermé. Après une suite de déductions clairement conduites, Mlle Guentch-Ogloueff conclut que le symbole figuré aux côtés d'Astarté, reine de Byblos, représente le poteau sacré qu'on adora dans la ville sainte jusqu'à basse époque; sa figuration offre une allusion manifeste à Osiris: en réalité, il figurait ou, si l'on veut, il incorporait le dieu local de la végétation. Dès l'époque hyksos la compénétration de ces légendes était effectuée.

R. D.

(1) SCHAEFFER, *Syria*, 1931, pl. XIV.

**L'araméen des Parthes à Doura-Europos.** — Nous avons récemment étudié ici même un texte d'une écriture araméenne particulière, que nous avons considérée comme un vestige de l'araméen des Parthes en Syrie (<sup>1</sup>). Nous possédons maintenant un nouvel échantillon de la même écriture. C'est un *graffito* gravé sur un fragment d'enduit de plâtre découvert à Doura-Europos, dans l'insula N 8, section A 7, fouillée par M. Cl. Hopkins et située vers l'angle sud-ouest de la ville, c'est-à-dire dans le quartier du temple d'Aphlad.



Chaque lettre est soigneusement gravée d'un double trait, suivant une technique déjà rencontrée à Doura, et précisément dans un texte d'une graphie similaire, quoique non identique sans doute (<sup>2</sup>). La présente inscription mesure 0 m. 11 de long, avec une hauteur de 24 mm. Le début paraît complet; la fin est endommagée. Par analogie avec les centaines de *graffiti* de ce genre découverts à Doura, nous pouvons supposer que le mot ici gravé est un nom de personne, celui du rédacteur.

<sup>1</sup>) *Syria*, 1938, p. 147-152.

<sup>2</sup>) CHAUMONT, *Fouilles de Doura*, p. 448, n° 120; ROSTOVETZKY, *Report II*, p. 170; DE MESSIL DU BUISSON, *Inv. des inscr. palm de Doura*, n° 33 bis, *Rev. des Ét. sémit.*, 1938, p. 161.

Il faut lire très probablement שרש (<sup>3</sup>), qui paraît être un nom propre ou le début d'un nom propre, formé de la racine iranienne *šadur*, « commandement »; on explique généralement par cette racine le nom de שרד, donné à l'un des compagnons de Daniel (<sup>4</sup>). Il serait donc très vraisemblable que l'auteur du *graffito* soit un Parthe.

Ce petit texte nous montre que le *w*, de forme si particulière, se décompose en deux lignes. L'une brisée forme un angle s'ouvrant vers le haut et la droite, une autre ligne tracée ensuite joint l'extrémité des deux branches. Ce sont les deux lignes du *w* araméen, la seconde est seulement déplacée et allongée. Tout rapprochement avec la forme syriaque tardive doit donc être écarté.

Comte DU MESSIL DU BUISSON

**Frédéric Macler (1869-1938).** — Bien que l'excellent travailleur que fut Frédéric Macler ait surtout porté son activité sur un domaine étranger à nos études, nous ne pouvons laisser partir ce précieux collaborateur sans un mot d'adieu. Nous avons consacré à sa mémoire une notice détaillée dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, sept.-déc. 1938, à laquelle nous nous permettons de renvoyer, nous contentant de rappeler son séjour à Jérusalem, les deux voyages que nous avons entrepris ensemble au Sinaï et au Djebel Druze, en compagnie du regretté émir Taher (dont le fils, l'émir Dja'far, est

<sup>3</sup>) L'écriture est trop soignée pour qu'on puisse tenter de lire שרש, mais la transcription שרש ne serait pas impossible; elle ne modifierait pas nos conclusions.

<sup>4</sup>) GREENGLASS-BROWN, *Lex.*, p. 995, s; Daniel, I, 7.

actuellement conservateur du beau Musée national syrien de Damas), ses séjours à Etchmiadzin et ses voyages dans toute l'Europe pour étudier les œuvres conservées dans les bibliothèques des diverses communautés arméniennes. Il en tirait chaque fois un rapport circonstancié dont le plus notable est le *Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque* <sup>(1)</sup>, c'est-à-dire à Vienne, Tiflis, Constantinople et particulièrement à Etchmiadzin.

Son œuvre philologique est considérable. D'une part, il a apporté sa contribution à l'histoire ancienne de l'Arménie par sa traduction et son commentaire de l'*Histoire d'Héraclius* par l'évêque Sébeos et de l'*Histoire universelle* d'Étchime Asorik de Taron. De l'autre, il s'est attaqué au problème de l'origine de la version arménienne de l'Évangile. Se limitant au texte de Matthieu et à celui de Marc, il mit sur pied un ouvrage de plus de 700 pages in-8°, qui devait ruiner l'opinion traditionnelle d'après laquelle les premières traductions auraient été établies sur le syriaque. L'examen minutieux auquel s'est livré Macler lui a permis d'établir que, si le texte arménien présente quelques ressemblances avec le vieux syriaque, les divergences sont telles qu'on ne peut admettre que le syriaque ait servi pour établir la traduction arménienne. Il conclut que celle-ci a été faite sur un texte grec au v<sup>e</sup> siècle ou au plus

tard au vi<sup>e</sup>, ce qui explique que les traducteurs arméniens aient été entraînés à constituer leur alphabet d'après l'alphabet grec.

Il a embrassé toute l'activité littéraire des Arméniens et cela lui a permis de mener à bien pendant de longues années la *Revue des Études arméniennes*. On lui doit aussi la révélation de l'ancien art graphique arménien. C'est ainsi qu'il a donné tous ses soins à la reproduction intégrale du précieux Évangile arménien de 989 (ms 229 d'Etchmiadzin) <sup>(2)</sup> et publié d'importants *Documents d'art arménien* <sup>(3)</sup>. Il a ainsi contribué à démontrer que l'art de la peinture arménienne, loin d'être comme on le pensait une simple imitation de l'art de Byzance, avait dès le x<sup>e</sup> siècle de notre ère ses caractères propres <sup>(4)</sup>. Nos lecteurs n'ont pas oublié l'article qu'il a consacré à l'*Architecture arménienne dans ses rapports avec l'art syrien* <sup>(5)</sup>.

Nommé professeur d'arménien en 1911 à l'Ecole des Langues orientales vivantes, il transforma l'enseignement qu'on lui confiait. En effet, tout en s'appuyant sur la langue classique, qui fournit le cadre et le modèle, il professa l'arménien moderne que des poètes et des littérateurs avaient su rénover et élever au rang de langue littéraire.

R. D.

<sup>(1)</sup> Voir *Syria*, I, p. 334 et suiv.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, V, p. 382.

<sup>(3)</sup> Voir son compte rendu de K. Weitzmann dans *Syria*, XVI (1933), p. 305 et suiv.

<sup>(4)</sup> *Syria*, I (1929), p. 253-263, avec planches en couleur.

<sup>(5)</sup> *Nouvelles Archives des missions*, t. XIX, fasc. 3, Paris, 1911.

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME DIX-NEUVIÈME

## I. — ARTICLES.

	Pages
JEAN CANTINEAU, <i>Tadmorites (suite)</i> . . . . .	12 139
ÉDOUARD DRORME, Nouvelle lettre d'Ugarit en écriture alphabétique . . . . .	112
GEORGES DOSSIN, Les archives épistolaires du palais de Mari . . . . .	105
D. MESSIAH DE RUSSON, Un talisman en terre cuite grec de l'époque parthe à Doura-Europos . . . . .	147
RENÉ DUSSAUD, Le prophète Jérémie et ses lettres de Babel . . . . .	26
A. GUÉRINOT, Remarque sur la phonétique de Ras Shamra . . . . .	8
JOHN L. LA MONTE, The Viscount of Naplouse in the twelfth century . . . . .	272
C. DE MERTZENFELD, Les ivoires de Megiddo . . . . .	349
ANDRÉ PARROT, Les fouilles de Mari. Quatrième campagne (Hiver 1936-1937) . . . . .	1
PAUL PERDRIEZET, Le monument de Hermet . . . . .	37
FREDERIK POULSEN, Portrait hellénistique du musée d'Antioche . . . . .	333
ARMÉNAG SAKISIAN, Le paysage dans la miniature persane . . . . .	279
CLAUDE F. A. SCHAEFFER, De quelques problèmes que soulèvent les découvertes de Tell Archara . . . . .	39
— Les fouilles de Ras Shamra. Cinquième campagne d'été 1937 . . . . .	
— Rapport sommaire . . . . .	193, 313
CHARLES VIOLLEAUX, Textes alphabétiques de Ras Shamra provenant de la IX <sup>e</sup> campagne . . . . .	125
— Fragments alphabétiques divers de Ras Shamra . . . . .	335

## II. — COMPTES RENDUS.

W. F. ALBRIGHT, A Biblical fragment from the Maccabean age — the Nash papyrus . . . . .	305
— The present state of Syro-Palestinian archaeology . . . . .	375
D. C. BARAKAT, Excavations at Khirbat el Mefjer . . . . .	182
HANS BAUER, Der Ursprung des Alphabets . . . . .	88
Berytus . . . . .	181
WILHELM VON BISSING, Ägyptische Kultbilder der Ptolemäer — and two, erzeit . . . . .	378
ALBERT DE BOICHENY, Une petite cite caravanier — Bulne . . . . .	196
ROBERT J. BRAIDWOOD, Mounds in the plain of Antioch . . . . .	306
Bulletin d'études orientales . . . . .	379

	Pages
Bulletin du Musée de Beyrouth I . . . . .	303
MOSES BUTTENWIESER, <i>The Psalms</i> . . . . .	303
F. M. CASSIN, <i>L'adoption à Nuzi (A. Parrot)</i> . . . . .	290
UMBERTO CASSUTO, <i>Il capitolo 3 di Habacuc e i testi di Ras Shamra</i> . . . . .	377
— <i>Il palazzo di Bu'al nella tavola II AB di Ras Shamra</i> . . . . .	378
A. CAUSSE, <i>Du groupe ethnique à la communauté religieuse</i> . . . . .	297
MAURICE CHÉRIAB, <i>Un trésor d'orfèvrerie syro-égyptien</i> . . . . .	303
ÉMILE CHENBLANG, <i>Histoire générale du tissu (A. Parrot)</i> . . . . .	173
CARL CLEMEN, <i>Lukians Schrift über die Syrische Göttin</i> . . . . .	301
R. COHEN, Voir L. DELAPORTE.	
ET. COMBE, Voir Répertoire chronologique.	
GEORGES CONTENAU, <i>La Médecine en Assyrie et en Babylonie</i> . . . . .	289
Le Coran, trad. O. Peile et Ahmed Tidjani. . . . .	380
J. W. CROWFOOT, <i>Churches at Bostra and Samaria-Sebastia</i> . . . . .	94
FRANZ CUMONT, <i>L'Égypte des astrologues</i> . . . . .	306
NEILSON C. DEBEVOISE, <i>A political history of Parthia</i> . . . . .	365
HENRI DEHERAIN <i>Silvestre de Sacy 1758-1838 ses contemporains et ses disciples</i> . . . . .	372
LOUIS DELAPORTE, E. DRIOTON, A. PIGANIOL, R. COHEN, <i>Atlas historique</i> . . . . .	179
E. DRIOTON, Voir LOUIS DELAPORTE.	
VLADIMIR DUMITRESCU, <i>L'Art préhistorique en Roumanie</i> . . . . .	88
MAURICE DE VAND, <i>Recherche sur l'économie archaïque des pays cananéens</i> . . . . .	181
ECCOCHARD, <i>Le sanctuaire de Qal'at Sem'an</i> . . . . .	379
OTTO EISENFELD, <i>Die Herkunft der drei Zeichen für Aleph im Alphabet von Ras Shamra</i> . . . . .	376
SHIMSHONFUDIM . . . . .	376
GEORG EISSER et JULIUS LEWY, <i>Die Altassyrischen Rechtsurkunden vom Kul-tepe</i> . . . . .	86
JAMES FEVRIER, <i>L'Alphabet</i> . . . . .	378
WALTER F. FISCHL, <i>Jews in the economic and political life of mediaeval Islam</i> . . . . .	371
R. J. FORBES, <i>Bitumen and Petroleum in Antiquity (A. Parrot)</i> . . . . .	174
HENRI FRANKFORT, <i>Progress of the Work of the Oriental Institute in Iraq, 1934-35 (A. Parrot)</i> . . . . .	83
JOH. FRIEDRICH, <i>Ras Shamra</i> . . . . .	304
GIUSEPPE FURLANI, <i>La religione degli Hittiti</i> . . . . .	86
J. GAULHIER, <i>Note sur la fabrication du verre à Armanaz</i> . . . . .	379
FRANCIS W. GALPIN, <i>The Music of the Sumerians and their immediate successors the Babylonians and Assyrians (M. D. B.)</i> . . . . .	81
I. J. GELB, <i>Studies in the topography of Western Asia</i> . . . . .	304
P. E. GUICHES, <i>Lebe'a, Kafer-Djarra, Qrayé</i> . . . . .	304
LOUIS HALPHEM, <i>Les Barbares (Gautefroy-Demombynes)</i> . . . . .	95
R. W. HAMILTON, <i>Notes on recent discoveries outside St. Stephen Gate Jerusalem</i> . . . . .	182
DONALD B. HARDEN, <i>Roman Glass from Kerana</i> . . . . .	179
ZELIG S. HARRIS, <i>A Grammar of the Phoenician Language</i> . . . . .	92
— <i>Expression of the causative in Ugaritic</i> . . . . .	376
E. HENSCHEL-SIMON, <i>The « Toggle Pins » in the Palestine archaeological Museum</i> . . . . .	182
HONDRIUS, voir Supplementum.	



## TABLE DES MATIÈRES

387

	Pages.
S. H. HOOKE, The Origins of Early Semitic ritual . . . . .	287
C. N. JOHNS, Excavations at Pilgrims' Castle, 'Atlit . . . . .	181
RUDOLF KALTZSCH, Kapitellstudien <i>Daniel Schlamberger</i> . . . . .	295
WINIFRED LAMB, Excavations at Kusura near Afyon Karahisar . . . . .	176
WOLF LESLAW, Lexique Soqotri. . . . .	371
ELMER A. LESLIE, Old Testament Religion. . . . .	91
JULIUS LEWY, voir GEORG EISSER.	
GABRIEL MILLET et D. TALBOT RICE, Byzantine painting at Trebizond. . . . .	299
MONEY-COUTTE, A stone Bowl and Lid from Byblos . . . . .	181
SIRARPPIE DER NEDESSIAN, L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph ( <i>Du Meaul du Buisson</i> ). . . . .	180
Orientalistische Literaturzeitung. . . . . 96, 182, 307,	380
J. ORY, Excavations at Ras el-Ain. . . . .	181
HANS H. VON DER OSTEN, Ancient Oriental Seals in the collection of Mrs Agnes Baldwin Brett . . . . .	90
ANDRÉ PARROT, Le « Refrigerium » dans l'au-delà. . . . .	177
NELL PERROT, Les Représentations de l'arbre sacré sur les monuments de Mésopotamie et d'Élam ( <i>A. Parrot</i> ). . . . .	172
O. PESLE, voir le Coran.	
A. PICANIOL, voir L. DELAPORTE.	
Polski Biuletyn Orientalistyczny . . . . .	307
L. POINSSOT et J. REVAULT, Tapis Turcsiens. . . . .	379
Quarterly (The) of the Department of Antiquities in Palestine. . . . .	181
Répertoire chronologique d'épigraphie arabe. . . . .	302
D. TALBOT RICE, voir GABRIEL MILLET.	
P. RONDOT, Les Tribus montagnardes de l'Asie antérieure. . . . .	379
S. RONZEVALLIE, Jupiter Helio-politain nova et vetera <i>H. Seyrig</i> . . . . .	362
J. SAUVAGET, voir Répertoire chronologique.	
— Les Caravansérails syriens du Hadjdj de Constantinople. . . . .	379
— Plan de Laodicée-sur-Mer . . . . .	379
LEALDE F.-A. SCHAEFFER, Die Stellung Ras Shamra-Ugarits zur kretischen und mykenischen Kultur. . . . .	304
HENRI SEYRIG, Note sur les plus anciennes sculptures palmyréniennes. . . . .	181
Helio-politana . . . . .	304
J. SIMONS, Handbook for the study of Egyptian topographical lists relating to Western Asia . . . . .	176
WOLFRAM FRH. VON SODEN, Der Aufstieg des Assyrienreichs als geschichtliches Problem. . . . .	291
IVAN STILIKOLKINE, La Peinture iranienne sous les derniers 'abbasides et les Il- Khâns. . . . .	299
SIR ARCEL STEIN, Archaeological reconnaissances in North-Western India and South-Eastern Iran. . . . .	88
H. STERN, Les représentations des Conciles dans l'Eglise de la Nativité à Bethléem. . . . .	306
JOSEPH STRZYGOWSKI, L'ancien art chrétien de Syrie ( <i>Armenak Sahian</i> ) . . . . .	368
Supplementum Epigraphicum Graecum . . . . .	295



	Pages.
HERMANN THIERSCH, Ependytes und Ephod. . . . .	293
PETER THOMSEN, Die Palästina-Literatur. . . . .	380
AHMED TIDJANI, Voir le Coran.	
H. V. VALLOIS, Note sur les ossements humains de la nécropole énéolithique de Byblos. . . . .	303
A. VINCENT, La Religion des Judéo-Araméens d'Éléphantine ( <i>G. Contenu</i> ). . . . .	92
RAYMOND WEILL, Le poème de Keret et l'histoire. . . . .	373
— La légende des patriarches et l'histoire. . . . .	373
GASTON WIET, L'Égypte arabe, de la conquête arabe à la conquête ottomane. . . . .	301
— Voir Répertoire chronologique.	
— Voir YA'KUBI.	
G. ERNST WRIGHT, The Pottery of Palestine from the Earliest Times to the end of the Early Bronze Age. . . . .	175
YA'KUBI, Les Pays . . . . .	370

### III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

The term *nisk* (*Theodor H. Gaster*), p. 98. — Tête de bronze provenant d'Arabie, p. 98. — Glanes palmyréniennes (*R. P. Joüon*), p. 99. — L'établissement des Poseidonias bérytiens à Délos, p. 102.

Notice chronologique (*A. Parrot*), p. 182. — A propos d'un protocole d'Ugarit (*Talmiyan II*), p. 184. — Glanes palmyréniennes (*suite*) (*R. P. Joüon*), p. 186. — Reprise des fouilles de Malatya (Asie mineure).

Mari et Chagar Bazar (*A. Parrot*), p. 308. — L'ère des Séleucides (*Adrien Blanchet*), p. 310. — Restes du limes romain dans le nord de la Mésopotamie (*Franz Cumont*), p. 311. — Sur la question de Posidium (*Henri Seyrig*), p. 312.

Ezmi in R. Š. 8203 (*G. Micallef*), p. 381. — Scarabée d'époque hyksos au type d'Astarté et du Ded d'Osiris, p. 382. — L'araméen des Parthes à Doura-Europos (*Comte du Meunil du Buisson*), p. 383.

Nécrologie : Le R. P. HENRI LAMMENS, par GAUDEFRY-DEMOMBYNES. . . . .	103
Le R. P. LAGRANGE, par R. D. . . . .	190
JAMES LLEWELLYN STARKY, par R. D. . . . .	191
FRÉDÉRIC MACLER, par R. D. . . . .	383

Addenda par PAUL PERRIN, p. 192; EDOUARD, p. 192.



Le Gérant : Georges ORT-GEUTHNER.

8506-38. — Tours, Imprimerie ASSAULT et C<sup>e</sup>.







*"A book that is shut is but a block"*

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA  
Department of Archaeology  
NEW DELHI.

Please help us to keep the book  
clean and moving.

---

S. B., 148, N. DELHI.